Le nom de Georges Ivanovitch Gurdjieff a été entouré d'une légende fantastique. En réalité, sa vie est celle d'un homme consacré tout entier à la recherche d'une connaissance oubliée, puis à la tâche ardue de la faire revivre de nos jours.

G.I. Gurdjieff naquit à Alexandropol, en Russie, près de la frontière persane. Son père descendait des Grecs Ioniens de Césarée. Éleveur de grands troupeaux, celui-ci avait hérité, par tradition orale, d'une très antique culture. Grâce à lui, l'enfance de G.I. Gurdjieff fut tout imprégnée de récits et de poèmes d'un lointain passé.

Bientôt distingué par l'archiprêtre de la cathédrale de Kars, il fut guidé par des hommes capables d'éveiller en lui le goût des valeurs essentielles et reçut à la fois une formation scientifique moderne et une profonde éducation religieuse.

Dans ce sud du Caucase, où se mêlent tant de peuples, Russes, Grecs, Iraniens, Tartares, Arméniens, où s'entrecroisent tant de civilisations et de coutumes, de nombreux faits le convainquirent qu'une connaissance réelle de l'homme et de la nature avait existé dans le passé, que la trace en était effacée, mais qu'il devait être encore possible de la retrouver.

Cette conviction allait orienter toute son existence.

Il s'attacha à la faire partager à des hommes animés comme lui du désir de comprendre le sens réel de la vie humaine.

Avec ces "Chercheurs de la Vérité", qui comprenaient des géographes, des archéologues, des médecins, G.I. Gurdjieff, surmontant les plus grandes difficultés, réussit à entrer en rapport avec des communautés très isolées d'Afrique, du Moyen-Orient et d'Asie Centrale, au sein desquelles il recueillit des fragments dispersés d'un enseignement traditionnel. Les soumettant alors au feu des disciplines intérieures les plus rigoureuses, il parvint à les vivre et à reconstituer pour lui-même l'unité de la connaissance qu'il cherchait.

En 1912 c'est un tout autre homme qui rentre en Europe. Une nouvelle tâche l'attend : il lui reste à trouver les moyens de transmettre cette connaissance, en créant des conditions qui permettent à d'autres d'en faire à leur tour l'expérience. Il est alors âgé d'une quarantaine d'années. A Moscou, puis à Saint-Pétersbourg, des groupes de chercheurs se forment autour de lui. L'un de ces premiers élèves, P.D. Ouspensky, devait témoigner plus tard, dans son livre *Fragments d'un Enseignement Inconnu,* de la valeur de ce que G.I. Gurdjieff leur apportait : "Ce n'était pas une marqueterie, écrit-il comme le sont tous les systèmes philosophiques ou scientifiques, mais un tout indivisible."

La guerre, puis la révolution le décidèrent à venir se fixer en France. Il s'établit en 1922 au Prieuré d'Avon, près de Fontainebleau, et rassembla de nombreux élèves, principalement anglais et américains. En 1924, un grave accident d'automobile l'obligea à changer l'orientation de ses activités : il résolut d'écrire une série d'ouvrages, et de ne plus garder à ses côtés qu'un nombre très restreint d'élèves.

Le 29 octobre 1949 il mourait à l'Hôpital Américain de Neuilly, mais sa pensée était transmise et la connaissance pour laquelle il avait tant lutté demeurait vivante.



2/Gurdjieff Récits de Belzébuth à son petit-fils

Rocher

Gurdjieff

Récits de Belzébuth à son petit-fils

2

Rocher / Littérature

G. GURDJIEFF

RÉCITS DE BELZÉBUTH A SON PETIT-FILS



ÉDITIONS DU ROCHER
Jean-Paul Bertrand
Éditeur

Titre original
Beelzebub

ISBN 2-268-00210-1

LIVRE DEUX

Chapitre 31
Sixième et dernier séjour de Belzébuth à la surface de notre Terre

LORSQUE, deux « ornakres » plus tard, le vaisseau cosmique intersystémaire le *Karnak* fut sorti des zones atmosphériques de la planète Revozvradendr pour retomber en direction du système solaire Pandatznokh, vers la planète Karataz, Hassin revint s'asseoir à sa place habituelle, et adressa à Belzébuth les paroles suivantes :

« Cher bien-aimé grand-père,

« Sois bon comme toujours, et raconte-moi encore quelque chose sur les êtres tri-centriques qui peuplent la planète portant le nom de « Terre ».

En réponse, Belzébuth se mit à raconter sa sixième et dernière visite à la planète Terre.

Il dit :

— Je suis allé pour la sixième fois sur cette planète juste avant d'obtenir ma grâce, qui comportait l'autorisation de quitter ce système solaire — si éloigné, et presque hors de portée des émanations directes du Suprêmement Saint Soleil Absolu — c'est-à-dire juste avant mon retour au centre de l'Univers, lieu de mon avènement, au sein même de Notre Eternel Uni-Etrique Commun.

Cette fois-ci, les événements tournèrent de telle façon que je dus exister assez longtemps parmi ces êtres originaux — en fait, un peu moins d'une de nos années, soit plus de trois cents ans selon leur calcul du temps.

Voici les circonstances qui furent à l'origine de cette

dernière visite à la surface de la planète qui te plaît tant.

Je dois te dire qu'après ma cinquième visite, je m'étais remis à observer de temps à autre, comme par le passé, l'existence des êtres tri-cérébraux qui te plaisent. Et je redoublais d'attention pendant les périodes où s'effectuait ce processus de « destruction mutuelle » qui est leur particularité principale.

Si je les observais alors avec tant d'attention, c'est que je voulais absolument élucider les causes des manifestations périodiques de ce besoin si épouvantable de leur psychisme... étrange au point d'en être monstrueux.

Dès que j'avais un peu de temps de libre, il m'arrivait de passer presque toute une journée ou toute une nuit martienne à suivre les manifestations variées auxquelles ils se livraient au cours de ce processus.

Et grâce aux observations spéciales que j'avais faites, tant de la planète Mars que pendant chacun de mes précédents séjours parmi eux, j'avais fini par acquérir une connaissance assez précise de tous les moyens qu'ils employaient en vue d'une « destruction mutuelle » plus efficace de leurs existences.

« Or donc, mon enfant, un jour que, de la planète Mars, je suivais ce processus à travers mon grand tesskuâno, je remarquai soudain quelque chose d'absolument nouveau. Je vis que sans quitter leur place ils faisaient quelque chose avec un objet, d'où sortait une petite fumée ; aussitôt après, de l'autre côté, un être tombait, totalement détruit, ou pour le moins mutilé dans certaines parties de son corps planétaire.

Cette constatation m'étonna beaucoup, car jamais auparavant je n'avais vu pareil moyen de destruction réciproque, et aucune donnée ne s'était encore cristallisée en ma présence, qui pût me fournir une explication confrontative logique de l'emploi d'un tel moyen de détruire l'existence d'autres êtres, leurs semblables.

Il était tout à fait impossible d'appliquer à ce nouveau procédé de destruction mes explications logiques et psychologiques antérieures.

Auparavant, je me disais que cette anormale particularité de leur psychisme n'était pas directement acquise par les êtres d'une époque donnée : je comprenais qu'ils avaient acquis et s'étaient assimilé cet épouvantable besoin êtrique au cours de nombreux siècles, et cela, comme toujours, en raison des conditions anormales d'existence, établies par les êtres des générations antérieures ; de nos jours ce besoin périodique était déjà définitivement inhérent à ces êtres tri-cérébraux, qui se voyaient forcés de se livrer à cette activité, par suite de circonstances extérieures ne dépendant pas d'eux.

Sache d'ailleurs, mon enfant, qu'au début de ces processus, ils s'abstiennent encore instinctivement de cette manifestation contre nature. Mais une fois dans l'ambiance même du processus, quand chacun d'eux découvre, qu'il le veuille ou non, et se convainc de ses propres yeux que détruire l'existence de ses semblables est si simple, et que le nombre de ceux qui périssent s'accroît sans cesse, il se met alors malgré lui, d'instinct, à sentir et apprécier mécaniquement sa propre existence. Et s'étant ainsi convaincu que le risque de perdre à l'instant même sa propre existence dépend exclusivement du nombre d'êtres du camp adverse qui n'ont pas encore été détruits, dès lors, par suite du fonctionnement accéléré, en son imagination, de l'impulsion appelée « couardise », et de l'impossibilité où il se trouve, à de tels moments, avec son penser êtrique déjà affaibli, de raisonner sainement, il s'efforce de tout son être, par un désir naturel de conservation, de détruire le plus possible d'existences dans le parti ennemi, afin d'avoir plus de chances de sauver la sienne. Et leur désir de conservation s'intensifiant peu à peu, ils atteignent bientôt un état qu'ils qualifieraient de « bestial ».

Mais quant à ce nouveau moyen de destruction de leurs semblables, je ne pouvais pas le considérer selon la confrontation logique à laquelle j'étais arrivé, pour la seule raison que les camps ennemis étaient passablement éloignés l'un de l'autre et que dans ces conditions semi-favorables, ils faisaient bien tranquillement, bien froidement, et comme par ennui, « quelque chose » avec un certain objet, détruisant par ce geste l'existence d'autres êtres leurs semblables.

« Ainsi donc, ce nouveau moyen de destruction mutuelle de leurs existences intensifia en mon essence le besoin d'éclaircir et de comprendre à tout prix les véritables raisons de la monstruosité de ce psychisme, devenu propre à la seule présence de ces singuliers êtres tri-cérébraux.

Etant donné qu'en cette période je n'avais rien de particulier à faire sur la planète Mars, je résolus de liquider sans tarder mes affaires courantes, de descendre personnellement sur ta planète, et une fois là-bas, d'élucider sur place et de résoudre coûte que coûte cette question qui m'avait toujours troublé, pour ne plus avoir à penser désormais à ces phénomènes de Notre Grand Univers.

Au bout de quelques jours martiens je m'y envolai, toujours sur le vaisseau *Occasion.*

Nous décidâmes cette fois-ci de descendre sur le continent d'Asie, près du pays nommé « Afghanistan », car avant notre envol nous nous étions rendu compte à travers nos tesskuânos que le « dernier en date » des processus de destruction réciproque s'effectuait précisément dans ce pays.

Etant descendus dans une région proche de l'Afghanistan, nous résolûmes d'envoyer notre vaisseau *Occasion* mouiller en quelque endroit isolé, loin des contrées que peuplaient depuis peu tes favoris.

Je dois te dire qu'il n'était plus guère facile, dans les derniers temps, de trouver un endroit convenant au mouillage de notre vaisseau, car tes favoris s'étaient eux-mêmes fabriqué une quantité de dispositifs destinés à la « locomotion marine », dispositifs qu'ils nomment des « navires », et ces navires allaient et venaient sans cesse dans toutes les directions, de préférence autour des continents.

Nous aurions pu, il est vrai, rendre notre vaisseau *Occasion* inaccessible à leurs organes de perception visuelle, mais il aurait fallu pouvoir détruire sa présence même, pour qu'il puisse stationner sur les eaux sans courir constamment le risque d'être heurté par leurs navires.

Aussi décidâmes-nous d'envoyer cette fois notre vaisseau se poser au « Pôle Nord », où leurs propres navires n'avaient pas encore la possibilité de se rendre.

« Tandis que nous descendions à la surface de ta planète, le processus de destruction réciproque avait pris fin en Afghanistan.

Mais je n'en continuai pas moins à exister dans le voisinage de ce pays, car c'est précisément en cette partie du continent d'Asie que s'effectuait alors le plus souvent ce genre de processus.

Comme j'avais en vue, au cours de ce dernier vol personnel sur ta planète, d'arriver à tout prix à la « connaissance totale » des causes du phénomène qui inquiétait sans cesse mon essence, c'est-à-dire d'élucider, sous tous leurs aspects, les raisons pour lesquelles le psychisme des êtres tri-cérébraux qui te plaisent était devenu un pareil « prodige », je ne retournai pas sur la planète Mars aussi vite que les autres fois, mais continuai à exister parmi tes favoris pendant près de trois cents de leurs années.

Au moment d'exposer les informations qui doivent mettre en lumière les résultats des données déposées pour diverses raisons dans la présence générale des êtres tri-cérébraux de cette planète Terre qui te plaît tant, je dois insister sur ce fait que pendant ce dernier séjour person-

nel à la surface de ta planète je fus amené à faire des études très sérieuses ainsi que des recherches expérimentales sur les détails du psychisme de tes favoris, et à observer toutes leurs perceptions et manifestations en tant qu'individus distincts, de même que leurs réactions de masse les uns envers les autres, sous l'effet des résultats qu'engendrent en eux les diverses combinaisons des conditions environnantes.

Je dus même recourir cette fois, pour ces expériences, aux trois branches de la science générale que nous nommons « saonoltouriko », « gazométrnoltouriko », « sakoukinoltouriko », branches dont on trouve l'équivalent chez tes favoris dans ces spécialités qu'ils nomment « médecine », « physiologie », et « hypnotisme ».

Grâce à mes recherches expérimentales, je me convainquis catégoriquement, dès le début de mon sixième et dernier séjour là-bas, que les causes de l'étrangeté de leur psychisme se trouvaient pour la plupart, non pas dans le conscient avec lequel ils se sont automatisés à exister pendant ce qu'ils appellent leur « état de veille », mais dans ce conscient que leur anormale existence étrique ordinaire a peu à peu refoulé dans les profondeurs de leur présence générale, lequel aurait dû être leur conscient réel, mais reste en eux à l'état primitif — et qu'ils nomment le « subconscient ».

Ce « subconscient » est d'ailleurs cette partie de leur psychisme général en laquelle ne sont point encore atrophiées — comme le Très Saint Ashyata Sheyimash, t'en souviens-tu, fut le premier à le constater — les données de la quatrième impulsion sacrée, nommée « conscience morale objective ».

« Après avoir choisi comme lieu principal de mon existence une région du nom de « Turkestan », située au centre du continent d'Asie, je ne me contentai pas de me rendre sur les lieux où s'effectuaient les processus

qui m'intéressaient, mais, durant les trêves et les accalmies de ces processus, je voyageai beaucoup, allant presque sur tous les continents — excepté sur celui qui porte aujourd'hui le nom d' « Amérique » — et fréquentant les êtres de presque toutes les « nationalités » comme ils disent.

Au cours de ces voyages, je ne restai longtemps nulle part, si ce n'est en certains pays indépendants du continent d'Asie nommés « Chine », « Indes », « Tibet », sans oublier, bien entendu, cette communauté « mi-asiate, mi-européenne » qui est devenue ces derniers temps la plus grande de toutes et qui porte le nom de « Russie ».

Au début, je consacrais tout le temps que me laissaient mes observations et recherches concernant le but principal que je m'étais assigné, à l'étude des « langues » de là-bas, afin d'étendre mes possibilités d'établir partout des relations appropriées avec les êtres de tous les « types », appartenant à diverses « nationalités ».

Peut-être ignores-tu encore, mon enfant, la prodigieuse absurdité qui n'apparaît, elle aussi, que sur cette infortunée planète, et qui consiste en ce que — toujours en raison des anormales conditions extérieures de leur existence ordinaire — il y a pour leurs « relations parlées » autant de « langues » ou « dialectes » divers, n'ayant entre eux rien de commun, qu'il existe de groupes distincts et indépendants, en lesquels ils se sont peu à peu divisés : tandis que sur toutes les autres planètes de Notre Grand Univers peuplées d'êtres tri-cérébraux, il n'y a partout qu'une seule sorte de « relations mutuelles s'exprimant par des sons ».

Oui... cette « multiplicité des langues » est, elle aussi, une des particularités exclusives et caractéristiques des étranges êtres tri-cérébraux qui te plaisent.

Partout, pour chaque petit lopin de terre, et même pour chacun des minuscules groupes indépendants se trouvant par hasard isolés les uns des autres sur ce lopin,

ces étranges êtres ont élaboré, et continuent d'ailleurs à élaborer, pour leurs relations parlées, un « dialecte particulier ».

Aussi de nos jours, sur la planète Terre, lorsqu'un habitant d'une localité quelconque se trouve par hasard dans une autre localité de la même planète, ne peut-il établir aucune relation avec ses semblables, à moins d'apprendre leur langue.

Moi-même qui connaissais alors à la perfection dix-huit de leurs « langues », il m'arriva parfois, au cours de mes voyages, de tomber dans des conditions telles que je ne pouvais même pas me procurer du fourrage pour mes chevaux, bien que j'eusse les poches pleines de ce qu'ils appellent « argent », en échange de quoi on vous donne là-bas avec la plus grande joie tout ce que vous voulez.

Si donc un de ces malheureux êtres, existant dans telle ou telle ville et connaissant toutes les « langues » en usage dans cette ville, doit, pour une raison quelconque se rendre en un autre lieu, à peine distant parfois d'une centaine de leurs « kilomètres » — environ cinquante de nos « klintranas » — ce malheureux être tri-cérébral, pourtant si près du lieu où son existence s'est tant bien que mal établie, se trouve soudain, en raison des anomalies en question — et de ce que les données pour des perceptions instinctives sont depuis longtemps atrophiées dans la présence générale de ces infortunés — ce malheureux, dis-je, se trouve soudain privé de tout moyen, et hors d'état d'exprimer ce dont il a le plus besoin, ni de comprendre un traître mot de ce qu'on lui dit.

Non seulement ces « langues » multiples n'ont rien de commun entre elles, mais il en est qui ne répondent en rien aux possibilités des organes spécialement adaptés à ce but par la Nature dans la présence générale de l'être, et que l'on nomme les « cordes vocales » ; moi-même, qui ai pourtant beaucoup plus de possibilités qu'eux à cet

égard, je n'étais pas toujours capable de prononcer certains de leurs mots.

Les êtres de la planète Terre se sont d'ailleurs eux-mêmes avisés de cette « absurdité », et récemment, alors que j'étais encore là-bas, plusieurs « représentants » de leurs « solides » communautés convinrent de se réunir pour trouver ensemble un moyen de sortir de cette difficulté.

Le principal dessein de ces représentants d'importantes communautés actuelles était de choisir l'une des « langues » couramment employées là-bas, et d'en étendre l'usage à toute la planète.

Cependant, comme d'habitude, cette intention réellement sensée n'aboutit à rien, et cela, bien entendu, du fait de leurs inévitables « discordes », qui font toujours échouer leurs meilleures entreprises.

Il te sera profitable, à mon avis, que je te raconte en détail d'où venait cette fois leur désaccord, car tu auras ainsi un exemple caractéristique de toutes les « discordes » qui surgissent généralement parmi eux.

On ne sait pourquoi, ces représentants de solides communautés contemporaines limitèrent tout de suite leur choix d'un langage planétaire commun aux trois langues suivantes : le « grec ancien », le « latin », et... une langue récemment inventée par les êtres actuels sous le nom d' « espéranto ».

La première de ces trois langues était celle qu'avaient élaborée pour leurs « relations verbales » les êtres de cette ancienne communauté dont je t'ai parlé, issue d'un petit groupe de pêcheurs asiates, et devenue puissante par la suite, êtres qui ont été pendant une longue période spécialistes en « invention de sciences ».

Les êtres de cette communauté, c'est-à-dire les anciens Grecs, outre quantité de « sciences », ont légué aux êtres actuels leur « langage » même.

La seconde langue dont ils se proposaient de faire un

langage planétaire commun, c'est-à-dire la « langue latine », était celle des êtres d'une autre communauté de l'antiquité, formée comme je te l'ai déjà dit, à partir d'un petit groupe de bergers asiates, ceux-là même dont les descendants furent cause de la formation graduelle, dans la présence de tous les êtres des générations suivantes, d'une fonction dénaturée qui s'est définitivement fixée chez les contemporains, jusqu'à leur devenir inhérente, et par laquelle toutes les impulsions à tendance évolutive qui surgissent en eux sont automatiquement paralysées à leur racine même — fonction qu'ils nomment « sexualité ».

Or, lorsque ces représentants de diverses fortes communautés actuelles se furent réunis pour choisir ensemble l'une des trois langues mentionnées, ils ne purent fixer leur choix ni sur l'une ni sur l'autre de celles dont je viens de parler, et cela en raison des considérations suivantes :

Le latin leur parut pauvre, en ce qui concerne le nombre des mots.

En effet, mon enfant, les bergers, avec leurs besoins limités, ne pouvaient pas créer un vocabulaire très abondant ; et bien que leur langue soit devenue par la suite celle d'une grande communauté, ils ne lui apportèrent, hormis les mots spéciaux qu'exigeaient les orgies, rien de valable pour les êtres actuels de ta planète.

La langue grecque, elle, du fait de la richesse de son vocabulaire, aurait fort bien pu servir de langue universelle, étant donné que les anciens pêcheurs, en inventant toutes sortes de sciences fantastiques, avaient également inventé quantité de mots correspondants, qui étaient ensuite restés dans la langue ; mais les représentants des fortes communautés actuelles ne purent y arrêter leur choix, en vertu d'une particularité originale tenant une fois de plus à leur étrange psychisme.

De fait, tous les êtres qui s'étaient réunis pour choisir

une langue planétaire unique étaient des représentants de communautés devenues « puissantes » ou, comme ils le disent encore, devenues « grandes » pendant la période de leur civilisation actuelle.

Or, cette langue grecque ancienne est encore parlée de nos jours par les êtres d'une communauté contemporaine appelée « Grèce » ; mais tout en étant les descendants des anciens « grands Grecs », ils ne disposent pourtant pas aujourd'hui d'autant de « canons » et de « vaisseaux » que l'une quelconque de ces « importantes » communautés, dont les représentants s'étaient réunis en vue de choisir, à l'assentiment général, une langue unique pour toute la planète.

Et sans doute chacun de ces représentants raisonnait-il à peu près de la sorte :

« Comment diable tout le monde pourrait-il parler la langue que parlent les êtres d'une communauté aussi nulle, qui n'a pas même assez de canons pour que ses représentants puissent se sentir le droit de participer, au même titre que nous, à nos « five-o'clock internationaux » ! »

En effet, les êtres actuels de là-bas qui représentent d' « importantes » communautés ne savent naturellement rien des véritables raisons pour lesquelles tel ou tel groupe de leurs semblables, peuplant telle partie de la surface de leur planète, en d'autres termes telle ou telle des communautés qu'ils ont constituées, devient parfois pour un certain temps « important » ou « puissant ».

Ils sont même loin de soupçonner que, s'il en est ainsi, c'est sans aucun rapport avec les qualités particulières des êtres de ces « communautés », mais que cela dépend exclusivement de la partie de la planète sur laquelle le très grand processus trogoautoégocratique universel requiert, selon les exigences du mouvement harmonique de tout leur système solaire, un surcroît de vibrations, issues soit de leur rayonnement, soit du processus de leur raskouârno sacré.

Quant à la troisième langue que cette assemblée de représentants se proposait également d'étendre à toute la planète, c'est-à-dire l'espéranto, elle ne donna même pas lieu à cette sorte si fréquente de querelles qu'ils caractérisent par l'expression « avoir l'écume à la bouche », et même avec leur courtaude de raison, ils se rendirent tout de suite compte que ce langage ne pouvait en aucune façon convenir à leur dessein.

Car les inventeurs de cette nouvelle « langue » s'étaient sans doute imaginés qu'une langue était quelque chose d'analogue à leurs « sciences » actuelles, qu'il est possible d'élaborer, assis chez soi, dans son cabinet de travail ; et il ne leur était certes pas venu à l'esprit que tout langage plus ou moins « pratique » ne peut se constituer qu'au cours de nombreux siècles et encore dans un processus d'existence êtrique plus ou moins normal.

Cette nouvelle invention de là-bas, l' « espéranto », ne peut guère servir qu'aux poules de notre vénérable Mullah Nassr Eddin, lorsqu'elles débitent sur lui leurs facétieuses anecdotes.

Bref, cet excellent projet d'établir un langage planétaire général n'a rien changé à leur « prodigieuse absurdité » ; tout est resté de nos jours comme autrefois, c'est-à-dire que cette relativement petite planète, aux quelques « terres demi-mortes », n'a pas cessé d'être, comme le dit encore notre cher maître Mullah Nassr Eddin, « une hydre aux mille langues ».

« Or, mon enfant... ayant commencé mes recherches relatives au but principal que je m'étais fixé cette fois-ci : prendre conscience à tout prix des causes qui avaient engendré un si singulier psychisme dans la présence des êtres tri-cérébraux de cette planète, et ayant besoin d'éclaircir à cette fin certains détails de leur psychisme, cachés dans leur présence générale, je vis inopinément surgir devant moi, dès le début de ce dernier séjour parmi

eux, une très sérieuse difficulté. En effet, il n'était possible de découvrir ces propriétés cachées, qui se trouvaient en leur subconscient, qu'avec leur participation volontaire, c'est-à-dire avec la participation du conscient qui leur était devenu propre, au cours des siècles, pendant leur état de veille.

De plus, je m'aperçus qu'il était indispensable que cette participation volontaire fût obtenue de tous les types d'êtres tri-cérébraux de là-bas, tels qu'ils s'étaient définitivement fixés les derniers temps.

Mais à cette époque, toutes les données pour l'apparition en leur présence de l'impulsion êtrique nommée « sincérité » s'étaient déjà à ce point atrophiées en eux qu'ils n'avaient plus, même s'ils le désiraient, la moindre possibilité d'être sincères, non seulement envers leurs semblables, mais encore envers eux-mêmes, c'est-à-dire qu'ils étaient incapables, au moyen d'une de leurs parties spiritualisées, d'en critiquer impartialement ou d'en juger une autre.

A ce propos, mes dernières recherches spéciales m'ont démontré que l'atrophie des données dont ils devraient disposer eux aussi pour être capables de sincérité envers eux-mêmes, a une certaine origine, et que l'atrophie de la possibilité d'être sincères envers les autres en a une toute différente.

La raison de l'atrophie de la sincérité envers eux-mêmes, c'est le trouble apporté à la coordination de leur psychisme général.

Le fait est qu'au début de mon sixième séjour chez tes favoris se cristallisaient encore dans leur présence générale les données propres à faire surgir en eux, comme en tous les êtres tri-cérébraux, l'impulsion êtrique appelée « remords de soi » et qu'ils nomment, eux, « remords de conscience » ; mais d'autre part, toutes leurs manifestations intérieures et extérieures, dans le processus ordinaire

de leur existence êtrique, convenaient de moins en moins à des êtres tri-cérébraux.

De sorte qu'en leur présence les causes de manifestation de l'impulsion êtrique de « remords de conscience » surgirent de plus en plus souvent. Mais comme les sensations êtriques ainsi suscitées ressemblaient à celles que provoquent les « partkdolgdevoirs êtriques », elles entraînaient inévitablement la répression et l'asservissement de ce « principe négatif », inhérent à la présence générale des êtres tri-cérébraux, qui se nomme « tranquillisation de soi ». Dès lors, non sans provoquer en eux une nouvelle sensation désagréable de « remords de conscience », ils réfrènent, et même éliminent peu à peu — tout d'abord délibérément, sur l'initiative de leurs parties les plus avisées, puis par la force de l'habitude acquise — toute « critique de soi », devant chaque manifestation, intérieure ou extérieure, de leur présence générale, déclenchée par les incitations naturelles de l'une ou l'autre des localisations indépendantes, isolément spiritualisées, propres aux êtres tri-centriques.

Et cette « impuissance », envahissant de plus en plus leur organisation, entraîna, par sa fréquente répétition, la disharmonie générale du fonctionnement de leur psychisme ; si bien qu'à la longue elle fit presque disparaître de leur présence générale les données nécessairement inhérentes à tous les êtres tri-cérébraux de Notre Grand Univers pour la manifestation de la sincérité, fût-ce envers eux-mêmes.

Quant aux raisons qui firent ainsi disparaître de leur présence générale les données requises pour la « capacité d'être sincères » envers leurs semblables, elles sont à chercher dans cette forme anormale de relations, établie entre eux depuis longtemps, qui est basée, comme je te l'ai déjà dit, sur leur division en « castes » ou « classes ».

Dès que cette habitude de se diviser en toutes ces funestes castes leur fut devenue inhérente, commencèrent

à se cristalliser, dans la présence générale de chacun d'eux, deux « propriétés organiques » singulières absolument opposées, dont les manifestations cessèrent peu à peu de dépendre de leur conscient ordinaire, aussi bien que de leur « subconscient ».

Ces deux propriétés font qu'ils se comportent toujours, les uns envers les autres, soit avec « arrogance », soit avec « servilité ».

Tant que se manifestent ces deux propriétés, toute relation « sur un pied d'égalité », comme on dit, est paralysée chez eux ; aussi, leurs relations ordinaires, qu'elles soient intérieures et sincères ou même purement extérieures, se sont-elles établies de telle façon, les derniers temps surtout, qu'il est aujourd'hui chose courante pour quiconque appartient à une caste considérée comme supérieure à celle d'un autre, de voir surgir en lui, envers cet autre, les impulsions appelées là-bas « arrogance », « mépris », « condescendance », etc... Mais si quelqu'un estime que la caste à laquelle il appartient est inférieure à celle d'un autre, en lui surgiront inévitablement les impulsions qu'ils nomment « bassesse », « fausse humilité », « servilité », « obséquiosité », « avilissement », et autres impulsions spécifiques du même genre, dont l'ensemble ne cesse de chasser de leur présence la capacité, qu'ils devraient eux aussi posséder, de « prendre conscience de leur propre individualité ».

Une fois devenues inhérentes à leur présence générale, ces propriétés les amenèrent peu à peu à perdre l'habitude d'être sincères envers leurs semblables, puis à cesser automatiquement d'en être capables, même avec ceux de leur propre caste.

C'est pourquoi, mon enfant, puisque j'existais parmi tes favoris, je résolus cette fois-ci de choisir, parmi les professions de là-bas, celle qui les amène parfois à établir automatiquement des relations leur permettant, jusqu'à un certain point, d'être sincères — et cela pour qu'il me fût

possible de poser les questions qui m'étaient indispensables, et de recueillir ainsi un matériel qui fût de nature à m'éclairer.

Je devins donc un de ces professionnels que l'on nomme actuellement là-bas des « médecins ».

Cette profession correspond plus ou moins à celle de nos « tzirlikners ».

Outre cette profession, il en existe d'ailleurs une autre là-bas, avec les représentants de laquelle tes favoris deviennent automatiquement plus sincères encore peut-être qu'avec les médecins, surtout quant à leurs « expériences intérieures », comme ils disent, et c'était là précisément ce dont j'avais le plus besoin pour m'éclairer.

Cependant, bien que cette profession, à laquelle se consacrent le plus souvent ceux qui portent le nom de « confesseurs », fût de nature à me fournir davantage de matériel pour mes recherches, je ne fixai pas mon choix sur elle, pour cette raison qu'elle force toujours à jouer extérieurement un rôle, et ne permet jamais de tenir compte des vraies impulsions intérieures que l'on éprouve soi-même.

Avant de continuer, il me faut encore t'expliquer un peu ce que sont ces « médecins » actuels de là-bas, qui devraient correspondre à nos « tzirlikners ».

Sans doute sais-tu déjà parfaitement que, chez nous, sur la planète Karataz, les « tzirlikners », comme les êtres qui leur correspondent sur les autres planètes de Notre Grand Univers peuplées d'êtres tri-cérébraux déjà formés, et qui prennent sur eux les obligations essentielles des êtres de leur entourage, sont ces individuums responsables qui consacrent volontairement leur existence entière à aider tout être de leur « territoire » dans l'accomplissement de ses obligations êtriques, lorsque cet être, pour une raison quelconque, ou simplement du seul fait d'une altération temporaire du fonctionnement de son corps planétaire,

cesse d'être apte à accomplir lui-même ses devoirs êtriques intérieurs et extérieurs.

En toute justice, il faut remarquer qu'autrefois sur ta planète, les professionnels qu'on appelle aujourd'hui des « médecins » étaient presque comme des tzirlikners, et se livraient presque aux mêmes occupations. Mais avec le temps, les êtres responsables de là-bas qui se vouent à cette profession — c'est-à-dire à l'accomplissement de cet éminent devoir êtrique, volontairement assumé — ont peu à peu dégénéré, comme toute chose sur cette étrange planète, et sont devenus eux aussi tout à fait singuliers.

Et de nos jours, lorsque le fonctionnement du corps planétaire d'un de tes favoris est altéré, et que cet être cesse de pouvoir remplir ses obligations êtriques, il a recours, lui aussi, à l'un de ces « médecins » actuels ; et certes, ce médecin ne refuse pas de venir, mais quant à la manière dont il lui vient en aide, et dont il manifeste son essence dans l'accomplissement des obligations assumées, c'est là — comme dit notre vénérable Mullah Nassr Eddin — que gît le chameau crevé du marchand Vermassan Zérounan Alaram.

Sache tout d'abord qu'aujourd'hui ces professionnels sont, dans la plupart des cas, des êtres tri-cérébraux qui, pendant la période où ils se préparaient à devenir des êtres responsables, ont « rabâché » quantité d'informations diverses, relatives aux moyens de se débarrasser de ce qu'ils appellent des « maladies », moyens conseillés à cette fin aux êtres tri-cérébraux de là-bas, et employés de tout temps par de vieilles femmes retombées en enfance.

Parmi ces moyens de se débarrasser des dites maladies entrent en première ligne ce qu'on appelle là-bas des « remèdes ».

Et lorsqu'un de ces jeunes êtres est devenu un professionnel responsable, et que certains de ses semblables s'adressent à lui pour lui demander son aide, il leur conseille précisément d'employer ces remèdes-là.

A ce propos, il sera fort utile au développement de ta raison d'enrichir ta présence générale d'une nouvelle « implantation logicnestérienne », autrement dit d'une information, se rapportant à une propriété très originale qu'acquiert le psychisme de ces professionnels actuels de la planète Terre.

Ces professionnels terrestres acquièrent cette originale propriété psychique aussitôt après avoir reçu le titre de « médecin officiel », et elle se manifeste en eux tant que dure leur désir de venir en aide aux êtres qui en sentent le besoin.

Le fait est qu'en leur présence générale l'intensité du désir de venir en aide, ainsi que la qualité même de l'aide qu'ils apportent à autrui, dépend toujours exclusivement de « l'odeur répandue » dans la maison où on les a fait demander.

Autrement dit, si dans la maison où ce professionnel actuel a été appelé, cela sent ce qu'on appelle les « livres anglaises », non seulement son « désir êtrique » intérieur d'aider l'être souffrant augmente, du fait de cette odeur, jusqu'au paroxysme, mais encore les manifestations extérieures de son corps planétaire deviennent immédiatement celles d'un « dzédzatchoun », c'est-à-dire d'un chien battu.

Cette odeur donne même au visage de la plupart des médecins actuels l'air de se « pourlécher » et ils portent leur « courtaude de queue » bien bas, presque collée entre les jambes.

Si, par contre, dans la maison où ce tzitlikner terrestre est appelé auprès d'un être souffrant, cela sent les « marks allemands » dévalués, son désir êtrique intérieur d'aider le malheureux patient augmente de même, mais uniquement pour le pousser à rédiger le plus rapidement possible ce qu'on appelle une « ordonnance » — procédé d'invention allemande — et de sortir au plus vite de cette maison.

Je dois d'ailleurs te dire que, dans ce second cas, lorsque l'un de ces êtres terrestres actuels qui exercent la profession de médecin quitte la maison où l'on a eu besoin de son aide et s'en va par les rues, toute son apparence, jusqu'aux muscles de sa face, exprime toujours quelque chose qui pourrait se traduire ainsi : « Eh ! vous tous, espèces d'avortons, prenez garde, ou je vous écrase comme des cafards. Ne voyez-vous pas qu'ici passe non pas n'importe qui, mais un vrai représentant de la science, qui s'est assimilé tout le savoir que dispensent aujourd'hui les plus hauts foyers d'instruction ».

A propos de ces « remèdes » dont je viens de te parler, et qui existent en quantité sous toutes sortes de noms, je te dirai maintenant que les êtres ordinaires les ingurgitent sur les conseils de ces médecins actuels, soi-disant pour soulager leurs diverses maladies...

Je dois absolument te renseigner là-dessus... Qui sait ?... Il te faudra peut-être, un jour ou l'autre, exister sur cette singulière planète, parmi ces originaux, et tu ne sauras pas comment te servir de ces innombrables médicaments, ni quelle importance leur donner.

Avant tout, sache et rappelle-toi, que tout jeune être tri-cérébral de là-bas qui se prépare, après avoir atteint l'âge d'une existence responsable, à exercer la profession de médecin, ne fait que « rabâcher » le plus grand nombre possible de noms de médicaments parmi les milliers de ceux que l'on connaît aujourd'hui là-bas.

Plus tard, une fois devenu un être responsable exerçant cette profession, c'est-à-dire après avoir reçu le titre officiel de « médecin », lorsqu'il est appelé au chevet d'êtres qui ont besoin de son aide, toute cette aide consiste à faire un effort êtrique plus ou moins intense pour se remémorer le nom de certains de ces médicaments, et les écrire sur ce morceau de papier qu'il décore du nom d' « ordonnance », en vue d'indiquer le mélange à introduire dans le corps planétaire de ce qu'il appelle « son malade ». L'intensité de son effort dépend premièrement

de la « situation sociale » de la personne souffrante, deuxièmement du nombre de regards que fixent sur lui les êtres entourant le malade.

Puis l'ordonnance que vient d'écrire ce « tzirlikner » contemporain est portée par les proches de celui qui l'a fait appeler dans une de leurs « pharmacies », où le pharmacien prépare la « mixture » demandée.

« Tu comprendras parfaitement comment et avec quoi on prépare ces « mixtures » dans les pharmacies, lorsque je t'aurai rapporté l'une des multiples informations que j'ai recueillies à ce sujet et que je tiens d'un être de là-bas exerçant justement la profession de pharmacien.

Le récit que je vais te faire se rapporte à la période pendant laquelle je me rendais fréquemment dans la grande communauté portant le nom de Russie.

Dans l'une des deux capitales de cette grande communauté, celle qui porte le nom de « Moscou », j'établis par hasard des relations amicales avec un de ces pharmaciens professionnels.

Ce pharmacien, d'après les conceptions de là-bas, était âgé, c'était un être de caractère débonnaire, et même affable.

Il appartenait à la « religion israëlite », comme on dit.

Il faut te dire à ce propos qu'aujourd'hui, sur presque tous les continents, les pharmaciens sont des êtres qui appartiennent le plus souvent à cette « religion israëlite ».

A chacun de mes séjours dans la seconde capitale de la Russie, j'allais voir mon ami le pharmacien, et dans l'arrière-boutique, généralement décorée du nom de « laboratoire », nous parlions de toutes sortes de choses.

Un jour, entrant comme de coutume dans son « laboratoire » je vis qu'il pilait quelque chose dans un mortier, et, comme il est d'usage en pareil cas, je lui demandai ce qu'il faisait.

Il répondit :

« Je pile du sucre brûlé pour cette ordonnance ! », et il me tendit un papier sur lequel était rédigée une « ordonnance » prescrivant un médicament très répandu là-bas, sous le nom de « poudre de Dover ».

Cette poudre est appelée ainsi parce qu'elle fut inventée par un certain Anglais du nom de Dover ; on l'emploie principalement contre la toux.

Parcourant l'ordonnance qu'il m'avait tendue, je m'aperçus qu'il n'y entrait pas de sucre, encore moins de sucre brûlé, et je lui en exprimai mon étonnement.

Il me répondit alors avec un sourire débonnaire :

« Bien entendu, il n'y a pas de sucre dans cette poudre, mais elle comporte un certain taux d'opium. »

Puis il m'expliqua ce qui suit :

« Cette poudre de Dover est, je ne sais pourquoi, un des remèdes favoris en Russie et elle est employée par presque tous les peuples de notre immense empire.

« On consomme chaque jour, dans le pays entier, plusieurs centaines de milliers de sachets de cette poudre ; or, vous le savez, l'opium qui doit entrer dans sa composition n'est fichtre pas bon marché. Si l'on y mettait de l'opium véritable, cet opium seul nous reviendrait, à nous autres pharmaciens, de six à huit kopecks par sachet ; et nous devons vendre ces sachets de trois à cinq kopecks... D'ailleurs, même si l'on récoltait l'opium de tout le globe terrestre, cela ne suffirait pas à notre seule Russie.

« Aussi, au lieu de l'ordonnance du Docteur Dover, nous autres pharmaciens avons inventé une formule où n'entrent que des substances courantes et de prix abordable. Nous préparons donc cette poudre avec de la soude, du sucre brûlé et une petite quantité de quinine. Toutes ces substances sont bon marché. La quinine, il est vrai, coûte un peu plus cher, mais après tout il en faut si peu ! c'est à peine si, dans notre poudre, la dose de quinine est de deux pour cent ! »

Ici je ne pus m'empêcher de l'interrompre :

— Mais c'est incroyable !... Se peut-il que personne n'ait encore découvert qu'en fait de poudre de Dover vous leur donnez cette « mixture » ?

— Bien sûr que non, répondit en riant mon brave ami. Ces choses-là ne se reconnaissent qu'à la vue et au goût ; et on aura beau faire, la poudre de Dover que nous préparons présentera, sous n'importe quel microscope, la couleur même qu'elle devrait avoir d'après la formule exacte du Docteur Dover. Quant à son goût, surtout grâce à la dose de quinine qui y entre, impossible de le distinguer de celui de la poudre authentique contenant de l'opium véritable.

— Et à l'analyse ? lui demandai-je.

— Quelle analyse ? fit-il d'un ton railleur, mais avec un bon sourire. L'analyse véritable d'une poudre coûterait si cher que l'on pourrait pour la même somme, non seulement acheter plus d'une tonne de cette poudre, mais ouvrir, ma foi, une pharmacie entière ; et vous pensez bien que pour trois ou cinq kopecks, personne ne voudra faire pareille bêtise.

« A vrai dire, je ne sais même pas si l'on pourrait faire l'analyse dont vous parlez.

« Certes, il y a dans chaque ville des « chimistes-analystes ». Chaque commune, même, a des spécialistes de ce genre à son service.

« Mais que sont ces « chimistes-analystes » et que savent-ils ? Peut-être ignorez-vous en quoi consistent les études des spécialistes qui occupent ces postes si importants, et ce qu'ils en comprennent ? Alors laissez-moi vous l'apprendre.

« Prenons, par exemple, un « fils-à-papa », un jeune homme au visage déplorablement boutonneux — et il est boutonneux parce que sa « môman » s'estime « bien élevée » et tient pour « indécent » de donner à son fils quelques précisions sur certains inconvénients ; aussi ce fils, dont le conscient n'est point formé, fait-il ce qui

« se fait » tout seul en lui, et le résultat de ces « agissements » se manifeste sur son visage, comme sur celui de tous les jeunes gens de son espèce, par des boutons bien connus, même de la médecine actuelle.

« Ainsi donc, très honoré docteur... »

Avant de te raconter la suite de cette conversation, je dois te dire, mon enfant, qu'à partir du moment où je devins là-bas un médecin professionnel, tes favoris me donnèrent partout, à moi aussi, le titre de « docteur ».

Je te parlerai spécialement une autre fois de ce titre dont ils font usage, attendu que ce nom de docteur valut un jour à notre Ahoûn un malentendu fort affligeant.

Mais retournons à notre affable pharmacien :

« Ainsi donc, disait-il, ce jeune homme, ce fils-à-papa au visage boutonneux fait ses études dans une université quelconque pour devenir « chimiste-analyste-spécialiste », et il est de règle, à l'université, de n'étudier que d'après des livres spéciaux fabriqués pour la plupart en Allemagne par les « savants » du pays. »

Il est vrai, mon enfant, que ces « parasites » allemands ont pris l'habitude, ces derniers temps surtout, d'inventer des « livres scientifiques » sur tous les sujets. Et comme « faire une analyse » relève de leurs sciences, ces « savants » allemands ont déjà composé sur ce thème quantité d'ouvrages « scientifiques » dont se servent presque tous les peuples d'Europe et des autres continents.

« Or, continua ce brave pharmacien, notre jeune homme, après avoir achevé ses études universitaires, et puisé par conséquent sa connaissance de la « nature des substances » dans les livres fabriqués par les « savants allemands », sera chargé de faire l'analyse de notre poudre de Dover.

« Dans ces ouvrages allemands où il a puisé sa connaissance de la « nature des substances », on précise, bien entendu, de quels éléments sont constituées les dites

substances, et on donne toujours la formule de ces éléments.

« On indique encore dans ces livres l'aspect que prennent les substances dont la présence renferme tous les éléments qu'elle doit contenir, et les modifications que subit cet aspect lorsque ces éléments n'y sont pas ; ces livres allemands exposent encore quelques moyens primitifs de reconnaître les différentes substances, par exemple, par la vue, le goût, la combustion, et par certains procédés dont les vieilles grand'mères ont entendu parler dans leur bon vieux temps — et ainsi de suite.

« Ses études terminées, le jeune homme reçoit le titre de « chimiste-analyste ». Il arrive parfois qu'avant d'occuper un poste responsable, il fasse de la « pratique », ce qui consiste en général à prendre pendant quelque temps du service à l'abattoir, où il aide le chimiste municipal, un ancien fils-à-papa comme lui, à reconnaître au microscope, d'une manière connue d'eux seuls, si la viande de porc n'a pas la trichine. Après cela, dès qu'une place est vacante, il est affecté à l'emploi officiel de chimiste-analyste.

« Ainsi donc, mon cher docteur, notre poudre de Dover est envoyée à l'un de ces chimistes-analystes officiels pour être analysée. L'ayant reçue, il la reconnaît pour authentique, soit à l'œil nu, soit au goût, comme le feraient de simples « mortels », soit encore parce que l'expéditeur lui affirme que c'est bien de la poudre de Dover.

« Puis il prend sur sa table un « formulaire pharmaceutique », rédigé lui aussi par des Allemands, tel qu'est tenu d'en posséder tout chimiste-analyste officiel, et il y cherche le passage où sont consignées les formules de toutes les poudres.

« La poudre de Dover étant connue partout, elle figure évidemment dans ce formulaire.

« Après quoi, notre respectable chimiste-analyste prend

sur sa table une feuille de papier portant son en-tête officiel et écrit : « La poudre qui nous a été adressée aux fins d'analyse a été reconnue, d'après toutes les données scientifiques, comme étant bien la « poudre de Dover ». Y ont été constatées à l'analyse... » et il copie la formule de son « formulaire pharmaceutique » allemand, non sans augmenter ou diminuer à dessein les doses, mais très légèrement bien entendu, pour que cela ne saute point aux yeux.

« Il agit ainsi, d'abord pour que tout le monde sache qu'il n'a pas rédigé n'importe comment les éléments de son analyse et qu'il s'est au contraire livré à de véritables recherches ; puis parce que le « pharmacien de la ville » est lui aussi, après tout, un personnage officiel, et que l'on n'a jamais très envie, ma foi, de se faire des ennemis dans la ville où l'on vit.

« Le papier ainsi rédigé est envoyé à l'expéditeur de la poudre de Dover, et le fameux « chimiste-analyste » est absolument tranquille, parce que personne ne saura qu'il n'a pas fait l'ombre d'une analyse, et parce qu'il ne peut pas être contrôlé, étant donné qu'il est l'unique chimiste-analyste officiel de la ville, et que, d'autre part, même si l'on apportait notre poudre dans une autre ville, à quelque chimiste hors pair, il n'y aurait pas grand malheur. N'y a-t-il pas, de par le monde, suffisamment de poudre de Dover ? Quant à la poudre dont il a soi-disant fait l'analyse, elle n'existe déjà plus, puisque pour faire cette analyse il est censé l'avoir détruite.

« Il ne se trouvera d'ailleurs personne qui, pour cette poudre de Dover de trois sous, veuille se mettre sur le dos une affaire aussi délicate.

« En tout cas, très honoré docteur, voilà déjà trente ans que je prépare cette poudre d'après notre « recette »... et que je la vends, cela va sans dire. Mais jusqu'à ce jour, cela ne m'a valu aucun ennui. D'ailleurs il n'y a pas d'ennui à craindre, car la poudre de Dover est connue

partout, et l'on est partout convaincu qu'elle est d'un excellent effet contre la toux.

« La seule chose exigée d'un médicament, c'est qu'il soit reconnu efficace.

« Quant à la manière de le préparer et quant à ce qu'on y met... n'est-ce pas bien égal ?

« Pour ma part, depuis tant d'années que j'ai affaire à ces médicaments, j'ai acquis l'opinion bien arrêtée que nul des remèdes connus de la médecine actuelle ne peut être par lui-même d'aucun profit, si l'homme n'a pas foi en lui.

« Et l'homme ne peut avoir foi en un remède quelconque que si ce remède est connu, et si tout le monde affirme qu'il est très efficace contre telle ou telle maladie.

« De même pour notre poudre, du moment qu'elle s'appelle « poudre de Dover », cela suffit, parce que chacun la connaît et sait déjà par ouï-dire qu'il n'y a rien de meilleur contre la toux.

« De plus, notre nouvelle composition de la poudre de Dover est en réalité bien supérieure à celle qui serait préparée selon la recette authentique, pour la bonne raison qu'il n'y entre aucune substance nuisible à l'organisme.

« Par exemple, d'après la formule du Docteur Dover, cette poudre doit contenir de l'opium.

« Et vous connaissez les propriétés de l'opium...

« Si l'homme en fait un fréquent usage, même à petites doses, son organisme s'y accoutume à tel point que s'il cesse un jour d'en prendre, il en souffrira cruellement.

« Avec la poudre préparée d'après notre recette, cela n'arrivera jamais, puisqu'il n'y entre ni opium ni aucune autre substance nuisible à l'organisme.

« Bref, très honoré docteur, tout le monde devrait aller par les rues en criant du fond du cœur : « Vive la nouvelle recette de la poudre de Dover ! »

Il voulait encore dire quelque chose, mais au même

moment le garçon lui apporta une pile d'ordonnances ; ce que voyant, il se leva et me dit :

« Excusez-moi, mon cher docteur, je dois interrompre notre amical entretien pour m'occuper de la préparation de ces nombreuses commandes.

« Comme par malheur aujourd'hui, mes deux commis sont absents, l'un parce que sa respectable moitié est sur le point de mettre au monde une bouche de plus à nourrir, l'autre parce qu'il doit assister au procès d'un chauffeur inculpé d'avoir enlevé sa fille ! »

« Mais assez là-dessus...

Si tu devais réellement, quelque jour, exister parmi tes favoris, tu saurais, au moins, grâce à ce dernier récit, qu'en dépit des dizaines de noms alambiqués que les médecins de là-bas font figurer sur les ordonnances, c'est presque toujours à la manière de cette poudre de Dover que les remèdes sont préparés dans les établissements officiels portant le nom de « pharmacie ».

Il arrive même parfois que ces braves pharmaciens préparent dès le matin un tonneau entier d'un liquide quelconque et une grande caisse de poudre, avec lesquels ils satisfont tout le long du jour, à chaque nouvelle ordonnance, soit en tirant le liquide du tonneau, soit en puisant la poudre à la caisse commune.

Afin que ces mélanges prêts à l'avance n'aient pas l'air d'être toujours les mêmes, ces braves spécialistes y ajoutent quelque chose pour les teinter de différentes couleurs, et pour en changer le goût et l'odeur.

Malgré tout ce que je viens de te dire, je te conseille vivement d'être toujours très prudent avec certains médicaments de là-bas, parce qu'il arrive parfois à ces bons pharmaciens de mettre dans leurs mixtures — par erreur, bien entendu — quelque ingrédient ayant une action toxique sur le corps planétaire.

On a d'ailleurs institué là-bas — toujours par hasard,

naturellement — pour les êtres doués d'une raison normale, la coutume de représenter, sur les flacons de ces mixtures, ce que l'on nomme un « crâne » et deux « tibias », afin de pouvoir distinguer cette sorte de remèdes toxiques des médicaments ordinaires.

Quoi qu'il en soit, souviens-toi que, parmi les milliers de remèdes connus, prescrits par les médecins actuels de là-bas, seuls trois d'entre eux donnent — et encore pas toujours — certains résultats réels pour le corps planétaire de ces êtres tri-cérébraux ordinaires, tes contemporains.

L'un des trois médicaments qui font parfois preuve d'une certaine efficacité est la substance — ou pour mieux dire l'ensemble des éléments actifs qu'elle comporte — que les êtres de Maralpleissis apprirent à extraire de la graine du pavot, et auxquels ils furent les premiers à donner le nom d'opium.

La seconde substance est celle que l'on nomme là-bas « huile de ricin » ; cette substance était connue depuis longtemps par les êtres d'Egypte, qui l'utilisaient pour embaumer leurs momies, et avaient d'ailleurs remarqué que cette huile pouvait avoir, entre autres, l'action qui la fait employer de nos jours.

La connaissance de cette « huile de ricin » avait été transmise aux Egyptiens eux-mêmes par les êtres du continent Atlantide appartenant à la société savante des « Akhldannés ».

Quant à la troisième substance, c'est celle que les êtres de là-bas extraient également depuis les temps les plus anciens, de ce qu'on appelle l'arbre de quinquina.

« Et maintenant, mon enfant, écoute les informations que je vais te donner sur ce titre de « docteur », qui fut récemment inventé à l'usage des médecins terrestres.

C'est là encore, paraît-il, une invention des êtres de l'importante communauté d'Allemagne, qui imaginèrent ce vocable en vue de désigner les mérites de certains d'entre

eux ; mais cette invention se propagea bientôt sur toute la planète et devint, on ne sait pourquoi, le titre ordinaire de tous les médecins actuels de là-bas.

Il faut même insister sur le fait que cette invention vint encore s'ajouter au nombre de ces facteurs dont l'ensemble les induit constamment en erreur, et rend leur « penser êtrique », déjà bien affaibli sans cela, d'année en année plus « gélatineux ».

Pendant notre séjour là-bas, ce nouveau mot de « docteur » valut à notre Ahoûn, qui a pourtant une présence incomparablement plus normale que la leur, et possède une raison êtrique de qualité bien supérieure, une mésaventure fort désagréable, et même des plus stupides.

Il vaudrait d'ailleurs beaucoup mieux, selon moi, qu'il te la raconte lui-même. »

Sur ces mots, Belzébuth se tourna vers Ahoûn et lui dit :

— Raconte-nous donc, mon bon vieux, comment cela s'est passé, et ce qui te contraignit pendant plusieurs jours à « skouhiatchiner » et à « tsirikouakhtziver », ou, comme l'auraient dit les êtres tri-cérébraux de la planète Terre, ce qui te fit « grogner » et « trépigner » autant que ton amie de là-bas « Doña Gilda ».

Alors Ahoûn, imitant à nouveau le style de Belzébuth, et même cette fois-ci jusqu'à ses intonations, commença son récit.

« Cette mésaventure se produisit dans les circonstances suivantes :

Vers la fin de notre sixième visite à la planète Terre, il nous fallut exister quelque temps dans la capitale de ces êtres Allemands qui furent, précisément, comme a daigné le dire Sa Haute Révérence, les inventeurs de ce « damné » mot de « docteur ».

A l'hôtel que nous avions choisi comme lieu de résidence habitait, au « numéro » voisin du mien, un couple d'êtres très sympathiques, qui venaient tout juste de célébrer le sacrement de l'union de l'actif avec le passif,

en vue de servir, par la continuation de l'espèce, au très grand processus trogoautoégocratique universel, ou, comme ils l'auraient dit eux-mêmes, qui venaient de « se marier » et qui passaient encore pour de jeunes époux.

Je fis, par hasard, la connaissance de ce couple dans une maison amie, et ils m'invitèrent ensuite souvent dans leur chambre, « pour une tasse de thé », selon l'expression en usage là-bas ; parfois, j'allais même les voir sans être invité, pour abréger ces ennuyeuses soirées allemandes.

Elle était, comme ils disent, dans une position intéressante et attendait son « premier-né ».

Ils étaient venus, comme moi, dans la capitale de cette communauté pour un temps indéterminé, appelés par les affaires de l'active moitié de ce jeune couple, et ils étaient descendus au même hôtel que nous.

Le jeune époux exerçait une profession des plus originales, ignorée des êtres des autres communautés de cette incomparable planète ; il était partout connu dans son pays comme un des meilleurs spécialistes dans l'art d'orner le visage de ses clients des « balafres » si chères aux étudiants des universités allemandes.

Un jour, j'entendis frapper des coups nerveux contre la cloison de ma chambre.

J'accourus aussitôt, et vis que le « mari » n'était pas chez lui, ayant été appelé au dehors ce jour-là ; restée seule, la jeune femme s'était trouvée mal, et, sur le point de perdre connaissance, avait instinctivement frappé à ma cloison.

Lorsque j'entrai, elle se sentait déjà un peu mieux, mais elle me supplia d'aller lui chercher un docteur.

Naturellement, je me précipitai dans la rue. Mais une fois là je me demandai : « Et maintenant, où aller ? »

Tout à coup, je me souvins que non loin de notre hôtel vivait un être que tout le monde appelait « docteur » ; sur la porte d'entrée de sa maison se trouvait même une plaque métallique portant son nom de famille précédé du

titre de « docteur ». Et je courus aussitôt chez ce docteur.

Mais il était en train de dîner, et la servante me pria d'attendre quelques instants au salon, m'expliquant que le docteur et ses invités allaient bientôt sortir de table.

Je m'assis donc au salon pour l'attendre, mais on ne peut pas dire que j'attendais très tranquillement.

J'étais « sur des charbons ardents », selon l'expression des êtres de là-bas, car j'étais fort inquiet de l'état de ma voisine.

Cependant « l'estimable docteur » ne venait toujours pas. Vingt minutes ou presque s'écoulèrent. N'y pouvant plus tenir, je sonnai.

Lorsque la servante entra, je la priai de me rappeler au docteur, de lui dire que j'étais très pressé et que je n'avais plus le temps de l'attendre.

Elle sortit.

Cinq minutes encore s'écoulèrent.

Enfin le docteur parut.

En toute hâte, je lui expliquai ce que j'attendais de lui, mais à ma grande surprise, il partit aussitôt d'un formidable éclat de rire.

Je me disais : « Il est probable qu'en dînant avec ses amis, ce docteur aura bu plus qu'il ne fallait de bière allemande. »

Ce n'est qu'après avoir un peu calmé son hystérique fou rire qu'il parvint à me dire qu'à son grand regret il n'était pas « docteur en médecine » mais « docteur en philosophie ».

En cet instant, je connus le même état que si j'avais entendu pour la seconde fois la sentence de Notre Eternité condamnant à l'exil Sa Haute Révérence et ses proches, et par conséquent moi-même.

Or donc, notre cher Hassin... je quittai le salon de ce docteur pour me retrouver sur le trottoir dans la même situation.

Juste à ce moment passait par hasard un « taxi ».

Je sautai dedans et me demandai : « Où aller maintenant ?... »

Je me souvins alors qu'au café où je me rendais quelquefois je rencontrais presque toujours un être que tout le monde appelait « docteur ».

J'ordonnai au chauffeur de me conduire au plus vite à ce café.

Là un « garçon » que je connaissais me dit que ce docteur venait juste de partir avec quelques amis et qu'il leur avait par hasard entendu dire le nom du restaurant où ils allaient dîner, et dont il me donna l'adresse.

Bien que ce restaurant fût assez loin de là, ne connaissant pas d'autre docteur, je dis au chauffeur de m'y mener.

Au bout d'une longue demi-heure, nous arrivâmes à cet établissement et j'y trouvai tout de suite mon docteur.

Cette fois encore ce n'était pas un médecin, hélas ! mais un « docteur en droit ».

Je m'étais définitivement « fourré dedans », comme on dit.

Pour finir, j'eus l'idée de m'adresser au maître d'hôtel du restaurant et de lui expliquer en détail ce que je cherchais.

Ce maître d'hôtel était un être fort obligeant. Non seulement il m'expliqua ce qu'il fallait faire, mais il m'accompagna même chez un médecin — un « docteur accoucheur » cette fois-ci.

Nous eûmes la chance de le trouver chez lui et il fut assez bon pour consentir à me suivre immédiatement. Mais pendant que nous étions en route, ma pauvre voisine avait déjà mis au monde son « premier-né », un fils ; elle l'avait tant bien que mal emmailloté, sans l'aide de personne, et dormait d'un profond sommeil, après de terribles souffrances, supportées dans la solitude.

Et voilà pourquoi, depuis ce jour, je déteste de toute ma présence ce vocable de « docteur » ; et je conseillerais

à tout être de la planète Terre de ne l'employer que lorsqu'il est vraiment furieux.

Afin que tu comprennes mieux la valeur des médecins actuels de ta planète, il me faut encore te faire connaître la sentence qu'a formulée à leur propos notre vénérable Mullah Nassr Eddin.

La voici :

« Dieu, pour nos péchés, nous a envoyé deux sortes de médecins : les uns pour nous aider à mourir, les autres pour nous empêcher de vivre »

Chapitre 32
L'hypnotisme

ET Belzébuth reprit :

— Ainsi donc, lors de mon sixième et dernier séjour personnel sur la surface de la planète Terre, je décidai de m'y fixer pour une plus longue durée, et de devenir un de leurs médecins professionnels. Et je devins en effet un médecin, mais pas comme la plupart d'entre eux ; je choisis d'être ce qu'ils appellent un « médecin hypnotiseur ».

Je voulus être un de ces médecins professionnels, d'abord parce que, ces derniers siècles, ils sont les seuls à avoir accès dans toutes les « classes » ou « castes » dont je t'ai parlé, et que d'autre part, inspirant confiance et jouissant d'une grande autorité, ils disposent les êtres ordinaires à la sincérité, ce qui leur permet de pénétrer dans leur « monde intérieur », comme on dit là-bas.

Je choisis encore cette profession parce qu'elle m'offrait la possibilité, non seulement de réaliser mon but, mais d'apporter un soulagement médical à certains de ces malheureux.

Et vraiment, mon enfant, le besoin de tels médecins se fait de plus en plus sentir ces derniers temps, sur tous les continents et chez tous les êtres, à quelque classe qu'ils appartiennent.

Je dois dire que j'avais déjà beaucoup d'expérience dans cette spécialité, ayant dû recourir plus d'une fois aux procédés employés là-bas par ce genre de médecins, du temps où j'éclaircissais chez tes favoris, pris individuellement, certaines finesses de leur psychisme.

Sache qu'auparavant tes favoris, pas plus que les autres êtres tri-cérébraux de l'Univers entier, n'avaient la propriété

psychique particulière qui permet de les mettre dans ce qu'on appelle l' « état hypnotique ». Cette propriété leur est devenue inhérente par suite de certaines combinaisons qui s'effectuent dans leur psychisme en raison de la disharmonie du fonctionnement de leur présence générale.

Cette étrange propriété psychique apparut peu après le désastre de l'Atlantide, et se fixa définitivement dans la présence de chacun d'eux à partir du moment où leur « zoostata », c'est-à-dire le fonctionnement de leur « conscient étrique », se fut divisé, pour former progressivement deux conscients distincts n'ayant entre eux rien de commun, qu'ils nommèrent, le premier simplement le « conscient », et le second, quand ils l'eurent enfin remarqué, le « subconscient ».

Si tu t'efforces de te bien représenter, et de transmuer dans les parties correspondantes de ta présence générale tout ce que je m'apprête à t'expliquer, tu pourras alors comprendre presque la moitié des raisons pour lesquelles le psychisme de tes favoris, ces êtres tri-cérébraux peuplant la planète Terre, a fini par devenir d'une rareté si singulière.

Cette particularité psychique de tomber dans l' « état hypnotique » n'est inhérente, comme je viens de te le dire, qu'aux êtres tri-cérébraux de ta planète ; aussi peut-on dire que s'ils n'existaient pas, nulle part dans Notre Grand Univers il n'y aurait la moindre notion étrique de ce qu'est l' « hypnotisme ».

Avant de continuer à t'expliquer tout cela, je dois souligner que si, pendant les vingt derniers siècles, le processus presque entier de l'existence de veille ordinaire de la plupart des êtres tri-cérébraux qui t'intéressent, et surtout des contemporains, s'est écoulé sous l'influence de cette propriété, ce qu'ils nomment, eux, « état hypnotique », c'est seulement l'état pendant lequel le processus dû à cette propriété singulière s'effectue en eux de manière accélérée, et donne des résultats concentrés.

Les résultats incohérents qu'entraîne dans le processus ordinaire de leur existence cette propriété récemment fixée en eux n'attirent pas leur attention, ou, comme ils l'auraient dit eux-mêmes, ne leur « sautent point aux yeux », parce que d'une part, faute d'un perfectionnement de soi normal, ils n'ont aucune largeur de vue, et que d'autre part, en tant qu'êtres dont l'apparition et l'existence sont soumises au principe Itoklanotz, il leur est devenu propre « d'oublier au plus vite tout ce qu'ils perçoivent ». Mais lorsque les résultats de cette particularité sont obtenus par « concentration accélérée », toute manifestation incohérente, chez eux-mêmes comme chez les autres, est alors à ce point réelle qu'elle devient nettement évidente, et par conséquent inévitablement perceptible, même pour leur courtaude de raison.

Et même si quelques-uns remarquent par hasard, dans leurs propres manifestations ou dans celles d'autrui, quelque chose d'illogique, faute de connaître la « loi de type », ils attribuent cela aux particularités de caractère de chacun.

Ce furent les êtres savants de la ville de Gob, au pays de Maralpleissis, qui constatèrent les premiers cette anormale propriété de leur psychisme ; ils créèrent même à ce propos une branche de leur science, fort importante et très détaillée, qui se propagea par toute la planète sous le nom de « science des manifestations irresponsables de la personnalité ».

Mais par la suite, dès que leurs « processus réguliers de destruction réciproque » eurent repris, cette solide branche de leur science, qui était encore relativement normale, fut peu à peu négligée, comme toutes leurs bonnes acquisitions, et finit par disparaître complètement, elle aussi.

Et c'est seulement de nombreux siècles plus tard que cette science donna des signes de renaissance.

Par malheur, la plupart des êtres savants du temps

étaient déjà des savants de « nouvelle formation »... et ils malmenèrent si fort cette renaissance, que la « pauvre », avant même d'avoir pu se développer, tomba bien vite au dépotoir.

Cela se fit de la manière suivante :

Un modeste être savant de là-bas, du nom de Mesmer, originaire du pays nommé « Bavière », et qui ne ressemblait en rien à ses contemporains, remarqua par hasard, au cours d'une de ses expériences, la dualité évidente du conscient chez les êtres ses semblables.

Et cela l'impressionna si fort qu'il se consacra entièrement à la question.

A force d'observer et d'étudier, il parvint presque à la résoudre.

Mais lorsqu'il voulut tenter des expériences pratiques en vue d'élucider certains détails, il vit aussitôt se dresser contre lui une particularité propre à ces êtres savants de « nouvelle formation ».

Cette particularité des êtres savants terrestres de « nouvelle formation » se nomme « déchiqueter à mort ».

Comme cet honnête être savant bavarois avait entrepris ses recherches expérimentales autrement que ne s'étaient mécanisés à le faire tous les savants de « nouvelle formation » de la Terre, il fut, comme il convient, méticuleusement « déchiqueté ».

Et cette opération de « déchiquetage » fut si bien conduite que, depuis près de deux siècles, les savants de la Terre la poursuivent par inertie de génération en génération.

Par exemple, tous les livres qui traitent actuellement là-bas de la question de l' « hypnotisme » — et il y en a des milliers — commencent toujours par dire que ce Mesmer n'était ni plus ni moins qu'une canaille pur sang et un charlatan d'envergure, mais que nos « honnêtes » et « grands » savants avaient eu tôt fait de le dépister, et l'avaient empêché de causer de grands malheurs.

Plus les savants actuels de cette originale planète sont eux-mêmes des « idiots au carré », plus ils critiquent Mesmer, et plus ils racontent ou écrivent sur lui des absurdités de toutes sortes destinées à le rabaisser.

Et pourtant l'honnête et modeste savant de leur planète qu'ils critiquent ainsi est celui qui aurait régénéré, si on ne l'avait pas déchiqueté, la seule science qui leur soit nécessaire, et la seule qui aurait pu peut-être les sauver des conséquences des propriétés de l'organe kundabuffer.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer à ce propos que, juste avant de quitter pour toujours cette planète, je vis se répéter exactement ce qui s'était passé avec Mesmer. Il s'agissait cette fois d'un honnête et modeste être savant appartenant à la communauté de France, qui, par ses travaux assidus et conscients, avait trouvé le moyen de guérir la terrible maladie qui s'était répandue, pendant les derniers temps, sur toute la planète.

Cette terrible maladie porte là-bas le nom de « cancer ».

Comme ce Français avait lui aussi entrepris des expériences pratiques de façon non conforme à l'usage, afin d'élucider en détail sa découverte, d'autres savants contemporains manifestèrent à leur tour envers lui cette même particularité, celle de « déchiqueter à mort ».

En ta présence, mon enfant, commencent peut-être à se cristalliser des données capables de susciter, comme dans tous les cas de ce genre, une impulsion êtrique de « conviction inébranlable » au sujet de ce fait que — par la seule faute de ces êtres savants de « nouvelle formation », chez lesquels s'est définitivement implantée cette particularité de toujours « déchiqueter » son collègue quand il s'écarte de ce qui a été fixé par les anormales conditions d'existence êtrique ordinaire établies là-bas — jamais plus, dans la présence des êtres tri-cérébraux de ton infortunée planète, ne s'effectue l' « antkuâno sacré », sur lequel comptait entre autres le Très Saint Ashyata Sheyimash.

C'est au cours de mes investigations sur la Très Sainte Activité d'Ashyata Sheyimash que je pris par hasard connaissance de cet « espoir tourné vers l'essence ».

Peut-être ne sais-tu pas encore, mon enfant, en quoi consiste précisément le processus cosmique de l' « antkuâno sacré » ?

On nomme « antkuâno sacré » le processus de perfectionnement en Raison objective qui s'effectue de lui-même chez les êtres tri-centriques, par le seul « cours du temps ».

Ordinairement, ce perfectionnement en Raison objective ne s'obtient, sur toutes les planètes de Notre Grand Univers peuplées d'êtres tri-cérébraux, que par un travail personnel conscient et des souffrances volontaires.

Cet « antkuâno sacré » ne peut s'effectuer que sur les seules planètes où les vérités cosmiques sont toutes connues de tous les êtres.

Et toutes les vérités cosmiques sont connues de tous sur ces planètes, parce que sur chacune d'elles les êtres qui sont arrivés par leurs efforts conscients à connaître certaines vérités en font part aux autres ; de sorte que peu à peu toutes les vérités cosmiques viennent à être connues de tous les êtres de la planète, quels que soient leurs aspirations et leur degré de perfectionnement.

Dans ce processus cosmique sacré, intentionnellement réalisé chez les êtres tri-cérébraux de ces planètes par Notre Tout-Prévoyant Père Eternel Commun, il a été prévu que, pendant le déroulement du processus de la loi cosmique sacrée fondamentale de Triamazikamno dans leur présence, le surcroît de troisième force sainte, c'est-à-dire de « Sainte Conciliation », obtenu lors de l'assimilation de vérités cosmiques de cet ordre, cristalliserait de lui-même en eux les données voulues, pour engendrer ce « quelque chose » que l'on nomme « volonté egoaïtourassienne êtrique ».

« Ainsi donc, mon enfant, cette propriété de « tomber dans l'état hypnotique », nouvellement fixée dans la pré-

sence générale de tes favoris, consiste en ce que le fonctionnement de leur « zoostata », ou, comme ils l'auraient dit eux-mêmes, de leur « partie spirituelle », passe sous la dépendance de ce fonctionnement de leur « tout » intégral qui s'effectue chez eux dans leur état de passivité absolue, c'est-à-dire pendant leur « sommeil ». Et, pendant cette sorte de sommeil, tout le fonctionnement de leur corps planétaire reste tel qu'il lui est devenu propre d'être à l' « état de veille ».

Si tu veux mieux te représenter et mieux comprendre les résultats que suscite cette étonnante propriété psychique, il te faut connaître avant tout deux faits qui se réalisent dans la présence générale de tes favoris.

L'un de ces faits apparaît dans leur présence générale de par la loi cosmique existant sous le nom de « loi d'adaptabilité de la Nature » ; l'autre provient encore une fois des conditions anormales d'existence êtrique ordinaire qu'ils ont établies eux-mêmes.

Voici le premier : à partir du moment où se constitua en eux, par la faute de leur existence anormale, un « zoostata bi-systémaire », c'est-à-dire deux conscients indépendants, la Grande Nature s'y adapta peu à peu, si bien qu'en définitive, à partir d'un certain âge, il s'effectue en eux deux rythmes différents d' « inkliatsanikshana » ou, comme ils l'auraient dit eux-mêmes, deux sortes distinctes de « circulation du sang ».

A partir de cet âge-là, chacun de ces « inkliatsanikshanas » de rythme différent, ou chacune de ces « circulations du sang », commence à provoquer en eux le fonctionnement de l'un de leurs deux conscients ; et vice versa, le fonctionnement intense d'un conscient provoque en eux la « circulation du sang » qui lui correspond.

La différence de ces deux sortes indépendantes de « circulation du sang » dans leur présence générale tient à ce qu'on appelle la « circulation tempodavlakshernienne », ou, selon l'expression employée par leur « médecine », à la « différence de plénitude des vaisseaux sanguins » ; c'est-à-dire que dans les conditions de l' « état de veille », le « centre de gravité de la pression sanguine » en leur présence se trouve dans une partie du système général des « vaisseaux sanguins », tandis que, dans les conditions de l'état passif, il se trouve dans une autre partie de ces vaisseaux.

Le second fait, provenant des conditions anormales d'existence êtrique de tes favoris, est le suivant : dès l'apparition de leurs descendants, ils s'efforcent intentionnellement, pour les adapter aux conditions anormales qui les entourent, de fixer en leurs localisations logicnestériennes, par tous les moyens possibles, le plus grand nombre d'impressions provenant exclusivement des perceptions artificielles dues aux résultats de leur anormale existence — et cette action funeste qu'ils ont sur leurs descendants, ils la nomment « éducation ». L'ensemble de toutes ces perceptions artificielles s'isole alors peu à peu dans la présence générale de ceux qu'ils éduquent, et acquiert son fonctionnement indépendant, qui n'est lié au fonctionnement de leur corps planétaire que dans la mesure où il est indispensable à sa manifestation automatique. Et c'est cet ensemble de perceptions artificielles qu'ils prennent maintenant par naïveté pour leur véritable « conscient ».

Quant aux données sacrées déposées en eux par la Grande Nature pour le vrai conscient êtrique — qu'ils devraient eux aussi posséder dès le début de leur préparation à une existence responsable, avec les propriétés qui lui sont inhérentes, et qui engendrent les véritables impulsions êtriques sacrées nommées « Foi », « Amour », « Espérance », et « Conscience morale objective » — elles s'isolent à leur tour, peu à peu, et, livrées à elles-mêmes, évoluent indépendamment des intentions des êtres responsables qui les entourent comme de celles de leurs porteurs, qui les prennent pour ce qu'ils appellent le « subconscient ».

Par la seule faute de cette action qu'ils exercent sur leurs descendants — action funeste, du point de vue objectif, mais « bénéfique » selon leur naïve compréhension subjective — toutes les données sacrées déposées en eux par la Grande Nature pour constituer le vrai conscient êtrique s'isolent dès le début et restent pendant toute leur existence dans un état presque primitif ; et toutes les impressions inévitablement perçues par les six « skernalitsioniks êtriques » — ou, d'après leur terminologie, par les six « organes des sens » destinés dans leur présence à la perception spécifique de tout objet extérieur, et qu'ils estiment, soit dit en passant, n'être que cinq — se localisent, et, acquérant leur fonctionnement indépendant, prennent peu à peu la prépondérance dans leur présence générale tout entière.

Bien que cette « localisation » d'impressions accidentellement perçues soit en eux et qu'ils en ressentent l'action, elle ne prend part à aucun fonctionnement, quel qu'il soit, inhérent à leur corps planétaire, non plus qu'à l'acquisition de la « Raison objective » dans leur présence.

Toutes ces impressions intentionnellement ou accidentellement perçues, à partir desquelles se constitue cette localisation — qui n'auraient dû servir en eux que de matériaux pour la logique confrontative du vrai conscient êtrique, qu'ils devraient posséder — donnent des effets accidentels, qui leur semblent aujourd'hui, dans leur naïveté, de simples réflexes de ce qu'ils appellent leur « instinct animal » — qu'ils regardent d'ailleurs comme insignifiant.

Par le fait seul que tes favoris, les contemporains surtout, ignorent complètement et ne soupçonnent même pas la nécessité d'appliquer ne serait-ce que leur fameuse éducation à ce subconscient de leurs descendants, et font toujours en sorte que chaque être de la jeune génération ne perçoive que des impressions de source anormalement artificielle — lorsque l'un de ces êtres atteint l'âge responsable, tous ses jugements êtriques et toutes les déductions qu'il en tire sont donc purement subjectifs. Et ces jugements et déductions n'ont aucun rapport ni avec les véritables impulsions êtriques surgissant en lui, ni avec les phénomènes cosmiques généraux qu'il est propre à la raison de tout être tri-cérébral de ressentir, et au moyen desquels s'établit un lien entre tous les êtres tri-cérébraux de Notre Grand Univers, afin qu'ils contribuent ensemble à la réalisation du fonctionnement cosmique général en vue duquel existe tout ce qui existe dans l'Univers.

Pour avoir une meilleure compréhension de cet « état psychique » particulier, si funeste à tes favoris, tu dois savoir que, de nos jours encore, ils viennent au monde avec des données de toutes sortes pour l'acquisition d'une vraie Raison êtrique, et que leur présence ne comporte, à leur apparition, aucune des « implantations logicnestériennes » qui plus tard serviront de base à la localisation de leur « faux conscient » et à son fonctionnement distinct. Ce n'est que plus tard en effet, lorsqu'ils commencent à se développer et se préparent à devenir des êtres responsables, soit par eux-mêmes, soit sous la direction intentionnelle de ce qu'on appelle leurs « parents » ou leurs « maîtres » — c'est-à-dire des êtres responsables ayant pris sur eux de préparer ces êtres à une existence responsable — qu'ils ne perçoivent plus et ne fixent plus que les impressions qui constitueront par la suite des données pour des impulsions correspondant aux conditions environnantes anormalement établies. Et dès lors ce « conscient » artificiel se forme graduellement en eux, pour finir par prédominer dans leur présence générale.

Quant à l'ensemble des données spiritualisées localisées dans leur présence en vue du véritable conscient êtrique, — qu'ils nomment eux, le « subconscient » — comme elles ne possèdent ni n'acquièrent aucune « implantation logicnestérienne » leur permettant de confronter et de critiquer, et comme elles n'ont dès le début que la possi-

bilité de susciter les impulsions êtriques sacrées appelées « Foi », « Amour », « Espérance », et « Conscience morale objective » — elles croient toujours, aiment toujours et espèrent toujours, quel que soit l'objet de leurs nouvelles perceptions.

Or, mon enfant, quand on parvient, en modifiant le rythme de leur circulation du sang, à suspendre temporairement l'action de la localisation de leur faux conscient devenu le « souverain maître » de leur présence générale — ce qui permet aux données sacrées de leur vrai conscient de fusionner librement pendant leur état de veille avec l'ensemble du fonctionnement de leur corps planétaire — si l'on favorise alors, de la manière voulue, la cristallisation de données susceptibles de faire surgir en cette localisation une idée contraire à ce qui y est fixé, et que l'on dirige l'action provoquée par cette idée sur la partie désharmonisée de leur corps planétaire — on peut susciter dans cette partie une modification accélérée de la circulation du sang.

Pendant la période de la civilisation tikliamouishienne, lorsque les êtres savants du pays de Maralpleissis constatèrent pour la première fois cette possibilité de « combinaisons » de leur psychisme général, et qu'ils cherchèrent à se mettre les uns les autres, à volonté, dans cet état spécial, ils comprirent et trouvèrent bientôt la manière de l'obtenir à l'aide de ce qu'on appelle le « ghanbledzoïne êtrique », c'est-à-dire cette substance cosmique dont les êtres tri-cérébraux de la civilisation contemporaine ont été bien près de comprendre l'essence, et qu'ils ont nommée le « magnétisme animal ».

Attendu que pour comprendre ce fait, et peut-être aussi les explications qui suivront, il te faut savoir en détail ce qu'est le « ghanbledzoïne », je trouve nécessaire, avant de poursuivre, de te renseigner tout de suite sur cette substance êtrique.

Le « ghanbledzoïne » n'est autre chose que le « sang »

du « corps kessdjan » de l'être ; et, de même que l'ensemble de substances cosmiques appelé « sang » sert à la nourriture et au renouvellement du corps planétaire de l'être, de même le « ghanbledzoïne » sert à la nourriture et au perfectionnement du corps kessdjan.

Tu dois savoir qu'en général la qualité de composition du sang — dans la présence générale de tes favoris comme chez tous les êtres tri-cérébraux — dépend du nombre de corps êtriques déjà complètement formés en eux.

Dans la présence des êtres tri-cérébraux, le sang peut être composé de substances provenant de la transformation de trois « sources cosmiques de réalisation » distinctes et indépendantes.

Les substances de la partie du sang êtrique destinée par la Nature à servir le corps planétaire d'un être proviennent de la transformation des substances de la planète sur laquelle se constitue et existe cet être.

Mais les substances destinées à servir le corps kessdjan de l'être, et dont l'ensemble porte le nom de « ghanbledzoïne », s'obtiennent par la transformation des éléments d'autres planètes, et du soleil même du système qui est le lieu d'apparition et d'existence de cet être tri-cérébral.

Enfin, la partie de leur sang êtrique nommée presque partout « aïssakhladonn sacré », et qui sert à la partie la plus haute de l'être, nommée « âme », se constitue, elle, à partir des émanations de Notre Très Saint Soleil Absolu.

Les substances nécessaires à la formation du sang du corps planétaire des êtres pénètrent en eux par la première nourriture êtrique ou, comme le disent tes favoris, par les « aliments ».

Les substances nécessaires au revêtement et au perfectionnement du « corps êtrique supérieur kessdjan » pénètrent dans leur présence générale avec l'air qu'ils absorbent par ce qu'ils appellent la « respiration », et par certains « pores » de leur peau.

Quant aux substances cosmiques sacrées nécessaires au revêtement du corps êtrique suprême — partie êtrique sacrée qu'ils nomment, comme je te l'ai déjà dit, leur « âme » — elles ne peuvent, chez eux comme chez nous, être absorbées, transformées et revêtues de manière voulue qu'au moyen du seul processus appelé « contemplation aïessiritourassienne », qui se réalise dans leur présence générale avec la participation consciente de leurs trois parties spiritualisées indépendantes.

Tu comprendras seulement plus tard tout ce qui concerne les substances cosmiques dont se revêtent et se perfectionnent les trois corps êtriques indépendants dans la présence générale de certains de tes favoris, lorsque je t'aurai expliqué, comme je te l'ai déjà promis, les lois cosmiques fondamentales de la création du monde et de l'existence du monde ; cependant, pour mieux mettre en lumière notre thème, il nous est dès maintenant nécessaire d'aborder cette question, et d'expliquer comment s'est modifiée en eux la forme de réalisation de la « seconde nourriture êtrique » qu'ils absorbent automatiquement.

Au début, après la destruction de l'organe kundabuffer, lorsqu'ils avaient, comme tous les autres êtres tri-cérébraux de Notre Grand Univers, une « existence foulasnitamnienne », cette seconde nourriture êtrique se transformait chez eux normalement, et tous les principaux éléments qui la composent — dont les uns sont issus de transformations qui s'opèrent sur leur propre planète, et les autres sur d'autres concentrations de leur système solaire, d'où ils affluent dans leur atmosphère — étaient assimilés par leur présence générale dans la mesure correspondant aux données déterminées déjà présentes en eux. Quant à ceux des éléments composants de cette nourriture qui ne pouvaient être utilisés par chacun de ces êtres, une partie de leur excédent passait automatiquement, comme chez nous, en la possession d'êtres éméirites de leur entourage.

Mais plus tard, lorsque la plupart d'entre eux se furent

mis à exister de manière indigne d'êtres tri-cérébraux, la Grande Nature fut contrainte de changer leur existence « foulasnitamnienne » en existence conforme au principe Itoklanotz. Dès lors, les cristallisations déterminées, prévues par la Grande Nature, qui constituent la partie la plus importante de la seconde nourriture êtrique — et qui, après avoir été absorbées par les êtres, se transforment en substances pour le revêtement et le perfectionnement de leur « corps êtrique supérieur kessdjan » — cessèrent peu à peu chez la plupart d'entre eux, du fait d'une existence êtrique anormale, d'être absorbées, soit consciemment, soit automatiquement, aux fins prévues.

Et comme ces substances transformées sur d'autres concentrations cosmiques n'en continuaient pas moins à affluer dans l'atmosphère de leur planète, il apparut parmi tes malheureux favoris, pendant les derniers siècles, une nouvelle « maladie » dont l'action leur est manifestement nocive.

En effet, n'étant point utilisées aux fins auxquelles elles sont destinées, ces cristallisations cosmiques déterminées, au cours des déplacements qui s'effectuent dans l'atmosphère, se concentrent en certaines de ses couches, et pénètrent en chacun de tes favoris conformément aux conditions extérieures environnantes et à l'état intérieur de sa présence générale, état qui dépend d'ailleurs lui-même, en premier lieu, de la forme de ses relations avec les autres. Or, pénétrant précisément en eux, comme en des appareils naturels de transmutation des substances cosmiques en vue du Très Grand Trogoautoégocrate cosmique général, et n'y trouvant pas de « substrat » correspondant aux exigences du processus de « djartklom », ces cristallisations, au cours des évolutions ou involutions ultérieures que nécessite leur transformation en de nouvelles cristallisations propres à cette planète, et avant même que cette transformation soit achevée, exercent sur les corps planétaires, sous l'effet de divers autres facteurs

accidentels, l'action qui caractérise cette maladie spécifique récemment surgie là-bas.

Tes favoris ont donné à cette maladie, dont je viens de définir la cause spécifique, des noms qui ont varié selon les époques et les diverses parties de la surface de leur planète ; aujourd'hui encore, ils la nomment de différentes façons, et « élucubrent » des explications de toutes sortes sur son origine.

Parmi les multiples noms donnés à cette maladie, les plus répandus sont actuellement ceux de : « grippe », « influenza », « grippe espagnole », « dengue », et autres.

Quant aux éléments de la seconde sorte de nourriture êtrique dont l'absorption s'effectue encore aujourd'hui chez ces êtres, les substances qui les constituent ne servent plus, depuis qu'ils ont perdu la possibilité d'exister selon le principe foulasnitamnien, qu'à favoriser, par certains de leurs composants, la transformation de la première nourriture êtrique, et le rejet, hors du corps planétaire, de certains éléments déjà utilisés.

« Revenons maintenant, mon enfant, à cette propriété psychique particulière de tes favoris, et à la manière dont je l'ai mis à profit pour mes activités personnelles parmi eux, en qualité de « médecin spécialiste ».

L'« hypnotisme », cette branche de leur « science », comme ils aiment à le dire, qui n'a fait son apparition et n'est devenue officielle que tout récemment, est pourtant devenu l'un des sérieux facteurs qui obscurcissent toujours davantage le psychisme de la plupart d'entre eux, déjà bien assez obscurci sans cela, et achève de dérégler le fonctionnement de leur corps planétaire.

Une fois devenu un de ces professionnels terrestres qu'on nomme « médecins hypnotiseurs », je m'intéressai à cette « science » officielle, si bien que plus tard, lorsque je me livrais à mes investigations habituelles au sujet de

diverses questions importantes, telles que les résultats de l'activité du Très Saint Ashyata Sheyimash, et que je rencontrais par hasard quelque point concernant cette branche de leur « science », j'éclairais par là même ma raison sur ce « malencontreux problème ».

Les causes qui ont provoqué automatiquement — comme toujours d'ailleurs aujourd'hui — la renaissance de cette science, consistent en deux faits des plus originaux, et même, comme ils le diraient, des plus « piquants », et il ne serait pas sans intérêt, à mon avis, de te donner quelques détails sur cette « renaissance ».

Les savants contemporains affirment que le promoteur de cette science fut un certain professeur anglais du nom de Brade, et que celui qui la développa fut le médecin français Charcot. En réalité, il en alla tout autrement.

Les investigations détaillées auxquelles je me livrai sur cette question m'apprirent que le premier, Brade, présentait des symptômes évidents de propriétés hassnamoussiennes, et le second, Charcot, les typiques particularités d'un fils-à-papa.

Et des types terrestres de ce genre n'auraient jamais pu découvrir quelque chose d'absolument neuf.

« En fait, les choses se passèrent de la façon suivante :

Un certain abbé italien du nom de Pedrini exerçait les fonctions de « confesseur » dans un couvent de nonnes.

Cet abbé voyait souvent à confesse une nonne du nom d'Euphrosyne.

Le bruit courait que cette nonne tombait souvent dans un état très singulier, et qu'une fois dans cet état, elle se livrait à des manifestations qui paraissaient étranges à son entourage.

A confesse, elle se plaignit à l'abbé Pedrini de se sentir à certains moments « possédée du diable ».

Ce que lui raconta cette nonne, de même que tous les

bruits qui couraient sur elle, intéressèrent vivement l'abbé Pedrini, qui désira constater la chose par lui-même.

Un jour, pendant la confession, il chercha par tous les moyens à éveiller la sincérité de la nonne, et réussit entre autres à apprendre que cette « enfant du cloître » avait un amant, qui lui avait fait cadeau de son portrait dans un très beau cadre, et que, pendant les périodes de « loisirs » entre ses prières, elle se laissait aller à contempler l'image de son « bien-aimé » ; et c'était précisément pendant ces périodes de « loisirs » qu'elle se sentait, comme elle le disait, « possédée du diable ».

Ce récit, fait en toute franchise par la nonne, excita encore l'intérêt de l'abbé Pedrini qui résolut de découvrir coûte que coûte la raison de ce fait ; il pria donc la nonne Euphrosyne de lui apporter sans faute la fois suivante, le portrait de son bien-aimé, dans son cadre.

Et la fois suivante, à confesse, la nonne vint avec le portrait.

Celui-ci n'avait par lui-même rien d'extraordinaire, mais le cadre était une pure merveille, tout incrusté de « nacre » et de pierres de couleur.

Or, tandis que l'abbé et la nonne examinaient tous deux le portrait et son cadre, l'abbé s'aperçut tout à coup que la nonne était en proie à quelque chose de singulier.

Elle avait tout d'abord pâli, était restée quelques instants comme pétrifiée, puis avait eu soudain des manifestations rappelant dans tous leurs détails celles auxquelles se livrent les nouveaux mariés pendant ce qu'on appelle leur « nuit de noces ».

Après avoir vu cela, l'abbé Pedrini se sentait encore plus enflammé du désir de s'expliquer les causes de cette manifestation surprenante.

Quant à la nonne, deux heures après les premiers symptômes de cet état singulier, elle revenait à elle comme si de rien n'était, ne sachant rien et ne se rappelant rien de ce qui s'était passé.

L'abbé Pedrini n'était pas en mesure de déchiffrer à lui seul ce phénomène. Il alla donc s'adresser à l'un de ses amis, un certain docteur Bambini.

Lorsque l'abbé Pedrini eut exposé la chose en détail au docteur Bambini, celui-ci s'y intéressa vivement à son tour, et ils se mirent tous deux au travail pour élucider la question.

Ils tentèrent tout d'abord diverses expériences de vérification sur la nonne Euphrosyne, et remarquèrent au bout de plusieurs « séances », comme on dit là-bas, que la nonne tombait toujours dans cet état singulier lorsque son regard s'arrêtait un peu longuement sur l'une des brillantes pierres de couleur qui ornaient le cadre — celle que l'on appelle « turquoise de Perse ».

Poursuivant leurs recherches, ils expérimentèrent cette « turquoise de Perse » sur d'autres personnes et ne tardèrent pas à se convaincre catégoriquement que presque tous les êtres tri-cérébraux, sans distinction de sexe, s'ils regardaient un peu longuement une certaine sorte d'objets brillants et chatoyants, tombaient bientôt dans un état pareil à celui de leur premier sujet ; de plus, ils remarquèrent que les manifestations propres à cet état prenaient des formes différentes chez chacun et dépendaient des émotions êtriques prédominantes que le sujet avait éprouvées auparavant, ainsi que de l'objet brillant avec lequel s'était par hasard établi un lien au moment de ces émotions.

Or, mon enfant, dès que la nouvelle des observations, déductions et expériences de ces deux êtres originaires de la communauté d'Italie se fut propagée parmi les savants contemporains de « nouvelle formation », ces derniers se mirent à « chercher midi à quatorze heures » à ce propos ; et lorsqu'ils apprirent enfin par hasard, comme il en va toujours chez eux, que dans cet état il était possible de changer instantanément les impressions anciennes en nouvelles, certains d'entre eux utilisèrent cette propriété psy-

chique particulière, inhérente aux hommes, à des fins médicales.

Ils nomment depuis lors ce mode de guérison « traitement hypnotique », et les êtres qui appliquent ce mode de guérison des « médecins hypnotiseurs ».

Mais la question de savoir ce qu'est cet état, et pourquoi les hommes y tombent, est restée sans solution jusqu'à ce jour.

Depuis lors ont surgi là-bas par centaines des « théories » de toutes sortes, qui ont encore cours aujourd'hui ; d'autre part, des milliers d'épais volumes ont été consacrés à cette question, obscurcissant encore davantage la raison, déjà bien assez obscure sans cela, des êtres tri-centriques ordinaires de cette infortunée planète.

Cette branche de leur science leur fut peut-être encore plus néfaste que les inventions fantastiques des anciens pêcheurs helléniques et des êtres actuels de la communauté d'Allemagne.

Grâce à elle, le psychisme des êtres ordinaires de cette infortunée planète s'enrichit tout au plus de quelques nouvelles formes de « kalkalis êtriques », c'est-à-dire de « tendances essentielles », qui prirent la forme d'enseignements précis existant là-bas sous les noms d' « anoklinisme », « darwinisme », « anthroposophisme », « théosophisme » et bien d'autres dont les noms se terminent tous en « isme », lesquels entraînèrent la disparition définitive des deux données de leur présence qui leur permettaient d'être tant soit peu tels qu'il convient à des êtres tri-centriques.

Ces données essentielles, qu'ils possédaient encore récemment, engendraient en eux les impulsions êtriques qu'ils nomment « sentiment patriarcal » et « sentiment religieux ».

Cette branche de leur science contemporaine fut cause non seulement de l'apparition en leur présence générale de nouveaux « kalkalis » funestes, mais encore, pour

nombre d'entre eux, du dérèglement de leur psychisme, dont le fonctionnement était bien assez anormal sans cela, et qui depuis longtemps déjà souffrait, pour leur plus grand malheur, d'une disharmonie allant jusqu'à la « cacophonie alnokourienne ».

Tu t'en rendras parfaitement compte si je te dis qu'à l'époque où j'existais sur un continent nommé Europe, pratiquant de nouveau là-bas la médecine en qualité de « médecin hypnotiseur », près de la moitié de mes patients devaient leurs maux à l'intense propagation de cette science funeste.

En effet, quantité d'êtres ordinaires de là-bas, qui avaient lu les théories fantastiques de toutes sortes, écrites sur ce sujet par ces « savants de nouvelle formation », s'entichèrent de leurs fantasmagories et essayèrent de se mettre les uns les autres dans cet état hypnotique, jusqu'à ce qu'ils en soient réduits à devenir mes clients.

Parmi ces malades se trouvaient des femmes auxquelles leurs maris, ayant lu par hasard ces ouvrages, voulaient suggérer leurs désirs égoïstes, ainsi que des enfants de parents insensés, des hommes sous la coupe ou, comme on dit là-bas « sous la pantoufle de leur maîtresse », et ainsi de suite.

Et tout cela parce que ces savants de malheur de « nouvelle formation » s'étaient mis à élucubrer des théories hassnamoussiennes au sujet de ce triste état.

Aucune des théories existant actuellement sur la question de l'hypnotisme ne répond si peu que ce soit à la réalité.

Par exemple, les derniers temps de mon séjour sur cette infortunée planète, commençait à s'épanouir un nouveau moyen funeste d'exercer sur le psychisme des êtres de là-bas la même action qu'avait naguère, et qu'a encore aujourd'hui, cette branche de leur science nommée « hypnotisme ».

Ce nouveau moyen est appelé « psychanalyse ».

Tu dois absolument savoir, mon enfant, que lorsque les êtres de la civilisation tikliamouishienne eurent constaté pour la première fois cette singulière propriété psychique, et compris qu'elle permettait la destruction de certaines propriétés particulièrement indignes d'eux, ils considérèrent le processus consistant à provoquer cet état chez un autre, comme un processus sacré, et l'accomplirent exclusivement dans leurs temples en présence de tous les fidèles assemblés.

Par contre, tes favoris actuels, eux, ne ressentent plus en leur présence la moindre « impulsion êtrique de contrition » devant cette propriété, et non seulement ils n'en considèrent point comme « sacrée » la manifestation concentrée, lorsqu'elle est provoquée à dessein en cas de nécessité, mais ils s'en servent même comme moyen pour « chatouiller » certaines conséquences, définitivement fixées en eux, des propriétés de l'organe kundabuffer.

Par exemple, même lorsqu'ils se rassemblent pour célébrer quelque « rite patriarcal », comme un « mariage », un « baptême », un « anniversaire », etc..., un de leurs plus grands amusements est d'essayer de se mettre les uns les autres dans cet état.

Par bonheur, ils ne connaissent — et ne connaîtront d'ailleurs, espérons-le, jamais — aucun autre moyen que celui que découvrirent pour la première fois ces êtres de la communauté d'Italie, l'abbé Pedrini et le docteur Bambini, et qui consiste à fixer un objet brillant, dont l'éclat permet effectivement de faire tomber certains d'entre eux, comme je te l'ai déjà dit, dans cet « état de manifestation concentrée ».

Chapitre 33
Belzébuth hypnotiseur de profession

ET Belzébuth reprit son récit :

— Ainsi donc, existant parmi tes favoris en qualité d'hypnotiseur professionnel, je poursuivis mes expériences sur leur psychisme en me servant principalement de cet état particulier que les êtres actuels de là-bas nomment « état hypnotique ».

Pour les mettre en cet état, je recourus tout d'abord à l'action qu'exerçaient les uns sur les autres, à cette même fin, les êtres de la période de la civilisation tikliamouishienne, c'est-à-dire que j'agissais sur eux au moyen de mon propre « ghanbledzoïne ».

Mais plus tard, comme l'impulsion êtrique nommée « amour de ses semblables » s'était mise à surgir fréquemment dans ma présence, il me fallut effectuer ce processus sur quantité d'êtres tri-cérébraux de là-bas, non plus seulement pour mon but personnel, mais cette fois en vue de leur propre bien, et ce moyen se montrant dès lors très préjudiciable à mon existence êtrique, j'en imaginai un autre qui me permît d'obtenir le même effet, sans dépenser mon propre « ghanbledzoïne ».

Mon invention — que je mis aussitôt en pratique — consistait à modifier rapidement cette « différence de plénitude des vaisseaux sanguins » dont j'ai parlé, en faisant obstacle d'une certaine manière à la libre circulation du sang dans certains vaisseaux.

Par cette intervention, j'arrivais, tout en maintenant le rythme déjà automatisé de circulation du sang propre à leur « état de veille », à faire fonctionner en même temps,

chez ces êtres, le vrai conscient, c'est-à-dire ce qu'ils nomment, eux, leur subconscient.

Ce nouveau moyen se révéla, sans doute, incomparablement supérieur à celui qu'emploient encore aujourd'hui les êtres de ta planète, et qui consiste à contraindre le sujet qu'ils hypnotisent à regarder un objet brillant.

Certes, on peut, comme je te l'ai déjà dit, les mettre dans cet état psychique en leur faisant fixer un objet brillant ou chatoyant, mais cela ne réussit pas avec tous les êtres de là-bas, tant s'en faut. En effet, même si dans leur circulation générale, la « différence de plénitude des vaisseaux sanguins » se modifie lorsqu'ils fixent un objet brillant, le facteur principal de ce changement réside néanmoins dans une concentration, volontaire ou automatique, de pensée et de sentiment.

Et cette concentration ne peut être obtenue que grâce à une attente très intense, ou par un processus qui s'effectue en eux et qu'ils expriment par le mot « foi », ou encore par l'émotion de peur devant quelque chose d'imminent, ou enfin par le déroulement de ces « passions » telles que « haine », « amour », « volupté », « curiosité », et autres, dont le fonctionnement est devenu inhérent à la présence de ces êtres.

C'est pourquoi, chez les êtres qu'on nomme là-bas « hystériques », et qui ont perdu pour un temps, si ce n'est à jamais, toute faculté de concentration de « pensée » et de « sentiment », il est impossible, par la fixation d'un objet brillant, de provoquer une « différence de plénitude des vaisseaux sanguins » — impossible, par conséquent, de déclencher en eux l' « état hypnotique ».

Par contre, avec le procédé de mon invention, c'est-à-dire par une action déterminée sur les « vaisseaux sanguins », je pouvais mettre dans cet état non seulement n'importe lequel de ces êtres tri-cérébraux qui t'intéressent, mais encore de nombreux êtres uni-cérébraux et bi-cérébraux de là-bas, entre autres divers « quadrupèdes », « poissons », « oiseaux », et ainsi de suite.

Quant à cette impulsion d'amour de mes semblables, qui me contraignit à chercher un nouveau moyen d'amener tes favoris à cet état qui leur était devenu propre, elle apparut en moi pour y devenir peu à peu prédominante pour cette raison surtout qu'au temps de mon activité médicale les êtres tri-cérébraux ordinaires de là-bas, quelle que fût leur caste, se mirent bientôt, un peu partout, à m'aimer et à m'estimer, me considérant à peu près comme si je leur étais envoyé d'En-Haut pour les aider à se libérer de leurs pernicieuses habitudes ; bref, ils se mirent à manifester à mon égard des impulsions êtriques sincères d' « oskolnikou », ou, comme ils le disent eux-mêmes, de « gratitude » et de « reconnaissance ».

Et ce n'était pas seulement ceux que j'avais sauvés, pas seulement leurs proches qui me témoignaient cette « oskolnikou êtrique » ou « reconnaissance », mais presque tous ceux qui, de près ou de loin, avaient eu affaire à moi, ou qui avaient entendu parler de moi, à la seule exception de ces professionnels qui leur servaient de médecins.

Ces derniers, au contraire, me détestaient de toutes leurs forces, et s'acharnaient à compromettre les bons rapports que j'avais avec les êtres ordinaires ; ils me détestaient d'ailleurs pour la seule raison que j'étais bien vite devenu pour eux un concurrent sérieux.

Et à vrai dire, ils avaient de quoi me détester, car quelques jours à peine après mes débuts dans la carrière médicale, j'avais déjà quotidiennement des centaines de malades à ma consultation, et des centaines d'autres cherchaient à devenir mes clients, tandis que mes pauvres concurrents, eux, se voyaient dans l'obligation d'attendre à longueur de journée, assis dans leurs fameux « cabinets », que quelque patient veuille bien tomber chez eux comme une « brebis égarée ».

Et s'ils attendaient avec tant d'impatience ces « brebis égarées », c'est que certaines d'entre elles se convertissent parfois en ce qu'on appelle des « vaches à lait », que les médecins traient, comme il est devenu d'usage là-bas, pour leur faire rendre ce qu'ils désignent du nom de « fric ».

Pour leur défense, je dois d'ailleurs, en toute justice, ajouter que, sans ce « fric », il est de plus en plus impossible d'exister là-bas ces derniers temps, et surtout pour cette sorte d'êtres tri-cérébraux que sont leurs fameux médecins actuels.

« Or, mon enfant, j'exerçai tout d'abord mon activité de médecin hypnotiseur, comme je te l'ai déjà dit, au centre du continent d'Asie, en diverses villes du Turkestan.

Je commençai par séjourner dans les villes de la partie du Turkestan qui fut nommée plus tard « Turkestan chinois », par opposition à la partie nommée « Turkestan russe », après sa conquête par les êtres de la grande communauté de Russie.

Dans les villes du Turkestan chinois, le besoin se faisait grandement sentir de médecins de mon espèce, attendu qu'en cette période s'étaient développées, plus intensément que jamais, parmi les êtres tri-cérébraux peuplant cette région de la surface de ta planète, deux des pernicieuses « habitudes organiques » qu'il était devenu propre aux êtres de cette infortunée planète d'acquérir en leur présence.

L'une de ces funestes habitudes organiques consistait à « fumer de l'opium », l'autre à « mâcher de l'anash » ou, comme on le dit encore, du « hachisch ».

L' « opium », comme tu le sais déjà, est tiré de la fleur de pavot, et le « hachisch » d'une formation sus-planétaire nommée là-bas « tchakla » ou « chanvre ».

Mon existence s'écoula donc tout d'abord, pendant cette période de mon activité, en diverses villes du Turkestan chinois, mais plus tard les circonstances m'amenèrent à

séjourner de préférence dans les villes du Turkestan russe.

Chez les êtres peuplant les villes du Turkestan russe, la première de ces pernicieuses habitudes — ou, comme ils disent parfois, de ces « vices » — celle de fumer l'opium, était des plus rares et la « mastication » de l' « anash » y avait fait beaucoup moins de ravages qu'ailleurs. Par contre, l'usage de ce qu'on appelle la « vodka » russe y était en pleine floraison.

Ce produit funeste est tiré principalement d'une formation sus-planétaire qui porte le nom de « pomme de terre ».

Non seulement l'usage de cette « vodka », comme celui de l' « opium » et de l' « anash », rend le psychisme des infortunés êtres tri-cérébraux de là-bas absolument « galimatieux », mais de plus, il entraîne la dégénérescence graduelle de certaines parties importantes de leur corps planétaire.

Laisse-moi te dire à ce propos que c'est précisément au début de mon activité parmi tes favoris que j'établis, en vue de mieux orienter mes recherches sur leur psychisme, les « statistiques » auxquelles s'intéressèrent vivement par la suite certains Très Grands Saints Individuums cosmiques, du plus haut degré de Raison.

« Or, mon enfant, pendant que j'existais en qualité de médecin parmi les êtres peuplant les villes du Turkestan, je dus travailler avec une telle intensité, les derniers temps surtout, que certaines fonctions de mon corps planétaire en vinrent même à s'altérer.

Je me mis alors à réfléchir au moyen d'abandonner toute occupation, au moins pour un certain temps, et de ne rien faire d'autre que me reposer.

Bien entendu, j'aurais pu, à cette fin, retourner sur la planète Mars, mais alors se dressa devant moi mon propre

« dimtsonîro » individuel, c'est-à-dire mon devoir êtrique envers la « parole d'essence » que je m'étais donnée.

En effet, je m'étais donné ma « parole d'essence », tout au début de ma sixième descente, d'exister parmi tes favoris jusqu'à ce que j'aie définitivement éclairé ma raison sur toutes les causes de la formation graduelle, dans leur présence générale, de ce psychisme êtrique si singulier.

Or, comme je n'étais pas encore parvenu au but que je m'étais juré d'atteindre, puisque je n'étais pas encore arrivé à connaître tous les détails nécessaires à l'éclaircissement complet de la question, je considérai un retour sur la planète Mars comme prématuré.

Mais quant à rester au Turkestan et y organiser mon existence de manière à pouvoir donner à mon corps planétaire le repos nécessaire, c'était impossible, car chez presque tous les êtres peuplant cette partie de la surface de ta planète — du Turkestan russe au Turkestan chinois — s'étaient déjà cristallisées, soit par des perceptions personnelles, soit d'après des descriptions, des données suffisantes pour reconnaître mon apparence extérieure ; or chacun des êtres ordinaires de cette contrée ressentait le besoin de m'entretenir de lui-même ou de ses proches, au sujet de tel ou tel de ces « vices pernicieux » et des moyens de s'en affranchir — moyens dont j'étais par hasard devenu un spécialiste sans précédent.

Par suite du plan que je conçus alors, puis réalisai, pour échapper à cette situation, le Turkestan — envers lequel se fixèrent alors dans ma présence des données qui m'en rendirent pour toujours le souvenir agréable — cessa d'être le lieu permanent de mon existence sur ta planète pendant la période de mon dernier séjour. Et dès lors les villes de leur « fameuse » Europe, avec leurs cafés où l'on vous sert un « liquide noir » de provenance douteuse, remplacèrent complètement pour moi les villes orientales avec leurs « tchaïkhanés » aux délicieux thés aromatiques.

Je résolus de me rendre dans le pays du continent d'Afrique qu'ils nomment l'Egypte.

Je choisis l'Egypte, parce que ce pays était vraiment, en ce temps-là, un lieu de repos idéal. C'est pourquoi quantité d'êtres tri-cérébraux « dans l'aisance », comme ils disent, y venaient de tous les autres continents.

Une fois arrivé, je me fixai dans une ville nommée « Le Caire », où j'organisai bien vite la forme extérieure de mon existence ordinaire de manière à jouir du repos que réclamait mon corps planétaire après un labeur assidu et intensif.

Te souviens-tu ? Je t'ai déjà dit que j'étais allé pour la première fois en Egypte lors de ma quatrième descente à la surface de ta planète, où j'étais venu pour capturer, avec l'aide de plusieurs êtres de notre tribu qui existaient là-bas, un certain nombre de ces « malentendus » surgis par hasard, et que l'on nomme des « singes » ; je t'ai même raconté y avoir visité de nombreux édifices d'art très intéressants, érigés par les êtres du pays, édifices parmi lesquels se trouvait l'original observatoire destiné à l'étude des concentrations cosmiques, et qui avait tant excité ma curiosité.

A ma sixième descente, il ne restait presque plus rien de ces nombreux et intéressants édifices des temps passés.

Ils avaient été détruits par les êtres de là-bas pendant leurs « guerres » et leurs « révolutions », ou recouverts par les sables.

Les sables provinrent, ici, des grands vents dont je t'ai également parlé, ainsi que d'un tremblement de planète que les êtres d'Egypte nommèrent par la suite « tremblement de terre alnépoussien ».

Pendant ce tremblement de planète, une île alors nommée « Siapoura », située au nord de celle qui existe encore de nos jours sous le nom de « Chypre », s'enfonça graduellement, de façon très originale, à l'intérieur de la planète, dans l'espace de cinq de leurs années, et tant que

dura ce processus, d'extraordinaires « flux » et « reflux » se produisirent dans les grandes étendues « saliakouriapiennes » environnantes, déposant sur la terre ferme d'énormes masses de sables qui se mêlèrent à ceux qu'avaient apportés les vents.

Mais vois-tu, mon enfant, pendant que je te parlais de l'Egypte et de toutes ces choses, il m'est apparu peu à peu, jusqu'à ce que j'en prenne conscience de tout mon être, que j'avais commis une erreur impardonnable au cours de mes récits sur les êtres tri-cérébraux peuplant la planète Terre.

Je t'ai dit une fois, t'en souviens-tu, qu'aucun des résultats atteints par les êtres des générations passées n'était jamais parvenu aux êtres des générations suivantes.

C'est bien là, je le vois maintenant, que résidait mon erreur.

Pendant mes récits précédents sur les êtres qui te plaisent, pas une seule fois n'a passé dans mes associations êtriques le souvenir de l'événement qui se produisit la veille même du jour où je m'envolai à jamais de la surface de ta planète, et qui prouve que certains résultats atteints par les êtres des temps reculés sont cependant parvenus jusqu'à tes favoris contemporains.

L'émanation de joie que suscitèrent alors en moi la grâce accordée par Notre Tout-Puissant et Infiniment Juste Créateur Eternel et la faveur qu'Il m'octroyait de retourner au lieu même de mon avènement, m'empêcha sans doute de percevoir cette impression avec assez de force pour que, dans les parties correspondantes de mon Tout intégral, se cristallisent entièrement les données susceptibles d'engendrer chez les êtres, au cours des associations êtriques provoquées par les manifestations de même source, la répétition de ce qui a déjà été éprouvé.

Mais maintenant que je me suis mis à parler de cette Egypte contemporaine, et que ressuscite aux yeux de mon essence l'image de certaines régions qui me plurent, en

cette partie de la surface de ta planète, les faibles impressions que j'avais gardées de cet événement se revêtent peu à peu en moi d'une certaine conscience, et me reviennent clairement à la mémoire.

Avant de te relater cet événement, qui ne saurait être qualifié que de lamentablement tragique, je dois te parler encore une fois, pour t'en donner une image plus ou moins claire, de ces êtres tri-cérébraux du continent Atlantide qui avaient constitué la société scientifique portant le nom d'Akhldann.

Certains membres de cette société, ayant déjà quelque notion de l'Okidanokh sacré omniprésent, découvrirent, après un labeur assidu, comment extraire successivement de leur atmosphère, ainsi que de diverses formations sus-planétaires, chacune des saintes parties de l'Okidanokh, puis comment conserver sous une forme concentrée ces saintes substances cosmiques « porteuses de forces », et enfin comment les utiliser en vue de leurs recherches scientifiques expérimentales.

Les membres de cette grande société savante parvinrent encore entre autres à se servir de la troisième partie séparément localisée de l'Okidanokh omniprésent — la sainte « force neutralisante » ou « force de conciliation » — pour amener toute formation planétaire « organique » à un état tel que sa présence conserve pour toujours tous les éléments actifs qui s'y trouvaient au moment donné; autrement dit, ils pouvaient suspendre, et même arrêter complètement son inévitable « décomposition ».

La connaissance de ce pouvoir de réalisation se transmit par héritage à certains êtres d'Egypte, plus précisément aux êtres initiés qui furent les descendants directs des membres savants de la société des Akhldannés.

Or, plusieurs siècles après le désastre de l'Atlantide, les êtres de cette Egypte, se basant sur les connaissances parvenues jusqu'à eux, réussirent à savoir conserver pour l'éternité — toujours au moyen de la sainte « force neu-

tralisante » de l'Okidanokh sacré — les corps planétaires de certains d'entre eux sans qu'ils se corrompent ni se décomposent après le « raskouârno sacré », ou, comme ils le disent, après leur « mort ».

De fait, mon enfant, lors de ma sixième visite sur cette planète, aucun des êtres peuplant l'Egypte du temps de mon premier séjour dans ce pays, ni rien de ce qui s'y trouvait alors n'existait plus, et personne n'en avait gardé la moindre notion. Mais les corps planétaires auxquels ils avaient appliqué leur procédé étaient restés intacts ; ils existent encore aujourd'hui là-bas.

Ces corps planétaires restés intacts ont reçu des êtres actuels le nom de « momies ».

Les êtres d'Egypte transformaient les corps planétaires en « momies » de façon très simple. Ils maintenaient le corps planétaire destiné à être momifié dans ce qu'ils appellent là-bas de l' « huile de ricin », et cela pendant deux semaines environ, puis introduisaient en lui la sainte « substance-force », après l'avoir dissoute de manière appropriée.

Or, mon enfant, il advint qu'un jour — ainsi que j'en fus informé, après mon départ définitif de la surface de ta planète, par un étherogramme relatant les recherches et investigations de l'un de nos compatriotes existant encore aujourd'hui là-bas — l'existence de l'un de leurs « pharaons » prit fin juste au début d'un processus de destruction mutuelle entre les êtres de la communauté d'Egypte et ceux des communautés voisines, et que ceux qui étaient chargés de mettre les corps des êtres émérites en état de se conserver éternellement n'eurent point la possibilité, en raison de l'attaque ennemie, de tenir le corps planétaire de ce pharaon dans l'huile de ricin aussi longtemps qu'il aurait fallu, c'est-à-dire pendant deux semaines. Ils mirent toutefois le corps dans l'huile de ricin et l'enfermèrent dans une chambre hermétiquement close ; après quoi, ayant dissous la sainte substance-force d'une certaine

manière, ils la firent pénétrer elle aussi dans cette chambre, pour en obtenir le résultat voulu.

Il se trouva que cette « sainte force », réalisant effectivement ce qu'ils avaient attendu, se conserva dans cette chambre hermétiquement close, comme cela se produit toujours sous l'action de ce qu'on nomme les « catalyseurs », et se maintint dans son intégrité jusqu'à ces tout derniers temps.

Cette « chose » sacrée serait restée à l'état pur pendant de longs siècles, au milieu d'êtres tri-cérébraux qui, en leur essence, n'ont depuis longtemps déjà plus aucune « vénération » pour rien. Mais, une passion criminelle ayant surgi dans la présence de ces « inconscients sacrilèges » contemporains, engendrant en eux le besoin d'aller tourmenter jusqu'aux saints êtres des générations passées, ils n'hésitèrent même pas à entreprendre des fouilles pour ouvrir cette chambre qu'ils auraient dû considérer comme un trésor sacré, hautement vénéré, et c'est ainsi qu'ils se livrèrent à la profanation dont les résultats m'amènent en ce moment, de tout mon être, à prendre conscience de mon erreur — erreur qui a consisté à te dire avec assurance qu'il n'est rien parvenu des êtres des époques reculées aux êtres de la civilisation actuelle, alors que cet événement, survenu de nos jours en Egypte, est précisément la conséquence d'un des résultats atteints par leurs ancêtres sur le continent Atlantide.

Voici la raison pour laquelle ce résultat des acquisitions scientifiques faites par les êtres des époques les plus reculées est parvenu aux êtres actuels et fait maintenant partie de leur patrimoine :

Tu dois déjà savoir, mon cher Hassin — comme le savent, quel que soit leur degré d'intelligence étrique, tous les êtres responsables de Notre Grand Univers, et même ceux qui n'en sont encore qu'à la seconde moitié de leur préparation à l'âge responsable — que l'essence de la présence du corps planétaire de toute créature,

comme de toute unité cosmique, grande ou petite, « relativement indépendante », doit être constituée des trois saintes substances-forces, localisées en elle, du Triamazikamno sacré, c'est-à-dire des substances-forces de la Sainte Affirmation, de la Sainte Négation et de la Sainte Conciliation, et qu'elle doit les maintenir continuellement dans un état d'équilibre approprié. Et si, pour une raison ou pour une autre, les vibrations de l'une de ces trois forces saintes pénètrent en excès dans une présence quelconque, celle-ci subit fatalement et inéluctablement le « raskouârno sacré », en d'autres termes la totale destruction de son existence ordinaire.

Or, mon enfant, comme je te l'ai déjà dit, lorsqu'apparut, dans la présence de tes favoris actuels, un besoin criminel de tourmenter jusqu'aux reliques de leurs ancêtres, et que certains d'entre eux, pour le satisfaire, en vinrent même à commettre le forfait d'ouvrir cette chambre hermétiquement close, la sainte substance-force de la Sainte Conciliation, isolément localisée en cet endroit, n'ayant pas le temps de se fondre dans l'espace, pénétra dans la présence de ces hommes, et s'y manifesta selon la propriété, conforme aux lois, qui lui est inhérente.

Je ne dirai rien maintenant sur la manière dont le psychisme des êtres tri-cérébraux qui peuplent cette terre ferme de la surface de ta planète en vint à dégénérer, ni sous quelle forme.

Je te l'expliquerai peut-être aussi en temps voulu; en attendant, revenons-en à notre thème interrompu.

En Egypte, mon programme d'existence extérieure comportait, entre autres, d'aller chaque matin faire une promenade dans la direction de ce qu'on appelle les « Pyramides » et le « Sphinx ».

Ces « Pyramides » et ce « Sphinx » étaient les uniques et pitoyables vestiges, demeurés par hasard intacts, des majestueux édifices d'art érigés par des générations de très grands Akhldannés, et par les grands ancêtres des

êtres de cette Egypte, édifices que j'avais vu bâtir de mes yeux pendant mon quatrième séjour sur ta planète.

Je n'eus guère le loisir de me reposer en Egypte, les circonstances m'ayant bientôt contraint à quitter le pays.

Ces circonstances furent d'ailleurs la raison pour laquelle les villes du cher Turkestan, avec leurs confortables « tchaïkhanés », firent désormais place pour moi, comme je te l'ai déjà dit, aux villes de leur fameux centre de culture contemporaine, le continent d'Europe, avec ses non moins fameux « cafés-restaurants », où l'on vous offre, au lieu du thé vert aromatique, un liquide noir, dont nul ne saurait dire de quoi il est tiré.

Chapitre 34
Belzébuth en Russie

LES événements qui se produisirent pendant ce dernier de mes séjours personnels à la surface de la planète Terre, et qui sont liés à la forme anormale d'existence êtrique ordinaire de tes favoris, ainsi que la quantité de petits incidents qui me révélèrent les détails caractéristiques de leur étrange psychisme, commencèrent ainsi.

Un matin, pendant une de mes promenades aux « Pyramides », un inconnu, d'un certain âge, dont les dehors ne rappelaient en rien ceux d'un indigène, s'approcha de moi et, après m'avoir salué selon les usages de là-bas, m'adressa les paroles suivantes :

« Docteur ! Peut-être me ferez-vous la grâce de m'accepter pour compagnon pendant vos promenades matinales ? J'ai remarqué que vous vous promeniez toujours seul en ces lieux. J'aime beaucoup, moi aussi, venir par ici le matin et, puisque je suis, comme vous, absolument seul en Egypte, je prends la liberté de vous proposer ma compagnie. »

Comme les vibrations de son rayonnement n'étaient pas trop « otkaloupariennes » par rapport aux miennes — c'est-à-dire qu'il me semblait « sympathique », selon l'expression de tes favoris — et que j'avais déjà pensé moi-même établir avec quelqu'un des relations qui me permettraient de me reposer parfois d'un « penser actif » par des conversations où je donnerais libre cours à mes associations, j'acceptai aussitôt sa proposition, et dès ce jour-là, je passai avec lui le temps de mes promenades matinales.

Après avoir fait plus ample connaissance, j'appris de cet étranger qu'il appartenait à la grande communauté por-

tant le nom de « Russie » et qu'il était, parmi ses compatriotes, un important « détenteur de pouvoir ».

Pendant nos promenades, nos propos roulèrent bientôt de préférence, je ne sais pourquoi, sur le manque de volonté des êtres tri-cérébraux et sur ces indignes faiblesses qu'ils nomment eux-mêmes des « vices », faiblesses dont ils prennent très vite l'habitude, surtout de nos jours, et qui finissent par devenir la seule base sur laquelle se fondent leur existence, ainsi que la qualité de leurs manifestations êtriques.

Un jour, pendant une de ces conversations, il se tourna soudain vers moi et me dit :

« Savez-vous, cher docteur, que dans ma patrie, s'est considérablement développée et propagée ces derniers temps, dans toutes les classes, la passion de l'alcool ? Et cette passion, vous ne l'ignorez pas, conduit tôt ou tard à des formes de relations réciproques qui aboutissent ordinairement, comme le montre l'histoire, à la destruction des usages séculaires et des acquisitions de la société.

« C'est pourquoi plusieurs d'entre les plus clairvoyants de mes compatriotes, ayant enfin compris toute la gravité de la situation qui s'était créée dans le pays, se sont récemment réunis afin de trouver les moyens de conjurer toute conséquence catastrophique. Pour mener à bien leur tâche, ils résolurent séance tenante de fonder une société sous le nom de « Comité de protection de la tempérance du peuple », et de me mettre à la tête de cette entreprise.

« Aujourd'hui, l'activité de ce « comité », chargé de prendre des mesures contre cette plaie nationale, est en pleine effervescence.

« Nous avons déjà beaucoup fait, et nous avons encore beaucoup à faire. »

Puis il réfléchit un instant, et poursuivit :

« Maintenant, mon cher docteur, si vous me demandiez mon opinion personnelle sur les résultats que l'on peut attendre de notre Comité, à parler franc, bien que j'en sois

le directeur, je serais fort en peine d'en dire quoi que ce soit de bon.

« En ce qui concerne la situation générale de notre Comité je ne compte plus, quant à moi, que sur le « hasard ».

« A mon avis, tout le mal vient de ce que cette entreprise est placée sous le contrôle de plusieurs groupes, dont dépend la réalisation de nos projets ; et comme, devant chaque problème, chacun de ces groupes poursuit ses propres desseins, la solution de toute question précise se rapportant au but fondamental du Comité est toujours prétexte à discorde. Si bien qu'au lieu d'améliorer les conditions qui permettraient d'atteindre effectivement les objectifs pour lesquels a été fondée cette œuvre, si indispensable à ma chère patrie, les membres du Comité laissent de jour en jour se multiplier entre eux toutes sortes de malentendus, d'affaires personnelles, de médisances, d'intrigues, de perfidies, et ainsi de suite.

« Pour ma part, ces derniers temps, j'ai tant pensé et repensé, j'ai tant consulté de personnes ayant plus ou moins d' « expérience de la vie », afin de trouver une issue à cette situation, devenue si lamentable, que j'en suis tombé presque malade, et me suis vu contraint, sur les instances de mes proches, d'entreprendre ce voyage en Egypte à seule fin de me reposer. Hélas, en Egypte non plus, je ne peux pas y parvenir, car ces sombres pensées ne me laissent aucun répit.

« Eh bien, cher docteur, maintenant que vous connaissez à peu près le fond de l'affaire qui est à l'origine de mon déséquilibre moral actuel, je vous confesserai franchement les pensées et les espoirs intérieurs qui se font jour en moi depuis que je vous connais.

« En effet, continua-t-il, pendant nos longs et fréquents entretiens sur les funestes vices des hommes, et sur les moyens de les en délivrer, je me suis pleinement convaincu de votre compréhension subtile de leur psychisme et

de votre profonde compétence au sujet des conditions à créer pour lutter contre leur faiblesse. C'est pourquoi je vous considère comme le seul homme capable d'être une source d'initiative, pour organiser l'activité du comité que nous avons fondé contre l'alcoolisme, et diriger son application dans la vie.

« Hier matin, il m'est venu à l'esprit une idée à laquelle j'ai pensé toute la journée et toute la soirée, et pour finir, j'ai résolu de vous demander ceci :

« Consentiriez-vous à vous rendre dans mon pays, en Russie, et, après avoir vu sur place tout ce qui se fait là-bas, accepteriez-vous de nous aider à organiser notre Comité de telle façon qu'il apporte réellement à ma patrie les avantages en vue desquels il a été fondé ? »

Et il ajouta :

« Votre juste amour de l'humanité me donne le courage de vous adresser cette requête et la certitude que vous ne refuserez pas de prendre part à cette œuvre, dont dépend peut-être le salut de plusieurs millions d'hommes. »

Lorsque ce Russe sympathique eut fini de parler, je réfléchis un instant, et lui répondis que selon toute probabilité j'accepterais sa proposition d'aller en Russie, car ce pays pouvait aussi convenir à mon but principal.

Je lui dis :

« J'ai actuellement un seul but, qui est d'élucider à fond, dans tous leurs détails, les manifestations du psychisme humain, tant chez les individus isolés que dans les collectivités. Or, pour étudier l'état et les manifestations du psychisme dans les grandes collectivités, la Russie me conviendra très bien ; car cette maladie qu'est la « passion de l'alcool » s'est propagée chez vous dans presque toute la population, comme je l'ai compris au cours de cette conversation, et j'aurai ainsi la possibilité de faire de fréquentes expériences sur des types variés, pris soit isolément, soit en masse. »

A la suite de ma conversation avec cet être important de Russie, je me hâtai de faire mes préparatifs. Au bout de quelques jours, je quittai l'Egypte avec lui, et deux semaines plus tard nous étions déjà dans la ville qui était le principal lieu d'existence de cette grande communauté, et qui portait encore à cette époque le nom de Saint-Pétersbourg.

Dès son arrivée, mon nouvel ami se consacra à ses affaires, qui s'étaient accumulées pendant sa longue absence.

C'est vers ce temps-là que fut terminée, entre autres, la construction du grand édifice affecté par le Comité aux services de lutte contre l'alcoolisme, et mon ami s'occupa sur-le-champ de tout organiser et préparer pour l' « inauguration » de l'édifice et la mise en train des activités qui s'y rapportaient.

Moi, pendant ce temps-là, je m'étais mis, comme d'ordinaire, à me promener un peu partout, et à fréquenter des êtres appartenant à divers « milieux », comme on dit là-bas, pour prendre connaissance des particularités caractéristiques de leurs mœurs et coutumes.

C'est alors que je constatai pour la première fois dans la présence des êtres appartenant à cette communauté actuelle le caractère manifestement double de leur « égo-individualité ».

Après cette constatation, je me livrai à des recherches spéciales sur la question, et découvris que la formation, en leur présence générale, de cette double individualité était due avant tout à un désaccord entre le « tempo propre au lieu de leur venue au monde et de leur existence » et la « forme de leur penser étriqué ».

« Selon moi, mon enfant, tu comprendras très bien la dualité particulièrement tranchée de l'individualité des êtres de cette grande communauté lorsque je t'aurai rapporté mot pour mot l'opinion que m'a personnellement donnée sur eux notre vénérable Mullah Nassr Eddin.

Il faut te dire que, pendant la seconde moitié de mon dernier séjour parmi tes favoris, il m'arriva plus d'une fois de rencontrer ce sage terrestre unique, Mullah Nassr Eddin, et d'avoir avec lui des « échanges d'opinions » sur diverses « questions de la vie courante », comme on dit là-bas.

Le jour où il définit par une sage sentence la véritable essence des êtres de cette grande communauté, notre rencontre eut lieu sur l'une des parties de ta planète nommée « Perse », non loin d'une ville du nom d'Ispahan, où je m'étais rendu pour entreprendre des recherches sur la Très Sainte Activité d'Ashyata Sheyimash, et pour recueillir des renseignements sur la manière dont apparut pour la première fois cette funeste forme de leur « politesse » que l'on rencontre aujourd'hui partout là-bas.

Avant d'arriver à Ispahan, je savais déjà que le vénérable Mullah était parti pour la ville de Talayaltnikoum rendre visite au beau-fils de la fille aînée de son parrain.

A peine arrivé dans cette dernière ville, je me mis à sa recherche. Et pendant toute la durée de mon séjour, je me rendis fréquemment chez lui ; assis sur le toit, comme il est d'usage en ce pays, nous discutions ensemble de toutes sortes de « subtiles questions philosophiques ».

Un matin, en me rendant chez lui — je crois que c'était le second ou le troisième jour après mon arrivée là-bas — je fus frappé du mouvement extraordinaire qui régnait dans les rues ; partout on balayait, on nettoyait, on suspendait ce qu'on appelle des « tapis », des « châles », des « drapeaux », etc...

Je pensai : « Ce sont sans doute les préparatifs de l'une des deux fameuses fêtes annuelles de cette communauté. »

Une fois sur le toit, après avoir échangé avec notre cher et très éminent sage Mullah Nassr Eddin les salutations d'usage, je montrai du doigt ce qui se passait dans la rue et lui demandai ce que cela voulait dire.

Sur son visage se dessina son habituelle grimace bien-

veillante, et comme toujours fascinante, bien que teintée d'un certain mépris. Et il s'apprêtait à dire quelque chose, lorsqu'au même instant retentirent dans la rue les clameurs des crieurs publics et le galop d'une multitude de chevaux.

Sans un mot, notre sage Mullah se leva lourdement, et, m'attrapant par la manche, m'amena tout au bord du toit ; là, clignant malicieusement de l'œil gauche, il attira mon attention sur l'énorme « cavalcade » qui passait à toute allure, composée surtout, comme je le découvris plus tard, d'êtres appelés « Cosaques », appartenant à cette grande communauté de Russie.

Au centre de cette énorme « cavalcade » roulait une « calèche russe » attelée de quatre chevaux, que conduisait un cocher à qui son extraordinaire corpulence donnait un air « imposant ». Cet air imposant, bien dans la manière russe, tenait à des coussins placés sous ses vêtements, en certains endroits appropriés. Dans la calèche étaient assis deux êtres : l'un d'eux avait l'allure caractéristique du pays, l'autre celle d'un typique « général russe ».

Lorsque la cavalcade eut disparu, Mullah prononça tout d'abord son dicton favori : « Bien fait, oui, c'est bien fait pour toi. Ne fais pas ce qu'il ne faut pas ! » et, lançant son exclamation familière, quelque chose comme « Zrt », il revint à sa place en m'invitant à faire de même ; puis ayant tisonné sur son « kalian » les braises des charbons de bois, il poussa un profond soupir et prononça la tirade suivante qui, comme toujours, n'était pas immédiatement compréhensible :

« A l'instant vient de passer, escortée d'un grand nombre de « dindons de race », une « corneille » de ce pays, « importante » certes, et de haute volée, mais déjà bien déplumée et passablement chiffonnée.

« Ces derniers temps, d'ailleurs, les « corneilles de haut rang » de ce pays ne font plus un seul pas sans ces « dindons de race » ; elles caressent évidemment l'espoir

que leurs plumes, dont les pitoyables restes se trouvent ainsi constamment dans le champ des puissantes radiations de ces dindons, se raffermiront peut-être un peu, et cesseront alors de tomber. »

Je ne compris positivement rien à ce qu'il venait de me dire, mais connaissant déjà son habitude de s'exprimer tout d'abord de manière allégorique, je ne m'étonnai nullement, et m'abstins de le questionner, attendant patiemment les sages explications qui suivraient.

En effet, après sa tirade, lorsqu'il eut fini de faire consciencieusement « glouglouter » l'eau dans son « kalian », il me donna, avec la « subtile causticité » qui lui était propre, la définition de toute la présence et de l'essence même des êtres de la communauté actuelle de Perse : il m'expliqua qu'il comparait les êtres de cette communauté de Perse aux oiseaux « corneilles » et les êtres de la grande communauté de Russie, dont se composait le cortège qui venait de galoper le long de la rue, aux oiseaux « dindons ».

Puis il développa sa pensée en une longue dissertation :

« Si l'on fait l'analyse impartiale et la moyenne statistique des compréhensions et des représentations qu'ont acquises les hommes de la civilisation contemporaine, en comparant entre eux les peuples d'Europe et ceux des autres continents, et que l'on établisse une analogie entre ces peuples et les oiseaux, les hommes qui apparaissent et existent sur le continent d'Europe et représentent le « tsiemès » de la civilisation actuelle, devront être appelés des « paons », du nom de l'oiseau dont les dehors sont les plus beaux et les plus somptueux, tandis que les hommes des autres continents devront être appelés des « corneilles », du nom de l'oiseau le plus sale et le plus manifestement bon à rien.

« Mais quant à ceux de nos contemporains qui trouvent réunies sur le continent d'Europe les conditions nécessaires à leur apparition, puis à leur formation, mais qui

plus tard existent, et sont par conséquent « farcis », sur d'autres continents — et inversement, ceux qui voient le jour sur un autre continent, et sont « farcis » dans les conditions régnant sur le continent d'Europe — on ne saurait mieux les comparer qu'à l'oiseau « dindon ».

« Mieux que tout autre oiseau, le « dindon » représente « quelque chose » qui n'est ni chair ni poisson, mais n'est en soi, comme on dit, qu' « une moitié et quart, plus trois quarts ».

« Les meilleurs représentants du « dindon » sont les habitants actuels de Russie, et c'est précisément de volatiles de ce genre qu'était escortée cette « corneille » — l'une des plus importantes du pays — qui vient de passer en trombe devant nous.

« Et vraiment, ces Russes correspondent de manière idéale à cet original oiseau « dindon », comme je vais vous le démontrer.

« Etant donné qu'ils ont vu le jour et se sont formés sur le continent d'Asie, et surtout qu'ils ont une hérédité pure, organiquement aussi bien que psychiquement, forgée au cours de nombreux siècles dans les conditions d'existence régnant sur ce continent, ils possèdent sous tous les rapports des natures d'Asiatiques, et par conséquent devraient être, eux aussi, des « corneilles ». Mais, comme ils se donnent beaucoup de peine, ces derniers temps, pour devenir des Européens, et, à cette fin, se « farcissent » de leur mieux, ils cessent peu à peu d'être des corneilles ; et puisque, selon certaines données évidemment conformes aux lois, ils ne peuvent tout de même pas se transformer en « paons » véritables, dès lors, ayant laissé derrière eux la « corneille » sans atteindre encore au « paon », ils sont, comme je l'ai dit, de parfaits « dindons ».

« Certes, le dindon est un oiseau très utile, au point de vue domestique, car sa chair — à condition, bien entendu, que l'on tue la bête de manière voulue, comme les anciens

peuples avaient appris à le faire grâce à une pratique séculaire — est meilleure et plus savoureuse que celle de tous les autres oiseaux ; par contre, de son vivant, le « dindon » est un oiseau étrange, d'un psychisme très particulier, qui défie toute compréhension, même approximative — surtout de la part des nôtres, avec leur raison à demi passive.

« L'un des nombreux traits spécifiques du psychisme du dindon est que cet étrange oiseau considère comme indispensable, on ne sait pourquoi, de toujours fanfaronner ; aussi bien, sans rime ni raison, fait-il très souvent la roue.

« Il fanfaronne et fait la roue même quand personne ne le regarde, sous le seul effet de son imagination et de ses stupides rêveries. »

Ayant dit, Mullah Nassr Eddin se leva lentement, pesamment, et, prononçant de nouveau sa phrase favorite : « Bien fait, oui, c'est bien fait pour toi », ajoutant cette fois : « Ne reste pas assis où tu ne dois pas », il me prit par le bras et nous descendîmes ensemble du toit.

Ici, mon cher enfant, tout en rendant hommage à la subtilité de l'analyse psychologique de notre très sage Mullah Nassr Eddin, il faut dire en toute justice que si ces Russes sont devenus des « dindons exemplaires », la faute en est, là encore, aux seuls êtres de la communauté d'Allemagne.

Et la faute de ces êtres d'Allemagne est d'avoir négligé, en inventant leurs fameuses teintures à l'aniline, une des particularités spécifiques de ces couleurs.

Le fait est qu'au moyen de ces teintures à l'aniline, toute couleur naturelle peut être changée en n'importe quelle autre, à l'exception d'une seule, qui est la vraie couleur noire naturelle.

Et c'est cette imprévoyance des êtres germaniques qui entraîna, pour les pauvres Russes, ce scandaleux malheur.

En effet, contre toute attente, les plumes des « corneilles », qui sont teintes par la Nature en vraie couleur noire, ne peuvent jamais être reteintes en une autre couleur, même avec l'aniline de leur invention. Et ces pauvres « corneilles russes » ne peuvent par conséquent, en aucune façon, se transformer en « paons ». Mais le pire est qu'ayant cessé d'être des « corneilles » et n'étant pas encore des « paons », ils deviennent, bon gré mal gré, des « dindons », expression idéale de ce que notre cher Maître formule ainsi : « une moitié et quart, plus trois quarts ».

Ainsi, grâce à la sage définition que me donna en personne le vénérable Mullah Nassr Eddin, je compris clairement, pour la première fois, pourquoi tous les êtres de cette grande communauté de là-bas possèdent, quand ils atteignent l'âge responsable, une individualité si nettement double.

« Mais assez là-dessus. Ecoute maintenant les événements auxquels il me fallut prendre part, dès mon arrivée dans la principale ville de la communauté de Russie, qui portait alors le nom de Saint-Pétersbourg.

Comme je te l'ai dit, pendant que mon ami, ce Russe éminent, remettait de l'ordre dans ses affaires désorganisées par son absence, je me promenais un peu partout, fréquentant des êtres de toutes « classes » et de toutes « situations », pour étudier les particularités caractéristiques de leurs mœurs et coutumes, et m'expliquer les causes de leur « besoin organique » d'alcool, ainsi que les conséquences manifestes de son action sur leur présence générale.

Il est intéressant de remarquer que dès mes premières rencontres avec différents êtres tri-cérébraux appartenant à diverses « classes » et « situations », je constatai à plusieurs reprises ce fait, qui me devint absolument évident après une observation plus attentive, que la plupart d'entre eux portaient déjà le germe de ce « fonctionnement par-

ticulier de leur présence générale » qui, depuis longtemps déjà, apparaît chez tes favoris sous l'effet d'une certaine combinaison de deux causes extérieures indépendantes.

La première de ces causes est une loi cosmique générale existant sous le nom de « Soliounensius » ; et la seconde consiste en une aggravation marquée, sur une partie donnée de la surface de ta planète, des conditions d'existence ordinaire.

Je veux parler du germe de ce « fonctionnement particulier de leur présence générale » qui depuis plusieurs années s'est fixé dans la présence de tous les êtres de cette communauté, sous cette forme qu'ont déjà connue tes favoris pendant certaines périodes bien déterminées, et qui devient pour eux un « facteur de stimulation » de certaines manifestations spécifiques — propres, elles aussi, aux seuls êtres tri-cérébraux de la planète Terre — dont la totalité a reçu cette fois-ci chez les êtres de cette grande communauté le nom de « bolchevisme ».

Je te parlerai un peu plus tard de ce « fonctionnement particulier de leur présence générale ».

Je n'ai abordé cette question que pour te donner une idée des conditions déjà particulièrement anormales d'existence étrique dans lesquelles s'exerça mon activité pendant mon séjour parmi les êtres de cette grande communauté, dans leur première capitale, Saint-Pétersbourg.

Bien avant mon arrivée dans cette ville, j'avais déjà eu l'intention — élaborant même à cet effet tout un plan et préparant certains détails indispensables — d'établir dans une de leurs grandes agglomérations quelque chose comme un « laboratoire de chimie », dans lequel je voulais faire, par des moyens prévus à l'avance, des expériences spéciales sur certains aspects profondément cachés de leur étrange psychisme.

C'est pourquoi, mon enfant, lorsque j'eus constaté, une fois installé dans cette ville, que presque la moitié de mon

temps était libre, je résolus de mettre à profit ce demi-désœuvrement, et de travailler à réaliser ce projet.

D'après mes premiers renseignements, j'appris que pour installer un laboratoire, il fallait avant tout l'autorisation des êtres « détenteurs de pouvoir », et j'entrepris tout de suite des démarches pour l'obtenir.

Dès les premiers pas, je compris qu'en raison de certaines lois fixées depuis longtemps dans le processus d'existence de cette communauté, l'autorisation d'ouvrir un laboratoire privé relevait d'un certain « service » d'un de leurs « ministères ».

Je me rendis donc à ce service. Mais il se trouva que les employés, tout en reconnaissant que la délivrance de ce permis entrait dans leurs obligations, ne savaient pas comment ils devaient procéder.

Et, comme je le compris plus tard, ils ne le savaient pas, tout simplement parce que personne ne s'était jamais adressé à eux pour obtenir ce permis, et que par conséquent le psychisme automatiquement construit de ces malheureux êtres n'avait pu acquérir l' « habitude mécanique » correspondant à cette sorte de manifestation.

Je dois dire ici que, depuis quelques siècles, presque toutes les manifestations qu'exige l'accomplissement de leur devoir êtrique se réalisent, chez tous les êtres de là-bas, grâce au seul fonctionnement de données constituées en eux par la fréquente répétition d'une seule et même chose.

Chez les êtres détenteurs de pouvoir de cette communauté, la cristallisation de ces singulières « données êtriques » automatiques s'effectuait à cette époque beaucoup plus intensément que partout ailleurs, au point qu'ils semblaient même parfois totalement privés des données suscitant l'apparition immédiate des impulsions essentielles propres aux êtres en général.

Quant au fait que personne, comme je viens de te le dire, ne s'était jamais adressé aux employés de ce service

pour leur demander un permis, cela ne signifiait en rien qu'aucun des habitants de cette capitale n'avait eu besoin d'un « laboratoire de chimie » — au contraire, il n'y avait jamais eu dans cette ville autant de laboratoires de chimie que pendant cette période, et sans nul doute leurs propriétaires s'étaient procuré quelque part, et de quelque manière, l'autorisation requise.

Et ils ne pouvaient pas ne pas l'avoir. Il existait à cet effet, dans leur capitale, comme d'ailleurs dans toutes les grandes et petites communautés, un certain « corps administratif », sur lequel repose en général l' « espoir fondamental de parfait bien-être des détenteurs de pouvoir », corps qu'ils nomment, eux, « gendarmerie », ou « police », et dont l'une des principales obligations est de veiller à ce que quiconque ouvre une entreprise soit muni du permis correspondant. Et comment supposer que l' « œil de lynx » des êtres représentant l' « espoir fondamental de parfait bien-être des détenteurs de pouvoir » laisse échapper la moindre chose et permette à un laboratoire quelconque de s'installer sans l'autorisation réglementaire de leurs patrons ?

La principale raison de cette apparente contradiction était d'un tout autre ordre.

Je dois te dire que l'attitude des êtres de cette communauté envers les lois et les règles fixées dans le passé en vue d'assurer des relations mutuelles « normales » d'après leur compréhension, et en général de servir à leur existence ordinaire, était devenue telle que seuls pouvaient obtenir le profit auquel ils avaient objectivement droit ceux qui savaient comment tout prendre à revers, c'est-à-dire agir à l'encontre des règles et des lois en vigueur.

Des laboratoires privés comme celui que je voulais installer, on aurait pu en avoir non pas un, mais des milliers ; il aurait suffi de connaître les « anormales démarches » nécessaires pour obtenir l'autorisation d'ouvrir ce laboratoire, puis d'agir conformément à ces anomalies.

Etant donné le peu de temps que j'avais passé parmi

eux, je n'avais pas eu le loisir d'élucider toutes les subtilités de leur existence étrique ordinaire, devenue, je te l'ai dit, particulièrement anormale dans cette communauté.

C'est pourquoi, dès que j'entrepris mes démarches pour obtenir le permis nécessaire, je dus me soumettre à des vexations sans fin, ainsi qu'à leurs « absurdes délais », institués eux aussi depuis longtemps dans le processus de leur existence étrique ; et tout cela pour ne parvenir à aucun résultat.

Cela commença ainsi :

Lorsque j'arrivai au « service » en question, et m'adressai aux employés, ils se regardèrent les uns les autres, tout déconcertés, puis se mirent à chuchoter ; certains d'entre eux feuilletèrent fébrilement de gros livres, dans l'espoir évident d'y trouver quelque règlement relatif à ces permis. Pour finir, leur chef vint à moi et, d'un air important, me pria de lui apporter d'un autre service certains « certificats d'honorabilité » sur ma personne.

Ce fut le point de départ d'allées et venues interminables d'un service à l'autre, d'une administration à l'autre, d'un spécialiste officiel à un autre, et ainsi de suite.

Les choses en vinrent au point que je dus faire la navette entre le « commissariat de police » et le « prêtre de la paroisse » ; c'est tout juste si je ne dus pas rendre visite à la sage-femme officielle de la ville...

En outre, un de ces « services spéciaux » exigeait, je ne sais pourquoi, sur le certificat d'un autre service, le cachet d'un troisième.

Dans tel service, je dus signer un papier ; dans tel autre, répondre à des questions qui n'avaient rien à faire avec la chimie ; dans un troisième, on m'expliqua avec force conseils où m'adresser pour équiper mon laboratoire, quelles mesures prendre pour ne pas m'empoisonner, et ainsi de suite.

Comme je le sus plus tard, j'avais été reçu, sans m'en douter, par un fonctionnaire dont les obligations consistaient à dissuader ceux qui voulaient installer un « laboratoire de chimie » de réaliser une si « exécrable intention ».

Le plus drôle était que, pour obtenir cette autorisation, il fallait s'adresser à tour de rôle à des fonctionnaires qui n'avaient pas la moindre notion de ce qu'était, en général, un laboratoire.

Je ne sais comment tout cela se serait terminé si, après m'être démené en vain pendant près de deux mois, je n'avais finalement renoncé à ces stupides démarches.

Et j'y renonçai pour une raison qui n'était pas dénuée d'humour.

Selon les règlements de cette absurde procédure, je devais me procurer, chez un docteur, un papier officiel certifiant que le travail de laboratoire ne ferait courir à ma santé aucun danger.

J'allai donc chez un médecin officiel. Mais lorsqu'il se mit en devoir de m'examiner et insista pour que je me déshabille, afin de me frapper partout avec son petit marteau, je ne pus évidemment pas y consentir. Et je ne le pouvais pas, parce qu'en me mettant à nu, j'aurais été forcé de dévoiler ma queue, que je dissimulais toujours soigneusement, sur ta planète, dans les plis de mes vêtements.

Tu comprends bien que si l'un d'eux avait aperçu ma queue, ils auraient tous su que je n'étais pas un être de leur planète, et il me serait devenu impossible de rester parmi eux et de poursuivre les expériences qui m'intéressaient sur l'étrangeté de leur psychisme.

Je sortis donc de chez ce docteur sans le papier voulu et c'est pourquoi, à partir de ce jour-là, je renonçai à toute tentative d'obtenir l'autorisation d'installer un laboratoire privé.

Tout en circulant un peu partout, tant pour mon but particulier que pour m'occuper de l'autorisation requise, je rencontrais souvent mon premier ami, cet important personnage, très pris par ses propres affaires, mais qui trou-

vait le temps de me rendre visite ou de me recevoir chez lui.

Pendant ces rencontres, nous parlions presque toujours de l'alcoolisme dans sa patrie, et des moyens de lutter contre ce fléau.

A chacun de ces échanges d'opinions, j'avais un peu plus d'acquis, car mes observations impartiales et mes recherches sur tous les aspects du psychisme des êtres de là-bas cristallisaient sans cesse en moi de nouvelles données.

Ce Russe éminent attachait une très grande valeur à mes considérations et à mes remarques sur ce qui avait été fait par le « Comité de tempérance du peuple » ainsi que sur ses projets, et il était sincèrement enthousiasmé par la justesse de mes observations.

Au début, toutes mes suggestions, qu'il exposait aux assemblées générales du Comité, étaient toujours adoptées et réalisées.

Mais, certains des participants ayant appris par hasard que l'initiative de nombreuses mesures réellement utiles venait d'un docteur étranger, qui n'était même pas européen, toutes les « intrigues » et « chicanes » habituelles reprirent de plus belle.

Les responsables de tous les malentendus qui entraînèrent la fin lamentable de l'importante institution qu'était ce comité, créé pour le bien de tous les êtres tri-cérébraux de cette communauté de nombreux millions d'êtres, furent, comme toujours et partout, les êtres savants « de nouvelle formation ».

Le fait est qu'au nombre des principaux membres de cette nouvelle institution se trouvaient, sur les instances de certains « détenteurs héréditaires de pouvoir », plusieurs « savants médecins ».

Ceux-ci comptaient parmi les leaders de ce comité parce que, dans la présence des êtres détenteurs héréditaires de pouvoir de cette période, s'était définitivement fixé, pour devenir partie intégrante de leur essence, ce « souverain maître intérieur », si funeste aux êtres tri-cérébraux de la Terre, et qui est devenu, pour ces malheureux, le but et la raison même de leur existence : l'auto-tranquillisateur. Aussi, afin de s'épargner le moindre effort êtrique, insistèrent-ils absolument pour que ces savants médecins fussent intégrés à cette grande institution, de haute portée sociale.

Ces derniers temps, les savants de nouvelle formation sont dans la plupart des cas des êtres de cette profession.

Et il faut bien le dire, lorsque ces savants de nouvelle formation deviennent eux-mêmes « détenteurs de pouvoir » et occupent, par hasard, d'importants postes responsables dans le processus d'existence ordinaire, ils sont des sources de malentendus de toutes sortes, bien plus souvent encore que les détenteurs de pouvoir héréditaires.

Ils sont des sources de malentendus parce que dans leur présence se combinent entre elles d'une certaine manière les caractéristiques devenues propres à trois différents types contemporains de tes favoris : les êtres « détenteurs de pouvoir », les savants « de nouvelle formation », et les « médecins professionnels ».

Ainsi donc, mon enfant, sur l'initiative et l'insistance de plusieurs êtres détenteurs héréditaires de pouvoir de cette communauté — qui, tout en continuant à être extérieurement des détenteurs de pouvoir, n'étaient plus intérieurement que des « sabliers vides », ou des « ballons dégonflés » — on appela, pour réaliser cette tâche si sérieuse de « sauver » plusieurs millions de leurs semblables, ces « véritables dindons farcis », ou, comme ils l'auraient dit, ces « parvenus ».

Tant que ces parvenus, amenés par hasard au pouvoir, se bornèrent à mener entre eux les mesquines intrigues qui leur sont propres, ce ne fut encore que demi-mal pour l'œuvre commune ; mais lorsque, par suite de « manœuvres » de toutes sortes, leurs intrigues se furent étendues à tous les membres du Comité, et qu'ils se furent, comme

toujours, divisés en plusieurs « clans » — coutume largement répandue là-bas, et qui entrave la réalisation de toute œuvre utile — cette bienfaisante institution qu'était le Comité se mit à « craquer sur toutes les coutures », comme on dit là-bas.

A l'époque où j'arrivai, avec mon premier ami russe, dans la capitale de cette communauté, ces mesquines intrigues faisaient rage entre les différents « clans » comme entre les membres de cette organisation d'Etat réellement indispensable.

Lorsque ces parvenus, amenés par hasard au pouvoir, apprirent que la plupart des conseils et suggestions destinés à améliorer leur organisation venaient de moi, un professionnel comme eux, mais qui n'appartenait pas à ce qu'on appelle leur corporation, ils comprirent que leurs manœuvres et leurs intrigues n'auraient aucune importance pour moi, et ils les dirigèrent contre celui qu'ils avaient placé à la tête de leur Comité.

Il est intéressant de remarquer à ce propos que si les données nécessaires à diverses impulsions êtriques indispensables sont faiblement cristallisées dans la présence de ces professionnels contemporains, par contre, pour une raison ou pour une autre, les données déterminant l'impulsion appelée « esprit de corps » se cristallisent et fonctionnent très fortement en eux.

Ainsi, mon enfant, tant que j'ignorai le besoin impérieux qu'avaient les êtres possesseurs de pouvoir de cette communauté de s'occuper d'intrigues et de manœuvres, ou, comme ils le disent eux-mêmes parfois, de « se couler » les uns les autres, je continuai à espérer, et j'attendis patiemment le temps où des conditions favorables me donneraient enfin la possibilité de réaliser mon principal dessein, c'est-à-dire de me livrer à des « recherches expérimentales » sur le psychisme des êtres terrestres pris en masse. Mais lorsqu'il me devint tout à fait clair que je ne pourrais y parvenir dans cette communauté, étant donné

le genre de relations mutuelles établi là-bas, et que je me fus convaincu de l'impossibilité d'ouvrir un laboratoire de chimie, de manière honnête, c'est-à-dire en me conformant strictement aux règles prescrites, je résolus de ne plus m'attarder, et de partir à la recherche de conditions convenant à mon but, en quelque autre communauté européenne.

Lorsque mon premier ami, ce haut personnage russe, apprit ma décision, il s'en montra très attristé, comme le furent d'ailleurs plusieurs autres Russes, qui désiraient réellement le bien de leur patrie, et qui avaient eu le temps de se convaincre que mon savoir et mon expérience auraient pu être très utiles à leur but fondamental.

Quelques jours avant mon départ, le Comité s'apprêtait à inaugurer le bâtiment qui avait été affecté, comme je te l'ai déjà dit, à la lutte contre l'alcoolisme, et auquel les êtres de là-bas donnèrent, à cette occasion, le nom de leur empereur. Ils le baptisèrent : « Edifice National de l'Empereur Nicolas II ».

Mais la veille de mon départ, mon éminent ami russe vint me trouver à l'improviste, et, après m'avoir dit combien il regrettait de me voir partir, me pria instamment de rester quelques jours de plus, pour lui permettre, après la consécration et l'inauguration du bâtiment, de voyager avec moi, ce qui le reposerait un peu de tous les tracas et intrigues qu'il venait de subir.

Comme je n'avais aucune raison de me presser, j'acceptai, et retardai mon départ jusqu'à une date indéterminée.

Deux jours plus tard avait lieu la grande inauguration du bâtiment, et comme j'avais reçu la veille ce qu'on appelle une « invitation officielle », je me rendis à cette cérémonie.

A cette solennité nationale d'une communauté de plus de cent millions d'êtres, à laquelle assistait « Sa Majesté l'Empereur, en personne », comme ils disent, commença à mon égard l' « ouretztaknilkaroul » découlant de l'en-

semble des anomalies de l'entourage, qui se forme automatiquement dans le psychisme de chacun des êtres tricérébraux actuels de cette infortunée planète et les maintient tous, pour ainsi dire, dans un « cercle magique sans issue ».

Les événements qui suivirent se passèrent dans l'ordre que voici :

Le jour de cette solennité, pendant que la cérémonie se déroulait encore, mon premier ami russe courut soudain vers moi, se frayant un passage à travers les êtres qui se montraient dans tout l'éclat de leurs uniformes et de leurs décorations, et d'une voix joyeuse, m'annonça que j'aurais le « bonheur » d'être présenté à Sa Majesté. Puis il repartit à la hâte.

J'appris par la suite qu'au cours de la cérémonie il avait parlé de moi à l'empereur ; il avait alors été décidé que je lui serais présenté.

La présentation à l' « empereur », au « tsar », ou au « roi » est considérée, sur tous les continents de cette infortunée planète, comme le plus grand des bonheurs. Aussi mon ami se réjouissait-il pour moi, au delà de toute expression, d'avoir obtenu cette faveur.

Il comptait certainement me faire ainsi un « très grand plaisir », et, par la même occasion, calmer sa conscience, car il se considérait comme responsable de mon séjour infructueux dans cette capitale.

« Après cet événement, deux jours passèrent.

Le matin du troisième jour, regardant par hasard par la fenêtre de mon appartement, je fus frappé du mouvement inaccoutumé qui régnait dehors : partout on nettoyait, partout on balayait, tandis que de nombreux « gendarmes » et « policiers » parcouraient la rue en tous sens.

Je demandai la cause de cette animation ; notre vieil Ahoûn m'expliqua qu'on attendait ce jour-là, dans le quartier, l'arrivée d'un général très important.

Le jour même, dans l'après-midi, j'étais assis chez moi, en train de converser avec une de mes nouvelles connaissances, lorsque le concierge de l'immeuble accourut vers moi, tout agité et décontenancé, et s'exclama en bégayant : « Ss... son... Exc... cel... cellence ! » Mais il n'eut pas le temps de finir, Son Excellence elle-même fit son entrée. Dès que le pauvre concierge le vit apparaître, il en fut comme foudroyé, puis reprit contenance et sortit au plus vite, « à reculons ».

Sa Noble Excellence, avec un sourire amical, empreint cependant de la hauteur caractéristique des êtres détenteurs de pouvoir de cette communauté, vint à moi, tout en lorgnant avec une grande curiosité les objets anciens que j'avais dans ma chambre, et, me serrant le poignet d'une manière spéciale, il s'assit dans mon fauteuil favori.

Après quoi, continuant à examiner les objets anciens, il dit :

« Dans un jour ou deux vous serez présenté à notre « Auguste Monarque », et comme c'est moi qui suis chargé de cette sorte d'affaires, je suis venu vous expliquer comment vous devrez vous comporter en cette circonstance capitale de votre vie. »

Ayant dit, il se leva soudain, et s'approchant d'une statuette chinoise d'un travail très ancien, placée dans un coin de la chambre, il s'exclama avec une admiration spontanée qui envahissait toute sa présence : « Comme c'est joli !... où avez-vous trouvé cette merveille de sagesse antique ?... »

Et sans cesser de regarder la statue et de s'abandonner à son admiration ou, pour être plus exact, de s'identifier à elle de tout son être, il poursuivit :

« Je m'intéresse beaucoup moi-même à tous les arts anciens, mais je donne la préférence à l'art chinois ; trois des cinq chambres réservées à mes collections sont uniquement remplies d'œuvres d'art de la Vieille Chine. »

Continuant de parler avec la même ferveur de sa pas-

sion pour les ouvrages des anciens maîtres chinois, il se rassit sans cérémonie dans mon fauteuil, et se mit à discourir sur les antiquités en général, sur leur valeur, et sur les endroits où l'on peut en trouver.

Tout à coup, au milieu de la conversation, il sortit précipitamment sa montre de sa poche, lui jeta un regard machinal, se leva d'un bond, et me dit :

« Comme c'est fâcheux ! Je suis obligé d'interrompre cet entretien si intéressant, car je dois me dépêcher de rentrer chez moi, où m'attendent sans doute déjà mon grand ami d'enfance et sa charmante femme.

« Il vient de province et ne fait que passer, avant de se rendre à l'étranger ; je ne l'ai pas revu depuis le temps où nous servions dans le même régiment. Plus tard, nous reçûmes chacun une nomination différente, moi à la Cour, lui à un poste civil. »

Puis il ajouta :

« En ce qui concerne les instructions que je suis chargé de vous donner et pour lesquelles je suis venu, je vous enverrai aujourd'hui même mon aide de camp ; il vous expliquera tout, et pas plus mal que je ne l'aurais fait moi-même. »

Après quoi, avec un air d'importance fébrile, il me quitta.

Et en effet, le soir même, comme Sa Noble Excellence me l'avait promis, un de ses aides de camp, qui était encore, comme on le dit là-bas, un « jeune homme », c'est-à-dire un être qui venait à peine d'atteindre l'âge responsable, vint chez moi. Cet aide de camp avait les traits spécifiques bien accusés d'un type d'être terrestre tri-cérébral qui se rencontre souvent ces derniers temps parmi tes favoris et que l'on peut fort bien définir par ces mots : « un fils-à-papa... et-à-maman ».

A son arrivée, ce fils-à-papa, quand il m'adressa la parole, se manifesta à mon égard, tout à fait automatiquement, selon les données fixées en sa présence générale

par les règles de « bon ton » qui lui avaient été inculquées. Mais un peu plus tard, lorsqu'il devint clair à son étrange jugement étrique que je n'appartenais ni à sa caste, ni à une caste supérieure à la sienne, et que je semblais un de ces êtres qui, d'après la compréhension anormale de ses pareils, sont à peine au-dessus de ce qu'on appelle les « sauvages », il changea aussitôt de ton. Dès lors, il se manifesta envers moi, automatiquement cette fois encore, mais d'après les données de « commandement » et d' « injonction », fixées elles aussi dans la présence générale de ceux qui, dans cette communauté, appartenaient à la même caste, et il entreprit de me montrer comment je devais entrer, sortir et me déplacer, quelles paroles je devais dire et quand je devais les prononcer.

Bien qu'il eût passé deux heures à me montrer comment je devais me comporter, il déclara qu'il reviendrait le lendemain matin, et m'enjoignit de m'exercer pour ne pas faire de bévues susceptibles de me conduire « là où Makar n'a jamais mené son veau ».

Le jour de la « présentation suprême », comme ils disent, j'arrivai au lieu de résidence du chef de cette grande communauté. J'étais attendu à la gare par Sa Haute Excellence en personne, flanquée de cinq ou six aides de camp. Dès cet instant, Elle se mit — sans aucune participation de son « initiative subjective personnelle », bien entendu, mais sous l'unique direction de l'habitude automatique acquise par la répétition d'une seule et même chose — à subjuguer toutes mes parties spiritualisées et toutes les manifestations de ma présence générale, les prenant, pour ainsi dire, sous la tutelle de son propre « moi ».

A partir de ce moment, je dus, quant à mes manifestations extérieures, « danser au son de sa flûte », comme l'aurait dit notre vénérable Mullah Nassr Eddin.

Dès que nous eûmes quitté la station pour nous asseoir dans la calèche, il se mit à m'expliquer et à m'indiquer

ce que j'avais à faire et à dire, et ce que je ne devais ni dire, ni faire.

Quant à la manière dont il me l'enseigna et dont il guida ma présence, un peu plus tard, dans la salle où devait avoir lieu la fameuse présentation... on ne saurait même en parler dans la langue de Schéhérazade, encore moins le décrire avec la plume de « Monsieur Fils de Chien ».

Dans cette salle, chacun de mes mouvements, chacun de mes pas, et jusqu'au moindre de mes clignements de paupières étaient prévus à l'avance, et m'étaient « soufflés » par ce général important.

Cependant, malgré toute l'absurdité de cette façon de procéder, si l'on prend en considération que le perfectionnement d'un être dépend de la quantité et de la qualité de ses expériences intérieures, la justice objective m'oblige à reconnaître que tes favoris me forcèrent ce soir-là, inconsciemment bien entendu, à éprouver et à ressentir plus de choses peut-être que je n'en avais éprouvé et ressenti pendant tous les siècles de mes séjours personnels parmi eux.

Quoi qu'il en soit, ayant accepté cette fameuse présentation en vue d'observer et d'étudier le psychisme si singulier et si « contorsionné » de tes favoris, je dois dire qu'après la « forte épreuve » à laquelle je fus soumis ce jour-là, je ne respirai librement qu'une fois dans le wagon, lorsque mes bourreaux, et surtout ce général important, m'eurent enfin laissé seul.

Pendant toute cette journée, j'avais été si absorbé par l'accomplissement des innombrables manipulations stupides que l'on exigeait de moi, et qui me fatiguaient en raison de mon grand âge, que je n'avais même pas remarqué le visage de leur malheureux « empereur », ni son comportement dans toute cette comédie.

Et maintenant, mon enfant, si tu t'efforces de bien assimiler ce que je vais t'apprendre sur les événements

qui m'arrivèrent ensuite, et qui furent les résultats de cette « fameuse présentation à Sa Majesté l'Empereur », sans doute pourras-tu te représenter clairement et bien comprendre comment, chez tes favoris — surtout dans la grande communauté de Russie de cette époque — ce qu'on appelle l' « importance individuelle » s'évalue et s'établit uniquement sur d'éphémères « vetro-ouretznels » extérieurs, comme il en fut pour moi en la circonstance.

Cette habitude de juger les mérites des êtres selon leur éphémère apparence extérieure, prenant peu à peu racine en eux, n'a cessé de développer et de renforcer leur illusion que c'est à cette apparence, précisément, que se borne l'acquisition de l' « être-individualité », et tous, subjectivement, ne s'efforcent plus qu'à cela.

C'est pourquoi de nos jours, dès leur venue au monde, ils perdent tous peu à peu jusqu'au « goût », et même jusqu'au « désir » de ce qu'on appelle l' « Etre êtrique objectif ».

Les manifestations de ces « vetro-ouretznels » commencèrent à se faire sentir à mon égard dès le lendemain matin, en ce sens que toutes les données pour une représentation êtrique de ma personnalité, naguère solidement fixées dans la présence de tous les êtres de là-bas qui me connaissaient, avaient brusquement changé du seul fait de ma « présentation officielle », objectivement funeste, à leur plus haut « détenteur de pouvoir ».

Pour leur individualité, l'idée qu'ils se faisaient de mon importance personnelle, ainsi que de mes qualités et mérites, changea tout à coup : je devins pour tous un être « important », et « intelligent », et « extraordinaire », et « intéressant »... c'est-à-dire le possesseur de toutes sortes de fantastiques qualités êtriques de leur invention.

Pour illustrer ce que je viens de te dire, je te donnerai ces quelques exemples très caractéristiques :

Le propriétaire du magasin où j'achetais mes provisions pour la cuisine avant d'aller à mes affaires, voulut coûte

que coûte, le lendemain de cette « audience impériale », comme on dit parfois là-bas, apporter lui-même mes achats à la maison. Tous les agents de police du quartier où je résidais temporairement, qui me connaissaient déjà comme un médecin étranger, dès qu'ils m'apercevaient de loin, portaient la main à leur visière, tout comme pour le plus important de leurs généraux.

Le même soir, le chef du premier service où je m'étais adressé m'apporta lui-même à domicile le malheureux permis donnant droit à l'installation d'un laboratoire de chimie, et dans l'attente duquel j'avais langui trois mois, frappant aux portes de tous les établissements officiels et non officiels. Et le jour suivant, je recevais quatre autres autorisations venant de divers services d'autres ministères, dont les attributions ne comportaient aucunement l'octroi de ces autorisations, mais où j'avais dû m'adresser pendant mes absurdes démarches.

Les propriétaires, les boutiquiers, les enfants, et en général tous ceux qui habitaient ma rue, devinrent aussi aimables avec moi que si j'avais eu l'intention de laisser à chacun d'eux un immense « héritage américain ». Et ainsi de suite...

Après cet événement « vidocrânien » j'appris, entre autres, que ce malheureux empereur se prépare toujours, lui aussi, à ces rencontres officielles avec des êtres étrangers.

Et de ces rencontres officielles il en a beaucoup, presque chaque jour, et même plusieurs fois par jour ; ici une « parade militaire », là une « audience » avec l'ambassadeur d'un autre empereur ; le matin, une « délégation » ; à midi, une « présentation » dans le genre de la mienne ; plus tard, la « réception » de différents « représentants du peuple », comme on les appelle — et avec tous il lui faut parler, ou même faire tout un discours.

Etant donné que la moindre parole de chacun de ces empereurs terrestres peut avoir, et a même souvent, des

conséquences sérieuses non seulement pour tous les êtres de la communauté dont il est l'empereur, mais encore pour les êtres des autres communautés, chaque parole qu'il prononce doit être examinée sous toutes ses faces.

A cette fin, autour de ces empereurs ou rois — qu'ils le deviennent par droit héréditaire ou par élection — se tiennent quantité de spécialistes choisis parmi les êtres tri-cérébraux ordinaires de là-bas, et chargés de leur « souffler » ce qu'ils doivent faire et ce qu'ils doivent dire, et à quel moment précis ; en outre, ces indications doivent être données de telle manière que les autres ne puissent pas remarquer que leur empereur ou roi se manifeste non de sa propre initiative, mais selon celle d'autrui.

Pour se rappeler tout cela, les empereurs doivent bien entendu s'exercer, eux aussi.

Et ce que signifie s'exercer, tu peux sans doute très bien te le figurer après ce que je viens de raconter. Je l'ai moi-même compris de tout mon être, lorsque je me suis préparé à cette fameuse présentation.

Je n'eus à subir pareille préparation qu'une seule fois pendant toute mon existence sur leur planète. Qu'une telle préparation soit nécessaire chaque jour, et pour chaque cas particulier... puisse le sort épargner à quiconque cette épreuve !

Pour ma part, je ne voudrais à aucun prix être dans la peau d'un de ces empereurs ou rois terrestres, et je ne le souhaiterais pas à mon pire ennemi, ni même aux ennemis de mes proches.

« Après cette inoubliable « présentation suprême », je quittai bientôt Saint-Pétersbourg, et j'eus désormais pour lieu d'existence diverses villes situées sur le continent d' « Europe », ou sur d'autres continents. Plus tard, je retournai souvent, pour de tout autres affaires, dans cette communauté de Russie où s'effectua, pendant cette période, leur grand « processus de destruction mutuelle et d'anéan-

tissement de tout ce qu'ils avaient acquis auparavant », processus qu'ils nommèrent cette fois, comme je te l'ai déjà dit, « bolchevisme ».

T'en souviens-tu ? je t'ai promis de t'expliquer les vraies causes fondamentales de l'apparition de ce processus archi-phénoménal.

Or donc, comme je te l'ai dit, cet affligeant phénomène apparaît là-bas sous l'action de deux facteurs indépendants : le premier est la loi cosmique « Soliounensius » ; le second, les conditions anormales d'existence êtrique ordinaire qu'ils ont eux-mêmes établies.

Pour que tu comprennes mieux en quoi consistent ces deux facteurs, je te les expliquerai séparément, et je commencerai par la loi cosmique « Soliounensius ».

Tout d'abord, tu dois savoir que tous les êtres tri-cérébraux, quelle que soit la planète où ils voient le jour et quel que soit leur revêtement extérieur, attendent toujours avec beaucoup d'impatience et de joie les manifestations de l'action de cette loi, un peu comme tes favoris attendent leurs grandes fêtes appelées « Pâques », « Baïram », « Zadik », « Ramadan », « Kaïalana », et tant d'autres.

La seule différence est que si tes favoris attendent leurs fêtes avec impatience, c'est qu'en ces « jours saints », ils ont pris l'habitude de « s'amuser » sans contrainte et de « s'enivrer » librement ; tandis que sur les autres planètes les êtres attendent avec impatience les manifestations de l'action du Soliounensius parce que, grâce à elle, le besoin d'une évolution accélérée dans le sens d'une acquisition progressive de la Raison objective augmente de lui-même.

Quant aux causes qui déclenchent directement l'action de cette loi cosmique, elles diffèrent selon les planètes, mais dépendent toujours elles-mêmes de ce qu'on appelle le « mouvement harmonique universel » ; et en ce qui concerne ta planète Terre, ce qu'on appelle le « centre de gravité des causes » est constitué par la « tension périodique » du soleil de ce système, provoquée à son

tour par l'action qu'exerce sur lui le système solaire voisin, existant sous le nom de « Baléaouto ».

Dans ce dernier système, le « centre de gravité des causes » est déterminé par la présence de la grande comète « Solni » parmi ses concentrations. En raison de certaines combinaisons du « mouvement harmonique universel », cette comète s'approche parfois, dans sa chute, très près de son soleil Baléaouto, qui doit alors accroître fortement sa « tension » pour se maintenir dans la trajectoire de sa propre chute. Cette tension entraîne celle des soleils appartenant aux systèmes solaires voisins, parmi lesquels se trouve le système Ors ; et lorsque, à son tour, le soleil Ors accroît sa tension pour ne pas modifier la trajectoire de chute qui lui est propre, il provoque également la tension de toutes les concentrations de son système, parmi lesquelles se trouve la planète Terre.

La « tension » de chaque planète se fait sentir sur la présence générale de tous les êtres qui y voient le jour et qui l'habitent, engendrant toujours chez eux, en dehors de tout désir ou intention consciente de leur part, une sensation appelée « iaboliounozor sacré », que tes favoris auraient nommée « sentiment religieux ». Et c'est précisément ce sentiment êtrique qui apparaît parfois dans ces besoins et ces tendances, dont je te parlais tout à l'heure, vers un perfectionnement de soi, dans le sens d'une acquisition accélérée de la Raison objective.

Il est intéressant de noter que lorsque cette sensation sacrée — ou toute autre sensation similaire, provoquée elle aussi par une réalisation cosmique — se produit dans la présence générale de tes favoris, ils la prennent pour quelque symptôme d'une de leurs nombreuses maladies ; dans ce cas-là, par exemple, ils nomment cette sensation « nervosité ».

Il faut encore remarquer qu'autrefois cette impulsion propre à la présence de tous les êtres tri-cérébraux de Notre Grand Univers surgissait et se développait presque

normalement chez la plupart des êtres de la planète Terre, et cela depuis le temps où l'organe kundabuffer fut extirpé de leur présence jusqu'à la seconde perturbation transapalnienne.

Mais plus tard, parmi les fléaux qu'entraînèrent les conditions d'existence êtrique ordinaire qu'ils avaient établies, surtout à partir du moment où se mit à prédominer dans la présence de chaque être terrestre tri-cérébral ce « dieu intérieur malfaisant » nommé « auto-tranquillisateur », il arriva que sous l'action du Soliounensius surgit en eux, au lieu des besoins et tendances vers un perfectionnement de soi accéléré, quelque chose qu'ils caractérisent eux-mêmes par les mots « besoin de liberté », et qui est la principale cause d'apparition de ces affligeants processus dont le dernier en date se nomme « bolchevisme ».

Je t'expliquerai plus tard comment ils se représentent leur fameuse « liberté » ; pour le moment, je dirai seulement que la sensation déterminée par l'action du Soliounensius augmente en eux le besoin d'un changement dans les conditions extérieures de leur existence êtrique ordinaire, tant bien que mal assurées jusqu'alors.

Après la seconde perturbation transapalnienne que subit cette infortunée planète, c'est-à-dire après le « désastre de l'Atlantide », l'action de la loi cosmique Soliounensius sur la présence générale de tes favoris ne s'exerça pas moins de quarante fois, et à chaque reprise, cet étrange « besoin de liberté », déjà fixé chez la plupart d'entre eux, produisait finalement presque la même chose que ce qui s'est produit ces dernières années sur l'ensemble des groupes peuplant la partie de la surface de ta planète appelée « Russie ».

Il est très important de remarquer ici que ces terribles processus n'auraient jamais pu s'effectuer parmi les êtres tri-cérébraux de la planète Terre, si les données restées intactes en leur subconscient pour engendrer l'impulsion êtrique de conscience morale objective — données sur

lesquelles le Très Saint Ashyata Sheyimash avait été le premier à porter son attention, et sur lesquelles il avait compté pour accomplir sa mission — avaient pris part au fonctionnement du conscient qui leur est devenu habituel pendant leur état de veille.

Du seul fait que les données pour l'impulsion sacrée de « conscience êtrique » ne participent pas au fonctionnement de leur conscient, l'action de la loi Soliounensius, ainsi que d'autres lois cosmiques inévitables, prend des formes anormales, et pour eux des plus lamentables.

« Quant au second facteur d'apparition de ce processus, s'il tire son origine, comme je l'ai déjà dit, d'un ensemble de causes issues des conditions anormales de leur existence êtrique ordinaire, la raison fondamentale en est encore une fois, à mon avis, cette fameuse division en « castes » qui caractérise leurs relations réciproques, et qui n'a cessé de se maintenir là-bas, sauf pendant la période où les résultats des Très Saints Travaux d'Ashyata Sheyimash avaient définitivement pris racine en eux.

La seule différence est que, dans les siècles passés, la division en diverses castes s'effectuait selon la conscience et sur l'initiative de certains individuums isolés, tandis qu'aujourd'hui elle s'opère tout à fait mécaniquement, sans aucune participation de la volonté ou de la conscience de qui que ce soit.

Ici, mon enfant, je trouve opportun de t'expliquer un peu de quelle manière et dans quel ordre tes favoris se trouvent automatiquement divisés en leurs fameuses classes, et comment ils se subdivisent eux-mêmes, par la suite, en « castes ».

Lorsque, en raison de diverses circonstances accidentelles, un groupe important de tes favoris se concentre quelque part pour y organiser une existence en commun, certains d'entre eux — chez lesquels, pour une raison ou pour une autre, se sont déjà fortement cristallisées ces consé-

quences des propriétés de l'organe kundabuffer dont l'ensemble donne à leur présence générale l'impulsion nommée « ruse », et qui, d'autre part, disposent à ce moment-là de nombreux « moyens d'intimidation », ou d' « armes » variées — se distinguent bientôt eux-mêmes d'entre les autres êtres, se mettent à leur tête, et constituent le noyau de ce qu'on nomme la « classe dirigeante ».

Et puisque, chez tous les êtres tri-cérébraux de la planète Terre, surtout chez ceux des dernières périodes, l'impulsion êtrique sacrée nommée « conscience morale objective » ne participe pas au fonctionnement de leur conscient ordinaire — ce qui leur enlève même le désir de faire le moindre effort êtrique conscient — les êtres qui se sont ainsi distingués pour constituer la classe dirigeante, profitant des « moyens d'intimidation » en question, forcent les autres êtres du groupe à faire à leur place jusqu'à ces efforts que tout être doit absolument accomplir dans l'existence êtrique ordinaire.

Et comme, pour les mêmes raisons, les autres êtres de ce groupe ne désirent pas non plus accomplir personnellement ces efforts êtriques — surtout pas pour d'autres — mais qu'en même temps ils ont peur de ces « moyens d'intimidation », ils recourent à toutes sortes de ruses pour se débarrasser « sur le dos du voisin », comme on dit, de ces efforts êtriques inexorablement exigés par les êtres de la classe dirigeante.

Il en résulte habituellement que les êtres de tous ces groupes se sélectionnent peu à peu et se divisent en différentes catégories, selon le degré d'habileté de leurs artifices. Et la division des êtres en catégories de cette sorte aboutit, dans les générations suivantes, à une subdivision en leurs fameuses castes.

Le fait de se rattacher les uns les autres à des castes de toutes sortes cristallise dans la présence de chacun d'eux, envers les êtres appartenant à d'autres castes, la donnée êtrique appelée « haine », qui ne se rencontre

nulle part ailleurs, chez aucun être, dans tout Notre Grand Univers, et qui à son tour engendre inévitablement en leur présence générale les impulsions, « honteuses » pour des êtres tri-cérébraux, qu'ils nomment « envie », « jalousie », « adultère »... et quantité d'autres du même genre.

Ainsi donc, mon enfant, ces terribles processus de destruction mutuelle et d'anéantissement de tout ce qu'ils avaient acquis sont dus pour une grande part à ce que, pendant les périodes où l'action de la loi cosmique Soliounensius se fait sentir en leur présence générale, suscitant en eux un besoin de « liberté », l'intensité d'action de la donnée engendrant sans cesse l'impulsion de « timidité » devant les détenteurs de pouvoir — donnée déjà inhérente à leur présence générale — commence à diminuer automatiquement en eux, tandis qu'augmente l'intensité d'action de l'étrange donnée êtrique qui déclenche la « haine » envers les êtres appartenant à d'autres castes.

C'est pourquoi j'ai dit que leur division en castes, qui engendre, entre autres résultats, cette étrange donnée êtrique dont l'action se fait sentir de plus en plus, et qui est due, comme tu as certainement pu t'en convaincre toi-même d'après mes récits, aux conditions de leur existence êtrique anormale, était le second facteur d'apparition de ces terribles processus.

Ces terribles processus surgissent et se déroulent habituellement dans l'ordre suivant :

Cela commence toujours de la même manière. Plusieurs êtres de l'un de ces groupes, chez lesquels se sont par hasard cristallisées plus fortement que chez les autres les données engendrant cette étrange impulsion envers les êtres d'autres classes — et surtout envers ceux qui appartiennent à la classe dirigeante — subissant l'action du Soliounensius, voient et ressentent davantage que d'autres la réalité ; ils se mettent alors à « brailler », comme on dit là-bas, et ces « brailleurs orateurs » deviennent pour leur entourage ce qu'on appelle aujourd'hui des « leaders ».

Ensuite, sous le double effet de leurs « braillements » et de l'action de la loi cosmique Soliounensius qui se combinent anormalement en leurs présences, les autres se mettent à brailler à leur tour. Et lorsque ces braillements des êtres ordinaires commencent à retentir de manière par trop cacophonique sur les « nerfs efféminés de la moitié gauche » de certains détenteurs de pouvoir de la communauté, ces derniers ordonnent à qui de droit de graisser avec ce qu'on appelle de la « crème écossaise » les nombrils de plusieurs de ces brailleurs tonitruants ; et c'est alors que se déclenchent tous ces excès qui, par degrés, atteignent au paroxysme — mais, pour leur malheur, ne les mènent finalement à rien.

Si ces processus amélioraient au moins tant soit peu l'existence des êtres des générations suivantes, aux yeux d'un observateur impartial ils ne sembleraient peut-être pas si terribles.

Mais pour le malheur de tous les êtres tri-cérébraux de Notre Grand Univers, dès que cesse l' « action bienfaisante » de ce phénomène cosmique conforme aux lois, et que ces terribles processus prennent fin, la « vieille histoire » recommence, leur existence êtrique ordinaire devient plus « amère » qu'auparavant, tandis que s'affaiblit plus encore en eux la « saine connaissance de la signification et du but de leur existence ».

Et elle s'affaiblit, à mon avis, parce que, après ces processus, les chefs de l'ancienne classe dirigeante sont ordinairement remplacés par des êtres provenant de diverses autres classes. Or, ces classes n'ont jamais eu, en la personne de l'un de leurs représentants des générations passées ou présentes, aucune expérience des manifestations êtriques, conscientes ou inconscientes, qui puisse leur donner la capacité de diriger les processus d'existence extérieure, et parfois même intérieure, des êtres de leur entourage qui, tout en étant leurs « semblables », n'ont pas encore atteint le même degré de raison.

Il faut reconnaître en toute justice que si, chez les êtres tri-cérébraux de l'ancienne classe dirigeante, les données présentes en leur « subconscient » pour engendrer la vraie conscience morale objective ne participaient pas non plus au fonctionnement correspondant à leur « état de veille », ils avaient du moins, pour la plupart, l'habitude de gouverner, acquise par hérédité et se perfectionnant automatiquement de génération en génération.

Par contre, dans la présence des êtres qui accèdent pour la première fois au pouvoir, non seulement il n'y a aucune vraie conscience êtrique, comme il n'y en avait aucune chez les êtres de l'ancienne classe dirigeante, mais encore divers « charmes » commencent à se manifester en eux de manière particulièrement tumultueuse et à donner des résultats aussi terribles qu'extraordinaires ; ces divers « charmes » se cristallisent dans la présence des êtres terrestres tri-cérébraux, et surtout de nos jours, en tant que conséquences de certaines propriétés de l'organe kundabuffer, telles que « vanité », « orgueil », « présomption », « amour-propre » et autres, dont le fonctionnement est encore tout frais en eux, attendu qu'elles n'ont presque jamais atteint le degré voulu de satisfaction.

A ces êtres terrestres, inopinément devenus détenteurs de pouvoir sans avoir la moindre donnée héréditaire correspondant ne serait-ce qu'à la faculté automatique de gouverner, s'applique fort bien l'une des sentences de notre cher Maître, qu'il formule ainsi :

« Je n'ai encore jamais rencontré un idiot habitué à marcher dans de vieilles pantoufles et qui se soit senti à l'aise dans des souliers neufs à la mode ».

Et réellement, mon enfant, chaque fois que l'action du Soliounensius cesse sur ta planète Terre, et que tes favoris reprennent leur existence « relativement normale » tant bien que mal établie, les « détenteurs de pouvoir de dernière fournée » exécutent de ces « cabrioles étourdissantes » qui provoquent chaque année sur cette planète

une recrudescence de natalité de ce qu'on appelle les « limaces », les « escargots », les « poux », les « cafards », et tant d'autres parasites, destructeurs des biens de la Nature.

« Puisque j'ai parlé du bolchevisme, je te raconterai à ce sujet, pour te donner une fois de plus un exemple de l'originalité du penser êtrique de tes favoris, l'une de leurs naïves conclusions, non dépourvue d'humour.

Cette naïveté, qui vient d'un jugement confrontatif par trop appauvri, consiste en ceci : bien que depuis deux siècles tous les événements, sans exception, qui sont du domaine des relations mutuelles des êtres, arrivent uniquement d'eux-mêmes, sans la moindre participation du conscient ou de l'initiative d'un être contemporain quel qu'il soit, ils attribuent toujours sans hésitation, et même avec envie, tous les résultats, bons ou mauvais, de ces événements, à tel ou tel de leurs semblables.

Pareille anomalie, fixée dans l'ensemble de leurs parties spiritualisées, est due aux raisons suivantes :

En premier lieu, les données êtriques capables, dans leur totalité, d'engendrer dans la présence des êtres la propriété nommée « pressentiment de l'avenir » ont complètement disparu chez eux, ce qui leur enlève la possibilité de prévoir à quelque degré que ce soit les événements futurs ; d'autre part, avec leur « horizon borné » et leur « mémoire courte », non seulement ils ne savent rien de ce qui s'est passé longtemps auparavant sur leur planète, mais ils ne se souviennent même pas de ce qui vient de s'y passer la veille, ou presque ; enfin, ils ignorent tout des lois cosmiques en vertu desquelles se déroulent parmi eux ces lamentables événements. Aussi tes favoris contemporains sont-ils convaincus de toute leur présence que le terrible processus auquel ils donnent le nom de « bolchevisme » se produit pour la première fois sur leur planète, et qu'avant leur « petite merveille de civilisation », il n'y avait jamais

rien eu de pareil ; ils sont même persuadés que ce processus est dû à l'évolution progressive de la raison de leurs semblables.

La conclusion confrontative qu'ils tirent du déroulement des processus similaires qui se sont si souvent répétés sur leur planète, nous servira d'exemple pour illustrer et caractériser la bêtise et l'étroitesse phénoménale de leurs considérations êtriques.

Selon le simple bon sens de tout être tri-cérébral, de tels processus ne pouvaient manquer de se produire. Depuis que je m'intéresse à l'étrange psychisme de tes favoris et que je m'applique à l'observer sous tous ses aspects, j'ai moi-même assisté à des processus exactement semblables — que j'appelerais « processus de destruction de tout ce qui tombe dans le champ visuel » — plus d'une quarantaine de fois.

Il est intéressant de remarquer que près de la moitié de ces terribles processus se sont produits non loin des lieux où se concentre aujourd'hui ce qu'ils appellent leur « existence cultivée », sur la partie de la surface de ta planète à laquelle ils donnent le nom d'Egypte.

Et si ces terribles processus s'effectuèrent si souvent en Egypte, c'est que, pendant de longues périodes, cette partie de la surface de ta planète a occupé, par rapport au « mouvement harmonique universel général », la position de « centre de gravité des radiations ». C'est pourquoi l'action de la loi cosmique Solioonensius se fit fréquemment sentir sur la présence des êtres tri-cérébraux qui la peuplent, provoquant chaque fois en eux la même anomalie.

En traçant un parallèle entre les données authentiques relatives aux événements qui se sont passés en Egypte, et celles qui se sont fixées à ce sujet dans la représentation et la compréhension de presque chacun des êtres responsables formés par leur fameuse « culture » actuelle — et qu'ils ont soi-disant découvertes grâce à leur « raison déjà

perfectionnée » — nous aurons un évident exemple des données à partir desquelles se constitue leur « penser logique » pendant leur existence responsable. En outre, cela me permettra de souligner une fois encore toute la « malfaisance », dans le sens objectif, de l'usage qu'ils ont définitivement établi dans le processus de leur existence ordinaire à l'intention de la jeune génération, et qu'ils décorent des noms retentissants d' « éducation » et d' « instruction ».

En effet, au nombre des informations éphémères et fantastiques dont l'ensemble constitue cette étrange raison qui leur est propre à eux seuls, se range l'histoire de cette Egypte.

Cette histoire fantastique, évidemment inventée par quelque candidat à l' « individualité hassnamoussienne », est devenue « sujet obligatoire » dans tous les établissements d'instruction ; on l'y « enfonce à coups de marteau », avec d'autres stupidités du même genre, dans les concentrations distinctes destinées au fonctionnement de perceptions et de manifestations spiritualisées, ou, comme ils l'auraient dit, dans les « cerveaux » de ces futurs êtres responsables ; et quand ces malheureux sont effectivement devenus des « êtres responsables », ces informations fantastiques, « rabâchées » par force, leur servent de base pour des associations êtriques et pour un « penser confrontatif logique ».

C'est pourquoi, mon enfant, sur cette infortunée planète, tout être contemporain parvenu à l'âge responsable, au lieu d'avoir la connaissance réelle des événements qui se sont passés jadis sur sa planète, et qu'il devrait posséder en tant qu'être tri-cérébral normal, a de toutes choses — tant par la « notion inconsciente » qu'il en prend de tout son être que par les conjectures de sa raison êtrique — une connaissance analogue à celle qu'il a de cette Egypte.

Bien entendu, grâce à leur système d' « éducation » et d' « instruction », chaque être tri-cérébral soi-disant responsable de cette originale planète connaît l'histoire des êtres qui existaient autrefois dans cette Egypte.

Mais de quelle manière il la connaît, après avoir assimilé ces informations suivant la méthode qu'ils nomment eux-mêmes « rabâcher », et quel ensemble de représentations êtriques il en résulte pour ses trois parties êtriques spiritualisées, tu te le figureras sans peine et le comprendras clairement par l'exemple que je vais te donner.

Ils « savent » presque tous que les anciens Egyptiens eurent vingt-quatre dynasties. Mais si l'on demande à n'importe lequel d'entre eux : « Et pourquoi eurent-ils tant de dynasties ? » on constatera qu'il n'y avait jamais pensé.

Et si l'on insiste pour avoir une réponse, ce même être, qui tout à l'heure « savait » et affirmait de toute sa présence que les anciens Egyptiens avaient eu vingt-quatre dynasties, dévoilera dans le meilleur des cas — à la condition, bien entendu, qu'on l'aide à être sincère et à exprimer à haute voix les associations qui s'écoulent en lui — la suite de pensées logiques que voici :

« Ces Egyptiens ont eu vingt-quatre dynasties.

« Bon...

« Cela prouve que chez les Egyptiens existait une organisation d'état monarchique et que la charge d' « empereur » se transmettait par hérédité de père en fils. Or, il était d'usage que les empereurs d'une même lignée portent le même nom, et que tous les empereurs portant le même nom constituent une dynastie ; par conséquent, autant il y eut de noms d'empereurs, autant il y eut de dynasties... Voilà qui est très compréhensible, et clair comme une « reprise » sur les pantalons bouffants du vénérable Mullah Nassr Eddin. »

Et si quelqu'un, parmi les êtres de culture contemporaine, veut absolument connaître les causes des fréquents changements de familles d'empereurs chez les anciens Egyptiens et continue à « bûcher » pour éclairer sa raison à ce sujet, encore une fois, dans le meilleur des cas, son

penser étrique associera à peu près dans l'ordre suivant :

« Evidemment, se dira-t-il, dans les temps anciens, il arrivait souvent en Egypte que l' « empereur » ou, comme on l'appelait, le « pharaon », fût fatigué de régner, et voulût céder son pouvoir à un autre. Et il cédait très probablement son pouvoir de cette manière et dans les circonstances suivantes :

« Supposons qu'un certain pharaon nommé « Dupont » vive et règne en paix sur tous les Egyptiens pour sa plus grande satisfaction.

« Or, cet empereur ou pharaon « Dupont » se sent un jour très fatigué de régner et, pendant une nuit blanche, réfléchissant à sa « situation d'empereur », il constate pour la première fois et reconnaît de tout son être que, bon gré mal gré, on se fatigue de régner, que cette occupation est en somme une « plaisanterie » plutôt pénible, et que, d'un point de vue personnel, on ne peut pas dire qu'elle soit d'une grande utilité ni de toute sécurité.

« Le pharaon Dupont, pénétré de cette impression, et profitant de l'expérience acquise tout au long de son existence, décide alors de trouver le moyen de « persuader » quelqu'un d'autre, pour que cet autre le délivre de son indésirable lassitude.

« A cette fin, il invite sans doute un Durand quelconque, jusqu'alors obscur, et, très poliment, s'adresse à lui en ces termes :

« Très Honoré et extrêmement obligeant Durand, je
« vous confesse en toute franchise, comme à mon seul ami
« et sujet digne de confiance, que l'empire sur lequel je
« règne m'ennuie déjà au plus haut point ; cela vient peut-
« être de ce que je suis par trop fatigué.

« Quant à mon cher fils et héritier, auquel j'aurais pu
« léguer mon royaume, entre nous soit dit, bien qu'il ait
« l'air fort et bien portant, en réalité il n'est ni l'un, ni
« l'autre.

« Vous, un père dont l'amour pour ses enfants est bien
« connu, vous me comprendrez, j'en suis sûr, si je vous dis
« que j'aime profondément mon fils héritier et que je ne
« voudrais pas le voir régner et se fatiguer comme moi ;
« c'est pourquoi j'ai résolu de vous proposer, à vous préci-
« sément, qui êtes un loyal sujet et un ami personnel, de
« nous épargner, à moi et à mon fils, la tâche de régner,
« et de prendre sur vous cette haute obligation. »

« Et comme ce Durand encore obscur est de toute évidence un « bon diable », et que d'autre part la canaille ne manque pas de « vanité », la larme à l'œil, tout en haussant les épaules — perdu pour perdu — il se laisse faire, et dès le lendemain, son règne commence.

« Puisque le nom de famille de ce Durand est différent, dès le lendemain donc, le nombre des dynasties égyptiennes augmente d'une unité.

« Or, comme de nombreux pharaons d'Egypte se sentaient fatigués, et, pour l'amour de leurs fils, ne voulaient pas qu'il leur arrivât la même chose, ils renonçaient à leur royaume de la même manière — c'est pourquoi il y eut tant de dynasties là-bas. »

En réalité, le changement des dynasties en Egypte ne s'effectuait pas si simplement et, entre deux dynasties, se produisaient de telles perturbations que le « bolchevisme » en comparaison n'est qu'un jeu d'enfants.

Au temps où le bolchevisme battait son plein, j'ai plusieurs fois été témoin de la sincère indignation de certaines personnes qui, pour des raisons évidemment indépendantes d'elles, n'avaient pas pris part au processus même, et par conséquent pouvaient observer du dehors à demi consciemment, et s'indigner de toute leur présence devant les agissements des êtres, leurs semblables, qu'ils nommaient et nomment encore aujourd'hui des « bolcheviks ».

Selon moi, il ne serait pas inutile de te dire à ce propos que cette émotion étrique, caractérisée de manière admirable par l'expression : « s'indigner sincèrement en vain » est,

elle aussi, l'une des malheureuses particularités du psychisme des êtres tri-cérébraux qui te plaisent — et surtout de nos jours.

Cette anomalie psychique achève de perturber dans leur présence générale de nombreux fonctionnements déjà déréglés de leur corps planétaire, et même de leur corps kessdjan — à condition, bien entendu, que ce second corps êtrique soit déjà revêtu en eux et qu'il ait atteint l' « individualité » voulue.

Et cette anomalie de leur psychisme qui consiste à « s'indigner sincèrement en vain » ou, comme ils le disent eux-mêmes, à « s'émouvoir sincèrement en vain », découle à son tour du fait que l' « horizon êtrique » aussi bien que la « sensation instinctive de la réalité dans sa vraie lumière » propres à tous les êtres tri-cérébraux, ont depuis longtemps disparu de leur présence générale.

En raison de l'absence de ces deux particularités dans leur psychisme, ils ne peuvent d'aucune manière soupçonner que les êtres leurs semblables ne sont pour rien dans ces terribles processus, et que ces derniers s'effectuent sur leur infortunée planète sous l'action de deux grandes causes inévitables.

La première de ces causes est précisément la loi cosmique Solioonensius, entièrement indépendante d'eux ; quant à la seconde, qui dépend d'eux en partie, elle consiste en ce que l'ensemble des résultats des conditions d'existence êtrique ordinaire, anormalement établies par eux, empêche les données qui continuent à se cristalliser en leur présence générale, pour y engendrer l'impulsion sacrée de conscience morale objective, de participer au fonctionnement de leur « état de veille » — laissant alors l'action de la première cause prendre cette terrible forme.

Comme je l'ai déjà dit, ils ne peuvent se figurer ni comprendre, même de loin, que des personnes isolées ne sauraient être la cause de ces terribles processus planétaires, que c'est tout à fait par hasard si elles occupent certains

postes, et qu'en raison des conditions déjà établies d'existence en commun, le fait même d'occuper ces postes les force à se manifester dans un rôle ou dans un autre. Et les résultats de ces rôles prennent tantôt une forme, tantôt une autre, selon une conformité rigoureuse qui ne dépend absolument pas d'eux.

Pendant que le dernier de ces processus, le bolchevisme russe, battait son plein, les êtres des autres communautés s'indignèrent bien sincèrement, en apprenant que les êtres devenus soi-disant « actifs » dans cet affligeant processus avaient donné à d'autres êtres ordinaires l'ordre de fusiller tel ou tel Jean, Jacques ou Paul.

Pour la clarté de mes explications, je dois te dire que ce processus s'effectue encore aujourd'hui sur une relativement grande partie de la surface de cette infortunée planète, et d'autre part que pendant ces derniers temps le nombre de tes favoris a beaucoup augmenté. Mais si nous comparons le total d'êtres tri-cérébraux détruits au cours des processus précédents avec celui du processus actuel, ce dernier apparaîtra vraiment comme un « jeu d'enfant ».

Pour que tu le comprennes mieux, et que tu compares les processus antérieurs avec le bolchevisme d'aujourd'hui, je t'esquisserai deux petits tableaux de l'histoire ancienne, disons par exemple de l'Egypte, puisque je viens de t'en parler.

Dans l'intervalle de deux dynasties de pharaons ou rois égyptiens se déroulait en Egypte un processus analogue au bolchevisme contemporain. Le comité central des révolutionnaires annonçait entre autres à la population du pays que l'on procéderait bientôt à l'élection des chefs de leurs grands et petits centres, ou, comme on dit là-bas, de leurs villes et villages, et que ces élections se feraient selon le principe suivant :

Seraient élus comme chefs des villes et des villages ceux qui déposeraient dans leurs urnes sacrées plus de

« kroânes » que les autres. « Kroânes » était le nom donné aux offrandes de sacrifice en Egypte.

Le fait est que, selon la religion des êtres de ce pays, il était d'usage, pendant les cérémonies religieuses, célébrées dans des lieux spéciaux, de placer devant chaque être ordinaire assistant à ces cérémonies une urne spéciale en terre cuite, où il devait déposer, après chaque récitation de certaines prières, les légumes ou fruits désignés ce jour-là. Et ces objets « dignes » d'être offerts en sacrifice étaient appelés « kroânes ».

Selon toute probabilité cette « manipulation » avait été inventée comme source de revenus par les théocrates du temps, au profit de leurs « mouchards », comme ils disent.

Le décret en question stipulait qu'en la circonstance les kroânes devaient être des yeux de « bandits » — nom que les êtres ordinaires donnaient à tous les êtres qui appartenaient à la classe dirigeante, lorsque ceux-ci avaient le dos tourné — sans excepter les êtres de « sexe passif », les enfants et les vieillards.

Il était ensuite spécifié que celui qui aurait le plus de kroânes dans son urne sacrée le jour des élections serait nommé Chef de toute l'Egypte ; et que les chefs des villes et villages seraient désignés proportionnellement au nombre de kroânes que contiendraient leurs urnes sacrées.

Tu peux te figurer, mon enfant, ce qui se passait partout en Egypte, ces jours-là, pour que les urnes sacrées contiennent le plus grand nombre d'yeux d'êtres appartenant à la classe dirigeante de cette époque.

« Une autre fois, je fus témoin d'une scène non moins terrifiante.

Pour mieux te la représenter, sache d'abord qu'en Egypte se trouvait autrefois, dans chacun de leurs grands centres ou « villes », une vaste place où se déroulaient toutes sortes de cérémonies publiques, religieuses et militaires. A

l'occasion de ces cérémonies se rassemblait une quantité d'êtres venus de tout le pays.

Ces êtres, dont la plupart appartenaient aux classes les plus faibles, gênaient les cérémonies. Aussi certain pharaon donna-t-il l'ordre de tendre des cordes autour de ces places afin que les êtres appartenant aux « classes inférieures » ne vinssent pas troubler la marche de la cérémonie. Mais une fois les cordes tendues, il devint évident qu'elles ne supporteraient pas la pression de la foule, et finiraient toujours par se rompre. Le pharaon ordonna donc de fabriquer des cordes métalliques ; puis ceux que l'on appelle là-bas des « prêtres » les bénirent et leur donnèrent le nom de « câbles sacrés ».

Ces câbles sacrés tendus autour des places réservées aux cérémonies publiques, notamment dans les grandes villes d'Egypte, avaient une longueur colossale qui atteignait parfois un « centrotino », ou, comme l'auraient dit les êtres de ta planète, quinze kilomètres de long.

Eh bien, je fus témoin de la manière dont une foule d'êtres égyptiens ordinaires enfila sur un de ces câbles sacrés — tel un « chachlik asiatique » — les corps des êtres appartenant à l'ancienne classe dirigeante, sans distinction d'âge ni de sexe.

La même nuit, à l'aide de quarante paires de buffles, cette originale « brochette » fut traînée jusqu'au Nil, où elle fut jetée.

J'assistai à de nombreux châtiments de ce genre, soit pendant mes séjours personnels à la surface de ta planète, soit de la planète Mars à travers mon grand tesskuâno.

Et tes favoris actuels, qui sont d'une naïveté sans bornes, s'indignent sincèrement parce que les bolcheviks d'aujourd'hui ont fusillé tel ou tel Jean, Jacques ou Paul.

Si l'on compare les actes commis par les êtres tri-cérébraux d'autrefois sous l'influence de cet « état psychique » à ceux des bolcheviks modernes, il faut même louer ces derniers et les remercier de ce que, en dépit des diverses

conséquences des propriétés de l'organe kundabuffer inévitablement cristallisées en leurs présences — comme elles le sont en général chez tous les êtres tri-cérébraux actuels de là-bas — ils se soient manifestés, au moment le plus intense, alors qu'ils n'étaient plus que des marionnettes soumises à l'influence de la loi cosmique Soliounensius, de manière telle que l'on pouvait au moins reconnaître les cadavres de ceux qu'ils avaient fusillés comme étant précisément ceux de Jean, Jacques ou Paul, et non pas de n'importe qui. »

A cet endroit de son récit, Belzébuth soupira profondément, puis, le regard fixé sur un point, réfléchit avec concentration.

Hassin et Ahoûn, surpris et attristés, le regardaient immobiles, dans une intense expectative.

Au bout d'un certain temps, Hassin fit une grimace incompréhensible, puis, sur un ton de tendresse inquiète, s'adressa à Belzébuth, toujours plongé dans ses pensées.

« Grand-père, cher grand-père, je t'en prie, manifeste à voix haute les notions acquises au cours de ta longue existence, dans cette présence générale qui m'est particulièrement chère, car elles pourraient me servir de base pour trouver à la question qui vient de surgir en mon essence une solution dont je ne puis me faire une représentation même approximative, faute d'avoir sur elle la moindre donnée de confrontation logique dans aucune des parties spiritualisées de ma présence générale.

Cette question qui vient de surgir en mon essence, et pour laquelle ma présence entière a besoin d'une réponse, la voici : si, pour des raisons indépendantes d'eux, ces malheureux êtres tri-cérébraux peuplant la planète Terre n'ont pas la possibilité, une fois parvenus à l'âge responsable, d'atteindre et de posséder la Raison objective divine, pourquoi, puisqu'ils sont apparus il y a si longtemps et que leur espèce s'est perpétuée pendant tant de

siècles, n'ont-ils pas vu se former peu à peu, par le seul cours du temps, dans le processus de leur existence ordinaire, en dépit de ses conditions anormales, les coutumes et les « habitudes automatiques instinctives » qu'il est propre à tout être d'acquérir, et grâce auxquelles cette existence ordinaire, tant du point de vue « égoïstement personnel » que du point de vue « collectif », s'écoulerait de manière plus ou moins supportable, sous le rapport d'une activité objective ? »

Ayant dit, notre pauvre Hassin interrogea du regard la cause de la cause de son avènement.

A la question de son petit-fils préféré, Belzébuth répondit :

— Sans doute, mon cher enfant... Pendant de longs siècles, de nombreuses habitudes et « coutumes morales » parfois excellentes, fort utiles à leur existence ordinaire, se sont peu à peu établies chez eux, comme sur toutes les planètes où surgissent des êtres dont une part de l'existence se passe également en processus ordinaires ; mais le malheur veut que ces bienfaisantes acquisitions, qui se fixent dans le processus de leur existence ordinaire par le seul cours du temps et s'améliorent en se transmettant de génération en génération, finissent par disparaître, ou par se modifier, en ce sens qu'elles deviennent d'elles-mêmes « malfaisantes », et viennent grossir le nombre de ces facteurs funestes dont l'ensemble « dilue » chaque année davantage non seulement leur psychisme, mais jusqu'à leur essence.

Si au moins toutes ces bonnes habitudes, fixées par le temps dans le processus de leur existence, et ces « coutumes morales » déjà automatisées avaient pu se conserver intactes et passer par hérédité aux générations suivantes, cela seul aurait suffi à rendre leur existence, si « désolée », dans le sens objectif du mot, un peu plus tolérable aux yeux d'un observateur impartial.

Les causes des modifications ou de la destruction de ces

bienfaits étriques que sont ces excellentes coutumes et ces « usages moraux », acquis au cours du temps en vue d'une existence tolérable, résident une fois de plus dans les conditions anormales d'existence étrique ordinaire qu'ils ont eux-mêmes établies.

Car ces anormales conditions ont pour résultat essentiel une propriété très spéciale, récemment surgie en leur psychisme, et qui est devenue la principale cause de leurs maux ; ils la nomment « suggestibilité ».

En raison de cette étrange propriété fixée depuis peu dans leur psychisme, l'ensemble du fonctionnement de leur présence générale s'est peu à peu altéré ; aussi chacun d'eux, surtout parmi ceux qui ont vu le jour et sont devenus des êtres responsables pendant les derniers siècles, en est-il venu à représenter une formation cosmique déterminée, n'ayant la possibilité de se manifester que si elle se trouve sous la constante influence d'une formation similaire.

Et de fait, mon enfant, tous les êtres tri-cérébraux qui te plaisent, considérés soit isolément soit par groupes entiers petits ou grands, sont absolument obligés, ou bien d' « influencer » ou bien de subir l' « influence » d'autrui.

Pour que tu te représentes mieux et que tu comprennes à fond de quelle manière les coutumes et habitudes utiles à leur existence ordinaire, automatiquement acquises au cours des siècles, disparaissent sans laisser de traces ou sont dénaturées, du fait de cette propriété de leur étrange psychisme, prenons comme exemple les êtres terrestres tri-cérébraux que les autres êtres de ta planète appellent « Russes », et qui représentent la majeure partie de la population de la communauté nommée « Russie ».

L'existence des êtres qui furent à l'origine de cette grande communauté actuelle de là-bas, ainsi que des générations qui leur succédèrent, s'écoula pendant de nombreux siècles dans le voisinage d'êtres appartenant à certaines communautés asiatiques ayant par hasard conservé pendant des périodes relativement longues leur train de vie quoti-

dien et chez lesquels s'étaient par suite constituées et fixées d'elles-mêmes dans le processus de leur existence ordinaire, comme il arrive presque toujours en pareil cas, quantité d'excellentes coutumes et d'usages moraux. Aussi ces Russes, qui rencontraient souvent les êtres de ces « anciennes » communautés — « anciennes » aux yeux de tes favoris — et entretenaient même parfois avec eux des relations amicales, adoptèrent-ils peu à peu, pour les introduire dans le processus de leur existence ordinaire, nombre de ces coutumes utiles et de ces usages moraux.

Or, mon enfant, du fait de cette singulière propriété des êtres tri-cérébraux de ta planète, qui apparut et se fixa en leur psychisme peu après la « civilisation tikliamouishienne » avec une intensité due à l'aggravation des conditions d'existence étrique ordinaire qu'ils avaient eux-mêmes établies — propriété psychique qui, dès le début, devint inhérente à la présence générale des êtres qui constituèrent cette future grande communauté — ils se trouvèrent tous, au cours de ces derniers siècles, sous l'influence des êtres de quelque communauté asiatique ; dès lors tout le « mode extérieur » de leur existence ordinaire, toute sa « forme psychique associative » relevèrent de cette influence.

Or, par suite d'un changement de circonstances, dû cette fois encore au processus de « destruction mutuelle périodique » propre à cette seule planète, les êtres de la planète Terre habitant la partie du continent d'Asie qui portait et porte encore le nom de « Russie » se trouvèrent privés de cette influence ; et comme ils avaient eux aussi définitivement cessé de réaliser en leur présence générale les « partkdolgdevoirs étriques » — entraînant ainsi le renforcement graduel de la plus funeste propriété de leur psychisme, que l'on nomme la « suggestibilité » — ils furent forcés, faute de pouvoir mener par eux-mêmes une existence indépendante, de se soumettre à une nouvelle influence, celle des êtres de diverses communautés euro-

péennes, et surtout de la communauté qui porte là-bas le nom de « France ».

Depuis lors les êtres de la communauté de « France » exercèrent automatiquement leur influence sur le psychisme des êtres de la communauté de « Russie », et ces derniers s'efforcèrent même de les imiter en toute chose ; de sorte qu'ils oublièrent peu à peu toutes les excellentes coutumes déjà passées dans leur processus d'existence, et les habitudes morales qui leur étaient devenues inhérentes et qu'ils avaient empruntées mécaniquement ou à demi consciemment aux êtres d'anciennes communautés asiatiques, pour en acquérir de nouvelles — « françaises ».

Parmi ces mœurs et coutumes automatiques qui leur avaient été transmises par les êtres des vieilles communautés asiatiques, il y en avait des milliers de vraiment excellentes.

Entre ces milliers d'excellentes mœurs et coutumes utiles, prenons-en deux pour exemple : l'habitude de « mâcher » ce qu'on appelle du « kéva », après avoir consommé la « première nourriture êtrique » ; et l'usage de se laver périodiquement dans ce qu'on appelle un « hammam ».

Le kéva est un mastic à base de différentes racines, que l'on mâche après les repas, et qui, si longtemps qu'on le mâche, ne se décompose jamais, mais devient de plus en plus élastique.

Ce mastic fut inventé par un être fort sensé, appartenant lui aussi à l'une des vieilles communautés asiatiques.

Le kéva a pour utilité de stimuler la sécrétion de « salive », et d'autres substances élaborées par leur corps planétaire en vue d'une transformation meilleure et plus facile de leur première nourriture êtrique, ou, comme ils l'auraient dit, pour que cette nourriture soit mieux et plus facilement « digérée » et « assimilée ».

D'autre part le kéva fortifie les dents et nettoie la cavité buccale des restes de la première nourriture ; ce dernier usage est vraiment indispensable à tes favoris, car ces

restes ne se décomposent pas lorsqu'on mâche le kéva, et cessent ainsi de dégager l'odeur désagréable devenue propre aux êtres tri-cérébraux contemporains.

« La seconde coutume, celle de se laver de temps à autre dans des locaux spéciaux appelés « hammams » fut inventée, elle aussi, par un être asiatique des anciens temps. Pour que tu comprennes clairement la nécessité de cette seconde coutume dans le processus d'existence des êtres terrestres, je dois tout d'abord t'expliquer ceci :

Le fonctionnement du corps planétaire des êtres de toutes formes de revêtement extérieur est adapté par la Nature de manière que le processus de nutrition de la seconde nourriture êtrique, que tes favoris nomment « respiration », s'effectue en eux non seulement par les « organes de respiration », mais encore par les « pores » de leur peau.

Et non seulement la seconde nourriture êtrique pénètre toute fraîche en eux à travers les « pores » de leur peau, mais certains d'entre ces pores éliminent les éléments de cette seconde nourriture, résultant de sa transformation, qui ne sont plus nécessaires au corps planétaire.

Ces éléments inutiles devraient s'éliminer d'eux-mêmes par les pores de la peau en s'évaporant peu à peu, grâce aux facteurs déterminés par les processus qui se déroulent dans le milieu où existe l'être donné, tels que les mouvements atmosphériques, les contacts accidentels, et ainsi de suite.

Mais lorsque tes favoris eurent inventé de se couvrir de « vêtements », ces « vêtements » gênèrent l'élimination normale, ou évaporation, de ces éléments de la seconde nourriture êtrique devenus inutiles à leur corps planétaire, et ces substances inutiles, n'ayant pas la possibilité de s'évaporer dans l'espace, formèrent par condensation, en s'accumulant dans certains pores de leur peau, un dépôt de « quelque chose de huileux ».

Et désormais ce « quelque chose », parmi tant d'autres facteurs, favorisa sur cette infortunée planète la formation de ces maladies innombrables et variées, dont l'ensemble constitue la cause principale de la diminution graduelle de la durée d'existence de ces malheureux.

Or, mon enfant, dès la « plus haute antiquité », comme le disent tes favoris actuels, un être savant asiatique très sensé, du nom de « Amambakloutre », constata clairement, au cours de ses observations conscientes des faits environnants, que ce dépôt de « quelque chose de huileux » dans les pores de la peau avait une influence pernicieuse sur le fonctionnement général de tout le corps planétaire ; il se mit alors à étudier ce mal et à chercher les moyens de l'enrayer.

Le résultat des recherches et des longues réflexions d'Amambakloutre, ainsi que de plusieurs autres savants devenus ses adeptes et ses assistants, fut que, devant l'impossibilité de persuader les êtres leurs semblables de renoncer à porter des vêtements, ils résolurent de trouver un moyen d'éliminer artificiellement des pores de leur peau ces résidus de la seconde nourriture êtrique, en implantant dans le psychisme des êtres de leur entourage des habitudes êtriques qui leur deviendraient indispensables avec le temps, et pénétreraient ainsi dans leurs us et coutumes.

Et ce que ces anciens savants asiatiques, sous la direction du grand Amambakloutre, élucidèrent alors expérimentalement, puis réalisèrent en pratique, fut l'origine des « hammams » qui existent encore aujourd'hui là-bas.

Au cours de leurs expériences scientifiques, ils découvrirent entre autres qu'avec un lavage ordinaire, même à l'eau chaude, il est impossible d'éliminer ces dépôts huileux des pores de la peau, attendu que ces excrétions du corps planétaire ne se trouvent pas en surface, mais dans la profondeur des pores.

De nouvelles expériences leur montrèrent ensuite qu'il n'était possible de nettoyer les pores de la peau que par un

chauffage lent, grâce auquel ces dépôts huileux acquièrent la propriété de se dissoudre graduellement, pour être éliminés des pores de la peau.

A cette fin, ils imaginèrent alors d'aménager des locaux spéciaux, auxquels ils donnèrent le nom de « hammam », et surent si bien en divulguer le sens et la portée parmi les êtres de ce continent, qu'ils implantèrent dans leur psychisme le besoin d'utiliser ces locaux, selon la méthode indiquée, dans le processus de leur existence ordinaire.

Ce besoin d'aller périodiquement au hammam, une fois devenu inhérent à la présence des êtres du continent d'Asie, se transmit aux êtres de la communauté de Russie.

En ce qui concerne ce dépôt huileux qui s'accumule dans certains pores de la peau de tes favoris, il me faut encore te dire ceci :

Etant donné que cette substance, c'est-à-dire cette « chose huileuse », comme d'ailleurs tout ce qui existe dans Notre Grand Univers, ne peut jamais se maintenir longtemps dans le même état, elle subit inévitablement dans ces pores les processus d'évolution et d'involution requis par la Grande Nature. Et puisque, pendant ces processus, tous les surgissements cosmiques « éphémères » ou « transitoires » éliminent ce qu'on appelle des éléments actifs de second ordre, qui se cristallisent temporairement par « inertie des vibrations », et que ces éléments actifs de second ordre ont, comme chacun sait, la propriété d'être perçus très « cacophoniquement » par les organes de l'odorat des êtres — tes favoris de la planète Terre qui ne font pas usage du hammam dégagent toujours un « rastropounilo » ou, comme ils disent, une odeur qu'ils considèrent eux-mêmes comme « pas très agréable ».

Et de fait, mon enfant, sur certains continents, et surtout sur le continent d'Europe où l'on ne connaît pas la coutume d'aller au hammam, il m'était très difficile, en tant qu'être ayant un odorat très fin, d'exister parmi ces êtres

tri-cérébraux, en raison de leur « rastropounilo », ou, comme ils disent, de leur « odeur spécifique ».

L'odeur désagréable que dégageaient ceux dont les pores n'étaient jamais soumis à un nettoyage spécial était si forte que je pouvais à ce seul signe reconnaître sans difficulté à quelle communauté appartenait tel être, et même distinguer un être d'un autre.

La variété de ces odeurs spécifiques dépend de la durée de décomposition de ces « excrétions huileuses » dans les pores de leur peau.

Pour leur bonheur, ces odeurs désagréables ne les affectent pas trop douloureusement. Et si elles ne les affectent pas, c'est que leur odorat est très faiblement développé, et qu'existant toujours parmi ces odeurs, ils s'y habituent peu à peu.

« Ainsi donc, mon enfant, ces Russes avaient emprunté aux êtres asiatiques la coutume de se laver périodiquement dans des « hammams » spéciaux, mais, dès qu'ils furent tombés sous l'influence des êtres européens, et surtout, je te l'ai déjà dit, des êtres de la communauté de France, comme ces Français n'ont pas l'habitude d'aller au hammam, ils cessèrent eux aussi d'y aller, et cette excellente coutume établie depuis des siècles finit par disparaître.

Autrefois, chaque famille russe ou presque avait son hammam privé, mais lors de mon dernier séjour dans leur capitale, alors nommée Saint-Pétersbourg, où existaient en ce temps-là plus de deux millions de ces êtres Russes, il n'y avait plus que sept ou huit de ces hammams, et encore n'étaient-ils fréquentés que par des « concierges » et des « ouvriers », c'est-à-dire par des êtres venus de leurs villages éloignés, où l'habitude d'aller au hammam, ou, comme ils le disent parfois, au « bain », n'est pas encore complètement tombée en désuétude.

Quant à la majeure partie des habitants de la capitale, composée surtout d'êtres appartenant à ce qu'on appelle

la « classe dirigeante », ils cessèrent complètement les derniers temps d'aller au hammam, et si quelque « original » s'y fourvoyait encore par vieille habitude, il tâchait de s'arranger pour que dans sa caste nul ne s'en aperçût. « Que le Malin m'en préserve ! », pensait ce téméraire, « autrement je serais la proie de telles médisances que ma carrière serait à jamais ruinée ».

Pour les êtres de la classe dirigeante, aller au hammam était considéré comme très « inconvenant » et « inintelligent ». Et c'était inconvenant et inintelligent pour cette seule raison que « les plus intelligents » selon eux des êtres actuels de cette planète — les Français — ne vont jamais au hammam.

Ces malheureux ignorent, bien entendu, qu'il y a quelques dizaines d'années, toujours en raison des conditions anormalement établies d'existence êtrique ordinaire, les Français, surtout dans la classe cultivée, non seulement n'allaient pas au hammam, mais s'abstenaient de se laver le matin, pour ne pas déranger leurs savants artifices à la mode du jour, de préparation si laborieuse.

« Quant à la seconde coutume que nous avons prise en exemple, et qui était encore, il y a deux siècles, un besoin organique pour chacun des êtres de la communauté de Russie — la coutume de « mâcher du kéva » après avoir consommé la « première nourriture êtrique » — elle n'existe plus du tout chez les Russes contemporains.

Par contre, j'ai vu de mes yeux la coutume de « mâcher du kéva » s'implanter, sans qu'ils en comprennent d'ailleurs la portée, chez les êtres peuplant le continent d'Amérique, où l'usage du « kéva » — ou, comme ils le nomment, du « chewing-gum » — est si répandu qu'il a donné lieu à l'organisation d'une importante branche industrielle et commerciale. Il est intéressant de remarquer que l'élément de base du chewing-gum américain est importé de Russie, de la région nommée « Caucase ». Les êtres peuplant

cette région ne savent même pas pourquoi ces « fous » d'Américains importent cette racine qui n'est bonne à rien ni à personne.

Naturellement, il ne leur vient pas à l'idée que si ces Américains, en important cette racine « inutile », sont bel et bien des « fous » au sens subjectif du mot, en revanche, au sens objectif, ils ne sont ni plus ni moins que des « brigands dévalisant en plein jour » les êtres de Russie.

Or, mon enfant, quantité d'autres excellentes coutumes et usages moraux adoptés au cours des siècles par les êtres Russes, et déjà intégrés au processus de leur existence ordinaire, ont de même graduellement disparu au cours des deux derniers siècles, depuis que les Russes ont commencé à subir l'influence des êtres européens. A leur place, de nouvelles mœurs et coutumes se sont établies chez eux, telles que leurs habitudes de « baiser la main des dames », de « ne faire d'amabilités qu'aux jeunes filles », de « ne regarder une femme que de l'œil gauche en présence de son mari », et ainsi de suite.

Je dois souligner ici avec une impulsion de regret, que les mêmes faits se produisent actuellement dans le processus d'existence ordinaire des êtres de toutes les communautés de là-bas, sur quelque continent que ce soit.

J'espère qu'à présent, mon enfant, tu peux plus ou moins répondre par toi-même à la question surgie en ton être, et te représenter clairement pourquoi, bien que leur espèce existe depuis si longtemps, tes malheureux favoris n'ont pas vu se former chez eux ces habitudes êtriques automatiques et ces usages instinctifs grâce auxquels leur existence se serait écoulée de manière plus ou moins tolérable, même en l'absence d'un conscient objectif.

Je le répète, du fait de cette propriété récemment fixée en leur psychisme général, il leur est devenu naturel, comme si c'était conforme aux lois, soit d'influencer les autres, soit de se trouver sous leur influence.

Dans les deux cas, les résultats de l'action de cette originale propriété sont obtenus sans aucune participation de leur conscient, ni même aucun désir de leur part.

Grâce à tout ce que je viens de te dire sur ce fait que les Russes contemporains suivent toujours l'exemple des autres, et les imitent toujours et en tout, tu pourras clairement comprendre à quel point le fonctionnement des données propices à un penser comparatif logique est déjà désorganisé dans la présence des êtres terrestres tri-cérébraux.

En général, suivre l'exemple des autres, ou donner l'exemple aux autres, est considéré et reconnu, partout dans l'Univers, comme tout à fait raisonnable, voire absolument indispensable. Et si les êtres tri-cérébraux de la grande communauté de Russie suivent l'exemple des êtres de la communauté de France, c'est très sensé de leur part. Pourquoi ne pas suivre un exemple quand il est bon ?

Mais en raison de cette singulière propriété de leur psychisme, ainsi que de plusieurs autres traits spécifiques de leur étrange caractère, définitivement fixés en eux depuis que l'habitude de réaliser parfois les partkdolgdevoirs êtriques a tout à fait disparu de leur présence, ces malheureux sont devenus ce qu'on appelle de « pitoyables cires à modeler », et se sont mis à suivre aussi l'exemple de ce qui était mauvais, allant jusqu'à rejeter ce qu'ils avaient eux-mêmes de bon, pour la seule raison que cela n'existait pas chez les autres.

Ils ne peuvent même pas comprendre, par exemple, que les conditions d'existence ordinaire de ces Français avaient peut-être été établies de façon anormale, et qu'ils n'avaient par conséquent pas encore eu le temps de reconnaître la nécessité de se laver parfois au hammam et de mâcher du kéva après avoir fait usage de la première nourriture êtrique.

Mais rejeter ainsi les bonnes coutumes qui leur sont

propres, pour la seule raison qu'elles n'existent pas chez les êtres Français dont ils suivent l'exemple — cela, c'est déjà faire preuve de véritable « dindomanie ».

Bien que l'originale propriété que je viens de nommer « dindomanie » soit devenue innée à presque tous les êtres tri-cérébraux peuplant ta planète, sa manifestation et ses résultats se font davantage sentir chez ceux qui peuplent le continent d'Europe.

Je le constatai et le compris plus tard, lorsque je quittai Saint-Pétersbourg pour visiter différents pays de ce continent — sur lequel je séjournai longtemps cette fois, contrairement à ce que j'avais fait lors de mes précédents voyages — car j'eus le temps d'observer et d'étudier en détail les subtilités du psychisme des êtres pris soit isolément, soit en groupes, dans toutes les circonstances possibles.

En fait, la forme d'existence extérieure de toutes les communautés du continent d'Europe ne se distingue guère de celle des êtres de la grande communauté de Russie.

Mais les formes d'existence des divers groupes d'êtres de ce continent ne diffèrent entre elles que dans la mesure où la durée accidentellement plus longue d'une de ces communautés lui a permis d'acquérir par automatisme certaines coutumes excellentes et des habitudes instinctives, qui deviennent alors propres aux seuls êtres de cette communauté.

Il faut encore remarquer ici que la durée d'existence d'une communauté joue effectivement là-bas un grand rôle, en ce qu'elle permet aux êtres d'acquérir de telles coutumes et habitudes.

Mais, pour le malheur de tous les êtres tri-cérébraux de Notre Grand Univers, quel que soit leur degré de raison, l'existence de chacun de leurs groupes déjà plus ou moins organisé est en général très courte, en raison, là encore, de cette destruction mutuelle périodique qui est leur particularité principale.

Dès que se sont établis, dans l'existence générale d'un

de leurs groupes, d'excellents usages êtriques, ce terrible processus se déclenche soudain, anéantissant les bonnes coutumes et habitudes acquises par automatisme au cours des siècles ; ou bien les êtres de ce groupe tombent sous l'influence d'êtres d'un autre groupe, n'ayant rien de commun avec ceux sous l'influence desquels ils se trouvaient auparavant.

Aussi toutes ces coutumes et habitudes morales sont-elles bientôt remplacées par de « nouvelles », dont la plupart sont fabriquées à la hâte et ne sont bonnes « que pour la mode du jour », comme on dit. »

Chapitre 35
Modification au cours de chute prévu pour le vaisseau intersystémaire « Karnak »

TANDIS que Belzébuth parlait avec ses proches, on vint l'avertir que le capitaine du vaisseau sollicitait la permission de lui parler personnellement.

Dès que Belzébuth y eut consenti, le capitaine entra, se tourna vers lui, le salua respectueusement, et lui dit :

— Haute Révérence, au début de notre voyage, vous avez daigné nous dire que vous vous décideriez peut-être, au retour, à aborder la Sainte Planète du Purgatoire, pour y voir la famille de votre fils Touilân. Si telle est réellement votre intention, il serait bon que vous m'en donniez l'ordre tout de suite car nous traverserons bientôt le système solaire « Khalmiani », et si, pour le traverser, nous ne modifions pas dès maintenant l'orientation de notre vaisseau, nous augmenterons de beaucoup la durée de sa chute.

— Oui, mon cher capitaine, répondit Belzébuth, il ne serait pas mauvais de passer par cette Sainte Planète. Qui sait ? Aurai-je encore une occasion aussi favorable de m'y rendre et de voir la famille de mon cher fils Touilân ?

Le capitaine, après avoir salué, était sur le point de se retirer, quand Belzébuth sembla soudain se rappeler quelque chose :

— Attendez, mon cher capitaine, j'ai une autre prière à vous adresser.

Et lorsque le capitaine, s'étant approché, se fut assis sur le siège qu'on lui désignait, Belzébuth reprit :

— Je vous demanderai, après notre visite à la Sainte Planète du Purgatoire, de bien vouloir changer la direction de notre vaisseau *Karnak,* afin que nous puissions nous poser en cours de route, à la surface de la planète « Deskaldino ».

En effet, cette planète est actuellement le lieu permanent d'existence du grand Sarounourishan, mon premier éducateur, qui fut la cause principale de la spiritualisation de toutes les parties de cette présence générale qui est aujourd'hui la mienne.

Et j'aurais voulu, avant de regagner le lieu de mon avènement, profiter de la circonstance, comme je l'ai déjà fait en une autre occasion, pour tomber aux pieds du premier créateur de mon essence vraie, d'autant plus qu'en revenant aujourd'hui de ma dernière conférence, il m'apparaît personnellement, comme d'ailleurs à la plupart des individus qui s'approchent de moi, que le fonctionnement de chacune des parties spiritualisées de ma présence générale actuelle est pleinement satisfaisant ; et cela fait surgir en moi une impulsion êtrique inextinguible de profonde reconnaissance envers le grand Sarounourishan.

Je sais bien, mon cher capitaine, que je ne vous donne pas là une tâche très facile, car j'ai déjà été témoin des difficultés qu'il y a à satisfaire une telle demande, lorsque, avant de descendre sur la planète Karataz, lieu de mon avènement, où nous retournions après la grâce qui m'avait été accordée, j'ai voulu pour la première fois me rendre sur la planète Deskaldino, et que le capitaine du vaisseau intersystémaire l'*Omniprésent,* qui y avait consenti, se fut mis à orienter la chute du vaisseau en direction de l'atmosphère de cette planète.

Surmontant à grand'peine toutes les difficultés, il put cependant accomplir ce que je lui avais demandé, me donnant ainsi la possibilité, avant de retourner dans ma

patrie, d'aller sur la planète Deskaldino, et d'avoir le bonheur d'y saluer le créateur de mon essence êtrique actuelle, le grand Sarounourishan, et d'y recevoir ce qui m'était le plus cher et le plus précieux — sa « bénédiction de créateur ».

A cette demande de Belzébuth, le capitaine du vaisseau *Karnak* répondit :

— A vos ordres, Haute Révérence. Je réfléchirai aux moyens de satisfaire votre désir. J'ignore quels obstacles a rencontrés le capitaine du vaisseau *Omniprésent,* mais en ligne directe entre la Sainte Planète du Purgatoire et la planète Deskaldino nous trouverons un système solaire nommé « Salzmanino », qui renferme de nombreuses concentrations cosmiques, destinées, en vue du processus général trogoautoégocratique, à la transformation et au rayonnement de la substance zilnotrago. Par conséquent notre vaisseau *Karnak* aura des difficultés à poursuivre sa chute en droite ligne à travers ce système.

En tout cas, d'une manière ou d'une autre, je m'efforcerai, Haute Révérence, de satisfaire le désir que vous avez exprimé. »

Ayant dit, le capitaine se leva, salua respectueusement Belzébuth, et sortit.

Lorsque le capitaine eut quitté les lieux où Belzébuth s'entretenait avec ses proches, son petit-fils Hassin courut à lui, s'assit comme d'habitude à ses pieds, et, d'un ton caressant, lui demanda de poursuivre son récit sur ce qui lui était arrivé après son voyage dans la capitale de la grande communauté des êtres de la planète Terre, capitale nommée alors Saint-Pétersbourg.

Chapitre 36
Encore un petit rien sur les Allemands

DE Saint-Pétersbourg, dit Belzébuth, je gagnai tout d'abord les pays scandinaves ; après quoi je me fixai dans le principal centre de l'important groupe d'êtres de l'Europe actuelle, que l'on nomme « Allemagne ».

Ayant dit, Belzébuth caressa la tête bouclée de Hassin, puis avec un sourire malicieux, mais plein de bonté, continua :

— Cette fois-ci, mon enfant, comme je veux te communiquer certaines notions de l'étrangeté des êtres tricérébraux appartenant à cette communauté de l'Europe actuelle, je renoncerai à mon habitude d'entrer dans toutes sortes de détails pour t'initier à mes connaissances — et je te poserai un « problème ». En t'attachant à le résoudre, tu comprendras à fond le caractère spécifique du psychisme des êtres de ce groupe européen actuel, et pour ton penser actif ce sera un exercice idéal.

L'original problème que j'ai imaginé à ton intention consistera pour toi à déduire, par une active méditation, les données logiques dont l'ensemble te révèlera dans son essence même la raison pour laquelle ces êtres, en quelque endroit de leur « Vaterland » qu'ils se trouvent, ont l'innocente coutume, dès qu'ils se rassemblent à plusieurs pour célébrer quelque « solennité », ou simplement pour « faire la fête », de chanter un couplet de leur invention, dont voici les remarquables paroles :

Blödsinn, Blödsinn,
Du mein Vergnügen,
Stumpfsinn, Stumpfsinn,
Du meine Lust...

Eh bien, mon enfant, si tu parviens à déchiffrer cette énigme, ta présence générale connaîtra l'entière réalisation de cette sage sentence de notre cher maître Mullah Nassr Eddin, qui se formule ainsi :

« Le comble du plaisir, c'est d'obtenir l'utile en même temps que l'agréable ».

Or, cela te sera utile, parce que ce sera un exercice idéal pour ton penser actif — et agréable, parce que tu satisferas ainsi ta curiosité, en pénétrant à fond le trait spécifique du psychisme des êtres tri-cérébraux qui appartiennent à ce groupe européen actuel.

Comme les êtres de ce groupe contemporain sont, ainsi que je te l'ai déjà dit, les successeurs directs des anciens Grecs en matière d'invention de « sciences » de toutes sortes, et comme le problème que je t'ai posé peut t'amener, hors de toute possibilité de confrontation logique, à des conclusions diamétralement contradictoires entre elles, je trouve nécessaire de t'aider un peu en te faisant connaître deux autres faits.

Le premier est que certains mots de cette chanson sont intraduisibles en aucune autre langue de ta planète — bien qu'elle en soit tellement pourvue qu'on la nomme « l'hydre aux mille langues » — et le second, qu'à partir du moment où l'impulsion d'inventer toutes sortes de moyens funestes pour « affaiblir » le « penser logique êtrique », déjà bien assez piteux sans cela, se fut définitivement formée chez les êtres de ce groupe, et leur fut devenue inhérente, comme elle l'avait été chez les anciens Grecs, ils inventèrent une « règle grammaticale » selon laquelle, au cours de leurs « échanges d'opinions », ils placent toujours la négation après l'affirmation ; par exemple, au lieu de dire « Je ne veux pas de cela », ils disent toujours « Je veux de cela ne pas ».

Du fait de cette « règle grammaticale », celui qui écoute est tout d'abord forcé de considérer chaque proposition comme passible de réalisation, ce qui a pour

effet de susciter en lui un certain « diardoukino êtrique » ou, comme ils le diraient eux-mêmes, une certaine « expérience » ; et ce n'est que plus tard, lorsque celui qui parle en se conformant à cette règle grammaticale prononce enfin leur fameux « nicht », qu'il en résulte chaque fois en leur présence générale quelque chose qui les amène lentement mais sûrement à ce trait spécifique que présente leur psychisme, et dont la découverte constitue précisément l'original problème que je t'ai posé. »

Chapitre 37
La France

UN peu plus tard, Belzébuth reprit :

— Après l'Allemagne, mon existence sur le continent d'Europe se poursuivit pendant quelque temps parmi les êtres de la communauté nommée « Italie », et après l'Italie, dans cette communauté qui était devenue pour les êtres de Russie la « source nourricière » de ce « vice » fixé au cours des derniers siècles dans le processus anormal d'existence ordinaire des êtres terrestres tri-cérébraux, et que l'on nomme « suggestibilité » — autrement dit, je me fixai parmi les êtres de la communauté de « France ».

Et maintenant, mon enfant, je veux te faire connaître les aspects spécifiques du psychisme de ces êtres tri-cérébraux de France, et cela d'une façon telle que tu puisses en même temps te rendre compte à quel point s'est affaiblie, chez tes favoris, la faculté normale de cristalliser toutes les données êtriques permettant un discernement personnel et impartial, et comment se constitue en eux, sur chaque réalité, une opinion subjective de l'essence, parfois tout à fait opposée à ce qu'elle aurait été s'ils avaient perçu directement cette même réalité au moyen d'impressions personnelles.

Ce que je viens de te dire peut être parfaitement mis en lumière si nous prenons comme exemple son application aux êtres Français.

Le fait est qu'aujourd'hui, chez les êtres de tous les groupes du continent d'Europe, où se concentre ce qu'ils appellent leur « culture », aussi bien que chez ceux de tous les autres continents, se cristallisent infailliblement, dès le début de leur formation en tant qu'êtres responsables, certaines données sur lesquelles se fonde leur représentation de l'individualité de ces Français, et qui engendrent en eux l'idée bien arrêtée que, de tous leurs semblables sur la planète Terre, ces Français sont, selon leur expression, les plus « licencieux » et les plus « débauchés ».

Avant que je choisisse la communauté de France comme lieu d'existence permanent, s'était déjà constituée en ma propre présence une représentation analogue, car étant allé un peu partout, parmi les êtres des divers groupes peuplant la surface de ta planète, je les avais souvent entendu émettre, dans la conversation, une telle opinion sur les êtres Français.

J'avais pourtant, comme je te l'ai déjà dit, visité plus d'une fois cette communauté de France, mais je n'avais pas spécialement prêté attention, lors de ces voyages, aux particularités du psychisme de ces êtres, non plus qu'à l'opinion que l'on s'en faisait dans presque toutes les autres communautés de là-bas.

Cette fois, je me fixai dans une de leurs villes de province ; bien entendu, ma présence s'attendait instinctivement à percevoir des impressions suscitées par les manifestations « licencieuses » et « débauchées » des êtres de l'endroit ; mais je ne tardai pas à constater, à ma profonde et croissante surprise, que je n'aurais rien de tel à percevoir.

Plus tard, lorsque je me fus mis à les fréquenter et à me lier d'amitié avec certains d'entre eux, ainsi qu'avec leurs familles, non seulement se décristallisèrent peu à peu chez moi toutes les données de cette « opinion machinale », mais à leur tour vinrent se cristalliser en ma présence des « données êtriques » provoquant le besoin impérieux de savoir pour quelle raison avait précisément pu se constituer, dans la présence générale des êtres d'autres communautés, une opinion si peu conforme à la réalité.

Cette question m'intéressait de jour en jour davantage, parce que, existant parmi eux, je voyais clairement que, loin d'être les plus « débauchés » et les plus « immoraux »,

les êtres de cette communauté étaient, bien au contraire, les plus « patriarcaux » et les plus « vertueux » de tous les êtres tri-cérébraux groupés sur le continent d'Europe.

Je me mis alors à faire des observations spéciales, et à recueillir les renseignements voulus, afin d'élucider les raisons de cette méprise de tes favoris contemporains.

Tant que je demeurai dans cette ville de province, je ne pus rien élucider du tout, mais plus tard quand je me rendis dans la capitale de ces êtres Français, dès le premier jour, les principales causes de ce malentendu devinrent peu à peu claires à ma raison.

Pour découvrir ces causes, je m'appuyai sur mes observations et mon jugement impartial, ainsi que sur les faits suivants :

Arrivé dans la capitale nommée « Paris » — qui, soit dit en passant, était déjà devenue, dans les « cristallisations logicnestériennes » des êtres terrestres tri-cérébraux de tous les continents, le centre même de leur « culture » imaginaire, telles que l'avaient été en leur temps, pour les êtres des époques passées, les villes de Samlios, Kourkalaï, Babylone, et autres lieux — je me rendis directement de la gare à un hôtel qui m'avait été recommandé par des amis de Berlin.

La première chose que je constatai fut que le personnel de l'hôtel était entièrement composé d'étrangers, dont la plupart parlaient anglais, alors que peu de temps auparavant, comme je l'appris, tous les employés de ce même hôtel ne parlaient que russe.

Le lendemain de mon arrivée en cette Samlios contemporaine, je me mis à la recherche d'un être appartenant à la communauté de Perse, qui m'avait été recommandé, dans la capitale de cette communauté, par l'un de mes bons amis, lui-même Persan.

Mon nouvel ami persan me proposa le soir même d'aller faire un tour sur le « boulevard des Capucines », comme ils disent, et de nous asseoir un moment à leur fameux « Grand Café ».

Arrivés au « Grand Café », nous prîmes place à l'une des nombreuses tables qui occupaient, comme il est d'usage à Paris, la moitié du trottoir.

Comme je te l'ai déjà dit, un « café », pour les êtres du continent d'Europe, tient la même place qu'un « tchaïkhané » pour ceux du continent d'Asie ; la seule différence est que, dans les tchaïkhanés du continent d'Asie, on vous sert un liquide rougeâtre extrait d'une fleur bien connue de tous, tandis que dans les cafés du continent d'Europe le liquide que l'on vous sert est absolument noir, et personne n'en connaît l'origine, si ce n'est le propriétaire de l'établissement.

Nous nous mîmes à boire le liquide noir nommé « café » qu'on nous avait servi. Là encore, je remarquai que tous les serveurs de ce Grand Café, ou, comme on les appelle, les « garçons », étaient des êtres appartenant à d'autres communautés d'Europe, et, pour la plupart, à celle qui porte le nom d' « Italie ».

Sache qu'en général, dans cette partie de la ville de Paris, ou mieux, dans ce « Paris étranger », chaque « affaire » est la spécialité d'êtres appartenant à l'une ou l'autre des communautés actuelles du continent d'Europe, aussi bien que d'autres continents.

Ainsi donc, nous étions attablés à ce fameux Grand Café, ou plutôt sur la rue, devant le Grand Café, et nous regardions les passants qui se promenaient en flânant sur l'autre moitié du trottoir.

Parmi eux on voyait des êtres de presque tous les pays d'Europe, ainsi que d'autres continents — de préférence, bien entendu, de communautés dont c'était le tour d'être prospères ; cependant, dans cette foule, prédominaient les êtres du continent d'Amérique.

Les êtres du continent d'Amérique avaient déjà défini-

tivement remplacé à Paris les êtres de la grande communauté de Russie, depuis la « mort » de cette dernière.

La plupart de ces flâneurs étaient des êtres de la classe dirigeante, habitués à venir fréquemment « prendre l'air dans la capitale du monde », comme ils disent.

Parmi eux se trouvaient également de nombreux commerçants, venus chercher à Paris ce qu'on appelle des « articles de mode », et surtout de la parfumerie et des toilettes féminines.

On distinguait encore, dans la multitude bigarrée qui circulait sur le boulevard des Capucines, quantité d'adolescents venus là spécialement pour étudier les « danses à la mode » et apprendre à confectionner des « chapeaux dernier cri ».

Tandis que tout en causant nous examinions cette foule hétéroclite où les visages exprimaient la satisfaction de voir enfin se réaliser un rêve si longtemps caressé, mon nouvel ami, le jeune Persan, s'écria tout à coup avec étonnement, en se tournant vers moi, et me montrant du doigt un couple qui passait :

« Regardez, mais regardez donc ! Voilà de « vrais Français ! »

Je regardai, et vis qu'en effet ce couple ressemblait énormément aux êtres Français que j'avais vus dans les villes de province.

Lorsque nous les eûmes perdus de vue, nous discutâmes sur les causes qui avaient bien pu amener ce couple de « vrais » Français dans ce quartier de leur « capitale ».

Après diverses suppositions, nous nous arrêtâmes tous deux à l'idée que ces Français demeuraient probablement dans les faubourgs du vrai Paris et s'étaient rendus chez des parents habitant une partie de ce Paris située juste à l'opposé, pour y célébrer quelque solennité familiale.

De toute évidence, ils avaient dû boire, à cette solennité familiale, un peu plus que de raison, et, la fête finie,

légèrement ivres, n'avaient pas voulu faire de détour pour rentrer chez eux, et s'étaient décidés à prendre le chemin le plus direct. Et ce chemin direct passait précisément devant le Grand Café.

C'était là probablement la seule raison pour laquelle ces vrais Français se trouvaient dans ce quartier de Paris.

Tout en causant, nous ne cessions d'observer les allées et venues des passants, attifés à la toute dernière mode.

La plupart d'entre eux exhibaient en effet les dernières créations de la mode, mais on voyait bien que leurs vêtements venaient tout juste d'être achetés — la veille ou le jour même — et en observant de près leurs visages pour voir comment ils s'accordaient à leurs vêtements, on pouvait se convaincre à coup sûr que chez eux, dans le processus ordinaire de leur existence, ils n'avaient guère les moyens de s'habiller aussi richement, et de se sentir si à leur aise.

Bientôt, parmi ces « princes étrangers de passage » — comme certains « indigènes » les nomment — fourmillèrent toutes sortes de « professionnels des deux sexes », étrangers eux aussi, mais déjà parfaitement « acclimatés » à ce quartier de Paris. Mon jeune Persan me proposa alors de me servir de cicerone parisien et de m'emmener dans les « endroits mal famés » de la ville pour y voir la « débauche française ». J'acceptai, et nous quittâmes le Grand Café pour nous diriger vers une « maison publique » située non loin de là.

J'appris que le propriétaire de ce « noble établissement » était un Juif espagnol.

Dans les salons de la maison se tenaient quantité de femmes ; il y avait là des Polonaises, des Viennoises, des Juives, des Italiennes, et jusqu'à deux négresses.

J'aurais aimé voir quel air pouvait bien avoir une vraie femme française dans ce milieu ; mais j'appris par mes questions qu'il n'y avait pas une seule « vraie Française » dans tout l'établissement.

Quittant alors cette « maison publique », nous redescendîmes sur le boulevard ; tout en nous promenant, nous observions la foule disparate des flâneurs.

Nous croisions sur notre passage de nombreux êtres de sexe féminin trahissant par des signes évidents le but de leurs « recherches nocturnes » sur ces boulevards.

Toutes ces femmes appartenaient aux nationalités déjà énumérées, et à d'autres encore ; il y avait là des Suédoises, des Anglaises, des Russes, des Espagnoles, des Moldaviennes... mais pour ainsi dire pas une seule vraie Française.

Bientôt des êtres suspects de sexe masculin nous accostèrent pour nous proposer de faire avec eux quelque chose comme « les Grands-Ducs ».

Je ne comprenais pas encore ce que signifiait « les Grands-Ducs », mais, en posant diverses questions, j'appris que ces étranges mots avaient naguère à Paris, du temps où florissait la « Russie monarchique » aujourd'hui défunte, un sens bien déterminé.

A cette époque les êtres de Russie qui appartenaient à la classe dirigeante aimaient beaucoup la « capitale du monde » et y faisaient de fréquentes visites. Or chacun d'eux, ou presque, se faisait passer par vantardise pour un personnage titré : « comte », « baron », « duc », mais plus souvent encore « grand-duc ». Et comme ils ne manquaient jamais de faire le tour des endroits suspects du « Paris étranger », cette promenade se vit surnommée par les guides professionnels, et s'appelle encore aujourd'hui, « la tournée des Grands-Ducs ».

Ayant pris un de ces guides, nous allâmes voir les curiosités nocturnes de cette « Kourkalaï » contemporaine.

Nous nous arrêtâmes en des « antres » divers ; nous fûmes au café des « pédérastes », puis au club des « lesbiennes », puis en de nombreux autres « foyers funestes », où l'on voyait toutes sortes de choses anormales, comme il s'en passe de temps à autre dans tous

les principaux « centres de culture » de ces infortunés phénomènes tri-cérébraux.

De visite en visite à ces endroits suspects, nous arrivâmes enfin dans les rues du fameux « Montmartre » — à vrai dire, non pas de Montmartre même, mais de la partie basse du quartier ainsi nommé, où abondent de funestes « boîtes de nuit » de toutes sortes, d'ailleurs destinées non pas aux êtres de la communauté de France, mais exclusivement aux « étrangers ».

Outre ces établissements mal famés, on trouve encore là-bas de nombreux restaurants de nuit, réservés, eux aussi, aux étrangers de passage ; ils sont ouverts jusqu'à l'aube.

D'ailleurs ce quartier-là ne s'anime en général que la nuit ; le jour, tout y est presque « mort », et l'on n'y voit jamais personne.

Presque tous les restaurants possèdent ici ce qu'on appelle une « estrade » sur laquelle sont représentées diverses « scènes extraordinaires » se passant, soi-disant, parmi des êtres existant dans d'autres contrées de la surface de cette planète.

On y montre la « danse du ventre » des êtres Africains, les Caucasiens avec leur « danse aux poignards », les « mulâtres » avec leurs serpents, bref, tout ce qui, pendant la saison, est regardé comme « l'attraction à la mode ».

Mais tout ce qu'ils montrent là, dans leurs « théâtres montmartrois », comme se passant chez les êtres de leurs semblables qui peuplent d'autres continents de leur planète, n'a en tout cas rien de commun avec ce que j'ai vu de mes propres yeux sur les lieux mêmes, moi qui suis allé partout, et qui ai toujours pris un vif intérêt à regarder et étudier toutes les manifestations spécifiques des êtres de chaque pays.

A Montmartre se sont récemment ouverts un grand nombre de « restaurants russes spéciaux ». Or, les « artistes » ou « acteurs » qui se produisent dans ces restaurants

russes spéciaux, comme dans presque tous les autres restaurants, sont précisément des êtres de la grande communauté de Russie, et même pour la plupart, des êtres de l'ancienne « classe dirigeante ».

Il est intéressant de remarquer à ce propos que les pères et grand-pères des « artistes » ou « acteurs » de ces « théâtres-restaurants » actuels, mortifiaient et outrageaient naguère, dans ces mêmes établissements, avec leur argent qu'ils devaient à la sueur de leurs paysans, la dignité individuelle d'êtres d'autres communautés ; aujourd'hui, leurs enfants et petits-enfants s'humilient à leur tour, pour la satisfaction des « caprices hassnamoussiens » de nouveaux « êtres cousus d'argent » venus d'autres communautés.

Pour définir cet état de choses, notre cher Mullah Nassr Eddin a, cette fois encore, une sentence fort sage. Il dit :

« Si le papa aime à danser au son du violon, son fils en sera sûrement réduit à jouer de la grosse caisse ».

J'étais assis dans un de ces restaurants avec mon jeune ami persan, lorsque celui-ci fut appelé par d'autres Persans de sa connaissance, et je restai seul à table, avec le champagne qu'il est obligatoire de consommer la nuit dans les restaurants de Montmartre. »

A ce moment, Belzébuth soupira profondément, puis, comme à contre-cœur, reprit son récit :

— Voici qu'en te racontant cette soirée passée parmi des êtres tri-cérébraux actuels de là-bas, dans un restaurant de Montmartre, la « sensation étrique sarpitimnienne » que j'éprouvai alors ressuscite involontairement en moi ; et les souvenirs que j'ai, en ce moment même, de toute cette expérience s'associent avec tant d'intensité et d'insistance dans les trois parties spiritualisées de ma présence générale qu'ils me contraignent à m'écarter de notre thème, afin de partager avec toi les tristes et pénibles réflexions auxquelles m'amena ma solitude dans cet épouvantable milieu montmartrois, après le départ de mon jeune cicerone persan.

Le fait est que pour la seconde fois de mon existence s'effectua alors en mon être ce processus de « sensation étrique sarpitimnienne », qui avait engendré jadis en ma présence générale un sentiment de révolte devant les affligeants résultats objectifs qui survinrent et surviendront peut-être encore sur la planète Terre, ou même dans tout Notre Grand Univers, du seul fait de l' « imprévoyance » de nos Très Hauts et Très Saints Individuums cosmiques.

Et cette fois-ci, mon penser étrique se mit à associer dans l'ordre suivant :

« Comment ont-ils pu ne pas prévoir, dans leurs calculs du mouvement harmonique des concentrations cosmiques, que la comète Kondour et cette infortunée planète Terre entreraient en collision ?

« Si ceux qui auraient dû le faire avaient prévu la chose, aucun des malheurs qui suivirent et qui découlèrent les uns des autres ne seraient arrivés. Et il n'aurait pas été nécessaire d'implanter dans la présence des premiers êtres tri-cérébraux de cette malencontreuse planète le funeste organe kundabuffer, qui fut à l'origine de tant de terribles et affligeants résultats.

« Il est vrai que par la suite, ce funeste organe, ayant cessé d'être nécessaire, fut détruit ; mais cette fois non plus ils ne prévirent pas qu'en détruisant l'organe ils ne supprimeraient pas, par là même, la possibilité que les conséquences de ses propriétés ne se cristallisent aisément dans la présence des êtres des générations suivantes, en raison du mode d'existence qui leur est propre.

« En d'autres termes, ils ne prévirent pas, cette fois non plus, que s'il était possible de détruire cet organe, la loi cosmique fondamentale d'Heptaparaparshinokh, avec ses « mdnel-inn » n'en demeurait pas moins la même, quant au processus évolutif, pour les êtres tri-cérébraux de

la planète Terre comme pour tout ce qui existe dans l'Univers.

« Et c'est plus particulièrement à cette seconde imprévoyance, presque criminelle, qu'est due la terrible situation où se trouvent les êtres tri-cérébraux d'ici, en ce sens que, d'une part, leur présence générale comporte, comme celle de tous les êtres tri-cérébraux de Notre Grand Univers, toutes les possibilités requises pour le revêtement des « corps êtriques supérieurs », et que d'autre part il leur est presque impossible, en raison de la cristallisation, qui leur est devenue innée, des diverses conséquences des propriétés de l'organe kundabuffer, de pousser jusqu'au degré voulu le perfectionnement de ces parties supérieures sacrées qui se revêtent en eux. Or puisque, selon les lois cosmiques fondamentales, des formations telles que les « parties êtriques supérieures » qui se revêtent dans la présence des êtres tri-cérébraux ne sont pas sujettes à décomposition sur les planètes, et que par contre le corps planétaire des êtres ne peut exister éternellement et doit inévitablement subir en son temps le processus du raskouârno sacré, les infortunés corps êtriques supérieurs des êtres terrestres tri-cérébraux sont réduits à languir éternellement en des revêtements planétaires extérieurs de toutes sortes. »

« Or donc, mon enfant, assis tout seul dans ce restaurant de Montmartre, et regardant autour de moi, je continuais à réfléchir :

« Combien de siècles ont passé depuis que j'ai commencé à observer l'existence des êtres tri-cérébraux de cette malheureuse planète !

« Au cours de ces longs siècles, un grand nombre d'Individuums sacrés leur ont été envoyés d'En-Haut, avec la mission spéciale de les aider à se libérer des conséquences des propriétés de l'organe kundabuffer ; et cependant, rien n'a changé ici, et le processus d'existence êtrique ordinaire est resté tel qu'il était autrefois.

« Pendant tout ce temps-là, aucune différence n'est apparue chez les êtres tri-cérébraux de cette planète : ceux qui existaient il y a près de cent siècles étaient pareils aux contemporains que j'ai là, devant moi.

« Les êtres assis dans ce restaurant de Montmartre ne sont-ils pas les mêmes et ne se comportent-ils pas d'une manière aussi indigne que les êtres de la ville de Samlios, sur le continent Atlantide, ville qui était considérée par tous les êtres tri-cérébraux du temps comme « la source et le lieu de concentration des résultats acquis dans le sens du perfectionnement de la raison » — ou comme leur principal « centre de culture », dirait-on aujourd'hui — et où j'allais parfois m'asseoir dans leurs restaurants d'alors, appelés « sakroupiakis », avec les viveurs de ce temps-là ?

« Après le désastre de l'Atlantide, de nombreux siècles s'écoulèrent.

« Les êtres tri-cérébraux se multiplièrent considérablement ; leur « centre de culture » principal se trouvait alors sur le continent de « Grabontzé », qui porte aujourd'hui le nom d'Afrique.

« De nombreux siècles passèrent encore. Leur centre de culture devint ensuite la ville de « Kourkalaï », sur le continent d'Asie, dans le pays nommé « Tikliamouish ».

« Il m'arrivait aussi en ce temps-là de m'asseoir avec eux dans leurs « kaaltanés », qui étaient l'équivalent de leurs restaurants actuels. N'y ai-je pas été témoin de scènes de ce genre ?...

« Là-bas, en face de moi, ce gros monsieur avec une énorme excroissance sur le cou, qui est assis avec deux filles des rues... Si on l'habillait d'un costume « kâfirien », ne serait-il pas la copie exacte de ce personnage que je vis jadis dans un kaaltané de la ville de Kourkalaï ?

« Ou bien là, à ma gauche, à cette autre table, ce

jeune homme qui dénonce avec conviction, d'une voix criarde, à ses « compagnons de bouteille », la raison des désordres qui viennent d'éclater dans une communauté quelconque... si on le coiffait d'un « tchambardakh », ne ressemblerait-il pas d'une façon frappante à ce qu'on appelait alors un vrai « Klian-des-montagnes » ?

« Et cet autre, de haute taille, qui joue au grand seigneur, trônant tout seul dans son coin, et qui de temps en temps fait de l'œil à une dame assise auprès de son mari à la table voisine ; n'est-il pas un vrai « Verounkietz » ?

« Et les garçons qui servent les clients, tels des chiens la queue basse entre les jambes, ne dirait-on point des esclaves « Asklaïs » ?

« Après Tikliamouish, quelques siècles s'écoulèrent encore. Et je me trouvai dans leur majestueuse ville de Babylone.

« N'en allait-il pas exactement de même ? Et les êtres tri-cérébraux de la ville de Babylone n'étaient-ils point ces mêmes Asklaïs, Kâfiriens, Verounkietzs, Klians et autres ?

« Seuls avaient changé leurs costumes, et le nom de leurs nationalités. Du temps de Babylone, ils étaient appelés Assyriens, Persans, Sikitians, Aravians et autres noms se terminant tous en « ian » ou en « ien ».

« Oui... et après tant de siècles, me voilà de nouveau dans ce qui est aujourd'hui leur centre de culture, la ville de Paris.

« Et c'est toujours la même chose... Des cris, du bruit, des rires, des injures, comme à Babylone, à Kourkalaï, et même à Samlios, leur premier centre de culture.

« Les êtres actuels ne s'assemblent-ils pas pour passer le temps d'une manière indigne d'êtres tri-centriques, comme l'ont fait les êtres de toutes les périodes passées sur cette infortunée planète ?

« Pendant tout le temps où j'ai observé ces malheureux,

non seulement des peuples entiers et de nombreux centres de culture disparurent sans laisser de traces, mais les terres mêmes sur lesquelles ils existaient furent totalement modifiées ou disparurent elles aussi de la face de cette infortunée planète, comme il advint du continent « Atlantide ».

« Après Samlios, ils établirent leur nouveau centre sur le continent de « Grabontzé ». Là encore, les peuples ne s'éteignirent-ils pas de la même façon ? Et si le continent lui-même ne fut pas englouti, l'emplacement du centre fut si bien recouvert par les sables qu'il n'y reste plus aujourd'hui qu'un désert, connu sous le nom de « Sahara ».

« De nouveau les siècles passèrent ; leur centre se constitua à Tikliamouish. Qu'en reste-t-il, si ce n'est le désert nommé de nos jours « les sables noirs » ?

« Peut-être quelque peuple jadis célèbre fut-il alors épargné, mais aujourd'hui, à sa millième génération, il végète quelque part dans la plus complète nullité, non loin de l'endroit qu'il habitait autrefois.

« Les siècles succédèrent aux siècles...

« Je vis leur centre de Babylone ; qu'en est-il demeuré, de cette réellement grande Babylone ? Une poignée de pierres, sur l'emplacement de la ville ; et quant aux grands peuples d'autrefois, il n'en reste plus que quelques survivants, considérés par leurs contemporains comme tout à fait insignifiants.

« Et qu'adviendra-t-il de leur centre de culture actuel, de la ville de Paris, et des peuples aujourd'hui puissants qui gravitent autour d'elle, tels que Français, Allemands, Anglais, Hollandais, Italiens, Américains, et ainsi de suite ?

« Les siècles à venir le montreront.

« En attendant, une seule chose est sûre : ces malheureux germes de corps êtriques supérieurs qui étaient apparus et qui apparaissent encore en certains êtres terrestres tri-cérébraux sont condamnés, comme je te l'ai déjà dit, à languir et languir dans la présence de formations anormales de

toutes sortes — formations qu'il est devenu propre à cette infortunée planète Terre d'élaborer, en raison des conséquences non conformes aux lois dues à l'imprévoyance de certains de nos Très Grands et Très Saints Individuums cosmiques. »

« J'étais encore absorbé dans ces réflexions, si tristes pour mon essence, lorsque revint mon nouvel ami, le jeune Persan.

Au bout de quelque temps, cet endroit devenant par trop bruyant et étouffant, nous décidâmes de le quitter pour un autre restaurant de Montmartre.

Mais comme nous nous levions pour partir, les êtres du petit groupe assis à la table voisine, nous ayant entendu discuter de l'endroit où nous voulions nous rendre, nous adressèrent la parole, nous invitant à nous asseoir quelques instants à leur table, avant de repartir avec eux vers le nouveau restaurant. Ils nous prièrent seulement d'attendre un de leurs amis.

Nos nouvelles connaissances étaient des êtres du continent d'Amérique.

Bien que l'ambiance fût de moins en moins agréable, et que le tumulte des voix ivres s'accrût, nous acceptâmes tout d'abord d'attendre leur camarade ; mais un scandale ayant éclaté dans un des recoins du restaurant, nous sortîmes aussitôt sans ces Américains.

Le scandale dont je viens de parler avait éclaté parce qu'un être venait de lancer à la tête d'un de ses convives une bouteille de champagne, et cela tout bonnement parce que celui-ci refusait de boire à la santé du premier ministre d'un gouvernement quelconque, mais voulait, à tout prix, boire à la santé du sultan de Touggourt.

L'un des Américains, qui ne voulait pas, lui non plus, attendre davantage, nous accompagna au nouveau restaurant.

A le connaître de plus près, cet être tri-cérébral nous apparut fort gai, observateur, et volubile.

Tout le long du chemin, puis au nouveau restaurant, il ne cessa de parler et de nous faire rire.

Il nous amusait surtout par ses remarques habiles et pénétrantes sur les dehors comiques des passants et des clients du restaurant.

En l'interrogeant, j'appris que cet Américain était propriétaire à Paris d'une grande école de danses modernes.

D'après tout ce qu'il me dit de son affaire, je compris que les élèves de son école étaient exclusivement des Américains, qui venaient avant tout y apprendre la nouvelle danse favorite, le « fox-trot ».

Je compris aussi que ce « fox-trot » était d'origine purement américaine, et que c'était surtout en Amérique qu'il faisait fureur.

Aussi, tandis que nous choisissions ensemble une nouvelle marque de champagne, ce joyeux Américain ayant un instant cessé son bavardage, je lui demandai :

— Dites-moi, je vous prie, cher Mister ! Pourquoi, dans ces conditions, n'avez-vous pas fait votre école chez vous, en Amérique, au lieu de la faire ici, dans la ville de Paris, si loin de votre patrie et du lieu d'origine de ce bienfaisant « fox-trot » ?

— Comment ?... Comment ?... s'exclama-t-il sur un ton de surprise sincère. Apprenez que j'ai une grande famille ! Si j'avais fait mon école dans ma patrie, non seulement tous les miens mourraient de faim, mais je n'en tirerais pas même de quoi louer quelque humide local new-yorkais, pour nous abriter, en cas de mauvais temps, des vents glacés de là-bas.

« Ici, au contraire, dans la ville de Paris — que Notre Créateur en soit loué — il y a autant d'amateurs que l'on veut pour apprendre ce « fox-trot », et pour payer sans marchander.

— Je ne comprends pas, interrompis-je. Vous dites que

vos élèves se recrutent exclusivement parmi vos compatriotes de passage, et, en même temps, que là-bas personne n'aurait fréquenté votre école. Comment le comprendre ?

— Justement, c'est toute l'astuce ! répondit cet honorable Américain. Elle tient à l'un de ces minuscules et innombrables « rouages psychologiques » dont l'ensemble constitue la « sottise » de mes compatriotes.

« Le fait est que mon école se trouve à Paris, ou, comme le disent chez nous, en Amérique, les « gens d'esprit », dans la Babylone contemporaine.

« Et cette Babylone contemporaine jouit parmi nos Américains d'une si grande popularité que chacun d'eux considère comme une obligation de visiter cette « capitale du monde ».

« Tout Américain tant soit peu fortuné doit absolument s'y rendre.

« A propos, savez-vous que chez nous, en Amérique, faire fortune n'est pas chose si facile ? Il faut être en Europe pour penser qu'en Amérique les dollars traînent dans les rues. En fait, pour ceux qui vivent là-bas, ces dollars, je le répète, ne sont fichtrement pas faciles à se procurer. Chaque « cent » se gagne à grand'peine, au prix d'un labeur physique personnel.

« Chez nous, en Amérique, on ne paie pas, comme en certains pays d'Europe pour la « célébrité », la « renommée », le « talent », et autres valeurs éphémères.

« Par exemple, ici, en Europe, si un artiste quelconque peint une fois par hasard un bon tableau et devient célèbre, plus tard, quelles que soient les croûtes qu'il exécute, le public les achètera toujours, pour la seule raison que ce sont là des œuvres signées du « fameux » artiste Un-Tel.

« A cet égard, en Amérique, il en va tout autrement.

« Là-bas, tout se fait au comptant, et tout travail ne se mesure qu'au poids et au mètre. Le « nom », le « talent », le « génie »... ces marchandises ne valent pas cher chez

nous ; aussi les dollars coûtent-ils des efforts pénibles aux Américains.

« Mais pour mon bonheur, nos Américains ont certaines faiblesses, et dans le nombre, la passion « d'aller voir l'Europe ».

« Pour satisfaire cette passion, chacun d'eux va jusqu'à se priver de l'indispensable, économisant peu à peu les dollars qu'il gagne à grand'peine, afin de s'assurer la possibilité d'aller en Europe, et, cela va sans dire, dans la « capitale du monde »... Paris.

« C'est pourquoi les rues, ici, sont « pavées d'Américains », comme on dit. Et comme nos Américains ont encore une autre faiblesse, développée à outrance, qui est la « vanité », ils se sentent flattés si l'on dit qu'ils ont appris le fox-trot non pas n'importe où — à Boston ou à Philadelphie — mais à Paris même, d'où sortent toutes les « nouveautés » pour la terre entière. Et comme le fox-trot est une nouveauté, le « fox-trot parisien » sera pour eux le dernier mot de la civilisation.

« C'est ainsi que, grâce à ces deux « ferments » de nos compatriotes, moi qui ne suis qu'un pauvre maître de danses, j'ai toujours ici un nombre suffisant d'Américains qui me paient bien.

« Il est vrai qu'ils me paient en francs, et non pas en dollars ; mais il faut bien que les agents de change gagnent à leur tour quelque chose... Eux aussi ont de la famille. »

Après cette explication, je lui demandai encore :

— Dites-moi, je vous prie, mon cher Mister, se peut-il que vos compatriotes ne viennent à Paris et n'y restent si longtemps que pour apprendre votre « fox-trot » ?

— Pourquoi seulement pour le fox-trot ? répliqua-t-il. Pendant ce temps-là, ils visitent aussi la ville de Paris et ses environs ; parfois même ils vont assez loin. Bref, ils en profitent pour « étudier » l'Europe.

« Ils « visitent » et « étudient » l'Europe afin de « parfaire leur éducation et leur instruction », comme on

dit chez moi — mais entre nous, c'est là une de ces phrases que répètent comme des perroquets ceux des nôtres qui veulent se faire passer pour de vrais Anglais.

« En réalité, ils ne vont voir Paris et l'Europe, encore une fois, que pour satisfaire leur vanité.

« Ils ne voyagent pas pour acquérir plus de savoir et d'informations, mais à seule fin de pouvoir dire bien haut, plus tard, en conversant avec leurs amis et connaissances : « Je suis allé en Europe et j'y ai vu ça, et ça, et ça ».

« Mais savez-vous comment mes chers compatriotes visitent et étudient l'Europe ? Non ? Alors écoutez :

« Ici, en Europe, chaque grande ville possède une succursale d'un établissement du nom de « Cook & Son », qui répond fort bien à cette sorte de besoin. Bien entendu il existe aussi une de ces succursales à Paris.

« Ainsi donc, mes chers compatriotes s'assemblent par groupes de quelques dizaines tel un troupeau de moutons, et toute cette compagnie de « touristes » s'assied dans un énorme « car Cook », comme on l'appelle, et s'en va... où l'on veut bien l'emmener.

« Dans ce « car Cook », outre le « chauffeur », se trouve encore un « type Cook » tout ensommeillé.

« Pendant les déplacements de ce fameux car Cook, ce type ensommeillé, d'une voix faible, débite de temps à autre des noms d'endroits appris par cœur, d'après un itinéraire composé par Cook lui-même, ainsi que les noms de diverses curiosités, historiques et non historiques, de Paris et de ses environs.

« Ces types ensommeillés parlent d'une voix très faible, et ont l'air à moitié poitrinaires, parce qu'ils sont toujours éreintés, et ne dorment jamais assez, sans doute pour cette raison que la plupart d'entre eux, en plus de leur emploi chez Cook & Son, travaillent de nuit avec acharnement pour pouvoir faire vivre leur famille, ce à quoi la paie insignifiante de Cook & Son ne saurait suffire, car faire

vivre une famille n'est pas une tâche facile, et surtout à Paris.

« Mais que ces types ensommeillés aient la voix faible... qu'importe à nos Américains ?

« Ne leur est-ce pas bien égal, ce que marmonnent ces « types ensommeillés », et de quelle voix ils le marmonnent ?

« Si vous croyez que mes chers compatriotes, assis dans ce car Cook, se rendent compte de quoi que ce soit, et se souviendront des sites qu'ils ont vus, vous vous trompez joliment.

« Qu'est-ce que cela peut bien leur faire, ce qu'ils ont vu, et ce que tout cela signifiait ? Ils n'ont besoin que du « fait » d'avoir été à tel endroit, et d'avoir tout vu dans les grandes lignes.

« Ils s'en contentent pleinement, attendu que plus tard, dans la conversation, chacun d'eux pourra dire hardiment et la conscience tranquille qu'il est allé lui aussi, là, et là, et là. Et tous les autres Américains penseront que celui qui parle n'est pas de la « crotte de bique », mais qu'il a bel et bien été en Europe, et n'a manqué aucune des curiosités que toute personne « cultivée » se doit d'avoir vues.

« Eh ! mon cher Monsieur... Vous croyez peut-être que je suis le seul à vivre de la sottise de mes compatriotes ?

« Que suis-je, après tout ? Pas grand'chose — un petit « professeur de danses ».

« Mais avez-vous remarqué, au premier restaurant, le gros Mister qui était assis avec moi ?

« Celui-là, oui, c'est un vrai requin, tel qu'il s'en est beaucoup répandu chez nous en Amérique, surtout ces derniers temps.

« Ce gros Mister est un Juif anglais américanisé. C'est l'un des principaux associés d'une firme américaine bien connue.

« Cette firme a des succursales dans de nombreuses

villes d'Amérique et d'Europe, et le gros Mister en question remplit précisément les fonctions de directeur de la succursale de Paris.

« Cette société qui se remplit les poches en spéculant sur la sottise de ses compatriotes, le fait malheureusement cette fois avec un peu trop de « filouterie ».

« Voici comment ils cuisinent leur affaire :

« La succursale parisienne de cette firme, lancée par une publicité à l'américaine, s'est fait connaître un peu partout de mes compatriotes. Bon nombre d'entre eux, poussés là encore par leur « vanité », et par d'autres faiblesses qui, soit dit en passant, leur sont bien particulières, commandent régulièrement leurs « toilettes » à la succursale d'ici, et cette succursale leur envoie de la « capitale du monde » de « véritables modèles de Paris ».

« Et cela se passe en tout bien, tout honneur, conformément à toutes les lois du commerce moderne, à base d' « arithmétique grecque » et de « haute stratégie comptable ».

« Quant à l'aspect le plus intime du commerce de cette « sérieuse firme » fondée par divers requins de chez nous, il faut voir comme ces requins les roulent tous pour combler leurs grandes poches.

« Ainsi, quand la succursale de Paris reçoit de première main une commande d'une de ses clientes américaines, cette commande est di-rec-te-ment envoyée à la succursale allemande. En Allemagne, où la marchandise et le travail reviennent beaucoup moins cher qu'en France, la dite succursale exécute bien dou-ce-ment et bien tran-quil-le-ment cette commande selon toutes les exigences de la « mode de Paris » ; après quoi, on colle gentiment sur la marchandise « l'étiquette de Paris », et on l'expédie par mer, via Hambourg, di-rec-te-ment à la succursale de New-York, qui la livre à sa cliente ; et celle-ci se réjouit et s'enorgueillit de pouvoir porter le lendemain non pas

« n'importe quoi », mais une vraie « toilette » faite à Paris, à la « toute dernière mode ».

« Ce qu'il y a de plus intéressant dans l'histoire, c'est que personne n'est lésé, dans les « affaires de commission » de cette firme ; bien au contraire, tout y est combiné au mieux, pour la facilité et le profit de chacun. Même les Français, ces hôtes de la « capitale du monde », gagnent quelque chose à ce commerce... mais à vrai dire, pour autant seulement qu'ils tirent profit des timbres-poste que la succursale de Paris est bien obligée de coller sur sa correspondance.

« Comme vous le voyez, tout le monde est content, tout le monde est satisfait, et même comblé ; et qui plus est, se trouve ainsi justifié un axiome économico-politique, d'ailleurs contesté, selon lequel, sans échanges internationaux, les Etats ne sauraient exister...

« Et que suis-je à côté d'eux ? Rien qu'un pauvre petit professeur de danses ! »

Ce joyeux Américain voulait encore dire quelque chose, mais au même moment, un vacarme épouvantable éclata dans la salle voisine, d'où nous parvenaient des voix affolées d'hommes et de femmes. Nous nous levâmes pour sortir, et c'est dehors seulement que nous apprîmes qu'un être de sexe féminin, d'une communauté portant le nom d' « Espagne », avait jeté du vitriol au visage d'un autre être de sexe féminin, d'une communauté nommée « Belgique », pour cette raison que la seconde avait fait don d'un porte-cigarettes où étaient gravés ces mots : « Toujours à votre service », à un être de sexe masculin de la communauté de « Géorgie », dont l'existence parisienne avait été jusqu'à ce jour soutenue par la première.

Lorsque nous arrivâmes dans la rue, il était déjà très tard ; le jour commençait à poindre. Nous prîmes congé de cet amusant Américain pour regagner notre hôtel.

« Sur le chemin du retour, je réfléchissais à tout ce que

j'avais vu et entendu dans ce fameux Montmartre, et je compris alors fort bien pourquoi et comment s'était formée chez les êtres appartenant à d'autres communautés une opinion si peu conforme à la réalité sur les êtres de la communauté de France.

Grâce à tout ce que j'avais vu et entendu cette nuit-là, il me devint clair que les êtres des autres communautés, dès qu'ils arrivent en France, vont tout droit dans ce quartier de Paris, et autres lieux semblables, où tout, sans exception, est organisé et aménagé spécialement à leur intention par des étrangers comme eux, mais qui sont installés en France depuis longtemps et parlent par conséquent la langue du pays beaucoup mieux qu'eux.

Et comme la faculté de discernement êtrique est généralement atrophiée chez les êtres actuels, et qu'ils n'ont aucune « largeur de vues », comme on dit, ils prennent et regardent tout cela comme français ; et plus tard, lorsqu'ils retournent dans leurs communautés, ils racontent à leurs compatriotes ce qu'ils ont vu, entendu et éprouvé dans ce quartier de Paris, comme si tout cela était purement français, et que seuls des Français y avaient été mêlés.

C'est ainsi que se forme peu à peu à leur égard, chez les autres êtres, une opinion ne répondant en rien à la réalité.

D'ailleurs, cette opinion qui s'est formée sur les êtres de la communauté de France dans l'étrange conscient des êtres des autres communautés, a une cause plus profonde encore, et qui se base sur l'une des singularités de leur psychisme général. Cette singularité, ils la doivent, une fois de plus, à la funeste coutume qu'ils ont imaginée sous le nom d' « éducation ».

Le fait est que là-bas, dès le premier instant de leur venue au monde, tandis que la Nature continue à développer en eux le germe originel d'un futur être tricérébral responsable, leurs parents se mettent à y faire obstacle avec leur funeste « éducation ».

Bien mieux, en raison de cette pernicieuse coutume d' « éduquer », ils saturent et farcissent d'idées éphémères et fantastiques de toutes sortes les concentrations « spetsitoualitiviennes », ou comme ils l'auraient dit, les « cerveaux » de leurs nouveau-nés. Ces localisations, qui sont généralement destinées à la perception et à la conservation de toutes les impressions et de tous les résultats d'une prise de connaissance êtrique consciente, sont, chez les nouveau-nés, absolument vierges, et impressionnables au plus haut degré.

Le plus grand malheur pour tes favoris est que ce funeste processus se poursuit chez la plupart d'entre eux presque jusqu'à l'âge où ils devraient devenir des êtres responsables.

D'où cette singularité de leur psychisme, qui consiste, d'une part, en ce que presque toutes leurs fonctions, destinées à des manifestations êtriques actives, s'adaptent peu à peu à ne répondre qu'à l'ensemble de ces idées mensongères et fantastiques ; et d'autre part, en ce que la présence de chacun d'eux s'habitue graduellement à percevoir toutes les nouvelles impressions sans aucune participation de ces facteurs êtriques dont la Nature gratifie les êtres en vue de perceptions nouvelles, c'est-à-dire à ne les percevoir qu'à travers ces idées fantastiques et mensongères qui leur ont été inculquées.

Les êtres tri-cérébraux de là-bas perdent finalement jusqu'au besoin de saisir dans leur entier les choses qu'ils voient et entendent pour la première fois. Elles ne sont plus pour eux que des impulsions déclenchant des associations à base d'informations correspondantes, antérieurement implantées en leur présence.

Aussi, lorsque tes favoris actuels deviennent des êtres responsables, tout ce qu'ils voient et entendent pour la première fois se perçoit-il automatiquement, tout seul, sans aucun effort, quel qu'il soit, venant de l'essence de leurs fonctions, et ne provoque-t-il pas en eux le moindre

besoin êtrique de sentir et de comprendre dans son intégralité tout phénomène se déroulant en eux ou en dehors d'eux.

Bref, ils se contentent de ce qui leur a été un jour inculqué par quelqu'un, consciemment ou inconsciemment.

« J'espère, mon cher enfant, qu'après tout ce que je viens de te dire, tu comprendras de toi-même pourquoi, chez les êtres tri-cérébraux appartenant à d'autres communautés de ta planète, se sont cristallisées, à l'égard des êtres de ce groupe distinct qui existe sous le nom de « France », les données d'une opinion si peu conforme à la réalité.

Quoi qu'il en soit, c'est vraiment un grand malheur pour les êtres ordinaires de cette France que les êtres tri-cérébraux contemporains appartenant à d'autres groupes aient élu pour leurs « manifestations culturelles » la capitale de cette communauté.

Quant à moi, je plains de toute mon essence les êtres ordinaires de cette communauté, de ce que l'un des quartiers de leur capitale soit devenu le « centre de culture contemporaine » de toute la planète.

Il est même tout simplement surprenant qu'en dépit des conditions d'existence ordinaire déjà tout à fait anormales des êtres de la communauté de France, puisque pour leur malchance leur capitale fut et reste considérée comme le « principal centre de culture » contemporain de toute cette infortunée planète, la plupart d'entre eux aient pu conserver intactes en leur présence, si inconsciemment que ce soit, les données requises pour les deux impulsions êtriques sur lesquelles se fonde la morale objective, et qui portent les noms de « patriarcalité » — ou « amour de la famille » — et de « pudeur organique ».

Cependant, comme depuis longtemps affluent de toutes parts, vers ce « centre de culture », des êtres définitivement voués au « dieu perfide » qui règne déjà en maître absolu sur la présence de chacun d'eux — « dieu perfide »

qui est en effet devenu leur idéal et que l'on pourrait fort bien définir comme suit : « parvenir à s'affranchir de tout besoin d'effort êtrique et de toute inquiétude de l'essence, à quelque sujet que ce soit » — ces êtres, une fois en France, ne peuvent pas ne pas exercer, consciemment ou inconsciemment, une influence néfaste sur les êtres de cette communauté.

Tu comprendras fort bien, mon enfant, à quel point il est regrettable pour les êtres ordinaires de la communauté de France que le principal « centre de culture » contemporain soit situé chez eux, si je t'informe de l'une des conséquences que ce fait a entraîné pour eux. J'en ai moi-même pris connaissance par les renseignements contenus dans l'un des derniers éthérogrammes qui m'ont été adressés au sujet des êtres tri-centriques de ta planète.

Sache avant tout que ces êtres entièrement adonnés à leur « perfide dieu intérieur », lorsqu'ils affluent de toutes parts en l'un de ces principaux « centres de culture », ont l'habitude, entre autres mauvaises actions, d'inventer par désœuvrement, à seule fin de satisfaire leurs lubies, de nouvelles formes de manifestation de leurs propriétés hassnamoussiennes, ou, comme ils disent, de nouvelles « modes », qu'ils propagent ensuite par toute la planète.

Cette coutume hassnamoussienne de « créer de nouvelles modes » existait déjà dans les anciennes civilisations ; au temps de la civilisation tikliamouishienne, elle portait le nom d' « adiat » ; et pendant la période babylonienne celui de « haïdia ».

« Adiat », « haïdia », ou « mode », consiste pour eux à inventer de nouveaux moyens de manifestations êtriques pour l'existence ordinaire, ainsi que divers procédés destinés à modifier et à dissimuler la réalité de leur présence.

« Adiat », « haïdia », ou « mode », jouent dans leur existence êtrique ordinaire le même rôle que nos coutumes. Mais ces dernières ont été établies pour alléger les conditions extérieures inévitables de la vie courante, indépen-

dantes des êtres eux-mêmes, et pénètrent peu à peu toute notre existence ordinaire en tant qu'impérieux besoin de l'essence. Tandis que ces coutumes actuelles, ou « modes », ne sont que temporaires, et ne servent qu'à satisfaire les insignifiants desseins subjectifs, étroitement égoïstes, de ces hassnamouss présents et futurs, devenus phénoménalement anormaux ; elles ne sont d'ailleurs ni plus ni moins que les résultats de la raison automatique, basés sur les conceptions toutes relatives que leur imposent les conditions anormalement établies d'existence étrique ordinaire.

Or, il y a environ un demi-siècle, dans cette ville de Paris, certains candidats hassnamouss imaginèrent, pour les êtres de sexe féminin de là-bas, de porter les cheveux courts, et ils firent grand tapage pour diffuser leur funeste invention, grâce à des moyens et des procédés déjà solidement éprouvés chez eux.

Cependant, comme les sentiments de moralité et de « patriarcalité » étaient encore très forts à cette époque chez les êtres de sexe féminin de la communauté de France, ils n'adoptèrent pas cette pernicieuse invention, et ce furent les êtres de sexe féminin des communautés portant les noms d' « Angleterre » et d' « Amérique » qui se mirent à se couper les cheveux.

En se privant ainsi délibérément d'une partie d'elles-mêmes, adaptée par la Grande Nature en vue d'un certain échange de substances cosmiques, les êtres féminins de ces deux communautés forcèrent la Nature à réagir en suscitant des résultats correspondants, qui ne manqueront pas à l'avenir de prendre certaines formes, analogues à celles qui ont surgi deux fois déjà sur cette planète : la première fois dans le pays d' « Youneano », aujourd'hui Kâfiristan, où apparurent ce qu'on nomme les « Amazones » ; et la seconde fois dans la Grèce antique, où fut fondée la « religion de la poétesse Sapho ».

En attendant, dans ces deux communautés actuelles, la communauté d'Angleterre et celle d'Amérique, le saccage

des cheveux des êtres féminins a engendré pour la première les « suffragettes » et pour la seconde ce qu'on appelle la « Christian Science », et les « clubs théosophiques ». En outre, lorsque cette mode hassnamoussienne des cheveux courts se fut répandue partout, on observa — comme me l'apprit un étherogramme qui me fut adressé — une recrudescence proportionnelle de ce qu'on appelle les « maladies féminines », soit diverses formes d'inflammations des organes sexuels, telles que « vaginite », « métrite », « ovarite » ainsi que des fibromes et du cancer.

Ainsi donc, mon enfant, cette « mode » de couper les cheveux des êtres de sexe féminin, inventée à Paris par des êtres aux propriétés hassnamoussiennes, n'avait tout d'abord rencontré aucun succès en France ; cependant, comme leur capitale était devenue le lieu de ralliement d'êtres de tous pays doués de ces mêmes propriétés, ceux-ci, qui persistaient à propager cette funeste invention, arrivèrent à leurs fins, et les êtres de sexe féminin de France se mirent à leur tour à se couper les cheveux. Pour finir, on les coupe là-bas, aujourd'hui, à qui mieux mieux.

Dans l'étherogramme en question, on me signalait encore que chez les coiffeurs parisiens, les femmes faisaient queue pour prendre rendez-vous, tout comme on le faisait récemment encore dans la communauté de Russie si l'on voulait s'inscrire pour la distribution de « farine américaine ». Et cette tendance contagieuse à se faire couper les cheveux avait déjà donné lieu à des procès entre les coiffeurs et les pères, maris et frères de ces « brebis tondues », ainsi qu'à de nombreux « divorces », comme ils disent.

Il est intéressant de noter que les juges — comme on me le communiquait dans cet étherogramme — donnaient chaque fois raison aux coiffeurs, se basant sur le fait que les êtres de sexe féminin qui s'étaient adressés à ces derniers, ayant déjà plus de seize ans accomplis, devaient être considérés, de par les lois existantes, comme majeurs, ce

qui leur donnait le droit de faire ce que bon leur semblait.

Bien entendu, si ces juges français, et en général les juges de toute la planète, savaient qu'il existe dans l'Univers une loi bien définie, s'appliquant sans exception à toutes les vies servant au Grand Trogoautoégocrate pour la transformation des substances cosmiques, ils auraient sans aucun doute une opinion complètement différente à l'égard de la conception qu'ils nomment « majorité ».

En effet, conformément à cette loi cosmique définie, tous les individus tels que les êtres de sexe féminin kestchapmartniens sont, pendant la transformation des substances cosmiques, les sources des éléments actifs qui, dans les formations cosmiques ultérieures, serviront, par leur fusion, au processus de la grande loi sacrée de Triamazikamno, en qualité de seconde force sainte; autrement dit, ces êtres représenteront toujours le principe négatif ou passif.

Or, selon la loi cosmique dont je suis en train de parler, ces sources, destinées à la transformation des éléments actifs servant de principe passif, ne sont jamais libres d'avoir des manifestations indépendantes, quelles qu'elles soient. Seules peuvent jouir de cette indépendance les sources destinées à la transformation des éléments actifs qui doivent servir de « Sainte Affirmation » ou de « principe actif » au Triamazikamno sacré.

Aussi, les sources qui servent de principe passif ne peuvent-elles pas être responsables de leurs manifestations; autrement dit, elles ne peuvent pas être « majeures ».

« A propos de ces êtres Français, je dois encore te dire, pour les caractériser pleinement, que les êtres de la « classe dirigeante » de cette communauté ont encore inventé, pour « tranquilliser » les esprits des êtres ordinaires, un « excellent moyen », analogue à celui dont se servaient les détenteurs de pouvoir de la grande communauté de Russie en encourageant l'usage de la fameuse « vodka »,

et à celui dont se servent actuellement les détenteurs de pouvoir de la communauté d'Angleterre avec leur non moins fameux « sport ».

Cependant, il faut reconnaître que si les détenteurs de pouvoir de la communauté de France appliquent eux aussi à des fins égoïstes, et avec plein succès, cet « excellent moyen », celui-ci — soit dit sans reproche pour les détenteurs de pouvoir des communautés d'Angleterre et de Russie — ne fait pour ainsi dire aucun tort aux corps planétaires des êtres ordinaires.

Bien mieux, ils apportent ainsi sans le vouloir aux êtres ordinaires de leur communauté un certain avantage, en les distrayant et en les libérant momentanément de l'obsession pernicieuse de la « mode », inventée, comme je te l'ai déjà dit, par des hassnamouss présents et futurs venus de divers pays dans leur capitale, et à laquelle les êtres ordinaires de cette France sont aujourd'hui peut-être plus asservis encore que les autres.

Cet « excellent moyen » porte chez eux le nom de « foire »; actuellement, ces « foires » s'organisent à tour de rôle sur les grand'places de chaque ville et de chaque village — sur les lieux mêmes où, soit dit en passant, les êtres tri-cérébraux de là-bas avaient encore, il y a quelque deux siècles, l'habitude de se réunir pour discuter de « thèmes religieux et moraux ».

Disons-le en toute justice, mon enfant, ces « foires » françaises sont vraiment des endroits très amusants.

Il faut bien l'avouer, je prenais moi-même plaisir à y passer une heure ou deux, sans penser à rien.

A ces foires françaises, tout est bon marché, tout est fameux.

Par exemple, pour une pièce de cinquante centimes, chacun peut « tourner » jusqu'à complet abrutissement sur divers « cochons », « caméléons », « baleines », etc..., ainsi que sur de nouvelles inventions américaines et non américaines, spécialement conçues pour abrutir.

Et si les êtres reviennent trop vite à eux après ces jeux « abrutissants », ils peuvent alors, pour quelques centimes de plus, s'offrir quelque chose de savoureux, préparé sur place, la plupart du temps.

Il est vrai qu'après ces friandises, ces êtres se sentent parfois l'estomac « en capilotade », mais qu'est cela en comparaison du plaisir qu'ils y trouvent ?

Et au cas où l'un des êtres de là-bas voudrait « tenter sa chance », comme ils disent, il peut, sur-le-champ, pour une autre pièce de cinquante centimes satisfaire son désir, et tenter sa chance de toutes les manières, qu'il soit joueur ou sportif, car ces fameuses « foires » françaises offrent toutes les sortes d'attractions existant sur la Terre, y compris les jeux de hasard, depuis la « roulette de Monte-Carlo » jusqu'au « poker d'as de Tzopot ».

Chapitre 38
La Religion

PUIS Belzébuth continua :

— Je vais maintenant te donner quelques explications sur ce qui sert d' « œillères » au psychisme de ces malheureux êtres tri-cérébraux, et cause sa dilution graduelle — c'est-à-dire sur les singulières « havatviernonis », qui de tous temps ont existé là-bas, dont l'action et les effets sur la présence générale des êtres ont été désignés par eux, dans leur ensemble, sous le nom d' « esprit religieux ».

Ce facteur réellement « maléfique », dans le sens objectif du mot, qui entraîne peu à peu l'amoindrissement automatique de leur psychisme, apparut sur cette planète à partir du moment où commencèrent à se cristalliser en eux diverses conséquences des propriétés de ce maudit organe kundabuffer ; après quoi, passant par des formes extérieures variées, il se transmit de génération en génération.

Or, ces cristallisations favorisèrent l'apparition, dans la présence de certains êtres tri-cérébraux, des premiers germes de propriétés hassnamoussiennes qui engendrèrent en eux une tendance à servir leurs buts égoïstes en inventant, pour semer le trouble chez leurs semblables, diverses fictions, parmi lesquelles toutes sortes de fantastiques « enseignements religieux », comme ils disent. Et lorsque les autres se mirent à croire en ces fantastiques « enseignements religieux », perdant ainsi peu à peu leur « sain penser », apparurent désormais, dans le processus d'existence ordinaire de ces étranges êtres tri-cérébraux, de nombreuses « havatviernonis » ou « religions » n'ayant entre elles rien de commun.

Bien que ces nombreuses « havatviernonis » ou religions

n'aient absolument rien de commun les unes avec les autres, elles sont toutes édifiées sur des enseignements religieux qui se fondent à leur tour sur cette idée funeste — dans le sens objectif — qu'ils désignent eux-mêmes par l'expression « Bien et Mal ». Cette idée qui fut réellement l'un des principaux facteurs de « dilution » de leur psychisme, a récemment déclenché de graves événements parmi les bienheureux « corps êtriques suprêmes », ou, comme on dit là-bas, les « âmes », qui demeurent sur la sainte planète vers laquelle nous tombons en ce moment.

Il est indispensable, à mon avis, que je te raconte l'histoire de tout ce qui s'est passé il n'y a pas longtemps sur cette Sainte Planète du Purgatoire, d'abord parce que ces événements ont un caractère cosmique et sont liés à l'individualité de tout Individu responsable, constitué de manière relativement indépendante, ensuite parce que certains rejetons de notre « arbre généalogique » en ont été les causes involontaires.

Mais je te raconterai cette histoire en dernier lieu. J'ai pour cela de fort bonnes raisons, relatives au développement de ton penser êtrique.

En attendant, sache que là-bas, sur la planète Terre qui t'intéresse, il a toujours existé et il existe encore toutes sortes de « doctrines religieuses » sur lesquelles se sont édifiées leurs nombreuses « religions », et que ces doctrines apparaissent ordinairement de la façon suivante :

Je t'ai déjà dit qu'en raison de l'imprévoyance de certains Très Hauts Individuums sacrés, les conséquences des propriétés de l'organe kundabuffer, qu'ils avaient inventé puis supprimé, se cristallisèrent dans la présence générale de ces malheureux, de sorte qu'il leur devint presque impossible de se perfectionner jusqu'au degré d'Etre convenant aux êtres tri-cérébraux. Dès lors, Notre Tout-Miséricordieux Père Commun condescendit à ordonner à ces mêmes Individuums sacrés de réaliser plus souvent, dans la présence de certains êtres terrestres, le germe d'un

Individuum sacré, afin qu'ayant achevé sa formation en tant qu'être responsable, et ayant acquis le degré de Raison correspondant aux conditions déjà fixées dans le processus général d'existence des êtres tri-cérébraux de cette planète, il puisse prendre conscience de la réalité, et indiquer à ses semblables comment ils devaient, avec leur raison, diriger le fonctionnement de leurs différentes parties spiritualisées pour décristalliser les conséquences des propriétés de l'organe kundabuffer, et parvenir à détruire en eux la prédisposition à toute nouvelle cristallisation similaire.

Or, mon enfant, après le raskouârno sacré de ces êtres terrestres tri-cérébraux en la présence desquels a été réalisé le germe d'un Individuum sacré — ou, comme on dit là-bas, après leur mort — leurs contemporains, pour garder en mémoire tous leurs conseils et explications et les transmettre aux êtres des générations suivantes, les réunissent en un tout, et c'est cet « ensemble d'indications » qui sert ordinairement de base à tous les enseignements religieux de là-bas.

L'étrangeté du psychisme de tes favoris à l'égard de cette sorte d'enseignements religieux se manifeste en ce que, dès le début, ils prennent à la lettre tout ce que leur ont dit et expliqué ces authentiques Individuums sacrés réalisés d'En-Haut, et ne tiennent jamais compte des circonstances et occasions dans lesquelles telle ou telle vérité leur fut dite ou expliquée.

En outre, au cours de leur transmission aux générations suivantes, ces enseignements religieux, dont le sens a été altéré dès le début, suscitent deux comportements déjà habituels à ces étranges êtres tri-cérébraux. Le premier consiste pour les êtres qui appartiennent à la classe dirigeante du temps à s'emparer aussitôt de ces enseignements religieux pour leur appliquer la néfaste « question » qui, sur cette infortunée planète, se formule ainsi : « La Religion pour l'Etat, ou l'Etat pour la Religion ? » ; après quoi ils mettent en œuvre tous leurs artifices pour

jongler avec les faits en vue de justifier leurs desseins égoïstes. Le second se rencontre chez certains êtres ordinaires de là-bas, qui, par la faute de leurs « producteurs », ont acquis en leur présence, dès leur conception, puis pendant leur préparation à l'âge responsable, les propriétés nommées « psychopathie » et « parasitisme » — qui les privent à tout jamais des données favorisant la manifestation de tout devoir êtrique, quel qu'il soit — et deviennent pour ainsi dire des « autorités » quant aux menus détails de ces enseignements religieux, puis s'acharnent, « comme des vautours sur une carcasse de chacal », sur cet ensemble de conseils et indications donnés par d'authentiques Individuums sacrés, intentionnellement réalisés d'En-Haut.

Bref, comme résultat de ces deux facteurs, devenus habituels à tes favoris — les propriétés hassnamoussiennes des êtres de la classe dirigeante et la psychopathie de certains êtres ordinaires — ils en viennent toujours, dès l'apparition d'une religion, et quelle que soit la doctrine sur laquelle elle se fonde, à se diviser en leurs fameuses « sectes », qui à leur tour se divisent en d'autres sectes. En conséquence, à toutes les époques il en va pour les religions comme pour les innombrables langues sur cette relativement petite planète, cette « hydre-aux-mille-langues », suivant l'expression de notre estimé Mullah Nassr Eddin, qui aurait défini le présent phénomène : « une cascade de titillations titillantes ».

Au cours de mes observations sur le processus d'existence de ces originaux êtres tri-cérébraux, je vis plusieurs fois se réaliser, dans la présence de certains d'entre eux, le germe de ces Individuums sacrés, et dans chaque cas — à la seule exception de celui du Très Saint Ashyata Sheyimash et de tout ce qui se rapporte à ses Saints Travaux — à peine avaient-ils subi le processus du raskouârno sacré, après avoir accompli la mission qui leur était imposée d'En-Haut, qu'un enseignement religieux de ce genre apparaissait toujours là-bas. C'est-à-dire que ces étranges êtres terrestres commençaient par réunir de bric et de broc en un seul tout les conseils et explications détaillées de ces Individuums sacrés intentionnellement réalisés d'En-Haut, en vue d'en garder la mémoire et de les transmettre aux générations suivantes, puis cet ensemble d'indications tombait aux mains des deux sortes d'êtres dont je t'ai parlé, qui se mettaient aussitôt à le « déchiqueter » ; après quoi, se divisant en leurs fameuses sectes, ils élaboraient par eux-mêmes de nouvelles doctrines fantastiques, ce qui avait toujours pour effet de faire surgir autant de religions qu'il y a de nuances dans l'arc-en-ciel, et de redonner le branle à leur « vieille ritournelle ».

Aussi bien, pendant les derniers siècles, tes favoris ont-ils vu apparaître, dans le processus général de leur existence planétaire, plusieurs centaines de ces enseignements religieux indépendants, et chacun d'eux se basait sur les vestiges de cet ensemble d'indications et conseils que leur avaient donnés ces Très Saints Individuums intentionnellement réalisés d'En-Haut.

Sur ces vestiges, dont ils se sont si étrangement inspirés les derniers temps, en s'ingéniant, avec leur courtaude de raison, à leur emprunter des idées pour inventer encore et encore de nouvelles doctrines religieuses, ils fondèrent entre autres cinq religions qui ont subsisté jusqu'à aujourd'hui sous les noms de :

1. Bouddhisme
2. Judaïsme
3. Christianisme
4. Islamisme
5. Lamaïsme

De la première, la religion bouddhiste, je t'ai déjà parlé une fois.

La seconde, la religion juive, a été soi-disant édifiée sur l'enseignement de Saint Moïse, l'un des authentiques Indi-

viduums sacrés, qui fut intentionnellement réalisé d'En-Haut.

Cet Individuum sacré se manifesta là-bas dans le corps planétaire d'un enfant de sexe masculin qui naquit en Egypte peu après mon quatrième séjour sur ta planète.

Saint Moïse fit énormément pour eux, et leur laissa, pour l'existence ordinaire, quantité d'indications conformes si précises que, s'ils les avaient suivies et appliquées de façon plus ou moins normale, ils seraient effectivement parvenus à décristalliser toutes les conséquences des propriétés de ce funeste organe kundabuffer, et à détruire la prédisposition de ces conséquences à de nouvelles cristallisations.

Mais, pour l'affliction de tous les êtres tri-centriques de Notre Grand Univers, quel que soit leur degré de Raison, ils mêlèrent peu à peu à tous les conseils et indications de cet « amant du normal », Saint Moïse, une telle quantité d' « épices » de toutes sortes que leur saint auteur lui-même, malgré tout son désir, n'aurait pu reconnaître dans ce pot-pourri quoi que ce soit venant de lui.

Déjà les descendants immédiats des contemporains de Saint Moïse avaient trouvé profitable, sans doute pour servir leurs desseins particuliers, d'insérer dans son enseignement presque tout le contenu de cette doctrine fantastique dont je t'ai parlé, t'en souviens-tu, à propos des êtres tri-cérébraux du second groupe du continent d'Ashhark, ou d'Asie, et que le sage empereur Koniutsion, devenu plus tard un saint, avait inventée pour délivrer ses sujets de la pernicieuse habitude de mâcher de la graine de pavot.

Après Saint Moïse leur fut envoyé d'En-Haut un autre Individuum sacré, qui posa les bases de la religion que tes favoris contemporains nomment « christianisme ».

Cet Individuum sacré, qui reçut là-bas le nom de Jésus-Christ, se manifesta dans le corps planétaire d'un jeune garçon appartenant au peuple que Saint Moïse, sur un

ordre d'En-Haut, avait choisi parmi les êtres habitant le pays d'Egypte, pour le conduire sur le continent d'Asie, jusqu'à la « Terre de Chanaan ».

Après Jésus apparurent, toujours sur le continent d'Asie, deux Individuums sacrés, sur l'enseignement desquels les êtres de là-bas édifièrent deux des religions énumérées qui existent encore aujourd'hui.

Le premier, Saint Mahomet, apparut parmi les « Arabes ». L'autre, Saint Lama, parmi les êtres peuplant le pays nommé « Tibet ».

De nos jours, le premier des cinq enseignements religieux que j'ai cités, le bouddhisme, est principalement répandu parmi des êtres dont les uns habitent l' « Inde » — l'ancienne « Perlanie » — les autres les pays nommés « Chine » et « Japon ».

Les adeptes de la seconde doctrine religieuse, la doctrine juive, sont disséminés aujourd'hui par toute la planète.

Il ne serait pas mauvais d'indiquer ici la raison pour laquelle les adeptes de cette doctrine de Moïse sont disséminés par toute la planète, car cette explication te fera mieux comprendre une originale propriété de l'organe kundabuffer, celle qui suscite le sentiment nommé « envie ». Tu comprendras aussi par là de quelle manière chaque propriété de cet organe, si petite soit-elle, peut être à l'origine de très graves conséquences.

Le fait est que les êtres qui confessaient la doctrine de Moïse s'étaient, en leur temps, très bien organisés dans leur communauté ; aussi, cette propriété du nom d' « envie » se mit-elle à se cristalliser à leur égard dans le psychisme des êtres de toutes les autres communautés de l'époque.

Et cette étrange propriété se cristallisa si fortement en eux, que de nombreux siècles plus tard, bien que cette communauté juive eût cessé d'être puissante et organisée, et se fût même éteinte, subissant ainsi le sort réservé là-bas à toute communauté puissante, non seulement les rapports des êtres des autres communautés avec les des-

cendants des Hébreux ne changèrent pas, mais chez la plupart d'entre eux ce sentiment d' « envie » devint même organique.

La troisième religion, édifiée sur l'enseignement de Jésus-Christ, se répandit bientôt si largement, sous sa forme originelle, que presque le tiers des êtres tri-centriques de cette planète devinrent ses adeptes.

Mais plus tard, ils se mirent eux aussi à malmener cet « enseignement religieux », fondé sur « l'Amour resplendissant », et le convertirent en quelque chose d'également « resplendissant », mais cette fois, comme le dit notre cher maître Mullah Nassr Eddin, en une « resplendissante Terazakhaboura de la féerie kesbaadji ».

De plus, il advint que les adeptes de ce réellement grand enseignement religieux se divisèrent en plusieurs sectes, à propos de détails extérieurs d'importance minime, et cessèrent de s'appeler simplement des « Chrétiens », comme les premiers adeptes de cette doctrine, pour prendre les noms d' « Orthodoxes », « Zébrodoxes », « Ypsilodoxes », « Khamilodoxes », et autres surnoms se terminant tous en « doxe ».

Et ils se mirent, toujours pour les mêmes raisons égoïstes et politiques, à mêler aux vérités et aux certitudes de cette doctrine des fragments d'autres « doctrines religieuses » existant déjà là-bas — fragments qui non seulement n'avaient rien de commun avec l'enseignement du Christ, mais contredisaient même parfois de façon flagrante les vérités qu'avait révélées le Divin Maître.

Ils mêlèrent d'abord à cet enseignement de nombreux éléments, déjà fort dénaturés en ce temps-là, de la doctrine de Saint Moïse. Beaucoup plus tard, pendant la période que les êtres actuels de là-bas nomment le « Moyen Age », ceux que l'on appelait les « Pères de l'Eglise » insérèrent, dans cette religion chrétienne, presque la totalité de la doctrine fantastique autrefois inventée dans la ville de

Babylone, comme je te l'ai déjà dit, par les êtres savants du parti des dualistes.

Et c'est très probablement pour les besoins de leur « petit commerce » et de celui de leurs assistants, que les « Pères de l'Eglise » du Moyen Age opérèrent ce mélange en se servant des fameux « Paradis » et « Enfer » que renfermait cette doctrine.

Aussi, au lieu de l'enseignement du Divin Maître Jésus-Christ, qui mettait en lumière la force d'Amour et la Miséricorde Infinie de Notre Créateur souffrant pour les êtres, existe maintenant là-bas un enseignement selon lequel Notre Créateur persécuterait les âmes de ses fidèles.

— Cher bien-aimé grand-père, explique-moi, je te prie, ce que l'on entend par les « Pères de l'Eglise » ? interrogea Hassin.

— On nomme là-bas « Pères de l'Eglise » des êtres qui deviennent par profession les hauts fonctionnaires d'une « doctrine religieuse ».

Après cette réponse laconique, Belzébuth reprit :

— A propos, tu dois savoir que l'enseignement de Jésus-Christ s'est conservé intact dans un petit groupe d'êtres terrestres, et, passant de génération en génération, est parvenu jusqu'à nos jours sous sa forme originelle.

Ce petit groupe d'êtres terrestres porte le nom de « confrérie d'Esséniens ». Les êtres de cette confrérie parvinrent tout d'abord à faire passer l'enseignement de ce Divin Maître dans leur propre existence êtrique, puis ils le transmirent aux générations suivantes comme un excellent moyen de s'affranchir des conséquences des propriétés de l'organe kundabuffer.

Quant à la quatrième grande religion existant aujourd'hui là-bas, qui, plusieurs siècles après la religion chrétienne, s'édifia sur l'enseignement du « Tout-Espérant Saint Mahomet », elle se répandit largement et serait peut-être devenue pour eux tous « un foyer d'espoir et

de conciliation », si ces étranges êtres n'avaient pas fait, là encore, un de leurs « micmacs ».

D'une part ses adeptes y mêlèrent certains fragments des théories fantastiques des dualistes babyloniens ; d'autre part les « Pères de l'Eglise » de cette religion, nommés cette fois « cheikhs musulmans », imaginèrent d'y introduire l'idée de tous ces biens existant soi-disant dans le fameux Paradis de l' « autre monde » — idée qui ne serait certes jamais venue à l'esprit du gouverneur principal du Purgatoire, Son Soutien-de-Tous-les-Quarts, l'Archi-Chérubin Helkguemathius, même s'il y avait intentionnellement rêvé.

Bien que les adeptes de cette religion se soient eux aussi divisés dès le début en diverses « sectes » et « sous-sectes » — qui subsistent encore aujourd'hui — tous se rattachent néanmoins à l'un ou l'autre des deux « courants » indépendants, qui se formèrent dès son apparition.

Ces deux courants de la religion musulmane se nomment là-bas le « courant sunnite » et le « courant shiite ».

Il est intéressant de remarquer que la haine psychique que nourrissent les uns pour les autres les êtres appartenant à ces deux « courants » d'une seule et même religion, est en train de se convertir définitivement, par suite de leurs fréquents conflits, en haine organique.

Pendant les derniers siècles, certaines communautés européennes ont beaucoup favorisé, par leurs manœuvres, la singulière métamorphose de cette étrange fonction êtrique.

Et elles continuent à recourir à des provocations afin qu'entre les adeptes de ces deux courants indépendants d'une seule et même religion l'animosité grandisse, et qu'aucune unification ne puisse se faire entre eux ; car s'il s'en produisait une, la fin de ces communautés européennes serait bientôt venue.

En effet, les adeptes de cette doctrine musulmane représentent presque la moitié des êtres tri-cérébraux de là-bas ; mais tant qu'existera cette haine entre les adeptes de cette religion, ils ne constitueront aucune menace sérieuse de

« destruction mutuelle » pour les communautés européennes.

Aussi les détenteurs de pouvoir de certaines communautés de « dernière fournée », accidentellement apparues, se frottent-ils toujours les mains et se réjouissent-ils lorsque des étincelles d'animosité jaillissent entre ces Sunnites et ces Shiites, parce qu'ils en escomptent une longue et sûre existence pour leurs communautés.

Quant à la cinquième doctrine, celle de Saint Lama, cet Individuum sacré qui fut lui aussi un véritable Envoyé de Notre Eternité, elle se répandit seulement parmi des êtres tri-cérébraux de là-bas qui, en raison de leur situation géographique, n'eurent presque aucune occasion de rencontrer les autres êtres de cette infortunée planète, ce qui les mit à l'abri des conditions anormalement établies d'existence êtrique ordinaire.

Cependant, une partie de cette doctrine ne tarda pas à être à son tour modifiée, et même détruite par ses adeptes ; l'autre partie entra plus ou moins dans l'existence de ce petit groupe d'êtres, pour y exercer l'action qu'on en attendait. Aussi, chez les Très Hauts Individuums sacrés, l'espoir grandit-il de voir cet enseignement, dû au labeur sacré de Saint Lama, réaliser un jour ce qui, dans le Mégalocosmos, est déjà devenu une nécessité pour toute chose existante.

Mais tes favoris ne le permirent pas, et, sans plus penser, portèrent, avec leur « promenade militaire » ou « guerre anglo-tibétaine », un coup de massue à cette possibilité.

Je te parlerai un peu plus tard de cette « promenade militaire ». Et je t'en parlerai pour la bonne raison que je fus par hasard témoin de tous ces tristes événements de là-bas.

Mais auparavant je dois te raconter comment on veut aujourd'hui « engloutir » définitivement sur ta planète, bien entendu avec l'aide du « Général Tordu », jusqu'aux vestiges de ces deux religions, existant encore aujourd'hui et qui, tout en étant devenues méconnaissables, ont cepen-

dant réussi au cours des derniers siècles à donner à leur existence ordinaire, si incroyablement déréglée, une certaine ressemblance, bien que très lointaine, avec celle des êtres tri-cérébraux en général — et même à la rendre quelque peu supportable d'un point de vue objectif, au moins pour certains d'entre eux.

Je le répète, bien que ces deux grandes religions aient été édifiées « à la va comm'j'te pousse » sur l'enseignement de deux véritables Envoyés de Notre Eternité, Saint Jésus et Saint Mahomet, et que les êtres tri-cérébraux des siècles passés aient malmené ces deux doctrines « comme le Russe Sidor malmenait ses chèvres », ce n'en est pas moins grâce à elles que jusqu'à ces derniers temps certains d'entre eux ont cru à quelque chose, et espéré en quelque chose, rendant ainsi leur affligeante existence plus ou moins tolérable.

Mais les archi-étranges êtres actuels de là-bas se sont chargés d'effacer définitivement ces dernières traces de la face de leur planète.

Bien que le processus de destruction définitive de ces deux grandes religions — processus dû à l'étrangeté de leur psychisme — ait commencé après mon départ de leur système solaire, néanmoins, grâce à un étherogramme relatif aux êtres de cette originale planète, reçu juste avant notre envol de la planète Karataz, je comprends maintenant ce qui se passe là-bas, et je puis dire dès à présent en toute certitude qu'à l'avenir ils ne les malmèneront plus, puisqu'ils sont tout simplement en train d'en détruire jusqu'aux décombres.

Cet étherogramme m'informait qu'on avait ouvert dans la ville de Jérusalem une université pour la jeunesse juive, et que l'ordre avait été donné, dans la communauté de Turquie, de fermer tous les « monastères de derviches », ainsi que d'interdire aux hommes le port du « fez », et aux femmes celui de la « tcharda ».

La première moitié du message, concernant l'ouverture à Jérusalem d'une université pour la jeunesse juive, me

montre clairement que là-bas, la religion chrétienne touche, elle aussi, à sa fin.

Pour bien le comprendre, tu dois savoir qu'il n'y a pas si longtemps toutes les communautés situées sur le continent d'Europe, et dont les êtres constituent la majeure partie des adeptes de cette religion, soutinrent de grandes guerres contre les adeptes d'autres religions, pour délivrer cette ville de Jérusalem ; ils nommèrent ces guerres des « croisades ».

Ils entreprirent ces « guerres » ou « croisades », à seule fin que cette ville de « Jérusalem », dans laquelle exista, souffrit et mourut le Divin Maître, Jésus-Christ, devînt exclusivement chrétienne ; et pendant ces croisades, presque la moitié des êtres de sexe masculin de ce continent furent totalement anéantis.

Aujourd'hui, dans cette même ville de Jérusalem, a été ouverte pour la jeunesse juive une de leurs universités actuelles, et cela, sans aucun doute, à l'assentiment général de toutes ces communautés chrétiennes d'Europe.

On appelle « Juifs », là-bas, les êtres de ce peuple au milieu duquel apparut et exista le divin Jésus, qui le martyrisèrent et le crucifièrent.

Bien que les Juifs de la génération actuelle ne soient pas les ennemis directs de Jésus-Christ, aujourd'hui chacun d'eux garde en lui-même la conviction que ce Jésus, apparu parmi leurs ancêtres, et devenu Personnalité Sacrée pour tous les adeptes de la religion chrétienne, était tout bonnement un « mythomane exalté ».

Une « université », chez les êtres actuels de la planète Terre, est le « foyer » sur lequel est brûlé tout ce qui a été acquis pendant des dizaines de siècles par les êtres des générations précédentes ; et sur ce « foyer » ils cuisent à la hâte, en quelques heures, leur succulente soupe aux lentilles, destinée à remplacer tous les biens accumulés, pendant des siècles d'efforts conscients et inconscients, par leurs infortunés ancêtres.

Cela suffit pour me faire voir et me faire comprendre de tout mon être ce que deviendra désormais cette Jérusalem, puisqu'ils y ont ouvert une de leurs fameuses universités, et qui plus est, pour la jeunesse juive.

Je me représente déjà le tableau : à peine quelques années se seront-elles écoulées, que sur les lieux mêmes où fut enterré le corps planétaire du divin Jésus, se trouvera une station de taxis-automobiles, c'est-à-dire une station pour ces « merveilles » de machines qui font faire aux êtres contemporains les pires folies.

Non seulement des êtres sacrilèges ont peu à peu dénaturé, pour servir leurs buts égoïstes et politiques, l'enseignement de ce Divin Maître, mais ils travaillent maintenant à en détruire jusqu'au souvenir.

Ce qui d'ailleurs est depuis longtemps dans le style de tes favoris.

Soit dit en passant, tout ce qu'ils appellent aujourd'hui « civilisation » ne tend qu'à augmenter la vitesse de ces machines de leur invention, qui leur sont si funestes.

En effet le dernier éthérogramme que j'ai reçu au sujet de tes favoris m'informait qu'ils avaient établi là-bas le « record de vitesse » de cette machine à 650 kilomètres à l'heure.

Bien entendu, le seul résultat de ce « record » est que les dimensions déjà fort réduites de cette infortunée planète deviennent, même pour leurs courtaudes de représentations étriques de la réalité, tout simplement insignifiantes.

Eh oui... que le Créateur soit avec eux, mon enfant !

Quelle que soit la vitesse qu'ils atteignent avec leurs « machines », du moment qu'ils restent tels qu'ils sont — c'est égal : ni eux, ni même leurs pensées n'iront jamais plus loin que leur atmosphère.

La seconde religion, qui fut édifiée « de bric et de broc », comme je te l'ai déjà dit, sur l'enseignement du « Tout-Espérant Saint Mahomet », fut dès le début adoptée par une majorité d'êtres aux propriétés hassnamoussiennes

qui l'utilisèrent à des fins égoïstes et politiques ; aussi fut-elle la plus « malmenée ».

Les êtres détenteurs de pouvoir de certaines communautés de là-bas, en vue de servir leurs buts hassnamoussiens, se mirent à « saupoudrer » cet enseignement divin d'« épices » de leur invention, ce qui donna une « combinaison sherakhourienne » dont tous les fameux confiseurs et « chefs cuisiniers » européens d'aujourd'hui leur auraient envié le secret.

Or...

A en juger d'après la fin de cet éthérogramme, le processus de destruction définitive de cette seconde grande religion est sur le point de se déclencher — à moins que ce ne soit déjà fait — par suite de l'ordre édicté dans la communauté de Turquie par des « détenteurs de pouvoir ».

Le fait est que cette communauté de Turquie est la plus grande de toutes les communautés où les êtres professent cette religion.

Je dois te dire avant tout que dès l'apparition de la religion musulmane, certains êtres de cette communauté s'étaient fort bien assimilé son enseignement sous sa forme originelle, et l'avaient peu à peu fait passer dans leur existence quotidienne — tout comme l'avaient fait les Frères Esséniens pour la doctrine chrétienne.

Et même après que cette religion eût été peu à peu modifiée sous l'influence des êtres « détenteurs de pouvoir » de là-bas, son enseignement fut néanmoins transmis de génération en génération, sous une forme inchangée, par les êtres dont je viens de parler.

Aussi restait-il encore un petit espoir, à la condition que ces étranges êtres devinssent un jour un peu plus sérieux, de voir cet enseignement renaître et réaliser les buts en vue desquels il avait été créé par le Tout-Espérant Saint Mahomet.

Hélas, mon enfant, les êtres qui s'étaient assimilé cet enseignement portaient le nom de « Derviches », et c'est

précisément leurs monastères que l'on avait donné l'ordre de fermer dans la communauté actuelle de Turquie.

Bien entendu, avec la destruction des confréries de « Derviches » ont entièrement disparu les dernières étincelles, qui, couvant sous la cendre, auraient pu un jour ou l'autre ranimer le foyer des possibilités sur lesquelles comptait, et en lesquelles espérait Saint Mahomet.

Quant au second décret promulgué dans la communauté de Turquie, interdisant aux êtres de sexe masculin de porter le fameux « fez » et, aux êtres de sexe féminin la « tcharda », je me fais une représentation êtrique fort claire des résultats que ces innovations donneront à l'avenir.

Du fait de ces innovations, on verra sans aucun doute se répéter en Turquie ce qui est arrivé aux êtres de la grande communauté de Russie, quand ils se sont mis à imiter tout ce qui était européen.

Par exemple, il n'y a guère plus d'un ou deux siècles, avant que les êtres de la grande communauté de Russie se mettent à imiter tout ce qui est européen, ils possédaient encore les deux fonctions êtriques appelées « martaadamlik », et « namousslik », ou comme ils l'auraient dit, le « sentiment religieux » et le « sentiment patriarcal ».

Et c'est grâce à ces deux sentiments êtriques que les êtres de cette grande communauté étaient, il y a deux siècles à peine, renommés parmi les autres êtres de la planète entière pour leur moralité et la solidité de leurs usages patriarcaux.

Mais dès qu'ils se furent mis à imiter tout ce qui était européen, ces deux sentiments êtriques restés intacts en eux s'atrophièrent peu à peu, et de nos jours, chez presque tous les êtres de cette communauté, le sentiment religieux et le sentiment patriarcal n'évoquent plus que cette idée résumée par notre sage maître Mullah Nassr Eddin dans cette simple exclamation :

« Laissez-moi rire ! »

D'ailleurs, en Russie, cela ne commença ni par les « tchardas » ni par les « fez »...

Non. Car on n'y portait pas ces coiffures.

Cela commença par les « barbes » des êtres de sexe masculin.

La « barbe » représente pour ces êtres la même chose que pour nous notre queue, qui nous confère, comme tu le sais, à nous autres êtres de sexe masculin, la vaillance et l'activité.

Maintenant, c'est le tour de ces malheureux Turcs.

Du moment qu'ils ont voulu troquer leurs « fez » contre des « hauts de forme » européens, la suite s'impose d'elle-même.

Et sans aucun doute le psychisme de ces êtres Turcs ne tardera pas à dégénérer, comme a dégénéré celui des êtres de la communauté de Russie.

La seule différence est qu'à l'origine de cette transformation de leur psychisme il n'y eut, pour les Russes, qu'un seul être, leur empereur, tandis que pour les êtres de la communauté de Turquie, il y en eut plusieurs.

En effet, ces Turcs substituèrent récemment à leur vieux gouvernement d'Etat, établi depuis des siècles, une forme particulière de « république », et ils eurent plusieurs dirigeants, au lieu d'un seul comme dans l'ancien gouvernement.

Peut-être leur ancien gouvernement était-il mauvais ; en revanche il n'y avait qu'un seul régent, et celui-ci n'imposait à sa communauté que des innovations fort rares, toutes d'ordre patriarcal.

Aujourd'hui, à la tête de cette communauté de Turquie, il y a plusieurs dirigeants, et ils cherchent tous « midi à quatorze heures » pour imposer aux malheureux êtres ordinaires leurs idées de blancs-becs, qui ne répondent en rien aux besoins cristallisés depuis longtemps dans le psychisme des êtres de cette communauté, non plus qu'aux principes de morale êtrique établis là-bas.

Il est encore intéressant de noter que si, en Russie, les vieux dignitaires patriarcaux pourvoyaient leur empereur de grandes quantités d' « argent », gagnées à la sueur des paysans, et l'envoyaient sur le continent d'Europe pour qu'il y apprît, dans les diverses communautés de là-bas, le plus possible de méthodes de gouvernement, afin de mieux s'orienter, à son retour, dans l'administration de sa communauté — de même, les pères « patriarcaux » des jeunes dirigeants turcs d'aujourd'hui ont pourvu leurs fils de grosses sommes d'argent, gagnées cette fois à la sueur de ce qu'on appelle les « khaïvansanansakofs », et les ont envoyés eux aussi sur le continent d'Europe, afin d'y recevoir, comme on dit là-bas, une « excellente instruction » pour le plus grand avenir de leur patrie.

Or, mon enfant, dans ces deux cas, du fait que ces futurs dirigeants de deux grandes communautés de nombreux millions d'êtres avaient été envoyés sur le continent d'Europe encore tout jeunes, avant d'avoir pris conscience de leur responsabilité, et surtout parce qu'on les avait dotés de grosses sommes d'argent, dont je viens de t'indiquer l'origine, l'existence des êtres du continent d'Europe, d'après l'impression qu'ils en recevaient — et qui se cristallisait en eux pour toujours — leur apparaissait comme si splendide et si prospère que plus tard, lorsqu'ils devenaient, en raison des conditions d'existence anormalement établies, les dirigeants de ces communautés, ils ne pouvaient pas ne pas s'efforcer de rendre l'existence de leurs compatriotes aussi heureuse que celle des Européens, telle que la concevait leur courtaude de raison.

Les principaux dirigeants actuels de la communauté de Turquie ont vu et recueilli quantité de bonnes choses spécialement dans la communauté d'Allemagne, où on les avait envoyés pour étudier ce qu'on nomme « les arts militaires », c'est-à-dire toutes les subtilités relatives à la direction du processus de destruction mutuelle. Aussi ont-ils longtemps existé dans la communauté d'Allemagne, où

ils ont même été pendant de longues années ce qu'on appelle des « junkers allemands ».

Et ce qu'ils ont trouvé de meilleur en Allemagne, ils l'ont vu et recueilli à Berlin, dans la capitale, surtout dans la rue nommée « Unter den Linden ».

J'ignore encore quels biens apporteront demain à leurs compatriotes ces nouveaux dirigeants turcs ; en attendant, ils ont déjà mis sur pied pour leur pays une « excellente affaire patriotique ».

Pour que tu comprennes l'essentiel de cette « excellente affaire patriotique », il te faut savoir avant tout que dans les rues et boulevards des quartiers de leur capitale nommés « Galata » et « Péra », tous les êtres de sexe féminin « de désignation spéciale » appartenaient à des communautés étrangères, et que ces femmes gagnaient et dépensaient de « vraies livres turques ».

Mais grâce aux innovations récentes, les Turcs nourrissent maintenant l'espoir inébranlable que ces vraies « livres turques patriotiques » cesseront d'être à la disposition des êtres de sexe féminin de communautés étrangères, et que dorénavant elles passeront uniquement entre les mains de leurs « chères compatriotes aux sourcils noirs ».

Ce n'est pas pour rien que notre vénéré Hadji Nassr Eddin dit :

« L'essentiel est d'avoir beaucoup d'argent ; pour le reste, que notre « namouss » en craque. »

Parfois encore il dit à ce propos, en langue turque :

« Douniam ishi, pakmazli pishi, geyann purnundah pussar eshahi dishi. »

Ce qui signifie en français :

« Les affaires de ce monde sont comme des galettes de miel qui font pousser une dent d'âne dans la bouche de celui qui les mange. »

« Je vais maintenant te donner quelques détails, comme je te l'ai promis, sur la doctrine du dernier des Indivi-

duums sacrés dont je t'ai parlé, Saint Lama, qui apparut parmi les êtres du Tibet, et sur les causes du naufrage complet de cet enseignement.

La doctrine et les prédications de ce saint se propagèrent moins que les précédentes, étant donné les conditions géographiques du lieu où il apparut, et où il enseigna lui aussi à ces malheureux êtres tri-centriques ce qu'il leur fallait faire pour se libérer des conséquences des propriétés de l'organe kundabuffer.

En raison de ces mêmes conditions géographiques, les êtres de cette région, comme je te l'ai déjà dit, n'étaient guère en contact avec les conditions anormales d'existence ordinaire des êtres d'autres communautés ; aussi certains d'entre eux se montrèrent-ils plus sensibles à l'enseignement que leur apporta ce Saint Individuum, et qui pénétra peu à peu leur essence, pour se réaliser enfin effectivement.

Or, mon enfant, dans la contrée nommée Tibet, pendant de nombreuses années, les choses s'arrangèrent de telle sorte que les êtres du pays se groupèrent selon leur degré de transmutation de l'enseignement de Saint Lama, et selon leur besoin de travailler sur eux-mêmes, et organisèrent de façon correspondante leur existence journalière. Grâce à l'isolement de leur pays, inaccessible aux êtres d'autres communautés, ils avaient la possibilité de travailler sans entrave, d'après les indications de Saint Lama, à se libérer des conséquences des propriétés de l'organe qui avait été, pour leur malheur commun, implanté dans la présence de leurs premiers ancêtres.

Parmi ces êtres, certains étaient déjà parvenus à cette libération, de nombreux autres étaient en voie d'y parvenir, d'autres encore avaient le ferme espoir d'en prendre à leur tour le chemin.

Mais juste au moment où les conditions et les circonstances favorables à un travail productif de ce genre s'étaient définitivement établies au Tibet, survint un événement qui détruisit à jamais pour les êtres de ce pays toute possibilité

de s'affranchir un jour du malheur qui les oppressait — ou du moins la leur enleva pour de nombreuses années.

Mais avant de te le raconter je dois encore t'apprendre ceci :

Il y a seulement quelques siècles, sur ta planète, la particularité principale de tes favoris, c'est-à-dire leur processus de destruction mutuelle périodique, s'effectuait ordinairement entre êtres appartenant à diverses communautés d'un même continent ; et si par exception ces processus se déroulaient entre êtres de continents différents, ils ne concernaient que les peuples habitant les pays limitrophes de deux continents voisins. En effet les déplacements par mer présentaient encore il y a quelques siècles de grandes difficultés pour les êtres terrestres.

Mais un être de là-bas, ayant par hasard découvert la possibilité d'utiliser pour les déplacements par mer la force de l'eau artificiellement raréfiée, ou, comme ils le disent, la « force de la vapeur », construisit un vaisseau adapté à ce mode de locomotion, et dès lors ces êtres terrestres s'en servirent pour leurs processus de destruction mutuelle, qu'ils étendirent jusqu'aux confins des continents voisins, voire jusqu'à d'autres continents.

Sur l'un de ces continents, le lieu d'existence favori des êtres de cette originale planète est devenu l'ancienne « Perlanie » ou, comme ils disent aujourd'hui, l' « Inde ».

Te rappelles-tu ? Je t'ai raconté que les êtres du continent Atlantide arrivèrent tout d'abord en cette même Perlanie, sur le continent d'Ashhark, ou Asie, pour y chercher des perles, et qu'ils furent ensuite les premiers à peupler le pays.

Or, mon enfant...

Cette infortunée Perlanie, ou Inde, devint également, au cours des derniers siècles, le lieu favori des êtres du continent d'Europe, mais cette fois en vue d'y effectuer leurs processus de destruction mutuelle.

Venus par mer, ils se livraient à différents processus

de destruction mutuelle, soit entre eux, soit avec les êtres qui peuplaient le pays : ou bien les êtres d'une communauté européenne s'efforçaient de détruire l'existence d'êtres appartenant à une autre communauté européenne, ou bien ces processus s'effectuaient entre êtres du pays, et les Européens venaient en aide tantôt aux uns, tantôt aux autres.

Des processus de destruction mutuelle de caractère local se déroulèrent très souvent, surtout pendant les dix ou quinze derniers siècles, dans cette infortunée Perlanie.

Car les êtres du pays, qui ne constituaient auparavant que deux communautés distinctes, s'étant divisés, à la suite d'un de ces grands processus, en une multitude de petites communautés indépendantes, cette tendance de leur psychisme à la destruction mutuelle fut soumise, sur cette partie de la surface de la Terre, à une combinaison telle que des « crises » éclataient partout, non point simultanément, mais à des moments différents.

Cette nouvelle combinaison de leur psychisme se produisit, elle aussi, à cause d'un petit malentendu imprévu, lié au mouvement harmonique général de tout ce système solaire.

Je te parlerai un jour des détails de ce malentendu.

« En attendant, revenons à notre histoire.

Cette partie de la surface de la Terre que l'on nomme « Inde » a conservé jusqu'à nos jours toutes ses richesses naturelles.

Aussi, lorsque, dans l'étrange psychisme des êtres européens venus en ce pays pour s'y livrer à leur processus de destruction mutuelle, le besoin d'accomplir cette horreur fut passé, ils s'installèrent en ces lieux, soit pour y préparer leur prochain processus, soit, comme ils disent, « pour gagner de l'argent », afin d'avoir la possibilité d'envoyer à leurs familles, restées sur le continent d'Europe, de quoi subvenir à leur existence quotidienne.

Et ils « gagnaient » d'ailleurs toutes sortes de « riches-

ses » en exerçant leurs professions, qui consistaient surtout à confectionner ce qu'on appelle des « boutons de cuivre », des « miroirs », des « colliers de perles », des « boucles d'oreilles », des « bracelets », et autres babioles, dont les êtres du pays se montraient eux aussi très avides.

Dès le début de cette période, les êtres du continent d'Europe se mirent également par divers subterfuges à déposséder de leurs terres les êtres de Perlanie. Puis ils se constituèrent, comme en Europe, en groupes indépendants, selon leurs communautés d'origine.

Ces êtres continuèrent à se manifester les uns envers les autres suivant les singulières relations êtriques qui ont toujours existé, sur le continent d'Europe, entre les êtres d'une communauté et ceux d'une communauté voisine ; c'est-à-dire qu'en raison des conséquences des propriétés de l'organe kundabuffer ils nourrissaient un sentiment qui s'était cristallisé en eux sous forme de fonctions spéciales que l'on nomme là-bas « envie », « jalousie », « sandour » — c'est-à-dire souhaits d'affaiblissement ou de ruine — et ainsi de suite.

Là encore, les êtres d'une communauté jouaient à tour de bras, contre les êtres d'une autre communauté, des airs de cette « musique hassnamoussienne » qu'ils nomment « politique » ; en d'autres termes, ils se critiquaient, se discréditaient les uns les autres, et « se coupaient mutuellement l'herbe sous le pied », dans le but d'acquérir auprès des indigènes ce que l'on appelle « de l'autorité ».

Au cours de ces « processus politiques », l'un des chefs d'une communauté européenne apprit on ne sait comment le « secret » d'agir sur le psychisme des êtres d'autres communautés, pour leur faire reconnaître l'autorité et la suprématie de la sienne.

Dès que cet être eut initié les autres chefs de sa communauté à ce secret, dont le principe est nommé « kzvtznel » ou « technique de provocation », et que ceux-ci en eurent fait la base de leur « politique », les êtres de cette

communauté eurent désormais le dessus, en tout et partout.

Longtemps après la disparition de l'être qui avait appris par hasard le secret de « kzvtznel », ainsi que des autres chefs de cette communauté, les générations suivantes continuèrent, automatiquement bien entendu, à mettre en œuvre ce « secret », ce qui leur permit non seulement de s'emparer de presque toute la Perlanie, mais encore de subjuguer l'essence même de tous les êtres peuplant cette partie de la surface de la planète Terre.

Or, à l'époque à laquelle correspond l'histoire que je vais te raconter et qui se rapporte à la destruction des travaux de Saint Lama par les êtres actuels, deux siècles avaient passé, et cependant tout continuait de même.

Les chefs de cette communauté européenne avaient eu la chance, grâce au secret de « kzvtznel », de tout soumettre peu à peu à leur influence et de tout prendre en main ; dès lors, fiers de leurs succès, ils allèrent jusqu'à vouloir planter leurs griffes dans ce qui avait toujours été estimé hors d'atteinte.

En d'autres termes, ils résolurent de s'emparer du pays nommé « Tibet », qui passait en ce temps-là pour inaccessible. Un jour vint donc — qui fut peut-être pour eux un « beau jour », mais, pour tous les autres êtres de cette planète, un « bien triste jour » — où ils rassemblèrent une quantité d'êtres de leur communauté, et plus encore d'êtres appartenant aux petites communautés locales qu'ils avaient déjà soumises, et, à l'aide des nouvelles inventions de toutes sortes que leur offrait la « civilisation européenne » pour les processus de destruction mutuelle, ils se mirent bien tranquillement à escalader ce pays jusqu'alors inviolé.

En dépit des facilités que leur apportaient toutes ces « nouvelles inventions européennes », leur marche vers les hauteurs fut des plus difficiles, et leur coûta très cher en « livres sterling », et en « victimes accidentelles », comme ils disent.

Tandis que cette multitude d'êtres terrestres poursuivait avec de grandes difficultés sa lente ascension, ceux qui habitaient les hauteurs du Tibet ignoraient encore tout de cette « promenade militaire » des êtres européens dans leur propre pays.

Ils en furent avertis seulement lorsque ces troupes atteignirent les plateaux.

Lorsque les êtres du haut pays apprirent cet événement inattendu, ils en furent très alarmés et très émus, car ils s'étaient depuis de longs siècles habitués à l'idée que leur lieu d'existence n'était accessible à personne, et que les êtres des autres communautés, quels que fussent les moyens dont ils disposaient pour le processus de destruction mutuelle, ne pourraient en aucun cas parvenir jusqu'à eux.

Et ils en étaient si sûrs que pas une seule fois ils n'avaient regardé vers la plaine pour surprendre ce qui s'y faisait, pendant ce temps-là, en vue de pénétrer dans leur inaccessible pays ; aussi ne purent-ils prendre à l'avance aucune mesure appropriée.

C'est alors que commencèrent les tristes événements qui devaient détruire à jamais tout ce qu'avait créé cet Individuum sacré, le Tout-Croyant Saint Lama.

Sache que sur ces hauts plateaux existait encore un petit groupe de sept êtres qui, conformément à la règle établie là-bas dès le début, étaient les dépositaires des indications et des conseils les plus secrets de Saint Lama.

Ce groupe était composé de sept êtres qui avaient travaillé, selon les indications de Saint Lama, à s'affranchir des conséquences des propriétés de l'organe kundabuffer, et poussé ainsi leur perfectionnement jusqu'au degré le plus haut.

Lorsque ce « groupe de sept » apprit ce qui se passait, il délégua son chef dans la capitale, pour prendre part, avec tous les chefs du pays, déjà alarmés, à la conférence qui eut lieu le jour même de l'irruption de ces hôtes indésirables.

Au cours de cette première conférence, les chefs des

êtres Tibétains résolurent à l'unanimité de prier très calmement et très courtoisement ces visiteurs non conviés de retourner de bonne grâce d'où ils venaient, et de les laisser tranquilles, eux et leur paisible pays, qui ne faisait de mal à personne.

Au bout de quelques jours, il devint évident que non seulement ces hôtes inattendus refusaient de partir, mais qu'ils se hâtaient bien au contraire, à la suite de cette requête, de pénétrer plus avant dans les profondeurs du pays. De plus en plus alarmés, les membres de la conférence se mirent à réfléchir sur ce qu'il fallait faire pour empêcher ces êtres « d'entrer sans y être invités dans une maison étrangère ».

Toutes sortes de moyens furent proposés en vue de rejeter hors du pays ces êtres qui s'y étaient introduits, comme des corneilles dans un nid étranger. Mais on en revenait toujours à cette idée : détruire jusqu'au dernier ces importuns effrontés.

Et il leur aurait été très facile de le faire, mon enfant, car la nature du pays était telle qu'un être aurait pu à lui seul, sans autre moyen que des pierres jetées du haut des montagnes, détruire des milliers d'ennemis passant dans les défilés — d'autant plus que chacun connaissait la configuration de sa patrie comme la paume de sa propre main.

Vers la fin de la conférence, tous les chefs du pays étaient dans un tel état d'excitation qu'ils se seraient sûrement décidés pour cette proposition, agréée par la majorité, si, dans ces débats orageux, n'était intervenu le chef du petit « groupe de sept » que les autres membres, comme je te l'ai déjà dit, y avaient délégué.

Ce chef, qui était presque un saint, entreprit alors de convaincre les autres participants de renoncer à ce qu'ils se proposaient de faire. Il leur dit :

« L'existence de tout être est pour Dieu, Notre Créateur Commun, également précieuse et chère ; aussi, la destruction de ces êtres, surtout en si grande quantité, causerait-elle beaucoup de peine à Celui qui, sans cela, éprouve déjà assez de tristesse au sujet de tout ce qui existe sur la Terre. »

Tout ce que dit ensuite ce futur saint à cette conférence des chefs tibétains agit sur eux de manière si convaincante qu'ils résolurent tous, non seulement de ne rien faire contre ces nouveaux venus, mais bien au contraire de prendre toutes les mesures nécessaires pour que rien ni personne ne vînt entraver la marche des événements.

Aussi les êtres venus de la plaine en qualité d'hôtes « non conviés », ne rencontrant nulle part le moindre obstacle, allèrent-ils de l'avant jusqu'au cœur même du seul pays de cette planète qui fût resté à l'abri des conditions de plus en plus mauvaises d'existence étrique ordinaire.

C'est alors que survint l'événement qui devait tourner au désastre, non seulement pour les êtres présents et futurs de ce malheureux pays, mais peut-être même pour tous les êtres terrestres tri-cérébraux d'aujourd'hui et de demain.

Au cours de leur dernière conférence, les chefs de tout le Tibet prirent entre autres la résolution que certains participants tirés au sort se rendraient dans les régions que devaient traverser ces étrangers pour faire connaître à l'avance aux habitants la décision prise par leurs dirigeants, et les persuader d'accepter que personne, en aucun cas, ne fît obstacle au passage de ces intrus.

Parmi ceux qui eurent à se rendre sur les lieux où devaient passer ces étrangers en armes, le sort avait désigné ce chef du petit « groupe de sept ».

Et comme ce futur saint arrivait à cette intention dans une rue d'un grand centre, aux environs duquel la horde armée des êtres étrangers avait fait halte pour prendre un repos indispensable, une balle maligne, tirée par l'un des nouveaux venus — soit à dessein, soit accidentellement — tua le futur saint sur place.

Ainsi prit fin l'existence du chef de ce petit groupe de

frères qui avaient déjà presque atteint le plus haut degré de perfectionnement.

Malgré la terrible émotion qui les submergeait, il ne leur restait plus qu'à prendre immédiatement toutes les mesures nécessaires pour que le corps planétaire de leur chef fût transporté chez lui.

Pour que tu puisses mieux te représenter la situation angoissante dans laquelle se trouvaient ces six frères privés de leur chef, et bien comprendre les désastreuses conséquences de cet événement, il me faut t'expliquer, au moins dans les grandes lignes, l'histoire de l'apparition et de l'existence de ce petit groupe tibétain, qui, depuis des siècles, se composait toujours de sept êtres tri-cérébraux.

Ce groupe existait déjà bien avant l'apparition sur la planète Terre du dernier Individuum sacré, Saint Lama.

Il fut constitué au début par sept êtres, directement initiés par Saint Krishnatharna, Messager de Notre Éternité auprès des êtres tri-centriques de la planète Terre qui peuplaient la région de Perlanie.

Plus tard, lorsque Saint Bouddha apparut en Perlanie, il découvrit que de nombreuses indications de Saint Krishnatharna, concernant le psychisme des êtres de ce pays, restaient viables, et que le fait d'assimiler ces indications favorisait chez tout être la destruction des conséquences des propriétés de l'organe kundabuffer, dont il avait été lui aussi chargé de les aider à s'affranchir ; dès lors, il résolut de faire de certaines de ces indications de Saint Krishnatharna la base de son enseignement.

Ces sept êtres, directement initiés par Saint Krishnatharna, quand Saint Bouddha leur eut montré comment justifier le but et la nécessité de leur existence, et qu'ils l'eurent clairement ressenti, se convainquirent que les indications de Saint Bouddha, dans leur principe même, non seulement ne contredisaient en rien les indications de Saint Krishnatharna, mais correspondaient mieux au psychisme des

êtres de l'époque — et ils devinrent alors les adeptes de Saint Bouddha.

Plus tard encore, lorsque Saint Lama fut spécialement envoyé auprès des êtres du Tibet, il reconnut à son tour que nombre des indications de Saint Bouddha pouvaient encore fort bien répondre au psychisme des êtres de ce pays, pourvu qu'il y fût apporté quelques modifications de détail nécessitées par les changements intervenus sous l'effet du temps dans les conditions d'existence extérieure. Aussi prit-il pour base de sa doctrine de nombreuses indications tirées des vérités révélées avant lui par Saint Krishnatharna, et renouvelées par Saint Bouddha.

Et cette fois encore, lorsque ce petit groupe d'êtres initiés eut clairement senti, avec d'autres groupes adeptes de la doctrine de Saint Bouddha, que les compléments et modifications apportées à cette doctrine par Saint Lama correspondaient mieux au psychisme contemporain, ils devinrent les adeptes de Saint Lama.

Parmi les êtres de ce petit groupe existait une règle qu'ils observaient scrupuleusement, selon laquelle certaines indications secrètes de Saint Lama, concernant les êtres de leur groupe, ne pouvaient être transmises de génération en génération que par leur chef, lequel ne pouvait initier les six autres que s'ils avaient acquis certaines possibilités.

Et c'est pourquoi les six membres de ce petit groupe, qui tous, de par leurs mérites, étaient déjà prêts à recevoir l'initiation dans un proche avenir, furent si épouvantés lorsqu'ils apprirent la fin de leur chef ; car la disparition de ce chef, unique initié de ce temps-là, leur enlevait pour toujours la possibilité d'être eux-mêmes initiés aux indications les plus secrètes de Saint Lama.

La fin de leur chef fut si inattendue qu'ils n'étaient même pas certains de la seule possibilité qui leur restât de recevoir ces indications en communiquant avec la raison de ce chef au moyen du processus de l' « almtznoshinoo sacré » — possibilité dont ils connaissaient l'existence, et

pour la réalisation de laquelle ils avaient déjà en eux toutes les données voulues.

Mais sans doute, mon cher enfant, ne sais-tu rien encore de ce processus sacré ?

On nomme « almtznoshinou sacré » le processus grâce auquel certains êtres tri-centriques — qui sont parvenus, après avoir revêtu leur propre corps kessdjan, à l'amener à un fonctionnement parfait, ainsi qu'à un degré de Raison bien déterminé — opèrent intentionnellement la « matérialisation » du corps kessdjan d'un être qui a déjà cessé d'exister, jusqu'à une densité telle que ce second corps acquiert de nouveau, pour un certain temps, la possibilité de se manifester à travers certaines fonctions propres à son ancien corps planétaire.

Il est possible d'effectuer ce processus sacré sur le corps kessdjan d'un être qui, au cours de son existence, a lui aussi amené ce corps êtrique supérieur jusqu'à un fonctionnement parfait, et qui, de plus, a développé la raison de ce corps jusqu'au degré nommé « mirotzinou sacré de l'essence ».

Outre le processus de matérialisation, ou revêtement intentionnel, du corps êtrique kessdjan d'un être qui a cessé d'exister, peut encore s'effectuer dans Notre Grand Univers ce qu'on appelle le « Très Sacré Djerimetli ».

Ce second processus sacré exige au préalable le revêtement intentionnel du corps êtrique suprême c'est-à-dire du corps de l'âme ; après quoi peut s'effectuer, comme dans le premier cas, l'almtznoshinou sacré.

Ces deux processus ne peuvent naturellement s'effectuer que si ces corps êtriques supérieurs se trouvent encore dans des zones qui demeurent en contact avec l'atmosphère de la planète sur laquelle s'effectue ce « mystère sacré ».

L'existence de ces « matérialisations », provoquées à dessein et consciemment par certains êtres, et la possibilité de maintenir un lien et une communication avec elles ne durent que dans la mesure où ces êtres continuent à alimenter consciemment ces corps êtriques supérieurs avec leur propre « aïssakhladonn sacré ».

C'est donc à ce processus sacré d'almtznoshinou qu'auraient pu recourir les six autres membres du petit « groupe de sept » pour entrer en communication avec la raison de leur chef, s'ils avaient pu, de son vivant, prévoir la possibilité de sa fin soudaine, et mener à bien certaine préparation indispensable à l'accomplissement de ce processus.

Pour comprendre l'essence même de cette préparation au processus sacré du « mystère de l'almtznoshinou », tu dois connaître deux propriétés spéciales du « ghanbledzoïne êtrique », c'est-à-dire du sang du corps kessdjan.

La première de ces propriétés du « ghanbledzoïne êtrique » consiste en ceci : lorsque l'on en soustrait une part quelconque pour l'isoler il se forme entre cette part — en quelque endroit et à quelque distance qu'elle se trouve — et la concentration principale de cette substance cosmique, une sorte de « réseau » ; de plus, ce réseau est constitué de la même substance, et sa densité ou son épaisseur augmente ou diminue suivant la distance qu'il y a entre cette part isolée et la concentration principale.

La seconde propriété spéciale du ghanbledzoïne consiste en ce que, si l'on en introduit de nouveau, à dessein ou par hasard, dans cette concentration principale, en quelque lieu que celle-ci se trouve et quelle que soit la quantité de ghanbledzoïne introduite, ce dernier fusionne avec le ghanbledzoïne de la concentration originelle et se répartit partout en elle uniformément, en quantité comme en densité.

Et comme le corps kessdjan de l'être se revêt de substances qui, dans leur ensemble, rendent cette formation cosmique beaucoup plus légère que la masse des substances cosmiques constituant l'atmosphère qui entoure les planètes, ce corps kessdjan, dès qu'il s'est détaché du corps planétaire de l'être, s'élève, conformément à la loi cosmique « Tenik-

doa » — ou, comme on la nomme parfois, « loi de pesanteur » — jusqu'à la sphère où il rencontre un équilibre de densité, et qui est donc le lieu correspondant à de tels surgissements cosmiques.

Par suite, la préparation nécessaire consiste à prélever à l'avance, pendant l'existence planétaire de l'être sur le corps kessdjan duquel on a l'intention de procéder, après le raskouârno, au mystère de l'almtznoshinou sacré, une part de son ghanbledzoïne ; et cette part doit être conservée dans quelque formation sus-planétaire appropriée, ou recueillie par les êtres qui accomplissent ce « rite », pour l'introduire en eux et le faire intentionnellement fusionner avec le ghanbledzoïne de leur propre corps kessdjan.

De la sorte, grâce à la première propriété spéciale du ghanbledzoïne êtrique, lorsqu'un être tri-cérébral que son degré de perfectionnement désigne pour le mystère de l'almtznoshinou cesse d'exister, et que son corps kessdjan s'est détaché de son corps planétaire, il s'établit un « réseau » qui, comme je te l'ai dit, relie ce corps kessdjan soit avec le lieu où a été conservée une part de son ghanbledzoïne, soit avec les êtres qui en ont intentionnellement revêtu leur propre corps kessdjan.

Pour te rendre plus claire la suite de notre conversation sur ce sujet, je dois te dire encore que ce réseau — dont l'une des extrémités se maintient dans le corps kessdjan qui s'est élevé jusqu'à la sphère correspondante, et dont l'autre reste soit dans les formations sus-planétaires où a été fixée une parcelle de la masse totale du ghanbledzoïne de ce corps kessdjan, soit dans les êtres qui l'ont intentionnellement fait fusionner avec celui de leur propre corps kessdjan — ne peut exister dans l'espace que pour une durée bien déterminée, très exactement jusqu'à la fin de la rotation qu'accomplit autour de son soleil la planète sur laquelle l'être donné a vu le jour.

Dès que commence une nouvelle rotation, le réseau disparaît entièrement.

Et il disparaît parce que, d'après la loi fondamentale sacrée d'Heptaparaparshinokh, l'évolution et l'involution des substances cosmiques nécessaires au Grand Trogoautoégocrate dans l'atmosphère qui entoure chaque planète, servent à nouveau uniquement au processus trogoautoégocratique de caractère local, c'est-à-dire dans les limites d' « activité autonome » du seul système solaire donné ; par suite, toutes les substances cosmiques, sans exception, présentes dans l'atmosphère au cours de cette rotation, et au nombre desquelles se trouve le réseau en question, se transforment immédiatement en substances cosmiques appropriées à cette atmosphère.

Or, mon enfant...

Tant que la rotation n'est pas achevée, les êtres existant sur une planète, et qui gardent en eux une part du ghanbledzoïne d'un corps kessdjan ou qui ont à leur disposition la formation sus-planétaire où a été fixée une parcelle de ce ghanbledzoïne, peuvent en tout temps — à la condition, bien entendu, de posséder toutes les données voulues — attirer ce corps et le faire redescendre sur la partie ferme de leur planète, puis le « saturer », à l'aide de leurs propres ghanbledzoïnes, jusqu'à la densité voulue afin d'établir un contact avec la raison de cette unité cosmique indépendante, déjà entièrement constituée.

Et cette sorte d'attraction, ou comme on dit parfois, cette « matérialisation » s'effectue par ce qu'on appelle « vallikrine », c'est-à-dire par l'opération qui consiste pour un être à déverser consciemment, d'une certaine manière, son propre ghanbledzoïne dans le corps kessdjan où se trouve l'autre extrémité du réseau.

Ce processus sacré d'almtznoshinou avait été accompli plusieurs fois déjà sur ta planète par des êtres tri-centriques, avant d'être tenté au Tibet. Il existait même là-bas divers légamonismes au sujet de ces processus sacrés des époques antérieures.

Le petit groupe d'êtres tibétains connaissait déjà, par ces

légamonismes, tous les détails relatifs à ce processus sacré, et bien entendu, savait indispensable la préparation spéciale qu'il exigeait.

Mais comme ils n'avaient aucune autre possibilité de connaître tous les mystères cachés que de tenter d'établir un contact avec la raison de leur chef décédé, ils résolurent de se risquer à accomplir ce mystère sacré sur le corps kessdjan de leur ancien chef, bien que la préparation n'eût pas eu lieu.

Et c'est le fait d'avoir pris ce risque qui fut à l'origine de la catastrophe dont j'ai parlé.

Comme me l'apprirent mes recherches ultérieures, cette catastrophe se produisit de la manière suivante :

Ces six « grands initiés », qui existaient encore d'une existence planétaire, se divisèrent en deux groupes, qui entreprirent à tour de rôle, pendant trois jours et trois nuits sans interruption, d'accomplir sur le corps planétaire de leur ancien chef le processus « vallikrine », c'est-à-dire de déverser dans ce corps leur propre ghanbledzoïne ; mais faute d'avoir établi à l'avance un lien avec son corps kessdjan, leur ghanbledzoïne ne put servir à réaliser ce qu'ils en attendaient — il ne fit que s'accumuler chaotiquement au-dessus de ce corps planétaire. Et comme, pour leur malheur, il s'effectuait ces jours-là, dans l'atmosphère de ces lieux, une intense fusion de l'élément actif Okidanokh, ou, comme le disent les êtres de là-bas, « de violents orages », il se produisit, entre ces deux manifestations cosmiques encore soumises au processus de transition d'un phénomène cosmique déterminé à un autre, ce que l'on appelle un contact « sobrionolien ».

Et ce contact déclencha, sur ce petit espace de ton infortunée planète, le phénomène cosmique accéléré nommé « nitchto-ounitchtono », c'est-à-dire l'évolution imprévue et instantanée de toutes les cristallisations cosmiques environnantes ; en d'autres termes, toutes les formations sus-

planétaires se trouvant à proximité furent immédiatement reconverties en « éthernokrilno ».

Ce contact « sobrionolien » ou, comme l'auraient dit tes favoris, cette « explosion », fut si terrible, que, pendant ce « nitchto-ounitchtono », tout fut transformé en « éthernokrilno », le corps planétaire du chef de ce petit groupe d'êtres de là-bas aussi bien que ceux des six autres frères qui accomplissaient le rite sacré, et que toutes les formations sus-planétaires sans exception, qu'elles fussent déjà spiritualisées ou à l'état de simples concentrations, se trouvant dans un rayon d'un « shmâna » ou, suivant leur expression, d'un « kilomètre carré ».

Au nombre de ces formations anéanties, d'origine naturelle ou artificielle, se trouvaient tous les « livres » que possédaient ces sept « grands initiés » terrestres ainsi que les objets leur servant à se remémorer tout ce qui se rapportait aux trois Individuums sacrés, intentionnellement envoyés d'En-Haut, Saint Krishnatharna, Saint Bouddha, et Saint Lama.

Je pense, mon enfant, que tu saisis à présent le sens des paroles par lesquelles j'ai défini leur charmante « promenade militaire », en précisant qu'elle avait été un désastre non seulement pour les êtres du pays, mais peut-être pour les êtres tri-cérébraux de toute la planète.

« J'espère, mon cher Hassin, que tu as déjà compris comment les cinq religions que j'ai énumérées, après avoir été édifiées sur les doctrines de cinq véritables saints qui leur avaient été envoyés d'En-Haut pour les aider à se libérer des conséquences des propriétés de l'organe kundabuffer, se modifièrent progressivement, toujours en raison des anormales conditions d'existence êtrique ordinaire qu'ils avaient eux-mêmes établies, jusqu'à se convertir finalement, au regard de tout penser sain, en contes pour les enfants — et comment ces mêmes religions purent cependant servir à certains d'entre eux de supports aux mobiles

moraux intérieurs grâce auxquels leur existence commune fut à certaines époques plus ou moins digne d'êtres tri-centriques.

Mais depuis la destruction définitive des derniers vestiges de ces religions, il est difficile de prévoir comment tout cela pourra bien se terminer.

Avec cette charmante « promenade militaire », ils détruisirent, et même « avec fracas », la dernière de ces cinq religions, édifiée précisément sur la doctrine de ce véritable Envoyé d'En-Haut, Saint Lama.

L'avant-dernière, édifiée sur l'enseignement de Saint Mahomet, ils la détruisent en ce moment, avec la suppression de leurs fameux « fez » et « tchardas », et la gracieuse assistance des « junkers germaniques ».

Quant à la religion qui avait été édifiée à une époque antérieure sur la doctrine de Jésus-Christ, religion et doctrine sur lesquelles les Individuums suprêmes avaient fondé tant d'espérance, les êtres tri-cérébraux d'aujourd'hui, déjà devenus des plus étranges, la détruisent à jamais en organisant dans la ville de Jérusalem une « université » pour la jeunesse juive actuelle.

Sans doute l'antique religion basée sur l'enseignement de Saint Moïse se maintient-elle encore tant bien que mal parmi ses adeptes, mais en raison de la haine organique que ressentent envers eux les êtres des autres communautés, ces derniers, dominés par l'idée funeste existant là-bas sous le nom de « politique », l'abattront à coup sûr tôt ou tard, et elle aussi « avec fracas ».

Enfin, en ce qui concerne la religion soi-disant édifiée sur l'enseignement de Saint Bouddha, je t'ai déjà raconté qu'avec leur fameuse souffrance, basée sur une idée faussement comprise, ils firent dès le début, de cette doctrine, un nouveau moyen de « putaniser la pensée », comme ils disent eux-mêmes.

Soit dit en passant, les premiers qui se livrèrent à cette « putanisation de la pensée » furent les « tangouoris »,

puis les « brahmanistes », les « shouenistes », etc...; aujourd'hui ce sont les « théosophes » et autres « pseudo-savants » de là-bas. »

Ayant dit, Belzébuth garda le silence quelques instants, et l'on pouvait voir qu'il réfléchissait intensément ; puis il reprit :

— Je viens de m'aviser qu'il sera très profitable à ta raison que je te raconte encore un événement relatif au mystère de l'almtznoshinou sacré, et concernant l'un des Individuums sacrés dont la conception fut réalisée parmi tes favoris, celui qui reçut, après sa formation, le nom de Jésus-Christ.

Cet important événement, qui se rapporte à cet Individuum sacré réalisé parmi eux, est celui que tes favoris, selon la notion qu'ils en ont, définissent en ces termes : « La Mort et la Résurrection de Jésus-Christ ».

La connaissance de cet épisode t'apportera des éclaircissements sur la portée et la signification essentielle du mystère sacré de l'almtznoshinou ; et elle te donnera un exemple frappant de la manière dont les descendants des contemporains de ces Individuums sacrés dénaturent complètement, dès la première génération, le sens des conseils et indications que leur laissent les authentiques Individuums sacrés intentionnellement réalisés d'En-Haut parmi eux et dont ils ramassent ça et là des bribes pour les réunir en un seul tout. Et du fait de l'étrange propriété de leur psychisme que l'on nomme « chercher midi à quatorze heures », l'altération qu'ils leur font subir est telle, que de tous leurs soi-disant enseignements religieux il ne subsiste plus, chez les êtres des générations suivantes, que des informations tout juste bonnes à servir de thèmes pour des « contes de nourrice ».

Or donc, mon enfant, lorsque cet Individuum sacré, Jésus-Christ, réalisé dans le corps planétaire d'un être terrestre tri-cérébral, eut à envisager la séparation d'avec son

revêtement planétaire extérieur, certains êtres de là-bas accomplirent sur son corps kessdjan le processus sacré de l'almtznoshinou afin d'avoir la possibilité — dans le cas d'une violente rupture de son existence planétaire — de continuer à communiquer avec sa divine Raison et de recevoir de cette manière des informations sur certaines vérités cosmiques ainsi que diverses instructions pour l'avenir, qu'il n'avait pas eu le temps de leur donner.

Les informations relatives à ce grand événement furent scrupuleusement notées par certains êtres qui avaient participé à l'accomplissement de ce processus sacré, et racontées à dessein, pour des raisons bien déterminées, aux êtres ordinaires de l'entourage.

Mais étant donné qu'à cette époque le fonctionnement de l'étrange raison de tes favoris subissait sa crise périodique d' « exacerbation » — sous la forme, déjà innée en eux, d'un besoin d'induire en erreur les êtres de leur entourage — nombre d'entre eux, qui s'efforçaient alors de recevoir le titre de « savant » — « de nouvelle promotion », bien entendu — insérèrent, dans la plupart des notes de descriptions des témoins de ce processus sacré, destinées à être transmises aux générations suivantes, toutes sortes d' « absurdités ». Par exemple, en dehors du fait incontestable que Jésus-Christ avait été mis en croix, et, après la crucifixion, enseveli, ils prouvaient avec la même conviction qu'après avoir été crucifié et enterré, Jésus était ressuscité, avait continué à exister parmi eux et à leur enseigner toutes sortes de choses, et qu'alors seulement il s'était élevé avec son corps planétaire jusqu'au Ciel.

Le résultat de leurs « élucubrations criminelles », d'un point de vue objectif, fut que les êtres des générations suivantes perdirent entièrement la vraie foi en la doctrine divine et libératrice, la seule réalisable pour eux, du Tout-Amour Jésus-Christ.

Les absurdités qu'ils écrivirent suscitèrent peu à peu dans la présence de certains êtres des générations suivantes

une impulsion de doute, non seulement au sujet de ce que je viens de rapporter, mais à l'égard de toutes les informations authentiques relatives aux instructions et explications précises de cet Individuum sacré, intentionnellement réalisé d'En-Haut parmi eux.

Les données qui engendrèrent le doute chez ces êtres terrestres tri-cérébraux se cristallisèrent en eux pour devenir une part inaliénable de leur psychisme, avant tout parce qu'ils acquirent graduellement, au cours de nombreux siècles — en dépit de l'existence presque automatique qui leur est propre — des données permettant de sentir instinctivement, de façon plus ou moins correcte, certaines vérités cosmiques ; par exemple, le fait indubitable que si un être a subi le raskouârno sacré, ou, comme ils disent, « s'il est mort », et même enterré, cet être ne pourra jamais plus exister — encore moins parler et enseigner.

Ainsi donc, ceux de ces malheureux chez lesquels se poursuit, bien qu'à un très faible degré, le fonctionnement de penser êtrique conforme aux lois d'une saine logique, ne pouvant accepter d'aussi extraordinaires et incohérentes absurdités, finissent par perdre la foi en toute vérité, quelle qu'elle soit, réellement énoncée et commentée par cet Individuum sacré, Jésus-Christ.

Quant aux êtres terrestres qui représentent la majorité, et qui, pour maintes raisons — mais avant tout parce qu'il leur est devenu propre, dès les premières années de leur existence, de s'occuper de « mourdourten » — se transforment d'ordinaire, lorsqu'ils atteignent l'âge responsable, en ce qu'on appelle des « psychopathes », ils croient aveuglément, mot pour mot, sans aucune participation de leur penser êtrique logique, à toutes les absurdités fantastiques qui leur parviennent.

Il se forme alors chez eux, automatiquement, une « foi » d'espèce très particulière en cet « enseignement religieux », comme s'il représentait l'ensemble de toutes les vérités rela-

tives à cet Individuum sacré, Jésus-Christ, intentionnellement réalisé d'En-Haut parmi eux.

Les informations au sujet de ce qu'on appelle « la Sainte Cène » contenues dans le « recueil de notes » parvenu jusqu'à tes favoris contemporains, qui représente soi-disant l'histoire exacte et véridique de cet Individuum sacré, et qu'ils nomment « les Saintes Ecritures », ne sont rien d'autre que le récit de la préparation au grand mystère de l'almtznoshinou, accompli sur le corps kessdjan de Saint Jésus-Christ.

Il est intéressant de remarquer que parmi toutes les informations réunies « de bric et de broc » dont tes favoris nomment l'ensemble « les Saintes Ecritures », bon nombre contiennent des paroles authentiques et même des phrases entières prononcées au cours de la Sainte Cène, tant par le Divin Maître que par ses initiés les plus proches, nommés, dans ces Ecritures, « disciples » ou « apôtres ». Mais les êtres terrestres actuels comprennent ces paroles et ces phrases comme ils comprennent toute chose, c'est-à-dire littéralement, sans avoir conscience du sens intérieur qui leur fut donné.

Et cette compréhension littérale vient uniquement de ce qu'ils ont cessé de réaliser en leur présence générale les efforts êtriques nécessaires à l'accomplissement des partkdolg-devoirs, qui seuls cristallisent chez les êtres tri-cérébraux les données d'une capacité de vrai jugement êtrique.

Aussi, mon enfant, ne peuvent-ils même pas comprendre que, ni du temps de cet Individuum sacré, Jésus-Christ, ni du temps où furent composées les Saintes Ecritures, les êtres n'employaient autant de mots qu'aujourd'hui.

Ils ne peuvent pas se représenter qu'à cette époque le « penser êtrique » de leurs semblables était beaucoup plus proche du penser normal, propre aux êtres tri-cérébraux, et que par conséquent la transmission des idées et des pensées était encore « imagonizirienne », ou comme on le dit aussi « allégorique ».

Autrement dit, les êtres terrestres tri-cérébraux d'alors, pour s'expliquer à eux-mêmes une action quelconque, ou pour l'expliquer aux autres, se référaient toujours à la compréhension, déjà fixée en eux, d'actions antérieures semblables.

Tandis qu'aujourd'hui, cela se fait chez eux selon le principe nommé « cadenonizirien ».

Et cela parce que leur penser êtrique — toujours en raison des conditions anormalement établies d'existence ordinaire — s'effectue désormais sans aucune participation de leur « localisation de sentiment », ou, selon leur terminologie, de leur « centre émotionnel », et finit par s'automatiser complètement.

C'est pourquoi, depuis ce temps-là, pour avoir la possibilité de comprendre eux-mêmes la moindre chose ou de l'expliquer aux autres, si peu que ce soit, ils sont automatiquement contraints d'inventer quantité de termes presque dénués de sens pour désigner les objets et pour exprimer leurs idées petites ou grandes, et c'est ainsi que tout leur penser s'est mis peu à peu, comme je viens de te le dire, à s'effectuer selon le principe « cadenonizirien ».

Or, c'est avec ce penser que tes favoris actuels déchiffrent et s'efforcent de comprendre des textes rédigés d'une manière « imagonizirienne », à l'intention du penser des êtres contemporains du divin Jésus-Christ.

À ce propos, mon cher enfant, il me faut t'expliquer certain fait, absurde au plus haut degré, et, d'un point de vue objectif, réellement sacrilège, qui te fera voir clairement la véritable insignifiance de leurs interprétations des Saintes Ecritures, lesquelles se sont très largement répandues parmi tes favoris depuis leur dernier processus de destruction mutuelle, et qui, comme tu le soupçonnes déjà, contiennent tout ce que l'on veut, excepté la réalité et la vérité.

Je veux parler de ce qui est dit dans les Ecritures Saintes, telles qu'elles leur sont parvenues — soi-disant

sans avoir subi la moindre altération — du plus important, du plus sensé, et du plus dévoué de ces êtres, directement initiés par cet Individuum sacré, que l'on appelle ses « apôtres ».

Ce disciple dévoué, aimé de Jésus-Christ, se nommait « Judas ».

Selon la version actuelle de ces Ecritures Saintes, celui qui vient y puiser la connaissance de la vérité acquiert en son essence la conviction que ce Judas était l'être le plus lâche, le plus vil, et le traître le plus perfide que l'on puisse concevoir.

En réalité, non seulement Judas était le plus fidèle et le plus dévoué, parmi les adeptes les plus proches de Jésus-Christ, mais seules son intelligence, son ingéniosité et sa présence d'esprit permirent à cet Individuum sacré d'accomplir tous les actes dont le résultat, s'il ne parvint pas à détruire complètement en eux les conséquences des propriétés de l'organe kundabuffer, alimenta et inspira cependant, pendant une vingtaine de siècles, le psychisme de la plupart d'entre eux, et rendit au moins leur triste existence à peu près supportable.

Pour mieux te représenter la vraie individualité de Judas, et la portée de sa manifestation, tu dois savoir qu'après la formation définitive de Jésus-Christ en tant qu'être responsable, cet Individuum sacré, ayant revêtu le corps planétaire d'un être terrestre, résolut, pour accomplir la mission qui lui avait été assignée d'En-Haut, d'éclairer la raison des êtres terrestres tri-cérébraux par l'intermédiaire de douze d'entre eux, appartenant à des types différents, qu'il se mit à initier et préparer personnellement.

Or, au moment le plus intense de ses divines activités, des circonstances qui lui étaient étrangères le contraignirent, avant d'avoir mené à bien ses desseins — c'est-à-dire avant d'avoir eu le temps de leur expliquer certaines vérités cosmiques et de leur donner les instructions nécessaires pour

l'avenir — à laisser s'accomplir la rupture prématurée de son existence planétaire.

Il décida alors, d'accord avec les douze êtres terrestres qu'il avait intentionnellement initiés, de recourir au mystère sacré d'almtznoshinou — dont ils connaissaient tous déjà le processus de réalisation, et pour l'exécution duquel ils avaient acquis toutes les données voulues — afin de garder la possibilité, tant que durerait l'état d'individualité cosmique dans lequel il se trouvait, d'achever le travail de préparation conforme au plan qu'il s'était tracé pour accomplir la mission qui lui avait été assignée d'En-Haut.

Mais après avoir pris cette décision, lorsqu'ils furent prêts à tenter la préparation requise pour ce mystère sacré, ils s'aperçurent qu'elle ne pouvait se faire, attendu qu'il était déjà trop tard.

Ils étaient cernés par des « soldats », et attendaient d'un moment à l'autre leur arrestation, avec toutes ses conséquences.

C'est alors qu'intervint Judas.

Ce futur saint, inséparable et fidèle assistant de Jésus-Christ, fut « maudit » et « exécré » par les étranges êtres de ta planète, dans leur naïve stupidité, alors qu'il aurait au contraire mérité la gratitude des êtres terrestres tri-cérébraux de toutes les générations suivantes, car il leur rendit un immense service objectif.

Cet acte sensé, courageux, dont il prit l'initiative avec un dévouement désintéressé, consista en ceci : au moment où l'on désespérait de pouvoir effectuer la préparation nécessaire à l'accomplissement de l'almtznoshinou sacré, celui qui est aujourd'hui Saint Judas se leva soudain et dit à la hâte :

« J'irai, et je ferai le nécessaire pour que vous ayez la possibilité d'accomplir sans entrave cette préparation sacrée ; vous autres, mettez-vous à l'œuvre sans tarder. »

Ayant dit, il s'approcha de Jésus-Christ, et après s'être

entretenu à voix basse avec lui pendant quelques instants, il reçut sa bénédiction et s'en fut.

Et les autres purent mener à bonne fin tout ce qu'exigeait l'accomplissement du processus sacré d'almtznoshinou.

Après ce que je viens de te dire, tu comprendras sans nul doute comment les êtres terrestres tri-cérébraux appartenant aux deux types dont je t'ai parlé ont falsifié toutes les vérités pour servir leurs fins égoïstes, au point de cristalliser dans la présence des êtres de toutes les générations suivantes une représentation si manifestement injuste de Judas — ce Saint grâce auquel ils ont bénéficié pendant vingt siècles d'un foyer de paix bienfaisant au cœur de leur existence désolée.

Je pense même que s'ils ont ainsi présenté Judas dans leurs « Saintes Ecritures », c'est que l'un d'eux eut besoin, pour une raison quelconque, de minimiser l'importance de Jésus-Christ.

Il était, paraît-il, si naïf, si incapable de rien prévoir et de rien pressentir, bref, si imparfait, que tout en ayant vécu de longues années avec Judas, il se montra impuissant à sentir et à comprendre que son disciple le plus proche était un traître perfide qui le vendrait pour trente malheureux deniers. »

À cet endroit de son récit, Belzébuth, ainsi que tous les passagers du vaisseau cosmique intersystémaire *Karnak*, sentirent soudain une saveur acide et légèrement amère pénétrer leurs organes du goût.

Cette saveur était provoquée par un « courant magnétique » spécial qui venait de la cabine du pilote, pour annoncer à tous les passagers que le vaisseau approchait de sa destination, c'est-à-dire de la Sainte Planète du Purgatoire.

Alors Belzébuth interrompit son récit. Puis, regardant son petit-fils avec tendresse, il ajouta :

— Il nous faut maintenant, bon gré mal gré, arrêter là

notre entretien sur cet Individuum sacré, Jésus-Christ. Cependant, mon enfant, quand nous serons à la maison, sur notre chère Karataz, rappelle-moi donc, un jour où nous aurons du temps, de te raconter la fin de cette histoire.

Toutes les étapes de la réalisation de cet Individuum sacré, depuis son apparition dans le corps planétaire d'un être terrestre, et son existence parmi les êtres de différents groupes de ta planète, jusqu'à sa mort violente, éveilleront ton intérêt, puisque tu désires éclairer ta raison sur les subtilités du psychisme de ces étranges êtres tri-cérébraux. De plus, il sera particulièrement émouvant pour toi de connaître l'histoire de Saint Jésus-Christ pendant la période de son existence allant, d'après leur calcul du temps, de douze à vingt-huit ans. »

Chapitre 39
La Sainte Planète du Purgatoire

APRES plusieurs dianosks, le vaisseau cosmique *Karnak* s'éloigna de la sainte planète pour reprendre sa chute vers sa destination finale, c'est-à-dire vers la planète qui avait été le lieu d'avènement de Belzébuth, et où il retournait finir sa longue existence, cette longue existence qu'en raison de circonstances bien déterminées il avait dû passer sur diverses concentrations cosmiques de Notre Grand Univers, dans des conditions toujours indésirables pour lui, et qu'il avait pourtant vécue d'une manière tout à fait méritoire, d'un point de vue objectif.

Lorsque le vaisseau eut repris son allure habituelle, le petit-fils de Belzébuth, Hassin, s'assit à ses pieds et lui dit :

— Grand-père, cher grand-père ! Explique-moi, je t'en prie, pourquoi, ainsi que me l'a dit mon oncle Touilân, Notre Eternel Uni-Etrique Tout-Embrassant apparaît si souvent sur la planète que nous venons de quitter ? »

A la question de son petit-fils, Belzébuth, après avoir réfléchi un peu plus longuement et avec une concentration plus grande que d'habitude, répondit lentement :

— Oui... Je ne sais par quoi commencer, mon cher enfant, pour répondre à ta question sous une forme qui me satisfasse moi-même ; car, entre autres tâches que je me suis imposées à l'égard de ton « oskiâno », j'ai décidé de faire en sorte que tu acquières, précisément à ton âge, tout le savoir et toute la compréhension possibles au sujet de cette sainte planète.

En tout cas, je dois d'abord te dire que la sainte planète qui porte le nom de Purgatoire est, pour notre Univers entier, le cœur et le lieu de concentration de tous les

résultats des pulsations de tout ce qui fonctionne et existe dans l'Univers.

Et Notre Père Commun Créateur Eternel y apparaît fréquemment pour la seule raison que cette sainte planète est le lieu d'existence des plus malheureux parmi les « corps êtriques suprêmes » qui ont réalisé leur revêtement sur différentes planètes de Notre Grand Univers.

Les « corps êtriques suprêmes » qui sont déjà devenus dignes de demeurer sur cette sainte planète souffrent comme peut-être rien ni personne ne souffre dans tout Notre Grand Univers.

Et c'est pourquoi Notre Tout-Aimant, Tout-Miséricordieux et Absolument Juste Créateur Eternel, n'ayant aucune autre possibilité d'aider ces malheureux corps êtriques suprêmes, y apparaît si souvent, afin de les apaiser quelque peu par Sa Présence dans leur terrible mais inévitable état d'inexprimable tourment.

Cette sainte planète ne commença à servir le but pour lequel elle existe aujourd'hui, que longtemps après l'achèvement du processus de « création » du présent « monde ».

Auparavant, tout « corps êtrique suprême », tel que ceux qui séjournent sur cette sainte planète, allait directement sur Notre Très Saint Soleil Absolu ; mais plus tard, après que se fut produite dans le Mégalocosmos la catastrophe universelle que nous appelons aujourd'hui « l'effrayante période tchoutboglitanique », les corps êtriques suprêmes, tels que ceux qui séjournent sur cette sainte planète, perdirent la possibilité de fusionner directement avec Notre Très Saint Soleil Absolu.

C'est donc après la période « tchoutboglitanique » que se fit sentir la nécessité du fonctionnement d'ordre universel que réalise actuellement la Sainte Planète du Purgatoire.

Et c'est à partir de ce temps-là que toute la surface de cette sainte planète fut organisée de manière appropriée, et adaptée à ces corps êtriques suprêmes, afin de devenir le lieu de leur existence, désormais inéluctable. »

Ayant dit, Belzébuth réfléchit un peu, puis reprit avec un léger sourire :

— Cette Sainte Planète du Purgatoire n'est pas seulement le point de concentration des résultats du fonctionnement de tout ce qui existe, elle est aussi la meilleure, la plus riche et la plus belle de toutes les planètes de notre Univers.

Pendant notre séjour là-bas, t'en souviens-tu, nous voyions et ressentions toujours que l'espace entier de Notre Grand Univers, ou, comme l'auraient dit tes favoris, le firmament de cette sainte planète incomparable, semblait refléter l'éclat de la fameuse « turquoise almakour ». Quant à l'atmosphère, elle y était aussi pure que ce que l'on appelle le « cristal sakroualnien phénoménal ».

Chaque individu, là-bas, ressent de toute sa présence le monde extérieur de manière « iskoliounitsirienne », ou, comme auraient dit tes favoris, « délicieusement enchanteresse ».

Sur cette sainte planète, les sources minérales ou naturelles, auxquelles, au dire des connaisseurs, ne sauraient être comparées, pour leur pureté et leur limpidité, celles d'aucune autre planète de Notre Grand Univers, sont au nombre d'une dizaine de mille.

De tous les coins de notre Univers y ont été rassemblées, au dire des experts, près de douze mille espèces d'oiseaux chanteurs, parmi les plus beaux et les meilleurs.

Quant aux formations sus-planétaires telles que « fleurs », « fruits », « baies » et autres, nous n'en parlerons même pas. Disons seulement que l'on y a réuni et acclimaté presque toute la « flore », la « faune » et la « phoskalie » de toutes les planètes de Notre Grand Univers.

Partout, sur cette sainte planète, sont aménagées, dans des gorges bien situées, des cavernes confortables de forme intérieure variée, les unes naturelles, les autres artificielles, sur le seuil desquelles on jouit d'une vue saisissante, et

où l'on trouve tout ce que peut exiger une existence de calme et de félicité, épargnant tout souci êtrique aux diverses parties de la présence de tout Individuum cosmique indépendant — tels que peuvent le devenir les corps êtriques suprêmes.

En ces cavernes existent donc, à leur choix, tous les corps êtriques suprêmes qui, en raison de leurs mérites, viennent, de tout Notre Grand Univers, poursuivre leur existence sur cette sainte planète.

De plus, ils disposent là-bas des meilleures, des plus commodes et des plus rapides des « égolionopties », ou, comme on les appelle encore parfois, des « plates-formes omniprésentes ».

Ces égolionopties se déplacent librement, aussi vite que l'on veut, dans toutes les directions de l'atmosphère de la sainte planète, atteignant même la vitesse à laquelle tombent les Soleils de Second Ordre de Notre Grand Univers.

Ce système d'égolionopties a été, me semble-t-il, spécialement inventé pour cette sainte planète par le fameux Ange, aujourd'hui Archange, Herkission. »

Soudain, Belzébuth se tut, et se plongea à nouveau dans de profondes réflexions, tandis qu'Hassin et Ahoûn le regardaient avec étonnement.

Et ce n'est qu'après un assez long silence que Belzébuth, hochant la tête, se tourna vers son petit-fils et lui dit :

— Je pense qu'il serait très sage de ma part de répondre maintenant à ta question — « pourquoi Notre Éternité réjouit-Elle si souvent de Son apparition la Sainte Planète du Purgatoire ? » — de manière à te donner en même temps les explications que je t'ai déjà promises plusieurs fois au sujet des lois cosmiques fondamentales selon les principes desquelles existe et se maintient notre présent monde.

D'ailleurs, ce n'est qu'en associant ces deux questions que tu auras des données suffisantes pour te représenter et

comprendre parfaitement cette Sainte Planète du Purgatoire, tout en acquérant de nouvelles notions sur les êtres tri-cérébraux de la planète Terre qui t'intéresse.

Je voudrais te donner tout de suite des explications aussi claires et détaillées que possible sur cette sainte planète, car il te faudra tôt ou tard la connaître, étant donné que chaque être tri-cérébral responsable, quels que soient la cause et le lieu de sa venue au monde, ainsi que la forme de son revêtement extérieur, doit finir par connaître à fond tout ce qui la concerne.

Et cette connaissance est indispensable pour s'efforcer d'exister dans une direction qui convienne à cette sainte planète, laquelle représente précisément le but objectif et la raison d'être de l'existence de tout être tri-cérébral qui porte en lui, quelle qu'en soit la cause, le germe d'un corps êtrique suprême.

Or donc, mon enfant, avant toute chose, je te rappellerai que si Notre Eternité créa le monde tel qu'il existe aujourd'hui, ce fut par contrainte.

Au commencement, au temps où rien n'était encore manifesté, et où notre Univers n'était qu'un espace vide infini qu'emplissait la présence de la substance cosmique originelle appelée « éthernokrilno », seul, dans tout cet espace vide, existait Notre Très Grand et Très Saint Soleil Absolu, et cette unique concentration cosmique était, pour Notre Créateur Uni-Etrique, et pour Ses Chérubins et Séraphins, le lieu de résidence de Son Etre Glorieux.

C'est alors qu'apparut à Notre Créateur Tout-Soutien l'impérieuse nécessité de créer notre « Mégalocosmos », c'est-à-dire le « monde » qui existe aujourd'hui.

Grâce au troisième des Très Saints Cantiques de nos Chérubins et Séraphins, nous fûmes dignes d'apprendre qu'un jour Notre Créateur Tout-Puissant constata que, de façon presque imperceptible, mais régulière, le Soleil Absolu sur lequel Il existait, avec Ses Chérubins et Séraphins, diminuait de volume.

Cette divine constatation Lui ayant paru fort grave, Il résolut de réviser aussitôt toutes les lois qui maintenaient l'existence de cette concentration cosmique. Au cours de cette révision, il apparut pour la première fois à Notre Créateur Tout-Puissant que la cause de cette diminution graduelle du volume du Soleil Absolu était tout simplement « Héropas », c'est-à-dire le cours même du Temps.

Notre Eternité entra alors dans de profondes réflexions, parce qu'Elle avait clairement conscience que si le Soleil Absolu continuait ainsi, sous l'action de Héropas, à diminuer de volume, ce Lieu unique de Son Etre subirait tôt ou tard l'anéantissement définitif.

Aussi, mon enfant, Notre Eternité se vit-Elle contrainte de prendre certaines mesures correspondantes, afin que cet impitoyable Héropas ne puisse, en définitive, entraîner la disparition de Notre Très Saint Soleil Absolu.

Puis, toujours grâce à l'un des cantiques sacrés de nos Chérubins et Séraphins — le cinquième cette fois — nous fûmes dignes d'apprendre qu'après s'être entièrement consacrée à la recherche d'un moyen d'écarter cette menace d'une fin inévitable, décrétée, conformément aux lois, par l'impitoyable Héropas, Notre Eternité, à l'issue de longues et divines réflexions, résolut de créer le « Mégalocosmos » qui existe de nos jours.

Pour comprendre plus clairement comment Notre Eternité résolut d'arriver à rendre inoffensive l'action funeste de l'impitoyable Héropas, et comment Elle parvint à réaliser Son dessein, tu dois tout d'abord savoir qu'auparavant le Très Saint Soleil Absolu existait sur la base d'un principe nommé « Autoégocrate », selon lequel les forces intérieures qui maintenaient l'existence de cette concentration cosmique avaient un fonctionnement indépendant, ne relevant d'aucune force extérieure. Ce système de forces était fondé lui aussi sur les deux lois cosmiques sacrées fondamentales par lesquelles se maintient l'ensemble de notre présent Mégalocosmos, c'est-à-dire sur les lois cos-

miques sacrées originelles qui portent le nom d' « Heptaparaparshinokh sacré » et de « Triamazikamno sacré ».

Je t'ai déjà parlé une fois de ces deux lois cosmiques sacrées fondamentales ; je tâcherai maintenant de te les expliquer un peu plus en détail.

De la première loi cosmique sacrée originelle, la loi de l'Heptaparaparshinokh sacré, la science cosmique objective donne la formule suivante :

« Le flux des forces suit une ligne qui se brise toujours à intervalles réguliers et dont les extrémités se rejoignent ».

La ligne selon laquelle s'exprime cette loi cosmique sacrée présente sept points de déflexion ou, comme on le dit encore, sept « centres de gravité » ; et la distance qui sépare deux points de déflexion ou « centres de gravité » se nomme « stopinder de l'Heptaparaparshinokh sacré ».

Le processus complet de cette loi sacrée, qui s'exerce sur toute chose existante, dès son apparition, comporte donc toujours sept « stopinders ».

Quant à la seconde loi cosmique originelle, celle du Triamazikamno sacré, la science cosmique objective la formule en ces termes :

« Tout nouveau surgissement provient de surgissements antérieurs par le « harnel-miatznel », c'est-à-dire par une fusion dont le processus s'accomplit ainsi : ce qui est en haut s'unit à ce qui est en bas, afin de réaliser par cette union ce qui est médian, lequel devient alors à la fois le supérieur pour l'inférieur suivant, et l'inférieur pour le supérieur précédent. »

Je t'ai déjà dit que ce Triamazikamno sacré comporte trois forces indépendantes qui se nomment :

la première, « Sourb-Othéos »,
la seconde, « Sourb-Skiros »,
la troisième, « Sourb-Athanatos ».

La science objective nomme ces trois forces saintes du Triamazikamno sacré .

la première, « Force Affirmative » ou « Force d'Impulsion », ou simplement « Force Plus »,
la seconde, « Force Négative », ou « Force de Résistance », ou simplement « Force Moins »,
et la troisième, « Force Conciliatrice », ou « Force d'Equilibre », ou encore « Force Neutralisante ».

En cet endroit de mes explications, relatives aux lois fondamentales de « création du monde » et de « maintien du monde », il est intéressant de remarquer que les êtres tri-cérébraux de la planète qui te plaît tant avaient eux aussi commencé, du temps où les conséquences des propriétés de l'organe kundabuffer n'étaient pas encore cristallisées en leur présence générale, à prendre conscience des trois forces saintes du Triamazikamno sacré, qu'ils nommaient :

la première, « Dieu le Père »,
la seconde, « Dieu le Fils »,
la troisième, « Dieu le Saint-Esprit ».

En différentes circonstances, ils exprimaient la signification cachée de ces Forces et leur espoir d'en recevoir l'action bienfaisante pour leur propre individualité, par les prières suivantes :

« Sources de divines
« Joies, révoltes et souffrances,
« Dirigez votre action sur nous.

ou bien : « Sainte Affirmation,
« Sainte Négation,
« Sainte Conciliation,
« Transmuez-vous en moi
« Pour mon Etre.

ou encore : « Dieu Saint,
« Dieu Fort,
« Dieu Immortel,
« Ayez pitié de nous.

Et maintenant, mon enfant, écoute attentivement ce qui va suivre.

Comme je te l'ai déjà dit, Notre Très Saint Soleil Absolu se maintint tout d'abord uniquement à l'aide de ces deux lois sacrées originelles ; mais ces lois fonctionnaient alors de manière indépendante, sans l'aide d'aucune force extérieure quelle qu'elle fût. Ce système se nommait « Autoégocrate ».

Par la suite, Notre Eternel Tout-Puissant résolut de modifier le principe de fonctionnement de ces lois sacrées fondamentales, en faisant dépendre leur fonctionnement, jusqu'alors autonome, de forces venant du dehors.

Mais comme ce nouveau principe exigeait des sources appropriées extérieures au Très Saint Soleil Absolu, d'où pourraient surgir des forces susceptibles de se déverser en Lui, Notre Toute-Puissante Eternité se vit contrainte de créer notre Mégalocosmos, avec tous les Cosmos d'échelles différentes, et toutes les formations cosmiques relativement indépendantes qui s'y trouvent.

Et depuis lors, le système qui maintient l'existence du Soleil Absolu porte le nom de « Trogoautoégocrate ».

Notre Père Commun Eternel Uni-Etrique, ayant décidé de modifier le principe selon lequel se maintenait l'existence de cette unique concentration cosmique, lieu de Son Etre Glorieux, commença par altérer le fonctionnement même de ces deux lois sacrées originelles, et plus particulièrement de l'Heptaparaparshinokh sacré.

L'importante modification qu'Il fit subir au fonctionnement de l'Heptaparaparshinokh sacré portait sur trois de ses stopinders, et consistait en une altération de leur « action subjective ». Il prolongea la durée de l'un, abrégea celle de l'autre, et désharmonisa celle du troisième.

En vue d'assurer au stopinder situé entre le troisième et le quatrième « point de déflexion » la propriété requise

pour absorber, au profit de son fonctionnement, l'afflux automatique de toutes les forces environnantes, Il en prolongea la durée.

C'est précisément ce stopinder de l'Heptaparaparshinokh sacré que l'on nomme « mdnel-inn mécanico-coïncident ».

Quant au stopinder qu'Il abrégea, il est situé entre le dernier « point de déflexion » et le début d'un nouveau cycle du processus de l'Heptaparaparshinokh. Par cette altération, destinée à faciliter le commencement du nouveau cycle, Il assigna à ce stopinder un fonctionnement dépendant uniquement de l'afflux de forces extérieures que lui amènent les résultats de l'action de la concentration cosmique dans laquelle s'effectue le processus intégral de cette loi sacrée fondamentale.

Et c'est ce stopinder de l'Heptaparaparshinokh sacré que l'on nomme encore de nos jours « mdnel-inn volontairement réalisé ».

Quant au troisième stopinder dont Il modifia « l'action subjective », qui est le cinquième de la série, et qui est nommé « harnel-haout », sa disharmonie s'opéra d'elle-même, par la suite de la modification des deux autres stopinders.

Cette disharmonie de son fonctionnement subjectif, qui est la conséquence de son asymétrie relative dans l'ensemble du processus de l'Heptaparaparshinokh sacré, consiste en ceci :

Si le processus de cette loi sacrée s'effectue dans des conditions telles qu'il soit soumis à l'action de nombreuses vibrations issues de « causes multiples » qui lui sont étrangères, il ne donne que des résultats extérieurs.

Mais si ce même processus s'effectue dans un calme absolu, en l'absence totale de vibrations issues de causes multiples qui lui sont étrangères, tous les résultats de son action restent à l'intérieur de la concentration où il s'ac-

complit, et ces résultats ne sont perceptibles à l'extérieur que dans le cas d'un contact direct et immédiat.

Si aucune de ces deux conditions diamétralement opposées ne prédomine au cours de ce processus, les résultats de son action se divisent à l'ordinaire en extérieurs et intérieurs.

Ainsi, mon enfant, à partir du moment où Notre Créateur Eternel fit subir à la loi d'Heptaparaparshinokh sacré cette profonde modification portant sur l'action subjective des stopinders, elle intervint dans le processus de réalisation de toutes les formations cosmiques, petites ou grandes.

Je te le répète, mon cher Hassin, efforce-toi de bien assimiler tout ce qui se rapporte à ces deux lois cosmiques fondamentales, attendu que la connaissance de ces deux lois sacrées, et surtout des particularités de l'Heptaparaparshinokh, te permettra par la suite de comprendre à fond et sans difficulté toutes les lois secondaires et tertiaires de « création du monde » et d' « existence du monde ».

Car chez tout être tri-cérébral, quelle que soit la forme de son revêtement extérieur, la connaissance approfondie de ces lois sacrées développe la possibilité, en présence de n'importe quel facteur cosmique indépendant de lui — qu'il soit favorable ou défavorable — de réfléchir à la raison d'être de son existence et d'acquérir les données nécessaires pour s'expliquer et pour admettre le « conflit individuel » que suscite en général chez les êtres tri-cérébraux la contradiction entre les résultats concrets du processus de toutes les lois cosmiques et ceux que leur « saine logique » leur fait escompter et même attendre à coup sûr. De la sorte, évaluant correctement la signification essentielle de leur propre présence, ils sont à même de prendre conscience de la place qui leur correspond réellement dans l'ensemble de ces réalisations cosmiques.

En d'autres termes, l'assimilation d'une compréhension

globale du fonctionnement de ces deux lois sacrées fondamentales finit par cristalliser en la présence des êtres tri-cérébraux des données qui engendrent la propriété divine — indispensable à tout être tri-cérébral normal — qui existe sous le nom de « semouniranouss », propriété dont tes favoris ont une représentation approximative, et qu'ils nomment « impartialité ».

Ainsi donc, mon cher enfant, lorsque Notre Père Commun Créateur Tout-Puissant entreprit de modifier le fonctionnement des deux lois sacrées originelles, Il dirigea leur action issue de l'intérieur du Soleil Absolu vers l'espace universel, créant ainsi l' « Emanation du Très Saint Soleil Absolu », que l'on appelle aujourd'hui « Théomertmalogos » ou « Dieu le Verbe ».

Pour la clarté de certaines de mes explications ultérieures, il faut noter ici que la « Force de Volonté » divine de Notre Eternité ne participa au processus de création du présent monde qu'au tout commencement.

La création se poursuivit ensuite automatiquement, d'elle-même, sans aucune participation de Sa divine « Force de Volonté », sous la seule action des deux lois cosmiques fondamentales ainsi modifiées.

Ce processus de création s'effectua dans l'ordre suivant :

Grâce à la nouvelle particularité du cinquième stopinder de l'Heptaparaparshinokh sacré, les émanations issues du Soleil Absolu exercèrent leur action, en certains points de l'espace de l'Univers, sur la substance cosmique primordiale « éthernokrilno » et condensèrent ainsi, grâce à l'ensemble des anciennes et nouvelles particularités des lois sacrées originelles, certaines concentrations bien déterminées.

Puis, grâce à ces mêmes facteurs, ces concentrations acquirent leurs propres lois d'Heptaparaparshinokh et de Triamazikamno liées par leur action réciproque ; et dès lors se cristallisa peu à peu en elles tout ce qui était nécessaire à l'apparition de ces grandes concentrations cos-

miques existant encore aujourd'hui, et auxquelles nous donnons le nom de « Soleils de Second Ordre ».

Lorsque ces nouveaux soleils furent entièrement réalisés, et que le fonctionnement de leurs deux lois fondamentales se fut définitivement établi en eux, ils commencèrent, à l'image du Très Saint Soleil Absolu, à transformer et irradier leurs propres résultats, qui, s'unissant aux émanations du Très Saint Soleil Absolu dans l'espace de l'Univers, devinrent à leur tour des facteurs de réalisation du processus cosmique fondamental de la loi sacrée de Triamazikamno.

Autrement dit :

Le Très Saint Théomertmalogos se manifesta en qualité de troisième force sainte du Triamazikamno sacré,

les résultats de l'action de chacun des nouveaux « Soleils de Second Ordre » servirent de première force sainte,

et les résultats exercés sur chacun de ces nouveaux « Soleils de Second Ordre » par l'ensemble des autres servirent de seconde force sainte de cette loi sacrée.

Une fois que le processus cosmique du Triamazikamno sacré se fut établi de cette manière dans l'espace de l'Univers, des cristallisations de « densité » différente commencèrent à se constituer à partir de l'éthernokrilno primordial et à se grouper autour de chacun des Soleils de Second Ordre, pour former de nouvelles concentrations — et c'est ainsi qu'apparurent de nouveaux Soleils, appelés cette fois « Soleils de Troisième Ordre ».

Ce sont ces concentrations cosmiques de Troisième Ordre que nous nommons de nos jours les « planètes ».

A cette étape du processus du premier cycle extérieur de l'Heptaparaparshinokh fondamental sacré — c'est-à-dire après la formation des Soleils de Troisième Ordre, ou « planètes » — et conformément au cinquième stopinder modifié de l'Heptaparaparshinokh sacré, qui se nomme « harnel-haout », l'impulsion initiale destinée à l'ensemble du processus, ayant perdu la moitié de sa force de vivifi-

cation, ne manifesta plus au dehors d'elle, dans son fonctionnement ultérieur, que la moitié de son action, gardant l'autre en elle pour son propre fonctionnement. En conséquence, sur ces dernières grandes concentrations, nommées « Soleils de Troisième Ordre », ou « planètes », se mirent alors à surgir des « analogies de surgissements antérieurs ».

Et comme les conditions environnantes de réalisation s'étaient partout établies conformément à la seconde particularité du cinquième stopinder de l'Heptaparaparshinokh fondamental sacré, le déroulement du premier cycle extérieur de l'Heptaparaparshinokh prit fin, et toute l'action de son fonctionnement se porta désormais exclusivement sur ses résultats déjà manifestés ; dès lors ces derniers furent soumis à leurs propres processus permanents de transformation, appelés « évolution » et « involution ».

Puis, conformément cette fois à une loi cosmique de second ordre, nommée « Litsvrts » ou « loi d'agrégation des homogènes », ces formations « relativement indépendantes » que l'on nomme « analogies de surgissements antérieurs » se groupèrent sur les planètes pour constituer de nouvelles formations, « relativement indépendantes » elles aussi.

D'autre part, grâce à ces processus d' « évolution » et d' « involution » propres à l'Heptaparaparshinokh sacré, commencèrent à se cristalliser et à se décristalliser, dans la présence de toutes les concentrations cosmiques, petites ou grandes, toutes sortes de substances cosmiques définies, ayant des propriétés subjectives spécifiques, et que la science objective désigne sous le nom d' « éléments actifs ».

Et les résultats de l'évolution et de l'involution de ces éléments actifs, en réalisant le principe trogoautoégocratique d'existence par la nutrition et le soutien réciproques de toutes choses dans l'Univers, constituèrent dans leur ensemble le processus cosmique général « Iraniranomange » ou, comme je te l'ai déjà dit, ce que la science objective nomme « échange universel de substances ».

Ainsi donc, mon enfant, grâce à ce nouveau système de nutrition réciproque de toutes choses existantes, auquel Notre Très Saint Soleil Absolu Lui-même prenait part, il s'établit dans l'Univers cet équilibre qui ne laisse plus à présent à l'impitoyable Héropas aucune possibilité d'engendrer quoi que ce soit d'inattendu pour Notre Très Grand et Très Saint Soleil Absolu. Et de la sorte, toute cause de divine inquiétude pour Notre Tout-Puissant Créateur Uni-Etrique au sujet de l'intégrité de Son lieu de résidence éternelle disparut à jamais.

Je dois te faire remarquer ici qu'une fois achevée cette très grande réalisation divine, nos Chérubins et Séraphins triomphants donnèrent pour la première fois à toutes ces formations nouvelles des noms qui ont subsisté jusqu'à nos jours. Toute concentration relativement indépendante fut désignée par le terme « cosmos » et pour distinguer entre eux les différents ordres d'apparition de ces cosmos, ils ajoutèrent à ce terme une dénomination correspondante.

Ils nommèrent cette Très Sainte Source Originelle qu'est Notre Soleil Absolu : « Protocosmos ».

Chacun des « Soleils de Second Ordre » nouvellement surgis, avec l'ensemble de ses résultats déterminés : « Deutérocosmos ».

Et chaque « Soleil de Troisième Ordre », que nous nommons aujourd'hui « planète » : « Tritocosmos ».

Quant aux plus petites de ces formations « relativement indépendantes », qui surgissent sur ces planètes conformément à la nouvelle particularité du cinquième stopinder de l'Heptaparaparshinokh sacré, et qui sont les plus infimes des analogies du Tout, elles furent appelées « microcosmos ».

Enfin, les « agrégats de microcosmos » qui se concentrèrent également sur les planètes, conformément à la loi cosmique de second ordre dite « d'attraction réciproque des semblables », reçurent le nom de « tétartocosmos ».

Et l'ensemble des cosmos qui constituent notre présent monde fut appelé « Mégalocosmos ».

Nos Chérubins donnèrent également des noms aux émanations et aux radiations émises par tous les cosmos d'échelles différentes, et à travers lesquelles s'accomplit le Très Grand Trogoautoégocrate cosmique.

Les noms qu'ils leur donnèrent ont subsisté jusqu'à nos jours. Ce sont :

1. Pour les émanations du Très Saint Soleil Absolu Lui-même, comme je te l'ai déjà dit : « Théomertmalogos » ou « Dieu le Verbe ».

2. Pour les radiations de chacun des Soleils de Second Ordre : « mentokitézoïne ».

3. Pour les radiations de chaque planète prise isolément : « dynamoumzoïne ».

4. Pour celles des microcosmos : « photoïnzoïne ».

5. Pour les radiations émises par les tétartocosmos : « ghanbledzoïne ».

6. Pour les radiations de l'ensemble des planètes de chaque système solaire : « astroluolucizoïne ».

7. Pour l'ensemble des radiations de tous les Soleils de Second Ordre nouvellement surgis : « polorothéoparl ».

Et ils nommèrent l'ensemble des résultats issus de toutes les sources cosmiques petites et grandes « Ensemblouizar cosmique général ».

Il est intéressant de remarquer que la science objective donne de cet « Ensemblouizar cosmique général » la formule suivante : « Tout vient de Tout et retourne à Tout ».

Des noms spécifiques furent également donnés à toutes les « cristallisations temporaires indépendantes » apparaissant sur chacun des innombrables cosmos au cours des processus évolutifs et involutifs des lois sacrées fondamentales.

Je n'énumérerai pas les noms de la plupart de ces « centres de gravité » qui se cristallisent dans chacun des

cosmos ; je ne nommerai que les « éléments actifs centres de gravité » qui se cristallisent dans les cosmos auxquels se rapporteront mes explications ultérieures — c'est-à-dire ceux qui se cristallisent dans la présence des tétartocosmos, où ils constituent des « centres de gravité temporairement indépendants ».

Ces cristallisations indépendantes qui se constituent dans les tétartocosmos portent les noms suivants :

1. Protoékharis
2. Deutéroékharis
3. Tritoékharis
4. Tétartoékharis
5. Pentoékharis
6. Hexioékharis
7. Résulzarion

« Et maintenant, mon enfant, après tout ce que je viens de t'expliquer, nous pouvons revenir à cette question : pourquoi et comment les corps êtriques suprêmes, ou, comme les nomment tes favoris, les « âmes », apparaissent-ils dans l'Univers, et pourquoi Notre Père Commun Uni-Etrique a-t-Il précisément porté Sa divine attention sur ces surgissements cosmiques ?

En fait, lorsque « l'équilibre général d'harmonie cosmique » eut été établi et régularisé sur tous les cosmos d'échelle différente, les tétartocosmos, c'est-à-dire ces « agrégats de microcosmos » relativement indépendants qui étaient apparus à la surface des planètes, y trouvèrent des conditions environnantes correspondant accidentellement à certaines données présentes en eux, leur permettant d'exister pour un temps déterminé sans « sekrouâno », autrement dit sans une « tension individuelle constante ». C'est alors qu'en la présence de chacun d'eux apparut la possibilité automatique de se mouvoir de manière indépendante d'un endroit à un autre, à la surface de ces planètes.

Et lorsque Notre Créateur Eternel eut remarqué chez eux ce mouvement automatique, il Lui vint pour la première fois l'idée divine de s'en servir comme d'une aide dans l'administration du monde grandissant.

A partir de ce moment-là, Il se mit à orienter toutes les réalisations relatives à ces tétartocosmos de manière à ce que l'inévitable « okroualno », c'est-à-dire le cycle périodique du processus complet d'Heptaparaparshinokh, s'accomplisse de telle sorte qu'en la présence générale de certains d'entre eux, moyennant une modification dans son fonctionnement, puissent se transmuer et se cristalliser — outre les résultats qui devaient s'y transformer en vue du nouvel échange cosmique général de substances — ces éléments actifs à partir desquels pouvaient se revêtir en eux de nouvelles formations indépendantes ayant la propriété d'acquérir une « raison individuelle ».

Le fait que cette idée vint alors pour la première fois à Notre Eternité nous est révélé d'ailleurs par les paroles des cantiques sacrés dans lesquels nos Chérubins et Séraphins glorifient aujourd'hui, à chaque solennité divine, les œuvres magnifiques de Notre Créateur.

Avant de continuer à te raconter comment tout cela fut réalisé, je dois te dire que le fonctionnement de l'Iraniranomange cosmique général est harmonisé de telle manière que les résultats des transformations qui s'opèrent dans les différents cosmos se localisent tous suivant leur « qualité de vibrations », puis pénètrent partout dans l'Univers, jouant leur rôle propre dans les formations planétaires aussi bien que sus-planétaires. Le lieu temporaire de leur libre concentration est en général ce qu'on appelle l' « atmosphère » dont toutes les planètes de notre Mégalocosmos sont entourées, et à travers laquelle s'établissent les relations nécessaires à l'Iraniranomange cosmique.

Ainsi donc, cette divine attention accordée aux tétartocosmos eut pour effet de leur apporter, en tant qu'appareils servant au Très Grand Trogoautoégocrate cosmique,

la possibilité suivante : outre les substances cosmiques transformées à travers eux, aussi bien pour les besoins de ce très grand processus que pour les dépenses nécessaires au processus de leur propre existence — substances composées exclusivement des cristallisations cosmiques dérivées des transformations de la planète même où ces tétartocosmos avaient vu le jour — apparurent en leur présence générale des résultats analogues à ceux qui sont issus de sources cosmiques d'un ordre supérieur et sont donc constitués par des vibrations d'une plus grande « vivification ».

Et c'est à partir de résultats cosmiques de cet ordre que commencèrent à se revêtir en leur présence générale des formes à leur exacte ressemblance, constituées tout d'abord de substances cosmiques « mentokifézoïne », c'est-à-dire de substances transformées par le soleil et les autres planètes du système solaire dans les limites duquel ces tétartocosmos avaient vu le jour, et qui atteignent chaque planète par les radiations de ces concentrations cosmiques.

De cette manière, la présence générale de certains tétartocosmos se composa dès lors de deux formations indépendantes, issues de deux sources cosmiques entièrement différentes, et ces formations eurent une existence commune, comme si elles étaient situées l'une dans l'autre.

Ainsi donc, mon enfant, dès que ce nouveau revêtement, une fois complètement achevé, fonctionna de manière voulue dans la présence de ces tétartocosmos, ces derniers cessèrent d'être appelés « tétartocosmos » et reçurent le nom d' « Etres », ce qui signifiait « ayant deux natures », et leur second revêtement fut alors nommé « corps kessdjan ».

Plus tard, lorsque le second corps de ces formations de nature double eut acquis tout ce qui lui était nécessaire, et que le fonctionnement propre aux réalisations cosmiques de cet ordre se fut établi de manière définitive, ces formations commencèrent à leur tour, et sur la même base, moyennant une certaine modification dans leur fonctionnement, à absorber et assimiler des substances cosmiques directement issues du Très Saint Théomertmalogos, à partir desquelles des analogies d'une troisième sorte se revêtirent en elles.

Ces revêtements, qui sont les « parties suprêmes sacrées » des êtres, furent nommés « corps êtriques suprêmes ».

Plus tard encore, ces « corps êtriques suprêmes », une fois définitivement revêtus, devaient acquérir toutes les fonctions appropriées, et surtout, cristalliser en eux les données susceptibles d'engendrer cette fonction sacrée qui a pour nom « Raison objective », données qui ne peuvent se cristalliser que dans la présence de réalisations cosmiques de cet ordre. Et c'est seulement au moment où ces « tétartocosmos » ou « êtres » subissaient le raskouârno, c'est-à-dire au moment où ces « formations tri-unitaires » se divisaient en leurs trois natures diverses, que ces « parties êtriques suprêmes » recevaient la possibilité de s'unir avec Notre Très Saint Soleil Absolu, Cause des Causes de toutes choses existantes, et d'accomplir ainsi le dessein dans lequel Notre Eternel Tout-Embrassant avait placé Son espoir.

« Je dois maintenant t'expliquer en détail dans quel ordre s'effectuait ce raskouârno sacré chez les premiers tétartocosmos et comment il s'effectue aujourd'hui chez les êtres tri-cérébraux.

Tout d'abord, sur chaque planète, le « second corps êtrique », ou « corps kessdjan », et le « troisième corps êtrique » se détachent du « corps planétaire fondamental », et, après avoir laissé ce dernier sur la planète, s'élèvent tous deux jusqu'à la sphère qui est le lieu de concentration des substances cosmiques à partir desquelles le « corps kessdjan » a été formé.

Et c'est alors seulement qu'au bout d'un certain temps ces réalisations « de nature double » subissent le principal et définitif raskouârno sacré, après lequel les « parties êtriques suprêmes » de cet ordre deviennent des Indivi-

duums indépendants possédant leur propre Raison individuelle.

Jadis — avant la période tchoutboglitanique — cette réalisation cosmique sacrée, une fois accompli ce second processus de raskouârno sacré, était jugée digne soit de s'unir avec la présence du Très Saint Soleil Absolu, soit d'être envoyée sur d'autres concentrations cosmiques où se faisait sentir le besoin de tels Individuums indépendants.

Mais quand vient le moment de ce processus définitif de raskouârno sacré, si les réalisations cosmiques de cet ordre n'ont pas encore atteint le degré voulu sur l'échelle sacrée de Raison, ces corps êtriques supérieurs doivent exister dans la sphère mentionnée jusqu'à ce qu'ils aient perfectionné leur raison au degré nécessaire.

Il est impossible ici de passer sous silence la terreur objective qu'éprouvent ces parties êtriques supérieures déjà constituées, qui, en raison de l'ensemble des résultats non prévus d'En-Haut dans les nouveaux processus cosmiques, ne se sont pas encore perfectionnées jusqu'au degré nécessaire de Raison.

Le fait est que selon diverses lois cosmiques de second ordre, le « corps êtrique kessdjan » ne peut pas exister longtemps dans cette sphère, et qu'au bout d'un certain temps il doit se décomposer, même si la partie êtrique suprême qui est en lui n'a pas atteint le degré voulu de Raison. Or, cette partie êtrique suprême, tant qu'elle n'est pas perfectionnée en Raison jusqu'au degré voulu, doit toujours être dépendante d'une réalisation kessdjanienne ; aussi, tout de suite après le second raskouârno sacré, cette partie êtrique suprême non encore perfectionnée se trouve-t-elle dans un état appelé « teshguekdnel » ou « recherche d'une réalisation similaire de nature double qui lui corresponde », dans l'espoir — dès que la partie suprême de cette autre réalisation de nature double, ayant atteint le degré voulu de Raison, aura subi le raskouârno sacré définitif et avant que la rapide désintégration du corps kessdjan

correspondant se soit nettement fait sentir — de pouvoir entrer immédiatement dans ce corps kessdjan étranger et de continuer à y exister en vue de son perfectionnement futur, perfectionnement qui doit être accompli tôt ou tard par toute partie êtrique suprême.

Voilà pourquoi, dans la sphère où s'élèvent, après le premier raskouârno sacré, les corps êtriques supérieurs, s'effectue le processus nommé « substitution okipakhalévienne des parties extérieures des âmes » ou « substitution d'un nouveau corps êtrique kessdjan à l'ancien ».

Je dois te dire, à ce propos, que tes favoris se sont fait de la « substitution okipakhalévienne » une représentation quelque peu semblable en apparence ; ils ont même inventé pour la désigner un nom très savant, celui de « métempsycose » ou de « réincarnation ». Ils ont d'ailleurs fait de cette question, au siècle dernier, une branche de leur fameuse « science » qui est devenue peu à peu, et reste aujourd'hui, l'un de ces nombreux facteurs funestes dont l'ensemble rend leur raison, déjà assez étrange sans cela, de plus en plus « shouroumbouroum », comme l'aurait dit notre cher Mullah Nassr Eddin.

D'après les théories fantastiques de cette branche de leur « science », qu'ils nomment « spiritisme », ils supposent, entre autres, que chacun d'eux a déjà un corps êtrique suprême, ou, comme ils disent, une « âme », et que cette âme doit subir de perpétuelles réincarnations, c'est-à-dire quelque chose du genre de cette « substitution okipakhalévienne » dont je viens de te parler.

Bien entendu, si seulement ces malheureux avaient pu s'aviser de ce fait que, conformément à la loi cosmique de second ordre nommée « Tenikdoa », ou « loi de pesanteur », cette partie êtrique, dans les rares cas où elle apparaît en eux, s'élève aussitôt après le premier raskouârno — ou, comme ils le disent, après la « mort » de l'être — au-dessus de la surface de leur planète, ils auraient peut-être compris que les explications et les preuves prodiguées

par cette branche de leur « science », au sujet de prétendus phénomènes de toutes sortes que ces âmes « de fantaisie » déclencheraient parmi eux, n'étaient que les fruits de leur imagination désœuvrée, et du même coup, ils auraient compris que toutes les autres « preuves » de cette science n'étaient tout au plus que des « fariboles » à la Mullah Nassr Eddin.

Ecoute maintenant ce qu'il advient des deux premiers corps êtriques, le corps planétaire et le corps kessdjan :

Après le premier raskouârno sacré, le corps planétaire, étant constitué de microcosmos, c'est-à-dire de cristallisations transformées par la planète, se décompose, conformément à une loi cosmique de second ordre appelée « Rétarnotoltour », et se désintègre graduellement sur la planète même en ses substances originelles.

Quant au second corps êtrique, le corps kessdjan, étant constitué de substances irradiées soit par d'autres concentrations du Tritocosmos, soit par le soleil même du système solaire dont il dépend, il s'élève jusqu'à cette sphère dont nous avons parlé, où il se décompose à son tour, après le deuxième raskouârno sacré, de sorte que les cristallisations qui le constituent retournent également à la sphère de leur apparition première.

Mais le corps êtrique suprême, étant constitué de cristallisations provenant directement du Théomertmalogos sacré, ne peut jamais se décomposer dans les limites du système solaire où l'être a vu le jour et où il a passé son existence. Cette partie suprême doit exister dans ce système solaire tant qu'elle ne s'est pas perfectionnée jusqu'au degré voulu de Raison, qui confère aux formations cosmiques de cet ordre le pouvoir d' « irankipaekh », c'est-à-dire le pouvoir qu'ont les réalisations constituées des substances les plus sacrées d'exister sans être sous la dépendance d'une formation kessdjanienne ni sous l' « influence angoissante » d'aucun facteur cosmique extérieur, quel qu'il soit.

Ainsi donc, mon enfant, au commencement des temps,

une fois que ces réalisations cosmiques s'étaient perfectionnées jusqu'au degré voulu de l' « échelle sacrée de Raison », elles étaient prises sur le Soleil Absolu pour y remplir le rôle qui leur avait été assigné par Notre Créateur Eternel.

Quant à la manière de déterminer le degré d'individualité, tu dois encore savoir que dès le tout commencement nos Chérubins et Séraphins instituèrent le « déterminateur sacré de Raison » existant encore aujourd'hui, qui mesure la Raison, ou plus exactement la « totalité de conscience de soi » de toutes les concentrations cosmiques, petites ou grandes, et qui définit leur « degré de justification par rapport à la raison d'être et au but de leur existence », ainsi que le rôle futur de chacun des Individuums à l'égard de tout ce qui existe dans notre Mégalocosmos.

Ce déterminateur sacré de « Raison pure » n'est rien autre qu'une « échelle-étalon » divisée en parties égales ; à l'une des extrémités de cette échelle est porté le manque total de Raison, correspondant au calme massif ; à l'autre, la Raison Absolue, c'est-à-dire la Raison de Notre Incomparable Créateur Eternel.

Ici, je pense qu'il ne serait pas mauvais de t'expliquer la différence de nature entre les sources de manifestation de la Raison êtrique dans la présence générale des êtres tri-cérébraux.

En chaque être tri-cérébral, quels que soient le lieu de son apparition et la forme de son revêtement extérieur, peuvent se cristalliser des données correspondant à trois sortes indépendantes de penser êtrique, dont l'ensemble des résultats exprime le degré de Raison qui lui est propre.

Les données correspondant à ces trois sortes de Raison êtrique se cristallisent dans la présence de tout être tri-cérébral dans la mesure exacte où se revêtent et se perfectionnent en lui, grâce aux partkdolgdevoirs êtriques, les parties êtriques supérieures sans lesquelles leur présence générale ne saurait constituer un tout.

La première et la plus haute de ces Raisons êtriques est la « Raison pure » ou « objective » inhérente au corps êtrique suprême, et que seul possède l'être dans la présence duquel cette partie suprême s'est déjà formée et perfectionnée — et cela seulement dans le cas où elle est devenue le « centre d'initiative » du fonctionnement individuel de la présence de l'être.

La seconde sorte de Raison êtrique, qui se nomme « okiartaïtokhsa », apparaît dans la présence des êtres tri-cérébraux chez lesquels le second corps êtrique, ou corps kessdjan, s'est déjà entièrement revêtu et fonctionne de manière indépendante.

Quant à la troisième sorte de Raison, elle n'est rien autre que le fonctionnement automatique qui s'effectue dans la présence de tous les êtres en général, ainsi que de toutes les formations êtriques sus-planétaires, sous l'action de chocs répétés venant du dehors, qui suscitent en eux des réactions habituelles à partir de données déjà cristallisées, correspondant à des impressions antérieures accidentellement perçues.

A présent, mon enfant, avant de nous engager dans des explications plus détaillées sur la manière dont les parties supérieures se revêtaient et se perfectionnaient dans la présence générale des tétartocosmos, ainsi que de ceux qui furent plus tard nommés « Etres », je trouve nécessaire de te donner quelques informations sur ce fait que nous autres, dont le lieu d'avènement fut la planète Karataz, de même que les êtres ayant vu le jour sur ta planète Terre, ne sommes déjà plus, comme les premiers Etres issus de la transformation directe des tétartocosmos, des êtres « polorméderhtiques » — ou, comme on dit encore de nos jours, « monoéniphitiques » — mais des êtres « kestchapmartniens », autrement dit presque des demi-êtres, ce qui fait que le processus complet de l'Heptaparaparshinokh sacré ne s'effectue plus aujourd'hui à travers nous, non plus qu'à travers tes favoris tri-cérébraux de la planète Terre, tout à fait comme il s'effectuait en eux. Et nous sommes des êtres kestchapmartniens pour cette raison que le dernier stopinder fondamental de l'Heptaparaparshinokh sacré, nommé actuellement par presque tous les êtres de notre Mégalocosmos « ashaguiprotoékhari sacré » se trouve non pas au centre de la planète sur laquelle nous sommes apparus — comme il en va généralement pour la plupart des planètes de notre Mégalocosmos — mais au centre de son satellite, cette petite planète de notre système solaire que nous appelons « Prnokh-Païokh », qui est, pour notre planète Karataz, ce que sont pour la planète Terre ses anciens fragments, nommés aujourd'hui « Lune » et « Anoulios ».

Par suite, le processus complet de l'Heptaparaparshinokh sacré, appliqué à la continuation de l'espèce, s'accomplit non pas à travers un seul être, comme chez les tétartocosmos, mais à travers deux êtres de sexe différent, qui portent chez nous les noms d' « aktavas » et « passavas », et, sur la planète Terre, d' « homme » et « femme ».

Sache à ce propos qu'il existe même dans notre Mégalocosmos une planète sur laquelle cette loi sacrée d'Heptaparaparshinokh effectue son processus complet, en vue de la continuation de l'espèce des êtres tri-cérébraux, à travers trois individus indépendants.

Il te faut d'ailleurs connaître plus ou moins en détail cette planète extraordinaire, car les êtres qui la peuplent sont partout considérés dans Notre Grand Univers, comme le parfait idéal des êtres tri-cérébraux aux innombrables formes de revêtement extérieur. D'ailleurs tous les Anges et Archanges qui existent de nos jours, ainsi que la plupart des Individuums sacrés les plus proches de Notre Eternité, proviennent précisément de cette merveilleuse planète.

Cette planète se nomme « Modikthéo » et appartient au système du « Protocosmos ».

Elle est peuplée d'êtres tri-cérébraux, pareils à tous ceux qui voient le jour sur les autres planètes de notre Mégalo-

cosmos. Leur aspect extérieur ressemble fort au nôtre. Et la transformation des substances cosmiques nécessaires au processus général trogoautoégocratique, selon la loi sacrée de l'Heptaparaparshinokh, s'opère à travers eux d'après les mêmes principes qu'en notre présence, et qu'en celle de tes favoris peuplant la planète Terre.

Et c'est uniquement en ce qui concerne la continuation de l'espèce que cette loi sacrée effectue son processus complet à travers trois sortes d'êtres ; c'est pourquoi ces êtres sont appelés « triakrkomniens ». Cependant de même que chez nous les êtres de sexe différent se nomment « aktavas » et « passavas » — et sur ta planète, « homme » et « femme » — sur la planète Modikthéo, les êtres de sexe différent se nomment respectivement « martna », « spirna » et « okina ». Et, bien qu'ils soient tous d'aspect extérieur semblable, leur structure intérieure diffère entièrement.

Le processus de continuation de l'espèce s'accomplit en eux de la manière suivante :

Les trois êtres de sexe différent célèbrent simultanément l' « elmouârno sacré » — que tes favoris nomment « conception ». Une fois réalisé cet « elmouârno sacré », ou « conception », ils restent séparés pendant un certain temps, tout à fait indépendants les uns des autres ; mais chacun d'eux existe avec des intentions, des perceptions et des manifestations conscientes bien déterminées.

Et quand vient le moment où les résultats de ces conceptions doivent se manifester ou, comme on dit sur Terre, quand vient le temps de la « naissance », ces trois êtres exceptionnels ressentent les uns pour les autres ce qu'on appelle une inclination « aklonoatistienne » — ce que tes favoris auraient désigné sous le nom d' « attraction physico-organique ». Et plus ils approchent du moment de cette manifestation êtrique ou « naissance », plus ils se pressent les uns contre les autres, finissant presque par adhérer les uns aux autres ; après quoi, ils réalisent simultanément, d'une certaine manière, les résultats de leur conception.

Or, au cours de cette réalisation, ces trois résultats fusionnent soudain en un seul, et c'est ainsi qu'apparaît dans notre Mégalocosmos un nouvel être tri-cérébral, de structure si extraordinaire.

Et cet être tri-cérébral représente l'idéal dans notre Mégalocosmos, parce que, dès l'instant de son avènement, il possède déjà les trois corps êtriques.

Et cela parce que chacun des « producteurs » de cet être — « martna », « spirna » et « okina » — conçoit séparément l'un des trois corps êtriques, et, par une existence spécialement correspondante, aide l'Heptaparaparshinokh sacré à constituer en lui, à la perfection, ce corps êtrique, et à le faire fusionner avec les autres au moment de la « naissance ».

Je te ferai d'ailleurs remarquer, mon enfant, que les êtres peuplant cette incomparable et merveilleuse planète, à l'encontre des êtres qui apparaissent sur les planètes ordinaires de notre Mégalocosmos, n'ont pas besoin, pour revêtir leurs corps êtriques supérieurs, de recourir aux moyens destinés par Notre Créateur à servir de facteurs de perfectionnement, et que nous nommons aujourd'hui « travail conscient » et « souffrance volontaire ».

« Et maintenant, mon cher Hassin, pour te donner de nouveaux détails sur le processus de transformation des substances cosmiques à travers les êtres en général, je prendrai comme exemple la présence de tes favoris.

Il sera d'ailleurs très sensé de notre part de prendre tes favoris comme exemple, car si le processus de transformation des substances en vue de la continuation de l'espèce ne s'effectue plus, ni chez nous, ni chez les êtres terrestres tri-cérébraux, comme chez les premiers Etres, directement issus des tétartocosmos, par contre cette transformation s'opère exactement comme chez les tétartocosmos originels. En même temps tu trouveras là des informations sur certains détails de moindre importance, relatifs aux parti-

culatités de leur étrange psychisme, ainsi que sur la manière qu'ils ont de comprendre et de considérer leur principal devoir êtrique — qui consiste à servir le processus cosmique général d'Iraniranomange — en détruisant, pour le ravissement de leurs entrailles, des réalisations de toutes sortes, destinées, conformément aux lois, au bien de notre Mégalocosmos tout entier.

Quant aux particularités de la transformation des substances cosmiques en raison desquelles la continuation de l'espèce s'effectue aujourd'hui, chez les diverses sortes d'êtres, de manière différente, je me bornerai pour l'instant à te dire qu'elles dépendent du lieu de concentration des « ashaguiprotoëkharis sacrés », c'est-à-dire du lieu de concentration des substances cosmiques qui sont les résultats du dernier stopinder de l'Ensemblouizar cosmique général.

Ainsi, mon enfant, je le répète : chacun de tes favoris est, de même que nous et que tous les autres êtres tricentriques de notre Mégalocosmos, un appareil destiné au Très Grand Trogoautoégocrate cosmique, tout comme les tétartocosmos originels dont furent issus les premiers ancêtres des êtres actuels de la planète Terre, aussi bien que des autres planètes de Notre Grand Univers.

A travers chacun d'eux pourraient donc se transformer les substances cosmiques correspondant aux sept stopinders de l'Heptaparaparshinokh sacré. Et même de nos jours, chacun d'eux, tout en servant d'appareil au Très Grand Trogoautoégocrate cosmique, pourrait également tirer des substances cosmiques qui se transforment à travers lui tout ce qu'exigent le revêtement et le perfectionnement des deux corps êtriques supérieurs. En effet, chacun des êtres tricérébraux qui voient le jour sur ta planète représente par lui-même, à tous égards, comme d'ailleurs tout être tricérébral, une image du Mégalocosmos.

La différence qui existe entre chacun d'eux et notre Mégalocosmos n'est qu'une différence d'échelle.

Sache, à ce propos, que tes favoris actuels font souvent état d'une notion dont je ne sais s'ils la ressentent instinctivement, ou s'ils se contentent de la répéter mécaniquement, et qu'ils expriment ainsi : « Nous sommes à l'image de Dieu ».

Ces malheureux ne soupçonnent même pas que, parmi toutes leurs connaissances des vérités cosmiques, celle qu'exprime cette formule est la seule qui soit juste.

Car ils sont réellement « à l'image de Dieu ». Non point du « Dieu » qu'ils imaginent dans leur « courtaude » de représentation, mais du vrai Dieu — ainsi que nous nommons parfois notre Mégalocosmos.

Chacun d'eux, jusque dans les plus infimes détails, est l'image exacte — en miniature bien entendu — du Mégalocosmos dans sa totalité, et chacun d'eux possède tous les fonctionnements distincts qui réalisent dans la présence du Mégalocosmos l'Iraniranomange cosmique, ou « échange harmonique de substances », destiné à maintenir en un seul tout, dans le Mégalocosmos, l'existence de toutes choses existantes.

A vrai dire, leur expression : « Nous sommes à l'image de Dieu » illustre à merveille jusqu'à quel point s'est déjà atrophiée en eux toute « logique êtrique sensitive », ou, comme on le dit encore parfois, tout « penser firiophnien ».

Bien qu'ils se servent de cette formule conforme à la vérité, en fait, pour celle-là comme pour toutes les autres, même s'ils avaient voulu de toute leur présence, activement et sincèrement, définir la représentation intérieure et la compréhension essentielle qu'ils en ont, leur penser étrangement myope aurait, dans le meilleur des cas, élaboré quelque chose de ce genre :

« Bon... Si nous sommes « à l'image de Dieu »... cela veut dire... cela veut dire... que « Dieu » nous ressemble, et qu'il a le même aspect que nous... Cela veut dire que notre « Dieu » a des moustaches, une barbe, un nez, comme nous, et qu'il porte des vêtements comme nous.

Il porte des vêtements comme nous, sans doute parce que, comme nous, il aime la pudeur. Ce n'est pas pour rien qu'il a chassé Adam et Eve du Paradis, quand ils ont oublié la feuille de vigne... »

Chez certains êtres de là-bas, surtout pendant les derniers temps, le « penser êtrique finophnien », ou « logique sensitive », a tellement dégénéré que, dans la représentation qu'ils se font de leur Dieu, ils le voient très clairement avec un petit peigne, sortant de sa pochette gauche, et dont il se sert parfois pour peigner sa fameuse barbe.

Cette originale représentation finophnienne que tes favoris se font de leur Dieu leur vient avant tout des manifestations hassnamoussiennes de ces êtres « savants » qui, t'en souviens-tu, s'étaient assemblés dans la ville de Babylone, pour inventer ensemble sur leur Dieu diverses « fables » funestes qui se répandirent ensuite par hasard sur toute la surface de cette infortunée planète — car à cette époque les êtres tri-cérébraux de là-bas, qui commençaient à exister d'une manière particulièrement « selzelnoualienne », c'est-à-dire à rester « passifs » devant les efforts êtriques requis des êtres tri-centriques, absorbaient et assimilaient avec avidité ces funestes inventions.

Plus tard, au cours de leur transmission de génération en génération, elles cristallisèrent progressivement en eux un monstrueux « matériel logicnestérien », ce qui eut pour résultat de favoriser dans le psychisme des êtres tri-cérébraux contemporains ce penser êtrique « finophnien » si terriblement dénaturé.

Et s'ils se représentent leur Dieu avec une grande barbe, c'est parce qu'il était dit, dans les funestes inventions des « savants » babyloniens, que leur fameux « Dieu » avait l'aspect d'un vénérable vieillard à la barbe fluviale.

Mais dans leur imagination, tes favoris contemporains sont allés encore plus loin : ils voient leur Dieu comme un « vieux Juif », puisque, pour leur raison rétrécie, tous les saints personnages appartiennent à cette race.

Quoi qu'il en soit, mon enfant, chacun de tes favoris est à tous égards, par sa présence entière, l'image exacte de notre Mégalocosmos.

Je t'ai dit un jour que, chez eux comme chez nous, la tête est le siège d'une concentration de substances cosmiques spéciales, dont les fonctions, dans leur ensemble, correspondent exactement à l'ensemble des fonctions assignées à Notre Très Saint Protocosmos à l'égard du Mégalocosmos entier.

Cette concentration de substances, localisée dans leur tête, porte chez eux le nom de « cerveau ». Les « ossaniakis » ou « poptoplastes », ou comme les nomment les savants terrestres, les « cellules du cerveau », sont destinées à remplir à l'égard de la présence entière de chacun d'eux exactement le rôle que jouent à l'égard de l'ensemble de Notre Grand Univers les corps êtriques suprêmes des êtres tri-cérébraux qui ont déjà communié avec Notre Très Saint Soleil Absolu — ou Protocosmos.

Une fois opérée cette communion, ces parties supérieures d'êtres tri-cérébraux, perfectionnées jusqu'au degré voulu de Raison objective, remplissent donc la fonction d' « ossaniakis », ou de « cellules du cerveau », ainsi que Notre Père Eternel Commun Uni-Etrique l'avait prévu lors de la création du présent monde, quand Il daigna décider, comme je te l'ai déjà dit, d'utiliser à l'avenir ces revêtements — qui avaient obtenu leur individualité indépendante dans les « tétartocosmos » — comme une aide dans l'administration du monde grandissant.

D'autre part, chez chacun d'eux, la « colonne vertébrale » est le siège d'une autre concentration nommée « moelle épinière » ; et celle-ci est le lieu de « sources négatives » qui sont, par leur action, destinées à remplir à l'égard du cerveau le même rôle que les Soleils de Second Ordre du Mégalocosmos à l'égard du Très Saint Protocosmos.

Il faut remarquer que, dans les époques reculées, tes

favoris avaient une certaine connaissance du fonctionnement spécifique des différentes parties de leur « moelle épinière » ; ils connaissaient même certains « moyens mécaniques » auxquels ils avaient recours quand ils désiraient agir sur les parties voulues de cette moelle épinière dans les périodes où se faisait sentir dans leur « état psychique » une certaine disharmonie ; mais, peu à peu, les informations relatives à cette sorte de connaissance « s'évaporèrent », et tes favoris actuels, s'ils n'ignorent point que leur moelle épinière est le siège de certaines concentrations, n'ont aucune idée des fonctions auxquelles elles sont destinées par la Grande Nature et se contentent de les nommer « faisceaux nerveux de la moelle épinière ».

Ces faisceaux nerveux de la moelle épinière sont des sources de négation à l'égard des affirmations de toutes nuances venant de leur « cerveau », exactement comme les Soleils de Second Ordre sont des sources de négation à l'égard des affirmations de toutes nuances venant du Très Saint Protocosmos.

Enfin, de même que dans le Mégalocosmos, l'ensemble des résultats issus, au cours du processus de l'Heptaparaparshinokh sacré, d'une part de l'affirmation du Très Saint Protocosmos et d'autre part des négations de toutes nuances venant des Soleils nouvellement surgis, sert de « principe conciliateur » entre l'ensemble de ces nouveaux surgissements et ce qui existait déjà, de même il y a chez les êtres une concentration correspondante de tous les résultats issus de l'affirmation du « cerveau » et des négations de toutes nuances venant de leur « colonne vertébrale », résultats qui servent ensuite de « principe régulateur », ou « conciliateur », pour le fonctionnement de la présence entière de chacun d'eux.

Quant au siège de cette concentration qui sert de principe régulateur et conciliateur à la présence générale des êtres terrestres tri-cérébraux, je dois te dire qu'au début cette troisième concentration existait, chez tes favoris comme

chez nous, sous forme de cerveau indépendant, dans la région « thoracique ».

Mais depuis que le processus de leur existence êtrique ordinaire a subi de si graves altérations, la Grande Nature fut contrainte, pour certaines raisons dues au processus cosmique général trogoautoégocratique, de modifier, sans en détruire le fonctionnement, le système de localisation de ce cerveau.

C'est-à-dire qu'après avoir localisé cet organe en un seul point, la Nature le dispersa peu à peu en petites localisations, dans toute leur présence générale, et particulièrement dans la région « épigastrique ». Ils donnent actuellement à cet ensemble de petites localisations le nom de « plexus solaire », ou, ensemble de faisceaux nerveux du système sympathique.

Dans ces faisceaux nerveux disséminés par tout leur corps planétaire s'accumulent actuellement tous les résultats des manifestations affirmatives de leur « cerveau » et des manifestations négatives de leur « colonne vertébrale ». Une fois fixés dans ces faisceaux nerveux disséminés dans toute leur présence, ces résultats servent de principe neutralisant dans le processus ultérieur d'affirmation et de négation s'effectuant entre le cerveau et la moelle épinière — de même que, dans le Mégalocosmos, l'ensemble des résultats des manifestations affirmatives du Protocosmos et négatives des Soleils nouvellement surgis sert de « force neutralisante » dans leur processus ultérieur d'Affirmation et de Négation.

Ainsi donc, tout comme nous, les êtres tri-cérébraux de la planète Terre sont non seulement des appareils à transformer — grâce aux propriétés des trois forces du Triamazikamno cosmique fondamental — les substances cosmiques nécessaires au Très Grand Trogoautoégocrate, mais ils ont la possibilité, pendant qu'ils absorbent ces substances issues de trois sources indépendantes, d'assimiler, outre celles qui sont indispensables au maintien de leur existence, certaines

substances destinées au revêtement et au perfectionnement de leurs propres corps êtriques supérieurs.

De cette manière, ces substances, provenant de trois sources différentes, qui pénètrent dans leur présence générale pour y être transformées, constituent, pour eux comme pour nous, trois sortes de nourriture êtrique.

Plus précisément, les substances qui — au cours de leur évolution ascensionnelle de retour au Très Saint Protocosmos à partir de l' « ashaguiprotoékhari sacré », c'est-à-dire du dernier stopinder de l'Heptaparaparshinokh fondamental sacré — se sont transformées, avec l'aide de leur planète, en formations sus-planétaires supérieures correspondantes, pénètrent en eux, pour y être transformées, comme « première nourriture êtrique », sous forme d' « aliments » et de « boissons » ordinaires.

Les substances « de seconde source » issues des transformations de leur propre soleil et de toutes les autres planètes de leur système solaire, dont les radiations les portent à travers l'atmosphère de leur planète, pénètrent en eux, en vue d'une transformation évolutive ultérieure — analogue à celle qui se fait en nous — comme seconde nourriture êtrique, constituée par l' « air » qu'ils respirent ; et ce sont ces substances de l'air qui servent au revêtement et au maintien de l'existence de leur « second corps êtrique ».

Enfin, les substances « de première source », qui représentent, pour eux comme pour nous, la troisième sorte de nourriture êtrique, servent au revêtement et au perfectionnement de leur « corps êtrique suprême ».

Hélas, chez tes malheureux favoris, ces substances cosmiques sacrées subissent les tristes effets de toutes les anomalies passées et présentes du processus d'existence êtrique ordinaire qu'ils ont eux-mêmes établi.

Bien que ces substances sacrées constituant la nourriture êtrique la plus haute n'aient jamais cessé de pénétrer en eux, elles ne pénètrent plus que spontanément — surtout chez les êtres actuels — sans aucune participation de leur

intention consciente, et dans la seule mesure où elles sont indispensables aux transformations qui s'effectuent à travers eux, comme l'exigent l'harmonie trogoautoégocratique générale et la continuation automatique de leur espèce, requise par la Nature.

Lorsque les conditions anormales d'existence êtrique ordinaire furent définitivement fixées là-bas, ce qui fit disparaître de leur essence toute tendance au perfectionnement de soi, instinctive ou volontaire, non seulement ils cessèrent d'éprouver le besoin d'absorber consciemment ces substances cosmiques, mais ils perdirent encore la compréhension et la notion même de l'existence des « nourritures êtriques supérieures ».

Actuellement, là-bas, tes favoris ne connaissent que la première de ces nourritures êtriques, et s'ils la connaissent, c'est que, bon gré mal gré, on est bien obligé de la connaître, et que d'autre part son usage est déjà devenu un vice pour eux, et occupe une place de choix parmi d'autres faiblesses qui se sont peu à peu cristallisées en leur présence en tant que conséquences des propriétés du funeste organe kundabuffer.

Jusqu'à présent, pas un seul d'entre eux n'a même pris conscience que cette « première nourriture » comporte presque exclusivement des substances servant au maintien de l'existence de leur corps planétaire grossier constituant le principe négatif, et que, pour les parties supérieures de leur présence, cette « première nourriture êtrique » ne peut presque rien donner.

Quant aux substances cosmiques supérieures, dont une certaine quantité doit absolument se transformer en eux, tant pour la continuation de leur espèce que pour le maintien de l'harmonie générale de l' « Ensemblouizar cosmique », tes favoris actuels n'ont aucun besoin d'en inquiéter leur dieu intérieur « auto-tranquillisateur », car, comme je l'ai déjà dit, cette transformation s'opère aujourd'hui en

eux tout à fait spontanément, sans aucune intention consciente de leur part.

Il est intéressant de remarquer ici qu'au début, c'est-à-dire tout de suite après la destruction de l'organe kundabuffer chez les êtres tri-cérébraux qui peuplent ta planète, ils connaissaient, eux aussi, ces deux nourritures êtriques supérieures, et les utilisaient dans une intention consciente; certains êtres du continent Atlantide, peu avant sa disparition, considéraient même le processus d'absorption de ces nourritures êtriques supérieures comme la principale raison d'être de leur existence.

Les êtres du continent Atlantide nommaient alors la seconde nourriture êtrique « amarlouss », ce qui voulait dire « aide à la Lune »; et la troisième nourriture êtrique « amarkhoudann sacré », ce qui signifiait chez eux « aide à Dieu ».

A propos de l'absence, dans le psychisme de tes favoris actuels, de tout besoin conscient d'absorber ces nourritures cosmiques sacrées, je veux attirer ton attention sur une conséquence très importante qu'elle entraîne malheureusement pour eux.

En cessant d'absorber consciemment ces substances cosmiques indispensables à l'avènement et à l'existence de leurs parties êtriques supérieures, ils ont perdu non seulement toute tendance au perfectionnement de soi, mais encore tout pouvoir de « contemplation volontaire » — contemplation qui constitue précisément le principal facteur d'assimilation de ces substances cosmiques sacrées. Et depuis lors, pour assurer l'absorption et l'assimilation de ces substances en quantité nécessaire, la Nature a dû s'adapter peu à peu, et faire en sorte qu'au cours du processus de leur existence, il survienne à chacun d'eux de ces « événements inattendus » qui n'arrivent à aucun être tri-cérébral de notre Mégalocosmos, et ne devraient jamais non plus leur arriver.

Et si la pauvre Nature a dû s'adapter là-bas à ces anomalies, c'est afin de les forcer par ces « surprises » à faire sans le vouloir, dans des conditions ne dépendant pas d'eux, certaines expériences êtriques intenses, ainsi que certaines réflexions actives grâce auxquelles puissent s'effectuer automatiquement en eux la transformation et l'assimilation de ces indispensables parcelles sacrées de nourritures êtriques supérieures.

« Et maintenant, mon enfant, abordons les processus mêmes de transformation qui s'opèrent par l'entremise de ces appareils que sont tous tes favoris, au cours des mouvements évolutifs et involutifs de toutes ces substances cosmiques servant au processus général du Très Grand Trogoautoégocrate. En eux comme en nous — comme d'ailleurs en tous les cosmos, grands ou petits, de notre Mégalocosmos commun — ces transformations sont strictement soumises aux deux lois cosmiques fondamentales : l'Heptaparaparshinokh sacré, et le Triamazikamno sacré.

Avant de t'expliquer comment se transforment les substances cosmiques qui pénètrent dans la présence des êtres tri-cérébraux en qualité de « première nourriture êtrique » pour servir au processus trogoautoégocratique cosmique général, ainsi qu'au revêtement et au perfectionnement de leurs propres parties supérieures — à condition qu'ils aient à l'égard de ce processus l'attitude voulue — je te dirai tout d'abord, afin que tu t'en fasses une claire représentation, que les processus trogoautoégocratiques de toutes sortes qui s'accomplissent dans notre Mégalocosmos y engendrent des centaines et des centaines d'« éléments actifs » indépendants, doués de propriétés spécifiques subjectives, et que ces « éléments actifs » entrent dans la constitution des nouvelles formations.

Où qu'ils se trouvent, ces « éléments actifs » aux propriétés diverses, issus des sept stopinders de l'Heptaparaparshinokh cosmique fondamental, se divisent et se répartissent, suivant le stopinder dont ils relèvent, et

conformément à leurs « affinités de vibrations », en sept classes « okhtapanatsakhiennes ». Et toutes les concentrations déjà déterminées de notre Mégalocosmos, les petites comme les grandes, sont constituées par des éléments actifs appartenant à ces sept classes indépendantes, et possèdent, comme je viens de te le dire, leurs propres qualités subjectives.

Ces propriétés subjectives, au nombre desquelles leur « pouvoir proportionnel de vivification », sont déterminées en premier lieu par la forme que prend le fonctionnement du cinquième stopinder du processus d'Heptaparaparshinokh sacré qui s'accomplit au moment de leur apparition, et en second lieu par les conditions dans lesquelles ces éléments actifs se sont formés, soit qu'ils aient été le résultat d'une intention consciente de la part d'un individu indépendant, soit qu'ils aient surgi de façon automatique, en vertu d'une loi cosmique de second ordre nommée « loi d'attraction et de fusion des semblables ».

Ces centaines d'éléments actifs, appartenant aux sept classes okhtapanatsakhiennes, et doués de sept propriétés subjectives, parmi lesquelles dominent les pouvoirs de « vivification » et de « décomposition », constituent dans leur totalité l'Ensemblouizar cosmique fondamental dont dépend la réalisation du Très Grand Trogoautoégocrate cosmique, notre infaillible sauveur de l'action, conforme aux lois, de l'impitoyable Héropas.

Je dois te dire encore que l'apparition première de toutes les sortes de concentrations à partir de l'éthernokrilno, présent dans l'Univers entier, lorsqu'elle est soumise à cette loi cosmique « d'attraction et de fusion des semblables », se fait de la manière suivante :

Si, pour une raison ou pour une autre, les parcelles d'éthernokrilno déjà présentes dans les diverses sphères des sept stopinders de l'Ensemblouizar cosmique fondamental entrent en collision, elles engendrent alors par leurs combinaisons des « cristallisations » n'ayant encore aucune propriété subjective ; puis celles de ces combinaisons de

parcelles d'éthernokrilno qui tombent par hasard dans des conditions où s'effectue le processus « harnel-miatznel », fusionnent entre elles et se transforment en éléments actifs, doués cette fois, suivant la nature de leurs vibrations, de qualités spécifiques bien déterminées.

Plus tard, si ces éléments actifs déterminés, aux propriétés subjectives spécifiques, sont soumis à de nouveaux processus « harnel-miatznel », comportant des conditions différentes, ils fusionnent à leur tour les uns avec les autres, conformément à cette même loi d'affinité des vibrations, et, acquérant ainsi de nouvelles propriétés, se transforment en éléments actifs d'une autre classe okhtapanatsakhienne — et ainsi de suite.

C'est pourquoi il existe dans notre Mégalocosmos un si grand nombre d'éléments actifs indépendants, doués de propriétés subjectives spécifiques.

Maintenant, mon enfant, si tu comprends de manière satisfaisante le déroulement du processus de transformation des substances cosmiques par l'entremise des « êtres-appareils » dans la présence desquels ces substances pénètrent en qualité de « première nourriture êtrique », tu connaîtras ainsi, en même temps que les processus d'évolution et d'involution des nourritures êtriques supérieures, presque tout ce qui touche aux particularités principales de la loi sacrée d'Heptaparaparshinokh.

Lorsque ces éléments actifs, au cours de leur évolution ascensionnelle de retour à partir du dernier stopinder de l'Heptaparaparshinokh cosmique fondamental sacré, pénètrent dans la présence générale des « êtres-appareils » en qualité de première nourriture êtrique, ils commencent dès leur entrée dans la bouche à se modifier suivant le processus de la loi de second ordre dite d'« harnel-miatznel », c'est-à-dire qu'ils se combinent et fusionnent, selon leur « affinité de vibrations », avec des éléments actifs qui, ayant déjà évolué dans la présence des êtres, ont acquis une qualité de vibrations correspondant au stopinder suivant

du processus de l'Heptaparaparshinokh êtrique. Une fois dans l'estomac, ils se transforment en éléments actifs spécifiques nommés « protoékharis êtriques », qui correspondent, par leurs vibrations, au quatrième stopinder ascendant de l'Heptaparaparshinokh cosmique sacré fondamental.

Puis cet ensemble d'éléments actifs, dont le « centre de gravité de vibrations » est celui des « protoékharis êtriques », évolue progressivement, acquérant ainsi, toujours grâce au seul processus harnel-miatznel, la qualité de vibrations correspondante. Une fois arrivés dans le duodénum, ces éléments se transforment définitivement en « deutéroékharis êtriques ».

Effectuant alors ce qu'on appelle le « parcours intestinal », une partie de ces substances spécifiques, ou « deutéroékharis êtriques » est utilisée pour les besoins du corps planétaire même, ainsi que du harnel-miatznel local auquel est soumis tout apport de nourriture fraîche, tandis que l'autre partie, à l'aide de ce même processus harnel-miatznel de caractère local, continue son évolution indépendante pour se transformer finalement en substances supérieures spécifiques, nommées « tritoékharis êtriques ».

Cet ensemble de substances cosmiques, temporairement cristallisé dans la présence générale des « êtres-appareils », et dont les vibrations correspondent aux « tritoékharis êtriques », a pour lieu de concentration principal ce qu'on appelle le « foie ».

À cette étape de l'« Ensemblouizar êtrique » se trouve le « mdnel-inn inférieur » de l'Heptaparaparshinokh sacré, nommé « mdnel-inn mécanico-coïncident » ; aussi les substances constituant les « tritoékharis êtriques » cessent-elles de pouvoir évoluer de manière indépendante, par le seul processus harnel-miatznel.

En effet, en raison de la modification apportée au fonctionnement général de la loi originelle de l'Heptaparapartshinokh cosmique sacré, cet ensemble de substances nommées

« tritoékharis êtriques » ne peut désormais poursuivre son évolution qu'avec l'aide de forces venant du dehors.

Et si ces « tritoékharis êtriques » ne reçoivent aucune aide extérieure pour continuer à évoluer dans la présence générale des êtres, ces substances, de même que celles qui se sont antérieurement cristallisées en tant que centres de gravité de l'Ensemblouizar êtrique, doivent toujours involuer jusqu'à leur point de départ, pour redevenir les cristallisations cosmiques spécifiques qu'elles étaient auparavant.

En vue de leur assurer cette aide, la Nature a, dans sa grande sagesse, adapté l'organisation intérieure des êtres de telle façon que les substances qui pénètrent obligatoirement dans leur présence générale pour y revêtir et y nourrir le « second corps êtrique » ou « corps kessdjan » — c'est-à-dire ces substances cosmiques que tes favoris nomment « air » — puissent constituer en même temps l'aide extérieure nécessaire à l'évolution des substances de la « première nourriture êtrique ».

Les éléments actifs qui constituent cette « seconde nourriture êtrique », ou « air », pénètrent par le nez dans la présence des êtres, pour y évoluer progressivement sous l'action de divers processus harnel-miatznel de caractère local, et, une fois arrivés dans les « poumons » des êtres, se transforment à leur tour en « protoékharis », mais cette fois, en « protoékharis astralnomiens ».

Les substances de ces « protoékharis astralnomiens », qui pénètrent dans la présence des êtres pour y accomplir leur propre évolution, et qui contiennent encore, conformément à l'Heptaparaparshinokh sacré, toutes les possibilités d'évoluer à partir de leur centre de gravité actuel, à l'aide du seul processus harnel-miatznel, fusionnent avec l'ensemble des substances de la « première nourriture êtrique », déjà évoluées jusqu'au troisième stopinder de l'Heptaparaparshinokh êtrique.

Evoluant alors avec ces substances de la « première nourriture êtrique », elles les aident à franchir le « mdnel-

inn inférieur mécanico-coïncident », et à se transformer en d'autres substances spécifiques, nommées « tétartoékharis êtriques » — tout en se transformant elles-mêmes en « deutéroékharis êtriques astralnomiens ».

Ici, mon enfant, tu trouveras dans mes explications de quoi comprendre clairement la différence entre l'« Autoégocrate » et le « Trogoautoégocrate », c'est-à-dire la différence entre l'ancien système « autoégocratique » de maintien de l'existence du Soleil Absolu, et le système « trogoautoégocratique » qui fut établi après la création du Mégalocosmos.

Si la transformation des substances, par l'entremise des « êtres-appareils », se faisait selon la loi de l'Heptaparaparshinokh sacré telle qu'elle était avant la modification de certains de ses stopinders, c'est-à-dire, telle qu'elle fonctionnait avant la création du présent Mégalocosmos, les substances cosmiques qui constituent la « première nourriture êtrique », après avoir pénétré dans ces « appareils-cosmos » pour s'y soumettre au processus local d'évolution, poursuivraient leur ascension jusqu'à complète transformation en « éléments actifs supérieurs » spécifiques, sans aucun obstacle et sans nul besoin d'une aide extérieure, par le seul processus harnel-miatznel. Mais aujourd'hui, depuis que le fonctionnement de cette loi sacrée originelle, d'indépendant qu'il était, est devenu dépendant, l'évolution et l'involution des substances au niveau où ces stopinders ont été modifiés, doivent toujours être dépendantes de manifestations extérieures « d'origine étrangère ».

Dans le cas présent, cette aide extérieure qu'exige la transformation complète, à travers les êtres, de ces cristallisations cosmiques en « cristallisations supérieures », vient de la « seconde nourriture êtrique », d'origine entièrement différente, et destinée à réaliser des résultats cosmiques entièrement différents.

Je t'expliquerai plus tard en détail de quelle manière se fait chez les êtres la transformation des substances de

la seconde et de la troisième nourriture êtrique ; en attendant, sache seulement que ces substances cosmiques supérieures se transforment chez les êtres selon les mêmes principes que les substances de la « première nourriture êtrique ».

Ainsi donc, comme je viens de le dire, la première nourriture êtrique se transforme progressivement en substances spécifiques nommées « tétartoékharis êtriques », et ces substances, chez tes favoris, ont pour lieu de concentration les deux « hémisphères cérébraux ».

Une partie de ces « tétartoékharis êtriques » localisés dans les deux hémisphères cérébraux est alors utilisée sans modification pour les besoins du corps planétaire de l'être ; l'autre partie, qui possède, conformément à l'Heptaparaparshinokh sacré, toutes les possibilités d'une évolution indépendante, continue à évoluer en l'absence de toute aide extérieure, et, fusionnant sous l'action du processus harnel-miatznel avec les substances supérieures déjà présentes en l'être, se transforme peu à peu en « éléments actifs supérieurs » spécifiques, nommés « pentoékharis êtriques ».

Ces substances ont pour principal lieu de concentration le « sianourinam », également situé dans la tête ; tes favoris nomment cette partie de leur corps planétaire « cervelet ».

Conformément au cinquième intervalle de l'Heptaparaparshinokh sacré, ces substances sont toujours susceptibles de déclencher, dans les manifestations de la présence générale des êtres tri-cérébraux, tantôt un résultat, tantôt un autre, diamétralement opposés.

Aussi les êtres doivent-ils sans cesse faire preuve d'une grande prudence à l'égard de ces substances êtriques, afin d'éviter des conséquences indésirables pour leur tout intégral.

Du « cervelet », une partie de ces substances spécifiques est à son tour utilisée pour les besoins du corps planétaire ; l'autre, descendant « d'une façon particulière » le long des faisceaux nerveux du dos et de la poitrine, va se concentrer dans les « testicules », ou dans les « ovaires »,

qui sont, dans la présence générale des êtres, le lieu de concentration des « hexioékharis êtriques », c'est-à-dire de ce qui est pour eux l'acquisition la plus sacrée. Sache, à ce propos, que cette « façon particulière » se nomme « trnlva ».

Et c'est alors que ces substances cosmiques, qui ont pénétré dans les « êtres-appareils » afin d'y poursuivre leur évolution, c'est-à-dire, afin d'avoir la possibilité de franchir le « mdnel-inn inférieur » de l'échange fondamental des substances, se transforment en cet ensemble bien déterminé de substances cosmiques, dont la production constitue la justification automatique de la raison d'être de l'existence de tout être en général, et en particulier des êtres tri-cérébraux actuels peuplant la planète Terre. Cet ensemble de substances cosmiques est partout nommé « hexioékharis ».

Or, mon enfant, ces « hexioékharis », issus de l'évolution de la première nourriture êtrique à travers les « êtres-appareils », correspondent par leurs vibrations au dernier stopinder de l'Heptaparaparshinokh êtrique, et parviennent, conformément à la particularité de ce stopinder, au « mdnel-inn supérieur volontairement réalisable » de la loi d'Heptaparaparshinokh. Mais, pour achever leur transformation en nouvelles substances, d'ordre supérieur, et acquérir des vibrations correspondant à la force de vivification du degré suivant, c'est-à-dire au cinquième stopinder du processus fondamental de l'Heptaparaparshinokh cosmique sacré, il leur faut absolument l'aide extérieure que seuls peuvent apporter, dans la présence des êtres tri-cérébraux, les facteurs constitués par les partkdolgdevoirs êtriques, dont je t'ai parlé plus d'une fois — autrement dit les facteurs que Notre Père Commun Eternel a bien voulu désigner comme devant être les moyens permettant à certains tétartocosmos de devenir, au terme de leur service consacré à l'Iraniranomange cosmique général, des aides dans l'administration du monde grandissant. Ces facteurs sont jusqu'à présent l'unique moyen d'assimiler les substances cosmiques néces-

saires au revêtement et au perfectionnement des corps êtriques supérieurs ; nous les nommons aujourd'hui : « travail conscient » et « souffrance volontaire ».

Il est bon de remarquer et même de souligner ici, que, parmi toutes les substances cosmiques bien déterminées qui se constituent et se trouvent toujours dans la présence générale de tes favoris, ils ne connaissent bien — étant passés maîtres dans l'art de leur faire subir toutes sortes de « manipulations » — que les « hexioékharis êtriques », auxquels ils donnent le nom de « sperme ».

D'ailleurs, ils ne désignent et ne considèrent sous ce nom-là que l'ensemble de substances spécifiques se constituant dans la seule présence des êtres de sexe masculin, ne donnant aucun nom et n'accordant aucune importance à l'ensemble des « substances ultimes » se constituant chez les êtres de sexe féminin.

Cet ensemble de substances qui se cristallisent inévitablement dans la présence des êtres comme résultat final des transformations de leur première nourriture êtrique, ayant cessé, depuis que les êtres négligent d'accomplir les partkdolgdevoirs êtriques, de recevoir, conformément à l'Heptaparaparshinokh sacré, l'aide extérieure exigée pour achever leur évolution, c'est-à-dire leur transmutation en de nouveaux éléments actifs d'ordre supérieur, involuent jusqu'à leur point de départ, pour redevenir les cristallisations qu'elles étaient auparavant.

Depuis lors, ces processus involutifs sont devenus des facteurs qui suscitent en leur présence générale l'apparition de leurs innombrables « maladies » et qui, par cela même, dégradent leur individualité en formation, tout en abrégeant la durée de leur existence.

Tes favoris de la planète Terre, surtout ceux des temps actuels, ont tout à fait cessé d'utiliser consciemment les « hexioékharis êtriques », que ce soit pour leur propre perfectionnement, ou pour la reproduction consciente d'un nouvel être à leur image.

Ces substances cosmiques sacrées, constituées comme je viens de te l'expliquer, servent en eux soit simplement au Très Grand Trogoautoégocrate cosmique, sans aucune participation de leur propre conscient êtrique ni de leur désir individuel, soit à la conception involontaire d'un nouvel être à leur image, qui n'est que le lamentable résultat de la fusion de ces substances sacrées des deux sexes, représentant deux forces opposées du Triamazikamno sacré — fusion qui s'opère pendant l'accomplissement de cette fonction dont la satisfaction est devenue le vice principal des êtres tri-cérébraux actuels, sous l'influence de l' « héritage » des anciens Romains.

Il est impossible, mon enfant, de ne pas remarquer ici avec tristesse que cette tendance vicieuse, déjà définitivement fixée en eux, représente pour tes favoris actuels, par son action automatique, le plus sûr moyen de détruire, dans leurs racines mêmes, jusqu'aux impulsions que font parfois surgir en leur présence certaines manifestations réellement dignes d'êtres tri-cérébraux, et qui provoquent chez eux ce qu'on appelle la « soif d'être ».

Je le répète, non seulement tes favoris, les contemporains surtout, ont cessé d'utiliser consciemment ces substances sacrées — qui doivent toujours se cristalliser en eux — pour le revêtement et le perfectionnement de leurs « parties supérieures » ainsi que pour l'accomplissement de ce devoir êtrique prévu par la Nature qui consiste dans la continuation de leur espèce, mais quand par hasard la chose leur arrive, ils la considèrent même comme un grand malheur, car les conséquences qu'elle entraîne font forcément obstacle pendant un certain temps au libre assouvissement des vices nombreux et divers déjà fixés dans leur essence.

Aussi les êtres actuels s'efforcent-ils, en pareil cas, d'empêcher de toute leur présence et par tous les moyens la réalisation de cette manifestation accidentelle et involontaire, mais sacrée, et prévue par la Grande Nature.

Depuis quelques siècles, un grand nombre d'entre eux,

chez lesquels se sont plus fortement cristallisées les données propices à toutes sortes de « propriétés hassnamoussiennes », sont devenus des spécialistes en matière de destruction de ces saints accomplissements êtriques accidentellement réalisés ; ces spécialistes ont reçu là-bas le nom de « faiseurs d'anges ».

Et cependant, cette « action êtrique » dont tes favoris ont fait leur vice principal, est considérée par les êtres de toute nature, dans Notre Grand Univers, comme le plus sacré de tous les mystères divins.

Même de nombreux êtres terrestres bi-cérébraux et uni-cérébraux, dont la « présence conforme aux lois » ne comporte nullement la possibilité d'une « logique comparative », tels que « hyènes », « chats », « loups », « lions », « tigres », « chiens sauvages », « grenouilles », et quantité d'autres, continuent jusqu'à aujourd'hui, avec leur seul instinct bien entendu, à ressentir cette action comme sacrée, et l'accomplissent uniquement pendant les périodes assignées par la Grande Nature à ce mystère sacré. Les êtres tri-cérébraux donnent partout à cette période, qui correspond au commencement d'un nouveau cycle de la planète sur laquelle ils existent, le nom de « dianosks du mystère sacré du Grand Sérouazar » ; ces dianosks sont appelés sur la planète qui t'intéresse « jours de printemps ».

Peut-être ne sais-tu pas encore, mon enfant, ce qu'est le « mystère sacré du Grand Sérouazar » ?

A la question de Belzébuth, Hassin répondit :

— Non, cher grand-père, je n'en connais pas encore les détails. Je sais seulement que ces dianosks sont considérés chez nous, sur la planète Karataz, comme de grandes fêtes, et sont appelés les « dianosks d'aide à Dieu ». Je sais aussi que tous nos êtres, « aktavas » comme « passavas », dès qu'une de ces grandes fêtes est terminée, se préparent immédiatement à la suivante, et que pendant le « lounia » qui précède ce mystère sacré, les jeunes comme les vieux,

tout en cessant d'absorber la « première nourriture êtrique », remercient mentalement Notre Créateur Commun, au cours de cérémonies sacrées, de leur avoir accordé l'existence.

Je sais encore que les deux dernières de ces cérémonies majestueuses sont appelées « dianosks de glorification du premier générateur » de chaque famille.

Voilà pourquoi, chaque année, lors de ces dianosks, nous nous souvenions et parlions tous uniquement de toi, cher grand-père ; chacun de nous, de tout son être, s'efforçait alors de manifester le désir sincère que ton destin te crée toujours des conditions d'existence êtrique de nature à t'aider dans tes efforts pour amener rapidement et facilement ta raison jusqu'au degré sacré nécessaire et que, par cela même, tu puisses bientôt te libérer de cette actuelle « existence êtrique ordinaire », si pénible pour toi. »

Sur ces paroles, prononcées d'un ton solennel, Hassin se tut.

— Très bien, mon enfant, dit Belzébuth. Nous parlerons du mystère sacré Sérouazar lorsque nous serons revenus sur notre chère Karataz.

Je t'expliquerai alors en détail où et comment s'accomplit le mystère sacré Sérouazar en vue de la continuation de l'espèce, en quel cas et de quelle manière se réalise la fusion — avec les résultats qu'elle entraîne — des deux sortes d' « hexioékharis êtriques », qui effectuent leur transformation, la première en tant que principe affirmatif, à travers ces « êtres-appareils » que sont les « aktavas » sur notre planète Karataz et, sur ta planète Terre, les êtres de sexe masculin, la seconde en tant que principe négatif, à travers ces « êtres-appareils » que sont, sur notre planète Karataz, les « passavas », et, sur la planète Terre, les êtres de sexe féminin.

Maintenant, revenons à ces « corps êtriques suprêmes » ou « âmes » qui, une fois perfectionnés, viennent sur cette

Sainte Planète du Purgatoire, et auxquels se rapportaient mes explications antérieures.

Ainsi donc, au commencement, du temps où ces parties êtriques suprêmes apparaissaient chez les êtres suivant le processus que je t'ai décrit, et se perfectionnaient jusqu'au degré voulu de Raison objective — autrement dit lorsque, conformément au « mdnel-inn inférieur » de l'Heptaparaparshinokh sacré, le corps kessdjan se constituait chez les êtres à partir de la seconde nourriture êtrique, et que, conformément au « mdnel-inn supérieur » de la même loi sacrée, le « troisième corps êtrique » ou « corps suprême » se revêtait et se perfectionnait à partir de la troisième nourriture êtrique — ces parties êtriques suprêmes, entièrement perfectionnées, étaient dignes, dès qu'elles se séparaient des parties êtriques inférieures, d'entrer immédiatement en communion avec la Très Sainte Source Originelle et d'accomplir désormais leur destinée divine.

Et cela continua ainsi jusqu'à cet effroyable événement cosmique connu aujourd'hui, comme je te l'ai déjà dit, sous le nom de « période tchoutboglitanique ».

Avant ce désastre cosmique général, tous les « corps êtriques suprêmes » qui apparaissaient et se perfectionnaient chez certains tétartocosmos et chez leurs descendants immédiats entraient directement en communion avec le Très Saint Protocosmos Lui-même, parce que leur présence générale réalisait encore des résultats qui Lui correspondaient pleinement.

Jusqu'à ce terrible événement cosmique, le Théomertmalogos sacré, issu du Très Saint Soleil Absolu, existait encore à l'état pur, sans qu'il y entrât aucune formation d'origine étrangère, douée de propriétés subjectives particulières, et lorsque ce Théomertmalogos sacré pénétrait dans l'atmosphère des planètes où se constituaient les cristallisations sacrées dont les résultats, après transformation à travers les « êtres-appareils », servaient au revêtement et au perfectionnement des corps êtriques suprêmes, ces der-

niers acquéraient une présence exactement conforme aux conditions requises pour l'existence dans la sphère du Très Saint Soleil Absolu.

Mais plus tard, après que cette catastrophe cosmique eut contraint le Très Saint Soleil Absolu à conférer à ses émanations de Théomertmalogos des propriétés subjectives venant de concentrations d'origine étrangère, ces formations cosmiques sacrées perdirent la possibilité de correspondre aux conditions d'existence requises dans la sphère de la Très Sainte Source Originelle.

L'intervention de concentrations d'origine étrangère au Théomertmalogos sacré se fit pour les raisons suivantes, d'ailleurs tout à fait imprévues :

Chacun de ces corps êtriques suprêmes, une fois perfectionné jusqu'au niveau d'un Individuum indépendant, acquérait sa propre loi de Triamazikamno sacré, et devenait, en miniature, une source d'émanations analogue au Très Saint Soleil Absolu. Or, lorsque ces Individuums sacrés indépendants furent nombreux, il s'établit entre leurs émanations et l'atmosphère du Très Saint Soleil Absolu un « contact généotriamazikamnien », ce qui entraîna pour ces « parties êtriques suprêmes perfectionnées » le terrible désastre en question.

Certes, l'action du résultat de ce « contact généotriamazikamnien » s'harmonisa bientôt avec celle qu'exerçait déjà Notre Très Saint Soleil Absolu Lui-même ; cependant, à partir de ce moment-là, les émanations de « Théomertmalogos sacré » durent être modifiées et les conséquences premières de ce désastre apportèrent, au bout de quelque temps, diverses perturbations dans les mouvements harmoniques de nombreux systèmes solaires, déterminant ainsi une disharmonie dans le fonctionnement intérieur de certaines de leurs planètes.

C'est alors que se détacha du système solaire « Khlartoumano » la fameuse planète, douée de particularités tout à fait exceptionnelles, qui depuis lors demeure isolée dans

l'espace, et qui porte actuellement le nom de « Remords de conscience ».

Ce « contact généotriamazikamnien » consista en ce que, dans l'atmosphère même du Très Saint Soleil Absolu, ces corps êtriques suprêmes se mirent à émettre des vibrations inhabituelles, d'origines diverses, qui, fusionnant avec les émanations du Très Saint Soleil Absolu, pénétrèrent partout avec elles dans le Mégalocosmos, et atteignirent certaines planètes, où continuaient à surgir chez les êtres des corps êtriques suprêmes. Ces vibrations inhabituelles se transformèrent et se cristallisèrent alors au sein du Théomertmalogos sacré, participant ainsi au revêtement des « parties suprêmes » des êtres.

Depuis lors, la présence de ces réalisations sacrées comporta des propriétés particulières dues à ce que certaines manifestations des autres parties de l'être dans lequel ces réalisations sacrées se revêtent, prennent part à leur formation, et s'incorporent à elles pour donner les résultats insolites qui furent nommés plus tard et se nomment encore aujourd'hui « les péchés du corps de l'âme ».

Ces divers résultats furent cause de ce que ces réalisations cosmiques, même celles qui avaient déjà poussé leur perfectionnement jusqu'au degré voulu de Raison objective, cessèrent de correspondre, par leur présence générale, aux conditions d'existence régnant dans la sphère du Très Saint Protocosmos, et perdirent désormais toute possibilité d'être dignes de communier avec Lui.

Dès que se fit jour la situation désespérée dans laquelle se trouvaient ces corps êtriques suprêmes, perfectionnés en raison et devenus des « Individuums cosmiques sacrés indépendants », mais dont la présence ne correspondait plus au Très Saint Soleil Absolu, Notre Profondément-Aimant Créateur, dans Son infinie Justice et Sa Miséricorde, prit immédiatement toutes les mesures qu'exigeait ce phénomène imprévu et des plus affligeants.

Ce lamentable phénomène mettait effectivement ces Saints

Individuums dans une situation sans issue, car ne pouvant déjà plus, en raison des « péchés » que comportait leur présence, réintégrer le sein de la Source Originelle du Grand Tout, ils avaient également perdu, de par leur soumission à la loi cosmique de second ordre appelée « Tétetzender » — que leur imposait le degré de l'Echelle sacrée de Raison auquel ils étaient parvenus — la possibilité d'une libre existence à la surface des planètes ordinaires.

Au nombre des divines mesures qui furent prises se trouvait l'ordre de choisir la meilleure planète de tout notre Mégalocosmos, d'en aménager spécialement la surface, et de la réserver désormais à la libre existence de ces corps êtriques suprêmes, perfectionnés en Raison, afin qu'ils aient ainsi toutes les possibilités de se purifier de ces éléments indésirables que comportait leur présence.

C'est alors que fut désignée pour la première fois du nom de « Purgatoire » cette Sainte Planète, dont la direction et l'administration furent assumées de son propre gré par notre Soutien-de-Tous-les-Quarts, le Grand Archi-Chérubin Helkguemathius, celui-là même qui le premier, après la création du monde, avait mérité l' « Anklade sacrée », c'est-à-dire qui, le premier, avait atteint le plus haut degré de Raison auquel puisse parvenir un Individuum indépendant, quelle que soit sa nature, degré qui est le troisième après la Raison Absolue de Notre Eternité.

Bien qu'à tous égards cette sainte planète soit effectivement la meilleure, comme tu as pu t'en convaincre par toi-même, et qu'extérieurement toutes choses y soient telles que chaque Individuum indépendant les perçoive, comme je te l'ai déjà dit, de manière « iskoliounitsirienne », c'est-à-dire « délicieusement enchanteresse », cependant les corps êtriques suprêmes qui l'habitent ne s'en soucient guère, car ils sont toujours profondément absorbés par leur intense travail sur eux-mêmes, en vue de purifier leur présence des éléments indésirables qu'elle comporte, pour des raisons tout à fait étrangères à leur individualité.

Dans la présence générale de ces malheureux corps êtriques suprêmes, perfectionnés en Raison jusqu'aux ultimes limites accessibles aux Individuums cosmiques supérieurs, se trouve une donnée unique qui suscite parfois en eux l'espoir de pouvoir un jour se purifier et mériter le bonheur de devenir, en s'unissant à Elle, une parcelle de cette « Grandeur » que réalise Notre Tout-Puissant et Infiniment Juste Père Eternel Commun, pour le bien et la félicité de tout ce qui existe dans notre Mégalocosmos.

Il est intéressant de remarquer ici que presque tous les êtres tri-cérébraux, qui peuplent les diverses planètes de notre Mégalocosmos, connaissent ou sentent instinctivement l'existence de cette Sainte Planète du Purgatoire ; seuls l'ignorent les êtres tri-cérébraux de ta planète, tout au moins la plupart de ceux qui virent le jour peu avant le désastre du continent Atlantide, ou après sa disparition.

Tous les êtres tri-cérébraux de notre Mégalocosmos, quel que soit leur revêtement extérieur, et à quelque degré de conscience de soi qu'ils parviennent, se mettent aussitôt à rêver, consciemment ou instinctivement, d'aller sur cette sainte planète, afin d'avoir ensuite le bonheur de devenir une parcelle de cette Grandeur avec laquelle toute essence est destinée à fusionner tôt ou tard.

Quant aux êtres tri-cérébraux qui ont atteint un niveau supérieur de conscience de soi, ils consentent volontiers, et même avec joie, pour réaliser leur rêve, à faire supporter à leur présence générale les désagréments qu'entraînent pour elle, pendant leur existence ordinaire, les privations imposées à leur corps planétaire, car ils comprennent déjà parfaitement, et sentent organiquement, que leur « corps êtrique inférieur » constitue dans leur propre loi cosmique sacrée de Triamazikamno la source infaillible de manifestations négatives de toutes sortes, et devra par conséquent, comme telle, se manifester toujours négativement envers leur partie affirmative — autrement dit, que les manifes-

tations de leur partie inférieure devront toujours s'opposer à ce qu'exige leur partie êtrique suprême.

Tout désir du corps planétaire est donc perçu comme indésirable par la partie divine suprême qui doit se revêtir et se perfectionner en lui. C'est pourquoi tous les êtres tri-centriques de notre Mégalocosmos mènent sans cesse une lutte impitoyable contre les désirs de leur corps planétaire, afin que surgissent en eux, au cours de ce « conflit antagokrialnien », les cristallisations sacrées à partir desquelles se constituera et se perfectionnera en leur présence cette partie êtrique divine.

Dans cette lutte incessante, le principe d'harmonie équilibrante est leur second corps êtrique, qui, dans leur propre loi individuelle de Triamazikamno, représente la source neutralisante. Aussi cette seconde partie êtrique reste-t-elle toujours indifférente à leurs manifestations mécaniques ; mais pendant leurs manifestations actives, elle tend toujours, conformément à la loi cosmique de second ordre « Ourdekhplifata », à s'unir aux désirs les plus forts, dans l'une ou l'autre des deux parties êtriques opposées.

« Comme je te l'ai déjà dit, les êtres tri-cérébraux de ta planète avaient eux aussi, au début, c'est-à-dire avant le désastre du continent Atlantide, une compréhension approximative de la Sainte Planète du Purgatoire, et il existait même alors à ce sujet plusieurs légamonismes. Après la disparition de l'Atlantide, certains fragments de ces légamonismes furent par hasard conservés par quelques êtres savants du temps, restés sains et saufs, pour être transmis de génération en génération.

Mais plus tard, lorsque surgit dans le psychisme de ces étranges êtres tri-cérébraux la maladie originale que j'ai caractérisée par les mots « chercher midi à quatorze heures », ils firent subir de telles manipulations à ces fragments d'informations qui leur étaient parvenus au sujet de la Sainte Planète du Purgatoire que, dans le psychisme des

êtres des générations suivantes, se constituèrent et se fixèrent, sur ces informations en partie authentiques, les représentations et conceptions que notre incomparable et vénéré Mullah Nassr Eddin définit de manière idéale par cette seule exclamation : « Diââble-zou-ourrt ! ».

Quant aux fragments de légamonismes relatifs à la sainte planète, dont la transmission se poursuivit de génération en génération par l'entremise de vrais initiés de là-bas, ils subsistèrent, presque sans altération, jusqu'à une époque très tardive, celle qu'on appelle « époque babylonienne » ; mais, en raison de l'agitation qui, à Babylone, s'était emparée de tous les esprits, et qui était due, comme je te l'ai déjà raconté, aux êtres savants « de nouvelle formation », affligés de nombreuses propriétés indignes d'êtres tri-cérébraux, ces fragments furent peu à peu dénaturés et finirent par « tomber en poussière ».

En fait, les initiés de ce temps-là étaient encore des êtres normaux, relativement responsables, qui ne changeaient pas d'idéal aussi facilement que la plupart des êtres contemporains — c'est-à-dire aussi souvent que les « fou-fou-clets londoniens » changent de gants. Mais à cette époque, la psychose qui s'était emparée de tous ces étranges êtres tri-cérébraux, dans leur désir de savoir coûte que coûte s'ils avaient une « âme », et si cette âme était immortelle, était si forte et si largement répandue que ce besoin maladif de leur psychisme atteignit et contamina jusqu'au jugement de vrais initiés du temps, qui, sous l'influence de cette psychose, introduisirent dans les légamonismes relatifs à la Sainte Planète du Purgatoire un tel « galimatias » que, d'attendrissement, la queue de notre Lucifer vira à la couleur « tango ».

Le trouble qui gagna le jugement des êtres initiés du temps venait, à mon avis, de cette belle théorie des dualistes babyloniens selon laquelle existeraient, dans un autre monde, un « Paradis » et un « Enfer ».

Et ce sont ces deux expressions de « paradis » et « enfer » qui furent cause de tout ce « galimatias ».

Le fait est que l'un des légamonismes sur la Sainte Planète du Purgatoire, contenait réellement ces deux mots de « paradis » et « enfer ».

Mais j'ignore si, en définitive, ces mots furent directement tirés du légamonisme, ou s'il s'agit là d'une simple coïncidence.

Quoi qu'il en soit, dans le légamonisme sur la Sainte Planète du Purgatoire, ces mots exprimaient les deux conceptions suivantes :

Le mot « paradis » désignait la splendeur et la richesse qui règnent sur cette sainte planète, et le mot « enfer » définissait l'état intérieur qu'éprouvent réellement les corps êtriques suprêmes qui l'habitent — et qui est un état d'angoisse perpétuelle, de douleur et d'oppression.

Il était même donné dans l'un de ces légamonismes une explication détaillée sur les causes de cet état. Il y était dit que ces « parties êtriques suprêmes » ou « âmes », parvenues finalement sur cette sainte planète au terme d'un incroyable labeur, fait de souffrances conscientes, lorsqu'elles avaient vu et compris la réalité et la raison d'être de toutes choses existantes, et surtout contemplé de si près et si souvent Notre Eternel Créateur Commun, prenaient conscience de ce que, en raison des éléments indésirables que comportait encore leur présence, elles n'étaient pas en mesure de L'aider dans l'accomplissement de Sa Très Sainte Tâche, pour le bien de tout notre Mégalocosmos.

Ainsi donc, ces deux mots amenèrent probablement les pauvres initiés du temps, contaminés par la psychose générale, à s'imaginer que la belle théorie fantastique des futurs « hassnamouss babyloniens » faisait allusion aux mêmes choses, mais avec un peu plus de précision, et ils introduisirent alors, à demi consciemment, certains détails de cette théorie fantastique dans les légamonismes relatifs à la Sainte Planète. Puis ces informations, passant de génération

en génération, s'enrichirent de cette sorte de fioritures pour lesquelles notre cher Mullah Nassr Eddin n'a qu'un seul mot : « khralkanatonakhakhamar ».

Après ce que je viens de te raconter, mon enfant, tu peux juger par toi-même du genre de conceptions et de représentations que se font actuellement tes favoris au sujet de ce qu'ils appellent les « questions de l'au-delà ». On peut dire avec certitude que si nos poules avaient entendu parler de ces conceptions et représentations, elles auraient été secouées d'un tel fou rire, qu'il aurait bien pu leur arriver la même chose qu'à tes favoris quand ils ont pris de l' « huile de ricin ».

Pour que tu sentes et que tu comprennes mieux — jusqu'à l'illumination transcendante — le sens des expressions que je viens d'employer : « rire de poule », et « huile de ricin », il faut encore que je te parle d'une autre conséquence de ces « ultra-manigances » de tes favoris, portant cette fois sur la question des « hexioékharis êtriques », d'autant plus que cela te permettra d'éclaircir de manière plus concrète certaines particularités, que je t'ai déjà signalées, de la loi cosmique fondamentale d'Heptaparaparshinokh sacré.

Après le désastre de l'Atlantide, certaines connaissances relatives à l'origine et à la signification réelle de ces « hexioékharis êtriques » se conservèrent, et furent, elles aussi, transmises de génération en génération.

Il y a trente ou trente-cinq de leurs siècles, après l'un de leurs grands processus de destruction réciproque, la plupart d'entre eux — comme il en va toujours après ces terribles excès — commencèrent à voir les choses telles qu'elles étaient réellement, et à trouver moins de satisfaction dans les conditions de leur existence ordinaire ; or, certains de ceux qui, ayant ressenti avec une force particulière le vide de leur existence, cherchaient un moyen de remplir ce vide, prirent par hasard connaissance des

fragments de savoir qui avaient trait à la signification des hexioékharis êtriques, et qui s'étaient conservés sous leur forme authentique.

Ces informations fragmentaires mais authentiques démontraient de manière très convaincante qu'il était possible de se perfectionner au moyen de la substance des « hexioékharis », ou « sperme », qui se constituait en eux ; mais, pour leur malheur, elles n'indiquaient pas ce qu'il fallait faire à cette fin, ni comment il fallait le faire.

Certains d'entre eux se mirent alors à réfléchir et à faire des efforts persévérants pour comprendre ce qu'il fallait faire pour travailler au perfectionnement de soi en se servant de cette substance qui se constituait inévitablement en leur présence.

Leurs sérieuses réflexions les amenèrent à la conviction que le perfectionnement de soi pourrait sans doute se réaliser par la continence, c'est-à-dire, s'ils s'abstenaient de rejeter de la manière habituelle cette substance nommée « sperme » qui se constituait en leur présence, et certains d'entre eux résolurent de se grouper pour exister ensemble, afin de vérifier par la pratique si cette continence pouvait effectivement donner les résultats escomptés.

Cependant, ces êtres de ta planète, qui étaient les premiers à s'intéresser à cette question, eurent beau s'efforcer de la résoudre, ils n'arrivèrent à rien, et il leur fallut de longues observations conscientes et d'intenses réflexions actives, pour que la seconde génération comprît enfin catégoriquement que la seule et unique condition qui rendît la chose possible était d'accomplir sans relâche les partkdolgdevoirs êtriques. Ceux d'entre les êtres de cette génération, ainsi que des deux générations suivantes, qui se consacrèrent sérieusement à cette tâche, parvinrent effectivement aux résultats attendus.

Mais dès la quatrième génération, les êtres qui s'intéressaient encore à cette question n'étaient déjà plus des adeptes par conviction de leur essence, mais par soumission

à une propriété appelée « imitation », qui était devenue inhérente à ces êtres terrestres tri-cérébraux — et pourtant, ils existaient ensemble et faisaient soi-disant la même chose.

Depuis cette époque jusqu'à nos jours, ces « adeptes » n'ont cessé de s'organiser automatiquement en groupes, formant parfois des sectes solides, aux noms divers, et, toujours sur la base de cette même « continence », ils existent loin de tout, en communautés isolées.

Les lieux où ils se retirent ensemble portent le nom de « monastères », et les êtres appartenant à ces sectes celui de « moines ».

Il existe aujourd'hui là-bas quantité de ces monastères, et de fait, les nombreux « moines » qui s'y retirent s'abstiennent rigoureusement de rejeter de la manière habituelle la substance des « hexioékharis êtriques », ou « sperme », qui se constitue en eux, mais bien entendu leur continence ne donne jamais aucun résultat sensé ; et elle n'en donne pas, parce que l'idée ne vient même plus à l'esprit de ces malheureux « moines » contemporains que si le perfectionnement de soi peut se faire au moyen de cette substance, c'est à la seule condition d'absorber volontairement et d'assimiler consciemment la seconde et la troisième nourritures êtriques — ce qui est possible à celui-là seul qui au préalable a su habituer toutes les parties de sa présence à accomplir consciemment les deux « partkdolgdevoirs êtriques sacrés », qui sont le « travail conscient », et la « souffrance volontaire ».

Il est d'ailleurs injuste de dire que ces « moines » n'obtiennent aucun « résultat sensé » : ils en obtiennent même de deux sortes.

Pour que tu comprennes pourquoi la continence de ces moines contemporains donne ces deux sortes de résultats, je dois te répéter encore une fois que, selon la loi cosmique fondamentale de l'Heptaparaparshinokh sacré, toutes les formations, petites ou grandes, de notre Mégalocosmos, qui, dans le processus de leur évolution, ne reçoivent pas

l'aide extérieure voulue au moment de franchir les deux mdnel-inn de l'Heptaparaparshinokh sacré, sont contraintes d'involuer pour revenir à l'état dans lequel elles se trouvaient auparavant.

Il en est de même, naturellement, pour cette substance cosmique bien déterminée qui se constitue dans la présence de ces « moines » terrestres pratiquant la continence.

Ainsi donc, mon enfant, puisque ces moines terrestres, les contemporains surtout, ne sont plus capables de seconder volontairement l'évolution ultérieure de cette substance, inévitablement constituée en eux par l'usage régulier de la première nourriture êtrique — c'est-à-dire puisqu'ils ne réalisent plus en leur présence générale, que ce soit intentionnellement ou automatiquement, aucun partkdolgdevoir êtrique — et qu'en même temps ils ne la rejettent pas de la manière normale, prévue par la Nature, elle est contrainte, elle aussi, d'involuer en eux.

Et pendant cette involution des hexioékharis êtriques, ou « sperme », il s'élabore dans leur présence générale, parmi les nombreuses substances intermédiaires qu'engendre ce processus involutif, une substance spécifique ayant la propriété d'exercer deux sortes d'actions sur le fonctionnement général du corps planétaire des êtres.

La première sorte d'action de cette substance spécifique consiste à favoriser l'accumulation excessive de « karatziaga » ou, comme on le dit là-bas, de « graisse ». Et la seconde, à favoriser l'apparition et la propagation, dans tout le corps planétaire, de « vibrations poizoninoskiriennes ».

Dans le premier cas, ces moines terrestres pratiquant la continence deviennent extraordinairement « dodus », comme ils disent ; et en effet, l'on rencontre parfois, là-bas, parmi ces moines « dodus », des exemplaires affligés d'un tel excès de graisse qu'ils pourraient rendre des points à cette sorte d'êtres qu'ils nourrissent spécialement pour augmenter

la couche de graisse de leur corps planétaire, et auxquels ils donnent le nom de « porcs ».

Dans le second cas, au contraire, ces moines deviennent, comme ils disent encore, « d'une maigreur famélique », et l'action pénétrante de leurs « vibrations poizoninoskiriennes » se fait surtout sentir sur leur psychisme général, qui se divise en deux parts bien distinctes, dont les manifestations prennent des caractères diamétralement opposés : l'une extérieure, apparente, visible et perceptible à tous ; l'autre, intérieure, cachée, que les êtres ordinaires de là-bas, les contemporains surtout, ne sont absolument plus capables de déceler, ni de percevoir. En d'autres termes, ces « moines poizoninoskiriens » sont, dans leurs manifestations extérieures évidentes, des « bigots de premier ordre », et, dans leurs manifestations intérieures secrètes et inavouées, de « fieffés cyniques » comme diraient tes favoris.

Quant à la raison pour laquelle, chez certains de ces moines, le processus involutif des hexioékharis engendre, au lieu d'une accumulation de graisse, des vibrations poizoninoskiriennes, il existe même là-bas, à ce sujet, une « théorie » très détaillée, élaborée voilà plusieurs siècles par certain « moine catholique », et qui prouve de manière concluante que s'il en est ainsi, c'est que ces moines « décharnés » se livrent assidûment, pendant les jeunes années de leur existence, à une occupation qui fait pousser sur le visage des adolescents terrestres des « boutons » bien connus, même de leur médecine actuelle.

Pour que tu te représentes et que tu comprennes pleinement la signification de cette sorte de continence chez les moines contemporains de là-bas, il me reste à te faire part d'une certitude que j'ai acquise pendant mon dernier séjour parmi eux, à savoir que ce processus involutif des hexioékharis a pour effet de faciliter énormément et donc de renforcer, dans la présence de ces malheureux moines terrestres pratiquant la continence, la cristallisation des

diverses conséquences des propriétés de l'organe kundabuffer. »

A cet endroit de son récit, Belzébuth fut interrompu par un serviteur du vaisseau qui lui tendait un « léïtoutchanbross » ; il l'approcha de son oreille et se mit à en écouter le contenu.

LIVRE TROIS

Chapitre 40

Belzébuth raconte comment les hommes connurent et oublièrent la loi cosmique fondamentale d'Heptaparaparshinokh

APRES que Belzébuth eut écouté le « léïtoutchanbross » qu'on venait de lui remettre, son petit-fils Hassin s'adressa de nouveau à lui :

— Cher Bien-aimé grand-père ! Aide-moi, je t'en prie, à résoudre une contradiction que je ne comprends pas et qui ne s'accorde pas avec mes confrontations logiques.

Lorsque tu as commencé tes explications sur la Sainte Planète du Purgatoire, tu m'as donné pour tâche de bien me pénétrer de tout ce que tu disais, sans rien laisser passer, et de maintenir tout le temps mon « penser actif » dans une forte tension, pour permettre aux données nécessaires à une bonne représentation de tous les détails relatifs aux deux lois cosmiques sacrées originelles de se cristalliser complètement en moi. Pendant toutes tes explications, je me suis vraiment efforcé de le faire, et ces lois cosmiques sacrées me sont devenues si claires, que je pourrais même facilement les expliquer à un autre.

En tout cas, je peux déjà très bien me représenter la loi sacrée de Triamazikamno et les particularités de ses trois forces saintes indépendantes ; et j'en ai pris conscience de manière tout à fait satisfaisante pour mon essence personnelle. Quant à la loi sacrée d'Heptaparaparshinokh, certains détails, qui d'ailleurs me semblent de moindre importance, restent encore quelque peu obscurs pour ma

raison, mais j'espère qu'en continuant à y réfléchir activement, je parviendrai à les comprendre.

Cependant, en m'efforçant de bien m'assimiler ces lois sacrées, j'ai ressenti clairement qu'elles étaient très compliquées et qu'il était difficile d'en avoir une compréhension « totale ». Je me suis alors posé une question qui m'a beaucoup étonné, et qui continue à m'intriguer et à m'intéresser : « Comment se fait-il que les êtres tri-cérébraux qui voient le jour et existent sur la planète Terre aient pu non seulement comprendre ces lois cosmiques sacrées, mais même les retrouver dans les résultats cosmiques qui les entourent, alors que, depuis la seconde perturbation transapalnienne, chacun d'eux, d'après l'impression que m'ont donnée tous tes récits, ne possède à l'âge responsable, du fait de leur anormale « oskiâno », qu'une « raison automatique » ? Or, avec cette seule raison il est impossible de comprendre ces deux lois cosmiques sacrées, comme je m'en suis moi-même convaincu de toute mon essence en m'efforçant d'y parvenir. »

Après quoi, Hassin leva sur son cher grand-père un regard interrogateur, plein d'une intense curiosité.

Belzébuth réfléchit un instant et dit :

— Bien, mon cher enfant, je vais essayer de te délivrer de cette perplexité si naturelle. Il me semble t'avoir déjà dit que si, depuis cette perturbation, la plupart des êtres terrestres tri-cérébraux ne possèdent plus qu'une « raison automatique », due à leurs conditions d'existence êtrique ordinaire anormalement établie, cependant, il arrive parfois que certains d'entre eux échappent par hasard à ce sort commun, et qu'au lieu de cette habituelle « raison automatique » se constitue en eux la vraie « raison êtrique objective », propre à tous les êtres tri-centriques de notre Mégalocosmos.

Ces exceptions sont rares, surtout en ces derniers siècles ; pourtant, je le répète, elles se rencontrent parfois.

Pour que tu puisses plus ou moins te représenter et comprendre comment ces exceptions se produisent parmi

eux, tu dois avant tout te rappeler que si leur raison, depuis le moment où se cristallisèrent en eux les conséquences des propriétés de l'organe kundabuffer, est devenue tout à fait automatique, la présence de chacun d'eux, dès leur naissance et le début de leur formation, n'en a pas moins toujours contenu le germe de toutes les possibilités favorisant encore aujourd'hui, au cours de la formation définitive de l'être responsable, la cristallisation des données êtriques propres à faire apparaître et fonctionner par la suite la « raison objective » — raison que doivent avoir en leur présence les êtres tri-cérébraux de toutes natures et de toutes formes extérieures, et qui n'est autre que le « représentant de l'Essence même de la Divinité ».

Leur plus grande malchance, dans le sens objectif du mot, tu l'as déjà « instinctivement soupçonné », comme me l'a montré ta question, surtout par ton allusion à l'oskiâno, est qu'en dépit de ces possibilités dont ils disposent réellement à leur naissance, les anomalies établies dans le processus d'existence ordinaire des êtres de leur entourage, déjà parvenus à l'âge responsable, les font tomber dès les premiers jours, à peine sortis du sein de leur mère, sous l'influence tenace de ce funeste moyen qu'ils ont inventé à leur propre usage, c'est-à-dire de cette sorte d'oskiâno à laquelle ils ont donné le nom d'« éducation ».

Par suite, les possibilités de libre développement de tout ce qui peut contribuer à l'apparition de la « raison êtrique objective » s'atrophient peu à peu chez ces tout jeunes êtres, encore entièrement innocents, et finissent par disparaître pour toujours au cours de la période correspondant à l'« âge préparatoire ».

Aussi, une fois parvenus à l'« âge responsable », ces jeunes êtres, au lieu de la « raison objective » qu'ils devraient posséder dans le « centre de gravité de leur essence », ne disposent-ils que de cet étrange ensemble d'impressions artificielles et même truquées, automatiquement perçues, et qui, tout en n'ayant rien de commun

avec les localisations de leurs parties êtriques spiritualisées, acquièrent pourtant un lien avec les fonctionnements distincts de leur présence générale.

De la sorte, non seulement le processus général de leur existence s'écoule de manière automatique, mais presque tout le processus du fonctionnement de leur corps planétaire dépend bientôt uniquement d'impressions extérieures fortuites, elles-mêmes perçues de manière automatique.

Dans de très rares cas, certains de tes favoris, quand ils atteignent l'âge responsable, possèdent la vraie « raison pure », propre aux êtres tri-cérébraux responsables.

Cela se passe généralement de la façon suivante :

Il arrive, par exemple, qu'un de ces nouveaux êtres, à peine sorti du sein de sa mère, rencontre, pour sa formation ultérieure, des conditions environnantes telles qu'il échappe à l'influence automatique des anomalies dont regorge le processus d'existence êtrique extérieure des êtres tri-cérébraux de cette infortunée planète. Aussi les germes qui lui ont été dispensés pour l'acquisition de la « raison pure » n'ont-ils pas le temps, pendant le processus de sa formation, de s'atrophier jusque dans leurs racines.

Il arrive encore parfois que, dans ces conditions relativement normales, ce jeune être tri-cérébral, pendant son âge préparatoire à une existence responsable, trouve comme guide responsable, pour l'aider à achever sa formation, un être tri-cérébral ayant été formé — par hasard, bien entendu — de la même manière que lui, et qui possède un conscient de veille au fonctionnement duquel prennent part, grâce à la fréquente réalisation des partkdolgdevoirs êtriques, les données restées intactes en son subconscient pour y engendrer l'impulsion divine de « conscience morale objective ».

Or, ce guide, reconnaissant de toute sa présence l'importante signification de la responsabilité qu'il a prise par rapport à ce nouvel être, ayant tout juste atteint l'âge préparatoire dans les conditions que j'ai dites, se met à créer

pour son oskiâno, en toute conscience et en toute impartialité, de nombreux facteurs intérieurs et extérieurs favorisant la perception d'impressions appropriées, en vue de cristalliser en sa présence générale toutes les données dont l'ensemble seul peut conférer à l'être tri-cérébral, une fois parvenu à l'âge responsable, le pouvoir d'être « svolibrounolnien », ou, comme l'auraient dit tes favoris, le pouvoir « de ne pas considérer et ne pas s'identifier aux choses extérieures à travers ses propres passions inévitables ». Car seule l'impulsion êtrique suscitée en l'être par ces données lui permet de constater librement et objectivement tous les phénomènes réels qui se déroulent dans les résultats cosmiques environnants.

Il serait bon de remarquer ici que sur la plupart des planètes de notre Mégalocosmos où apparaissent et existent des êtres tri-centriques, on retrouve la même sentence, qui se formule ainsi :

« Notre Père Eternel Commun est le Créateur de l'être tri-centrique. Mais le réel auteur de son essence pendant la période de son existence préparatoire, c'est son « oskiâ-notsner » — celui que tes favoris nomment un « éducateur » ou un « maître ».

Ainsi donc, il arrive parfois là-bas, même en ces derniers siècles, que l'un de tes favoris, parvenu à l'âge responsable, et déjà entièrement formé et préparé à recevoir les perceptions extérieures de la manière indiquée, constate par hasard dans les résultats cosmiques environnants quelque particularité conforme aux lois. Il se met alors à l'étudier sous tous ses aspects, et lorsqu'il atteint enfin, après des efforts persévérants, à une vérité objective, il initie à cette vérité d'autres êtres de son entourage.

Maintenant, mon enfant, écoute un peu comment ces singuliers êtres tri-cérébraux découvrirent pour la première fois la loi cosmique fondamentale de l'Heptaparaparshinokh sacré, comment certains êtres des temps anciens en vinrent à prendre conscience des divers détails de cette loi, et

comment l'ensemble des informations qui s'y rapportaient, se transmettant de génération en génération, devint pour tout être tri-cérébral de ta planète un patrimoine qui lui rendait accessible cette connaissance — et d'autre part ce que leur étrange psychisme est parvenu à faire de tout cela.

Je vais même t'expliquer de manière aussi détaillée que possible, dans l'ordre de développement historique, tout ce qui concerne aussi bien la prise de conscience de cette loi sacrée que son oubli progressif, car ces explications t'aideront beaucoup à élucider ce que tu as appelé « des détails de moindre importance », encore imparfaitement transmués en ta raison. De plus, tu apprendras ainsi qu'il se trouve parfois, même de nos jours, parmi ceux de tes favoris qui deviennent de véritables savants, des êtres responsables qui, par leurs efforts conscients, dépourvus de toute vanité et de toute partialité, pourraient, à condition toutefois que les autres êtres tri-cérébraux existent plus ou moins normalement, faire naître et développer peu à peu sur cette infortunée planète la véritable science objective — ce qui leur apporterait peut-être le bien dont jouissent depuis longtemps déjà, grâce à leurs mérites, les êtres tri-cérébraux de toutes les autres planètes de notre Mégalocosmos.

Au commencement, pendant la période où les êtres tri-cérébraux de cette planète avaient encore l'organe kundabuffer, il n'était naturellement pas question que les êtres de la Terre puissent avoir connaissance d'aucune vérité cosmique.

Mais plus tard, lorsque ce funeste organe eut été extirpé de leur présence et que, par suite, leur psychisme se fut libéré et leur fut en quelque sorte devenu propre et « individuel », aussitôt commencèrent des histoires de toutes sortes, suscitées par leur penser êtrique « relativement sensé ».

La première fois que les êtres tri-cérébraux qui te plaisent perçurent la loi cosmique fondamentale de l'Heptaparaparshinokh sacré et en prirent conscience de toute leur

présence, ce fut sur le continent Atlantide, pendant cette période où certains êtres — comme je te l'ai raconté, t'en souviens-tu ? — comprirent d'eux-mêmes qu'il y avait en leur présence « quelque chose de louche » et découvrirent qu'ils avaient aussi certaines possibilités leur permettant de détruire ce « quelque chose de louche », afin de devenir tels qu'ils auraient dû être.

Pendant cette période, du fait que certains d'entre eux s'étaient mis à observer les fonctionnements « anormaux » selon un penser êtrique sensé, qui s'effectuaient en leur présence générale, à rechercher les causes de ces anomalies, et à s'efforcer de trouver les moyens de s'en affranchir, de nombreuses branches de la vraie science atteignirent le plus haut degré de développement.

Parmi ceux qui s'intéressaient sérieusement à ce qu'on appelait alors « l'activité la plus essentielle de la raison », se trouvait un être terrestre tri-cérébral du nom de « Théophani », qui posa le premier les bases rationnelles à partir desquelles cette branche de la vraie science pouvait se développer.

Comme je l'appris ensuite par hasard, ce Théophani, un jour qu'il faisait sécher sur une plaque de marbre un mélange composé d'extraits d'une plante appelée « patétouk », de résine de sapin et de crème de lait des fameuses « chèvres khenionan », pour en tirer un mastic destiné, une fois durci, à être mâché après les repas, s'avisa que ce mélange, quelle qu'en fût la quantité, et quelle que fût la manière dont on le versait sur le marbre, se concentrait toujours de la même façon, et, après complet refroidissement, prenait une forme qui comportait toujours sept faces distinctes.

Ce fait, inopinément constaté par Théophani, l'étonna beaucoup ; en sa présence générale surgit alors un intense désir d'éclairer sa raison sur les causes radicales, et qui lui étaient encore inconnues, de ce phénomène conforme aux lois.

A partir de ce jour-là, il se remit à faire la même chose, mais cette fois avec un but conscient.

Dès le début des recherches entreprises par Théophani, d'autres savants de ses amis, avec lesquels il partageait ses constatations et ses expériences, s'y intéressèrent eux aussi beaucoup et par la suite prirent part à ses travaux.

Après de longues et minutieuses investigations, ce groupe d'êtres savants tri-cérébraux de ta planète reconnut pour la première fois et se convainquit catégoriquement que presque tous les résultats cosmiques en cours de réalisation qui se manifestaient autour d'eux, et dont les résultats transitoires extérieurs étaient perçus par les organes des êtres sous telle ou telle forme définie, présentaient toujours sept aspects indépendants.

Et c'est à la suite des travaux conscients de ces quelques êtres savants tri-cérébraux de ta planète qu'apparut et se développa sur le continent Atlantide cette branche d'une science presque normale, qui porte le nom de « tazalourinono », ce qui signifie « science des sept aspects de tout phénomène intégral ».

Mais, après la disparition de ce continent, il ne resta rien de cette branche de la vraie science, si bien que pendant de longs siècles, les êtres de cette planète ignorèrent tout de cette loi cosmique sacrée.

Cette branche de la science était probablement si connue sur le continent Atlantide que les êtres savants de là-bas n'avaient pas trouvé nécessaire d'insérer quoi que ce soit à son sujet dans leurs légamonismes, comme ils avaient coutume de le faire, je te l'ai déjà dit, pour toutes les notions dont ils voulaient transmettre la connaissance intacte aux êtres des générations suivantes.

S'il avait existé un légamonisme concernant cette branche de la science, sans aucun doute quelques fragments en auraient été conservés par ceux qui échappèrent au désastre, comme il advint pour d'autres sciences acquises par les êtres du continent Atlantide.

Aussi de longs siècles s'écoulèrent-ils avant que la science de l'Heptaparaparshinokh sacré fût connue à nouveau, grâce aux deux grands savants terrestres, les frères Tchoûn-Kil-Tess et Tchoûn-Tro-Pel, devenus par la suite des Saints, et qui se trouvent actuellement sur la Sainte Planète du Purgatoire que nous venons de visiter.

T'en souviens-tu, je t'ai déjà dit, que, sur le continent d'Asie, existait jadis un pays nommé « Maralpleissis », sur lequel régnait un empereur du nom de « Koniutsion », descendant de ce membre savant de la société des Akhldannés qui était venu d'Atlantide pour observer en ces lieux toutes sortes de phénomènes naturels de leur planète, et que cet empereur avait inventé pour ses sujets le « conte plein de sagesse » que je t'ai narré, afin de les sauver de leur funeste habitude de mâcher les graines de la fleur « gulgulian ».

Or, le petit-fils de l'empereur Koniutsion, devenu à son tour empereur des êtres de ce groupe, eut deux résultats de sexe masculin, des jumeaux, dont le premier fut appelé Tchoûn-Kil-Tess, et le second Tchoûn-Tro-Pel. Au pays de Maralpleissis, le mot « tchoûn » signifiait « prince ».

Ces deux frères, descendants directs de l'un des principaux membres de la société scientifique, s'étant trouvés dans des conditions satisfaisantes pendant leur « âge préparatoire », s'étaient d'eux-mêmes efforcés de ne pas laisser s'atrophier la faculté héréditaire, présente en eux comme en tout nouvel être terrestre tri-cérébral, de cristalliser les données qui suscitent le pouvoir de réaliser les partkdolgdevoirs êtriques. Et comme par ailleurs la « source affirmative » de leur avènement, ou, comme on dit, leur « père », avait résolu de destiner leur existence responsable à la carrière de savant, prenant toutes les mesures nécessaires pour les y préparer, ils étaient devenus, dès le début de leur âge responsable, presque tels que le sont sur toutes les autres planètes de notre Mégalocosmos les êtres tri-cérébraux qui aspirent au même but, c'est-à-dire qui pour-

suivent leurs recherches scientifiques non pas pour satisfaire ces faiblesses que l'on nomme « vanité », « orgueil », « amour-propre » — comme le font, surtout de nos jours, les êtres de là-bas quand ils choisissent cette carrière — mais en vue d'atteindre à un niveau d'être supérieur.

Ils devinrent tout d'abord des savants-spécialistes-en-médecine, comme on dit, puis tout simplement des savants.

Ils passèrent le temps de leur âge préparatoire et les premières années de leur existence responsable dans la ville de Gob, au pays de Maralpleissis ; mais lorsque les sables commencèrent à recouvrir cette partie de la surface de ta planète, ils se joignirent tous deux aux émigrants qui se dirigeaient vers l'Est.

Ce groupe d'êtres terrestres fuyant le pays de Maralpleissis, au nombre desquels se trouvaient ces deux frères jumeaux, futurs grands savants, franchirent les hauteurs de l'Est, et allèrent se fixer sur les bords d'une grande étendue d'eau.

Ces êtres terrestres tri-cérébraux formèrent plus tard dans ce pays, qui porte actuellement le nom de « Chine », une importante communauté existant encore aujourd'hui.

Et c'est en ce nouveau lieu permanent d'existence, nommé « Chine », que, les premiers depuis le désastre du continent Atlantide, ces deux frères prirent conscience de la loi cosmique fondamentale de l'Heptaparaparshinokh sacré.

Il est très curieux et très intéressant de remarquer qu'au départ, leurs constatations portèrent précisément sur l'ensemble de substances cosmiques localisées dans la formation sus-planétaire que l'on nomme aujourd'hui là-bas « papaverum », ou encore « pavot ». Comme je te l'ai déjà dit, c'est pour détruire chez ses sujets l'habitude invétérée d'en mâcher les graines que leur arrière-grand-père, le grand empereur Koniutsion, avait inventé son fameux « enseignement religieux ».

Sans doute ces deux grands savants terrestres avaient-ils hérité de leur ancêtre, l'empereur Koniutsion, outre la

faculté de comprendre et de reconnaître leurs devoirs êtriques envers les êtres de leur entourage, un intérêt passionné pour l'étude de ce produit, qui a toujours été pour tes favoris l'un des multiples facteurs funestes qui ont amené leur psychisme, déjà bien assez affaibli sans cela, à la dégénérescence définitive.

Pour que tu puisses mieux comprendre et te représenter pourquoi et comment cette petite formation sus-planétaire, nommée « gulgulian » ou « pavot », permit à ces savants terrestres de redécouvrir cette grande loi cosmique, tu dois savoir avant tout que, sur toutes les planètes, dans toutes les formations sus-planétaires et intra-planétaires, et en particulier dans celles qui constituent ce qu'on appelle la « flore », surgissent, en vue de la transformation des substances cosmiques au cours du processus Iraniranomange, trois classes de cristallisations.

Les cristallisations appartenant à la première classe sont nommées « surgissements ounastralniens » ; celles qui appartiennent à la seconde classe, « surgissements okhtastralniens » ; et celles qui appartiennent à la troisième classe, « surgissements polorméderhtiques ».

Par l'entremise des surgissements « ounastralniens » se transforment, au cours de processus évolutifs ou involutifs, les cristallisations cosmiques, ou « éléments actifs », qui tirent leur origine des seules substances transformées par la planète même où se constitue cette sorte de formations sus-planétaires ou intra-planétaires, en vue de l'Iraniranomange cosmique général.

Par l'entremise des surgissements « okhtastralniens » se transforment, outre les cristallisations cosmiques dont je viens de parler, les « éléments actifs » qui tirent leur origine de substances transformées par le soleil même et par les autres planètes du système solaire donné.

Et par l'entremise des surgissements de troisième classe, nommés « polorméderhtiques », se transforment, outre les cristallisations cosmiques des deux premières classes, les

« éléments actifs » qui tirent leur origine de la transformation des substances de diverses concentrations cosmiques appartenant à d'autres « systèmes solaires » de notre Mégalocosmos commun.

La formation sus-planétaire connue sur ta planète sous le nom de « fleur de pavot » appartient précisément à la classe des surgissements polorméderhtiques ; à travers elle s'opère l'évolution ou l'involution de l'ensemble de ceux des résultats de la transformation de toutes les autres « concentrations cosmiques centres de gravité » qui pénètrent dans l'atmosphère de ta planète, au cours du processus cosmique général appelé « propagation universelle des radiations de toutes les concentrations cosmiques ».

« Ainsi donc, mon enfant, une fois plus ou moins établis en leur nouveau lieu permanent d'existence, dans cette Chine encore toute jeune, ces deux grands savants terrestres, Tchoûn-Kil-Tess et Tchoûn-Tro-Pel, reprirent l'accomplissement volontaire — interrompu bien malgré eux — du partkdolgdevoir êtrique relatif à la carrière qu'ils avaient choisie pour leur existence responsable, c'est-à-dire la recherche scientifique dans le domaine de la médecine. Ils se mirent alors à étudier cet ensemble de substances cosmiques que depuis longtemps tes favoris avaient appris à extraire d'une plante « polorméderhtique », et qu'ils appelaient « opium », ce qui signifiait, dans la langue des êtres de ce groupe, « dispensateur de rêves ».

Ces deux grands frères entreprirent l'étude de l'opium parce qu'ils avaient remarqué, avec de nombreux êtres tri-cérébraux du temps, que le fait d'absorber un certain extrait de cette substance abolissait provisoirement toute sensation de douleur.

Ils commencèrent par élucider l'action de toutes ses propriétés, dans l'espoir de découvrir quelque moyen de tirer parti de l'une d'elles pour détruire, ou tout au moins limiter l'action de cette « maladie psychique » de forme

particulière alors très répandue parmi les réfugiés qui les entouraient.

Au cours de leurs recherches, ils remarquèrent en premier lieu que cet opium comportait sept cristallisations indépendantes, douées de propriétés subjectives bien déterminées.

Poursuivant leurs investigations, ils constatèrent clairement que chacune des sept cristallisations indépendantes de ce « tout » comportait à son tour sept autres cristallisations distinctes, douées également de propriétés subjectives indépendantes, et comportant à nouveau sept autres cristallisations — et ainsi de suite, presque à l'infini.

Ce fait les étonna et les intéressa si vivement, que, laissant de côté tous les problèmes qu'ils s'étaient posés auparavant, ils se consacrèrent désormais exclusivement et avec persévérance à l'examen de ce surprenant phénomène qu'ils avaient été les premiers à constater, et finirent par obtenir des résultats sans précédent — même du temps où existait le continent Atlantide — et sans équivalent par la suite, à n'importe quelle époque, chez les êtres tri-cérébraux de ta planète.

Or, ayant été amené — de nombreux siècles après l'existence planétaire de ces grands savants terrestres, aujourd'hui Saint Tchoûn-Kil-Tess et Saint Tchoûn-Tro-Pel — à prendre connaissance, pour les besoins de certaines de mes recherches, de l'histoire détaillée de leur activité, j'appris qu'après s'être catégoriquement convaincus que cet ensemble de substances cosmiques appelé « opium » était constitué par toute une série de combinaisons de sept éléments actifs aux propriétés subjectives distinctes, ils s'étaient mis à étudier, aux mêmes fins, de nombreux autres résultats cosmiques, ou « phénomènes » se produisant autour d'eux.

Mais plus tard, ils limitèrent leurs recherches à trois d'entre ces résultats : l'« opium », ce qu'on appelle le « rayon blanc », et le « son ».

En étudiant ces trois manifestations diverses de processus cosmiques, ils mirent en évidence et se convainquirent entièrement que ces trois résultats, tout en n'ayant entre eux rien de commun ni par leur origine ni par leurs manifestations extérieures, n'en présentaient pas moins une exacte ressemblance dans leur structure intérieure et leur fonctionnement, jusque dans les plus infimes détails.

Bref, pour la seconde fois sur ta planète, bien après le désastre du continent Atlantide, il fut constaté et catégoriquement démontré par les deux frères jumeaux, pour tous les phénomènes indépendants, extérieurement distincts, que chacun d'eux, considéré comme une unité, comportait dans l'ensemble de ses manifestations sept unités indépendantes de second ordre, douées de propriétés subjectives spécifiques ; que ces « unités indépendantes de second ordre » étaient à leur tour constituées de sept unités de troisième ordre, et ainsi de suite, presque à l'infini ; et que, dans chacune de ces unités de premier ordre, de second ordre, de troisième ordre, et ainsi de suite, les processus de relation réciproque et d'influence réciproque s'effectuaient dans tous les détails avec l'exactitude la plus rigoureuse, de la même manière et avec les mêmes conséquences.

Ils définirent alors pour la première fois, au cours de leurs recherches, en les désignant de noms différents, les sept aspects indépendants isolés par eux à partir d'un résultat entier, ainsi que leurs dérivés de second et de troisième ordre.

Ils nommèrent les sept premiers aspects de chaque ensemble :

1. Erti-pikan-on
2. Ori-pikan-on
3. Sami-pikan-on
4. Okhti-pikan-on
5. Khouti-pikan-on
6. Epsi-pikan-on
7. Shvidi-pikan-on

ceux de second ordre :

1. Erti-noura-tchaka
2. Ori-noura-tchaka
3. Sami-noura-tchakou
4. Okhti-noura-tchaka
5. Khouti-noura-tchaka
6. Epsi-noura-tchaka
7. Shvidi-noura-tchakou

Et, pour préciser auquel des trois résultats de processus cosmiques se référait chacune de ces définitions, ils la complétaient ainsi :

Pour définir les nuances du son, après avoir noté le nombre de leurs vibrations, ils y ajoutaient toujours le mot « alil ».

Pour définir les particularités de composition du « rayon blanc », ils ajoutaient l'expression « nar-khra-noura ».

Et pour définir les éléments actifs du produit polormédehtique appelé « opium », ils ajoutaient simplement le nombre correspondant à son « poids spécifique ».

Enfin, en vue de déterminer les vibrations spécifiques et le poids spécifique, ces grands savants terrestres prirent comme unité de base la vibration du son, qu'ils nommèrent les premiers « son mondial niriounossien ».

Je t'expliquerai plus tard la signification de l'expression « son mondial niriounossien », employée pour la première fois par ces deux grands savants terrestres. En attendant, pour que tu comprennes clairement les explications qui vont suivre, sur le thème donné, tu dois savoir encore que, sur toutes les planètes, les vrais savants prennent comme unité de base, pour leurs calculs confrontatifs du poids spécifique et des vibrations spécifiques, ce que la science objective définit comme la plus petite parcelle du Très Sacré Théomertmalogos contenant encore la « plénitude de vivification » des trois forces saintes du Triamazikamno sacré. Mais sur ta planète, les vrais savants, tout comme les

savants de nouvelle formation de toutes les époques, pour arriver aux mêmes fins, c'est-à-dire pour leurs « calculs confrontatifs » de toutes les parties distinctes, aux propriétés diverses, d'un tout quelconque — par exemple, pour établir le « poids spécifique » des divers éléments actifs qu'ils découvrent, parmi ceux qui doivent se trouver dans les sphères où se déroule leur existence — ont toujours pris comme unité de base ce qu'on appelle « l'atome d'hydrogène », le considérant, on ne sait pourquoi, comme étant à la fois indivisible et le plus infime de tous.

On ne peut s'empêcher de remarquer que ces « savants de malheur », chez tes favoris, ne soupçonnent même pas que si, dans toutes les sphères de leur planète, leur « atome d'hydrogène » est effectivement indivisible et constitue l'unité la plus petite, cela ne veut pas dire qu'il ne puisse être divisé plus avant un grand nombre de fois dans les limites d'autres systèmes solaires, ou même dans les sphères de certaines autres planètes de leur propre système solaire.

A ce propos, sache que cet « hydrogène » est précisément l'une des sept substances cosmiques dont l'ensemble réalise, pour le système solaire donné, ce qu'on appelle « l'octave ansapalnienne intérieure » des substances cosmiques, octave indépendante qui est à son tour l'une des sept parties indépendantes de « l'octave ansapalnienne cosmique fondamentale ».

Dans le système solaire auquel appartient notre chère Karataz, il existe également une « octave ansapalnienne intérieure » indépendante, et nous en nommons les sept substances cosmiques hétérogènes, douées de propriétés diverses :

1. Planokourab, qui est précisément leur hydrogène
2. Alillonofarab
3. Krilnomolnifarab
4. Talkoprafarab
5. Khritofalmonofarab

6. Siriounorifarab
7. Klananoïzoufarab

Sur ta planète, les vrais êtres savants donnèrent, suivant les époques, des noms différents à ces sept cristallisations « relativement indépendantes » douées de propriétés diverses, ou, selon leur expression, à ces « éléments actifs » constituant « l'octave ansapalnienne intérieure » de leur propre système solaire ; de nos jours, les « savants chimistes », qui sont déjà des « super-savants de nouvelle formation », les nomment :

1. Hydrogène
2. Fluor
3. Chlore
4. Brome
5. Iode

Quant aux deux dernières cristallisations distinctes, ils ne leur donnent aucun nom, car les noms qu'elles portaient du temps de leurs ancêtres ne leur sont point parvenus, et de nos jours ils ne soupçonnent même pas l'existence sur leur planète de ces deux substances cosmiques, qui sont cependant les principaux facteurs indispensables à leur propre existence.

Ces deux dernières substances cosmiques, qui restent parfaitement perceptibles et parfaitement accessibles dans toutes les sphères de leur planète, étaient encore connues, il y a deux siècles à peine, par les êtres de là-bas que l'on appelait alors des « alchimistes » — mais que les « drôles de savants » actuels appellent simplement des « charlatans occultistes », les considérant comme de vulgaires « exploiteurs de la naïveté humaine ». Et ces alchimistes les désignaient sous les noms de « Hydro-oumiak », et « Piotrkarniak ».

« Ainsi donc, mon enfant, ces grands savants terrestres, aujourd'hui Saints, les frères jumeaux, Tchoûn-Kil-Tess et

Tchoûn-Tro-Pel, furent les premiers, après le désastre de l'Atlantide, à poser à nouveau les bases de cette science. Et non seulement ils posèrent les bases de cet « ensemble d'informations spéciales », mais ils furent encore les premiers sur la Terre à constater deux des trois particularités fondamentales que comporte la grande loi dont je t'ai parlé, c'est-à-dire à constater ses deux « mdnel-inn ». Ils donnèrent alors à cette branche de la vraie science, pareille à celle qui se nommait sur le continent Atlantide « science des sept aspects de tout phénomène intégral », le nom de « Loi de Neuf » ; et cela parce qu'ils ajoutaient aux sept manifestations bien différenciées, qu'ils appelaient « douztzakos », de cette grande loi, les particularités qu'ils avaient constatées pour la première fois, et qu'ils désignaient sous le nom de « souansotourabitzo », ce qui signifiait « aspect obligatoirement discontinu du libre cours de la totalité ». Et s'ils nommèrent ainsi cette loi, c'est avant tout parce qu'ils avaient acquis l'entière conviction, au cours de leurs recherches approfondies, que, dans tous les « résultats cosmiques transitoires » qu'ils étudiaient, ces particularités, qu'ils avaient été les premiers à constater, prenaient place obligatoirement à des moments précis du processus de cette grande loi.

Ces deux grands savants chinois eurent recours pour leurs recherches à toutes sortes d'expériences chimiques, physiques, et mécaniques, et ils en vinrent à imaginer un appareil très compliqué et des plus instructifs qu'ils nommèrent « alla-attapann ».

Au moyen de cet appareil « alla-attapann », ils purent alors se prouver à eux-mêmes et démontrer aux autres que ces trois « résultats transitoires » de processus cosmiques, à savoir le produit « polorméderhtique » appelé « opium », le « rayon blanc », et le « son », avaient dans leur essence même une propriété commune — en d'autres termes que ces trois phénomènes cosmiques, d'apparence extérieure tout à fait différente, avaient exactement la même « structure de réalisation », ce qui leur donnait, pour se manifester, la même « conformité aux lois », génératrice d'actions réciproques ; et qu'en vertu de cette conformité aux lois ces trois manifestations apparemment indépendantes et d'aspect différent avaient l'une sur l'autre la même action qu'à l'intérieur de leurs propres limites. Autrement dit, le « douztzako » de l'un quelconque de ces résultats agit sur le « douztzako » correspondant d'un autre résultat exactement comme cela doit s'opérer dans ce « douztzako » déterminé qui est l'un des sept aspects de cet autre résultat cosmique intégral.

Cet appareil au moyen duquel les grands frères faisaient leurs expériences, je le vis de mes propres yeux de nombreux siècles après la période où ils existaient là-bas, et j'acquis une connaissance approfondie de sa construction.

La raison des circonstances accidentelles qui m'amenèrent à prendre connaissance des détails de construction et de fonctionnement de ce remarquable instrument d'expériences alla-attapann étant liée à l'ami de mon essence Gornakhour Kharkhar, il sera sans aucun doute très intéressant pour toi et en même temps fort instructif, que je te le décrive minutieusement.

L'étude détaillée que je fis de cet étonnant appareil, qui, grâce à Gornakhour Kharkhar, devint célèbre chez les vrais savants de presque tout notre Mégalocosmos, eut pour origine les circonstances suivantes, dues au hasard.

Un jour, lors d'une visite à l'ami de mon essence Gornakhour Kharkhar, sur la planète Saturne, celui-ci, qui avait également entendu parler de cet appareil, me pria, au cours d'une conversation, de lui en rapporter un de la planète Terre, si j'allais encore une fois là-bas.

Et lorsque je descendis peu après sur la planète Terre, je me procurai un de ces appareils et l'emportai sur la planète Mars, dans l'intention, dès que les circonstances s'y prêteraient, de l'envoyer à Gornakhour Kharkhar sur la planète Saturne.

Or, pendant longtemps, notre vaisseau *Occasion* n'ayant pas eu à se rendre sur la planète Saturne, je gardai l'appareil alla-attapann chez moi sur Mars ; il tombait souvent dans le champ de perception automatique de mes organes visuels et, pendant les moments où je me reposais d'un penser actif, je l'observais avec attention, si bien que je finis par me familiariser avec tous les détails de sa construction et de son fonctionnement.

Ce fameux instrument d'expériences, alla-attapann, était composé de trois parties indépendantes.

La partie antérieure se nommait « loussotchépana », la partie centrale « dzendvokh », et la dernière, la partie postérieure, « riank-pokhortarz ».

La partie antérieure, nommée « loussotchépana », comprenait une sorte de tuyau en forme de cône, dont l'extrémité la plus large était hermétiquement ajustée au cadre de la seule fenêtre de la chambre où se faisaient les expériences, l'autre extrémité présentait une petite fente avec un « disque collecteur », par laquelle ce qu'on appelle les rayons de la « lumière du jour », entrant par la fenêtre, étaient transformés, comme l'auraient dit tes favoris, en « rayon blanc concentré ».

Ce « rayon blanc concentré » passait alors par un cristal de forme spéciale où il se brisait en sept « rayons colorés distincts », qui tombaient sur une petite plate-forme en ivoire appelée « pirindjiel ».

Cette plate-forme « pirindjiel » était construite et réglée de telle sorte que ces rayons colorés y étaient concentrés à nouveau, d'une autre manière cette fois, et, traversant un second cristal, de forme spéciale lui aussi, tombaient sur une autre plate-forme plus large, également en ivoire, nommée « polorishbourda ».

En face de ce « polorishbourda » se trouvait un petit appareil de construction particulière, à travers lequel, par un déplacement approprié, on pouvait isoler l'un quelconque des rayons colorés qui tombaient sur le « polorishbourda » et le diriger plus loin, sur la troisième partie de l'alla-attapann, appelée « riank-pokhortarz ».

Il serait bon de te dire ici que le savoir relatif aux caractéristiques du premier cristal de cette partie de l'appareil alla-attapann est parvenu jusqu'à tes favoris actuels ; et ils nomment ce cristal un « prisme ».

Au moyen de ce prisme, les savants terrestres contemporains obtiennent également sept rayons colorés à partir du rayon blanc, et ils rêvent encore de pouvoir de cette manière connaître certains autres phénomènes cosmiques.

Mais bien entendu, tous leurs rêves et autres formes de « titillation scientifique » ne donneront rien, du seul fait déjà qu'à travers leur « prisme » ils obtiennent seulement ce qu'on appelle les « rayons colorés négatifs » du rayon blanc, et que, pour comprendre n'importe quel autre phénomène cosmique se rapportant aux modifications transitoires de ce rayon blanc, il est absolument nécessaire d'avoir à sa disposition ses rayons colorés positifs.

Néanmoins, tes favoris contemporains s'imaginent que les rayons colorés obtenus au moyen de ce jouet d'enfant qu'ils nomment « prisme » sont les « rayons positifs », comme ceux qu'avaient obtenus les grands savants, et, dans leur naïveté, croient que le « spectre » qu'ils tirent du rayon blanc donne exactement le même ordre d'apparition des rayons que celui dans lequel ils surgissent de leur source.

Bref, en ce qui concerne ces savants de malheur de nouvelle formation, on ne peut guère que répéter l'expression dont tes favoris eux-mêmes se servent si souvent : « Que le diable les emporte ! »

Ce n'est pas pour rien que certains de nos « Individuums sacrés » n'ont en général pas d'autre mot pour désigner tes favoris que celui de « farceurs ».

« Ainsi donc, au moyen de ces deux cristaux, ces grands savants tiraient du rayon blanc ces rayons colorés positifs,

puis, à l'aide de la plate-forme « polorishbourda », partie centrale du « loussotchépana », chacun de ces rayons colorés était dirigé sur la troisième et principale partie de cet étonnant appareil, c'est-à-dire sur le « riank-pokhortarz ».

Cette partie principale consistait en un « trépied » ordinaire au sommet duquel étaient ajustées d'une certaine façon, l'une sur l'autre, deux sphères, également en ivoire ; la sphère supérieure était un peu plus grosse que l'inférieure.

La petite sphère, l'inférieure, présentait, juste en face de la partie du loussotchépana déjà traversée par les « rayons colorés positifs », une cavité de forme particulière, où l'on plaçait, en vue des expériences, soit le produit polorméderhtique intégral, nommé « opium », soit l'un de ses éléments actifs, isolé pour les besoins de l'expérience.

La sphère supérieure était perforée horizontalement de part en part, à la hauteur du loussotchépana, tandis que, perpendiculairement à ce large cylindre, était percée une ouverture plus petite et moins profonde, n'atteignant que le centre, et faisant directement face au loussotchépana.

Cette seconde ouverture, n'atteignant que le centre, était disposée de façon à pouvoir diriger à volonté les rayons colorés, soit directement à partir du loussotchépana, soit par réflexion à partir de la cavité de la petite sphère inférieure.

Par le cylindre creux de la grande sphère pouvait être aisément manœuvré un « bambou » spécialement préparé à l'avance.

Longtemps avant l'expérience, nombre de ces bambous étaient plongés dans une obscurité absolue ou dans une « lumière de teinte orangée », comme on dit sur Terre, obtenue par combustion du « simkalash » que l'on tire d'une certaine sorte d'« argile » dont les gisements se trouvent en général sur ta planète dans des terrains saturés d'acides « salouniloviens », formés eux-mêmes de

« masmoline », ou, suivant la dénomination en usage chez tes favoris, de « naphte ».

Ces bambous étaient ensuite trempés dans un liquide ainsi composé :

1. Blanc d'œuf de l'oiseau appelé « amersamarskanara »
2. Sève de la plante nommée « tchiltounakh »
3. Excrément d'un être quadrupède portant le nom de « kesmaral »
4. Amalgame de mercure préparé de manière spéciale.

Une fois bien imbibés, ces bambous étaient insérés un par un dans d'autres bambous plus gros, non préparés, et dont les extrémités étaient alors hermétiquement scellées.

Cette opération avait naturellement lieu elle-même dans une obscurité absolue, ou dans la lumière orangée du « simkalash ».

Par la suite, lorsqu'on avait besoin, en vue d'une expérience, de l'un de ces bambous imprégnés, une extrémité du gros bambou non imbibé était insérée d'une certaine manière dans le trou cylindrique percé à travers la plus grosse sphère du « riank-pokhortarz », et s'ouvrait à l'aide d'un crochet fixé à une petite baguette, au moyen de laquelle on pouvait manœuvrer le bambou imprégné à la vitesse voulue.

Or, telle était l'action du liquide dans lequel ces bambous avaient été trempés, que la partie du bambou imprégné sur laquelle le rayon coloré tombait — qu'il vînt directement du loussotchépana ou après réflexion dans la cavité de la petite sphère inférieure — prenait instantanément et pour toujours la couleur de ce rayon.

Les parties dénudées de ces bambous imprégnés prenaient également les couleurs correspondant aux « vibrations sonores » qui les atteignaient, vibrations produites par les cordes tendues sur la partie centrale de l'appareil, appelée « dzendvokh ».

Ce « dzendvokh » consistait en un cadre très solide, de forme spéciale, fait de défenses de « mammouth »,

sur lequel étaient tendues de nombreuses cordes, de taille et d'épaisseur diverses, faites les unes de « boyaux de chèvres tordus », les autres de poils de la queue d'êtres de formes extérieures variées.

— Dis-moi, s'il te plaît, cher grand-père : qu'est-ce qu'un « mammouth » ? demanda Hassin.

— Un mammouth, répondit Belzébuth, est un être bi-cérébral ; il en existait autrefois sur ta planète, et, par rapport aux autres êtres de tous systèmes de cerveaux, leur forme extérieure était de grandes dimensions.

Les êtres de cette sorte furent eux aussi victimes des conséquences de la catastrophe au cours de laquelle se détacha de la planète Terre ce grand fragment, aujourd'hui nommé « Lune », devenu ce que j'ai appelé un « parvenu planétaire » indépendant au sein du système solaire Ors, et qui reste pour ton infortunée planète la source principale de tout le mal.

Lorsque l'atmosphère de cette petite « parvenue » de planète fut constituée et se fut peu à peu harmonisée, l'atmosphère de la planète Terre fut soumise, comme je te l'ai déjà dit, à des vents violents qui firent de certaines parties de sa surface des déserts de sables, tandis que dans les régions des pôles « Nord » et « Sud » la neige tombait continuellement, au point de combler toutes les dépressions de terrains à la surface de ces « pôles ».

Ces êtres appelés « mammouths » résidaient habituellement sur ces parties de terre ferme de la surface de ta planète, et, pendant ces terribles « tempêtes de neige », comme on dit, ils furent tous ensevelis ; depuis lors, cette sorte d'êtres n'a jamais reparu là-bas.

Il est intéressant de remarquer qu'on trouve encore aujourd'hui enfouis sous la neige qui comblait ces dépressions plus tard recouvertes de « kashimann », c'est-à-dire de cette substance qui constitue à la surface de ta planète ce qu'on appelle le « sol », des corps planétaires de mammouths, en excellent état de conservation.

S'ils se sont si bien conservés, et depuis tant de temps, c'est que la neige fut très vite recouverte de « kashimann », réalisant ainsi les conditions d'« isolation khlanienne », ou, comme l'auraient dit tes favoris, les conditions d'une sphère hermétiquement close, à l'intérieur de laquelle ces « corps planétaires de mammouths » n'avaient jamais été exposés à ce qu'on appelle là-bas la « décomposition » ; en d'autres termes les « éléments actifs » dont sont en général constitués ces corps planétaires n'ont jamais involué complètement jusqu'à leur « origine première ».

« Ainsi donc, mon enfant, cet étonnant appareil alla-attapann démontrait que les trois « résultats transitoires » de processus cosmiques dont je viens de parler, non seulement prennent des formes analogues dans leurs manifestations intérieures mais sont constitués des mêmes facteurs.

Au moyen de cet appareil, il était possible de vérifier et de démontrer, d'une part que dans chacun de ces trois résultats transitoires de processus cosmiques généraux n'ayant entre eux rien de commun extérieurement s'effectuaient les mêmes actions réciproques, dérivant l'une de l'autre, pour constituer un fonctionnement commun et que, sous le rapport des particularités évolutives et involutives de la loi d'Heptaparaparshinokh, à chacun de ces stades intermédiaires l'action du fonctionnement total de l'un de ces résultats exerçait une influence sur l'action d'un autre au stade correspondant, exactement comme à l'intérieur de ses propres limites — d'autre part, qu'une complète affinité existait entre ces résultats cosmiques transitoires quant aux propriétés des vibrations qui les constituaient.

Cette complète affinité dans les relations intérieures mutuelles de ces trois résultats transitoires sans aucun rapport extérieur se démontrait de la manière suivante :

Par exemple, tel rayon coloré, dirigé sur tel élément actif de l'opium, le transformait en un autre élément actif,

dont les vibrations nouvellement acquises correspondaient à celles du rayon coloré qui avaient agi sur lui.

On obtenait le même résultat en dirigeant sur ce même élément actif, au lieu de ce rayon coloré, les vibrations sonores correspondantes des cordes du dzendvokh.

De plus, si l'on faisait passer tel rayon coloré à travers tel élément actif de l'opium, ce rayon prenait alors à son passage une coloration dont les vibrations correspondaient à celles de cet élément actif ; ou bien si tel rayon coloré était dirigé de manière à traverser la « vague de vibrations sonores », résonnant encore à ce moment-là, d'une corde correspondante du dzendvokh, il prenait, en passant par cette vague, une autre couleur, correspondant aux vibrations données par la corde.

Enfin, si tel rayon coloré et telles vibrations sonores étaient simultanément dirigés sur l'un des éléments actifs de l'opium, choisi parmi ceux dont le nombre de vibrations était inférieur au total des vibrations du rayon coloré et du son, cet élément actif de l'opium était transformé en un autre dont le nombre de vibrations répondait exactement au total des vibrations issues de ces deux causes différentes, et ainsi de suite.

Cet incomparable appareil d'expériences prouvait également que les vibrations les plus hautes d'un résultat imposaient toujours leur direction à toutes les vibrations inférieures d'autres « résultats cosmiques transitoires ».

Après tout ce que je viens de te dire, mon enfant, tu es maintenant à même de comprendre certaines informations grâce auxquelles pourront se cristalliser en ton penser des données qui te permettront de te représenter d'une part la forme générale que prirent en Chine les résultats du labeur conscient, impartial et opiniâtre des deux saints frères, ces grands savants terrestres, d'autre part le degré de désagrégation auquel est tombée l'intelligence êtrique dans la présence de ces malheureux êtres terrestres tri-cérébraux.

Ainsi donc, pour la seconde fois au cours de mes observations sur l'existence des êtres tri-cérébraux qui te plaisent, je vis surgir, dans cette Chine encore toute nouvelle, grâce aux deux frères jumeaux, ces grands savants terrestres, une branche indépendante de la vraie science, constituée par « l'ensemble d'informations concernant le problème spécial » dont avait pris pleinement conscience la raison perfectionnée d'êtres tri-cérébraux d'époques antérieures, et relatif à la loi cosmique fondamentale de l'Heptaparaparshinokh sacré, alors appelée « Loi de Neuf ». Pendant les deux ou trois siècles qui suivirent le raskouârno sacré des deux grands frères jumeaux, cette branche de la science non seulement se transmit de génération en génération de manière presque normale et sans être déformée, mais, grâce à d'autres vrais savants qui leur succédèrent, elle se fit plus détaillée et devint accessible aux êtres ordinaires eux-mêmes.

S'il en fut ainsi, c'est avant tout parce qu'ils avaient conservé la coutume, établie par les êtres savants du continent Atlantide, de ne transmettre ces sortes d'informations aux êtres des générations postérieures que par l'intermédiaire de véritables initiés.

Je ne puis m'empêcher ici, mon enfant, de remarquer et de reconnaître en toute certitude que si cette coutume sensée, établie depuis si longtemps, s'était maintenue, fût-ce automatiquement, dans le processus d'existence de ces malheureux êtres tri-cérébraux qui te plaisent, il est hors de doute, dans le cas présent, que cet ensemble de vraies informations dont avait pleinement pris conscience la raison de leurs ancêtres encore « relativement normaux » se serait conservé, et aurait pu devenir le patrimoine de tes favoris actuels ; ainsi, ceux d'entre eux qui font encore de constants efforts pour ne pas devenir les victimes définitives des conséquences du maudit organe kundabuffer auraient pu mettre à profit ces informations pour les aider dans leur lutte intérieure, déjà devenue presque impossible.

Au regret de tous les Individuums plus ou moins

conscients, et relativement indépendants, de notre Mégalocosmos, et pour le malheur de tous les êtres tri-cérébraux qui peuplent ton infortunée planète, ils en vinrent peu à peu à dénaturer et à détruire presque définitivement ce bienfait que leurs grands ancêtres, pendant la période dont je viens de te parler, c'est-à-dire pendant deux ou trois de leurs siècles, avaient créé pour eux, grâce à leurs « efforts conscients » et à leur « souffrance volontaire ».

Cela se produisit pour deux raisons.

La première fut que, du fait des conditions anormales d'existence êtrique extérieure qu'ils avaient eux-mêmes établies, certains d'entre eux, en devenant des êtres responsables, développèrent ce « besoin psycho-organique » particulier, qu'on aurait pu formuler ainsi dans leur langue :

« Soif inextinguible d'être considérés comme des savants par les êtres de leur entourage ».

Et ce besoin psycho-organique fit apparaître en eux l'étrange inhérence dont je t'ai parlé plus d'une fois, qu'ils nomment eux-mêmes « tendance à la sophistication astucieuse ».

A ce propos, mon enfant, sache une fois pour toutes que lorsque j'emploie l'expression « savants de nouvelle formation », je fais toujours allusion à ceux de tes favoris qui sont affligés de cette inhérence spécifique.

L'autre raison tenait à certaines circonstances temporaires, indépendantes d'eux, dues à des processus cosmiques généraux, notamment à l'action de la loi « Soliounensius » et sous l'influence desquelles commencèrent à s'affaiblir, dans la présence générale des vrais initiés de là-bas, les données êtriques cristallisées en eux pour y engendrer les impulsions nommées « pénétration » et « prévision ». Ils se mirent alors à regarder les types de nouvelle formation que je viens de décrire comme étant des leurs, et à les initier à quelques-unes des vraies informations dont l'ensemble était connu d'eux seuls ; dès lors cette branche de la vraie science, étant déjà tombée en la possession du

plus grand nombre, se dégrada peu à peu, pour finir par être à nouveau presque complètement oubliée.

J'ai employé le mot « presque », car après cette période, dès qu'un processus d'existence êtrique relativement normal eut été rétabli, certains éléments de cet ensemble d'importantes informations objectivement vraies, furent de nouveau transmis aux générations suivantes par la seule entremise des véritables initiés, et, se transmettant de génération en génération, sont parvenus intacts à un nombre très limité, il est vrai, de tes favoris actuels.

La plupart d'entre eux n'ont reçu en héritage, de tout le vrai savoir dont avaient pris conscience leurs grands ancêtres éloignés, que les quelques éléments pratiques sans importance, parvenus automatiquement jusqu'à eux, et qui, pendant la période trouble dont j'ai parlé, s'étaient largement répandus parmi les êtres ordinaires de cette Chine encore toute nouvelle.

Au nombre des informations fragmentaires qui leur sont parvenues automatiquement se trouvent d'une part plusieurs procédés permettant d'extraire du produit polorméderhtique appelé « opium » quelques-uns de ses éléments actifs indépendants ; d'autre part, la « loi de combinaison des couleurs » ; enfin, la « gamme de sons à sept notes ».

En ce qui concerne la première de ces trois informations relatives aux résultats pratiques obtenus par la raison des êtres tri-cérébraux de la Chine ancienne, je dois te dire que certaines des parties constitutives de ce produit nommé « opium » ayant la propriété particulière d'exercer une action agréable sur leur anormal psychisme général, ils se mirent à en faire constamment usage, et c'est pourquoi la connaissance de nombreux procédés pour extraire certains de ses éléments actifs indépendants fut transmise de génération en génération et parvint à tes favoris actuels.

Aujourd'hui encore, ils extraient un grand nombre de ses éléments distincts et s'en servent avec ardeur en vue

de satisfaire les conséquences, déjà cristallisées en eux, des propriétés de l'organe kundabuffer.

Ces éléments extraits de la composition générale de ce produit polorméderhtique portent naturellement des noms nouveaux chez tes favoris actuels.

Un « drôle de savant chimiste » contemporain, un certain Mendéléev, a même rassemblé les noms de tous les éléments actifs obtenus, et il les a soi-disant classés selon leurs « poids atomiques ».

Bien que sa classification ne corresponde en rien à la réalité, on peut néanmoins reconstituer approximativement, d'après ces « poids atomiques », la classification établie par les grands savants terrestres de la Chine.

Des quatre cents éléments actifs de l'« opium » alors connus des grands frères, les chimistes contemporains de la Terre ne savent plus extraire que quarante-deux, qui portent aujourd'hui les noms suivants :

1. Morphine
2. Protopine
3. Lanthopine
4. Porphyroïne
5. Opium ou narcotine
6. Paramorphine ou thébaïne
7. Phormine ou pseudo-morphine
8. Métamorphine
9. Gnoscopine
10. Oléopine
11. Atropine
12. Pirotine
13. Rhéadine
14. Tiktoutine
15. Kolotine
16. Xanthaline
17. Zoutine
18. Tritopine
19. Laudamine
20. Laudanosine
21. Podotorine
22. Arkhatosine
23. Tokitosine
24. Liktonosine
25. Méconidine
26. Papavérine
27. Cryptonine
28. Kadminine
29. Kolomonine
30. Koïlononine
31. Cotarmine
32. Hydrocotarmine
33. Opianine (méconine)
34. Méconoïozine

35. Listotorine
36. Phyktonosine
37. Codéine
38. Narcéine
39. Pseudo-codéine
40. Microparaïne
41. Microthébaïne
42. Messaïne

Pendant mon dernier séjour sur ta planète, j'appris que les êtres savants contemporains de la communauté d'Allemagne avaient soi-disant découvert des procédés pour extraire de l'opium plusieurs autres éléments actifs indépendants.

Mais comme je m'étais déjà convaincu que les « savants » contemporains de cette communauté ne font, dans la plupart des cas, que se livrer à leur fantaisie et, tels les êtres de la Grèce ancienne, ne préparent rien de bon ni d'utile pour les générations à venir, je ne m'intéressai pas à ces « découvertes scientifiques », comme ils les appellent, et j'ignore les noms de ces nouveaux éléments actifs d'aujourd'hui.

En ce qui concerne la seconde des informations parvenues aux êtres contemporains au sujet des résultats pratiques obtenus par la raison des êtres de la Chine ancienne, à savoir la science relative à la « loi des combinaisons de couleurs », elle fut transmise de façon presque continue de génération en génération, mais sous une forme d'année en année plus dénaturée, pour finir par tomber, il y a deux siècles à peine, dans un oubli à peu près total.

De nos jours, certaines informations relatives à cette loi continuent à se transmettre, mais ne sont plus connues que de quelques êtres tri-cérébraux appartenant à la communauté existant sous le nom de « Perse » ; d'ailleurs, depuis que l'influence de la fameuse « peinture européenne moderne » se propage automatiquement parmi ces êtres, on doit s'attendre, comme le dit notre vénérable maître, à ce qu'elles s'évaporent à leur tour « au plus vite et pour toujours ».

Quant à la « gamme de sons à sept notes » qui leur

est parvenue des êtres de la Chine ancienne, il me faut te donner à son sujet le plus de détails possible, d'abord parce que cela te fera mieux comprendre les lois des vibrations qui permettent de constater et de connaître toutes les particularités de l'Heptaparaparshinokh sacré, ensuite parce que j'ai rapporté à la maison, entre autres objets intentionnellement fabriqués par les êtres tri-cérébraux qui te plaisent en vue d'un usage quotidien dans leur existence ordinaire, un « instrument producteur de sons » du nom de « piano », sur lequel les « cordes » génératrices de sons sont disposées et peuvent être accordées de la même manière que sur le « dzendvokh », c'est-à-dire la seconde des parties principales du fameux appareil d'expériences alla-attapann, créé par les grands frères jumeaux.

Lorsque nous serons revenus sur notre chère Karataz, je pourrai te faire sur ce piano une démonstration directe de ce que l'on appelle « l'ordre de succession des processus de fusion réciproque des vibrations ». Grâce à mes explications pratiques, tu pourras mieux te représenter et comprendre jusqu'à un certain point comment et dans quel ordre s'effectue dans notre Mégalocosmos le processus du Très Grand Trogoautoégocrate, et de quelle manière surgissent les grandes et petites concentrations cosmiques.

En te racontant comment a survécu cette information relative aux « résultats pratiques » relevant d'une science ancienne véritable, et comment elle est parvenue de manière automatique jusqu'à tes favoris contemporains, je te donnerai tout d'abord des éclaircissements plus précis sur cette même loi des vibrations, que les grands frères formulèrent pour la première fois sous le nom de « loi des vibrations de sons à sept centres de gravité ».

Je t'ai déjà dit qu'au commencement, quand cet ensemble de vraies informations authentiques, ou ce fragment de vrai savoir, était transmis par les êtres d'une génération à ceux des générations suivantes par la seule entremise des véritables initiés, non seulement le sens exact qui y avait

été inséré se maintint dans toute son intégrité, mais ces informations se firent plus « détaillées », grâce à d'autres vrais savants qui leur succédèrent, au point qu'elles devinrent accessibles à la perception des êtres terrestres tri-cérébraux ordinaires eux-mêmes.

Au nombre de ces successeurs apparut, un siècle et demi après le raskouârno sacré des saints frères, un vrai savant du nom de King-Tou-Toz, qui édifia, en se basant sur les principes de construction de la partie centrale de l'appareil alla-attapann, appelée « dzendvokh », une théorie très détaillée qu'il intitula « théorie de l'évolution et de l'involution des vibrations »; pour confirmer sa théorie, il fabriqua un appareil spécial de démonstration qu'il nomma « lav-mertz-nokh », et qui plus tard, soit dit en passant, fut connu, lui aussi, de presque tous les êtres savants de notre Mégalocosmos.

Cet appareil « lav-mertz-nokh » se composait, de même que la partie centrale de l'alla-attapann, d'un cadre très solide sur lequel étaient tendues de nombreuses cordes faites de boyaux et de crins de divers êtres quadrupèdes de là-bas.

Une extrémité de ces cordes était attachée à l'un des bords du cadre et l'autre à des chevilles disposées sur le bord opposé.

Ces chevilles étaient ajustées de manière à tourner librement dans leurs « alvéoles », et les cordes qui y étaient attachées pouvaient être tendues ou relâchées à volonté, afin de donner le nombre voulu de vibrations.

Parmi les nombreuses cordes tendues sur le lav-mertz-nokh, quarante-neuf étaient colorées en blanc, et la « totalité des vibrations » de chacune d'elles, c'est-à-dire le son déterminé produit par ses oscillations, fut appelé « centre de gravité de l'octave ». Ce son déterminé correspondait à ce que tes favoris nomment à présent un « ton entier ».

Chaque groupe de sept cordes, donnant ces « sons

centres de gravité » ou « tons entiers » était alors et est encore appelé une octave.

Sur l'appareil lav-mertz-nokh étaient donc tendues des cordes représentant sept octaves de « tons entiers » dont l'harmonie totale donnait ce qu'on appelle l'« hanziâno sacré », c'est-à-dire précisément ce que les deux grands frères avaient pressenti et qui se trouva coïncider presque exactement avec ce qu'ils nommaient, comme je l'ai déjà dit, le « son mondial niriounossien ».

Chacune de ces octaves de cordes du lav-mertz-nokh donnait la totalité de vibrations qui, selon les calculs des grands frères jumeaux, correspondait à l'ensemble des vibrations de toutes les substances cosmiques issues de sept sources distinctes indépendantes, substances qui constituent l'un des sept centres de gravité de « l'octave cosmique fondamentale ansapalnienne ».

Sur le lav-mertz-nokh, cet être savant chinois, King-Tou-Toz, accordait séparément chaque corde blanche, de manière à donner le nombre proportionnel de vibrations qui devait se trouver, selon les calculs des grands frères, dans les substances constituant l'un des sept centres de gravité de l'ensemble donné de substances, lequel constitue à son tour l'un des sept centres de gravité de l'octave cosmique fondamentale des substances.

Sur le lav-mertz-nokh, chaque octave, comme chaque ton entier de l'octave, avait son propre nom.

Ainsi, l'octave supérieure des cordes était appelée « Aratshiaplmouish »
la seconde octave supérieure « Erkrordiapan »
la troisième supérieure « Erordiapan »
la quatrième supérieure « Tshorordiapan »
la cinquième supérieure « Piandjiapan »
la sixième supérieure « Vetserordiapan »
la septième supérieure « Okhterordiapan ».

Quant aux « cordes centres de gravité » qui étaient

teintes en blanc, elles portaient dans toutes les octaves le même nom accompagné du nom de l'octave donnée.

Ces tons entiers étaient appelés :
le premier, au sommet de l'octave, « Adashtanas »
le deuxième « Evotanas »
le troisième « Gévorgtanis »
le quatrième « Maïkitanas »
le cinquième « Midotanas »
le sixième « Loukotanas »
le septième « Sonitanis ».

Les êtres terrestres contemporains nomment ces mêmes tons entiers : do, si, la, sol, fa, mi, ré.

A ce propos, mon enfant, afin que la grandeur de ces deux saints frères t'apparaisse encore plus évidente, j'attire ton attention sur le fait que leurs calculs en vue d'établir la « qualité de vivification des vibrations du son » qui, selon leurs suppositions, correspondait à la vivification des sources cosmiques des substances se trouvèrent coïncider presque exactement avec la réalité.

Leur mérite était d'autant plus grand qu'ils ne possédaient, en tant qu'êtres terrestres, aucune vraie information à ce sujet. Et s'ils furent capables de faire des suppositions correctes et des calculs presque exacts sur toutes sortes de vérités cosmiques objectives, ce fut exclusivement grâce à leurs efforts conscients et à leur souffrance volontaire.

Puis ce savant, King-Tou-Toz, disposa sur le lav-mertz-nokh, en certains points de chaque octave, entre les cordes blanches correspondant aux tons entiers, cinq autres cordes teintes en noir cette fois. Il appela ces cordes noires « demi-sakhsakhsa », ce qui correspondait, selon la terminologie des êtres terrestres, à ce qu'ils appellent des « demi-tons ».

Sur le lav-mertz-nokh, aucune de ces « cordes demi-tons » n'était tendue dans les espaces qui séparaient celles des cordes des tons entiers entre lesquelles, d'après les

indications des saints Tchoûn-Kil-Tess et Tchoûn-Tro-Pel, et conformément à l'Heptaparaparshinokh sacré, il n'y a pas de possibilité d'évolution ni d'involution indépendante des vibrations du son — espaces qu'ils avaient été les premiers à nommer des « intervalles ». Et aux endroits précis de l'octave où ces « intervalles » devaient se trouver, cet être savant, King-Tou-Toz, disposa entre les tons entiers des cordes spéciales faites de crins provenant de la queue d'êtres appelés là-bas « chevaux ».

Ces cordes de crin donnaient des vibrations qui n'étaient pas toujours les mêmes, et King-Tou-Toz les appela « vibrations chaotiques ».

Le nombre de vibrations produites par ces cordes de crin ne dépendait pas de leur tension, comme pour les autres cordes, mais de causes différentes — notamment de trois conditions issues de résultats cosmiques environnants, soit : l'action des vibrations qui se propageaient autour d'elles et qui étaient produites par d'autres cordes du lav-mertz-nokh, l'état de ce qu'on appelle la « température de l'atmosphère » au moment donné, et les radiations des êtres se trouvant à proximité, sans distinction de systèmes de cerveaux.

Sur ce lav-mertz-nokh on avait également disposé, dans chaque octave, entre ces cordes noires, blanches et de crin, quatorze cordes faites elles aussi de boyaux tordus, teintes en rouge et appelées « kisskestchour » ; si les êtres terrestres contemporains utilisaient ces cordes, ils les nommeraient « quarts de ton ».

En outre, toutes les cordes « quarts de ton » qui étaient tendues à côté des cordes de crin étaient ajustées de telle manière qu'en les tendant ou les détendant on pouvait à tout moment faire varier à volonté les vibrations qu'elles produisaient ; ainsi ces vibrations pouvaient être réglées et, à l'oreille, fusionner avec les « vibrations chaotiques » émises par les cordes de crin.

Et cela parce que les fréquentes variations de ces vibrations des cordes de crin — dont la qualité dépendait, comme je l'ai déjà dit, de la température de l'atmosphère, des radiations des êtres se trouvant à proximité, et de quantité d'autres causes — donnaient aux vibrations de ces cordes rouges la propriété, lorsqu'elles ne fusionnaient pas avec celles des cordes de crin, d'agir sur les êtres présents d'une manière très « cacophonique et pernicieuse », pouvant aller jusqu'à leur totale destruction.

Mais en modifiant souvent la tension des cordes rouges, et en faisant fusionner leurs vibrations avec celles qui provenaient du lav-mertz-nokh, on les rendait inoffensives, c'est-à-dire que l'ensemble des vibrations issues du lav-mertz-nokh devenait pour les êtres qui les percevaient un « flot d'harmonie » et cessait d'avoir sur eux une action nuisible.

« Ainsi donc, mon enfant, cet appareil lav-mertz-nokh, de même que la théorie détaillée de cet être savant consciencieux des temps anciens King-Tou-Toz, subirent le même sort que l'incomparable appareil alla-attapann et que l'ensemble de vraies informations dont avaient pris conscience les grands frères.

En raison de la formation persistante, et même accrue, chez certains de tes favoris, de ce nouveau type de savant ayant une tendance inhérente à « sophistiquer astucieusement », tout cet ensemble d'informations s'altéra, et peu à peu le vrai sens et l'importance réelle en furent oubliés.

Quant au fait que le principe fondamental de disposition des cordes sur l'appareil lav-mertz-nokh, tout comme sur le dzendvokh, partie centrale de l'alla-attapann, est automatiquement parvenu à tes favoris contemporains, en voici les raisons :

Lorsque la crise aiguë de cette « période confuse » fut passée, certains fragments, restés intacts, de toutes ces grandes acquisitions dues à la raison d'êtres tri-cérébraux encore « relativement normaux » furent à nouveau transmis

aux générations suivantes de la manière qui avait été établie auparavant dans le processus de leur existence ordinaire, c'est-à-dire selon un mode de transmission uniquement assuré par des êtres ayant déjà mérité de devenir de vrais initiés et d'en acquérir le savoir. Cependant, d'année en année, augmentait parmi eux le nombre des êtres responsables affligés de cette fameuse tendance ; c'est alors qu'apparut dans cette même Chine un être tri-cérébral du nom de « Tchaï-You », qui, parvenu à l'âge responsable, devint lui aussi un savant de nouvelle formation. Ce Tchaï-You fut cause de ce que la science de cette gamme de sons à sept tons et son application pratique devinrent accessibles à tous et se transmirent automatiquement, de génération en génération, jusqu'à tes favoris contemporains.

Dans les premières années de son existence responsable, ce Tchaï-You fut désigné, en raison de certains mérites subjectifs correspondants, comme candidat au titre d'« initié de premier ordre » ; par suite une aide lui fut donnée à son insu par qui de droit, selon une coutume établie depuis longtemps parmi les vrais initiés, afin qu'il reçût toutes les informations voulues relatives à différents événements réels qui avaient eu lieu autrefois sur leur planète.

Comme me le montrèrent plus tard mes minutieuses investigations, il devint digne de connaître tous les détails de construction du grand appareil lav-mertz-nokh.

C'est alors qu'à seule fin de se voir considéré comme « savant » par les êtres de son entourage, ce Tchaï-You, qui fut l'un des premiers types de « savant idéal de nouvelle formation », c'est-à-dire un être ayant pleinement développé la tendance à « sophistiquer », entreprit, sur la base des informations relatives aux détails du grand appareil lav-mertz-nokh, dont il avait eu connaissance de la manière que j'ai dite, non seulement d'élucubrer une théorie de son cru — théorie qui n'affirmait ni ne niait absolument rien au sujet des lois des vibrations — mais

de construire un nouvel instrument producteur de sons, simplifié, qu'il nomma « king ».

Cette simplification consistait en ce que, sans tenir aucun compte des cordes rouges ni des cordes de crin tendues sur le lav-mertz-nokh, il prit pour base de son instrument producteur de sons les seules cordes blanches et noires, ne gardant même que le nombre de cordes correspondant à deux octaves, et les plaça dans un ordre tel que l'octave entière du milieu disposait, pour son développement évolutif et involutif, de la moitié de l'octave supérieure suivante et de la moitié de l'octave inférieure précédente.

Bien que la théorie « élucubrée » par ce Tchaï-You n'ait pas subsisté longtemps elle non plus, l'instrument producteur de sons « king » qu'il avait construit n'en devint pas moins accessible à tous, en raison de sa simplicité. Et comme les résultats qu'on en tirait par une action intentionnelle se révélèrent excellents et des plus aptes à « chatouiller » de nombreuses données cristallisées en leur présence générale grâce aux conséquences des propriétés de l'organe kundabuffer, il passa automatiquement de génération en génération.

La forme extérieure de cet instrument, le mode de construction de son cadre, la tension des cordes et leurs noms même furent bien souvent modifiés par les êtres des générations suivantes, pour aboutir, chez tes favoris contemporains, à ces lourds instruments producteurs de sons, compliqués jusqu'à l'idiotie — et ne correspondant en rien à leur force physique retombée au niveau de l'enfance — qu'ils nomment « clavicymbales », « clavecins », « orgues », « pianos droits », « pianos à queue », « harmoniums », etc... Cependant, le principe fondamental de ce qu'on appelle « alternance de sons centres de gravité » est resté jusqu'à nos jours le même que celui qu'appliquèrent les saints frères Tchoûn-Kil-Tess et Tchoûn-Tro-Pel sur le dzendvokh, c'est-à-dire sur la partie centrale de l'in-

comparable appareil d'expériences alla-attapann de leur invention.

C'est pourquoi, mon enfant, cette « subdivision chinoise de l'octave de sons en sept tons » simplifiée par Tchaï-You, et parvenue jusqu'à tes favoris contemporains qui l'appliquent aujourd'hui à tous les instruments producteurs de sons que je viens d'énumérer, peut encore servir, comme je te l'ai déjà dit, à l'« étude comparative directe » et à la connaissance approximative de la manière dont les substances cosmiques de densité et vivification diverses se constituent, au cours du grand processus trogoautoégocratique, à partir de ce qu'on appelle le « flux des vibrations issues les unes des autres », et de la manière dont elles s'unissent et se désunissent pour former de grandes et petites concentrations relativement indépendantes, réalisant ainsi l'Iraniranomange cosmique général.

Tu t'en convaincras d'ailleurs bientôt par toi-même, lorsque, à notre retour sur notre chère Karataz, je te montrerai et t'expliquerai pratiquement, comme je te l'ai déjà promis, la signification du principe d'accord de cet instrument contemporain le « piano », instrument producteur de sons que j'ai rapporté entre autres objets de la surface de ta planète, en vue d'élucider expérimentalement chez moi, en toute tranquillité — n'ayant pas eu le temps de le faire sur place — l'une de ses particularités, liée à l'étrange psychisme des êtres tri-cérébraux qui t'intéressent, ainsi qu'aux vibrations de vivification diverse, engendrées autour d'eux.

Et maintenant, je te ferai part d'une petite constatation que je fis au cours de mon dernier séjour parmi eux : les êtres tri-cérébraux contemporains de ta planète, bien qu'ils aient fait de cette subdivision chinoise en sept tons la base de tous leurs instruments producteurs de sons, et qu'ils en perçoivent chaque jour les résultats, loin de s'en trouver le moins du monde inspirés — comme ils devraient l'être objectivement — bien au contraire, maintiennent intentionnellement en eux, sous l'action de ce mode d'accord, sans aucun remords, et même avec une impulsion de satisfaction, le flux de ces associations qui surgissent en leur présence générale, dans toutes leurs parties spiritualisées, sous l'influence de données cristallisées en eux par les conséquences des propriétés de ce maudit organe kundabuffer.

Après cette démonstration pratique sur le piano, tu pourras non seulement, j'en suis sûr, te représenter à peu près ce qu'on entend par « flux des vibrations centres de gravité issues les unes des autres et fusionnant harmonieusement » mais constater une fois de plus, avec une impulsion d'étonnement, combien s'est affaiblie dans la présence générale de tes favoris l'essence de l'action de ces données êtriques qui doivent en général se cristalliser dans la présence de tous les êtres tri-cérébraux, et dont l'ensemble est appelé « subtilité de l'instinct ».

Ainsi donc, mon enfant, étant donné d'une part la continuelle dégradation, dans la présence générale de tes favoris, de la qualité de fonctionnement des données cristallisées en eux pour un sain penser êtrique, et d'autre part le nombre sans cesse accru de ceux qui, parmi eux, devenaient des êtres responsables de nouveau type, c'est-à-dire des « savants de nouvelle formation », il ne parvint finalement plus rien, aux êtres tri-cérébraux contemporains peuplant cette infortunée planète, de cet ensemble d'informations détaillées, presque sans précédent dans l'Univers, dont la raison de leurs semblables avait autrefois pleinement conscience et qui sont aujourd'hui utilisées pour le bien des êtres tri-cérébraux ordinaires sur toutes les planètes de notre Mégalocosmos, à l'exception de la seule planète où elles firent leur apparition — plus rien, dis-je, si ce n'est ce que notre vénérable Mullah Nassr Eddin définit par les paroles suivantes :

« Loué sois-tu, ô Créateur, de n'avoir pas fait les dents du loup comme les cornes de mon cher buffle, car je peux

aujourd'hui faire toutes sortes de peignes ravissants pour mon aimable épouse ».

Dans le cas particulier de la « subdivision chinoise de l'octave en sept tons », bien qu'elle soit parvenue à tes favoris actuels et qu'ils l'appliquent tant et plus dans le processus de leur existence ordinaire, ils ne soupçonnent cependant même pas que cette subdivision fut spécialement créée et édifiée selon les principes inébranlables sur lesquels reposent toutes choses existantes dans notre Mégalocosmos.

Si l'on excepte un nombre insignifiant d'êtres appartenant à certains petits groupements existant sur le continent d'Asie, qui ont instinctivement perçu le sens caché de cette « division chinoise d'un son entier en sept centres de gravité distincts » et qui en limitent l'application pratique à celles de leurs manifestations qu'ils considèrent comme sacrées, on peut dire sans crainte que dans la présence de presque tous les êtres tri-cérébraux de ta planète ont tout à fait cessé de se cristalliser, au cours des derniers siècles, les données permettant de reconnaître la hauteur de pensée et la signification contenues dans cette « division ». Et sur ce même continent d'Asie comme sur les autres terres fermes de la surface de ta planète, les êtres contemporains, ayant déjà perdu toute sensibilité instinctive, emploient cette division à seule fin de satisfaire leurs désirs mesquins, indignes d'êtres tri-cérébraux.

Ce qu'il y a de plus intéressant dans toute l'histoire que je viens de te raconter au sujet de la connaissance qu'ont eue de la loi sacrée d'Heptaparaparshinokh les êtres tri-cérébraux peuplant ta planète, c'est qu'en dépit du grand nombre d'informations de toutes sortes — ou, comme ils disent, de « branches indépendantes de la connaissance scientifique », qui ont à nouveau surgi chez eux et qu'ils doivent s'astreindre à « bûcher », selon leur expression — la « loi des vibrations » qui constitue cependant la branche la plus importante, celle qui donne la possibilité, au moins approximative, de reconnaître la réalité, leur demeure

totalement inconnue, abstraction faite, bien entendu, de leur fameuse « théorie du son » d'apparition relativement récente, théorie soi-disant étudiée à fond et bien connue de leurs « savants physiciens » et « savants musiciens » contemporains.

Pour te donner une « image lumineuse » de l'essence de tes favoris contemporains, en mettant en évidence divers malentendus surgis dans le domaine de cette branche de la science et largement répandus parmi certains d'entre eux — malentendus caractéristiques et susceptibles de te servir d'excellent matériel pour te représenter et évaluer le sens et l'importance objective de toutes les autres branches indépendantes de leur « science exacte » actuelle — je regarde comme nécessaire de t'expliquer en détail les théories des « vibrations du son » qu'étudient et prétendent connaître ces « savants de malheur » d'aujourd'hui.

Mais avant de t'en parler, mon essence, une fois de plus, ordonne à ma présence tout entière d'exprimer ma sincère compassion pour le sort de ceux des êtres tri-cérébraux actuels qui, en pratiquant sans relâche les partkdolgdevoirs êtriques, atteignent à ce degré de raison où il leur devient inévitablement nécessaire d'acquérir en leur présence les données correspondant aux vraies informations relatives à la loi des vibrations.

Ceci me revient en mémoire à l'instant, par association, avec une impulsion de pitié, parce que je rencontrai plus d'une fois, pendant la période de mon dernier séjour parmi eux, de ces êtres tri-cérébraux auxquels il était devenu indispensable, en raison de l'état de leur « perfectionnement psychique », de percevoir et d'assimiler de vraies informations sur la loi des vibrations ; et en même temps je comprenais que de toute évidence ils n'avaient nulle source où puiser ce genre d'informations.

Il est vrai qu'ils ont actuellement là-dessus un « ensemble d'informations », ou comme ils l'appellent eux-mêmes, une « théorie des vibrations », mais les malheureux êtres

qui ont besoin de ces connaissances ne peuvent rien en tirer de tant soit peu satisfaisant pour leurs recherches, malgré tous leurs désirs et tous leurs efforts — si ce n'est diverses notions douteuses et contradictoires.

Ainsi, mon enfant, à l'origine de ces malentendus terrestres se trouve le fait que certains fragments d'informations relatifs à la « loi des vibrations » sont venus aux êtres contemporains de deux sources différentes, c'est-à-dire des anciens Chinois, et des anciens Grecs, dont la communauté, je te l'ai déjà dit, t'en souviens-tu, fut constituée il y a longtemps, entre les continents d'Asie et d'Europe, par des pêcheurs asiatiques, ceux-là même qui inventèrent par ennui, pendant les périodes d'intempéries, des « sciences » de toutes sortes, au nombre desquelles cette « science des vibrations du son ».

Et par la suite cette « science », passant de génération en génération, parvint à tes favoris actuels presque en même temps que la science chinoise.

Tous les malentendus ultérieurs provinrent de ce que les informations qui leur venaient des anciens Chinois précisaient qu'une octave entière de vibrations contenait « sept restoriols », c'est-à-dire que l'octave se composait de « sept sons centres de gravité », tandis que dans les informations grecques, il était dit que l'octave entière de vibrations comprenait cinq restoriols, c'est-à-dire que l'octave se composait de cinq centres de gravité ou de cinq tons entiers.

Or, par ce seul fait que le fonctionnement des données cristallisées au cours des derniers siècles dans la présence de tes favoris pour une « compréhension étrique logique » se fait presque « à rebours » et que, d'après leur courtaude de raison logique, ces deux informations de sources différentes leur parurent également vraisemblables, les êtres de la civilisation contemporaine qui s'étaient mis à cuisiner, avec autant d'aisance que des crêpes, toutes sortes de « spécialités scientifiques », tombèrent dans un état de

grande « perplexité », et, pendant plusieurs années, ne purent parvenir à décider, entre ces deux informations totalement contradictoires, à laquelle donner la préférence pour l'adopter et l'admettre au nombre des branches de leur « science officielle ».

Après avoir « dépensé beaucoup de salive », comme ils disent, ils décidèrent finalement, pour ne froisser personne, et en même temps pour que cette branche de leur science comprît à la fois ces deux théories contradictoires qui leur étaient parvenues des temps anciens, de les réunir en une seule. Et un peu plus tard, l'un d'eux, nommé « Haïdoropoulo », inventa une très longue explication « mathématique » de ce malentendu, précisant pourquoi une des théories parlait d'une division de l'octave en sept tons entiers et l'autre en cinq tons entiers seulement, et comment s'était produite cette importante contradiction ; dès lors ses explications mathématiques apaisèrent définitivement tous les représentants qualifiés de la civilisation contemporaine, si bien qu'ils échafaudent aujourd'hui avec une conscience tranquille toutes leurs « fantasmagories » relatives aux vibrations sur les explications mathématiques de « ce bon Haïdoropoulo ».

Ces explications reposaient sur les considérations suivantes :

Ce bon Haïdoropoulo calculait, d'une manière connue de lui seul, le nombre de vibrations des « sept tons entiers » chinois, puis il expliquait que, dans l'octave chinoise de sept tons, les tons entiers nommés « mi » et « si » n'étaient pas réellement des tons entiers, mais seulement des demi-tons, attendu que le nombre de leurs vibrations correspondait presque à celui des demi-tons grecs, qui, d'après la division de l'octave grecque, se trouvaient précisément entre les tons entiers chinois « mi » « fa » et « si » « do ».

Ensuite, il émit l'hypothèse qu'il était probablement commode pour les Chinois d'avoir eux aussi des « resto-

riols », c'est-à-dire des centres de gravité de la voix, sur ces demi-tons, et que pour cette raison ils divisaient leurs octaves non pas en cinq tons entiers comme les Grecs, mais en sept tons, et ainsi de suite.

Après cette explication du sieur Haïdoropoulo, tous les savants contemporains de nouvelle formation se tranquillisèrent définitivement, comme je l'ai déjà dit, en collant une étiquette sur cette nouvelle branche de leur « science officielle ».

Depuis lors cette branche existe chez eux sous le nom de « théorie de la loi des vibrations », et, comme l'aurait dit notre sage maître Mullah Nassr Eddin, elle « s'en donne à cœur joie ».

A ce propos, je me souviens encore d'une sage sentence que bon gré mal gré je ne puis m'empêcher d'exprimer à voix haute ; elle vient elle aussi de notre vénérable Mullah Nassr Eddin, qui la formule ainsi :

« Eh ! vous, drôles de Kourfouristans ! Qu'est-ce que cela peut bien vous faire d'avoir un mulet ou un lièvre pour vos travaux des champs ? N'ont-ils pas tous deux quatre pattes ? »

Bien entendu, tes favoris actuels ne savent pas, et ne soupçonnent même pas, que leurs deux divisions de l'octave en tons entiers, divisions qu'ils nomment « chinoise » et « grecque », eurent pour origine deux causes totalement différentes : la première, c'est-à-dire la division chinoise, fut, comme je te l'ai déjà dit, le résultat de la connaissance approfondie qu'avaient de la loi d'Heptaparaparshinokh les deux grands frères jumeaux, savants demeurés inégalés sur la Terre ; la seconde, c'est-à-dire la division grecque, fut édifiée sur la seule base des « restoriols de la voix » naturels aux êtres Grecs, à l'époque où fut composée cette octave grecque à cinq tons.

Les « restoriols de la voix », ou comme on les nomme encore parfois les « sons faciles de la voix », se constituaient et se constituent encore chez tes favoris en nombre

presque égal à celui des groupements indépendants entre lesquels ils se divisaient et se divisent encore. Et il en est ainsi parce que ces sons faciles de la voix se constituent en général chez les êtres à partir de nombreuses conditions environnantes, extérieures et intérieures, indépendantes d'eux : géographiques, héréditaires, religieuses, et même à partir de la qualité de la nourriture, ou de la « qualité des influences réciproques », et ainsi de suite.

Tes favoris contemporains ne peuvent naturellement pas comprendre que malgré tout leur désir et tous leurs efforts, les anciens Grecs, « si consciencieuse qu'ait pu être leur attitude à ce sujet », ne trouvèrent, dans la division de l'octave de sons en tons déterminés, rien de plus ni de moins que ces cinq tons entiers. En effet, la totalité des conditions intérieures et extérieures, indépendantes d'eux, ne leur permettait de s'appuyer, en se livrant à leur chant, que sur leurs cinq « restoriols de la voix ».

On appelle « restoriols » ou « sons centres de gravité de la voix », parmi les différents sons produits par les organes appropriés, ceux que les êtres émettent — selon des propriétés fixées en eux et dépendant du fonctionnement général de leur présence, propriétés qui sont à leur tour le résultat de l'hérédité et de facultés acquises — en une manifestation libre, aisée, et de longue durée, sans provoquer aucune tension de leurs autres fonctions distinctes. En d'autres termes, il y a « restoriols » lorsque le rythme du résultat de cette manifestation s'harmonise parfaitement en eux avec les autres fonctions de leur présence générale, dont le rythme est déjà fixé par toutes les conditions intérieures et extérieures de leur existence êtrique ordinaire.

Du fait de diverses conditions de caractère local et de certaines qualités héréditaires, chez les êtres de presque chaque groupement ou de chaque région géographique, se constituent différents « restoriols » ou « sons centres de gravité de la voix » ; aussi la division de l'octave en tons

entiers diffère-t-elle totalement chez les êtres suivant le lieu de la surface de ta planète qu'ils habitent.

Il existe aujourd'hui parmi tes favoris des groupements d'êtres qui ont la faculté d'émettre non plus seulement cinq ou sept « sons centres de gravité », mais jusqu'à treize ou même dix-sept tons entiers de l'octave des sons.

Pour illustrer ce que je viens de dire, les êtres d'un petit groupement du continent d'Asie nous serviront d'excellent exemple. J'aimais beaucoup les entendre chanter, car ils possédaient entre autres capacités physiologiques — tout en n'ayant de données que pour la manifestation de trois « restoriols » seulement — celle d'émettre dans leur chant jusqu'à quarante sons distincts bien déterminés.

Leurs chants étaient magnifiques et cependant, quelle que fût l'ampleur de leur voix, la tranquillité d'émission et la durée des vibrations du son dépendaient de l'un des trois de leurs restoriols organiques.

La particularité physiologique des êtres de ce petit groupe consistait à maintenir constamment, dans l'octave entière de leur voix, quel que soit le nombre des sons produits, un « total invariable de vibrations » en s'appuyant sur les trois seuls restoriols qui leur étaient innés, restoriols qui, pendant toute la durée de leur manifestation, avaient la propriété de provoquer dans la présence entière d'un autre être ce qu'on appelle une « centralisation » ou un « écho ».

Je compris cela très clairement lorsque, intéressé par leurs chants, je me mis à étudier cette particularité, si rare parmi tes favoris actuels, au moyen de trois « diapasons » spéciaux que je fis fabriquer, et de plusieurs « vibromètres » très sensibles qui m'appartenaient et qu'avait inventés à mon intention l'ami de mon essence Gornakhour Kharkhar.

La division chinoise de l'octave en tons entiers ne tenait aucun compte de cette propriété êtrique.

Cette division de l'octave en sept tons entiers, de même que les informations constituant la totalité de cette branche

spéciale de la science relative à la Loi de Neuf, étaient basées sur les résultats des travaux conscients et des souffrances volontaires des deux grands frères jumeaux, dont les corps suprêmes devinrent ainsi dignes d'être béatifiés, et résident maintenant sur la sainte planète où nous avons eu récemment le bonheur d'aller.

Quoi qu'il en soit, mon enfant, je regrette beaucoup qu'il me soit impossible au moyen de cet instrument contemporain producteur de sons, le piano, que je ramenai de ta planète, de t'expliquer entièrement les lois de vibrations issues de toutes les sources, et qui réalisent l'Ensemblouizar cosmique général, ce que l'on pouvait faire de manière idéale sur le remarquable lav-mertz-nokh, créé par le successeur des grands frères jumeaux, un non moins grand savant, le Chinois King-Tou-Toz.

Sur ce remarquable appareil d'expériences lav-mertz-nokh, King-Tou-Toz disposa et accorda, selon les calculs correspondants des grands frères, juste autant de cordes génératrices de vibrations qu'il y a dans l'Univers de sources successives, depuis n'importe quelle planète jusqu'au Protocosmos, dans la présence desquelles les vibrations des substances cosmiques, en se modifiant conformément à la loi, fusionnent de la manière voulue au cours du processus trogoautoégocratique, pour engendrer l'ensemble des réalisations ultérieures.

Cependant, mon enfant, bien que l'instrument producteur de sons, le piano, que je rapportai de la surface de ta planète, soit une invention très typique de tes favoris actuels, il est encore possible, puisque le mode d'accord des cordes de ses « tons entiers » et de ses « demi-tons » n'a subi aucune altération, de démontrer expérimentalement, en observant l'ordre de fusion des vibrations émises par les cordes de la manière voulue, les lois qui régissent les vibrations issues de l'une quelconque des octaves cosmiques fondamentales de substances, c'est-à-dire issues de l'un des

sept ensembles de sources fondamentaux. On peut ainsi se représenter et connaître comment toutes les vibrations s'engendrent les unes les autres, et agissent les unes sur les autres, quelle que soit leur source ; en effet, comme je te l'ai déjà dit, tous les cosmos d'échelle différente, de même que chacune des sept parties indépendantes de ces cosmos, et chacune de leurs manifestations, sont presque en tous points semblables au Mégalocosmos, et en chacune de ces unités les sources septuples de vibrations exercent les unes sur les autres les mêmes actions réciproques que celles qui s'exercent dans le Mégalocosmos ; par conséquent, si l'on comprend les lois de vibrations pour un centre de gravité quelconque, il devient possible de les comprendre approximativement pour tous les centres de gravité, à condition bien entendu que l'on tienne compte de leur différence d'échelle.

Je le répète, si l'on accorde de la manière voulue les cordes de ce piano et que l'on provoque les vibrations requises sur les cordes correspondantes, la fusion de vibrations qui en résulte coïncide presque exactement, même d'un point de vue mathématique, avec l'ensemble de vibrations des substances provenant des sources cosmiques adéquates conformément à l'Heptaparaparshinokh sacré.

Sur ce piano, les vibrations de chaque « ton entier » et de chaque « demi-ton » de n'importe quelle octave passent des unes aux autres strictement selon la loi de l'Heptaparaparshinokh sacré, de sorte que leurs vibrations, comme il en va toujours et partout dans l'Univers, s'aident mutuellement à évoluer ou à involuer.

A ce propos, il est intéressant de remarquer ici que si les calculs et hypothèses de ces grands savants terrestres se révélèrent presque exacts, cela tient à ce qu'ils prirent par hasard comme base de leurs calculs la même unité que celle dont on se sert partout dans le Mégalocosmos, c'est-à-dire cette infime parcelle de la très sainte substance

du Théomertmalogos qui peut encore contenir la plénitude de force de vivification qui lui est propre.

Je vais maintenant t'expliquer, mon enfant, comme je te l'ai promis, le « son mondial niriounossien ».

Le « son mondial niriounossien » est le son dont les vibrations étaient prises dans les temps anciens, en tant que « vibrations absolues » de la note « do » — comme elles le sont encore de nos jours par un nombre très restreint de tes favoris, et notamment en Chine — pour accorder les instruments producteurs de sons.

Voici comment on en est venu à constater l'existence de ce son sur ta planète :

Le premier qui en fit la découverte fut ce membre savant de la société des Akhldannés fondée sur le continent Atlantide, qui était précisément l'ancêtre de ces deux frères savants, et qui, t'en souviens-tu, rencontra par hasard les premiers occupants du pays de Maralpleissis, qui ne tardèrent pas à le prendre pour chef.

En ce temps-là, ce membre savant de la société des Akhldannés poursuivait ses observations sur différents phénomènes cosmiques se produisant tant sur cette planète qu'au delà, et c'est ainsi qu'il eut l'occasion de constater que, dans une certaine région de ce pays, toute proche de celle où s'éleva plus tard la ville de Gob, deux fois par an, après certaines perturbations atmosphériques, le même son défini se faisait entendre pendant un laps de temps assez long.

Il fit alors construire sur les lieux l'édifice qui lui était nécessaire à l'observation des « corps célestes », comme on dit là-bas. Son intention était en effet, tout en continuant ses travaux, de se livrer à toutes sortes d'observations et de recherches sur ce résultat cosmique, au premier abord tout à fait incompréhensible pour lui.

Plus tard, lorsque les deux grands frères, ces futurs saints, entreprirent leurs recherches sur la loi cosmique sacrée d'Heptaparaparshinokh, étant donné qu'ils avaient

déjà connaissance de ce résultat cosmique, ils s'établirent spécialement sur les lieux mêmes, et c'est là qu'ils réussirent à élucider le caractère et la nature de ce son étrange, dont ils firent l'unité de mesure de tous leurs calculs en général.

Sur ce piano, les « vibrations d'origine étrangère » proviennent de différents chocs, bruits, frôlements, mais surtout de ce que l'on appelle des « vibrations aériennes d'inertie », qui se forment en général dans l'espace atmosphérique à partir de vibrations naturelles antérieures.

A ce propos, nous pouvons tracer un parallèle afin de faire ressortir la réalisation identique du cinquième stopinder de l'Heptaparaparshinokh sacré dans deux processus n'ayant extérieurement rien de commun.

De même que la première nourriture êtrique n'acquiert son pouvoir de vivification qu'après sa transformation en « pentoékhari êtrique », de même, sur ce piano, les vibrations d'une corde n'acquièrent le pouvoir de vivification correspondant qu'après leur fusion avec les vibrations antérieures produites à partir de l'ensemble des « vibrations centres de gravité » de la note « sol ».

On peut se convaincre de façon catégorique par ce moyen, c'est-à-dire sur le piano, de cette dernière particularité de la loi de l'Heptaparaparshinokh sacré, ne serait-ce qu'en constatant que les vibrations des notes « mi » et « si », émises dans une pièce hermétiquement close, cessent instantanément ; en d'autres termes que les notes « mi » et « si », en raison de l'inertie due au choc qui les engendre, subissent une involution et cessent instantanément : la note « mi » retourne à la note « do », et la note « si » au « fa » inférieur.

Pour conclure les explications que je t'ai données sur la division en sept tons de l'octave des sons telle qu'elle existe chez tes favoris, il me faut une fois de plus, hélas, insister sur ce fait que s'il leur en est parvenu quelque bribe de connaissance, ils en ont oublié l'essentiel. Et cela toujours pour la même raison : l'abandon de toute réalisation des partkdolgdevoirs êtriques en leur présence générale, abandon qui est chez eux la cause même de la déchéance graduelle du penser propre à des êtres tri-centriques. »

A cet endroit de son récit, Belzébuth, à nouveau, se mit à réfléchir profondément, puis son regard vint se fixer sur la racine du nez de son petit-fils.

Après un assez long silence, il lui dit :

— Eh, mon cher enfant...

Bon gré mal gré, je dois à présent te raconter les expériences relatives aux lois des vibrations, dont j'ai été témoin sur la planète Terre.

Et je te les décrirai elles aussi dans tous leurs détails, pour les deux raisons suivantes :

D'une part parce que je t'ai déjà beaucoup parlé de cette première loi sacrée fondamentale d'Heptaparaparshinokh, et que je serais fort ennuyé si pour une raison quelconque tu ne parvenais pas à en saisir clairement toutes les particularités.

D'autre part parce que l'être terrestre qui réalisa ces expériences, grâce à la connaissance des vibrations cosmiques qu'il avait acquise, fut le seul et unique, au cours des longs siècles que je passai sur la Terre, à reconnaître ma vraie nature.

Chapitre 41
Le derviche boukharien Hadji-Assvatz-Trouv

MA première rencontre avec cet être terrestre tri-cérébral contemporain chez lequel je vis ces expériences sera sans doute pour toi fort intéressante, et non moins instructive, car c'est grâce à lui, selon toute probabilité, que la connaissance de la loi cosmique sacrée fondamentale d'Heptaparaparshinokh sera restaurée et deviendra accessible à tous les êtres ordinaires ayant soif de connaissance, même aux contemporains. Aussi te raconterai-je cette rencontre dans tous ses détails.

Je le rencontrai trois ans avant mon départ définitif de ce système solaire.

Un jour, voyageant sur le continent d'Asie, dans une contrée nommée « Boukhara », je fis par hasard la connaissance d'un être tri-cérébral avec lequel je me liai d'amitié. Cet être appartenait à la communauté qui peuplait cette région de la surface de ta planète ; il était membre d'une confrérie de derviches et se nommait Hadji-Zéfir-Boga-Eddin.

C'était le type même de ces êtres terrestres tri-cérébraux contemporains qui ont tendance à se passionner pour les « hautes matières », comme on dit là-bas, et s'automatisent à en parler au premier venu, en toute occasion, opportune et inopportune, avant d'en avoir pris conscience de toute leur essence. Avec moi comme avec les autres, à chacune de nos rencontres, il n'abordait que ce genre de questions.

Nous en vînmes un jour à parler de l'antique science chinoise qu'on appelle là-bas « Shat-Tchaï-Mernis ».

Cette science ne représente rien d'autre que les fragments d'un ensemble d'informations authentiques relatives à l'Heptaparaparshinokh sacré, informations dont avaient pris conscience les deux grands frères chinois, ainsi que d'autres vrais savants de l'antiquité, et qu'ils avaient nommées « Ensemble de vraies connaissances sur la Loi de Neuf ».

Je t'ai déjà dit que certains fragments de ces connaissances, restés par hasard intacts, avaient été transmis de génération en génération par l'entremise d'un nombre très restreint d'êtres initiés de là-bas.

A vrai dire, ce sera un réel bonheur pour les êtres terrestres tri-cérébraux des temps à venir, si ces fragments restés intacts, qui ont été transmis et continuent à se transmettre de génération en génération grâce à quelques rares êtres initiés, ne tombent pas entre les mains des « savants contemporains ».

Et ce sera un réel bonheur, parce que, si ces fragments intacts de vraies connaissances tombaient entre les mains des savants actuels de là-bas, ceux-ci, avec leur habitude invétérée de « chercher midi à quatorze heures », feraient de tout le savoir introduit dans ces fragments un de ces « ragoûts scientifiques » dont ils ont le secret, et la raison vacillante de tous les autres êtres tri-cérébraux s'éteindrait alors à jamais ; de plus, ces derniers restes des grandes acquisitions de leurs ancêtres seraient à leur tour définitivement balayés de la face de cette malheureuse planète.

« Ainsi donc, mon enfant,

« Un jour que je parlais avec le derviche Hadji-Zéfir-Boga-Eddin de l'ancienne science chinoise « Shat-Tchaï-Mernis », il me proposa, au cours de la conversation, de l'accompagner chez un autre derviche, son ami, qui connaissait à fond cette antique science chinoise, afin d'en parler avec lui.

Il me dit que son ami habitait loin de tous, dans le

Haut-Boukhara, où il se livrait à certaines expériences relatives à cette science.

Comme aucune affaire particulière ne me retenait, à ce moment-là, dans la ville où nous nous trouvions, et que ce savant derviche vivait précisément dans des montagnes que je désirais depuis longtemps explorer, j'acceptai tout de suite, et nous partîmes dès le lendemain.

Après avoir quitté la ville, nous marchâmes trois jours.

Finalement, très avant dans les montagnes du Haut-Boukhara, nous nous arrêtâmes dans une petite gorge.

Cette région porte le nom de « Haut-Boukhara », parce que ses montagnes dominent le reste du pays, le « Bas-Boukhara ».

Dans cette petite gorge, mon ami le derviche Hadji-Zéfir-Boga-Eddin me pria de l'aider à soulever une dalle de pierre, qui, lorsque nous l'eûmes déplacée, démasqua une petite ouverture sur les côtés de laquelle saillaient deux tiges de fer.

Il les rapprocha l'une de l'autre et prêta l'oreille.

On entendit bientôt s'élever un étrange murmure, et à ma grande surprise, Hadji-Zéfir-Boga-Eddin se mit à son tour à parler par cette ouverture, dans une langue qui m'était inconnue.

Quand il eut fini, nous remîmes la dalle en place, et reprîmes notre route.

Après avoir franchi une distance assez considérable, nous nous arrêtâmes devant un rocher ; Hadji-Zéfir-Boga-Eddin guettait visiblement quelque chose avec une attention concentrée, lorsque l'énorme roc qui se trouvait là glissa soudain, démasquant l'entrée d'une caverne.

Nous pénétrâmes dans cette caverne et continuâmes d'avancer ; je remarquai alors que notre chemin était éclairé alternativement par ce qu'on appelle le gaz, et l'électricité.

Cet éclairage m'étonnait tout particulièrement ; cependant je ne pouvais me résoudre à détourner par mes questions l'attention sérieuse de mon compagnon.

Après avoir parcouru une certaine distance, à l'un des tournants, nous vîmes venir à notre rencontre un être terrestre tri-cérébral qui nous accueillit avec toute l'amabilité en usage là-bas, et qui nous conduisit plus loin.

C'était l'ami du derviche Hadji-Zéfir-Boga-Eddin.

Il était déjà très âgé, du point de vue de tes favoris, et par rapport aux personnes de son entourage, il paraissait très grand et extraordinairement maigre.

Il se nommait Hadji-Assvatz-Trouv.

Tout en causant avec nous, il nous conduisit dans une petite salle de la caverne ; nous nous assîmes sur le feutre qui couvrait le sol, et poursuivîmes notre conversation en mangeant un « shila-pilaff » froid du pays, que cet être âgé avait apporté de la salle voisine dans un plat en terre cuite.

Pendant le repas, mon premier ami derviche lui dit entre autres que je m'intéressais beaucoup moi aussi à la science Shat-Tchaï-Mernis ; puis il lui donna un aperçu de mes connaissances en la matière, et de ce qui, en général, faisait le thème de nos entretiens.

Après quoi, le derviche Hadji-Assvatz-Trouv me posa lui-même quelques questions. Je lui répondais chaque fois de la manière voulue, mais bien entendu sous la forme qui m'était déjà devenue habituelle, et derrière laquelle j'ai toujours su cacher ma véritable nature.

En effet, pendant mes séjours sur ta planète, j'étais devenu habile à parler d'une manière telle que tes favoris me prenaient toujours pour un de leurs savants.

D'après la conversation qui suivit, je compris que ce vénérable Hadji-Assvatz-Trouv s'intéressait depuis longtemps à cette science, et que, pendant les dix dernières années, il s'était attaché à en étudier exclusivement l'aspect pratique.

Je compris également qu'il était parvenu au cours de ses recherches à des résultats qui sont déjà hors de la portée des êtres tri-cérébraux de là-bas.

Ayant fait cette constatation, j'en fus très étonné, et désirai vivement m'expliquer ce que cela voulait dire, car je m'étais déjà rendu compte que depuis bien longtemps ces connaissances avaient disparu de la raison des êtres terrestres ; il était donc peu probable que ce vénérable Hadji en eût souvent entendu parler, et qu'ainsi, comme il en va toujours chez eux, son intérêt ait pu, à la longue, s'éveiller.

En effet, mon enfant, il est depuis longtemps déjà devenu propre aux êtres tri-cérébraux qui te plaisent de ne s'intéresser qu'à ce qu'ils voient souvent, ou à ce dont ils entendent souvent parler. Mais dès qu'ils s'intéressent à quelque chose, cet intérêt étouffe en eux tous les autres besoins êtriques, et il leur semble alors que ce qui les passionne est la chose même « qui fait tourner le monde entier ».

Lorsque se furent établies, entre ce sympathique derviche Hadji-Assvatz-Trouv et moi, les relations voulues, et qu'il eut commencé à me parler plus ou moins normalement — sans le « masque » derrière lequel s'abritent toujours tes favoris contemporains en présence de leurs semblables, surtout quand ils les voient pour la première fois — je lui demandai, en y mettant bien entendu la forme requise, pourquoi et comment il s'était intéressé à cette branche de la vraie science.

A ce propos, je te ferai remarquer qu'à la surface de ta planète se sont peu à peu constituées, dans le processus d'existence ordinaire des étranges êtres tri-cérébraux qui peuplent chacune de ses régions, des formes particulières de relations extérieures qui se transmettent de génération en génération.

Ces différentes formes de relations se sont constituées d'elles-mêmes après l'atrophie définitive, dans le psychisme de tes favoris, de cette propriété êtrique qui permet de percevoir le sentiment intérieur d'un autre envers soi, propriété qui ne peut manquer d'exister chez aucun être

de Notre Grand Univers, quels que soient sa forme et le lieu de son apparition.

Actuellement, sur ta planète, les bonnes ou les mauvaises relations réciproques s'établissent uniquement sur la base de manifestations extérieures artificielles, et surtout de ce qu'ils nomment « amabilité », c'est-à-dire de mots vides, ne contenant parfois pas le moindre atome de ce qu'on appelle « le résultat d'une impulsion intérieure bienveillante », impulsion qui surgit en général dans la présence de tout être dès qu'il rencontre un de ses semblables.

De nos jours, quel que soit le sentiment bienveillant qu'un être éprouve à l'égard d'un autre, si, pour une raison quelconque, il adresse à ce dernier des paroles que le « bon usage » considère comme déplacées, tout est fini ; dans toutes les localisations séparément spiritualisées de celui-ci se cristalliseront alors à coup sûr des données suscitant en lui, par association, la conviction que cet être, qui en réalité lui veut du bien, n'a été mis au monde que pour lui faire à chaque instant les plus noires « vilenies », comme ils disent.

Si bien qu'il est devenu indispensable, là-bas, ces derniers temps, si l'on veut se faire des amis et ne pas s'attirer d'« ennemis féroces », de connaître avant toute chose les nombreuses « manières de s'adresser » aux gens.

L'existence anormale que mènent ces étranges êtres tri-cérébraux a non seulement gâté leur propre psychisme, mais encore, par répercussion, celui de presque tous les êtres terrestres, uni-cérébraux et bi-cérébraux.

Les données suscitant l'impulsion êtrique intérieure dont je viens de parler ont déjà cessé de se constituer dans la présence des êtres uni-cérébraux et bi-cérébraux avec lesquels les étranges êtres tri-cérébraux qui te plaisent ont, aujourd'hui comme jadis, des contacts fréquents.

Ces données êtriques apparaissent encore dans la présence de certains êtres uni-cérébraux et bi-cérébraux de

là-bas, tels que « tigres », « lions », « ours », « hyènes », « serpents », « phalangues », « scorpions », etc... dont le genre d'existence n'a jamais exigé le moindre contact avec tes favoris bipèdes. Cependant, du fait des conditions anormales d'existence ordinaire établies par tes favoris, il s'est déjà constitué en la présence des êtres que je viens d'énumérer une particularité fort étrange et des plus intéressantes, c'est-à-dire que ces tigres, lions, ours, hyènes, serpents, phalangues, scorpions, etc... perçoivent le sentiment de peur que ressentent devant eux les autres êtres comme de l'animosité à leur égard ; aussi s'efforcent-ils de les détruire pour se délivrer de leur « menace ».

Cela vient de ce que tes favoris, toujours en raison de leurs conditions anormales d'existence, sont devenus peu à peu, de la tête aux pieds, de « tristes poltrons », comme ils disent, et qu'en même temps, le besoin de détruire l'existence d'autrui s'est enraciné en eux, lui aussi, « de la tête aux pieds ». C'est pourquoi, lorsque tes favoris, qui sont maintenant des poltrons « de première classe », s'en vont détruire l'existence de ces êtres d'autres formes — devenus pour leur malheur, et à notre regret, beaucoup plus forts qu'eux, aussi bien physiquement que sous le rapport d'autres mérites êtriques — ou qu'ils les rencontrent par hasard, ils en ont une telle frousse « qu'ils en font dans leurs culottes », comme on dit en pareil cas.

En même temps, poussés par le besoin, enraciné en leur présence, de détruire l'existence d'autres êtres peuplant leur planète, ils en trouvent aussitôt le moyen.

Par suite, sous l'action des irradiations propres à ces originaux, se constitue peu à peu, dans la présence générale des êtres d'autres formes, au lieu des données qui devraient s'y trouver pour susciter l'impulsion d'un « témoignage instinctif de respect et de sympathie », une autre donnée, dont la fonction particulière consiste à leur faire prendre pour une « menace » le sentiment de poltronnerie qu'éprouvent à leur égard tes favoris.

Voilà pourquoi ces êtres uni-cérébraux et bi-cérébraux, lorsqu'ils rencontrent tes favoris, s'efforcent toujours d'en détruire l'existence pour épargner tout danger à la leur.

Jadis, sur ta planète, tous les êtres, malgré la diversité de leurs formes extérieures et de leurs systèmes de cerveaux, existaient ensemble, dans la paix et la concorde. Même de nos jours, il arrive encore parfois qu'un de tes favoris se perfectionne jusqu'au point de ressentir, de toutes ses parties spiritualisées, que tout être, ou que tout « souffle », comme on dit, est, pour Notre Père Créateur Eternel, également proche et cher, et d'autre part de parvenir, en accomplissant les partkdolgdevoirs êtriques, à la totale destruction des données suscitant en sa présence une impulsion de lâcheté devant les êtres d'autres formes ; si bien que ces derniers, loin d'attenter à son existence, lui témoignent du respect et se montrent prêts à le servir, comme un être ayant plus de possibilités objectives qu'eux.

Bref, une multitude de menus facteurs liés à l'existence anormale de tes favoris les amenèrent finalement à établir pour leurs relations mutuelles de nombreuses formes d'« amabilités verbales », comme ils disent, chaque région ayant d'ailleurs sa forme particulière.

« L'attitude de ce sympathique être tri-cérébral, Hadji-Assvatz-Trouv, était d'autant plus bienveillante à mon égard que j'étais l'ami de son meilleur ami.

Remarquons à ce propos que les êtres tri-cérébraux de cette partie de la surface de ta planète sont aujourd'hui les seuls entre lesquels existent encore de vraies relations amicales.

Chez eux, comme partout ailleurs chez les êtres tri-cérébraux, et comme il en allait autrefois sur toute ta planète, il n'y a pas que l'ami qui soit l'ami, mais ses proches et ses amis sont eux aussi considérés comme des amis et traités comme l'ami lui-même.

Je voulais établir avec Hadji-Assvatz-Trouv des relations

encore meilleures, parce que je voulais savoir comment il s'était intéressé à cette science, et comment il était parvenu à des résultats scientifiques sans précédent sur la Terre; aussi déployai-je libéralement dans la conversation toutes les formules de l'amabilité verbale en usage dans cette région.

Pendant la conversation, tout entière consacrée à la science nommée en ce temps-là Shat-Tchaï-Mernis, nous en vînmes, à propos de la nature et de la signification des vibrations en général, à parler de l'octave de sons.

Hadji-Assvatz-Trouv dit alors que l'octave de sons présente sept aspects de manifestations totales relativement indépendantes, et que de plus les vibrations de chacune de ces totalités relativement indépendantes obéissent à la même loi, aussi bien dans leur mode de surgissement que dans leurs manifestations.

Toujours à propos des lois de vibrations des sons, il poursuivit :

« Si je me suis moi-même intéressé à la science Shat-Tchaï-Mernis c'est précisément à travers ces lois de vibrations des sons; et c'est à cause d'elles que je vouai dès lors toute ma vie à cette science. »

Il réfléchit un instant et reprit :

« Je dois vous dire tout d'abord, mes amis, qu'avant d'entrer dans cette confrérie de derviches, j'étais un homme très fortuné; pourtant, j'aimais à pratiquer de temps à autre un métier : je fabriquais des instruments de musique à cordes, dans le genre des « saazis », « taris », « kiamiantchis », etc...

« Même après mon entrée dans la confrérie, je consacrais tout mon temps libre à ce métier, construisant des instruments de musique à l'usage des derviches.

« Voici pourquoi je me pris d'un si fort intérêt pour les lois des vibrations.

« Un jour, le Cheikh de notre monastère me fit appeler et me dit :

« Hadji ! dans le monastère où je n'étais encore qu'un
« simple derviche, lorsque les moines musiciens, à l'occa-
« sion de certains mystères, jouaient les mélodies des
« cantiques sacrés, nous autres derviches éprouvions tous,
« en entendant ces mélodies sacrées, des sensations parti-
« culières, correspondant au texte même du cantique.

« Tandis qu'ici je n'ai encore jamais remarqué, malgré
« mes longues et minutieuses observations, que ces mélo-
« dies sacrées exercent une action quelconque sur nos
« frères derviches.

« Que se passe-t-il donc ? Quelle en est la raison ?

« Connaître cette raison est devenu depuis peu mon but,
« et je t'ai fait venir pour t'en parler : peut-être, en ta
« qualité de fabricant amateur d'instruments de musique,
« m'aideras-tu à élucider cette intéressante question. »

« Sur quoi, nous nous mîmes à examiner le problème sous toutes ses faces.

« Après de longues délibérations, nous en vînmes à la conclusion que la raison cherchée tenait probablement à la nature même des vibrations des sons. En effet, au cours de nos entretiens, il nous était devenu clair que dans le monastère où notre Cheikh avait été simple derviche on jouait, en plus du tambour, de divers instruments à cordes; tandis qu'ici, dans notre monastère, ces mêmes mélodies sacrées étaient exclusivement exécutées sur des instruments à vent.

« Nous décidâmes alors de remplacer immédiatement tous les instruments à vent du monastère par des instruments à cordes. Mais cela posait une question très importante, celle de l'impossibilité de recruter parmi nos derviches un nombre suffisant de spécialistes pour jouer de ces instruments à cordes.

« Alors notre Cheikh, après avoir réfléchi quelques instants, me dit :

« Hadji, toi qui es un expert en la matière, essaie !
« Peut-être réussiras-tu à inventer un instrument à cordes

« sur lequel n'importe quel derviche, sans être spécialiste, « pourra produire les sons de la mélodie voulue par une « simple action mécanique, par exemple une torsion, un « choc ou une pression. »

« La proposition de notre Cheikh m'intéressa tout de suite vivement, et c'est avec un grand plaisir que j'entrepris cette tâche.

« Ma résolution prise, je me levai, et, après avoir reçu sa bénédiction, je rentrai chez moi.

« Là, je m'assis et longtemps, sérieusement, je réfléchis. Le résultat de mes réflexions fut que je résolus de faire des cymbales à cordes, et d'inventer, avec l'aide de mon ami le derviche Kerbalaï-Azis-Nouâran, un mécanisme de petits marteaux dont les coups produiraient les sons voulus.

« Le soir même, je me rendis chez mon ami le derviche Kerbalaï-Azis-Nouâran.

« Bien que celui-ci passât parmi ses camarades et connaissances pour un grand original, tous le respectaient et l'estimaient, car il était très intelligent et très savant et soulevait souvent des questions qui forçaient chacun à réfléchir sérieusement, qu'il le voulût ou non.

« Avant d'être entré dans l'ordre des derviches, il avait été un vrai « saatki » professionnel, autrement dit un horloger.

« Au monastère, il consacrait lui aussi tout son temps libre à ce métier qui lui était cher.

« Mon ami le derviche Kerbalaï-Azis-Nouâran se passionnait entre autres depuis quelque temps pour une drôle d'idée : il voulait fabriquer des horloges mécaniques qui indiqueraient l'heure avec exactitude, sans l'aide d'aucun ressort.

« Il expliquait cette idée bizarre de façon très brève et très simple :

« Aucune chose sur notre planète, disait-il, n'est en « état de stabilité absolue, puisque la Terre elle-même se « meut. Seule la pesanteur représente sur la Terre une

« stabilité, et cela seulement dans la moitié de l'espace « occupé par son volume. Je veux obtenir un équilibre « si parfait des leviers que la vitesse même du déplacement « de la Terre leur imprimera un mouvement qui corres- « ponde exactement à la marche des aiguilles d'une « horloge. »

« Lorsque j'arrivai chez cet original ami et lui expliquai ce que je voulais obtenir, et quelle assistance j'attendais de lui, il s'intéressa aussitôt vivement à la chose et me promit de m'aider autant qu'il le pourrait.

« Dès le lendemain, nous nous mîmes tous deux au travail.

« Grâce à cette collaboration, la carcasse de l'instrument musical mécanique que j'avais conçu fut bientôt prête. Pour ma part, je disposais les cordes à la place et à la distance voulues, cependant que mon original ami continuait à travailler au mécanisme des petits marteaux.

« Et lorsque j'eus fini de tendre les cordes, et de les accorder de manière appropriée, je fis une constatation d'un tel intérêt qu'elle m'amena à entreprendre sur les lois des vibrations des expériences que je poursuis encore aujourd'hui.

« Cela commença ainsi :

« Je dois tout d'abord vous dire que je savais déjà très bien qu'une demi-corde donne un nombre de vibrations double de celui d'une corde entière de même diamètre et de même densité, et, conformément à ce principe, je disposai sur les cymbales des « chevalets » pour les cordes, puis je les accordai toutes de manière à les faire correspondre à une ancienne mélodie sacrée toute en « huitièmes de tons », me servant à cet effet, bien entendu, de mon « pérambarsasidavan », ou, comme le nomment les Européens, de mon « diapason », qui donnait les vibrations du « do absolu » chinois.

« Pendant que je les accordais, je constatai pour la première fois que le principe selon lequel le nombre de

vibrations des cordes est inversement proportionnel à leur longueur ne se traduisait pas toujours, mais parfois seulement, par une « fusion générale de consonance harmonieuse ».

« Cette constatation m'intéressa si fort que je réservai alors toute mon attention à ces seules recherches et cessai complètement de m'occuper des « cymbales ».

« Il se trouva que mon original ami se prit lui aussi d'un vif intérêt pour la question, et nous nous mîmes ensemble à étudier ce fait qui nous étonnait tous les deux.

« Il se passa plusieurs jours avant que nous remarquions, mon ami et moi, que nous avions délaissé notre travail principal ; nous décidâmes alors de consacrer, à partir de ce jour-là, la moitié de notre temps à l'achèvement des cymbales et l'autre à nos recherches.

« Et de fait, nous devînmes bientôt habiles à mener de front ces deux tâches de telle sorte que l'une ne nuise point à l'autre.

« Les cymbales mécaniques de mon invention furent bientôt prêtes et nous donnèrent entière satisfaction. Elles finirent par ressembler quelque peu à un « orgue de Barbarie grec », mais à quarts de tons, et de taille légèrement plus grande.

« On les mettait en action en les faisant tourner, ce qui forçait les petits marteaux à frapper sur les cordes voulues ; et cette concordance d'action était obtenue au moyen d'une pile de roseaux plats dans lesquels nous avions taillé des encoches, où les têtes des marteaux venaient s'insérer pour provoquer l'ébranlement des cordes.

« Pour chacune des mélodies sacrées nous avions préparé et lié une pile spéciale de ces roseaux plats, que l'on pouvait changer à volonté selon la mélodie exigée.

« Lorsque nous remîmes enfin nos cymbales à notre Cheikh, et que nous lui fîmes part de ce qui nous intéressait par-dessus tout à ce moment-là, non seulement il nous donna sa bénédiction, et nous autorisa à quitter le monastère

pendant un certain temps pour nous occuper de la question qui nous tenait à cœur, mais il alla jusqu'à mettre à notre disposition de larges sommes d'argent prélevées sur les réserves du monastère.

« Nous nous transportâmes alors ici, pour y vivre loin du monde, hors de notre confrérie.

« J'y vécus avec mon ami dans la paix et la concorde, jusqu'au jour encore tout proche où je perdis à jamais cet inoubliable et irremplaçable ami.

« Il disparut dans des circonstances lamentables :

« Il y a quelques semaines, il était descendu à la ville de X..., sur les bords du fleuve Amou-Daria, chercher divers instruments et matériaux.

« Comme il quittait la ville pour revenir ici, une balle perdue provenant d'une fusillade entre Russes et Anglo-Afghans l'abattit sur place, et je fus immédiatement informé de ce malheur par un Sarte qui était de passage là-bas, et que nous connaissions tous deux.

« Quelques jours plus tard, je ramenai son corps, et l'enterrai ici », et il indiqua de la main un coin de la caverne, où l'on distinguait une sorte de monticule.

Puis Hadji-Assvatz-Trouv se leva, fit un geste de prière, de toute évidence pour le repos de l'âme de son ami, et d'un mouvement de tête nous fit signe de le suivre.

« Nous nous mîmes en marche et arrivâmes de nouveau au principal couloir de la caverne ; là, ce respectable être terrestre s'arrêta devant une saillie, sur laquelle il exerça une légère pression.

Le roc s'écarta, démasquant l'entrée d'une nouvelle salle de la caverne.

La salle dans laquelle nous pénétrâmes présentait, tant par sa structure naturelle que par son aménagement artificiel, une telle originalité — par rapport aux manifestations actuelles de la raison de tes favoris — que je veux te la décrire en détail.

Les parois de cette salle, la voûte et même le sol étaient recouverts de plusieurs couches d'un feutre très épais. Comme on me l'expliqua plus tard, cette cavité naturelle avait été utilisée et adaptée de manière à ne laisser parvenir ni des autres salles ni du dehors la moindre vibration, quelle qu'en fût l'origine, qu'il s'agît d'un geste, d'un frôlement, d'un murmure, ou même de vibrations produites par la respiration des diverses « créatures », grandes ou petites, se trouvant à proximité.

En cet extraordinaire local, se trouvaient plusieurs appareils d'expériences aux formes étranges, parmi lesquels un modèle de cet instrument producteur de sons, que j'ai moi-même rapporté de la surface de ta planète, et que tes favoris nomment un « piano à queue ».

Le couvercle du piano était ouvert, et l'on pouvait voir qu'à chaque série de cordes étaient ajustés de petits appareils indépendants qui servaient à mesurer le « degré de vivification des vibrations de sources diverses », et qui portaient le nom de « vibromètres ».

A voir le nombre de ces vibromètres, mon étonnement atteignit ce niveau d'intensité que notre Mullah Nassr Eddin caractérise ainsi : « Passé les limites de la satiété, on éclate ».

Cette impulsion d'étonnement n'avait fait que croître en moi, depuis le moment où j'avais vu, dans les couloirs de la caverne, l'éclairage au gaz et à l'électricité. Je m'étais déjà demandé d'où tout cela était venu, et de quelle manière.

Je savais déjà fort bien que ces étranges êtres tri-cérébraux avaient de nouveau appris à se servir pour leur « éclairage », comme ils disent, de ces sources issues de formations cosmiques, mais je savais aussi que le matériel nécessaire à cet éclairage exigeait un équipement très compliqué, que l'on trouvait exclusivement là où existait une de leurs grandes agglomérations.

Et tout à coup cet éclairage apparaissait là, loin de toute

agglomération, sans aucun de ces signes dont s'accompagnent en général ces possibilités, chez les êtres terrestres actuels...

Lorsque j'aperçus le « vibromètre » servant à mesurer le « degré de vivification des vibrations », mon étonnement atteignit son paroxysme.

J'étais d'autant plus étonné qu'à ma connaissance il n'existait plus nulle part, en ce temps-là, d'appareils au moyen desquels il fût possible de compter n'importe quelle sorte de vibrations, et je me demandai, encore une fois, où ce vénérable vieillard, qui habitait des montagnes sauvages, si loin des êtres représentant la civilisation terrestre contemporaine, avait bien pu se procurer de tels appareils.

Malgré tout l'intérêt que j'éprouvais, je n'osais pas demander d'explications au vénérable Hadji-Assvatz-Trouv ; et je n'osais pas, parce que je craignais qu'une question tellement en dehors du sujet ne fît changer le cours de notre conversation, qui, je l'espérais, apporterait un éclaircissement au problème qui m'intéressait par-dessus tout.

Dans cette salle de la caverne, il y avait encore de nombreux appareils qui m'étaient inconnus, et notamment un étrange dispositif auquel étaient fixés plusieurs « masques », comme on les appelle. De ces masques partaient vers la voûte de la caverne des sortes de tuyaux, faits de gosiers de vaches.

Par ces tuyaux, comme je l'appris plus tard, arrivait du dehors l'air indispensable à la respiration des êtres qui assistaient aux expériences, car pendant ce temps-là, le local était hermétiquement clos.

Pendant les expériences, les êtres présents portaient sur leurs visages les « masques » reliés à l'étrange dispositif.

Lorsque nous fûmes tous assis par terre dans cette salle de la caverne, le vénérable Hadji-Assvatz-Trouv précisa entre autres qu'au cours de ses recherches il avait dû étudier à fond, avec son ami le derviche Kerbalaï-Azis-Nouâran,

toutes les théories des vibrations élaborées à toutes les époques par les plus sérieux des savants terrestres.

« Nous avons étudié, dit-il, la théorie assyrienne du grand Malmanakh, la théorie arabe du célèbre Selneh-Eh-Avaz, et celle du philosophe grec Pythagore, sans compter, bien entendu, toutes les théories chinoises.

« Nous avons construit des appareils exactement semblables à ceux sur lesquels tous ces Sages de l'antiquité faisaient leurs expériences. L'un d'eux, auquel nous avons d'ailleurs ajouté quelque chose, est devenu par la suite notre principal appareil de recherche.

« C'est avec cet appareil que Pythagore faisait ses expériences ; il lui avait donné le nom de « monocorde ». Après l'avoir modifié, je l'ai nommé « vibroshow ».

Ayant dit, il pressa fortement d'une main quelque chose sur le sol, tandis que de l'autre il indiquait un appareil de forme étrange, précisant que c'était là l'appareil « monocorde » modifié.

L'« appareil » qu'il désignait consistait en une planche de deux mètres, dont la moitié de la face antérieure était divisée en « cases », comme le manche de l'instrument producteur de sons nommé « guitare », et sur laquelle une seule corde était tendue.

Sur l'autre moitié étaient ajustés de nombreux « vibromètres », tout pareils à ceux qui étaient fixés sur les cordes du « piano » ; ils étaient disposés de telle sorte que leurs aiguilles se trouvaient juste au-dessus des cases de la première moitié.

Sur la face postérieure de cette planche était fixé tout un réseau de petits tuyaux, les uns de verre, les autres métalliques, destinés eux aussi à produire des sons, résultant cette fois de vibrations suscitées par certains déplacements et courants, soit dans l'air ordinaire soit dans un air artificiellement comprimé ou raréfié. Pour mesurer les vibrations de ces sons, on se servait des mêmes vibromètres que pour les vibrations émises par les cordes.

Le vénérable Hadji-Assvatz-Trouv voulait encore dire quelque chose, mais à ce moment, apparut, venant d'une autre salle de la caverne, un jeune garçon de type « Ouzbek » portant sur un plateau du thé vert et des tasses.

Lorsque le jeune garçon eut posé le plateau devant nous et se fut retiré, le vénérable Hadji se mit à verser le thé dans les tasses, puis, se tournant vers nous, prononça d'un ton plaisant la formule suivante, que l'on emploie toujours en pareil cas dans cette région :

« Acceptons avec vénération cette grâce de la Nature, afin d'être en état de contribuer à sa gloire ».

Et il ajouta :

« Je sens déjà diminuer les forces qui me soutiennent, aussi m'est-il indispensable d'absorber la part justifiée de ce qui peut entretenir l'animation de tout mon moi jusqu'à la prochaine dose. »

Et avec un bon sourire, il se mit à boire son thé.

Tandis qu'il buvait, je résolus de profiter de l'occasion pour l'interroger sur les questions qui me préoccupaient.

Tout d'abord, je lui demandai ceci :

« Très estimé Hadji, jusqu'à présent, j'étais convaincu que nulle part, sur terre, il n'existait d'appareil permettant de mesurer exactement les vibrations. Et pourtant, je vois ici une quantité de ces « mesureurs ».

« Comment cela s'explique-t-il ? D'où avez-vous ces appareils ? »

Le vénérable Hadji-Assvatz-Trouv répondit :

« Ces appareils ont été fabriqués en vue de nos expériences par mon défunt ami Kerbalaï-Azis-Nouâran, et c'est à eux que je dois toutes les connaissances que j'ai acquises sur la science des vibrations.

« Jadis en effet, continua-t-il, au temps où florissait la grande Tikliamouish, il existait sur terre quantité d'appareils de cette sorte ; mais aujourd'hui ces appareils n'existent plus, si l'on excepte bien entendu ces « babioles enfantines » que l'on trouve en Europe, au moyen des-

quelles il est soi-disant possible de compter les vibrations, et qui portent là-bas le nom de « sirènes ». Je me suis servi, moi aussi, d'une de ces « sirènes », au début de mes expériences.

« La sirène fut inventée, il y a deux siècles, par un certain savant physicien, du nom de « Zébek » ; vers le milieu du siècle dernier, elle fut soi-disant perfectionnée par un certain Cagniard de la Tour.

« La construction de cette « babiole » est ainsi faite qu'une masse d'air, comprimée dans un tube, est projetée sur un disque tournant perforé de trous ayant chacun le même diamètre que l'orifice du tube à air ; pendant que le disque tourne, le tube contenant l'air comprimé est alternativement ouvert et fermé.

« Or, pendant sa rotation régulière, le disque laisse passer à travers ses trous des flots d'air successifs qui donnent un son de hauteur toujours égale ; et le nombre de tours, enregistré par un mécanisme d'horlogerie, et multiplié par le nombre de trous du disque, indique le nombre de vibrations de ce son dans un intervalle de temps donné.

« Pour le malheur des Européens, ni le premier inventeur de cette « sirène », ni celui qui la perfectionna ne savaient que le son pouvait provenir aussi bien de l'action des vibrations elles-mêmes que du simple souffle de l'air ; et comme leur sirène donne un son dû au seul souffle de l'air, et nullement aux vibrations naturelles, il ne saurait être question de se servir de cet engin pour déterminer le nombre exact des vibrations.

« Le fait que le son peut être produit par deux causes, c'est-à-dire soit par les vibrations naturelles du monde, soit par le simple souffle de l'air, satisfait pleinement la curiosité d'esprit ; je vais d'ailleurs vous le prouver à l'instant. »

Ayant dit, le vénérable Hadji sortit, et rapporta d'une autre partie de la caverne un pot de fleurs qu'il posa au milieu de la salle ; lui-même s'assit devant l'appareil

« vibroshow », l'ancien « monocorde » du célèbre Pythagore.

Se tournant vers nous, il dit :

« Je vais maintenant produire, avec ce réseau de tubes, cinq sons distincts, toujours les mêmes. Quant à vous, veuillez porter votre attention sur ce pot de fleurs, et vérifier sur vos montres le temps pendant lequel je continuerai à émettre ces sons ; retenez aussi les chiffres indiqués par les aiguilles des vibromètres. »

Après quoi, il se mit à insuffler de l'air dans les tubes correspondants avec un petit soufflet, ce qui donna une mélodie uniforme de cinq tons.

Cette mélodie uniforme dura dix minutes. Non seulement nous avions retenu les chiffres indiqués par les aiguilles des vibromètres, mais les cinq sons s'étaient fortement gravés dans notre mémoire auditive.

Lorsque Hadji eut cessé sa musique monotone, nous vîmes que les fleurs étaient restées aussi fraîches qu'auparavant.

Hadji quitta alors le « monocorde », et vint s'asseoir devant l'instrument émetteur de sons nommé « piano » ; il attira encore une fois notre attention sur les aiguilles des vibromètres, et se mit à frapper successivement sur les touches correspondantes du piano, qui rendirent la même mélodie uniforme de cinq tons.

Les aiguilles des vibromètres, cette fois encore, indiquèrent les mêmes chiffres.

Cinq minutes s'étaient à peine écoulées, que sur un signe de tête de Hadji, nous regardâmes le pot de fleurs et nous aperçûmes que les fleurs étaient positivement en train de se faner ; et lorsque, au bout de dix minutes, le vénérable Hadji eut cessé sa musique, il ne restait plus dans le pot que les tiges toutes flétries et desséchées des fleurs qui tout à l'heure étaient si fraîches.

Alors Hadji revint s'asseoir auprès de nous et dit :

« Comme m'en ont convaincu les recherches que j'ai

poursuivies pendant de longues années, et comme l'énonce la science Shat-Tchaï-Mernis, il existe effectivement dans le monde deux sortes de vibrations : les « vibrations créatrices » et les « vibrations d'inertie ».

« Or, je me suis rendu compte par expérience que les cordes les plus aptes à produire ces « vibrations créatrices » étaient faites soit d'un certain métal, soit de boyaux de chèvre.

« Les cordes faites d'autres matériaux n'ont pas la même propriété.

« Les vibrations qu'elles engendrent, comme celles que suscitent les déplacements de l'air, sont des vibrations purement inertes. En pareil cas, les sons proviennent de vibrations obtenues par le frottement de l'air en mouvement, et par l'action mécanique de la force d'inertie. »

Hadji-Assvatz-Trouv poursuivit :

« Auparavant, nous faisions nos expériences à l'aide de ce seul « vibroshow ». Mais un jour que mon ami Kerbalaï-Azis-Nouâran était allé faire des achats dans la ville boukharienne de Z..., il découvrit par hasard ce piano dans une vente aux enchères, parmi les affaires d'un général russe en partance ; s'étant aperçu que ses cordes étaient précisément faites du métal qui nous était nécessaire pour nos expériences, il l'acheta, et non sans de grandes difficultés, comme vous pouvez l'imaginer, le transporta jusqu'ici à travers la montagne.

« Après avoir installé le piano, nous l'accordâmes exactement d'après les lois des vibrations définies par l'antique science chinoise Shat-Tchaï-Mernis.

« Pour accorder l'instrument de manière correcte, nous décidâmes non seulement de nous baser sur le « do absolu » de l'antique gamme chinoise, mais de tenir compte, comme le recommandait cette même science, des conditions géographiques et de la pression atmosphérique, de la forme et de la dimension du local, de la température moyenne dans l'espace environnant, de celle du local même, et

ainsi de suite — prenant en considération jusqu'à la somme des émanations émises par les êtres humains qui assisteraient aux expériences que nous projetions.

« Une fois le piano accordé de cette manière, les vibrations qu'il produisait acquirent effectivement toutes les propriétés dont il est parlé dans cette grande science.

« A présent, je vais vous montrer ce qu'il est possible de faire avec les vibrations issues de ce piano ordinaire, en s'appuyant sur les connaissances auxquelles est parvenu l'homme dans le domaine des lois des vibrations. »

Puis il se leva de nouveau.

Cette fois-ci, il rapporta d'une autre salle de la caverne une enveloppe, du papier et un crayon.

Il écrivit quelque chose sur le papier, inséra ce qu'il avait écrit dans l'enveloppe, la cacheta et la fixa à un crochet qui pendait de la voûte, au milieu de la salle, puis retourna s'asseoir au « piano » et, sans dire un mot, se mit comme la première fois à frapper certaines touches, ce qui donna de nouveau une mélodie monotone.

Cette fois-ci, dans la mélodie, revenaient constamment, régulièrement, deux sons de l'octave la plus basse du piano.

Au bout de quelques instants, je m'aperçus que mon ami le derviche Hadji-Boga-Eddin était mal à l'aise sur son siège ; il changeait tout le temps sa jambe gauche de place.

Peu après, il se mit à se frotter légèrement la jambe gauche, et je voyais bien, d'après les grimaces de son visage, qu'elle lui faisait très mal.

Le vénérable derviche Hadji-Assvatz-Trouv n'y accordait aucune attention ; il continuait à frapper les mêmes touches.

Lorsqu'il eut enfin terminé, il se tourna vers nous, et, s'adressant à moi :

« Je vous en prie, ami de mon ami, levez-vous, enlevez vous-même l'enveloppe du crochet, et lisez son contenu. »

Je me levai, pris l'enveloppe, la décachetai et lus ceci :

« De par les vibrations issues du piano, doit se former chez vous deux, sur la jambe gauche, à trois centimètres au-dessous du genou, et à deux centimètres à gauche du milieu de la jambe, ce qu'on appelle un « furoncle ».

Quand j'eus fini de lire, le vénérable Hadji nous pria tous deux de mettre à nu les parties désignées de nos jambes gauches.

Lorsque nous les eûmes découvertes, nous vîmes sur la jambe gauche du derviche Boga-Eddin, exactement à la place indiquée, le « furoncle » annoncé ; par contre, chez moi, à l'extrême surprise du vénérable Hadji-Assvatz-Trouv, il n'y avait absolument rien.

Lorsque Hadji-Assvatz-Trouv l'eut constaté, il bondit tout à coup de sa place comme un jeune homme, et s'écria tout excité :

« Cela ne peut pas être ! »

Et il se mit à regarder fixement ma jambe gauche, avec des yeux de fou.

Près de cinq minutes passèrent de la sorte. Je dois le reconnaître : pour la première fois sur cette planète, je perdis contenance, et ne pus trouver sur-le-champ le moyen de me tirer d'affaire.

Finalement, il s'approcha de moi, et s'apprêtait à dire quelque chose, quand soudain, sous le coup de l'émotion, ses jambes se mirent à trembler violemment ; il dut s'asseoir par terre, et me fit signe d'en faire autant.

Lorsque nous fûmes assis, il me regarda avec des yeux très tristes et me dit d'un ton pénétré :

« Ami de mon ami ! Dans ma jeunesse, j'étais un homme riche, si riche qu'une dizaine au moins de mes caravanes, comptant chacune près d'un millier de chameaux, partaient chaque jour dans toutes les directions de notre grande Asie.

« Mon harem était considéré par tous les connaisseurs comme le meilleur et le plus somptueux de la terre — et tout le reste était à cette échelle ; bref, j'avais à satiété de tout ce que peut donner notre vie ordinaire.

« Peu à peu tout cela m'ennuya si fort, et me satura à tel point que le soir, quand j'allais me coucher, je pensais avec horreur que le lendemain tout recommencerait de même, et que j'aurais à traîner le même écrasant fardeau.

« A la fin, il me devint insupportable de vivre dans un tel état intérieur.

« Si bien qu'un jour où je ressentais plus particulièrement le vide de l'existence ordinaire, l'idée me vint pour la première fois de mettre fin à ma vie par un suicide.

« Pendant plusieurs jours, j'y pensai avec le plus grand sang-froid. Et pour finir, je pris la décision catégorique de le faire.

« Le dernier soir, lorsque j'entrai dans la chambre où je voulais mettre mon projet à exécution, je me rappelai soudain que je n'avais pas jeté un dernier regard sur celle qui avait été pour moitié responsable dans la création et la formation de mon existence.

« Je me souvins de ma mère, qui était encore en vie. Et à ce souvenir tout en moi fut bouleversé.

« Je me représentai aussitôt combien elle souffrirait lorsqu'elle apprendrait ma mort, et surtout dans de telles conditions.

« En me la rappelant, je voyais le tableau de ma chère vieille mère, désormais solitaire, soupirant avec résignation, prostrée dans sa douleur, et je fus pris d'une telle pitié que les sanglots me montèrent à la gorge, presque à m'en étouffer.

« Alors seulement je reconnus de tout mon être ce qu'avait été et ce qu'était pour moi ma mère, et quel sentiment intarissable j'aurais dû éprouver pour elle.

« Depuis lors ma mère devint la source où je puisais le sens de ma vie.

« A quelque moment que ce fût, de jour comme de nuit, dès que je me rappelais son cher visage, de nouvelles

forces m'animaient, et je sentais croître en moi le désir de vivre et de tout faire à seule fin que son existence s'écoule agréablement.

« Cela durait depuis dix années lorsqu'elle mourut d'une maladie impitoyable, et de nouveau je restai seul.

« Après sa mort, mon vide intérieur me devint chaque jour plus intolérable. »

En cet endroit de son récit, le regard du vénérable Hadji-Assvatz-Trouv s'arrêta par hasard sur le derviche Boga-Eddin. Il se leva précipitamment, et lui dit :

« Cher ami ! Au nom de notre affection, pardonne au vieillard que je suis d'avoir oublié de mettre un terme à la douleur qu'ont provoquée chez toi les vibrations porteuses de mal de ce piano. »

Ayant dit, il s'assit au piano et recommença à en frapper les touches. Cette fois, il ne fit entendre que deux notes, l'une appartenant à l'octave la plus haute, l'autre à l'octave la plus basse, qu'il frappait à tour de rôle, tout en s'écriant :

« Et maintenant, grâce aux vibrations provenant des sons de ce même piano, mais « porteuses de bien » celles-là, que les souffrances de mon vieil et fidèle ami prennent fin ! »

Et de fait, cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que le visage du derviche Boga-Eddin était redevenu serein : de l'énorme et horrible furoncle qui jusque-là avait orné sa jambe gauche, il ne restait plus trace.

Alors le derviche Hadji-Assvatz-Trouv revint s'asseoir près de nous, et, l'air complètement apaisé, il reprit :

« Le quatrième jour après la mort de ma chère mère, j'étais assis dans ma chambre et pensais avec désespoir à ce que j'allais devenir.

« Soudain, sous mes fenêtres, un derviche errant se mit à chanter ses cantiques sacrés.

« Je regardai dans la rue, et voyant que le derviche qui chantait était âgé, et avait un beau visage, je résolus

de lui demander conseil, et envoyai immédiatement mon domestique pour l'inviter à venir me voir.

« Il entra. Lorsque, après les salutations d'usage, il se fut assis sur le « mindari », je lui dépeignis mon état d'âme, sans rien lui cacher.

« Quand j'eus fini, le derviche se recueillit profondément, puis, après un long silence, me regardant fixement, il se leva et dit :

« Il n'y a qu'une issue pour toi : c'est de te consacrer à la religion. »

« Sur ces mots, il sortit en psalmodiant une prière, et quitta ma maison pour toujours.

« Après son départ, je me remis à réfléchir.

« Cette fois-ci, le résultat de mes réflexions fut que je résolus le jour même, irrévocablement, d'entrer dans une « confrérie de derviches » — non pas dans mon pays, mais quelque part au loin.

« Dès le lendemain, je partageai et distribuai toute ma fortune entre mes parents et les pauvres, et deux semaines plus tard, quittant pour toujours ma patrie, je vins ici, à Boukhara.

« Aussitôt arrivé, j'entrai dans l'une des nombreuses « confréries de derviches » de la région. J'avais arrêté mon choix sur une confrérie connue dans le peuple pour l'austérité de son genre de vie.

« Malheureusement, ces derviches ne tardèrent pas à produire sur moi un effet décevant. Je changeai donc de confrérie, mais là encore ce fut la même chose.

« Pour finir, je fus admis dans ce monastère dont le Cheikh me donna pour tâche d'inventer l'instrument à cordes mécanique dont je viens de vous parler.

« Ensuite, comme je vous l'ai raconté, je me passionnai pour la science des lois des vibrations, que je n'ai cessé d'étudier jusqu'à ce jour.

« Mais aujourd'hui, cette science me force, à son tour, à connaître le même état intérieur que la veille de la mort

de ma mère — l'amour que j'avais pour elle ayant été l'unique foyer de chaleur qui ait soutenu pendant tant d'années mon existence vide et insupportable.

« Maintenant encore, je ne puis me rappeler sans frémir le moment où nos médecins vinrent me dire que ma mère ne passerait pas la journée.

« Dans le terrible état où je me trouvais alors, la première question qui surgit en moi fut celle-ci : Comment vivre désormais ?

« Ce qui m'arriva par la suite, je vous l'ai déjà raconté.

« En un mot, en m'éprenant de la science des vibrations, je découvris peu à peu ma nouvelle divinité.

« Cette science fut pour moi comme une seconde mère. Pendant de nombreuses années, elle se révéla aussi protectrice, aussi sûre, aussi fidèle que l'avait été ma mère. Et jusqu'à ce jour je n'ai vécu et n'ai été animé que de ses vérités.

« Jusqu'à ce jour, pas un seul cas ne s'est présenté où les vérités que j'avais découvertes au sujet des lois des vibrations n'aient donné, dans leurs manifestations, les résultats précis que j'en escomptais.

« Mais aujourd'hui, pour la première fois, les résultats que j'attendais en toute certitude ne se sont pas produits.

« Ce qu'il y a de plus terrible, c'est que j'ai été plus attentif que jamais à calculer exactement les vibrations nécessaires au cas présent, c'est-à-dire pour que le furoncle prévu se forme sur votre corps juste à cet endroit-là, et non pas à un autre.

« Et voici qu'il arrive une chose sans précédent. Non seulement il n'y en a pas à l'endroit indiqué, mais il ne s'en est même pas formé sur d'autres endroits de votre corps.

« Cette science, qui m'avait été aussi fidèle que ma mère, m'a trahi tout à l'heure pour la première fois, et cela éveille en moi une tristesse indicible.

« Aujourd'hui, je peux encore me résigner à cet

immense malheur, mais qu'adviendra-t-il demain ?... Je ne peux même pas me le représenter.

« Et si pour le moment je parviens un peu à l'accepter, c'est pour l'unique raison que je n'ai pas oublié les paroles de notre grand prophète des temps anciens, Esaï Noura, selon lesquelles « un individu est irresponsable de ses manifestations pendant son agonie — et pendant son agonie seulement ».

« De toute évidence ma science, ma divinité, ma seconde mère, elle aussi est à l'agonie, puisqu'elle me trahit maintenant.

« Et je sais très bien que l'agonie est toujours suivie de la mort.

« Quant à vous, cher ami de mon ami, vous jouez pour moi, sans le vouloir, le même rôle que les médecins qui m'annoncèrent, la veille de la mort de ma chère mère, qu'elle ne passerait pas la journée.

« Car à votre tour, vous m'apportez la nouvelle que mon second foyer s'éteindra demain lui aussi.

« Je sens ressurgir en moi les terribles sentiments et les sensations que j'éprouvai depuis le moment où nos médecins m'annoncèrent la mort imminente de ma mère jusqu'à celui de son trépas.

« De même qu'alors, au milieu de ces terribles sentiments et sensations, je gardais l'espérance qu'elle ne mourrait peut-être pas, de même, en ce moment luit encore faiblement en moi quelque chose qui ressemble à cette espérance.

« Eh ! ami de mon ami. Maintenant que vous connaissez mon état d'âme, je vous le demande sincèrement, pouvez-vous m'expliquer en vertu de quelle force surnaturelle le furoncle qui aurait obligatoirement dû se former sur votre jambe gauche n'y est pas apparu ?

« Car la certitude qu'il devait infailliblement se former est depuis longtemps devenue aussi inébranlable en moi que les « rocs toukloumiens ».

« Et elle est inébranlable parce que, pendant près de quarante ans, j'ai étudié nuit et jour avec persévérance ces grandes lois des vibrations du monde, à tel point que comprendre leur sens et les conditions de leur réalisation est devenu pour moi comme une seconde nature. »

Ayant prononcé ces mots, celui qui était peut-être le dernier grand sage de la Terre se mit à me regarder dans les yeux avec une expression pleine d'attente.

Peux-tu te représenter, mon cher enfant, la position dans laquelle je me trouvais ? Que pouvais-je lui répondre ?

Pour la seconde fois ce jour-là, à cause de cet être terrestre, j'étais pris dans une situation à laquelle je ne voyais aucune issue.

Cette fois-ci, il se mêlait encore à cet état, si inhabituel, mon propre « khikdjnapar êtrique », ou, comme auraient dit tes favoris, ma « pitié » pour cet être terrestre tri-cérébral, d'autant plus grande qu'il souffrait à cause de moi.

En même temps, je savais très bien qu'il aurait suffi de quelques mots non seulement pour le tranquilliser mais pour lui faire comprendre que si le furoncle ne s'était pas formé sur ma jambe gauche, cela prouvait encore davantage la vérité et la justesse de la science qu'il adorait.

Moralement, j'avais tous les droits de lui dire la vérité sur moi, car par ses mérites il était déjà devenu « Kalmé-nouïor », c'est-à-dire un des êtres tri-cérébraux de cette planète avec lesquels il ne nous est pas interdit d'En-Haut d'être tout à fait sincères.

Mais il m'était impossible de le faire à ce moment-là, en présence du derviche Hadji-Boga-Eddin, qui, lui, était encore un être tri-cérébral ordinaire de là-bas ; or, il avait été depuis longtemps interdit d'En-Haut, sous serment, aux membres de notre tribu, de communiquer la moindre vraie connaissance à ces êtres, en aucun cas.

Cette interdiction avait été faite, me semble-t-il, sur l'initiative du Très Saint Ashyata Sheyimash.

Et elle nous avait été faite pour cette raison que seul est indispensable aux êtres tri-cérébraux de ta planète le « savoir de l'être ».

Toute information, serait-elle vraie, ne donne en général aux êtres que des « connaissances mentales », et ces « connaissances mentales » ne leur servent, comme je te l'ai déjà dit, qu'à restreindre leurs possibilités d'acquérir le « savoir de l'être ».

Et comme ce « savoir de l'être » est resté, pour tes malheureux favoris, l'unique moyen de se libérer définitivement des conséquences des propriétés de l'organe kundabuffer, cette interdiction au sujet des êtres de la Terre avait été imposée, sous serment, aux membres de notre tribu.

Voilà pourquoi, mon enfant, en présence du derviche Hadji-Boga-Eddin, je ne me décidai pas à expliquer sur-le-champ à ce digne sage terrestre, Hadji-Assvatz-Trouv, la vraie raison de son insuccès.

Mais comme les deux derviches continuaient à attendre ma réponse, il me fallait bien leur dire quelque chose ; aussi, m'adressant à Hadji-Assvatz-Trouv, lui dis-je simplement ceci :

« Vénérable Hadji-Assvatz-Trouv ! Si vous consentez à ce que je ne vous réponde pas tout de suite, je jure, sur la cause de mon avènement, de vous donner un peu plus tard une explication qui vous satisfera pleinement. Vous vous convaincrez alors non seulement que votre « science » bien-aimée est la plus vraie de toutes les sciences, mais encore qu'après Saint Tchoûn-Kil-Tess et Saint Tchoûn-Tro-Pel, vous êtes le plus grand des savants de la Terre. »

A ma réponse, le vénérable derviche Assvatz-Trouv se contenta de poser sa main droite sur la région où, chez les êtres terrestres, se trouve le cœur ; dans ce pays, un

tel geste signifiait : « Je crois et j'espère, sans le moindre doute ».

Après quoi il se tourna, comme si de rien n'était, vers le derviche Boga-Eddin, et se remit à parler de la science Shat-Tchaï-Mernis.

De mon côté, pour dissiper toute gêne, j'indiquai de la main une niche de la caverne, où pendaient de nombreuses bandes de soie de couleur et lui demandai :

« Très estimé Hadji, que font toutes ces étoffes, là-bas, dans la niche ? »

A ma question, il répondit que ces bandes de couleur servaient elles aussi à ses expériences sur les vibrations.

« J'ai tiré au clair, depuis peu, précisa-t-il, quelles étaient les couleurs dont les vibrations avaient une action nuisible sur les êtres et les animaux, et jusqu'à quel point.

« Si vous le désirez, je vous montrerai également cette expérience, qui est des plus intéressantes. »

Il se leva, et passa encore une fois dans la salle voisine, d'où il ramena, aidé cette fois-ci par un jeune garçon, trois êtres quadrupèdes que l'on nomme là-bas « chien », « mouton » et « chèvre », ainsi que plusieurs appareils de forme étrange, ressemblant à des bracelets.

Il passa l'un de ces bracelets au bras du derviche Boga-Eddin, et l'autre à son propre bras ; en même temps il se tourna vers moi et dit :

« A vous, je n'en mettrai pas... j'ai pour cela d'excellentes raisons. »

Il passa ensuite au cou de la « chèvre », du « mouton » et du « chien » ces étranges appareils et, désignant leurs vibromètres, nous pria de nous rappeler ou d'inscrire tous les chiffres qu'indiqueraient les aiguilles chez ces êtres d'aspect si divers.

Nous regardâmes les chiffres indiqués par les cinq vibromètres, et les inscrivîmes sur des « bloc-notes » que nous avait donnés le jeune garçon.

Puis le derviche Assvatz-Trouv revint s'asseoir sur le feutre, et nous dit :

« Toute forme de « vie » a un « total de vibrations » propre à elle seule ; c'est l'ensemble des vibrations émises par tous les organes déterminés de cette forme de « vie ».

« Dans chaque forme de vie, ce total varie suivant les moments et dépend de l'intensité avec laquelle les sources correspondantes, ou organes, transforment ces vibrations d'origine diverse.

« Or, dans les limites d'une vie entière, toutes ces vibrations hétérogènes et d'origine diverse se fondent toujours dans ce qu'on appelle l'« accord subjectif de vibrations » de cette vie.

« Prenez-nous tous deux comme exemple, moi et mon ami Boga-Eddin.

« Regardez... » et, me montrant les chiffres qu'indiquait le vibromètre placé sur son bras, il reprit : « j'ai un total de tant et tant de vibrations ; mon ami Boga-Eddin en a tant et tant de plus.

« C'est parce qu'il est bien plus jeune que moi, et que certains de ses organes fonctionnent beaucoup plus intensément que les miens, produisant en lui des vibrations correspondantes beaucoup plus intenses.

« Regardez à présent les chiffres des vibromètres du « chien », du « mouton » et de la « chèvre ». Chez le chien, le total est trois fois plus élevé que chez le mouton et une fois et demie plus élevé que chez la chèvre, tandis que le total de son accord général de vibrations est à peine moins élevé que le mien et que celui de mon ami.

« Mais je dois dire que, surtout dans les époques récentes, nombreux sont les hommes dans la présence générale desquels le total de l'« accord subjectif de vibrations » est inférieur à celui qu'accuse la présence de ce chien.

« Cela tient à ce que chez la plupart d'entre eux, l'une des fonctions, celle de l'émotion, qui produit le plus grand nombre de vibrations subjectives, est déjà presque complè-

tement atrophiée, de sorte que le total de leurs vibrations se révèle inférieur à celui du chien. »

Ayant dit, le vénérable Hadji-Assvatz-Trouv se leva de nouveau et se dirigea vers l'endroit où pendaient les étoffes de couleur.

Il se mit alors à dérouler l'une après l'autre ces bandes de « soie de Boukhara ». Prenant une pièce d'étoffe d'une couleur déterminée, il en recouvrait, au moyen d'un dispositif spécial de poulies, non seulement les murs et la voûte, mais le sol entier de la grotte, si bien que tout le local était à chaque fois comme drapé de la même étoffe de couleur. Et chaque fois le total de vibrations de toutes ces formes de vie se trouvait modifié.

Après cette expérience, ce grand savant terrestre contemporain nous pria de le suivre, et nous quittâmes cette salle pour regagner le couloir principal, avant de nous engager dans un petit couloir latéral.

Derrière nous trottaient la chèvre, le mouton et le chien, avec leurs colliers improvisés.

Nous marchâmes assez longtemps, pour arriver enfin dans la salle principale de cette demeure souterraine.

Le vénérable derviche Hadji-Assvatz-Trouv se dirigea vers une niche de la grande salle, et, désignant de la main une masse d'étoffe de couleur étrange, il dit :

« Cette étoffe est tissée spécialement avec les fibres de la plante « tchaltandr » et a gardé sa couleur naturelle.

« Cette plante tchaltandr est l'une des rares formations sur terre dont la couleur ne possède pas la propriété de modifier les vibrations des sources voisines, et qui d'autre part est elle-même tout à fait insensible à toutes les autres vibrations.

« C'est pourquoi, pour entreprendre des expériences sur les vibrations émises par d'autres sources que les couleurs, j'ai spécialement commandé cette étoffe dont j'ai fait une sorte de « tente », conçue de manière à pouvoir, à volonté,

occuper tout cet espace ou être déplacée en tous sens et prendre n'importe quelle forme.

« C'est avec cette « tente » originale que je poursuis actuellement des expériences que j'appellerai « architecturales ». Elles me révèlent quelles sortes de locaux exercent une action néfaste sur les hommes et les animaux, et dans quelle mesure.

« Ces expériences « architecturales » m'ont déjà pleinement convaincu que les dimensions et la forme générale de l'intérieur d'un local ne sont pas seules à exercer sur les hommes et sur les animaux une énorme influence, mais que les « courbures », « saillies », « encoignures », « anfractuosités » des parois, etc... contribuent toujours, elles aussi, par les modifications qu'elles apportent aux vibrations produites dans l'atmosphère du local, à améliorer ou appauvrir les vibrations subjectives des hommes et des animaux présents. »

Il se mit alors à réaliser devant nous, avec cette grande tente, différentes expériences, au cours desquelles je remarquai entre autres que les vibrations ambiantes, se modifiant sous l'effet de divers facteurs environnants, avaient, sur la présence générale des êtres tri-cérébraux qui te plaisent, une action beaucoup plus forte que sur les êtres uni-cérébraux et bi-cérébraux.

Ce qui, de toute évidence, est également dû aux anormales conditions intérieures et extérieures de leur existence étrique ordinaire.

« Après ces démonstrations architecturales, il nous conduisit dans une autre petite salle où il réalisa de nombreuses expériences, qui nous firent clairement voir et comprendre quelles vibrations issues de causes diverses agissent sur les « accords subjectifs de vibrations » de tes favoris — et de quelle manière.

Elles nous montrèrent encore les résultats que donnaient les vibrations issues des radiations d'êtres tri-cérébraux de

types divers, ou d'êtres bi-cérébraux et uni-cérébraux, ainsi que les vibrations de leur voix, et celles de nombreuses autres sources.

Il nous présenta entre autres, en les commentant, plusieurs expériences mettant en évidence l'action funeste qu'exerce sur les êtres contemporains de là-bas la production, abondante et soi-disant volontaire, de ce qu'ils appellent leurs « œuvres d'art ».

Parmi ces dernières, il y avait des « tableaux », des « statues » et bien entendu leurs fameuses « compositions musicales ».

Mais de toutes les expériences présentées par ce sage, il ressortit en définitive que les vibrations les plus nuisibles pour les êtres tri-cérébraux contemporains de là-bas étaient celles que provoquent en eux ce qu'on appelle les « médicaments ».

« Je restai quatre jours dans le domaine souterrain de cet authentique savant terrestre ; après quoi je retournai avec le derviche Boga-Eddin dans la ville de Boukhara, d'où nous étions venus — et c'est ainsi que se termina ma première rencontre avec cet être remarquable.

Pendant ces quatre jours, il nous montra et nous exposa beaucoup d'autres choses au sujet des lois des vibrations. Mais ce qui pour moi présenta le plus d'intérêt, ce fut l'explication qu'il donna, en dernier lieu, de l'existence, en cette demeure souterraine — perdue dans cette région sauvage, loin de tout groupement d'êtres terrestres contemporains — de la lumière électrique et du gaz.

Pendant son récit, cet être terrestre tri-cérébral, si sympathique, en nous faisant part de certains détails, ne put se dominer : de ses yeux coulèrent soudain des larmes sincères qui me touchèrent alors à tel point que jamais je n'ai pu l'oublier.

Certaines données que mit en lumière ce récit pourront constituer, en vue de ton existence future, un excellent matériel de confrontation, et t'aider à comprendre les résultats de ce qu'on appelle un « destin subjectif », résultats qui se produisent en général, dans notre Mégalocosmos, partout où apparaissent et existent ensemble une multitude d'individus relativement indépendants.

Il arrive souvent dans ces collectivités que le « destin », pour certains individus, se montre absolument injuste dans le processus de leur existence personnelle, mais que de ce fait même tous les autres êtres existant avec eux bénéficient d'une ample récolte de justes fruits, dans le sens objectif du mot.

Aussi t'en parlerai-je avec le plus de détails possible ; je tâcherai même de te répéter son récit aussi textuellement que je le pourrai, sans en rien changer.

C'était au moment de quitter ce domaine souterrain où je m'étais convaincu que les résultats des acquisitions de la raison des ancêtres des êtres tri-cérébraux actuels n'avaient pas entièrement disparu. Certes, les êtres des générations qui se sont succédées sur cette étrange planète ayant cessé, du fait de leur existence anormale, de transmuer consciemment en eux les vérités cosmiques découvertes par leurs ancêtres, ces vérités n'ont pas progressé là-bas comme elles le font partout ; cependant, elles se sont concentrées automatiquement dans cet étrange empire souterrain de ta planète, en attendant d'être développées et perfectionnées par les êtres tri-cérébraux à venir.

« Ainsi donc, lorsque je questionnai le vénérable Hadji-Assvatz-Trouv sur les méthodes qui avaient permis de réaliser cet éclairage au gaz et à l'électricité dans son empire souterrain, il me raconta ceci :

« Ces deux sortes d'éclairage ont des origines entièrement différentes, et chacune d'elles a son histoire propre.

« L'éclairage au gaz existe ici depuis notre arrivée ; il y fut installé sur mon initiative et sur celle de mon vieil ami le derviche Kerbalaï-Azis-Nouâran.

« Quant à l'éclairage électrique, il n'existe que depuis très peu de temps et l'initiative en revient à un autre de mes amis, un Européen, très jeune encore.

« Il sera préférable, à mon avis, que je vous raconte séparément chacune de ces histoires.

« Commençons par l'éclairage au gaz.

« A l'époque où nous sommes arrivés ici, il y avait dans les environs un lieu saint nommé « La Grotte Sainte », où affluaient les pèlerins et les dévots de tout le Turkestan.

« Et la croyance populaire voulait qu'un certain « Khdreïlav » ait vécu autrefois dans cette grotte, d'où il aurait été ravi et élevé au ciel, de son vivant.

« Elle disait encore qu'il avait été ravi de manière si inattendue qu'il n'avait même pas eu le temps d'éteindre le feu qui éclairait sa grotte.

« Et cette croyance était d'autant plus forte que dans la grotte brûlait effectivement un « feu perpétuel ».

« Or, ami de mon ami,

« Ni moi, ni le derviche Kerbalaï-Azis-Nouâran ne pouvions ajouter foi à cette croyance populaire, et nous résolûmes de rechercher les vraies causes de ce fait insolite.

« Possédant en ce temps-là des ressources matérielles suffisantes, et disposant des conditions indispensables à l'étude de ce phénomène sans que personne puisse nous gêner, nous nous mîmes à en chercher l'origine.

« Il se trouva que non loin de cette grotte, sous le sol, coulait une rivière, qui traversait une couche de terrain composée de minéraux dont l'action combinée provoquait au contact de l'eau un dégagement de gaz inflammable, lequel avait par hasard trouvé une issue dans une fissure du sol de la grotte.

« Ce gaz, en s'enflammant accidentellement, avait été de toute évidence l'origine de ce « feu perpétuel ».

« Après avoir éclairci ce mystère et découvert que la source de cette rivière se trouvait non loin de notre

demeure souterraine, nous résolûmes, mon ami et moi, de dériver artificiellement ce gaz vers la caverne.

« Et depuis lors, il passe par des canalisations de terre cuite de notre construction dans la salle principale de la caverne, d'où il est distribué au moyen de « bambous », selon les besoins de l'endroit.

« Quant à l'apparition de la lumière électrique dans notre grotte, voici son histoire :

« Un jour, peu après notre installation, je vis arriver, venant de la part d'un vieux derviche de mes amis, un voyageur européen très jeune encore, qui désirait me connaître pour parler avec moi de ces lois des vibrations auxquelles je m'intéressais.

« Je ne tardai pas à me lier d'amitié avec lui, d'abord parce qu'il était très sérieux dans sa recherche de la vérité, et ensuite parce qu'il se montrait bon et sensible aux faiblesses de chacun, sans exception.

« Il étudiait les lois des vibrations en général, mais ses travaux portaient avant tout sur les vibrations qui engendrent chez les hommes les diverses maladies.

« Ses études l'amenèrent entre autres à découvrir l'origine de la maladie existant chez les hommes sous le nom de « cancer », ainsi que le moyen de détruire en eux cette apparition funeste.

« Il constata, puis démontra pratiquement qu'il existe pour tout homme, moyennant un certain genre de vie et une certaine préparation, une possibilité d'élaborer consciemment en lui-même des vibrations susceptibles — à condition d'en saturer le malade d'une certaine manière et à des moments déterminés — de détruire à jamais cette terrible maladie.

« Après nous être quittés, nous restâmes longtemps sans nous revoir, mais nous nous donnions toujours des nouvelles l'un de l'autre.

« J'appris ainsi que mon jeune ami, peu après m'avoir quitté, s'était marié dans son pays, et, pendant les années

qui suivirent, avait vécu avec sa femme une vie « toute d'amour familial et de soutien moral réciproque », comme on dit chez nous, en Asie.

« J'étais surtout intéressé par les nouvelles relatives aux résultats qu'il avait obtenus dans la recherche d'un traitement capable de détruire chez les hommes les causes mêmes des vibrations qui cristallisent les facteurs d'apparition de cette maladie — ces causes étant en rapport étroit avec celles dont l'étude faisait l'intérêt principal de ma vie.

« Je savais déjà qu'il n'avait pas encore trouvé de traitement à la portée de tous. Mais je reçus pendant cette période plusieurs rapports dignes de foi m'apprenant qu'il avait découvert, pour soigner les personnes atteintes de cette maladie, un moyen encore impraticable pour les autres, mais avec lequel il obtenait chaque fois une destruction radicale de cet abominable fléau de l'humanité.

« Des informations indubitables me parvinrent sur les heureux résultats qu'il avait atteints dans plusieurs dizaines de cas.

« Par la suite, il se trouva, pour des raisons qui ne dépendaient ni de lui ni de moi, que pendant quelque dix ans je fus coupé de toute nouvelle de ce jeune Européen.

« J'avais déjà presque complètement oublié son existence, lorsque un jour, tandis que j'étais tout entier absorbé dans mes occupations, j'entendis quelqu'un user de notre signal secret ; quand je répondis et demandai qui était là, je reconnus tout de suite sa voix. Il me pria de lui ouvrir le chemin de notre demeure souterraine.

« Inutile de dire que nous étions tous deux très heureux de nous retrouver et de reprendre nos échanges de vues sur notre chère science des « lois des vibrations ».

« Lorsque l'émotion de notre première rencontre se fut calmée, et que nous eûmes déballé tous les objets apportés à dos de chameau par mon jeune ami — parmi lesquels se trouvait le fameux appareil européen de « Rœntgen », une cinquantaine d'« éléments Bunsen », plusieurs « accu-

mulateurs », et plusieurs ballots de fils électriques de matériaux divers — nous nous mîmes à parler tranquillement. Il raconta sa vie, et voici ce que j'appris, avec une grande tristesse :

« Quelques années auparavant, lorsque, conformément aux lois du Monde, les conditions environnantes et les circonstances devinrent telles que sur presque toute la terre les hommes perdirent toute sécurité du lendemain et tout espoir d'un domicile fixe, il remarqua soudain, chez sa femme bien-aimée, les symptômes de l'affreuse maladie dont le traitement était devenu l'un des principaux buts de son existence.

« Et il en fut épouvanté, parce que les conditions environnantes ne lui laissaient pas la moindre possibilité, pour détruire cette terrible maladie, d'appliquer le traitement qu'il avait découvert, et qu'il était pour l'instant le seul à pouvoir réaliser.

« Lorsqu'il eut plus ou moins repris son calme, après cette effrayante constatation, il s'arrêta à l'unique décision possible : attendre patiemment des temps plus favorables, et jusque-là s'efforcer de créer pour sa femme des conditions de vie dans lesquelles le processus de cette redoutable maladie se déroulerait aussi lentement que possible.

« Un peu plus de deux ans passèrent. Pendant ce temps, les conditions environnantes s'améliorèrent et il devint alors possible à mon jeune ami de se préparer à utiliser enfin le moyen unique qu'il connaissait pour guérir ce mal.

« Mais tandis qu'il travaillait à se mettre en état d'appliquer ce traitement, un bien triste jour, comme il traversait une rue d'une grande ville européenne dans la cohue d'une « manifestation », il tomba sous une automobile, et s'il ne fut pas tué net, il fut très grièvement blessé.

« Par suite de ses blessures, il demeura plusieurs mois « sans connaissance » ; d'autre part, dans l'impossibilité où il se trouvait de donner une direction consciente et volontaire à la vie ordinaire de sa femme, celle-ci vit sa

maladie s'aggraver très rapidement, d'autant plus que depuis l'accident elle l'avait soigné sans se ménager, dans un perpétuel état d'anxiété.

« Et lorsque mon pauvre jeune ami reprit finalement conscience, il s'aperçut bien vite, avec terreur, que le processus de la maladie de sa femme en était déjà au dernier stade.

« Que faire ?... Que devenir ?... Les suites de ses blessures le privaient encore de toute possibilité de se préparer, en élaborant en lui la qualité voulue de vibrations, à mettre en œuvre le traitement qu'il avait découvert en vue de détruire ce fléau.

« Ne voyant aucune autre issue, il résolut alors de recourir au traitement employé par les représentants de la médecine européenne actuelle, et qui permet, selon eux, de venir à bout de cette maladie.

« Autrement dit, il décida de recourir à ce qu'on appelle les « rayons X ».

« Et les « séances de rayons X » commencèrent.

« Au cours du traitement, il remarqua que si la principale « concentration », ou « centre de gravité » de la maladie, dans le corps de sa femme, semblait en voie de s'atrophier, en revanche une « concentration » similaire était apparue sur une autre partie du corps.

« Au bout de plusieurs mois de « séances » régulières, comme on dit en Europe, une nouvelle concentration indépendante se déclara sur une troisième partie du corps.

« Pour finir, le moment vint où il fallut reconnaître que les jours de la malade étaient « comptés ».

« En face de ce malheur, mon jeune ami décida de renoncer à toutes les « manigances » de la médecine européenne contemporaine, et, sans tenir compte de son propre état, il entreprit d'élaborer en lui les vibrations requises, et d'en saturer le corps de la malade.

« Bien qu'il soit parvenu, malgré des difficultés presque insurmontables, à prolonger de près de deux ans l'existence

de sa femme, elle finit par mourir de cette terrible maladie humaine.

« Il faut ajouter que pendant la dernière période de la maladie, après qu'il eût cessé de recourir aux « sophistications » de la médecine contemporaine, on vit apparaître dans le corps de sa femme deux nouvelles « concentrations » indépendantes.

« Lorsque mon jeune ami eut retrouvé un peu de calme, après cette fin atroce, il se remit à consacrer une partie de son temps à ses chères recherches sur les grandes lois du Monde, s'attachant plus particulièrement à découvrir pourquoi avaient surgi, dans le corps de sa femme, au cours du traitement du « cancer » par les rayons X, les « concentrations » indépendantes qu'il avait constatées, concentrations qui ne se développent habituellement pas, et qu'il n'avait jamais rencontrées pendant ses longues années d'observation.

« Comme il s'avérait compliqué, pour ne pas dire pratiquement impossible, d'élucider, dans les conditions où il se trouvait, cette question qui l'intéressait, il résolut de venir chez moi, pour tenter avec mon aide de la résoudre expérimentalement.

« Et c'est pourquoi il avait apporté avec lui tout le matériel nécessaire à des recherches expérimentales.

« Dès le lendemain, je mis à sa disposition l'une des salles de notre domaine souterrain ainsi que plusieurs « chèvres salmamoures », et tout ce dont il pouvait avoir besoin pour ses expériences.

« Entre autres préparatifs, il mit en marche l'appareil Rœntgen à l'aide des éléments Bunsen.

« Et trois jours ne s'étaient pas écoulés depuis son arrivée qu'il avait déjà découvert ce qui fut à l'origine de l'éclairage électrique permanent de notre caverne.

« Cela commença ainsi :

« Pendant que nous faisions certaines expériences au moyen de mes vibromètres, et que nous calculions les

vibrations du courant électrique qui produisait les rayons X dans l'appareil Rœntgen, nous remarquâmes immédiatement que le nombre de vibrations du courant électrique produit par les éléments Bunsen augmentait ou diminuait tout le temps ; et comme il était de la plus haute importance pour nos expériences de nous assurer d'un nombre déterminé de vibrations pour telle durée du passage du courant, il nous devint clair que cette sorte de courant électrique ne conviendrait aucunement à nos recherches.

« Cette constatation découragea et déprima beaucoup mon jeune ami.

« Il abandonna aussitôt les expériences commencées et se mit à réfléchir.

« Les deux jours qui suivirent, il ne cessa d'y penser ; il y pensait même en mangeant.

« A la fin du troisième jour, nous nous dirigions vers la salle où nous prenions nos repas, lorsque, passant sur un petit pont construit au-dessus du cours d'eau dans la partie principale de notre caverne, il s'arrêta tout à coup, et se frappant le front, s'écria tout excité : « Eurêka ! »...

« Le résultat de son exclamation fut que le lendemain, aidé de plusieurs Tadjiks qu'il avait engagés, il s'employait à transporter, de différentes mines abandonnées du voisinage, des blocs de minerai de trois sortes, choisis parmi les plus gros qu'ils purent déplacer. Il les fit disposer selon un certain ordre dans le lit de notre cours d'eau souterrain.

« Une fois ce travail achevé, il installa deux pôles qu'il relia par un procédé des plus simples, en se servant de la rivière elle-même, aux accumulateurs, qu'il avait quelque peu modifiés. Aussitôt un courant électrique d'un certain ampérage passa dans ces accumulateurs.

« Et lorsque au bout de vingt-quatre heures nous branchâmes nos vibromètres sur le courant électrique ainsi déterminé, nous constatâmes que tout en ayant un ampérage insuffisant, le nombre de vibrations qu'il donnait restait

absolument invariable pendant tout le temps de son passage à travers les vibromètres.

« Pour augmenter la force du courant électrique obtenu de cette manière originale, il fabriqua des « condensateurs » de matériaux divers — des « peaux de chèvres », une certaine sorte de « terre glaise », de la « résine de sapin » — produisant ainsi un courant électrique correspondant à l'ampérage et au voltage de la machine Rœntgen qu'il avait apportée.

« Grâce à cette source originale de courant électrique, nous nous convainquîmes de ceci :

« Bien que le recours à cette invention européenne pour le traitement de l'affreuse maladie dont nous avons parlé entraîne l'atrophie des « centres de gravité » du mal, dans tout le corps de l'homme, il facilite grandement les « métastases » dans certaines glandes, et favorise la propagation et le développement de la maladie en de nouveaux foyers.

« Ainsi donc, ami de mon ami,

« Une fois satisfait de cet éclaircissement, mon jeune ami cessa de s'intéresser à la question qui l'avait tant absorbé pendant toute cette période ; il retourna chez lui, en Europe, nous laissant pour notre usage personnel la source de lumière qu'il avait créée et qui ne demandait ni attention ni matériel étranger. Depuis lors, nous avons peu à peu installé des lampes électriques partout où nous en avions besoin.

« Bien que cette source originale ne soit pas en état d'élaborer suffisamment d'énergie pour toutes les lampes que nous avons dans nos grottes, comme nous ne gaspillons pas cette énergie et ne l'employons que dans la mesure où elle nous est nécessaire, elle va peu à peu remplir les accumulateurs, et parfois même en si grande quantité que nous avons installé des appareils afin d'en utiliser le surplus pour nos divers besoins domestiques. »

A cet endroit du récit de Belzébuth, tous les passagers du vaisseau trans-systémaire *Karnak* sentirent un goût à la fois doux et amer envahir les zones intérieures de leur bouche.

Cela signifiait que le vaisseau *Karnak* approchait d'une planète sur laquelle il allait faire une halte imprévue au départ.

Cette planète était la planète Deskaldino.

Belzébuth interrompit son récit et regagna sa « keshah », ou « cabine », ainsi qu'Ahoûn et Hassin, pour se préparer à descendre sur la planète Deskaldino.

Remarque : *Si quelque personne s'intéresse par hasard aux idées exposées dans ce chapitre — s'y intéresse sérieusement, et non pas « à la légère », comme le font en général les hommes contemporains — et que cette personne dispose de données psychiques, morales, physiques et matérielles dont la qualité soit satisfaisante, selon ma compréhension, je lui conseille avec insistance de mettre en œuvre toutes ses forces en vue de réunir avant toute chose les conditions nécessaires pour mériter de devenir un « élève de tout droit » de mon « laboratoire universel », laboratoire que j'ai l'intention d'ouvrir après avoir terminé mes ouvrages, et dont la création sera liée à la dernière phase de mon intense activité pour le bien de l'humanité entière.*

L'AUTEUR.

Chapitre 42
Belzébuth en Amérique

LORSQUE, deux « dianosks » plus tard, le vaisseau *Karnak* eut repris sa chute et que les adeptes convaincus du vénérable Mullah Nassr Eddin se furent assis à leurs places habituelles, Hassin se tourna de nouveau vers Belzébuth et lui dit :

— Cher grand-père, permets-moi de te rappeler, comme tu me l'as demandé... les êtres tri-cérébraux... de la planète Terre... les... comment les appelle-t-on ?... ceux qui apparaissent et existent du côté diamétralement opposé à celui où fleurit la civilisation terrestre contemporaine ?... ces êtres dont tu disais qu'ils sont passés maîtres en l'art de danser le « fox-trot » ?...

— Qui donc ? les Américains ?

— Oui, oui, les Américains ! s'écria Hassin joyeusement.

— C'est vrai, je me souviens... Je t'avais promis de te parler un peu de ces « phénomènes » contemporains.

Et Belzébuth commença ainsi :

— Je visitai cette partie de la surface de ta planète que l'on nomme de nos jours « Amérique du Nord » juste avant mon départ de ce système solaire.

Pour m'y rendre, je quittai la ville de Paris, sur le continent d'Europe, qui avait été mon principal lieu d'existence dans les derniers temps.

Du continent d'Europe, je m'embarquai sur un confortable « paquebot », comme le font aujourd'hui tous les « possesseurs de dollars », et j'arrivai dans la capitale de l'Amérique du Nord, la ville de New-York, ou, comme on la nomme encore parfois, « la ville pot-pourri de tous les peuples de la terre ».

Du débarcadère, j'allai tout droit à un hôtel du nom de « Majestic », que m'avaient recommandé mes amis de Paris, et que, pour une raison ou pour une autre, on nommait aussi, non officiellement, l'« hôtel juif ».

Je m'installai au « Majestic », ou « hôtel juif », et, le jour-même, je me mis en quête d'un « Mister » que m'avaient également recommandé, à Paris, d'autres de mes amis.

On nomme « Mister », sur ce continent, tout être de sexe masculin qui ne porte pas ce qu'on appelle une « jupe ».

Quand j'entrai chez le « Mister » pour lequel j'avais une lettre de recommandation, je le trouvai, comme il convient à tout véritable homme d'affaires américain, plongé jusqu'au cou dans d'innombrables « dollar businesses ».

A mon avis, il serait bon de remarquer ici, dès le début de mon récit sur les Américains, que tous les êtres tri-cérébraux contemporains qui constituent la population de base de cette partie de la surface de ta planète, s'occupent uniquement de ces « affaires de dollars ».

Quant aux autres métiers et professions indispensables au processus d'existence êtrique, seuls les exercent des êtres venus d'autres continents, à titre temporaire, dans l'intention de « gagner de l'argent », comme on dit.

Sous ce rapport, les conditions d'existence êtrique sont devenues pour tes favoris, surtout sur ce continent, tout à fait « tralalaloualalala », ou, comme l'aurait dit notre maître vénéré Mullah Nassr Eddin, « pareilles à une bulle de savon qui ne peut tenir longtemps que dans un milieu tranquille ».

Actuellement, là-bas, les conditions sont telles que si, pour une raison ou pour une autre, les spécialistes professionnels de toutes catégories, qui sont indispensables à leur existence collective, cessaient de venir d'autres continents dans l'espoir de « gagner de l'argent », on peut dire à coup sûr que, dans l'espace d'un mois, tout l'ordre de

leur existence ordinaire s'écroulerait, vu que personne, parmi eux, ne serait même capable de faire cuire du pain.

La principale raison du développement graduel d'une telle anomalie est à chercher d'une part dans la loi qu'ils édictèrent eux-mêmes pour définir les droits des parents vis-à-vis des enfants, d'autre part dans l'institution en chaque école d'une « caisse d'épargne à dollars » répondant au principe d'inculquer aux enfants l'amour de ces dollars.

Pour cette raison, et pour d'autres encore — liées aux singulières conditions extérieures qu'ils établirent pour leur existence ordinaire — dans la présence générale de chacun des habitants de ce continent, lorsqu'il atteint l'âge responsable, l'impulsion dominante de sa « fiévreuse » existence est la rage de « faire des dollars », et l'amour des dollars eux-mêmes.

C'est pourquoi chacun d'eux s'occupe toujours d'« affaires de dollars », et toujours de plusieurs à la fois.

Le « Mister » pour lequel j'avais une lettre de recommandation était donc lui aussi plongé dans ses affaires de dollars ; néanmoins, il me reçut très aimablement. A la lecture de la lettre que je lui avais remise se produisit en lui un étrange processus, qu'ont déjà remarqué certains de tes favoris — car il est devenu inhérent aux êtres actuels — et qui se nomme « faire inconsciemment la roue ».

Cet étrange processus se déclencha en lui parce que la lettre que je lui avais remise faisait état de la recommandation d'un certain « Mister » de ma connaissance, considéré par quantité de personnes, et entre autres par ce « Mister » lui-même, comme un « aigrefin de la plus belle eau », suivant l'expression employée derrière son dos — c'est-à-dire comme un excellent homme d'affaires.

Bien qu'il fût tout d'abord au pouvoir de cette tendance propre à tes favoris contemporains, il se tranquillisa peu à peu en causant, et, pour finir, me dit qu'il se mettait « à mon entière disposition ». Puis, se rappelant soudain quelque chose, il ajouta qu'à son grand regret, en raison

de circonstances indépendantes de sa volonté, il ne pouvait en aucune façon s'occuper de moi aujourd'hui et qu'il était obligé de remettre la chose au lendemain, étant très occupé par d'importantes affaires.

Et d'ailleurs, avec la meilleure volonté du monde, il n'aurait pas pu s'occuper de moi, car ces malheureux Américains, qui sont toujours menés par leurs affaires de dollars, ne peuvent jamais faire ce qu'ils veulent, si ce n'est le dimanche — et ce jour-là n'était pas un dimanche.

Là-bas, sur ce continent, les affaires de dollars, ou autres, ne dépendent jamais des êtres eux-mêmes ; au contraire, ce sont tes favoris qui dépendent entièrement de leurs affaires de dollars.

Bref, comme ce jour-là n'était pas un dimanche, cet authentique « Mister américain » ne pouvait pas faire ce qu'il voulait, c'est-à-dire aller avec moi et me présenter aux personnes qui m'étaient nécessaires. Nous prîmes donc rendez-vous pour le lendemain matin à un certain endroit de leur fameux « Broadway ».

Broadway n'est pas seulement la rue principale de New-York, c'est encore la plus longue rue de toutes les grandes villes actuelles de ta planète.

Le lendemain, je me rendis au lieu fixé.

Comme le « taxi » que j'avais pris ne sortait pas des usines de Mister Ford, j'arrivai en avance : mon Mister n'était pas encore là.

En l'attendant, je me promenai de long en large. Mais, comme dans cette partie de Broadway tous les « agents de change » new-yorkais font du « footing » avant leur fameux « lunch », la cohue fut bientôt telle que pour l'éviter, je décidai d'aller m'asseoir quelque part, en un endroit d'où je pourrais voir arriver mon Mister.

Il y avait justement, non loin de là, un de leurs typiques « restaurants » à travers les vitres duquel on pouvait voir tous les passants.

Je dois dire que nulle part sur ta planète, dans aucun

autre groupement de tes favoris, il n'y a autant de restaurants qu'à New-York. Ils sont particulièrement nombreux dans les quartiers centraux, et les tenanciers de ces restaurants sont pour la plupart des « Arméniens », des « Grecs », et des « Juifs russes ».

Et maintenant, mon enfant, pour te reposer un peu d'un penser actif, je veux m'en tenir pendant quelque temps à la forme de pensée de notre cher maître Mullah Nassr Eddin, pour t'exposer une coutume des plus originales, très en faveur depuis quelques années dans les restaurants new-yorkais.

Comme les détenteurs de pouvoir de cette communauté ont rigoureusement interdit aux êtres ordinaires la fabrication, l'importation et l'usage de tout « liquide alcoolique », et qu'à cette fin ils ont donné des ordres aux êtres sur lesquels repose leur espoir de quiétude, il est soi-disant impossible de se procurer de l'alcool. Il n'empêche que l'on peut se faire servir, dans ces restaurants new-yorkais, sous le nom d'« Arak », de « Douziko », de « Whisky écossais », de « Bénédictine », de « Vodka », de « Grand Marnier », ou autres noms divers, autant de « liquides alcooliques » que l'on veut — lesquels sont exclusivement fabriqués en mer sur de vieilles « barges », non loin du littoral de ce continent.

Tout le « sel » de cette histoire consiste en ce que, si l'on écarte le petit doigt tout en couvrant de la paume droite un côté de la bouche, et que l'on prononce le nom d'un liquide quelconque, ce liquide, sans plus de difficulté, apparaît aussitôt sur la table — mais dans des bouteilles de limonade, ou dans les fameux « quarts Vichy » français.

Efforce-toi maintenant de tendre au maximum ta volonté et d'opérer en ta présence une mobilisation générale de tous tes « organes percepteurs », pour écouter et assimiler, sans en rien perdre, tout ce que je te dirai de la manière dont on prépare en mer, sur de vieilles barges, près de la côte de ce continent, les « liquides alcooliques » énumérés.

Je regrette beaucoup, personnellement, de n'avoir pu me familiariser davantage avec cette science terrestre contemporaine.

Tout ce que j'ai pu apprendre, c'est que dans chacune de leurs recettes de fabrication entraient les acides « sulfurique », « azotique », « chlorhydrique » et, par-dessus tout, l'« incantation » du fameux professeur allemand contemporain « Kischmenhof ».

Ce dernier ingrédient, l'incantation du professeur Kischmenhof pour les liquides alcooliques, est d'un intérêt savoureux.

On opère, dit-on, de la manière suivante :

Avant toute chose, il faut préparer, d'après quelque vieille recette, bien connue des spécialistes en la matière, mille bouteilles de liquide. Et il en faut absolument mille, car si l'on en préparait ne serait-ce qu'une de plus ou une de moins, l'incantation n'agirait plus.

Puis les mille bouteilles préparées sont couchées les unes contre les autres, et dans le plus grand silence on dépose au milieu d'elles une de ces bouteilles d'alcool authentique, tel qu'il en existe un peu partout là-bas. On l'y laisse une dizaine de minutes, après quoi, en se grattant l'oreille droite de la main gauche, on prononce très lentement, avec les pauses nécessaires, l'incantation alcoolique.

Dès lors, non seulement le liquide des mille bouteilles se transforme instantanément en ce vrai liquide alcoolique contenu dans l'unique bouteille, mais il acquiert du même coup le nom de cette bouteille.

Parmi les incantations de cet incomparable professeur allemand Kischmenhof, il en est, comme je l'appris, de tout à fait stupéfiantes.

Ces remarquables incantations du fameux spécialiste allemand, expert en la matière, sont d'« invention » toute récente : elles datent du début du dernier grand processus européen de destruction réciproque.

Lorsque la crise alimentaire se fit sentir dans sa patrie,

l'« Allemagne », le grand professeur, compatissant à la situation de ses concitoyens, inventa sa première incantation, qui servait à préparer une « soupe à la poule » expéditive et bon marché.

Cette première incantation, intéressante au plus haut point, qui porte le nom de « soupe allemande à la poule » s'opère dans les conditions suivantes :

Dans une vaste marmite disposée sur le fourneau, on verse de l'eau ordinaire dans laquelle on jette quelques feuilles de persil haché fin.

On ouvre alors en grand les deux portes de la cuisine, et, s'il n'y a pas de seconde porte, une fenêtre ; après quoi, prononçant d'une voix forte l'incantation, on chasse une poule à fond de train à travers la cuisine.

Et l'instant d'après, fume dans la marmite une délicieuse « soupe à la poule ».

Je me suis laissé dire que, pendant les années de leur grand processus de destruction mutuelle, les êtres d'Allemagne firent le plus grand usage de cette incantation, ce moyen de préparer une « soupe à la poule » s'étant avéré excellent et, en tout cas, fort économique.

Le fait est qu'une même poule peut suffire très longtemps, parce qu'elle peut être chassée et pourchassée indéfiniment, jusqu'à ce qu'elle « fasse grève », comme on dit, et refuse de respirer plus longtemps.

Et dans les cas où la poule, bien qu'ayant existé parmi tes favoris, ne s'était pas encore laissée contaminer par leur hypocrisie, et refusait bel et bien de respirer un instant de plus, les êtres de la communauté d'Allemagne avaient institué cette coutume :

Lorsque la poule avait « fait grève », ses propriétaires la faisaient solennellement rôtir au four et, pour célébrer cette rare occasion, ne manquaient jamais d'inviter tous leurs parents à dîner.

Il est intéressant de remarquer à ce propos qu'un autre de leurs professeurs, célèbre lui aussi, du nom de Steiner,

établit mathématiquement, au cours de ses « recherches scientifiques sur les phénomènes surnaturels », que, lorsqu'on servait pareille poule à ces « grands dîners », l'hôtesse répétait toujours la même chose.

Chaque maîtresse de maison, levant les yeux au ciel et pointant son index vers la poule, disait avec attendrissement que c'était là un fameux « faisan du Pamir », et que ce faisan leur avait été envoyé tout exprès par leur cher neveu, résidant au Pamir en qualité de consul de leur grand « Vaterland ».

Il existe sur cette planète quantité d'incantations répondant à des fins de toutes sortes.

Ces incantations se sont beaucoup multipliées là-bas depuis que de nombreux êtres de cette originale planète sont devenus spécialistes en phénomènes surnaturels sous les noms d'« occultistes », « spirites », « théosophes », « mages violets », « chiromanciens », et ainsi de suite.

Ces spécialistes ont, en dehors de leur aptitude à « créer des phénomènes surnaturels », le don incontestable de « faire prendre des vessies pour des lanternes ».

« L'interdiction de toute consommation d'alcool en Amérique peut nous servir de lumineux exemple pour comprendre combien s'est atrophiée, chez les êtres actuels responsables, détenteurs de pouvoir, la possibilité de cristalliser des données pour une saine appréciation êtrique, puisque aussi bien pareille absurdité s'est répétée plus d'une fois là-bas.

Du fait de cette interdiction, tous sans exception, sur ce continent, consomment à présent de l'alcool, même ceux qui en d'autres conditions n'en auraient jamais consommé.

Il se passe aujourd'hui en Amérique, pour la consommation de l'alcool, ce qui se passait au pays de Maralpleissis pour la mastication des graines de pavot.

La différence est qu'autrefois du moins, au pays de Maralpleissis, les êtres s'adonnaient à l'usage de la vraie

graine de pavot, tandis qu'en Amérique, les êtres consomment le premier liquide venu, pourvu qu'il porte le nom d'un liquide alcoolique existant dans un pays quelconque de leur planète.

Une autre différence, c'est que, pour absorber l'alcool interdit, les êtres qui peuplent le continent d'Amérique sont loin d'être aussi naïfs que l'étaient ceux de Maralpleissis dans l'art d'échapper à la surveillance gouvernementale.

Tu verras toi-même par les exemples suivants combien tes favoris sont allés loin sous ce rapport.

Actuellement, tout jeune homme sur les lèvres duquel le « lait maternel » a déjà plus ou moins séché porte sur lui un « étui à cigares » ou « à cigarettes » d'aspect tout à fait inoffensif ; et quand il est au restaurant ou dans un de leurs fameux « dancings », et qu'il tire de sa poche son étui à cigares ou à cigarettes, tout le monde autour de lui pense naturellement qu'il veut fumer.

Pas du tout ! Juste un petit tour donné à son étui à cigares ou à cigarettes, et voici qu'apparaît dans sa main gauche un minuscule gobelet, où, de la main droite, il verse tout doucement et tout tranquillement le liquide contenu dans l'étui à cigares ou à cigarettes — probablement du whisky écossais, mais fabriqué, comme je te l'ai déjà dit, sur quelque vieille barge, près des côtes de l'Amérique.

Au cours des observations auxquelles je me livrai, je fus un jour témoin d'une autre scène.

Dans un restaurant, non loin de ma table, étaient assises deux jeunes Américaines.

Le serveur, ou comme ils l'appellent, le « garçon », leur apporta une bouteille d'eau minérale et deux verres.

L'une d'elles manœuvra d'une certaine manière le manche de son ombrelle à la mode, et de ce manche tout doucement et tout tranquillement coula dans les verres un certain liquide, probablement encore du whisky écossais ou quelque chose du même genre.

Bref, mon enfant, il se répète exactement, sur ce continent d'Amérique, ce qui se passait naguère dans la grande communauté de Russie, où les êtres détenteurs de pouvoir avaient eux aussi interdit la consommation de la fameuse « vodka russe », et où, du fait de cette interdiction, les êtres s'habituèrent très vite à remplacer cette « vodka » par la non moins fameuse « hanja », qui chaque jour encore fait mourir là-bas des milliers de ces malheureux.

Mais il nous faut rendre justice aux êtres américains actuels : par leur habileté à cacher aux autorités l'usage qu'ils font de l'alcool, ils se montrent bien plus « civilisés » que les êtres de la communauté de Russie.

« Ainsi donc, mon enfant, pour fuir la cohue, j'entrai dans un de ces typiques restaurants new-yorkais, m'assis à une table et me mis à observer la foule à travers la fenêtre.

Et comme il est partout d'usage, sur ta planète, quand on s'assied dans un restaurant ou dans quelque autre endroit public, de payer quelque chose, avec ce que l'on appelle de l'« argent », au profit du propriétaire de l'établissement, je commandai moi aussi, pour faire comme eux, un verre de leur fameuse « orangeade ».

Cette célèbre boisson américaine est faite d'un mélange de jus d'orange et de « grape-fruit » ; et les êtres de ce continent en consomment toujours et partout d'incroyables quantités.

Cette fameuse « orangeade » les rafraîchit parfois, il est vrai, pendant les grandes chaleurs, mais par l'action qu'elle a sur les muqueuses de leur estomac et de leur intestin, elle constitue l'un des nombreux facteurs dont l'ensemble entraîne, lentement peut-être mais sûrement, la ruine de cette fonction « inutile et négligeable » que l'on nomme « fonction digestive de l'estomac ».

Ainsi, attablé devant cette orangeade, tout en guettant les passants dans l'espoir de découvrir parmi eux le Mister

que j'attendais, je me mis par ennui à examiner en détail cette salle de restaurant.

Parmi les objets qui se trouvaient sur la table, j'aperçus le « menu » du restaurant.

On nomme « menu », sur ta planète, une feuille de papier sur laquelle sont inscrits tous les mets et boissons que peut servir le restaurant.

Parcourant tout ce qui figurait sur cette feuille, je vis, entre autres, que l'on pouvait commander ce jour-là soixante-dix-huit plats différents.

Cela me surprit beaucoup, et je me demandai quelle sorte de fourneau pouvaient bien avoir ces Américains dans leur cuisine, pour réussir à préparer en un seul jour soixante-dix-huit plats.

Il faut dire que j'avais visité tous les continents, et que j'y avais été l'hôte de nombreux êtres de castes diverses. Ayant souvent assisté à la préparation des repas, chez eux aussi bien que chez moi, je savais déjà plus ou moins que, pour préparer un plat, il fallait au minimum trois ou quatre casseroles. Je calculai donc qu'il fallait certainement à ces Américains, puisqu'ils préparaient soixante-dix-huit plats dans une seule cuisine, près de trois cents casseroles.

J'eus envie de me rendre compte par moi-même comment il était possible de faire tenir trois cents casseroles sur un seul fourneau, et je résolus de donner ce qu'ils appellent un bon « pourboire » au garçon qui m'avait servi l'orangeade pour qu'il me laisse voir de mes propres yeux la cuisine de ce restaurant.

Le garçon arrangea la chose, et je me rendis à la cuisine.

En entrant... qu'est-ce que tu imagines ? Quel tableau crois-tu que j'aie vu ? Un fourneau avec trois cents marmites et casseroles ?

Jamais de la vie !...

Rien qu'une méchante petite « larve » de fourneau à gaz, telle qu'en ont dans leur chambre les « célibataires par

principe » ou les « exécreuses d'hommes », c'est-à-dire des « vieilles filles bonnes à rien ».

A côté de cette « larve de fourneau » était assis un cuisinier au cou de taureau, d'origine écossaise, qui lisait le journal, comme tout Américain se sent tenu de le faire ; il s'agissait, je crois, du « Times ».

Je regardais avec stupéfaction autour de moi, et je regardais aussi le cou de taureau de ce cuisinier.

Tandis que je demeurais ainsi, ébahi, un garçon, venant de la salle du restaurant, entra dans la cuisine, et, dans un étrange anglais, commanda à ce cuisinier au gros cou un plat très compliqué.

Laisse-moi te dire à ce propos qu'au seul accent du garçon qui avait commandé le plat au nom compliqué, j'avais deviné qu'il était arrivé depuis peu du continent d'Europe, tout au rêve de se remplir les poches de dollars américains — rêve que font en général tous les Européens n'ayant pas encore été en Amérique, et qui chez eux aujourd'hui ne laisse plus personne dormir en paix.

Quand notre candidat au titre de « milliardaire américain » eut commandé le plat compliqué à ce cuisinier au gros cou, celui-ci, lourdement et sans se presser, se leva de sa place, et décrocha une petite « poêle de célibataire », comme on dit là-bas.

Après avoir allumé sa « larve de fourneau », il y posa la poêle ; toujours aussi lourdement, il s'approcha d'une des nombreuses armoires qui étaient là, en tira une boîte de conserve, l'ouvrit, et en versa tout le contenu dans la poêle.

Après quoi, de la même manière, il s'approcha d'une autre armoire, d'où il tira une nouvelle boîte de conserve ; mais cette fois il ne versa qu'une petite partie de son contenu dans la poêle et remua bien le mélange, avant de disposer soigneusement le tout sur une assiette qu'il posa sur la table. Puis il se rassit à sa place et reprit la lecture interrompue de son journal.

Ce cuisinier au gros cou faisait tout cela dans la plus complète indifférence, comme un véritable automate ; d'après ses mouvements, il était visible que ses pensées planaient au loin, sans doute dans les endroits où se déroulaient les événements décrits dans ce journal américain.

Peu après, le garçon qui avait commandé le plat compliqué revint, portant un grand plateau de cuivre sur lequel s'étalait une quantité de « couverts à la mode » en métal creux ; il posa sur le plateau l'assiette remplie de cette étrange nourriture, et emporta le tout dans la salle du restaurant.

Lorsque je revins m'asseoir dans la salle, je vis à la table voisine un « mister » qui mangeait, en se pourléchant, le plat à la préparation duquel j'avais assisté par hasard dans la cuisine.

Regardant par la fenêtre, je remarquai enfin dans la foule le Mister qui m'attendait ; je payai ma note et sortis du restaurant.

« Et maintenant, mon enfant, m'en tenant toujours à la forme de pensée de notre cher maître, je veux te parler un peu de la « langue » de ces êtres américains.

Je dois te dire qu'avant de venir sur ce continent je parlais déjà la langue des êtres qui le peuplent, c'est-à-dire la « langue anglaise ».

Mais dès le jour de mon arrivée dans la capitale de l'Amérique du Nord, j'éprouvai de grandes difficultés à me faire comprendre, car si les Américains emploient cette langue anglaise pour leurs relations verbales, c'est une « langue anglaise » bien à eux, et même, en fait, très originale.

Ayant donc rencontré ces difficultés, je résolus d'étudier leur originale « langue anglaise ».

Le troisième jour après mon arrivée, comme je me rendais chez ce Mister dont j'avais fait la connaissance,

pour le prier de me recommander à un maître capable de m'enseigner cette « langue anglaise », j'aperçus soudain, lumineusement projetée sur le ciel, une « réclame américaine » rédigée ainsi :

SCHOOL OF LANGUAGES BY THE SYSTEM
OF MR. CHATTERLITZ
13 North 293rd Street

Suivait une énumération des langues enseignées, avec la durée des études pour chacune d'elles. On précisait notamment que l'étude de la « langue anglaise américaine » demandait de cinq minutes à vingt-quatre heures.

Je ne pus comprendre tout de suite ce que cela signifiait ; mais je n'en décidai pas moins de me rendre dès le lendemain matin à l'adresse indiquée.

Le lendemain, quand je me présentai chez ce Mister Chatterlitz, il me reçut en personne, et apprenant que je voulais étudier la « langue anglaise américaine » d'après son système, il commença par m'expliquer que, selon lui, cette langue pouvait s'apprendre de trois manières différentes, répondant chacune à un besoin particulier.

« La première manière, dit-il, enseigne la langue nécessaire aux hommes qui ont absolument besoin de gagner nos dollars américains.

« La seconde intéresse ceux qui, tout en n'ayant pas besoin de nos dollars, aiment cependant « faire des dollars », et veulent passer, parmi les Américains, non pas pour n'importe qui, mais pour de vrais « gentlemen », éduqués à l'anglaise.

« Quant à la troisième, elle s'adresse à quiconque veut avoir la possibilité de se procurer toujours et partout du whisky écossais. »

Comme les heures réservées à l'étude de la langue anglaise selon la seconde manière étaient celles qui me convenaient le mieux, je décidai de lui remettre sur-le-

champ les dollars qu'il demandait pour enseigner le secret de son système.

Lorsque j'eus payé les dollars, qu'il fit bien vite disparaître dans sa poche secrète d'un air négligent — mais en réalité avec l'avidité devenue propre à tous les êtres de ta planète — il m'expliqua que pour étudier, selon la seconde manière, il suffisait de se rappeler cinq mots :

1. May be
2. Perhaps
3. To-morrow
4. Oh ! I see
5. All right.

Il ajouta que si j'avais à parler avec un ou plusieurs de leurs « misters », je n'aurais qu'à prononcer de temps à autre l'un de ces cinq mots.

« C'est assez, dit-il, pour convaincre tout le monde que vous connaissez parfaitement la langue anglaise, et que vous êtes un « as » en affaires de dollars. »

Bien que le système de cet honorable Chatterlitz fût aussi efficace qu'original, je n'eus jamais l'occasion de le mettre en pratique.

Et cela parce que je rencontrai par hasard dans la rue, le lendemain même, un de mes vieux amis, directeur de journal sur le continent d'Europe, qui m'indiqua un secret bien meilleur pour apprendre la langue américaine.

Comme je lui racontais entre autres que j'avais été la veille chez Mister Chatterlitz, et lui parlais de son système, il m'interrompit :

« Savez-vous, mon cher docteur ? Puisque vous êtes un des abonnés de notre journal, je ne puis m'abstenir de vous dévoiler l'un des secrets de la langue locale. »

Et il ajouta :

« Comme vous connaissez déjà plusieurs de nos langues européennes, si vous employez mon secret vous posséderez à la perfection la langue du pays, et pourrez

parler de tout ce que vous voudrez, au lieu de seulement faire croire aux autres que vous connaissez la langue anglaise — ce pour quoi d'ailleurs le système de ce Chatterlitz est réellement excellent. »

Il m'expliqua ensuite que si, en prononçant n'importe quel mot d'une langue européenne, l'on s'imagine avoir dans la bouche une pomme de terre bouillante, il en résulte en général un mot d'anglais.

« Et si vous vous représentez maintenant que cette pomme de terre bouillante est saupoudrée de « poivre rouge » moulu fin, alors vous tenez la clef de la prononciation idéale de la langue anglaise américaine. »

Il me conseilla aussi de ne pas me tracasser pour le choix des mots, la langue anglaise étant elle-même composée d'un ensemble de mots tirés au hasard de presque toutes les langues européennes ; aussi cette langue possède-t-elle plusieurs mots pour chaque conception ordinaire, « ce qui fait que vous tombez presque toujours sur le mot juste ».

« Et si, contre toute attente, il vous arrivait d'employer un mot qui n'existe pas dans cette langue, il n'y aurait pas grand mal : dans le pire des cas, votre interlocuteur penserait tout bonnement que c'est lui qui ne connaît pas le mot.

« Tout ce que vous avez à faire, c'est de bien vous représenter la pomme de terre bouillante... et puis, basta ! assez de « chichis » comme ça !

« Mon secret, je le garantis ; et j'irai jusqu'à dire que vous pourrez résilier votre abonnement si, tout en suivant mon conseil, votre « langue américaine » n'est pas idéale. »

« Au bout de quelques jours je dus partir pour Chicago.

Cette ville, par son étendue, est la seconde du continent d'Amérique ; elle en est comme la seconde capitale.

Mon ami de New-York, en m'accompagnant à la gare,

me donna une lettre de recommandation pour un « mister » de la ville.

Dès mon arrivée je me rendis chez ce « mister ».

Ce « mister » de Chicago était aimable et prévenant au plus haut point.

On l'appelait « Mister Ombilicus ».

Le premier soir, cet aimable « Mister Ombilicus » me proposa de l'accompagner chez un de ses amis, afin, disait-il, que je ne m'ennuie pas dans cette ville étrangère.

Naturellement j'acceptai.

Nous trouvâmes là-bas un bon nombre de jeunes Américains.

Tous ces invités étaient particulièrement gais et « folâtres ».

Ils racontaient à tour de rôle des « histoires drôles » et le rire qu'elles provoquaient planait dans la chambre, comme la fumée quand le vent du sud souffle sur les cheminées des usines américaines où l'on prépare les saucisses nommées « hot-dogs ».

Comme je suis moi-même grand amateur d'histoires drôles, ma première soirée dans la ville de Chicago se passa très joyeusement.

Et j'aurais trouvé cela raisonnable et plaisant, si l'un des traits communs à toutes ces histoires ne m'avait profondément étonné et intrigué.

Ce qui m'étonnait et m'intriguait si fort, c'était leur « ambiguïté » et leur « obscénité ».

Cette obscénité et cette ambiguïté étaient telles que le premier venu de ces jeunes conteurs américains aurait pu rendre des points au fameux « Boccace ».

« Boccace » est le nom d'un écrivain qui composa pour les êtres de la Terre un ouvrage très instructif intitulé « Décaméron », très répandu là-bas sur tous les continents : c'est le livre favori des êtres contemporains appartenant à presque toutes les communautés.

Le lendemain, ce bon Mister Ombilicus m'emmena passer la soirée chez d'autres de ses amis.

Il y avait là, de nouveau, une quantité de jeunes êtres américains des deux sexes, assis dans les coins d'un grand salon, où ils parlaient à voix basse et très tranquillement.

Nous étions assis depuis peu de temps lorsqu'une jeune et jolie Américaine vint prendre place à mes côtés et se mit à bavarder.

Comme il se doit, j'entretins la conversation. Nous bavardâmes de toutes sortes de choses. Elle me questionna beaucoup sur la ville de Paris.

Tout en causant, cette « jeune fille », comme ils disent, se mit soudain, sans rime ni raison, à me caresser le cou.

Je pensai : « Comme elle est gentille ! Elle a sans doute aperçu une « puce » sur mon cou, et elle le caresse pour apaiser plus vite l'irritation causée par la morsure ».

Mais lorsque je remarquai que tous les jeunes Américains qui étaient là se caressaient aussi les uns les autres, je restai stupéfait, ne pouvant comprendre ce qui se passait.

Ma première supposition tombait d'elle-même, car il était impossible d'imaginer que tout le monde avait des puces dans le cou.

Je me demandais ce que tout cela signifiait. Mais, malgré tous mes efforts, je ne pouvais me l'expliquer.

Lorsqu'un peu plus tard, en sortant de la maison, j'interrogeai Mister Ombilicus, il partit d'un fou rire irrésistible, me traitant de « benêt » et de « paysan attardé ». Quand il se fut un peu calmé, il me dit : « Quel original vous faites ! Eh bien quoi ? Nous sortons d'une « petting-party ».

Et continuant à rire de ma naïveté il m'expliqua que la veille nous assistions aussi à une party, mais à une « story-party ».

« Demain, poursuivit-il, je pensais vous emmener à une « swimming-party », où des jeunes gens se baignent

ensemble, mais, bien entendu, dans des costumes de bain spéciaux. »

Puis, remarquant que mon visage portait encore des traces d'ahurissement, il ajouta : « Mais si ces « modestes réunions » ne vous plaisent pas, nous pouvons en essayer d'autres qui ne sont pas ouvertes à tout le monde : il y a beaucoup de ces « parties » chez nous, et je suis membre de plusieurs d'entre elles. Dans ces réunions privées, nous pourrons trouver, si vous le désirez, quelque chose de plus « substantiel ».

Mais je ne pus profiter de la gentillesse du si aimable et obligeant Mister Ombilicus, car le lendemain matin je reçus un télégramme qui me rappelait à New-York. »

S'arrêtant dans son récit, Belzébuth se mit à réfléchir ; puis, après un temps assez long, il soupira profondément, et reprit :

— Le lendemain, au lieu de partir par le train du matin, comme je l'avais décidé en recevant le télégramme, je remis mon voyage au soir.

La raison qui me retint à Chicago sera pour toi un excellent exemple du mal que peut faire certaine invention de ces Américains, invention très répandue sur ta planète et qui est une des causes principales de ce qu'on pourrait appeler le « rétrécissement du psychisme » de tous les êtres tri-cérébraux des autres continents. Aussi t'en parlerai-je en détail.

La funeste invention des êtres d'Amérique que je m'apprête à t'expliquer ne fut pas seulement la cause du « rétrécissement » que subit, à une allure sans cesse croissante, le psychisme des êtres de cette infortunée planète, mais elle fut aussi celle de la destruction définitive de l'unique fonction êtrique, propre à tous les êtres tri-cérébraux, qui jusqu'à ces derniers temps apparaissait d'elle-même en leur présence, et se nomme partout « instinct normal de pressentir la vérité au sein de la réalité ».

A la place de cette fonction indispensable à tout être tri-cérébral, se cristallisa peu à peu chez tes favoris une autre fonction bien définie, dont l'action provoque en eux un doute constant en toute chose.

Cette invention funeste, ils la nomment « publicité ».

Pour que tu comprennes mieux ce qui va suivre, je dois te dire que, plusieurs années avant mon départ pour l'Amérique, parcourant un jour le continent d'Europe, j'achetai quelques livres à lire dans le train pour abréger de longues et ennuyeuses heures de voyage. Dans un de ces livres, écrit par un auteur célèbre, je lus un chapitre sur l'Amérique, où il était longuement question des « abattoirs » de la ville de Chicago.

On nomme « abattoir », là-bas, un endroit spécial, où les êtres terrestres tri-cérébraux détruisent l'existence d'êtres de diverses autres formes, dont ils consomment avec délices le corps planétaire pour leur première nourriture — conformément aux conditions anormales d'existence êtrique ordinaire qu'ils ont eux-mêmes établies.

Bien plus, lorsqu'ils se livrent à pareille manifestation dans ces établissements, ils disent et s'imaginent eux-mêmes qu'ils remplissent un devoir indispensable, et cela, soi-disant, de la manière la plus « humaine ».

Ce célèbre auteur contemporain dépeignait avec admiration, pour les avoir vus de ses propres yeux, ces abattoirs de la ville de Chicago, si merveilleusement organisés selon lui.

Il vantait la perfection des machines de toutes sortes, et s'extasiait sur la propreté extraordinaire qui régnait là-bas. « Non seulement, précisait-il, l'humanité envers les êtres d'autres formes atteint dans ces abattoirs à un degré divin, mais les machines y sont perfectionnées à tel point que si l'on fait entrer un bœuf par une porte, on peut, si on le désire, le retrouver au bout de dix minutes, à une autre porte, sous forme de saucisses chaudes toutes prêtes ». Enfin il insistait sur le fait que tout cela se faisait sans

le secours de la main de l'homme, uniquement grâce à ces machines perfectionnées, et que, par suite, tout y était propre et appétissant au suprême degré.

Plusieurs années après avoir lu ce livre, je tombai sur un article d'une revue russe très sérieuse, qui faisait, dans les mêmes termes, l'éloge de ces abattoirs.

J'en entendis encore parler par des milliers de personnes, dont beaucoup avaient été soi-disant témoins des splendeurs qu'elles décrivaient.

Bref, avant mon arrivée dans la ville de Chicago, je savais déjà qu'il existait là-bas une « merveille », sans égale sur la Terre.

Je dois dire que je m'étais toujours intéressé à ces sortes d'établissements, où tes favoris détruisent l'existence d'êtres terrestres de formes diverses ; de plus, depuis que j'avais dû installer de nombreuses machines dans mon observatoire de la planète Mars, je manifestais toujours le plus vif intérêt pour toutes les sortes de mécaniques.

C'est pourquoi, me trouvant par hasard dans cette ville de Chicago, je pensai que je serais impardonnable de ne pas profiter de l'occasion pour visiter les abattoirs, et décidai donc, le matin même de mon départ, d'aller, en compagnie d'un de mes nouveaux amis américains, voir ce rare édifice de tes favoris.

Arrivés là, sur les indications d'un assistant du directeur en chef, nous prîmes pour guide un des employés d'une banque affiliée à l'établissement, et nous partîmes avec lui visiter les abattoirs.

Sous sa conduite, nous passâmes tout d'abord par des cours où l'on parquait les malheureux êtres quadrupèdes avant de les abattre. Ces cours étaient exactement semblables à celles de tous les établissements du même ordre sur ta planète, mais à une bien plus grande échelle ; elles étaient par contre beaucoup plus sales que celles des abattoirs que j'avais vus dans d'autres pays.

Puis nous traversâmes plusieurs annexes. L'une d'elles

était le dépôt frigorifique pour la viande déjà prête ; dans la suivante, on détruisait l'existence d'êtres quadrupèdes à l'aide de simples maillets et on les dépeçait sur place — exactement comme dans tous les autres abattoirs.

En visitant cette dernière annexe, je pensais que c'était là sans doute l'endroit où l'on abat les bêtes spécialement destinées aux Juifs, que le code de leur religion oblige, comme je le savais déjà, à détruire les animaux d'une manière particulière.

Nous nous promenâmes longtemps à travers ces annexes, et j'attendais toujours l'instant où nous arriverions enfin dans la section dont j'avais tant entendu parler et qu'à tout prix je voulais visiter.

Mais lorsque j'eus fait part à mon guide de mon désir de nous y rendre au plus vite, il me répondit que nous avions déjà tout vu des fameux abattoirs de Chicago, et qu'il n'y avait plus d'autre section.

Eh bien, mon cher enfant, nulle part je n'avais rencontré la moindre machine, à l'exception des petits wagons sur rails réservés au transport des lourdes carcasses et que l'on trouve dans tous les abattoirs. De la saleté, par contre, j'en avais vu tant et plus dans ces abattoirs de Chicago.

En fait de propreté et d'organisation, les abattoirs de la ville de Tiflis, que j'avais vus deux ans auparavant, étaient de cent coudées supérieurs à ceux de la ville de Chicago.

Par exemple, à Tiflis, on n'aurait jamais pu voir sur le sol une seule goutte de sang, alors qu'à Chicago, on ne pouvait faire un pas sans en rencontrer des flaques.

Sans doute un de ces groupes d'hommes d'affaires américains, en qui s'est enracinée l'habitude de recourir à la « publicité » pour chacune de leurs entreprises, a-t-il voulu faire de la réclame pour les abattoirs de Chicago, afin de donner d'eux, sur toute la planète, une image ne correspondant en rien à la réalité.

Cette fois encore, suivant leur habitude, ils n'ont pas dû ménager leurs dollars. Et comme la fonction êtrique

sacrée de conscience morale s'est complètement atrophiée chez les écrivains et reporters terrestres, il en est résulté que chez presque tous tes favoris peuplant les différents continents de ta planète s'est cristallisée une représentation singulièrement exagérée des abattoirs de Chicago.

Tout cela se fit, on peut le dire, vraiment « à l'américaine ».

Sur ce continent d'Amérique les êtres tri-cérébraux sont devenus de tels virtuoses dans l'art de la publicité que l'on pourrait leur appliquer cette sentence de notre cher Mullah Nassr Eddin :

« Celui-là deviendra l'ami du Grand Cornu qui se perfectionnera jusqu'au degré de raison et d'être qui lui permettra de faire d'une vulgaire mouche un éléphant ».

Ils sont en effet devenus si habiles à faire d'une mouche un éléphant, et ils le font si souvent qu'aujourd'hui, si l'on rencontre un vrai éléphant américain, il faut « se rappeler soi-même de tout son être » pour ne pas avoir l'impression que c'est une simple mouche.

« De Chicago je retournai à New-York, et comme j'avais réalisé très vite et de manière satisfaisante tous les projets que j'avais formés en venant sur ce continent, et que, de plus, les conditions d'existence ordinaire dans lesquelles je me trouvais répondaient parfaitement à ce besoin de repos complet qui m'était devenu périodiquement nécessaire au cours de ma dernière descente sur ta planète, je décidai de prolonger mon séjour dans cette ville et d'y exister en laissant mes relations avec les êtres de là-bas se faire sous la seule dépendance des associations êtriques qui s'écouleraient inévitablement en moi.

Existant donc de cette manière dans le principal centre de cette grande communauté contemporaine, et fréquentant pour des motifs variés des êtres de tous les types et de tous les milieux, je constatai un jour sans aucune préméditation — par la seule force de cette habitude que j'avais

acquise de toujours recueillir « en passant » du matériel destiné à ma statistique comparative de l'expansion des maladies êtriques et des étranges « vices subjectifs » des êtres des diverses communautés — un fait qui m'intéressa vivement : à savoir que, dans la présence de près de la moitié des êtres tri-cérébraux que je rencontrai, les fonctions servant à la transformation de la première nourriture êtrique étaient désharmonisées ou, comme ils le diraient eux-mêmes, que leurs organes digestifs étaient délabrés, et que le quart d'entre eux, ou presque, étaient déjà candidats à une maladie spécifique, propre aux êtres de là-bas, qu'ils désignent sous le nom d'« impuissance ». Cette maladie prive pour toujours une quantité d'êtres de ta planète de la possibilité de propager leur espèce.

Lorsque j'eus par hasard constaté cela, je me pris d'un tel intérêt pour les êtres de ce nouveau groupement, que je changeai la forme adoptée pour mon existence parmi eux : je réservai désormais la moitié du temps consacré à mon repos à faire des observations et recherches spéciales sur les causes de ce fait si singulier pour moi mais si déplorable pour eux. Il me fallut même à cette fin entreprendre des voyages dans d'autres provinces de cette grande communauté contemporaine, visitant certains centres, où je ne restais d'ailleurs pas plus d'un jour ou deux, sauf dans la ville de Boston, ou comme on l'appelle parfois « la ville de ceux qui échappèrent à la dégénérescence de la nation », où je passai toute une semaine.

Le résultat de mes observations et de mes recherches statistiques m'apporta la preuve que ces deux maladies sont dans une certaine mesure répandues parmi les êtres contemporains peuplant tous les continents. Mais sur ce continent, elles le sont à tel point que leurs conséquences m'apparurent aussitôt : « Si cela continue à cette allure, pensais-je, ce grand groupement indépendant d'êtres tri-cérébraux qui te plaisent subira dans un avenir proche le même sort que la communauté qui s'appelait naguère

« Russie monarchique », c'est-à-dire qu'à son tour il sera détruit. La seule différence sera dans le processus même de destruction ».

Comme je te l'ai déjà dit, mon enfant, le processus de destruction de la grande communauté qu'était la « Russie monarchique » eut pour origine le caractère anormal de la raison des êtres « détenteurs de pouvoir ». Tandis que le processus de destruction de cette communauté américaine sera la conséquence d'anomalies organiques.

En d'autres termes, la « mort » de la première communauté vint de la ruine de « l'esprit », comme ils disent ; alors que la mort de la seconde viendra de l'estomac et du sexe.

De fait, on a depuis longtemps reconnu qu'en général la possibilité d'une longue existence pour les êtres tri-cérébraux actuels de ta planète dépend exclusivement de la marche normale des deux fonctions êtriques en question, ou pour mieux dire, de l'état de leur appareil digestif et du fonctionnement de leurs organes sexuels.

Et ce sont précisément les deux supports organiques de ces fonctions si nécessaires à leur présence générale qui tendent aujourd'hui à s'atrophier — et cela à une allure accélérée.

Cette communauté d'Amérique est encore très jeune ; comme on dit sur ta planète, c'est un nourrisson, et le lait n'a pas eu le temps de sécher sur ses lèvres.

Et puisque, chez les êtres d'une communauté si jeune, ces deux moteurs principaux de leur existence sont déjà en voie de régression, je pense que là encore — comme il en va pour tout ce qui existe dans l'Univers — l'étape ultérieure vers une fusion avec l'Infini dépendra de la direction et de l'intensité des forces déclenchées par l'impulsion initiale.

Dans notre Mégalocosmos, tous les êtres doués de raison considèrent comme une loi, toujours et en tout, de prendre garde à l'impulsion initiale, car, par l'inertie

acquise, la force qu'elle suscite devient le moteur principal de toute chose existante, pour la ramener à l'Etre Premier. »

A ce moment, on remit à Belzébuth un « leïtoutchanbross ». Après en avoir écouté le contenu il s'adressa à Hassin, et dit :

— Je pense, mon enfant, que si je t'explique en détail la cause même de la disharmonie de ces deux fonctions fondamentales dans la présence des êtres tri-cérébraux américains, cela te permettra de mieux comprendre et de te représenter plus clairement l'étrangeté du psychisme de ces êtres tri-cérébraux qui te plaisent.

Pour la commodité de l'exposé, je t'expliquerai tout d'abord les causes de la disharmonie des fonctions de transformation de la « première nourriture êtrique », ou, comme ils le diraient eux-mêmes, les causes de la déchéance de leur estomac.

La disharmonie de ces fonctions tient à plusieurs causes définies, compréhensibles même pour une raison normale d'être tri-cérébral ordinaire. La plus importante de toutes est que, dès la formation de leur communauté, ils acquirent peu à peu — du fait de l'ensemble des conditions et influences environnantes, émanant d'une autorité anormalement instituée par elle-même — l'habitude, maintenant ancrée en eux, de ne rien employer de frais pour leur première nourriture êtrique, et de ne faire usage que de produits en décomposition.

Aujourd'hui, les êtres de ce groupe ne consomment pour ainsi dire jamais les produits comestibles quand ils contiennent encore, pour leur première nourriture êtrique, tous les « éléments actifs » dont la Grande Nature les a pourvus, et qui sont indispensables à tout être pour pouvoir exister normalement ; mais ils « conservent », « congèlent », ou « essencifient » au préalable tous leurs produits et ne les consomment que lorsque la plupart des « éléments actifs » nécessaires à une existence normale se sont déjà volatilisés.

Si cette anomalie s'est implantée dans le processus ordinaire d'existence êtrique des êtres tri-cérébraux de ce nouveau groupement, et continue à se propager et à se fixer partout chez tes favoris, c'est toujours pour la même raison : dès que tous les êtres tri-cérébraux de ta planète eurent cessé de réaliser les efforts êtriques indispensables, ils perdirent toute possibilité de cristalliser en eux les données êtriques grâce auxquelles le mal que leur cause telle ou telle de leurs manifestations peut être ressenti par l'instinct, même en l'absence de toute vraie connaissance directrice.

Et si seulement quelques-uns de ces infortunés avaient possédé cet instinct propre aux êtres tri-cérébraux, ils auraient pu, par le seul fait d'associations fortuites et de confrontations êtriques ordinaires, reconnaître eux-mêmes tout d'abord, pour en aviser ensuite les autres, qu'à partir du moment où le lien originel entre les produits destinés à la « première nourriture êtrique » et la Grande Nature est rompu, ces produits ont beau être isolés, c'est-à-dire congelés, essencifiés, ou conservés dans des boîtes « hermétiquement closes », ils doivent, comme toute chose dans l'Univers, se transformer et se décomposer par la seule action du temps, d'après le principe même et dans l'ordre même selon lesquels ils furent constitués.

Sache à ce propos, que les éléments actifs à partir desquels la Nature a constitué toutes les formations cosmiques — aussi bien ceux qui sont susceptibles d'être transformés par les tétartocosmos lors de la consommation des produits destinés à leur première nourriture que ceux dont sont formés tous les autres surgissements déjà complètement spiritualisés, ou à demi spiritualisés — sont contraints, dès que l'heure est venue, et quelles que soient les conditions où ils se trouvent, de se dissocier, suivant un certain ordre, de la masse au sein de laquelle ils avaient fusionné pendant le processus trogoautoégocratique.

Bien entendu il en va de même pour les produits que

ces êtres américains apprécient tant, et qu'ils conservent dans ce qu'on appelle des « boîtes en fer-blanc hermétiquement soudées ».

Aussi isolés que soient ces produits dans leurs boîtes hermétiques, lorsque vient l'heure de la « désagrégation », les « éléments actifs » correspondants commencent infailliblement à se dissocier de la masse totale. Ainsi séparés de la masse totale, ces éléments actifs se groupent toujours suivant leur origine, à l'intérieur de ces boîtes hermétiquement closes, soit sous forme de « gouttes », soit sous forme de « petites bulles », qui se « désagrègent » instantanément, quand on ouvre la boîte pour en consommer les produits, et se volatilisent dans l'espace pour y retrouver leurs places respectives.

Certes, les êtres de ce continent consomment parfois les fruits à l'état frais. Mais à vrai dire, ces fruits ne sont guère des fruits — tout au plus, comme l'aurait dit notre cher Maître, « une simple plaisanterie ».

Par les « manipulations » de toutes sortes auxquelles ils se sont livrés sur les arbres fruitiers qui croissent en abondance sur ce continent, les « savants de nouvelle formation » sont progressivement arrivés à faire aujourd'hui de ces fruits américains une « vraie fête pour les yeux » — et non plus une forme de nourriture êtrique.

Les fruits sont ainsi cultivés là-bas, qu'une fois mûrs ils ne contiennent presque rien de ce qui fut destiné par la Grande Nature à être absorbé en vue d'une existence êtrique normale.

Bien entendu, ces savants terrestres contemporains sont loin de soupçonner que toute formation sus-planétaire artificiellement greffée, ou ayant subi d'autres manipulations du même genre, est réduite à un état nommé « absoïzomosa » par la science objective, dans lequel elle ne tire de son milieu que les seules substances cosmiques utiles au revêtement de sa « présence subjective soumise à la reproduction automatique ».

En effet, dès le début de cette dernière civilisation, les êtres des innombrables groupements de là-bas ne s'assimilaient déjà plus qu'un seul des sept aspects du principal commandement imposé d'En-Haut à tous les êtres tricérébraux, qui est de « s'efforcer d'atteindre à la pureté intérieure et extérieure ». L'unique aspect qu'ils aient retenu — et encore sous une forme dénaturée — pour en faire leur idéal, se définit par les paroles suivantes : « Aidez toutes choses autour de vous, animées ou inanimées, à acquérir une belle apparence ».

Et ils se sont véritablement efforcés, pendant les deux derniers siècles surtout, d'obtenir cette « belle apparence », mais bien entendu, pour les seuls objets extérieurs à eux qui devenaient par hasard « à la mode ».

Pendant cette période, il leur devint complètement indifférent que ces objets extérieurs n'aient par eux-mêmes aucune substance — à condition qu'ils aient, comme ils disent, des « dehors séduisants ».

Pour revenir aux prouesses qu'accomplirent les êtres contemporains de ce continent quant à la réalisation de la « beauté extérieure » de leurs fruits, je dois dire, mon enfant, que nulle part sur les autres continents de cette planète, pas plus d'ailleurs que sur les autres planètes de ce système solaire, je n'ai vu de fruits d'aussi belle apparence que sur le continent d'Amérique ; par contre, pour ce qui est de leur substance intérieure, on ne peut que répéter avec notre cher maître Mullah Nassr Eddin : « Le plus grand des bienfaits pour l'homme est l'action de l'huile de ricin ».

Quant à la maîtrise avec laquelle ils font leurs fameuses conserves de fruits, « il n'est de langue pour le dire ni de plume pour l'écrire ». Il faut l'avoir vu de ses propres yeux pour éprouver en sa présence générale le degré de « ravissement » auquel peut conduire la perception visuelle de la beauté extérieure de ces conserves de fruits américains.

Quand on passe par les rues principales d'une ville de

ce continent, surtout de New-York, et qu'on s'approche de l'étalage de n'importe quel magasin de fruits, il est très difficile de se rendre compte à première vue de ce qu'on a devant soi : est-ce une exposition de tableaux « futuristes » de la ville de Berlin, sur le continent d'Europe, ou l'étalage de quelque célèbre magasin de parfumerie, pour les étrangers, à Paris, « capitale du monde » ?

Ce n'est qu'au bout d'un certain temps, lorsque vous êtes enfin parvenu à percevoir les divers détails du décor de cet étalage, et que vous avez plus ou moins retrouvé votre bon sens, que vous constatez clairement combien la diversité de couleurs et de formes des « flacons » et « bocaux » des étalages américains de fruits en conserve surpasse celle des vitrines analogues sur le continent d'Europe. Et cette diversité de couleurs et de formes est certainement due à la combinaison résultant, dans le psychisme général des êtres de ce nouveau groupe, du mélange des races antérieures indépendantes, combinaison qui se trouve correspondre à une meilleure perception et à une plus complète appréhension du sens et de la portée des prodiges opérés tant par la raison des êtres de la communauté d'Allemagne, quant aux substances chimiques de leur invention portant le nom d'« aniline » et d'« alizarine », que par celle des êtres de la communauté de France en matière de « parfumerie ».

Moi-même, lorsque je vis pour la première fois l'un de ces étalages, je ne pus me retenir d'entrer dans le magasin et d'y acheter une quarantaine de bocaux de toutes formes, pleins de fruits en conserve, offrant toute une gamme de couleurs.

Je les achetai pour faire plaisir aux êtres qui m'accompagnaient alors, et qui venaient des continents d'Asie et d'Europe, où l'on ne trouve pas encore de fruits d'aussi magnifique apparence. En effet, lorsque j'apportai mes emplettes à la maison et les leur distribuai, ils ne furent pas moins surpris ni moins ravis que moi à leur aspect,

mais dès qu'ils les eurent consommés comme première nourriture, il suffisait de voir leurs grimaces et le changement de couleur de leurs visages pour comprendre l'effet que ces fruits peuvent avoir sur l'organisme des êtres.

Il y a pire encore : c'est ce qu'il est advenu sur ce continent d'un produit des plus importants du point de vue de la première nourriture étrique, pour eux comme pour presque tous les êtres tri-cérébraux de l'Univers — je veux parler du « prosphora », auquel ils ont donné le nom de « pain ».

Avant de te dire ce qu'il en est de ce pain américain, je dois t'apprendre que cette partie de terre ferme de la surface de ta planète appelée « Amérique du Nord et du Sud » est constituée — en raison de nombreuses combinaisons accidentelles dérivant d'une part du second grand « cataclysme non conforme aux lois » dont cette infortunée planète a été l'objet, et d'autre part de la position occupée par cette terre ferme dans le processus de « mouvement systémaire général » — par une couche de « terrain » qui a toujours été des plus conformes à la production de la « graine divine » dont on fait le « prosphora ». La surface du sol de ce continent, si l'on sait en tirer parti consciemment, est susceptible de réaliser en une seule « bonne saison » la plénitude du processus entier de l'Heptaparaparshinokh sacré ; autrement dit, elle peut donner une récolte de « quarante-neuf pour un ». Et même en exploitant ce sol à demi consciemment, comme on le fait aujourd'hui, les récoltes de cette « divine graine » sont d'une abondance considérable par rapport à celles des autres continents.

Or, mon enfant, lorsque les êtres de ce continent furent devenus, grâce à diverses circonstances fortuites, les heureux possesseurs d'énormes quantités de ce qui fait l'objet des rêves de l'étrange psychisme de tes favoris actuels, et qui porte partout le nom de « dollars », acquérant ainsi dans les « représentations étriques » des êtres de

tous les autres continents, d'après un usage établi de longue date, ce qu'on appelle de l'« autorité », ils se mirent, comme d'habitude, à chercher midi à quatorze heures dans l'espoir d'atteindre l'idéal contemporain dont je t'ai parlé — notamment à propos de la graine divine dont on fait le « prosphora ».

Dès le commencement et par tous les moyens, ils « s'acharnèrent » sur cette graine divine, pour donner au produit auquel elle sert de base « une belle et séduisante apparence ».

Ils inventèrent à cet effet toutes sortes de machines avec lesquelles ils « rognent », « râclent », « lustrent » et « polissent » ce blé qui a eu le malheur de surgir sur leur continent, jusqu'à complète destruction de tous les « éléments actifs » concentrés à la surface du grain, sous ce qu'on appelle la « balle », et qui sont précisément destinés par la Grande Nature à renouveler dans la présence générale des êtres tri-cérébraux ce qui a été employé à la servir dignement.

Aussi mon enfant, le prosphora ou pain, fait du blé qui pousse en abondance sur ce continent, ne contient-il aujourd'hui rien d'utile pour les êtres qui le consomment ; et les seules choses qu'ils y gagnent sont des gaz nuisibles et ce qu'on appelle des « vers intestinaux ».

Remarquons d'ailleurs en toute justice que s'ils ne tirent de ce blé rien qui leur permette de mieux servir, et plus consciemment, la Grande Nature, inconsciemment par contre, en produisant ces vers intestinaux, ils aident beaucoup leur planète à servir de manière honorable le Très Grand Trogoautoégocrate cosmique général. Ces vers intestinaux ne sont-ils pas, eux aussi, des êtres par l'entremise desquels se transforment les substances cosmiques ?

En tout cas, les êtres peuplant ce continent sont déjà parvenus, par les manipulations auxquelles ils se livrent sur ce pain, à ce qu'ils souhaitaient et s'efforçaient si ardemment d'obtenir, puisque les êtres de tous les autres

continents ne manquent jamais de dire d'eux, par exemple :

« Formidables, ces Américains ! Même leur pain est ravissant, si « beau », si « blanc », une vraie merveille ! C'est bien la splendeur des splendeurs de la civilisation contemporaine ».

Mais que ce pain ne soit plus « bon à rien » après qu'ils se sont ainsi acharnés sur le blé, et qu'il constitue même l'un des nombreux facteurs de déchéance de leur estomac, qu'est-ce que cela peut bien leur faire ? N'occupent-ils pas un rang de choix dans ce qu'on appelle la « civilisation européenne » ?

Le plus curieux, c'est que, dans leur naïveté, ils donnent ce que la Nature a formé de meilleur et de plus utile pour eux dans cette graine divine... à leurs cochons — à moins qu'ils ne le brûlent. Quant à eux, ils ne consomment que la substance destinée par la Nature à servir de lien et de support aux éléments actifs, qui sont surtout localisés, comme je te l'ai déjà dit, sous la balle du grain.

Un autre facteur important de la disharmonie des fonctions digestives chez ces infortunés êtres américains est le système qu'ils ont récemment inventé pour l'évacuation des déchets de leur première nourriture, à savoir les sièges confortables de leurs « water-closets ».

Non seulement cette funeste invention n'a cessé d'être l'un des principaux facteurs de la disharmonie qui apparaît en eux comme en presque tous les êtres des autres continents — lesquels, d'ailleurs, se sont mis depuis peu à imiter avec zèle toutes leurs originales méthodes destinées à « seconder » leur fonctionnement transformateur — mais elle a permis à tes favoris, qui s'efforcent aujourd'hui d'accomplir cette inévitable fonction êtrique avec la plus grande sensation possible d'agréable quiétude, de trouver un nouveau stimulant pour servir avec plus de ferveur leur dieu « auto-tranquillisateur », ce dieu qui, comme je te l'ai déjà dit à maintes reprises, représente encore de nos jours le plus grand de tous les maux qui engendrent et

provoquent les anomalies de leur psychisme et de leur existence êtrique ordinaire.

Voici un fait, lumineux comme un « panneau-réclame américain », qui te servira d'excellent exemple pour te représenter quelles extraordinaires perspectives d'avenir leur ouvre cette invention. Certains de ces êtres américains actuels, lorsqu'ils ont acquis, à coup de hasard bien entendu, quantité de leurs fameux dollars, installent dans leurs « water-closets à sièges confortables » divers accessoires tels qu'une petite table, un téléphone, un « appareil de radio », de manière à pouvoir, commodément assis, continuer leur « correspondance » ou discuter par téléphone de toutes leurs « affaires de dollars », à moins qu'ils ne veuillent lire en toute tranquillité ces fameux journaux dont ils ne sauraient plus se passer, ou encore écouter les œuvres musicales de divers hasshamouss de là-bas, œuvres que tout « homme d'affaires » américain est également tenu de connaître dès l'instant qu'elles sont « à la mode ».

Tout le mal que fait cette invention américaine du point de vue de la disharmonie du fonctionnement digestif des êtres tri-cérébraux actuels de ta planète tient aux raisons suivantes :

Autrefois, lorsque des données plus ou moins normales se cristallisaient encore dans la présence générale de tes favoris pour y engendrer la Raison objective, et qu'ils pouvaient réfléchir par eux-mêmes, ou tout au moins comprendre si d'autres êtres de leurs semblables déjà bien renseignés leur donnaient des explications, ils se mettaient dans la posture qu'exigeait cette fonction. Plus tard, lorsque ces données êtriques eurent définitivement cessé de se cristalliser en eux, et qu'ils n'accomplirent plus cette fonction que de manière automatique, leur corps planétaire pouvait encore, grâce au système antérieur à cette invention américaine, adopter de lui-même, par la seule force de « l'instinct animal », la posture nécessaire. Mais depuis que les êtres américains font tous usage, pour cet acte indispensable, de ces sièges confortables de leur invention, leur corps planétaire a perdu toute possibilité de se plier, ne serait-ce qu'instinctivement, à la posture requise, ce qui détermine chez eux l'atrophie progressive des muscles chargés de réaliser cette indispensable fonction êtrique et les rend sujets à ce qu'ils appellent la « constipation », ainsi qu'à diverses maladies spécifiques qui n'apparaissent que dans la seule présence de ces étranges êtres tri-cérébraux de Notre Grand Univers.

Parmi toutes les causes premières et secondaires dont l'ensemble provoque la disharmonie progressive de cette fonction fondamentale dans la présence générale de tes favoris actuels peuplant le continent d'Amérique du Nord, il en est une des plus originales, et d'une « évidence criante », mais qui, grâce à leur « entendement de poulet », fleurit « incognito », accompagnée d'une impulsion de satisfaction égoïste.

Cette curieuse cause, qui s'est mise à son tour, bien doucement et bien paisiblement, à désharmoniser sans merci cette fonction, consiste en une passion impérieuse qu'éprouvent les êtres de ce grand groupe d'aller aussi souvent que possible sur le continent d'Europe.

Tu dois être instruit de cette cause singulière, car elle te fera comprendre le résultat funeste qu'entraînent pour tous tes favoris les « élucubrations désastreuses » de leurs « savants » contemporains.

Pour mieux comprendre et mieux te représenter cette cause d'une telle disharmonie dans la présence générale des êtres américains, tu dois tout d'abord connaître certains détails concernant les organes chargés de réaliser en eux cette indispensable fonction.

Au nombre des organes servant à la transformation complète de la première nourriture, il en est un qui existe presque partout sous le nom de « tousspoushokh », ou, comme ils le nomment eux-mêmes dans leur terminologie scientifique, « appendice ».

L'action de cet organe consiste, selon les prévisions de la Grande Nature, à emmagasiner sous forme de gaz diverses substances cosmiques de liaison qui se dissocient au cours de la transformation des diverses cristallisations sus-planétaires composant la première nourriture êtrique, pour aider ensuite, par leur pression, à l'exécution de l'acte par lequel les résidus de la nourriture sont évacués de la présence générale de l'être.

Les gaz accumulés dans cet organe réalisent par leur « décharge » l'effet mécanique prévu par la Nature, indépendamment du fonctionnement général de transformation qui s'effectue chez les êtres, et cela à des moments déterminés, qui diffèrent selon les habitudes subjectives de chacun.

Or, mon enfant, pendant les fréquents voyages qu'ils font sur le continent d'Europe, et dont la durée totale, aller et retour, varie de douze jours à un mois, les conditions dans lesquelles ils se trouvent entraînent un changement quotidien du moment fixé pour l'accomplissement de cet acte, ce qui détermine un facteur de disharmonie progressive dans le processus de leur principal fonctionnement de transformation. En effet, lorsque en raison de cette perturbation quotidienne ils restent plusieurs jours sans remplir cette fonction obligatoire, et n'utilisent point aux fins prévues les « gaz » accumulés dans cet organe, ceux-ci, ne répondant plus au dessein que leur avait assigné la Grande Nature, s'échappent peu à peu de leur présence pour se répandre improductivement dans l'espace — manifestation qui dans sa totalité rend d'ailleurs le séjour sur leurs paquebots presque intolérable pour un être dont l'organe de perception des odeurs est à peu près normal. Et c'est ainsi qu'ils finissent le plus souvent par souffrir de « constipation mécanique », ce qui à son tour provoque la disharmonie progressive de cette fonction transformatrice capitale.

En t'exposant tout à l'heure, mon enfant, les causes de

la disharmonie des fonctions chargées de la transformation de la première nourriture êtrique dans la présence de ces êtres américains, je t'expliquais entre autres, à propos des « sièges confortables » de leur invention, que tes favoris de la planète Terre s'efforçaient à nouveau d'accomplir cette indispensable fonction êtrique avec la plus grande sensation possible de satisfaction intime. J'ai dit « à nouveau » parce que jadis ces étranges êtres tri-cérébraux qui te plaisent avaient déjà introduit à diverses périodes, dans les usages de leur existence ordinaire, des améliorations de ce genre.

Je me rappelle très bien l'une de ces périodes, où les êtres d'alors — que tes favoris contemporains, soit dit en passant, auraient tout simplement considérés comme des « sauvages » — inventèrent toutes sortes de commodités en vue de satisfaire ce besoin êtrique, prosaïque il est vrai, mais inévitable, pour lequel ces Américains actuels, qui s'imaginent en toute naïveté avoir atteint le « nec plus ultra » de la civilisation, ont conçu ces sièges confortables pour leurs « water-closets ».

Cela se passait à l'époque où le principal centre de culture de toute ta planète était le pays de Tikliamouish, alors à l'apogée de sa splendeur.

Les êtres du pays de Tikliamouish inventèrent un jour pour ce besoin êtrique quelque chose dans le genre de ces confortables sièges américains, et cette funeste invention se répandit non moins largement dans tous les autres pays peuplés par les êtres tri-cérébraux de cette infortunée planète.

Si l'on mettait en parallèle l'invention des êtres de la civilisation tikliamouishienne avec celle des Américains actuels, on pourrait qualifier cette dernière, pour employer l'expression dont ils se servent eux-mêmes dans leurs comparaisons, de simple « jeu d'enfant ».

Les êtres de la civilisation tikliamouishienne imaginèrent une sorte de « confortable lit-couchette » dont on pouvait

se servir aussi bien pour dormir que pour le « keïfov », de sorte qu'allongé sur cette merveilleuse invention, on pouvait accomplir, sans manifester le moindre effort êtrique, l'indispensable fonction pour laquelle les êtres contemporains du continent d'Amérique ont imaginé leurs « sièges d'aisance ».

Ces « lits-merveilles » étaient agencés de telle manière qu'il suffisait de déplacer légèrement un levier latéral pour qu'aussitôt, sans quitter le lit, tout s'arrange de façon à permettre de satisfaire « tout à son aise » cette inévitable exigence, le plus « confortablement » du monde, et, qui plus est, avec le plus grand « chic ».

Il ne te sera pas superflu de savoir encore, mon enfant, que ces fameux lits eurent pour effet de déclencher d'importants et graves événements dans le processus de leur existence ordinaire.

Tant que prévalut là-bas, pour répondre à ce besoin êtrique, l'ancien système, relativement normal, leur existence s'écoula dans la paix et la concorde ; mais dès que certains êtres « détenteurs de pouvoir et de richesses » eurent inventé leurs fameux « lits confortables », qui reçurent le nom de : « pour jouir pleinement du bonheur il faut en jouir avec fracas », alors surgit parmi les êtres ordinaires ce qui déclencha les importantes et déplorables conséquences auxquelles je viens de faire allusion.

Je dois te dire qu'à l'époque même où les êtres de Tikliamouish inventèrent ces « lits-merveilles », la planète subissait le processus cosmique général « Tchirnouanovo », c'est-à-dire que, pour se conformer au déplacement du centre de gravité de ce système solaire au sein du mouvement d'harmonie cosmique générale, le centre de gravité de la Terre se trouvait lui-même déplacé.

Pendant de telles périodes, comme tu le sais, augmentent dans le psychisme des êtres de la planète qui subit le « Tchirnouanovo » les sensations « blagonouarniennes », ou, comme on les nomme encore, les « remords de conscience » au sujet des mauvaises actions antérieures accomplies au mépris de leurs propres convictions.

Mais pour diverses raisons, les unes accidentelles, les autres imputables à eux seuls, la présence générale de tes favoris est devenue si singulière que l'action de cette réalisation cosmique générale s'y déroule autrement que dans celle des êtres tri-cérébraux peuplant les autres planètes ; c'est-à-dire qu'au lieu des « remords de conscience » surgissent le plus souvent, pour se propager sur une grande échelle, certains processus spécifiques appelés « destruction réciproque des microcosmos dans les tétartocosmos », processus qu'ils considèrent comme des maladies épidémiques, et qui étaient connues dans les temps anciens sous les noms de « kaliounioum », « morkrokh », « selnoano », etc... comme elles le sont aujourd'hui sous les noms de « peste », « choléra », « grippe espagnole », et ainsi de suite.

Or, les êtres de Tikliamouish remarquèrent que la plupart de ceux qui faisaient usage de ces trop confortables « lits-couchettes » étaient sujets à de nombreuses maladies portant alors les noms de « kolbana », « tirdiank », « moyasoul », « tchamparnakh », et autres, que les êtres contemporains nomment « tabès », « sclérosis disseminata », « hémorroïdes », « sciatique », « hémiplégie », et ainsi de suite. Et certains de ces êtres qui, ne réalisant plus jamais les partkdolgdevoirs êtriques, avaient cristallisé en leur présence des données génératrices de diverses propriétés hassnamoussiennes, et notamment des impulsions « révolutionnaires », observèrent ces particularités, et résolurent de les faire servir à leurs propres fins. Les êtres de ce type lancèrent parmi leurs contemporains l'idée que toutes les maladies épidémiques en question venaient de ces « parasites de bourgeois » qui, employant les lits « pour jouir pleinement du bonheur il faut en jouir avec fracas », contractaient des maladies de toutes sortes, dont ils contaminaient ensuite les masses.

En vertu de la singulière propriété dont je t'ai déjà parlé et qui se nomme « suggestibilité », les êtres de leur entourage se laissèrent prendre, bien entendu, à cette « propagande » ; et après en avoir longuement discuté, comme cela se fait toujours en pareil cas, il se cristallisa en chacun d'eux un facteur dont l'apparition périodique suscite en leur présence générale le singulier état psychique, relativement prolongé, que je nommerais « perte de la sensation de soi ». Pour finir, ils détruisirent partout, selon leur habitude, non seulement tous ces « lits-merveilles », mais jusqu'à l'existence des êtres qui s'en servaient.

La crise perdit d'ailleurs bientôt de son intensité dans la présence de la plupart des êtres ordinaires de cette période. Cependant, la « destruction acharnée » de ces lits et des êtres qui s'en servaient dura par inertie pendant plusieurs années, jusqu'à ce que cette funeste invention fût définitivement mise hors de service ; on oublia même bien vite qu'une telle sorte de lits eût jamais existé sur la planète.

Quoi qu'il en soit, on peut dire avec certitude que si la civilisation contemporaine continue à se développer dans le même esprit et à la même allure qu'aujourd'hui parmi les êtres des groupes peuplant le continent d'Amérique, ils ne tarderont pas à se civiliser, au point d'avoir des « lits-couchettes » aussi étonnants que les lits appelés « pour jouir pleinement du bonheur il faut en jouir avec fracas ».

« Et maintenant, mon enfant, il serait bon que je te donne quelques exemples relatifs à l'invention des produits de conserve pour la première nourriture êtrique et à l'application qu'en font dans le processus de leur existence les êtres de ce groupe contemporain, considérés par l'étrange raison des êtres de tous les autres continents comme des « modèles », simplement parce qu'ils les croient les premiers, sur leur planète, à inventer des usages

êtriques aussi pratiques et aussi salutaires — dans le cas présent le moyen de se nourrir avec les produits de conserve, ce qui leur fait soi-disant économiser du temps.

Bien entendu, les malheureux êtres tri-cérébraux actuels qui peuplent ta planète ne savent pas et ne peuvent même pas soupçonner qu'à différentes époques leurs ancêtres éloignés, formés beaucoup plus normalement qu'eux en tant qu'êtres responsables, s'étaient déjà « cassé la tête », comme on dit, pour découvrir quelque procédé pratique de perdre le moins de temps possible à remplir l'indispensable fonction êtrique de se nourrir. Mais chaque fois qu'ils en découvraient un, ils se convainquaient, après un bref essai, que quelles que fussent la nature des produits et la manière dont ils étaient conservés, ils se détérioraient avec le temps et devenaient impropres à leur première nourriture. Aussi cessaient-ils toujours d'utiliser ces moyens dans le processus de leur existence ordinaire.

Comme exemple, je te citerai un procédé analogue au mode actuel de conservation des produits servant à la première nourriture êtrique, procédé que j'ai vu pratiquer au pays de Maralpleissis.

C'était du temps où les êtres de la région de Maralpleissis « rivalisaient » en toutes choses avec les êtres du pays de Tikliamouish, et leur faisaient une guerre et une concurrence acharnées dans l'espoir de conquérir pour leur pays le renom de « principal centre de culture ».

C'est précisément à cette fin qu'ils avaient imaginé quelque chose d'analogue à ces conserves américaines.

Cependant, les êtres de Maralpleissis ne conservaient pas leurs produits comestibles en des boîtes de fer-blanc « à sécrétions toxiques » comme celles dont se servent les êtres du continent d'Amérique, mais en des récipients « sikharénioniens ».

Ces récipients « sikharénioniens » étaient confectionnés à Maralpleissis avec ce qu'on appelle de la « nacre »

finement pilée, du jaune d'œuf de poule et de la colle tirée du poisson nommé « chouzna-esturgeon ».

Ces récipients avaient l'aspect et la qualité des bocaux de verre dépoli existant actuellement sur ta planète.

Malgré l'avantage évident que présentaient ces récipients pour la conservation des produits, certains êtres sensés de Maralpleissis avaient constaté que, chez ceux des leurs qui faisaient un usage régulier des produits conservés de la sorte, s'atrophiait progressivement ce qu'on appelle la « pudeur organique ».

Dès qu'ils eurent répandu parmi les êtres ordinaires la nouvelle de cette constatation, leur entourage cessa de pratiquer ce procédé, qui tomba bientôt dans une telle désuétude que les êtres de la cinquième et sixième génération n'eurent même pas connaissance qu'il eût jamais existé.

Presque de tout temps, sur le continent d'Asie, on a fait usage de divers procédés de conservation des produits comestibles ; de nos jours encore, les êtres de là-bas en connaissent plusieurs, qu'ils tiennent de leurs ancêtres éloignés.

Mais aucun d'eux n'est aussi nuisible que celui qu'ont inventé les êtres actuels d'Amérique, avec leurs boîtes de fer-blanc à sécrétions toxiques.

Le principe même de conserver des produits dans des récipients « hermétiquement clos » pour les soustraire à l'action de l'atmosphère, et leur éviter ainsi le processus de décomposition, est bien connu de certains groupes asiatiques actuels, mais jamais ils n'ont recours à ces boîtes de fer-blanc américaines.

En Asie, on emploie exclusivement à cette fin ce qu'on appelle la graisse de « kourdiouk ».

La graisse de « kourdiouk » est une matière qui s'amasse en grande quantité autour de la queue d'êtres quadrupèdes bi-cérébraux nommés là-bas « moutons », que l'on rencontre partout sur ce continent.

Cette graisse de queue de mouton ne comporte aucune

cristallisation cosmique nuisible à la présence générale des êtres tri-cérébraux ; elle constitue par elle-même l'un des principaux produits servant à la première nourriture de la plupart des êtres du continent d'Asie. Au contraire, les métaux avec lesquels les êtres actuels du continent d'Amérique fabriquent les boîtes servant à conserver leurs produits, même si la surface intérieure de ces boîtes est complètement isolée de l'influence de l'atmosphère, libèrent à la longue certains de leurs éléments actifs, dont quelques-uns sont « toxiques », comme ils disent, pour la présence générale des êtres.

Les éléments actifs toxiques émanant du fer-blanc ou d'autres métaux similaires, retenus à l'intérieur de ces boîtes hermétiques, ne peuvent se volatiliser dans l'espace. Rencontrant alors au sein des produits conservés certains éléments qui leur correspondent par « affinité d'espèce » suivant leur nombre de vibrations, ils s'incorporent à eux conformément à la loi cosmique de fusion ; et c'est combinés à ces produits qu'ils passent dans l'organisme des êtres qui les consomment.

Non contents d'utiliser ces récipients « émetteurs de poison » qui leur sont si nuisibles, tes favoris actuels du continent d'Amérique conservent de préférence leurs produits à l'état cru.

Les êtres du continent d'Asie, quant à eux, conservent tous leurs produits alimentaires à l'état rôti ou bouilli, car d'après les notions qu'ils tiennent de leurs ancêtres éloignés, les produits conservés de la sorte se décomposent moins vite qu'à l'état cru.

En effet, lorsqu'un produit est rôti ou bouilli, il se fait artificiellement, entre certains éléments actifs constituant la masse principale du produit, une « fusion chimique », qui permet à de nombreux éléments actifs, utiles aux êtres, de rester intégrés à ce produit pendant un temps beaucoup plus long.

Je te conseille encore une fois d'acquérir une connais-

sance plus profonde de la loi des « fusions chimiques et mécaniques » de toutes sortes qui s'effectuent dans le Mégalocosmos.

Car la connaissance de cette loi cosmique t'aidera à te représenter et à bien comprendre pourquoi et comment apparaissent dans la Nature d'innombrables formations d'aspects divers.

Quant à la manière dont on obtient une fusion durable des éléments actifs à l'intérieur des produits en les faisant cuire ou griller, tu la comprendras parfaitement si tu peux te représenter le processus qui a lieu pendant la préparation artificielle du « prosphora ».

Partout en général, les êtres qui préparent le « prosphora » ou « pain » le font avec la conscience de sa signification sacrée ; tes favoris actuels sont les seuls à le préparer sans aucune conscience de leur acte, par la simple force d'une habitude automatique, acquise par hérédité.

Dans le pain, les cristallisations des substances cosmiques se font comme toujours selon la loi de Triamazikamno, dont les trois forces saintes sont représentées ici par les substances de trois sources relativement indépendantes : la Sainte Affirmation, ou principe actif, est représentée par la totalité des substances cosmiques constituant ce que tes favoris nomment « eau » ; la Sainte Négation, ou principe passif, par la totalité des substances constituant ce que tes favoris nomment « farine » ; et la Sainte Conciliation, ou principe neutralisant, par les substances constituant le résultat de toute combustion, ce que tes favoris nomment « feu ».

Pour rendre plus claire l'idée que j'ai exprimée sur l'importance d'une fusion durable des substances cosmiques de sources diverses, prenons pour exemple la totalité de substances relativement indépendantes qui sert d'élément actif dans la constitution de ce « prosphora » ou « pain », c'est-à-dire cette totalité que tes favoris nomment « eau ».

Cette totalité de substances cosmiques nommée « eau »

sur la Terre représentant un « mélange mécanique naturel », elle ne peut se conserver intacte qu'à condition de garder son lien avec la Nature. Si l'on rompt le lien qui unit cette « eau » à la Nature, par exemple si l'on puise dans une rivière un peu d'eau pour la garder dans un récipient quelconque, au bout d'un certain temps cette eau ne peut manquer de se détruire peu à peu ou, comme on le dit encore, de se corrompre — processus qui a par ailleurs sur les organes percepteurs des êtres « un effet kakodorique » — en d'autres termes, suivant l'expression de tes favoris, « cette eau commence à puer ».

Le même processus s'observe en cas de mélange ; si l'on mêle cette eau avec de la farine, on obtient un mélange mécanique temporaire appelé « pâte », dans lequel, au bout d'un temps relativement court, l'eau finit toujours par se corrompre.

Mais si cette pâte, c'est-à-dire ce mélange d'eau et de farine, est cuite sur le feu, alors, grâce aux substances issues du feu ou constituées par lui et qui représentent ici, comme je te l'ai dit, la troisième force sainte, neutralisante, de la loi sacrée de Triamazikamno, il se produit une « fusion chimique », ou « fusion durable de substances », donnant pour résultat une nouvelle totalité de substances à base d'eau et de farine, c'est-à-dire le « prosphora », ou « pain », qui résistera à l'impitoyable Héropas et ne se corrompra pas avant longtemps.

Le pain ainsi obtenu peut sécher, s'émietter, et même, selon toute apparence, se désagréger complètement, les éléments de l'eau ayant pris part au processus de transformation ne seront pas détruits avant un temps assez long, pendant lequel ils garderont leur activité en tant qu'« éléments actifs prosphoriques durables ».

Cette fois encore, je le répète, mon enfant, si les êtres actuels peuplant le continent d'Asie conservent exclusivement leurs produits rôtis ou bouillis, et non pas crus comme le font de préférence les êtres américains, ils

agissent ainsi parce que la coutume leur en est parvenue d'ancêtres dont la communauté était elle-même vieille de plusieurs siècles et qui avaient par conséquent derrière eux une longue expérience, tandis que les êtres américains appartiennent à une communauté « tout juste née d'hier », comme l'aurait dit notre sage Maître.

Pour que tu puisses mieux apprécier l'importance réelle de cette invention, fruit authentique de la civilisation contemporaine, dû aux êtres peuplant le continent d'Amérique, il ne sera pas inutile que je te renseigne sur les procédés qu'utilisent encore de nos jours les êtres du continent d'Asie pour conserver certains produits.

Par exemple le mode de préparation de ce qu'on appelle « kovourma », produit particulièrement apprécié des êtres de nombreux groupes du continent d'Asie.

Cette « kovourma » se prépare sur le continent d'Asie de façon très simple : on rôtit soigneusement la viande coupée en petits morceaux, que l'on tasse ensuite dans un « pot de terre » ou un « bourdiouk »[1] de chèvre.

Puis ces morceaux de viande rôtis sont arrosés de graisse fondue de queue de mouton.

Bien entendu, ces morceaux ainsi arrosés de graisse finissent tout de même par se gâter ; néanmoins, pendant un temps relativement long, ils n'acquièrent aucune toxicité.

Les êtres du continent d'Asie consomment cette « kovourma » soit froide, soit réchauffée.

Dans ce dernier cas la viande est telle qu'on croirait l'animal tué du jour même.

Un autre produit très en faveur là-bas, et de bonne conservation, est ce qu'on appelle le « yagoui-yemouish », qui est fait de fruits variés, cueillis tout frais, enfilés sur une ficelle, « en collier », puis soigneusement cuits dans de l'eau ; après quoi cet original collier, à moitié refroidi,

1. Peau de chèvre écorchée de manière spéciale.

est trempé plusieurs fois dans la graisse fondue de queue de mouton avant d'être pendu et soumis à l'action d'un bon courant d'air.

Tant qu'ils sont pendus, les fruits préparés de la sorte ne se gâtent presque jamais, et lorsqu'on veut se servir de cet original « collier de nourriture » on le trempe quelques instants dans l'eau chaude. La chaleur fait alors fondre complètement la graisse adhérant aux fruits, et ceux-ci ont la même saveur que si l'on venait de les cueillir à l'arbre.

Bien que les fruits ainsi préparés diffèrent peu des autres par le goût et se conservent très longtemps, les êtres fortunés du continent d'Asie leur préfèrent pourtant les fruits frais.

Et cela, de toute évidence, parce qu'ils sont les descendants directs d'êtres appartenant à des communautés séculaires, et qu'en la majorité d'entre eux, du fait des capacités qui leur reviennent par hérédité, la cristallisation des données favorisant la sensation instinctive des choses réelles se fait plus intensément qu'en la plupart de tes favoris actuels.

Je le répète, mon enfant, les êtres des époques passées, surtout sur le continent d'Asie, tentèrent à maintes reprises d'utiliser divers modes de conservation des produits alimentaires, mais cela finissait toujours de la même manière : un jour ou l'autre, certaines personnes, par leurs observations conscientes ou fortuites, découvraient les conséquences nuisibles qu'entraînait cette pratique, aussi bien pour leurs proches que pour eux-mêmes ; ils en faisaient alors part à tous les autres êtres, qui, après un examen aussi impartial que possible, se convainquaient de la justesse de leurs déductions, et bannissaient désormais cet usage du processus de leur existence.

Tout récemment encore, certains êtres du continent d'Asie s'efforcèrent non seulement de trouver une méthode de conservation des produits alimentaires, mais de recher-

cher quelque nouveau moyen de perdre le moins de temps possible à cet indispensable besoin êtrique d'absorber leur nourriture première, et ils furent sur le point de trouver une solution tout à fait satisfaisante.

Je puis te décrire dans tous leurs détails les intéressants résultats des recherches qu'ils avaient entreprises dans ce domaine, car j'ai personnellement connu l'être terrestre tri-cérébral qui découvrit cette solution grâce à ses efforts conscients. J'assistai même à certaines des expériences concluantes auxquelles il se livra sur les applications possibles de cette méthode aux êtres.

Son nom était Assiman ; il était membre d'un groupe d'êtres tri-cérébraux d'Asie qui avaient reconnu leur asservissement à certaines causes se trouvant en eux-mêmes et qui avaient organisé une existence en commun pour travailler sur eux en vue de s'en affranchir.

Il est intéressant de noter que ce groupe d'êtres terrestres tri-cérébraux, parmi lesquels se trouvait le frère Assiman, existait tout d'abord au pays de Perlanie, appelé de nos jours « Hindoustan » ; mais lorsque les êtres du continent d'Europe y firent irruption, mettant obstacle à leur paisible travail, ils émigrèrent sur les « monts Himalaya », et se fixèrent les uns au « Tibet », les autres dans ce qu'on appelle « les vallées de l'Hindou-Kouch ».

Le frère Assiman était de ceux qui s'établirent dans les vallées de l'Hindou-Kouch.

Comme le temps était chose précieuse pour tous les membres de cette confrérie qui se consacraient au perfectionnement de soi, et que le processus de nourriture leur en prenait beaucoup, le frère Assiman, très versé dans une science portant alors le nom d'« alchimie », se mit à travailler sérieusement dans l'espoir de découvrir un « composé chimique » dont l'absorption permettrait à l'être qui en ferait usage d'exister sans perdre autant d'heures à préparer et à consommer les produits de toutes sortes servant à la première nourriture.

Après un long et intense labeur, le frère Assiman mit au point une combinaison de substances chimiques qui, prise une fois toutes les vingt-quatre heures, sous forme de « poudre », à la dose d'un petit « dé à coudre », permettait d'exister sans absorber autre chose que de l'eau et de remplir de manière pleinement satisfaisante toutes ses obligations êtriques.

Lors de mon arrivée imprévue au monastère où Assiman existait avec les autres frères de ce petit groupe de tes favoris actuels, ils faisaient tous usage de ce composé depuis près de cinq mois, et le frère Assiman, assisté d'autres frères compétents en la matière, poursuivait assidûment ses expériences, cette fois sur une grande échelle.

Mais ces expériences leur prouvèrent que cette pratique ne saurait convenir, elle non plus, à l'existence normale des êtres.

Cette constatation une fois faite, ils ne se contentèrent pas de renoncer à l'usage de ce composé : ils en détruisirent la formule même, telle que l'avait calculée le frère Assiman.

Quelques mois plus tard, j'eus l'occasion de retourner dans ce monastère et d'y prendre connaissance d'un document établi par les frères le jour même où ils cessèrent à jamais d'utiliser ce moyen réellement étonnant.

Ce document contenait entre autres certains détails des plus intéressants sur l'action qu'exerçait le composé du frère Assiman. Il était dit qu'une fois introduit dans la présence des êtres, ce composé, en dehors de ses propriétés nutritives, avait sur les « nerfs mobiles » de l'estomac un effet tout particulier : non seulement il suspendait tout besoin de nourriture, mais il supprimait tout désir d'ingérer le moindre produit alimentaire, et si par malheur l'un d'eux en ingurgitait par force, il restait alors très longtemps aux prises avec certain état désagréable, qu'entraînait l'absorption forcée de ce produit.

L'on y disait encore que, les premiers temps, aucun changement n'avait été observé dans la présence des êtres qui se nourrissaient de ce produit : même leur poids ne diminuait pas. Ce n'était qu'au bout de cinq mois que son effet nuisible se faisait sentir dans la présence générale de l'être par le déclin progressif de la puissance et de la sensibilité de certains organes de perception et de manifestation. Par exemple, leur voix s'affaiblissait, leur vue, leur ouïe baissaient, et ainsi de suite. En outre, chez certains d'entre eux, le trouble des fonctions êtriques était précédé d'une altération de leur état psychique général.

Le document rédigé par ces frères décrivait avec force détails les modifications du caractère des êtres qui, depuis cinq mois, faisaient usage du remarquable composé d'Assiman — tout cela illustré de comparaisons heureuses et des plus justes.

Bien que je n'aie gardé en mémoire aucun des cas cités dans ce document, le « goût » qui m'en est resté me permettra de t'en transmettre le sens général, en me servant cette fois encore du langage de notre vénérable Mullah Nassr Eddin.

Par exemple, un frère, ayant un caractère semblable à celui d'un « ange du Bon Dieu », selon leur expression, devenait tout à coup irritable, comme ce personnage dont notre cher Mullah Nassr Eddin disait un jour :

« Il est aussi irascible que le patient qui vient de terminer sa cure chez un célèbre spécialiste européen des maladies nerveuses ».

Ou encore, des êtres qui étaient hier aussi paisibles que ces petits « agneaux de beurre » que les dévots placent sur leur table somptueusement servie, à l'occasion des grandes fêtes religieuses, se montraient aujourd'hui aussi exaspérés que le sont des professeurs allemands quand un professeur français découvre du nouveau dans le domaine de la science contemporaine.

Enfin, celui qui hier encore aimait du même amour dont un soupirant terrestre aime une riche veuve — bien entendu tant qu'il n'en a pas reçu un seul centime — devenait aussi rancunier que ces gens pleins de haine, que l'on verra, l'écume à la bouche, accabler le pauvre auteur qui écrit en ce moment sur moi, et sur toi, un livre intitulé *Critique impartiale de la vie des hommes.*

Car il sera haï, ce pauvre parvenu d'auteur, par les « matérialistes pur sang » comme par les « déistes de 96 carats », et même par ceux de tes favoris qui sont d'« incorrigibles optimistes » tant que leur estomac est plein et que leur « maîtresse » ne leur fait pas de « scènes », et qui, lorsqu'ils sont à jeun, deviennent au contraire d'« implacables pessimistes ».

Puisque nous en sommes venus par hasard à parler de ce « singulier parvenu d'écrivain », il ne me reste qu'à te faire part, mon enfant, de la perplexité que je ressens à son égard depuis longtemps déjà, et qui ne fait d'ailleurs que s'accroître, au sujet de la naïveté dont il fait preuve.

Je dois te dire qu'il devint lui aussi, dès le début de son existence responsable — soit accidentellement, soit par la volonté du sort, je n'en sais rien — un adepte, et même un adepte juré, de notre sage et respecté Mullah Nassr Eddin, et qu'il ne laissa jamais passer la plus petite occasion d'agir, dans le processus ordinaire de son existence êtrique, selon les sentences inimitables et sans précédent de notre maître vénéré.

Or, à ce qu'en disent les informations que j'ai reçues par étherogramme, le voilà maintenant qui agit au mépris de l'un des plus sérieux et des plus pratiques conseils — qui n'est d'ailleurs pas à la portée de tout le monde — que ce maître des maîtres formule ainsi :

« Eh ! Pauvre ami ! Si tu dis la vérité sur terre tu es un grand imbécile ; mais si tu fais l'hypocrite, tu n'es qu'un lâche, et pas moins grand !

« Crois-moi, mieux vaut ne rien faire, va plutôt t'étendre

sur ton divan, et apprends à chanter comme chantent les moineaux qui n'ont pas encore été convertis en « canaris américains ».

« Maintenant, mon enfant, recueille avec attention les renseignements que je vais te donner sur la cause de disharmonie progressive, dans la présence des êtres actuels du continent d'Amérique, de leur seconde fonction êtrique principale, celle du sexe.

La disharmonie de cette fonction est due à plusieurs causes de caractère divers, mais la principale est à mon avis la négligence dont font preuve ces êtres quant à la propreté de leurs organes sexuels, négligence « enracinée en leur essence et déjà intégrée à leur nature ».

Autant ils prennent soin de leur visage et l'entretiennent à l'aide de cosmétiques nombreux — tout comme le font les êtres européens — autant ils négligent leurs organes sexuels ; et pourtant, ce sont justement ces organes qui nécessitent la plus grande propreté de la part de tout être tri-cérébral plus ou moins conscient.

On ne peut d'ailleurs les en blâmer entièrement, car, sous ce rapport, les plus coupables sont les êtres du continent d'Europe, en raison des coutumes qu'ils ont adoptées dans le processus de leur existence êtrique ordinaire.

Le fait est que ce grand groupe contemporain, encore tout récent, est presque entièrement constitué d'êtres qui venaient, et continuent d'ailleurs à venir, de grands et petits groupes peuplant le continent d'Europe.

Et si la plupart des êtres tri-cérébraux qui constituent aujourd'hui cette nouvelle communauté ne sont pas eux-mêmes des émigrants, leurs pères ou leurs aïeux en étaient, et en débarquant sur ce continent y apportèrent toutes leurs coutumes européennes, parmi lesquelles celles qui entraînèrent cette négligence envers les organes sexuels.

C'est pourquoi, mon enfant, lorsque je t'expliquerai où en est la question sexuelle chez les Américains, tout ce que

je dirai s'appliquera aussi bien aux êtres du continent d'Europe.

Les résultats de la malpropreté des êtres tri-cérébraux actuels de la planète Terre peuplant les continents d'Europe et d'Amérique ressortent clairement dans mes statistiques.

Prenons par exemple ce que l'on nomme là-bas les « maladies vénériennes ». Elles sont si répandues sur ces deux continents qu'on aurait de la peine à trouver un seul être qui n'en soit atteint sous une forme quelconque.

Il serait bon que tu prennes connaissance, entre autres, des intéressantes données figurant dans mes statistiques, qui montrent combien ces maladies sont plus répandues parmi les êtres d'Amérique et d'Europe que parmi ceux du continent d'Asie.

Nombre de ces « maladies vénériennes » sont totalement absentes chez les êtres des vieilles communautés asiatiques, tandis que chez les êtres européens et américains, elles ont presque l'ampleur de véritables épidémies.

Prenons par exemple la fameuse « goutte militaire » ou, comme la nomment les savants de là-bas, « gonorrhée ». Sur les continents d'Europe et d'Amérique, presque tous les êtres, aussi bien du sexe féminin que du sexe masculin, sont atteints de cette maladie, à l'une ou l'autre de ses différentes phases, tandis que sur le continent d'Asie, on ne la rencontre qu'aux frontières, où les êtres sont en relation constante avec les Européens.

Les êtres appartenant à la communauté existant sur le continent d'Asie sous le nom de Perse illustrent fort bien ce que je viens de dire.

Parmi les êtres habitant ce territoire relativement important, on ne rencontre cette maladie ni au centre, ni dans l'est, ni dans le sud, ni dans l'ouest du pays.

Au nord, par contre, et surtout dans la région nommée « Azerbaïdjan », qui est en contact direct avec la grande communauté mi-européenne mi-asiatique de Russie, le taux

de cette maladie augmente à mesure que l'on s'approche de ce dernier pays.

Il en va exactement de même pour les pays de l'est du continent d'Asie. Le pourcentage de cette maladie augmente en fonction de la fréquence des relations des êtres de ces pays avec ceux du continent d'Europe. Aux « Indes », par exemple, et dans une partie de la Chine, cette maladie s'est particulièrement propagée ces derniers temps aux endroits où les êtres du pays sont en contact avec les Européens de la communauté d'Angleterre.

On peut donc dire que les principaux propagateurs de cette maladie parmi les êtres du continent d'Asie sont, au nord-ouest, les êtres de la grande communauté de Russie, et à l'est ceux de la communauté d'Angleterre.

La raison pour laquelle cette maladie, comme beaucoup d'autres calamités, fait complètement défaut dans le reste du continent d'Asie, tient à mon avis à ce que la plupart des êtres de ce continent ont gardé, dans leur existence de tous les jours, d'excellentes coutumes qui leur sont parvenues de leurs ancêtres éloignés.

Ces coutumes sont si profondément implantées par leur religion dans leur existence journalière qu'en les observant mécaniquement, sans chercher midi à quatorze heures, ils restent à l'abri de certains maux qui apparaissent sur ton infortunée planète en nombre toujours plus considérable, en raison des anormales conditions d'existence qui s'y sont établies.

Si les êtres de la plupart des groupes du continent d'Asie échappent aux nombreuses maladies vénériennes et autres « anomalies sexuelles », ils le doivent tout simplement aux coutumes connues là-bas sous le nom de « souniate » et d'« abdest ».

La première de ces coutumes, dite « souniate » ou comme on la nomme parfois « circoncision », préserve de nombreuses maladies vénériennes la majeure partie des êtres asiatiques arrivés à l'âge responsable ; de plus,

elle protège la plupart des enfants et des jeunes gens de ce « fléau » connu sous le nom d'« onanisme », qui fait de tels ravages parmi la jeunesse des continents d'Europe et d'Amérique.

Selon cette coutume, les êtres « adultes » de presque tous les groupes actuels du continent d'Asie accomplissent sur leurs « résultats », c'est-à-dire leurs enfants, quand ils atteignent l'âge voulu, un rituel consistant à sectionner chez les garçons ce qu'on appelle le « frein » et le « prépuce » du pénis.

Aujourd'hui, les enfants des êtres terrestres qui ont été automatiquement soumis à cette coutume sont presque délivrés des conséquences inévitables de certains maux déjà fixés de manière définitive dans le processus d'existence de tes favoris.

Par exemple, d'après mes statistiques, le « fléau » dont j'ai parlé, c'est-à-dire l'« onanisme des enfants », est très rare parmi ceux qui sont soumis à l'usage de la « circoncision », tandis que les jeunes gens qui ne l'ont pas subie sont tous, sans exception, sujets à cette anomalie sexuelle.

La seconde de ces coutumes, celle de l'« abdest », à laquelle les divers groupes asiatiques donnent d'ailleurs tous un nom différent, n'est rien autre que l'ablution obligatoire des organes sexuels après chaque visite à ce qu'on appelle les « water-closets ».

C'est surtout grâce à cette seconde coutume que la plupart de tes favoris peuplant le continent d'Asie sont exempts de maladies vénériennes et d'« anomalies sexuelles » de toutes sortes. »

Ayant dit, Belzébuth se mit à réfléchir. Après un long silence, il reprit :

— Ce dont nous parlons en ce moment m'a remis en mémoire une conversation très intéressante que j'eus pendant mon séjour en France avec un jeune être tri-cérébral des plus sympathiques.

Pour mieux te faire comprendre ce que je viens de te dire, je te rapporterai en entier cette conversation, car non seulement elle te donnera l'explication de cette coutume d'« abdest » ou d'« ablutions », mais celle de quantité d'autres questions relatives au singulier psychisme de tes favoris.

L'être avec lequel j'eus cette conversation était ce jeune Persan, qui, t'en souviens-tu, devint à la demande de nos amis communs mon « cicerone » dans la ville de Paris, où je résidais juste avant mon départ pour le continent d'Amérique.

Un jour, j'attendais ce jeune Persan à la terrasse du fameux Grand Café de la ville de Paris.

Dès qu'il arriva, je vis à ses yeux qu'il était plus « ivre » qu'à l'ordinaire.

D'une façon générale, il buvait beaucoup, et lorsque nous fréquentions les restaurants de Montmartre, où le champagne est de rigueur, comme je ne l'aimais ni ne le buvais, il se chargeait bien volontiers de le boire à lui tout seul.

Non content d'être toujours ivre, il était encore, comme on dit là-bas, grand « coureur de jupons ».

Lorsqu'il apercevait le « visage avenant » d'un être de sexe féminin, son expression, sa respiration même changeaient aussitôt.

Ayant remarqué qu'il était ce jour-là plus ivre que d'habitude, je lui demandai, dès qu'il se fut assis à côté de moi et qu'il eut commandé un café avec un « apéritif » :

— Dites-moi, je vous prie, mon jeune ami, pourquoi buvez-vous toujours ce poison ?

Il répondit à ma question :

— Eh ! mon cher docteur ! Je bois ce poison d'abord parce que j'en ai une telle habitude que je ne saurais plus m'en passer sans en souffrir, ensuite parce que l'effet de l'alcool me permet de regarder sans broncher « les

horreurs qui se passent ici », et il fit de la main un geste circulaire.

« Je me suis mis un jour à ce « poison », comme vous dites, en raison de circonstances imprévues, et des plus fâcheuses pour moi, qui m'ont forcé à venir dans cette malfaisante Europe, pour y vivre assez longtemps.

« Au début, je buvais parce que tous ceux que je fréquentais buvaient aussi, et que si vous ne buvez pas, on a vite fait de vous traiter de « femmelette », de « poupée », de « mignonne », de « chérie », de « petit trésor », de « mauviette », et d'autres sobriquets du même genre. Et comme je ne voulais pas que mes relations d'affaires me gratifient de ces noms offensants, je me mis à boire moi aussi.

« En outre, lorsque je vins pour la première fois sur le continent d'Europe, je constatai combien les conditions de vie y sont opposées, du point de vue de la moralité et de la patriarcalité, à celles dans lesquelles j'ai grandi, et j'en éprouvai un sentiment maladif de honte et d'inconcevable embarras. En revanche, je remarquai que non seulement l'alcool allégeait mon angoisse, mais que je commençais à regarder tout cela d'un œil tranquille, et que l'envie me prenait même de participer à cette vie anormale, si contraire à ma nature et à ma manière de voir.

« Et c'est pourquoi depuis lors, chaque fois que je commence à ressentir cette sensation désagréable, je me mets à boire de l'alcool, y trouvant même comme un sentiment de justification, si bien que peu à peu je me suis habitué à ce que vous venez si judicieusement de qualifier de poison. »

Après avoir prononcé ces paroles avec une impulsion évidente de chagrin profond, il se tut quelques instants pour allumer une cigarette de tabac mêlé de « tambak ». J'en profitai pour lui demander :

— Soit... Admettons que j'aie plus ou moins compris l'explication que vous donnez de votre impardonnable

intempérance, et que je puisse me mettre à votre place. Mais que direz-vous de l'autre vice, tout aussi impardonnable selon moi, qui fait de vous un si fieffé « coureur » ?

« Eh quoi ? vous tombez en arrêt devant n'importe quelle jupe, pourvu qu'elle ondule sur les hanches d'une créature à cheveux longs ? »

A ma question, il soupira profondément, puis répondit :

« Il me semble que cette habitude est due en partie à la raison dont j'ai parlé, mais je pense que je peux en donner une autre explication psychologique, très intéressante elle aussi.

« Si cela vous est agréable, mon cher docteur, je vous raconterai en détail comment je le comprends moi-même. »

J'exprimai naturellement le désir de l'entendre, mais je lui proposai d'aller tout d'abord nous asseoir à l'intérieur du Grand Café, dans la salle du restaurant, car il commençait à faire humide dehors.

Une fois attablés, nous commandâmes une bouteille de leur fameux « champagne », et il reprit :

« Lors de votre séjour chez nous, en Perse, vous avez peut-être eu l'occasion, cher docteur, de remarquer l'attitude très spécifique des hommes envers les femmes.

« Chez nous, en Perse, les hommes ont envers les femmes deux « attitudes organiques » bien distinctes, d'après lesquelles nous divisons inconsciemment les femmes en deux catégories.

« La première attitude s'adresse à la femme en tant que présente ou future mère, et la seconde à la « femme-femelle », pourrait-on dire.

« Cette particularité de nos Persans d'avoir en leur nature des données permettant ces deux attitudes si indépendantes se constitua en eux il y a deux siècles et demi seulement.

« D'après les explications que m'en donna un jour mon oncle le mullah — que son entourage traitait derrière son dos de « mullah de la vieille école » — il y a deux ou

trois siècles, les hommes, pour des raisons dépendant évidemment de certaines lois mondiales supérieures, entreprirent un peu partout sur terre, et surtout chez nous, en Asie, des guerres plus violentes que d'habitude, cependant que le sentiment religieux s'affaiblissait nettement en la plupart, au point de disparaître tout à fait chez certains d'entre eux.

« C'est alors que se répandit parmi les hommes une maladie psychique de forme particulière, qui conduisait un grand nombre d'entre eux à la démence ou au suicide.

« Aussi certains hommes sensés appartenant à divers groupes indépendants du continent d'Asie, aidés des représentants de la médecine du temps — bien supérieure, soit dit en passant, à la médecine contemporaine — décidèrent-ils de rechercher sérieusement la cause de cette nouvelle infortune humaine.

« Après un long et impartial labeur, ils découvrirent, d'une part, que seuls contractaient cette maladie les hommes dans le subconscient desquels ne surgissait plus aucune impulsion de foi en qui que ce soit, ni en quoi que ce soit, et d'autre part que les hommes adultes qui accomplissaient périodiquement avec les femmes le rituel normal de l'accouplement n'y étaient point sujets.

« Lorsqu'on apprit dans tout le continent d'Asie à quelles conclusions ils étaient arrivés, les gouverneurs et les chefs des différents groupes s'alarmèrent, attendu que presque toutes les troupes régulières dont ils disposaient étaient constituées d'hommes adultes et que les guerres continuelles ne permettaient à aucun d'eux de vivre normalement avec sa famille.

« Et comme, à cette époque, chacun des chefs d'état des divers pays asiatiques sentait vivement le besoin d'une armée forte et saine, ils furent contraints de conclure une trêve, et de se rendre en personne, ou d'envoyer des représentants, dans la capitale du khanat de « Kilmantoush »,

pour y chercher ensemble une issue à la situation qui s'était créée.

« Après de longues réflexions et délibérations, ces détenteurs de pouvoir des divers groupes asiatiques, ou leurs délégués, en vinrent à conclure, d'accord avec les représentants de la médecine du temps, qu'ils ne pourraient mettre fin à cette situation qu'en instituant partout en Asie — comme cela se fait aujourd'hui sur le continent d'Europe — ce que l'on appelle la « prostitution », et en l'encourageant par tous les moyens, pour assurer son plein épanouissement.

« Presque tous les chefs d'état de l'époque se rallièrent aux conclusions des représentants des peuples du continent d'Asie, assemblés dans la capitale du khanat de Kilmantoush, et dès lors ils se mirent, sans le moindre remords de conscience, à encourager toutes les femmes — exception faite de leurs propres filles — à s'engager dans cette occupation si répugnante et si contraire à la nature de tout être normal, et prodiguèrent leur appui, sans distinction de caste ni de culte, à toutes celles qui désiraient partir dans cette intention malpropre — et ils le faisaient même avec un sentiment de piété, comme s'il s'agissait de la plus généreuse des manifestations humanitaires.

« Puisque nous avons abordé ce sujet, permettez-moi, cher docteur, de faire une légère digression pour vous rapporter les sages et intéressantes réflexions de mon oncle, le mullah, sur les causes de ce fléau de la civilisation contemporaine.

« Un jour que nous causions tous deux, pendant le Ramadan, en attendant l'appel du mullah du district annonçant l'heure du repas, nous en vînmes à parler de ce « fléau » humain, et mon oncle me dit entre autres :

« Vous avez tort d'accuser et de mépriser les femmes « de cette sorte.

« La plupart d'entre elles ne sont pas personnellement

« coupables de leur triste destin ; les vrais coupables sont « leurs parents, maris ou tuteurs.

« Oui certes, les seuls à blâmer et à mépriser sont leurs « parents, maris ou tuteurs, qui, pendant la période de « leur âge préparatoire à l'être adulte, alors qu'elles ne « possèdent pas encore leur propre bon sens, les laissent « devenir la proie d'une propriété nommée paresse.

« Bien qu'à cet âge la paresse ne soit qu'automatique et « que ces jeunes personnes n'aient pas de grands efforts « à faire pour la dominer, ce qui leur permet, lors- « qu'elles acquièrent leur propre bon sens, d'empêcher « cette paresse de prendre pleine possession d'elles, cepen- « dant, conformément à des résultats indépendants de « notre volonté et dérivant des lois cosmiques, l'organi- « sation psychique des femmes est telle que, dans toutes « leurs initiatives et leurs bonnes manifestations, le prin- « cipe actif doit infailliblement intervenir.

« Or, par la faute de diverses idées propres à la civili- « sation actuelle sur le « droit des femmes », illustrées « par des slogans tels que « vote des femmes », « égalité « de droits », « égalité de conditions » — idées naïves « aux yeux de tout homme ayant vécu sa vie de manière « normale, mais qui sont inconsciemment acceptées par la « plupart des hommes contemporains — ces malheureuses « femmes, qui ne sont même pas complètement préparées « à être un jour des mères, ne trouvent pas auprès d'elles, « pendant les premières années de leur vie adulte, les « indispensables sources de principe actif, conformes aux « lois, qu'auraient dû être leurs parents ou tuteurs, puis « leurs maris, auxquels incombe la responsabilité dès « l'instant du mariage. Elles sont dès lors livrées au « processus intensif d'imagination et d'enthousiasme propre « à cet âge transitoire, processus conforme aux lois, et « prévu par la Nature en vue d'une meilleure réalisation « de données favorisant le développement de leur bon « sens, en sorte que la paresse automatique s'insinue peu

« à peu en leur essence et devient chez elles un besoin « de plus en plus exigeant.

« Une telle femme ne voudra évidemment pas remplir « les obligations d'une véritable « femme-mère », et « comme la prostitution lui permet de ne rien faire, et « même d'éprouver de grandes jouissances, il se forme « peu à peu en sa nature, ainsi que dans le « conscient « passif » qui lui est propre, une tendance irrésistible à « devenir une « femme-femelle ».

« Mais comme les données dévolues à toute femme « pour susciter en elle l'impulsion de « pudeur » ne « s'atrophient pas tout de suite dans l'instinct de ces « « femmes-femelles », et qu'aucune d'elles, malgré tout « le désir mental qu'elle en a, ne peut supporter de « devenir une prostituée dans son pays natal, chacune « s'efforce, instinctivement et à demi consciemment, de « s'en aller loin de sa patrie, pour s'adonner sans réserve, « en toute quiétude, à une profession qui ne lui apportera « guère que de l'agrément.

« Quant à l'extension que prend aujourd'hui sur la « terre entière cette calamité humaine, elle tient à mon « avis au seul fait que de nombreux hommes éprouvent « tout comme ces jeunes femmes, futures prostituées, et « pour des raisons similaires, un « besoin organique « essentiel de ne rien faire que jouir ». Et l'une des « formes sous lesquelles ces « pourris » contemporains « satisfont leur criminel besoin consiste à séduire ces « femmes, puis à faciliter leur départ pour quelque pays « étranger.

« Nombre de personnes sensées ont déjà pu observer « que ces êtres des deux sexes, victimes de la même « maladie, se recherchent toujours, consciemment ou ins- « tinctivement, et finissent toujours par se rencontrer, « justifiant une fois de plus le vieux proverbe « un filou « en reconnaît un autre de loin »...

« Or, mon cher docteur, pour toutes ces raisons, si bien

comprises par mon sage oncle le mullah, quantité de femmes prostituées, dans les années qui suivirent, passèrent en Perse, venant de divers autres pays.

« Mais en raison de l'attitude instinctive acquise au cours des siècles par les femmes persanes, sans distinction de culte, quant à la moralité et à la patriarcalité des traditions familiales, ces femmes étrangères se trouvèrent dans l'impossibilité de se mêler à la masse des femmes persanes, et depuis lors il y eut chez nous les deux catégories de femmes dont je vous ai parlé.

« Comme la plupart de ces femmes étrangères vivaient en toute liberté parmi nous et se montraient partout, dans les marchés et autres lieux publics, elles attiraient très souvent les regards de nos Persans pendant ce qu'on appelle le « fonctionnement du centre de gravité sexuel », si bien qu'il se forma peu à peu en eux, de manière inconsciente bien entendu, à côté de l'attitude à l'égard de la femme « en tant que mère », une autre attitude envers la femme, regardée comme une simple femelle.

« La propriété d'observer ces deux attitudes bien définies envers les femmes, passant par hérédité de génération en génération, finit par s'enraciner à tel point en eux que non seulement nos Persans reconnaissent aujourd'hui ces deux catégories de femmes d'après leur aspect, comme on distingue un homme d'un mouton, d'un chien, d'un âne, etc... mais qu'ils ont même acquis quelque chose qui d'instinct les empêche de prendre l'une pour l'autre deux femmes de catégories différentes.

« Je pouvais moi-même reconnaître à distance, sans jamais me tromper, la sorte de femme qui passait. Mais avec la meilleure volonté du monde, je serais bien incapable de vous expliquer maintenant à quoi je les distinguais : était-ce à leur démarche, ou à quelque autre signe ? Le fait est que je les distinguais infailliblement, bien que ces deux catégories de femmes portent les mêmes voiles.

« Et tout Persan normal — je veux dire tant qu'il ne

tombe pas sous l'influence du « tambak », de l'alcool ou de l'opium, dont la consommation s'est malheureusement de plus en plus répandue ces derniers temps parmi les nôtres — peut toujours dire sans erreur quelle femme est une « femme-mère » et quelle autre est une « femme-femelle », c'est-à-dire une « prostituée ».

« Chez nous, la « femme-mère », à quelque religion qu'elle appartienne, et en dehors de toute relation familiale ou personnelle, est regardée par tout Persan normal comme une véritable sœur, tandis que les femmes de la seconde catégorie ne sont pour lui que de simples animaux provoquant inévitablement un sentiment de dégoût.

« La capacité d'un tel comportement instinctif à l'égard des femmes est très forte chez nous, et ne dépend absolument pas de notre conscient.

« Par exemple, imaginez que, pour une raison quelconque, la plus jeune et la plus belle femme de Perse se trouve par hasard dans le même lit qu'un homme de son propre district, cet homme, s'il n'est pas tombé, je le répète, sous l'influence de l'opium ou de l'alcool, sera organiquement incapable, même s'il en a l'intention bien arrêtée, de la traiter comme une femelle.

« Il traitera cette femme comme sa propre sœur, au point que si elle manifestait une « action organique » envers lui, il ne l'en plaindrait que davantage, la considérant comme « possédée d'une force impure », et il ferait tout son possible pour l'aider à conjurer le danger.

« Ce même Persan, s'il est dans son état normal, ne pourra d'ailleurs pas davantage traiter une femme de la seconde catégorie, c'est-à-dire une prostituée, comme une « femme-femelle », car aussi belle et aussi jeune qu'elle soit, il ressentira invinciblement envers elle une répugnance organique ; et il ne pourra la traiter comme femme que s'il introduit dans son organisme les produits enivrants, funestes à l'homme, que j'ai cités.

« Or, mon cher docteur, j'ai vécu en Perse jusqu'à

l'âge de vingt ans, dans le respect de ces mœurs et de ces traditions, comme tout Persan normal.

« A vingt ans, je reçus en héritage des actions, qui firent de moi l'associé d'une importante maison de commerce, spécialisée dans l'exportation des fruits secs persans en divers pays d'Europe.

« Par un concours de circonstances indépendant de ma volonté, ma position dans cette maison de commerce s'améliora, et je devins son représentant général dans les pays du continent d'Europe où elle exportait ses fruits.

« Je me rendis tout d'abord en Russie, puis en Allemagne, en Italie, et en d'autres pays européens, et pour finir voilà déjà sept ans que je vis en France.

« Dans la vie d'aucun de ces pays étrangers n'existe une démarcation aussi nette entre ces deux types de femme, la « femme-mère » et la « femme-prostituée », que celle que j'ai vue et sentie dans ma patrie durant toute ma jeunesse.

« Partout chez eux, l'attitude que les hommes observent envers les femmes est purement mentale, c'est-à-dire imaginaire, et non pas organique.

« Ici, par exemple, aussi souvent que sa femme le trompe, jamais un mari ne saura qu'elle lui est infidèle s'il ne le voit pas ou s'il n'en entend pas parler.

« Au lieu que chez nous, en Perse, sans l'avoir vu ni appris, un mari sent d'instinct que sa femme lui est infidèle ; et de même, la femme sentira toujours la moindre infidélité de son mari.

« Quelques savants du continent d'Europe se sont même livrés chez nous, tout récemment, à des investigations spéciales très sérieuses au sujet de cette sensation instinctive particulière.

« Comme j'eus l'occasion de l'apprendre, ils en sont venus à la conclusion que, dans les pays où règnent la « polyandrie » ou la « polygamie », c'est-à-dire où les mœurs locales autorisent « plusieurs maris » ou « plusieurs

femmes », les époux acquièrent une disposition « organo-psychique » particulière dans leurs relations mutuelles.

« Une telle disposition organo-psychique existe aussi chez nous autres, Persans, puisque nous sommes, comme vous le savez, des adeptes de la religion musulmane, et pratiquons par conséquent la polygamie, c'est-à-dire que la loi autorise chaque homme à posséder jusqu'à sept femmes.

« Et cette particularité se manifeste de telle sorte qu'une femme légitime n'éprouve jamais le sentiment de l'infidélité de son mari tant qu'il s'agit des autres femmes légitimes.

« Ce sentiment n'apparaît en elle que lorsque son mari la trompe avec une femme étrangère.

« Ce n'est guère qu'aujourd'hui, mon cher docteur, après avoir vécu en Europe et vu tout ce qui s'y passe entre époux, que j'apprécie pleinement notre coutume de la polygamie, établie de manière si sensée et si salutaire pour les hommes comme pour les femmes.

« Bien que chez nous tout homme puisse avoir plusieurs femmes et non une seule, comme c'est le cas en Europe, où la foi chrétienne, qui n'en tolère qu'une, est prédominante, comment comparer l'honnêteté et la conscience qu'apportent les Persans dans leur comportement à l'égard de leurs femmes, avec celles dont font preuve les maris européens dans leur comportement envers leur unique femme, et envers leur famille en général ?

« Regardez donc autour de vous, et voyez ce qui s'y passe.

« Observez seulement les salles de ce Grand Café où, à côté des prostituées professionnelles et des « gigolos » qui sont ici à demeure, des centaines d'hommes et de femmes, assis à de petites tables, conversent gaiement entre eux.

« A première vue, vous diriez de ces hommes et de ces femmes que ce sont là des couples de gens mariés,

venus pour visiter Paris, ou pour quelque affaire de famille.

« En réalité, il est presque certain que dans toutes les salles de ce Grand Café pas un seul de ces couples d'hommes et de femmes qui bavardent si gaiement avant d'aller ensemble à l'hôtel n'est un couple d'époux légitimes, bien que, d'après leurs papiers, chacun d'eux soit le mari ou la femme légitime de quelqu'un.

« Tandis que ces hommes et ces femmes bavardent ici, leurs « légitimes moitiés » restées à la maison, en province, s'imaginent sans doute et racontent à leurs connaissances que leur « femme légitime » ou leur « mari légitime » est parti pour Paris, capitale du monde, faire des achats très importants pour leur famille, ou voir une personne qui sera très utile à la famille, ou autre chose dans ce goût-là.

« Alors qu'en fait, pour venir ici, ces oiseaux de passage ont usé de subterfuges pendant l'année entière et inventé toutes sortes d'histoires destinées à convaincre leurs légitimes moitiés de la nécessité de leur voyage. Et maintenant qu'ils sont là, en compagnie de fourbes et d'intrigants de leur genre, ils s'évertuent de concert, au nom de Sainte Hyménée et pour sa plus grande gloire, avec l'art consommé auquel atteint en cette matière la haute civilisation contemporaine, à orner le front de leurs légitimes moitiés, restées au foyer, de « cornes artistiques » aussi grandes qu'il se peut.

« En Europe, la vie de famille est établie de telle manière que si vous rencontrez un homme en compagnie d'une femme, et que pendant leur conversation vous remarquez dans leurs voix certaines notes gaies, tandis qu'un sourire apparaît sur leurs visages, vous pouvez être tout à fait sûr qu'ils apporteront tous leurs soins, s'ils ne l'ont déjà fait, à gratifier leur « légitime moitié » de la plus grande et de la plus magnifique paire de cornes.

« Aussi tout homme tant soit peu rusé passe-t-il ici

pour un très honnête mari et un « patriarcal père de famille ».

« Peu importe à son entourage que cet « honnête » et « patriarcal » père de famille ait en même temps — si ses moyens, bien entendu, le lui permettent — autant de « maîtresses » qu'il en veut ; au contraire, on lui en témoignera même, à l'ordinaire, plus de respect qu'aux hommes qui sont incapables d'avoir la moindre maîtresse.

« Les « honnêtes maris » qui possèdent quelque fortune ont en général, en dehors de leur unique femme légitime, non pas sept, mais parfois jusqu'à sept fois sept « femmes illégitimes ».

« Et ceux des maris européens qui n'ont pas les moyens d'entretenir plusieurs « femmes illégitimes » en plus de leur « légitime moitié » passent presque tout leur temps à « baver de convoitise », comme on dit, c'est-à-dire que tout le long du jour ils suivent et « dévorent des yeux » toutes les femmes qui passent.

« Autrement dit, ils trompent toute la journée leur unique « femme légitime », en pensée et en sentiment, un nombre incalculable de fois.

« Chez nous, en Perse, bien que les hommes puissent avoir jusqu'à sept femmes légitimes, leurs pensées et leurs sentiments sont nuit et jour occupés à organiser le mieux possible la vie intérieure et extérieure de leurs différentes femmes légitimes.

« Ces dernières, à leur tour, leur sont profondément dévouées, et s'efforcent nuit et jour, de toute leur âme, de les aider dans leurs obligations de vie.

« Ici, les relations intérieures entre époux se valent : de même que la vie intérieure du mari est presque tout entière accaparée par la trahison envers son unique femme légitime, de son côté la vie intérieure de cette unique femme légitime, dès le premier jour de leur union, s'évade à jamais loin de la famille.

« A l'ordinaire, la femme européenne, dès le jour de

son mariage, considère son mari, dans son for intérieur, comme son « bien personnel ».

« Après la première nuit, se croyant désormais assurée de sa propriété, elle consacre toute sa vie intérieure à poursuivre ce « quelque chose » qui constitue l'idéal incertain dont s'éprennent dès l'enfance les demoiselles européennes, grâce à cette fameuse « éducation » qu'imaginent à leur intention, avec toujours plus de raffinement, certains écrivains malhonnêtes de là-bas.

« Pendant mon séjour dans ces pays européens j'ai observé que dans l'être des femmes ne se forme plus rien de ce qui devrait constamment maintenir, chez elles comme chez les nôtres, ce qu'on appelle la « pudeur organique », ou tout au moins une tendance à cette pudeur, sentiment sur lequel repose, selon moi, le « devoir féminin », et qui les aide à s'abstenir instinctivement des actions qui rendent les femmes immorales.

« C'est pourquoi, chaque fois que l'occasion s'en présente, toute femme d'ici peut facilement, sans en souffrir, et sans aucun remords de conscience, tromper son mari.

« Selon moi, c'est l'absence de cette pudeur chez les Européennes qui a peu à peu aboli la frontière qui sépare la « femme-mère » de la « femme-prostituée » ; aujourd'hui, ces deux catégories de femmes n'en font plus qu'une depuis longtemps, et les hommes ne divisent plus les femmes de cette manière, ni en pensée ni en sentiment, comme le fait presque chaque Persan.

« Actuellement, ici, on ne peut distinguer la « femme-mère » de la « femme-femelle » que si l'on voit de ses propres yeux toutes ses manifestations.

« Dans les conditions européennes de vie familiale, l'absence de l'institution bienfaisante de la polygamie — institution qui aurait dû, à mon avis, être introduite ici depuis longtemps, ne serait-ce que pour cette simple raison que, selon les statistiques, le nombre de femmes y dépasse

de beaucoup celui des hommes — donne lieu à des milliers d'autres ennuis et inconvénients qui pourraient fort bien ne pas exister.

« Ainsi donc, très honoré docteur, la principale cause du second de mes vices est que je grandis et fus éduqué selon des traditions morales diamétralement opposées aux mœurs d'ici, et que je vins en Europe à l'âge où les passions animales sont particulièrement bouillonnantes en l'homme. Tout mon malheur fut en somme d'arriver en Europe très jeune, et d'y être considéré comme très beau. Mon type de Levantin me valut d'être l'objet d'une chasse opiniâtre de la part de quantité de jeunes femmes, pour lesquelles je représentais un type de mâle très original.

« Elles me firent la chasse comme à un gibier rare.

« Et j'étais vraiment pour elles un « gibier rare », en raison de la gentillesse et de la courtoisie qui s'étaient développées en moi dès l'enfance à l'égard de nos « femmes-mères » persanes.

« A mon arrivée ici, je continuai tout naturellement, et sans m'en rendre compte, à témoigner aux femmes la même gentillesse et la même courtoisie.

« Au début, lors de mes rencontres avec les femmes européennes, nous ne faisions que parler — le plus souvent de la civilisation contemporaine et de notre civilisation persane soi-disant arriérée. Mais un jour, sous l'influence de l'alcool, dont je faisais déjà un usage excessif, je tombai pour la première fois, c'est-à-dire que, pour un futur père de famille responsable, je me conduisis d'une manière honteuse.

« Bien qu'il m'en coutât de grandes souffrances et des remords de conscience, l'influence de mon entourage, combinée à l'action de l'alcool, me força bientôt à tomber pour la seconde fois. Puis je ne fis que descendre la pente, si bien que, sous ce rapport, je suis devenu aujourd'hui le plus malpropre des animaux.

« Parfois, ces derniers temps, quand il m'arrive d'être

tout à fait libre de l'action de l'alcool, j'éprouve moralement une grande angoisse et je me déteste de tout mon être ; à ces moments-là, je me dépêche d'ingurgiter de l'alcool, pour tout oublier et mettre un terme à ma souffrance.

« Après avoir vécu cette vie monstrueuse dans divers pays européens, je finis par me fixer à Paris, la ville où, des quatre coins du monde, des femmes viennent dans l'intention manifeste de « faire pousser des cornes » sur le front de leurs légitimes époux.

« A Paris, je m'adonnai entièrement à ces deux vices humains, l'alcool et la « chasse aux jupons », suivant votre expression. Je me mis à courir de droite et de gauche, sans le moindre discernement ; et maintenant, assouvir ces deux vices est devenu pour moi plus indispensable que satisfaire ma faim.

« Voilà ce qu'a été ma vie jusqu'à ce jour. Ce qui m'attend plus tard, je n'en sais rien, et je ne veux pas le savoir.

« Je m'efforce d'ailleurs toujours de lutter contre moi-même pour n'y plus penser. »

Ayant dit, il soupira profondément et baissa la tête d'un air accablé. Je lui demandai :

— Mais dites-moi, je vous prie, ne craignez-vous point d'être infecté par les terribles maladies dont sont atteintes la plupart des femmes que poursuivent les « coureurs de jupons » tels que vous ?

A cette question, il eut un nouveau soupir, se tut quelques instants, et reprit :

— Eh bien, très cher et très estimé docteur, j'ai beaucoup réfléchi à ce problème pendant ces dernières années ; il est même devenu pour moi l'objet d'un tel intérêt que grâce à lui ma misérable vie intérieure a pu malgré tout s'écouler de façon plus ou moins supportable.

« Je pense qu'en votre qualité de médecin cela vous intéressera de savoir comment et pourquoi cette question

m'a tant captivé il y a quelques années, et à quelles conclusions m'amenèrent les observations et les études très sérieuses que je fis, chaque fois que je revenais à un état à peu près normal.

« Il y a cinq ans, je passai par une telle dépression nerveuse que l'alcool n'agissait presque plus sur moi et ne suffisait plus à apaiser mon état psychique.

« Pendant cette période, il m'arriva souvent de rencontrer des amis et des camarades qui discutaient beaucoup entre eux des maladies honteuses et de la facilité avec laquelle on les contractait.

« Ces conversations me mirent en garde, et je devins peu à peu aussi timoré que certaines femmes hystériques.

« Je me disais qu'étant presque toujours en état d'ivresse, je n'avais jamais affaire qu'à ces femmes contagieuses, et que si jusque-là je ne présentais encore aucun symptôme évident de ces maladies, selon toute probabilité je portais déjà le germe de l'une d'elles.

« Je décidai donc de m'adresser à divers spécialistes, afin de savoir de quelle maladie je pouvais bien être atteint.

« Aucun de ces spécialistes ne me trouva quoi que ce soit, mais je n'en continuai pas moins à m'inquiéter, car ma peur des maladies aussi bien que le simple bon sens entretenaient ma conviction que je devais déjà être contaminé.

« Je résolus de ne regarder à aucune dépense et d'appeler en consultation plusieurs spécialistes, choisis parmi les célébrités de toute l'Europe. Je pouvais d'ailleurs me le permettre, pour cette raison que, la guerre mondiale ayant partout interrompu les communications et les prix ayant monté en flèche, notre maison de commerce, grâce aux grandes réserves de fruits secs de tous ses entrepôts, fit cette année-là des profits considérables, et qu'il m'échut en partage une somme assez rondelette.

« Les grands spécialistes européens que j'avais convoqués,

après s'être livrés à des investigations très « détaillées » et des analyses chimiques dont ils ont le secret, me déclarèrent d'une seule voix que mon organisme ne présentait pas la moindre trace de maladie vénérienne.

« Leurs conclusions apaisèrent les craintes que j'avais ressenties. Mais elles développèrent en moi un sentiment de curiosité et un intérêt si intenses pour cette question, que dès lors la recherche de sa solution devint une véritable manie, une sorte d'« idée fixe ».

« C'est à partir de ce moment que j'entrepris sur les maladies vénériennes des études et des observations très sérieuses ; ces recherches animèrent ma « vie misérable » et lui donnèrent un sens.

« Pendant cette période de ma vie, je ne cessais de me livrer à ces études et observations avec tout mon vrai « moi » intérieur — que je fusse ivre, à moitié ivre ou à jeun.

« Je me mis, entre autres, à lire avec avidité toutes sortes d'ouvrages traitant de ces maladies ; je lus, par exemple, presque toute la littérature française et allemande consacrée à ce sujet.

« Il m'était d'ailleurs facile de le faire, puisque, comme vous pouvez le constater, je possède si bien la langue française qu'on imaginerait difficilement que je ne suis pas un pur intellectuel français. Il en va de même pour la langue allemande, car j'ai vécu pas mal de temps en Allemagne, étudiant par ennui, à mes heures libres, la langue et la littérature du pays.

« Aussi me fut-il possible, lorsque je m'intéressai à cette question, de prendre connaissance de tout ce que la civilisation contemporaine a accumulé de savoir sur les maladies vénériennes.

« Dans ces livres, il était donné des centaines de théories et des centaines d'hypothèses sur les causes de ces maladies ; mais il n'y avait pas une seule explication vraiment convaincante sur la raison pour laquelle certaines

personnes sont contaminées, alors que d'autres ne le sont pas.

« Et je me convainquis bientôt que les sciences existant actuellement en Europe ne me l'apprendraient pas.

« Toute cette littérature — sans compter, bien entendu, la multitude d'épais « ouvrages scientifiques » dont le contenu prouve immédiatement à toute personne plus ou moins normale qu'ils ont été écrits par des « profanes arrondis », c'est-à-dire des gens qui ne savent rien d'aucune maladie humaine — me donna la certitude que les hommes sont atteints de maladies vénériennes du seul fait de leur malpropreté.

« Une fois arrivé à cette conclusion catégorique, il ne me resta plus qu'à concentrer toute mon attention afin de rechercher en quoi pouvait bien consister ma propreté personnelle pour m'avoir ainsi protégé jusqu'à présent de toute infection.

« Je me mis à réfléchir de la manière suivante :

« Je ne m'habille pas plus proprement que tous ceux qui vivent ici, en Europe. Comme tout le monde, chaque matin, je me lave la figure et les mains. Et comme tout le monde, semble-t-il, je me suis fait une règle d'aller au bain turc une fois par semaine... Bref, j'eus beau passer en revue toutes mes habitudes, je ne trouvai rien qui puisse faire de moi une exception sous ce rapport. Et cependant le fait était là : avec ma vie monstrueuse je courais tous les risques d'être contaminé.

« A partir de ce moment-là mes pensées s'appuyèrent sur deux convictions impartiales, déjà tout à fait enracinées en moi : la première, que celui qui a des relations avec de telles femmes doit tôt ou tard être contaminé, et la seconde, que la propreté seule protège l'homme de toute infection.

« Je continuai à réfléchir ainsi pendant presque toute une semaine, jusqu'à ce que je me rappelle soudain une habitude que j'avais toujours soigneusement cachée à mes

connaissances européennes, habitude à laquelle nous donnons en Perse le nom d'« abdest ».

« L'usage de l'abdest, ou, comme on le dit encore, des « ablutions », occupe chez nous, en Perse, l'une des premières places parmi les coutumes du pays.

« A vrai dire, tout adepte de la religion islamique est censé se conformer à cet usage, mais seuls les Musulmans de secte shiite le suivent rigoureusement. Et comme presque tous les Persans sont de secte shiite, cette coutume n'est nulle part aussi répandue que chez nous.

« La coutume de l'abdest consiste, pour tout Persan shiite, aussi bien de sexe féminin que de sexe masculin, à se laver obligatoirement les organes sexuels après chaque visite aux « water-closets ». A cette fin, chaque famille possède certains ustensiles spéciaux, des cruches de forme particulière nommées « ibrh », qu'elle considère comme des attributs indispensables. Et plus la famille est riche, plus elle doit posséder d'« ibrhs », attendu qu'une de ces cruches doit sans faute être mise à la disposition de tout nouvel invité, dès son arrivée.

« J'avais été, moi aussi, soumis à cette coutume dès la plus tendre enfance, et elle pénétra peu à peu à tel point dans ma vie quotidienne, que même lorsque j'arrivai en Europe, où elle fait totalement défaut, je ne pus passer un seul jour sans faire ces « ablutions ».

« Il m'est en effet beaucoup plus facile de rester sans me laver la figure, même après le mal de tête qui suit l'ivresse, que de ne pas laver à l'eau froide certaines parties de mon corps, après avoir été aux « water-closets ».

« Depuis que je suis en Europe, il me faut supporter, du fait de cette habitude, quantité de désagréments, au point que j'ai dû renoncer à tout le confort moderne dont j'aurais pu disposer.

« Par exemple, vivant en ce moment à Paris, ma situation matérielle me donnerait la possibilité d'habiter le meilleur hôtel, avec tout le confort moderne. Eh bien

cette habitude ne me permet pas de le faire : je suis forcé de vivre dans quelque sale hôtel éloigné du centre et de tous les endroits où je dois me rendre chaque jour.

« L'hôtel où je vis actuellement présente une seule et unique commodité essentielle pour moi. Elle consiste en ce que la maison, de construction ancienne, possède encore des cabinets « vieux modèle », au lieu de ces nouvelles inventions américaines. Ce vieux système de cabinets est justement celui qui convient le mieux à mon habitude.

« Qui sait ? Peut-être même ai-je choisi à demi consciemment la France comme lieu de résidence principale pour la seule raison que l'on y trouve encore, en province surtout, des cabinets vieux modèle, du même système que chez nous.

« Dans les autres pays d'Europe, ces « cabinets à la turque », comme ils disent, n'existent déjà presque plus. On leur substitue de plus en plus le système américain, comportant de « confortables sièges d'aisance » bien cirés, sur lesquels je ne pourrais guère faire autre chose que me prélasser en lisant leur fameux livre intitulé « Décaméron ».

« Et c'est ainsi, mon cher docteur, qu'en me rappelant soudain cette habitude je compris aussitôt que si, jusqu'à présent, j'avais évité ces vilaines maladies, je le devais sans aucun doute à ce seul fait que je lavais fréquemment à l'eau froide mes organes sexuels. »

Après ces explications, ce jeune et sympathique Persan leva les mains au ciel et dit de tout son être :

« Bénie soit dans tous les siècles des siècles la mémoire de ceux qui créèrent pour nous cette bienfaisante coutume. »

Puis il se tut et considéra longuement, pensivement, un groupe d'Américains assis non loin de nous, qui se disputaient pour savoir si les femmes s'habillent mieux en Angleterre ou chez eux.

Et soudain, il se tourna vers moi et me dit :

« Très cher et très estimé docteur ! Depuis que j'ai fait

votre connaissance j'ai pu me convaincre que vous étiez un homme très instruit, et même très cultivé.

« Peut-être aurez-vous la bonté de me donner votre opinion pour m'aider à résoudre un problème qui, ces dernières années, ne cesse d'éveiller ma curiosité dans les moments où je ne bois pas, et empêche mes pensées de s'écouler paisiblement.

« Je ne puis comprendre comment, depuis que je vis en Europe, parmi les adeptes d'une religion confessée par la moitié de l'humanité, ou presque, je n'ai pas encore rencontré une seule bonne coutume dans leur vie ordinaire, tandis que chez nous, qui suivons la religion musulmane, il y en a tant d'excellentes !

« A quoi cela tient-il ? Quelle en est la raison ?

« Est-il possible que les fondateurs de cette grande religion n'aient institué aucune règle sensée pour la vie ordinaire de ses adeptes ? »

Or, mon enfant, comme au cours de nos relations ce jeune Persan avait gagné ma sympathie, je ne pouvais refuser de répondre à sa question ; je résolus donc de lui donner quelques explications, mais bien entendu sous une forme telle qu'il ne puisse même pas soupçonner qui j'étais ni quelle était ma véritable nature.

Et je lui répondis :

« Vous dites que la religion à laquelle appartient une des moitiés de l'humanité — vous voulez probablement parler de la « religion chrétienne » — ne comporte pas d'aussi bonnes coutumes que la vôtre, la religion musulmane ?

« Comment cela ? Au contraire ! Cette religion a suscité un bien plus grand nombre de bonnes coutumes que toutes celles qui existent aujourd'hui : pas un seul des enseignements religieux de l'antiquité n'a donné autant de règles excellentes pour la vie quotidienne ordinaire que celui sur lequel fut fondée cette « religion chrétienne ».

« Mais que les adeptes de cette grande religion, surtout

ceux qu'on appelait au Moyen Age les « Pères de l'Eglise », aient peu à peu traité cet enseignement comme « Barbe-Bleue » traita ses femmes — c'est-à-dire l'aient torturé au point d'en faire disparaître tout le charme et toute la beauté — cela, c'est une autre question.

« Je dois vous dire qu'en général toutes les grandes religions authentiques existant encore de nos jours — et qui furent créées, comme l'histoire elle-même en fait foi, par des hommes qui avaient tous atteint le même degré de perfectionnement sous le rapport de la raison pure — furent basées sur les mêmes vérités.

« Les seules différences entre ces religions tiennent aux indications précises qu'elles donnent en vue de l'accomplissement de certains détails relatifs à leurs rites. Et ces différences viennent de la manière dont chacun des grands fondateurs adapta à dessein ces indications au niveau de perfectionnement intellectuel des hommes de son époque.

« A la base de toute doctrine sur laquelle se fonde une nouvelle religion, on trouve toujours des dogmes appartenant aux religions antérieures, et déjà solidement fixés auparavant dans la vie des hommes.

« Ainsi se trouve pleinement justifiée une sentence qui nous vient des temps les plus reculés : « Il ne peut rien y avoir de nouveau sous la lune ».

« Dans chaque doctrine religieuse, comme je viens de le dire, les seules choses nouvelles sont les petits détails que ses fondateurs y introduisent à dessein en les adaptant au niveau de perfectionnement intellectuel des hommes de leur époque.

« C'est ainsi que l'enseignement sur lequel est basée la religion chrétienne repose presque tout entier sur une grande doctrine antérieure, qui se nomme aujourd'hui le judaïsme, et qui comptait jadis, elle aussi, des adeptes dans une large partie du monde.

« Les grands fondateurs de la religion chrétienne, ayant pris pour base la doctrine judaïque, n'en modifièrent que

les détails extérieurs, pour les conformer au niveau des esprits des « contemporains de Jésus-Christ ». Et de fait, ils prévirent avec bonheur tout ce qui était réellement nécessaire au bien des hommes.

« Ils avaient envisagé des dispositions tant pour l'âme que pour le corps, et avaient même donné toutes les indications indispensables à une existence paisible et heureuse. Tout cela avec une sagesse sans précédent, afin que cette religion fut toujours adaptée aux hommes, jusque dans un avenir éloigné.

« Si l'enseignement de cette religion n'avait pas été altéré, il aurait peut-être même pu convenir aux hommes contemporains, que notre Mullah Nassr Eddin définit ainsi : « Ils ne sourcilleront que si vous leur enfoncez une poutre dans l'œil ».

« Avec les nouvelles instructions spécialement prévues pour la vie ordinaire, qui répondaient aux besoins des contemporains de Jésus-Christ, passèrent à l'origine, dans cette religion chrétienne, quantité d'excellentes coutumes déjà solidement fixées dans la vie des adeptes de la religion judaïque.

« Même vos bonnes coutumes, comme celle de « souniate » ou « circoncision », que la religion musulmane a empruntées à la religion juive, existaient elles aussi dans la religion chrétienne primitive. A l'origine elles étaient obligatoires et tous les adeptes les observaient strictement ; ce n'est que plus tard, on ne sait pourquoi, qu'elles disparurent soudain de cette religion.

« Si vous le voulez, mon jeune ami, je vous raconterai en détail l'histoire de la coutume de souniate depuis son apparition, et vous comprendrez pourquoi la religion juive comportait un usage aussi bienfaisant pour la santé et la vie normale des hommes, et comment, l'enseignement de cette religion ayant été pris pour base de la religion chrétienne, cet usage ne pouvait manquer d'être intégré au processus de vie ordinaire de ses adeptes.

« Cette coutume que vous nommez « souniate » fut créée et introduite dans la doctrine judaïque par le grand Moïse.

« Quant à la raison pour laquelle il l'introduisit dans la religion du peuple juif, j'en pris connaissance grâce à un antique manuscrit chaldéen.

« Ce manuscrit relatait que le grand Moïse, du temps où il conduisait le peuple juif de la terre d'Egypte à la terre de Chanaan, s'aperçut un jour que parmi les enfants et les adolescents de ce peuple qui lui avait été confié d'En-Haut était fortement répandue une maladie alors appelée « mourdourten », et que nos contemporains nomment « onanisme ».

« Toujours selon ce manuscrit, le grand Moïse s'en montra fort inquiet et se livra à des observations très attentives en vue de découvrir la cause de ce mal et le moyen de le déraciner.

« A la suite de ses recherches, cet incomparable sage écrivit un livre intitulé « Toukha tess naloul pan », ce qui signifie en langue moderne « Quintessence de mes réflexions ».

« Je pris également connaissance de ce livre remarquable.

« Au début des explications sur la maladie « mourdourten » il y était dit, entre autres, que la Grande Nature avait amené l'organisme des hommes à une perfection telle que chaque organe était pourvu de moyens de défense contre toute atteinte du dehors, et que par conséquent, si certains organes fonctionnaient de manière incorrecte chez les hommes, la faute en était toujours aux hommes eux-mêmes, du fait des conditions de vie journalière qu'ils avaient établies.

« Quant à l'origine de la maladie mourdourten chez les enfants, il était dit au chapitre six, verset onze, de ce livre sans pareil, que les enfants contractaient cette maladie pour la raison suivante :

« Parmi les substances bien définies qu'élabore l'organisme humain et qu'il rejette sans cesse comme superflues s'en trouve une qui porte le nom de « koulnâbo ».

« Cette substance s'élabore dans l'organisme des êtres en vue de neutraliser d'autres substances, nécessaires au fonctionnement de leurs organes sexuels. Elle se constitue et participe au fonctionnement de ces organes peu après l'apparition de l'être, c'est-à-dire dès son enfance, et quel que soit son sexe.

« La Grande Nature a ordonné les choses de telle sorte que les résidus de cette substance, devenus inutiles, sont éliminés de l'organisme, chez les garçons, à l'endroit situé entre le « toulkhtotino » et le « sarnouonino », et chez les filles à l'endroit situé entre les « monts kartotakhniens ».

« Ce que ce livre incomparable appelle « toulkhtotino » et « sarnouonino » correspond à ces parties du « pénis » que la médecine contemporaine désigne respectivement sous les noms de « gland » et de « prépuce », et qui se trouvent à l'extrémité du membre génital chez les garçons. Les « monts kartotakhniens » qui, chez les filles, recouvrent le « clitoris », se nomment « labiae majores » et « labiae minores », ou « grandes et petites lèvres ».

« La substance « koulnâbo » n'a pas de nom dans la médecine contemporaine, car elle lui est totalement inconnue en tant que substance indépendante.

« La médecine moderne ne connaît que la masse générale de substances comprenant entre autres la substance « koulnâbo ».

« Cette masse, qu'elle nomme « smegma », est constituée de substances absolument hétérogènes sécrétées par diverses glandes n'ayant entre elles rien de commun, telles que : les glandes « sébacées », les glandes de Bartholin, les glandes de Cooper, les glandes nolniolniennes, et autres.

« L'élimination et la volatilisation des résidus de ces substances devraient s'effectuer, à ces endroits de l'organisme, grâce à toutes sortes de contacts accidentels, ainsi

qu'à divers mouvements se produisant dans l'atmosphère.

« Mais les vêtements que les hommes imaginèrent de porter, et qui n'étaient pas prévus par la Nature, empêchèrent ces facteurs de contribuer au processus d'élimination et de volatilisation de ces substances, ce qui entraîna les conséquences suivantes : ce koulnâbo, en séjournant longtemps dans ces endroits, y détermine un suintement, dont la substance constitue elle-même un milieu favorable à la multiplication des microbes existant dans l'atmosphère ou dans les « sphères subjectives » de tous les objets qui sont en contact direct avec les enfants. Ce processus de multiplication provoque chez les enfants, en ces endroits de l'organisme, ce qu'on appelle des « démangeaisons ».

« Ces démangeaisons forcent tout d'abord les enfants à se frotter et se gratter inconsciemment.

« Or, comme en ces endroits de l'organisme se trouvent concentrées toutes les terminaisons nerveuses créées par la Grande Nature en vue de la sensation particulière nécessaire à l'accomplissement du processus sacré d'elmouârno, qui apparaît chez les adultes vers la fin de l'accouplement, le fait de se frotter ou de se gratter — surtout pendant les périodes où s'effectue dans les organes des enfants un processus de préparation au futur fonctionnement sexuel — leur fait éprouver une certaine sensation agréable. Dès lors, sentant d'instinct quelle est l'action qui leur a procuré cette sensation agréable, ils se mettent à frotter ces endroits de leur propre initiative, alors même qu'ils ne ressentent aucune démangeaison. De sorte que les rangs des petits « mourdourtenistes » s'accroissent sur terre de jour en jour.

« Quant aux mesures prises par le grand Moïse pour déraciner ce mal, j'en pris connaissance non plus par le fameux et incomparable livre « Toukha tess naloul pan », mais par un très ancien papyrus.

« Le texte de ce papyrus laissait clairement entendre que le grand Moïse avait tiré une conclusion pratique des idées exposées dans le livre « Toukha tess naloul pan »

en créant pour son peuple deux rites religieux dont l'un s'appelait « sikt ner tchorn » et l'autre « tziel poutz kann ».

« Le « sikt ner tchorn » sacré fut spécialement créé pour les garçons, et le « tziel poutz kann » sacré pour les filles ; leur pratique était obligatoire.

« Le rite du « sikt ner tchorn » était identique à celui du « souniate » ; il consistait à sectionner chez les garçons le « vojiano » ou « frenum », ce qui libérait la tête du membre génital de la peau ou « prépuce » qui la recouvrait, laissant à celle-ci la possibilité de glisser en arrière.

« Comme le prouvent les informations qui nous sont parvenues des temps anciens — aussi bien d'ailleurs que notre propre bon sens — le grand Moïse, très expert en sciences médicales, voulait obtenir par cette opération que les substances accumulées en cet endroit s'éliminent d'elles-mêmes, mécaniquement, grâce à des contacts accidentels de toutes sortes, et cessent ainsi de provoquer cette pernicieuse démangeaison.

« L'étendue du savoir médical du grand Moïse est attestée par de nombreuses sources historiques ; celles-ci s'accordent à témoigner qu'il devait ses connaissances aux grands-prêtres dont il avait été l'élève pendant son séjour en Egypte, et qui tenaient eux-mêmes leur science de leurs ancêtres du continent Atlantide, ces premiers et derniers vrais savants de la Terre, membres de la société des Akhldannés.

« Les résultats bienfaisants des coutumes créées par le grand Moïse sont encore visibles aujourd'hui.

« En ce qui concerne la coutume de la circoncision, moi qui possède un excellent diagnostic, et qui sais discerner d'un coup d'œil sur le visage d'un homme quelle est la disharmonie dont souffre son organisme, je puis affirmer sans crainte que cette affreuse maladie infantile appelée « onanisme » ne se rencontre pour ainsi dire pas chez les enfants sur lesquels ce rituel a été accompli, alors que les

enfants dont les parents n'ont pas observé cette coutume y sont presque tous sujets.

« Certains d'entre ceux qui n'ont pas été soumis au rite de la circoncision échappent cependant à l'onanisme ; mais il s'agit de ces rares enfants dont les parents sont cultivés, dans toute l'acception du mot, et comprennent clairement que la possibilité ultérieure d'un penser normal chez leurs enfants dépendra exclusivement du fait qu'ils aient ou non souffert de cette maladie dans leur enfance ou leur adolescence.

« Ces parents cultivés n'ignorent en aucune façon que si leurs fils ou leurs filles éprouvent dans leur système nerveux, ne serait-ce qu'une fois, avant d'avoir atteint leur majorité, la sensation finale du processus « ouamonouanossinien », ils ne seront plus jamais capables d'une pensée normale quand ils seront adultes. Aussi ces parents considèrent-ils toujours comme leur première et principale obligation d'élever leurs enfants dans ce sens.

« Ils n'estiment pas, comme la plupart des parents actuels, que l'éducation des enfants ait pour unique objet de les contraindre à apprendre par cœur le plus grand nombre possible de poésies composées par des « psychopathes mourdourteniens » ou à savoir faire de belles révérences devant leurs amis et connaissances — car c'est malheureusement à cela que se limite toute l'éducation, selon les conceptions des hommes de notre temps.

« Ainsi donc, mon cher, très débauché et pourtant bien sympathique jeune homme...

« Ces deux rites, créés par le grand Moïse et introduits dans la vie ordinaire du peuple juif pour compenser l'invention funeste des vêtements — invention qui avait détruit les facteurs prévus par la Nature pour préserver ces organes de l'action funeste des substances qu'ils sécrétaient — furent transmis de génération en génération tant par les adeptes de la religion juive que par d'autres peuples qui les avaient repris sans presque rien y changer. Ce n'est

qu'après la mort du grand Salomon que la coutume « tziel poutz kann » cessa d'être observée par les adeptes de la religion juive ; seule la coutume « sikt ner tchorn » se maintint automatiquement chez eux et parvint même jusqu'aux représentants contemporains de cette race.

« Cette coutume, comme tant d'autres usages des anciens Juifs, passa dans la religion chrétienne ; ses adeptes l'observèrent tout d'abord scrupuleusement dans leur vie ordinaire, mais elle ne tarda pas à disparaître de cette religion encore nouvelle, et jamais plus on n'entendit parler d'elle.

« Oui certes, mon cher ami, si l'enseignement du divin Jésus-Christ avait été fidèlement respecté, sous sa forme originelle, la religion à laquelle il servit de base, et qui fut conçue avec une sagesse sans précédent, aurait été la meilleure de toutes les religions existantes, et même de toutes celles qui pourraient être fondées à l'avenir.

« Pour revenir à votre religion musulmane, en dehors de la coutume de la polygamie, elle ne comporte rien qu'on ne puisse retrouver dans les doctrines juive et chrétienne.

« La coutume de la polygamie, établie selon les déductions scientifiques du fameux savant arabe Naoulan-el-Aoûl, fut introduite dans la vie quotidienne des hommes après la fondation de la religion chrétienne.

« Votre religion apparut beaucoup plus tard. Ses fondateurs lui donnèrent à dessein une forme plus concise, car leur intention était de mettre l'accent sur certaines coutumes journalières.

« Et cela en raison de deux faits devenus évidents à cette époque : le déclin de la religion chrétienne, et la perte flagrante, chez les êtres ordinaires, de la capacité de « contemplation », seul état dans lequel peuvent être comprises les vérités exposées en détail dans les vrais enseignements religieux.

« Ayant remarqué ces faits, les grands créateurs de la religion musulmane décidèrent d'une part de simplifier

l'enseignement, d'autre part de mettre l'accent sur certaines coutumes, pour que l'existence quotidienne des adeptes de cette nouvelle religion, qui avaient perdu la capacité de contemplation et par conséquent la possibilité d'une compréhension consciente des vérités, puisse au moins se dérouler mécaniquement de manière à peu près supportable.

« C'est alors qu'ils instituèrent, en leur donnant une importance particulière, les coutumes de souniate, d'abdest et de polygamie, dont nous pouvons constater aujourd'hui encore les résultats bienfaisants.

« Par exemple, comme vous l'avez très justement remarqué vous-même, grâce à la circoncision et aux ablutions, nous observons chez les adeptes de cette religion l'absence presque complète d'« onanisme » et de certaines maladies vénériennes. D'autre part, grâce à la polygamie, la vie de famille s'appuie chez eux sur ce soutien mutuel psycho-organique qui fait presque totalement défaut aux adeptes contemporains de la religion chrétienne.

« De toutes les coutumes profitables qui avaient été introduites par les grands fondateurs de la religion chrétienne dans la vie de ses adeptes en vue de sauvegarder la santé et la moralité nécessaires à une existence heureuse, il n'est rien resté, si ce n'est le jeûne périodique, c'est-à-dire la coutume de s'abstenir, à différents moments de l'année, de consommer certains produits comestibles.

« D'ailleurs cette coutume bienfaisante, quand elle n'est pas encore complètement abandonnée, subit d'année en année de nouvelles altérations, car les adeptes de cette religion l'observent de telle manière qu'ils n'en retirent plus du tout le profit en vue duquel elle avait été instituée.

« Les changements intervenus dans le processus de jeûne sont des plus caractéristiques et constituent un excellent exemple de la manière dont toutes les bonnes coutumes chrétiennes se sont modifiées au cours des temps jusqu'à leur disparition définitive.

« La façon dont les « chrétiens orthodoxes russes » pratiquent aujourd'hui le jeûne illustrera parfaitement ce que je viens de vous dire.

« Ces chrétiens orthodoxes russes ont pris leur religion tout entière chez les orthodoxes grecs, qui leur transmirent, entre autres coutumes chrétiennes, celle de « jeûner ».

« Des millions de chrétiens orthodoxes russes continuent aujourd'hui de jeûner « selon toutes les règles », exactement comme le « code orthodoxe » le prescrit.

« Mais quant à leur manière de pratiquer le jeûne, elle évoque irrésistiblement certaine sentence de notre cher Mullah Nassr Eddin, qui ne manque jamais de dire en pareil cas : « Qu'importe si je chante comme un âne, tant qu'on m'appellera rossignol ? »

« Il en va bien ainsi du jeûne des chrétiens orthodoxes russes : pourvu qu'on les nomme des chrétiens, et surtout des orthodoxes, que leur importe si le jeûne ne leur est d'aucun profit ?

« Comme je l'ai déjà dit, ces chrétiens orthodoxes russes observent encore très scrupuleusement les époques et les jours de jeûne, tels qu'ils sont indiqués dans leur code.

« Mais qu'est-il permis ou défendu de manger pendant le jeûne ? C'est dans ce pot aux roses qu'est enterrée la patte gauche du chien frisé de l'ex-empereur Guillaume.

« Vous comprendrez à merveille comment ils jeûnent aujourd'hui, lorsque je vous aurai répété le discours que me tint récemment en Russie un de ces vrais chrétiens orthodoxes.

« Ayant rencontré ce Russe pour affaires, je me liai avec lui et lui rendis de fréquentes visites.

« On le considérait dans son entourage comme un bon chrétien, et comme un « patriarcal père de famille ». Il appartenait à la secte des « Vieux Croyants ».

« Les Vieux Croyants sont ces chrétiens orthodoxes dont les ancêtres avaient refusé, il y a plusieurs siècles, de se soumettre à de nouvelles règles inventées par quelque

« autorité », et qui étaient restés fidèles aux règles anciennes, inventées elles-mêmes par quelque « autorité », mais un siècle ou deux avant le schisme religieux en question.

« Un jour que je dînais chez lui, en compagnie de plusieurs autres chrétiens orthodoxes russes, cet honorable Vieux Croyant s'adressa à moi et me dit :

« Eh bien, mon mignon ! »

« Il faut vous dire que les êtres de cette communauté ont l'habitude, après le second verre de véritable vodka russe, de prodiguer à leurs amis des surnoms divers, tels que « mon mignon », « mon petit poupougnon », « ma beauté à la grande panse », et autres sobriquets.

« Ainsi donc, ce respectable « vrai » chrétien orthodoxe russe, qui m'honorait du titre de « mignon », me dit :

« C'est égal, mon mignon, nous aurons bientôt le
« Carême... C'est alors que nous allons nous régaler
« ensemble de vrais plats russes !

« A vrai dire, pendant « les jours gras », chez nous
« en Russie, on mange presque toujours la même chose.

« Mais en temps de jeûne, c'est une autre histoire ! Et
« surtout pendant le Carême !

« Il n'est de jour qui ne soit digne des plats les plus
« succulents.

« Sais-tu bien, mon mignon ?

« J'ai fait l'autre jour à ce sujet une remarquable
« « découverte ».

« Cette découverte est mille fois supérieure à celle de
« ce vieil original de Copernic, qui, s'étant allongé sur
« le sol un jour qu'il avait trop bu, crut clairement res-
« sentir que notre terre tournait.

« Hé, la belle merveille !

« De telles trouvailles, rien que dans notre mère
« Moscou, on en fait tous les jours des centaines de mille !

« Non !... Ma découverte à moi est vraie, sensée et
« instructive au plus haut point.

« J'ai découvert que jusqu'à ce jour, nous avons tous

« été de parfaits imbéciles et des idiots finis de nous
« imaginer et d'être même absolument convaincus que si
« pendant le Carême nous voyons défiler tant de plats
« variés et savoureux, c'est à l'art si fameux de nos chefs
« et de nos cuisiniers que nous le devons.

« Le jour, vraiment béni pour mes proches, où je devins
« digne de comprendre cette vérité fut celui où notre
« incomparable Doumiacha réussit enfin la seconde couche
« feuilletée de son pâté, complément indispensable du
« « potage de turbot au foie de lotte ». Ce jour-là, je
« compris de tout mon être où était notre erreur.

« Tout d'abord je le compris moi-même ; puis je dé-
« montrai à tous les miens que si, pendant le jeûne,
« nous goûtons à tant de plats variés et succulents, les
« seuls à qui nous en soyons redevables sont nos glorieux
« et divins poissons.

« En temps de jeûne, et surtout pendant le Carême, nos
« maisons sont réjouies par les fréquentes apparitions du

Vénérable Esturgeon et de
L'honorable Sterlet et de
La respectable Sole et de
L'inoubliable Turbot et de
Son Excellence le Saumon et de
La musicale Tanche et de
La tendrement plastique Perche et de
L'irascible Brochet et de
La Sainte Nitouche de Carpe et de
La frétillante Truite et du
Superbe Merlan et du
Fier Hareng et de
La Brème à la puissante personnalité

« et de tous nos autres bienfaiteurs, et de tous nos autres
« protecteurs.

« A leurs seuls noms, notre cœur attendri se met à
« battre la charge dans notre poitrine.

« Leurs noms ne sont pas simplement des noms, mais « une véritable mélodie.

« Peut-on même comparer l'harmonie de la musique « inventée par des Beethoven, ou des Chopin, et autres « désœuvrés de ce genre, avec celle des noms de ces « poissons bénis ?

« En entendant les noms de ces magnifiques créatures, « un sentiment de béatitude s'infiltre en nous, et se « répand dans toutes nos veines et tous nos nerfs.

« Eh ! Bienheureux poissons ! Vous qui fûtes créés « les premiers par notre Créateur ! Ayez pitié de nous, « et soutenez-nous aussi dans les jours gras ! Amen ! »

« Après cette prière, notre honorable chrétien orthodoxe russe s'envoya un bon grand verre de la plus pure vodka, puis il contempla avec attendrissement à côté de lui une statuette de « Vénus et Psyché ».

« Et c'est bien vrai, mon ami, tout chrétien orthodoxe russe envisage le jeûne plus ou moins de la même manière.

« Pendant ces jeûnes chrétiens, qui leur viennent des orthodoxes grecs, ils consomment tous de la chair de poisson.

« Ce n'est pas un « péché » pour eux, et ils en mangent à qui mieux mieux, en tant que « plat maigre » !

« Une seule chose m'est incompréhensible : où ces Russes orthodoxes de malheur ont-ils pris que, pendant ces jeûnes chrétiens, et surtout pendant le Carême, ils pouvaient consommer de la chair de poisson ?

« Et cela m'est incompréhensible, parce que jamais les chrétiens orthodoxes auxquels ils ont emprunté leur religion, c'est-à-dire les Grecs, n'en ont mangé en temps de jeûne.

« Même actuellement, les Grecs ne mangent du poisson qu'une seule fois pendant le Carême, conformément au code de l'Eglise orthodoxe, pour célébrer la mémoire d'un jour de la vie du divin Jésus-Christ.

« Non seulement le résultat d'un jeûne où l'on s'alimente de chair de poisson n'est d'aucun profit pour celui qui jeûne, mais il est même absolument contraire à ce que voulait et enseignait le Divin Maître Jésus-Christ, aussi bien qu'à la raison pour laquelle les grands fondateurs de la religion chrétienne avaient établi cette coutume.

« A l'appui de ce que je viens de dire, je vous citerai, mon jeune ami, ce que je lus un jour sur le jeûne chrétien dans un antique manuscrit « judéo-essénien ».

« Cet antique manuscrit « judéo-essénien » précisait que la coutume de jeûner à certaines époques de l'année, spécialement destinée aux adeptes de l'enseignement de Jésus-Christ, fut instituée longtemps après sa mort, soit en l'an 214 de l'ère chrétienne.

« La coutume du jeûne fut établie et introduite dans la religion chrétienne par le Grand Concile secret de « Kelnouan ».

« Ce concile secret de Kelnouan, auquel prirent part tous les adeptes de cet enseignement, encore nouveau, se tint dans la région de Kelnouk, sur les bords de la mer Morte. D'où le nom de « Concile de Kelnouan » qu'il porte dans l'histoire de la religion chrétienne.

« Il avait été tenu secret parce qu'à cette époque ceux qui suivaient l'enseignement du Christ étaient partout impitoyablement persécutés par les détenteurs de pouvoir.

« Et si les détenteurs de pouvoir les persécutaient de la sorte, c'est qu'ils craignaient fort, au cas où tout le monde se mettrait à vivre d'après cet enseignement — et même s'ils devaient y gagner eux aussi une vie meilleure — de perdre toute occasion de faire sentir aux autres leur pouvoir, et par conséquent d'être privés des impulsions dont la satisfaction provoquait en eux le chatouillement de leur dieu intérieur, l'« amour-propre ».

« Ainsi donc, au cours de ce Concile de Kelnouan, fut instituée pour la première fois la coutume selon laquelle les adeptes de l'enseignement du Christ cesseraient, à certaines dates, de se nourrir de divers produits comestibles.

« Ce qui servit de point de départ à cette institution fut une controverse qui eut lieu au Concile de Kelnouan entre deux célèbres savants du temps, le grand « Khertounano » et l'illustre philosophe grec « Veguendiadi ».

« Le grand Khertounano était le représentant de tous les adeptes peuplant les rives de la mer Rouge ; le philosophe Veguendiadi, celui de tous les adeptes de Grèce.

« Le philosophe Veguendiadi n'était connu comme savant que dans sa propre patrie. Khertounano, lui, était célèbre sur toute la terre, et passait pour la plus haute autorité en ce qui concerne la connaissance des lois de l'organisation intérieure de l'homme ; de plus, c'était un grand expert dans la science de l'« alchimie » — qui n'avait, bien entendu, rien à voir avec cette « science » que les hommes contemporains désignent du même nom.

« Cette fameuse controverse entre le grand Khertounano et Veguendiadi eut lieu dans les circonstances que voici :

« Le philosophe Veguendiadi s'évertua, dit-on, pendant deux jours entiers, à exposer et prouver qu'il était absolument indispensable de répandre parmi tous les adeptes de l'enseignement de Jésus-Christ cette conception que tuer les animaux en vue de se nourrir de leur chair était un péché des plus graves, d'autant plus que la viande était un aliment très nuisible à la santé — et ainsi de suite.

« Après le philosophe Veguendiadi, plusieurs autres représentants se succédèrent pour défendre ou critiquer sa théorie.

« Finalement, d'un pas digne et mesuré, le grand Khertounano monta en chaire, et se mit à parler, de la manière claire et tranquille qui lui était propre.

« Selon le texte du manuscrit, il prit la parole en ces termes :

« Je suis absolument d'accord avec tous les arguments
« et toutes les preuves apportées ici par notre frère en
« Jésus-Christ, le philosophe Veguendiadi.

« J'ajouterai même à toutes ses déductions que tuer

« d'autres vies à seule fin de se remplir la panse est la
« pire de toutes les lâchetés, dont l'homme seul est capable.

« Si je ne m'étais pas intéressé moi aussi, depuis de
« nombreuses années, à cette question, et si je n'étais pas
« arrivé à des conclusions franchement différentes, après
« tout ce que notre frère en Jésus-Christ, Veguendiadi,
« vient de nous démontrer, je n'aurais pas hésité un instant,
« et sans plus réfléchir je me serais mis en devoir de vous
« convaincre tous et de vous conjurer de ne pas attendre
« à demain, et de regagner à toutes jambes vos villes et
« vos villages, sans vous retourner, pour y crier sur toutes
« les places : « Arrêtez-vous, hommes, arrêtez-vous !...
« Cessez de vous nourrir avec de la viande ! Cette habitude
« est contraire à tous les commandements de Dieu et
« c'est elle la cause de toutes vos maladies ».

« Comme vous le voyez, je n'en fais rien. Et si je ne
« le fais pas, c'est que mes longues et persévérantes
« recherches dans ce domaine m'ont amené, comme je
« viens de le dire, à des conclusions tout à fait différentes.

« Tout ce que je peux vous affirmer pour le moment,
« c'est qu'il n'arrivera jamais sur terre que tout le monde
« confesse la même religion. En dehors de notre religion
« chrétienne, il y aura toujours d'autres religions ; et
« qui pourrait dire si leurs adeptes s'abstiendront de
« viande eux aussi ?

« Or, si nous n'avons pas aujourd'hui l'assurance que
« tous les hommes cesseront un jour ou l'autre de se
« nourrir de viande, il nous faut prendre d'autres mesures,
« plus efficaces, en ce qui concerne cet usage ; en effet, si
« parmi les hommes certains mangent de la viande, tandis
« que les autres n'en mangent point, ces derniers, d'après
« mes recherches expérimentales, auront à subir les maux
« les plus terribles qui puissent exister.

« Mes expériences détaillées m'ont démontré, par
« exemple, que chez les hommes qui s'abstiennent de
« viande, mais n'en vivent pas moins parmi ceux qui en

« mangent, ce que nous appelons « force de volonté »
« cesse de se constituer.

« Elles m'ont également prouvé que si la santé physique « s'améliore chez ceux qui ne consomment pas de viande, « à force de vivre en contact avec ceux qui en font usage, « leur état psychique s'aggrave inévitablement — même « si leur état organique continue à s'améliorer.

« Par conséquent, ils n'ont de chance d'obtenir un bon « résultat que s'ils vivent dans l'isolement le plus complet.

« Quant à ceux qui consomment toujours de la viande « ou des produits contenant l'élément appelé « eknokh », « si l'état de leur organisme semble ne pas changer, par « contre leur psychisme — surtout dans ses traits princi- « paux, que l'on désigne parfois sous le nom général de « « caractère » — perd peu à peu ses qualités positives « et morales, et s'altère jusqu'à devenir méconnaissable.

« Je dois dire que je tirai toutes ces conclusions d'une « série d'expériences que je réalisai durant de nombreuses « années, grâce à deux hommes généreux et philanthropes, « le riche berger Allah-Ek-Linokha qui m'aida de son « argent, et le savant que nous respectons tous, El-Kouna- « Nassa, auquel j'empruntai un appareil de son invention, « nommé « arostodossokh ».

« Au moyen de ce remarquable appareil, je pus chaque « jour, pendant plusieurs années, me rendre compte de « l'état général de l'organisme de milliers d'hommes qui « vivaient dans les conditions voulues, aux frais du bon « berger Allah-Ek-Linokha.

« Que Notre Créateur fasse prospérer ses troupeaux !

« Grâce à mes recherches expérimentales, je me convain- « quis pleinement que si les hommes continuaient à « manger de la viande, il en résulterait pour eux les plus « grands maux, mais que d'autre part, si certains d'entre « eux cessaient d'en faire usage, cela ne donnerait rien « de bon non plus. Dès lors je me consacrai tout entier « à ce problème : que pouvait-on faire malgré tout à cet

« égard pour le bien futur de la majorité des hommes ?

« Je parvins d'abord à me convaincre catégoriquement « de deux choses :

« La première, que les hommes s'étaient tellement « accoutumés, depuis des siècles, à se nourrir de viande, « qu'avec leur faible volonté ils ne pourraient jamais y « renoncer d'eux-mêmes et se libérer de cette tendance « criminelle ; la seconde, que même si les hommes déci- « daient de ne pas manger de viande, même s'ils tenaient « parole pendant un certain temps et finissaient par perdre « cette habitude, ils ne seraient cependant jamais capables « de s'en abstenir assez longtemps pour la prendre en « aversion. Et ils ne seront jamais capables de le faire, « parce que jamais sur terre les hommes n'auront tous la « même religion ni ne formeront un seul et unique empire, « et qu'en dehors de ces conditions il ne saurait exister « aucune influence, fût-elle persuasive, autoritaire ou « menaçante, qui puisse s'exercer de manière égale sur « tous les hommes — toujours susceptibles d'être entraînés « par l'exemple, l'envie, ou quelque influence magnétique « — et leur assure le pouvoir absolu d'accomplir, une « fois prises, leurs décisions.

« Malgré ces conclusions, si incontestables pour moi, je « me remis, en les prenant désormais pour base de mes « investigations, à chercher avec persévérance une issue à « l'affligeante situation dans laquelle les hommes se trou- « vaient pris.

« Et là encore, bien entendu, je ne pus reprendre sur « une vaste échelle toutes ces recherches que grâce aux « richesses inépuisables du berger Allah-Ek-Linokha, et à « l'étonnant appareil du sage El-Kouna-Nassa.

« Ces nouvelles recherches me montrèrent que si le « psychisme des hommes décline par suite de la continuelle « introduction dans l'organisme de la substance « eknokh », « néanmoins l'action de cette substance n'est particulière- « ment nuisible qu'à certaines époques de l'année.

« Ainsi donc, mes frères en Jésus-Christ, en m'appuyant « sur tout ce que je viens de vous dire, et notamment sur « les résultats de mes dernières observations, poursuivies « de jour en jour pendant un an sur de nombreuses « personnes, et qui mirent en évidence la diminution de « la nocivité de l'eknokh à certains moments de l'année, « je puis maintenant vous exposer mon opinion person- « nelle, à savoir que si l'on propageait parmi les adeptes « de l'enseignement de Jésus-Christ la coutume de s'abs- « tenir, à des époques déterminées, des produits dans « la composition desquels domine la substance eknokh, « cette coutume aurait quelque chance d'être observée et « d'apporter aux hommes un réel profit.

« Mes patientes investigations alchimiques m'ont dé- « montré que la substance eknokh entre dans la consti- « tution de tous les organismes vivants sans exception, « quel que soit le milieu où ils existent : à la surface ou « dans les profondeurs de la terre, dans l'eau, ou même « dans l'atmosphère.

« Cette substance est également présente dans tout ce « qui contribue à la formation de ces organismes, par « exemple dans le liquide amniotique de toute femelle en « gestation, à quelque espèce qu'elle appartienne, et dans « certains produits comme le lait, les œufs, le caviar, et « ainsi de suite. »

« Les idées du grand Khertounano suscitèrent chez les membres du Concile de Kelnouan tant d'étonnement et d'agitation que le tumulte l'obligea à suspendre son discours ; renonçant alors à poursuivre, il descendit de chaire.

« Le manuscrit précisait ensuite qu'en conclusion de cette journée les membres du Concile décidèrent à l'unanimité de déterminer, avec l'aide du grand Khertounano, les moments de l'année où la substance eknokh exerçait sur les hommes l'action la plus nocive, et de propager activement parmi les adeptes de Jésus-Christ la coutume

de jeûner à ces moments-là, c'est-à-dire de s'abstenir de produits contenant la substance eknokh, alors si nuisible pour eux.

« Et c'est ainsi que prenait fin le manuscrit judéo-essénien.

« Comme vous le voyez, les fondateurs de cette coutume voulaient faire en sorte que les adeptes de la religion chrétienne s'abstiennent, à certaines époques de l'année, des produits contenant cette substance nuisible à leur santé, et plus encore à leur psychisme.

« Quant aux malheureux chrétiens orthodoxes russes, bien qu'ils se considèrent comme les vrais adeptes de cette grande religion, et qu'ils jeûnent eux aussi, ils n'en consomment pas moins la chair des poissons, dont l'organisme comporte précisément, d'après les recherches du grand Khertounano, l'élément eknokh contre l'action nocive duquel fut instituée cette sage et salutaire coutume. »

Ici, mon enfant, se termina ma conversation avec ce sympathique jeune Persan.

« A propos de la destruction ou de l'altération que les êtres actuels font subir aux coutumes salutaires qui leur sont parvenues de leurs sages ancêtres, notre incomparable Mullah Nassr Eddin a une sentence des plus sensées et des mieux appropriées :

« Ah, les gens, les gens ! Pourquoi donc êtes-vous des gens ? Si vous n'étiez pas des gens, peut-être seriez-vous plus intelligents ! »

Avec son dicton favori, le fameux « Oncle Sam » d'Amérique exprimait fort bien cette même idée. On raconte que lorsqu'il avait bu un peu trop de gin, l'Oncle Sam disait toujours, entre deux verres :

« When nothing's right, only then, all is right ».

Quant à moi, j'aurais dit simplement :

« Méchante lune ! »

En tout cas, mon cher enfant, il nous faut reconnaître

que certaines coutumes des temps les plus anciens, parvenues aux êtres actuels de ta planète, sont excellentes pour leur existence ordinaire.

Et elles sont excellentes parce qu'elles ont été créées et introduites dans le processus d'existence de leurs semblables par des êtres terrestres tri-cérébraux qui avaient perfectionné leur raison jusqu'à des degrés très élevés, auxquels personne aujourd'hui ne peut malheureusement plus atteindre.

Les seules coutumes que les êtres-hommes contemporains soient capables d'instituer ne font que dégrader encore la qualité de leur psychisme.

C'est ainsi que depuis peu il est d'usage courant, là-bas, de danser toujours et partout une danse appelée « fox-trot ».

A l'heure actuelle, ce fox-trot fait rage chez eux. A tout moment du jour et de la nuit, il est dansé aussi bien par de jeunes êtres à peine formés, qui n'ont pas encore pris conscience de la signification et du but de leur existence, que par beaucoup d'autres, dont les traits dénoncent clairement, aux yeux de tout être tri-cérébral plus ou moins sensé, qu'en ce qui concerne la durée de leur existence, comme l'aurait dit notre Maître, « la chanson est non seulement chantée, mais rechantée ». Toujours est-il que pendant ces fox-trot, le processus qui s'opère en ces êtres est exactement le même que chez les enfants atteints de la maladie appelée « mourdourten » par le grand Moïse.

Le grand Moïse avait consacré la moitié de son existence à déraciner cette maladie chez les enfants ; tes favoris contemporains d'âge responsable la ressuscitent, dirait-on, de propos délibéré, et la propagent non seulement parmi les enfants, mais encore parmi les adultes et même parmi les vieillards.

Comme je te l'ai déjà dit, parmi les coutumes bienfaisantes des temps anciens parvenues jusqu'à tes favoris contemporains, beaucoup sont encore observées par les êtres de diverses communautés du continent d'Asie.

Certaines d'entre elles semblent à première vue, dans leurs manifestations extérieures, d'une étrangeté et d'une barbarie qui touchent à l'absurde. Mais en examinant de plus près, de manière impartiale, la réelle signification de n'importe laquelle de ces coutumes, on est frappé de l'habileté avec laquelle y ont été introduits les avantages, d'ordre moral ou hygiénique, dont doivent bénéficier ceux qui les observent.

Prenons, par exemple, une des coutumes les plus absurdes en apparence, que l'on rencontre chez les êtres d'une tribu asiatique appelés « Lours de Kolen » ou « Tziganes de Kolen », qui habitent entre la Perse et l'Afghanistan.

Cette coutume, que les êtres des autres tribus désignent sous le nom de « fumigation tzigane », si sotte qu'elle paraisse, donne le même résultat que les « ablutions », ou « abdest », chez les Persans.

Cette tribu de Tziganes passe pour être la plus malpropre de toutes celles qui existent sur Terre. Et de fait, ils sont si sales que leurs vêtements fourmillent toujours de ces insectes que l'on nomme « poux ».

La coutume de « fumigation individuelle » sert d'ailleurs également à la destruction de ces insectes.

Bien que les membres de cette tribu soient vraiment des plus malpropres, ils n'ont jamais contracté aucune maladie vénérienne ; bien plus, ils ignorent jusqu'à l'existence de pareilles maladies, et n'ont même jamais entendu dire que les hommes pouvaient en être atteints.

A mon avis, une telle immunité tient à cette coutume, inventée par un homme sensé de l'antiquité pour le bien des hommes de son temps, et qui, passant ensuite de génération en génération, parvint par hasard à ces êtres malpropres de la tribu des « Tziganes de Kolen ».

Pour le rite de la « fumigation individuelle », chaque famille de Tziganes possède un « ateshkaïn », ou tabouret d'un modèle spécial, qu'ils considèrent comme très sacré. Tout leur rituel s'accomplit à l'aide de ce tabouret sacré.

Chaque famille de ces Tziganes possède aussi un « tandour », c'est-à-dire une fosse d'argile de forme particulière, très courante en Asie, qui leur sert de foyer et dans laquelle ils cuisent le pain et préparent les repas.

Dans ces « tandours » on brûle de préférence du « kiziak », sorte de combustible à base d'excréments d'animaux quadrupèdes.

Le rite commence ainsi :

Lorsque toute la famille tzigane est rassemblée le soir, à la maison, le premier soin de chacun est de quitter ses vêtements et de les secouer dans le tandour.

Dans le tandour, il fait presque toujours chaud, parce que les ordures brûlent lentement, et que la cendre qui se forme autour du « kiziak » conserve le feu très longtemps.

Il est intéressant de remarquer qu'au moment où ces Tziganes secouent leurs vêtements dans le « tandour », il se passe un phénomène des plus curieux : les poux qui grouillent dans les vêtements sautent et, tombant dans le feu, éclatent avant d'être brûlés. Or les sons que produisent en éclatant ces poux de dimensions variées composent dans leur ensemble une étonnante « symphonie musicale ».

Parfois, l'éclatement de ces poux donne à l'auditeur l'impression du crépitement de plusieurs dizaines de mitrailleuses.

Une fois que ces honorables Tziganes ont secoué leurs non moins honorables vêtements, ils procèdent à leur rituel sacré.

Tout d'abord ils installent solennellement dans le tandour, selon un certain cérémonial, le tabouret sacré de la famille ; puis, chacun à leur tour, des plus âgés aux plus jeunes, ils viennent y prendre place.

Le tabouret sacré consiste en une simple planche assez

étroite à laquelle sont fixés quatre pieds de fer. Il leur permet de se tenir debout dans le tandour sans avoir les pieds sur les cendres chaudes.

Dès qu'un membre de la famille a pris place dans le tandour, tous les autres entonnent un certain cantique sacré et celui qui est sur le tabouret, fléchissant les genoux, se baisse et se relève avec lenteur et dignité, tout en récitant une prière — et cela jusqu'à ce que toutes les parties de ses organes sexuels aient ressenti la chaleur du tandour.

Une autre coutume, semblable à celle-ci et en apparence aussi stupide, existe dans une petite tribu, celle des « Kurdes Toussouli », que j'ai visitée en Transcaucasie, non loin du mont « Ararat ».

Cette tribu n'est pas aussi malpropre que celle des « Tziganes de Kelen » ; au contraire ces Kurdes, grâce à leur bain journalier dans la rivière « Araxe » et à leur vie au grand air, puisqu'ils sont pour la plupart gardeurs de moutons, sont non seulement très propres, mais ne dégagent même pas l'odeur spécifique des êtres de presque toutes les petites tribus qui peuplent cette grande Asie.

Chez les Kurdes Toussouli, chaque famille possède sa propre « saklia » qui lui sert de lieu d'habitation et de réception, car l'usage de se rendre de fréquentes visites est très développé dans cette tribu.

Or, il entre dans leurs habitudes d'avoir dans un coin de l'entrée de chaque « saklia » un « mangal sacré », sorte de foyer dans lequel brûle en permanence du charbon de bois ou du kiziak. Et près de chaque mangal pend un « ktalnotz », c'est-à-dire une petite caisse de bois, qui doit toujours contenir des racines d'une certaine plante.

Le rite de la fumigation exige ici qu'avant d'entrer dans la pièce principale de la saklia, chaque membre de la famille ou chaque invité, sans distinction de sexe, s'approche du mangal sacré afin de se purifier, comme ils disent, de l'influence des mauvais esprits dont l'homme est toujours entouré lorsqu'il se livre à des travaux honnêtes.

Cette « purification » s'effectue de la manière suivante :

Chacun doit s'approcher, prendre dans la caisse une racine, et la jeter sur le feu ; puis, il doit exposer ses organes sexuels à la fumée que donne cette racine.

S'il s'agit d'une femme, elle élargit simplement sa jupe et se tient au-dessus du mangal ; si c'est un homme, il enlève ou abaisse ses « sharovars » et se tient de même au-dessus de la fumée.

Ce n'est qu'après cette « purification » qu'ils peuvent entrer dans la pièce principale ; dans le cas contraire, ils croient que non seulement les mauvaises influences entreront dans la maison, mais que l'accumulation de ces influences peut attirer sur l'homme de graves maladies.

Ces mangals sacrés sont d'ordinaire masqués par les meilleurs « djedjins », sorte d'étoffes exclusivement tissées par les Kurdes.

Je le répète, mon enfant, il existe actuellement, sur le continent d'Asie, de nombreuses coutumes de ce genre.

J'ai été personnellement témoin de centaines de ces coutumes, à première vue étranges et barbares, mais dont une étude sérieuse et impartiale révèle le sens caché, toujours orienté vers le même but, celui de détruire les funestes agents propagateurs de diverses maladies, tout en fortifiant la pudeur morale.

Par contre, sur le continent d'Europe, je n'ai pour ainsi dire pas rencontré une seule coutume spécialement créée dans un but d'hygiène ou dans celui d'inculquer aux masses le sens moral.

Certes, il existe en Europe des coutumes de toutes sortes, il y en a même des milliers ; mais si les êtres de là-bas les ont instituées, c'est pour avoir plus de chance de se plaire les uns aux autres, ou pour se cacher leur véritable situation, c'est-à-dire pour masquer les formes indésirables de leur apparence extérieure — indésirables, bien entendu, selon leurs conceptions subjectives — et dissimuler la nullité de leur propre valeur intérieure.

Les coutumes qui règnent actuellement là-bas aggravent chaque année davantage l'opposition de la personnalité et de la raison des hommes.

Le pire est qu'aujourd'hui tout l'« oskiânotznel », ou système d'éducation, des nouvelles générations, se résume à imposer aux enfants des usages variés qui n'engendrent que l'immoralité. Par suite, les données cristallisées depuis de longs siècles pour aider à la formation d'un être à l'image de Dieu, et non pas d'un simple « animal », comme ils le diraient eux-mêmes, se décristallisent d'année en année davantage ; d'autre part, leur psychisme devient presque digne de celui que notre cher Maître définit par ces paroles : « Il y a de tout en lui, sauf lui-même ».

Et de fait, mon enfant, en l'absence totale de bonnes coutumes patriarcales, leur fameuse « éducation » a définitivement converti les êtres actuels de ce continent en ce qu'on appelle des « automates » ou des poupées mécaniques vivantes.

Aujourd'hui, ils ne peuvent déjà plus s'animer et se manifester que si l'on presse par hasard sur les « boutons » correspondant aux impressions qu'ils ont mécaniquement perçues pendant leur âge préparatoire.

Si l'on n'appuie pas sur ces « boutons », chacun de ces êtres n'est rien de plus, comme dit encore notre très sage Mullah Nassr Eddin, qu'un « assortiment de morceaux de viande ».

Nous devons noter ici, mon enfant, que l'une des principales causes de l'état dans lequel se trouvent les êtres de la civilisation contemporaine est encore une fois l'onanisme.

Cette maladie qui, ces derniers temps, a pris l'allure d'une épidémie, est elle-même la conséquence de leur éducation, qui a pour principe d'inculquer l'idée funeste, profondément enracinée dans le conscient de chacun, qu'il faut à tout prix éviter de parler aux enfants de la question sexuelle.

J'insiste d'ailleurs sur le fait que cette idée, si étroi-

tement perçue par leur raison naïve, et dont nul d'entre eux ne comprend la portée, puisqu'ils la considèrent comme une simple question de « décence » ou d'« indécence », est à vrai dire la cause originelle de leur phénoménale « mécanicité psychique ».

Dans cet ensemble de conceptions bien arrêtées qu'ils nomment « éducation », une place spéciale est réservée à l'exposé précis et détaillé de ce qu'il faut dire ou ne pas dire aux enfants — en d'autres termes, de ce qu'il y a lieu de considérer comme « convenable » ou « inconvenant ».

Je dois te dire que vers la fin de mon dernier séjour à la surface de ta planète, il me fallut étudier cette pénible question sous tous ses aspects.

Afin que tu saches plus ou moins à quels résultats aboutit l'éducation actuelle des enfants, je te raconterai certain incident qui éveilla en moi un intérêt tout particulier pour cette calamité terrestre.

L'histoire que je vais te raconter se passa dans la grande communauté de Russie ; elle te donnera cependant une image frappante du genre d'éducation que reçoivent tous les enfants dans la civilisation contemporaine.

Elle est même très caractéristique, parce que, dans cette grande communauté de Russie, les êtres « responsables », et surtout ceux de la « classe dirigeante », s'évertuent à éduquer leurs enfants exactement de la même manière que les êtres « responsables » des autres communautés peuplant les continents d'Europe et d'Amérique.

Avant de te raconter l'incident lui-même, je commencerai par te faire le récit d'événements antérieurs, qui mettront en évidence le sens même de ce qu'ils appellent « éducation », et qui contribuèrent, eux aussi, à susciter en moi un intérêt tout particulier pour ce problème.

« Cette année-là, je dus rester plusieurs mois de suite dans la capitale de cette communauté, la ville de Saint-Pétersbourg.

J'avais là pour amis un couple de personnes âgées.

Le mari était « sénateur » ; la femme, qui appartenait à la « haute société », était dame patronesse de plusieurs œuvres de bienfaisance.

J'allais souvent leur rendre visite, et j'aimais jouer aux échecs avec le sénateur, comme le faisaient alors les « gens distingués ».

Ces vieux époux avaient plusieurs filles.

Les aînées étaient déjà toutes « casées », c'est-à-dire mariées. Il ne restait à la maison que la cadette, une fillette de douze ans.

Comme ces époux n'avaient plus à se soucier de leurs autres filles, ils décidèrent de donner à leur cadette la meilleure éducation possible, selon les conceptions du temps. A cette fin ils la mirent « en pension » dans l'un des tout premiers de ces établissements d'instruction publique que l'on nomme là-bas « instituts ».

L'enfant ne venait à la maison que le dimanche et les jours de grandes fêtes ; une fois par semaine, à jour fixe, le père et la mère allaient la voir au pensionnat.

Or, les dimanches et les jours de fête, j'allais presque toujours chez eux, et j'y rencontrais cette charmante fillette, trop jeune encore pour être gâtée ; parfois même j'allais me promener avec elle dans le parc voisin.

Pendant ces promenades, tantôt nous plaisantions, tantôt elle me parlait de ses leçons ou me racontait ses nouvelles impressions.

Ces rencontres et ces conversations établissaient entre nous une espèce d'amitié qui s'affirmait de semaine en semaine.

Elle était très vive dans ses perceptions et ses manifestations, ou, pour reprendre les termes en usage dans son milieu, c'était une fillette « pétulante et pourtant réfléchie ».

Un jour, mon ami le sénateur fut chargé par son gouvernement d'une lointaine « inspection », quelque part en Sibérie.

Sa femme voulait l'accompagner, car le sénateur souffrait d'une maladie de foie qui exigeait des soins constants. Mais elle en était empêchée par la situation de leur fille cadette, qui n'aurait eu personne pour s'occuper d'elle.

Aussi ses parents, mes vieux amis, vinrent-ils un beau matin me trouver pour me demander si je ne consentirais pas pendant leur absence à les remplacer auprès de leur fille, c'est-à-dire aller la voir chaque semaine à l'institut, et l'emmener à la maison les jours de fête.

Bien entendu, j'acceptai tout de suite leur proposition.

Le sénateur et sa femme partirent bientôt pour la Sibérie et je me mis en devoir de remplir ponctuellement les obligations que j'avais assumées envers leur fille, qui devint ainsi vraiment ma petite protégée.

Dès ma première visite à cette institution, spécialement créée en vue de l'éducation des enfants, je remarquai quelque chose d'étrange qui m'engagea par la suite à observer et à étudier les conséquences qu'entraîne pour tes favoris actuels ce « fléau » de leur invention.

Le jour de ma visite à cette « institution distinguée », comme ils disent, il y avait beaucoup de monde dans le parloir réservé aux entrevues des parents et tuteurs avec leurs enfants ou leurs pupilles.

Quelques parents venaient d'arriver, d'autres s'entretenaient avec leurs enfants, d'autres encore s'étaient assis et attendaient, toute leur attention fixée sur les portes par lesquelles entraient d'habitude les pupilles de l'établissement.

Après avoir expliqué à la surveillante de service qui je désirais voir, je m'assis à mon tour pour attendre ma pupille occasionnelle. Entre temps, je regardai autour de moi. Toutes les élèves de cet « établissement distingué » portaient la même robe et toutes étaient coiffées de la même manière, les cheveux partagés en deux tresses. Celles-ci leur pendaient dans le dos, attachées à leurs extrémités par des rubans.

L'étrangeté de ces tresses me sauta immédiatement aux yeux.

Chez certaines élèves les rubans flottaient librement dans le dos, tandis que chez d'autres ils étaient noués d'une certaine façon.

Le premier jour de fête qui suivit, lorsque j'eus amené ma pupille à la maison, je lui demandai, à l'heure du thé, devant le samovar :

« Voudrais-tu m'expliquer, Sophie, pourquoi les élèves de votre institut, où l'on est si strict sur le chapitre de l'uniforme, se permettent cette fantaisie dans le port de leurs tresses ? »

Elle rougit et garda le silence, les yeux pensivement fixés sur son thé, puis finit par répondre avec une certaine nervosité :

« Oui, c'est vrai. Mais ce n'est pas si simple. C'est même le grand secret de l'institut. Cependant je ne peux pas vous le cacher, à vous qui êtes mon ami, car je suis absolument sûre que vous n'en parlerez à personne et que vous ne trahirez jamais notre grand secret. »

Et elle m'avoua franchement ceci :

« Chez nous, la manière de nouer les rubans a été inventée tout exprès par les pensionnaires, pour pouvoir se distinguer les unes des autres, c'est-à-dire pour reconnaître à quel club appartient chaque élève, sans que les maîtresses de classes, les inspectrices, et, en général, tous ceux qui ne sont pas élèves de l'institut, puissent se douter de la chose et deviner notre secret.

« Toutes les pensionnaires de l'institut se divisent en deux catégories : les unes appartiennent au « club masculin », les autres au « club féminin », et nous nous reconnaissons à la manière dont sont noués nos rubans. »

Puis elle m'expliqua très précisément en quoi consistait la différence de ces deux clubs.

Elle dit qu'à l'institut, toute nouvelle venue était considérée d'office comme membre du club féminin, et que

plus tard seulement, si elle faisait preuve de quelque hardiesse envers la maîtresse de classe ou la surveillante, ou si elle se montrait capable d'initiative en quoi que ce soit, elle passait alors, à l'assentiment de toutes les élèves, au nombre des membres du club masculin :

« A partir de ce moment, elle noue ensemble les rubans de ses deux tresses.

« Notre club prend d'habitude pour lieu de réunion soit une classe libre, soit le dortoir, et plus souvent encore les cabinets.

« Les élues du club masculin jouissent des privilèges suivants : elles ont le droit de choisir, pour en disposer à leur gré, autant de membres du club féminin qu'elles le désirent, et celles-ci sont tenues de toujours contenter les moindres exigences des membres du club masculin, et de s'employer sans compter à faciliter leur séjour dans notre pension, par exemple en faisant leurs lits le matin, en leur recopiant les leçons, en leur donnant une partie des friandises qu'elles reçoivent de leurs parents, et ainsi de suite.

« La principale occupation des clubs consiste à lire en commun des livres interdits, procurés par l'une d'entre nous — et surtout un manuscrit très rare, acheté avec l'argent d'une souscription générale de l'institut. Ce manuscrit expose en détail l'enseignement de la fameuse poétesse Sapho. »

Je dois te dire, mon enfant, que Sapho était une poétesse grecque qui fut la première sur ta planète à découvrir « la voie du vrai bonheur », pour la satisfaction d'innombrables femmes, aussi bien du temps de la civilisation gréco-romaine que de nos jours.

Cette grande créatrice du « bonheur féminin » résidait dans l'île de Lesbos. C'est du nom de cette île que vient le titre des femmes qui se sont rendues dignes de comprendre et de réaliser dans le processus de leur existence l'enseignement de cette femme remarquable ; on les appelle aujourd'hui des « lesbiennes ».

Ma pupille — qui devenait ainsi par hasard mon initiatrice quant aux subtilités du psychisme des êtres de sexe féminin de ta planète — m'expliqua encore que toute élève de l'institut, membre du club masculin, pouvait choisir pour ses passe-temps autant de partenaires qu'elle le désirait. Ces passe-temps, bien entendu, étaient en parfait accord avec l'enseignement de la poétesse Sapho.

Un fait comme celui que je viens de te raconter, pris parmi des milliers d'autres, te fera comprendre, je pense, que cette monstruosité phénoménale n'aurait jamais pu apparaître dans la jeune génération sans cette funeste idée que parler aux enfants de questions sexuelles est tout à fait inconvenant.

Cette notion de « convenance » est d'ailleurs un héritage que les êtres de la civilisation actuelle ont reçu de leurs ancêtres de l'époque appelée « Moyen Age ».

Ces candidats hassnamouss du Moyen Age, principaux destructeurs du véritable sens de l'enseignement du Divin Maître Jésus-Christ, leur léguèrent encore une règle de vie journalière de leur invention, qu'ils avaient nommée « bon ton ». Cette funeste invention prit si profondément racine dans le psychisme des masses qu'elle devint organique et se transmit par hérédité de génération en génération, de sorte qu'aujourd'hui tes favoris, dont la volonté est devenue si faible, sont hors d'état, même s'ils le décident consciemment, de renoncer à cette anormale conception, ancrée en leur psychisme, que parler à leurs enfants de « questions sexuelles », c'est faire preuve de grossièreté.

Comment ? Parler à ses propres enfants de questions sexuelles ? Mais il n'est rien de plus « inconvenant » !

Les seuls sujets qu'abordent les hommes de la civilisation actuelle, en vue d'instruire leurs enfants, sont les élucubrations rassemblées par divers candidats hassnamouss dans ce qu'ils appellent des « manuels de bon ton ».

Et comme il est dit dans ces manuels que parler de la question sexuelle est très inconvenant, et même immoral dans le cas des enfants, les hommes actuels, même s'ils s'aperçoivent que leur fils favori, ou leur fille bien-aimée, est en train de « pourrir », ne peuvent pas et n'osent pas, quelque « désir intellectuel » qu'ils en aient, expliquer franchement à leurs enfants en quoi cette habitude criminelle est vraiment un mal et un péché.

Or, mon enfant, le sénateur était revenu de Sibérie avec sa femme, me libérant ainsi de l'obligation que j'avais assumée envers leur fille cadette, lorsque survint l'incident qui servit de point de départ, comme je te l'ai dit, à mes observations spéciales et à mes études sur cette terrible question contemporaine.

Ce malheureux incident se produisit à Saint-Pétersbourg, dans un établissement du même genre.

La directrice de cette institution, estimant qu'une de ses pensionnaires avait agi à l'encontre de leurs fameuses « règles de convenance », lui fit une réprimande si sévère et si déplacée que la coupable et l'une de ses amies — deux jeunes adolescentes ayant en germe toutes les données pour devenir des « femmes-mères » normales — se pendirent ensemble.

Les investigations que je fis à ce sujet m'apprirent ceci :

Au nombre des élèves de cet établissement se trouvait une certaine Elisabeth, que ses parents avaient amenée tout droit de leur propriété de campagne à Saint-Pétersbourg pour y recevoir, dans ce « foyer supérieur d'instruction », l'éducation la plus moderne.

Une fois entrée au pensionnat, cette enfant de treize ans se lia d'amitié avec une autre adolescente, du nom de Marie.

Cette année-là, le jour de la « fête du printemps », c'est-à-dire le 1er Mai, on fit faire à toutes les élèves de

l'institution, selon la coutume, une longue promenade à travers champs. Les deux « amies intimes » étaient placées dans des groupes différents, qui marchaient à une certaine distance l'un de l'autre.

Et voici que dans les prés, Elisabeth voit passer non loin d'elle un animal quadrupède du nom de « taureau ».

Désirant attirer l'attention de son amie intime sur ce gentil animal quadrupède, elle se mit à crier à tue-tête : « Marie, Marie, regarde, un « taureau » !

A peine eût-elle prononcé ce mot de « taureau » qu'aussitôt toutes les surveillantes se précipitèrent vers cette pauvre Elisabeth et l'accablèrent de remontrances véhémentes :

« Fi ! Comment osez-vous parler de « taureau » ? Voyons ! Cet animal quadrupède s'occupe de choses... dont ne doit jamais parler une personne bien élevée, encore moins une jeune fille appartenant à une institution distinguée comme la nôtre ! »

Pendant que les surveillantes s'acharnaient sur cette pauvre Elisabeth, toutes les élèves de l'institut se massèrent autour d'elles. Soudain apparut la directrice en personne. Apprenant ce dont il s'agissait, elle se mit à son tour à tancer vertement la fillette : « N'as-tu pas honte ! Prononcer un mot pareil... considéré comme tellement indécent ! »

A la fin, Elisabeth, n'y pouvant plus tenir, demanda toute en larmes :

« Comment fallait-il donc le nommer, cet animal quadrupède, puisque c'est bien un « taureau » ?

La directrice répondit : « Tu as nommé cet animal du nom que lui donne le vulgaire. Mais toi, du fait même que tu es à l'institut, tu es sortie des rangs du vulgaire, et par conséquent, tu dois toujours avoir la présence d'esprit de donner aux choses inconvenantes des noms qui ne sonnent pas de manière inconvenante.

« Par exemple, lorsque tu as aperçu un animal inconve-

nant, si tu avais envie de le faire voir à ton amie, tu pouvais crier : « Regarde, Marie, voici un beefsteak ! » Ou encore : « Marie, regarde dans le pré ce qui est si bon à manger quand nous avons faim ! »

Tout cela rendit la pauvre Elisabeth si nerveuse — surtout parce qu'on la réprimandait en présence de toutes ses amies — qu'elle ne put se contenir davantage, et s'écria de tout son être :

« Eh vous ! Malheureuses vieilles filles que vous êtes ! Epouvantails ambulants ! Résidus de l'enfer ! Parce que j'ai appelé une chose par son nom, vous vous jetez sur moi pour boire mon sang. Soyez trois fois maudites ! »

A ces mots, elle s'évanouit.

Puis s'évanouirent tour à tour la directrice, et plusieurs maîtresses et surveillantes.

Quant aux autres maîtresses et surveillantes de ce noble établissement, elles firent un vacarme digne des Juives de la ville de Berditchev à l'heure du marché.

Pour conclure, lorsque les maîtresses et surveillantes tombées en pâmoison eurent repris leurs sens, elles constituèrent en pleins champs, sous la présidence de la directrice elle-même, un « conseil des maîtresses » dont le verdict fut que l'on expédierait dès le retour en ville un télégramme au père d'Elisabeth pour le prier de venir chercher sa fille, attendu qu'elle était pour toujours renvoyée de l'institut et privée du droit d'entrer dans tout autre institut de l'empire de Russie, quel qu'il fût.

Le soir même, une heure après que toutes les élèves furent rentrées, l'un des portiers aperçut par hasard dans le hangar à bois ces deux adolescentes, qui auraient pu devenir un jour des mères, se balançant au bout de cordes nouées aux solives du toit.

Dans la poche de Marie, on trouva un billet ainsi conçu : « Je suis solidaire de ma chère Elisabeth. Je ne veux plus vivre avec des nullités comme vous. Je pars avec elle pour un monde meilleur ».

Ce fait m'avait alors tellement intéressé que je me livrai, de manière privée bien entendu, à des investigations psycho-analytiques approfondies sur le psychisme de tous les participants de cette lugubre histoire.

Je compris, entre autres, qu'au moment de son incartade il s'était fait dans le psychisme de la pauvre Elisabeth un terrible « charivari ».

Et il aurait été bien étonnant qu'une telle confusion ne se produise pas dans le psychisme d'une fillette de treize ans, n'ayant pas encore pris conscience d'elle-même, et qui, avant ce malheureux incident, avait toujours habité chez son père, dans un de ces grands domaines russes, où ses sens s'étaient imprégnés de cette même richesse de nature qui régnait ce jour-là dans les champs, près de la ville de Saint-Pétersbourg.

On l'avait amenée dans cette capitale bruyante et étouffante pour la tenir de longues semaines enfermée dans une cage improvisée. Et soudain, elle s'était trouvée dans une ambiance où chaque nouvelle impression réveillait en elle des souvenirs de sensations merveilleuses.

Sur ta planète, les premiers jours du printemps offrent parfois certains tableaux dont le charme est irrésistible. Représente-toi celui-ci :

Au loin, des vaches paissent... A tes pieds, des perce-neige sortent timidement de la terre... Te frôlant l'oreille, un oisillon s'envole... A droite s'élève un chant d'oiseau inconnu... De gauche vient le parfum pénétrant de quelque fleur cachée...

Bref, en de pareils moments, un être aussi jeune que l'était Elisabeth, se retrouvant soudain dans une ambiance faite d'une multitude d'impressions extraordinaires après avoir vécu longtemps dans une ville étouffante, doit éprouver une joie étrique naturelle qui fait surgir en elle tout un monde d'associations.

Et cela Elisabeth devait le ressentir d'autant plus fort qu'avant l'institut elle avait toujours vécu à la campagne

dans la propriété de son père, loin des conditions déjà par trop anormales des villes.

Chaque nouvelle impression devait donc éveiller en elle de lointaines impressions d'enfance, liées à leur tour à divers autres souvenirs agréables.

Il n'est pas difficile de se représenter que l'apparition inattendue de cet animal quadrupède nommé « taureau », évoquant celui qu'elle avait connu dans la propriété de son père — et que tous les enfants chérissaient, au point de lui apporter du pain en cachette — déclencha chez cette adolescente impressionnable des associations correspondantes, qui lui firent éprouver une joie sincère ; et comme elle n'était pas encore gâtée par les conditions anormales d'existence établies là-bas, elle voulut la faire partager à son amie intime qui se trouvait à quelque distance, et l'appela pour attirer son attention sur ce gentil « taureau ».

Maintenant, je te le demande, comment aurait-elle dû nommer cet être quadrupède, si c'était bien un « taureau »?

Serait-ce « beefsteak », comme le lui conseillait l'« honorable » directrice de cette « honorable institution » tout spécialement créée pour l'« éducation des enfants », selon le système barbare existant aujourd'hui là-bas pour leur malheur ?

« Comme tu le vois, mon enfant, dans mon désir de te donner de plus amples détails sur les êtres tri-cérébraux peuplant le continent d'Amérique, j'en suis venu à te parler des êtres existant sur tous les continents de cette originale planète.

Je ne pense pas, d'ailleurs, que tu m'en auras voulu, puisque de cette manière tu as appris quantité de faits qui éclairent de nouveaux aspects de leur étrange psychisme.

Quant au « degré de dégénérescence » auquel est tombée la présence générale des êtres constituant cette grande communauté contemporaine d'Amérique du Nord, du point de vue de la possibilité d'acquérir un être plus

proche de celui des êtres tri-cérébraux normaux, je peux te dire quelque chose de rassurant : selon moi, le pourcentage des êtres dans la présence desquels cette possibilité n'est pas complètement perdue est chez eux plus élevé qu'ailleurs.

Bien que cette nouvelle communauté se soit formée d'un afflux, qui dure encore aujourd'hui, d'êtres tri-cérébraux venus du continent d'Europe, où, pour trouver des êtres ayant gardé cette possibilité, il faut, comme le dit notre cher maître Mullah Nassr Eddin « chercher spécialement avec un projecteur à haute puissance », ce pourcentage, je te le répète, est plus élevé en Amérique que dans les pays européens.

Et cela tient, me semble-t-il, au fait que ceux qui ont émigré et émigrent encore du vieux continent sont pour la plupart des « simples », et non pas des rejetons d'êtres européens appartenant à la classe dirigeante, chez lesquels les prédispositions aux propriétés hassnamoussiennes, transmises héréditairement de génération en génération pendant de longs siècles, ont développé une telle « suffisance intérieure » qu'elle ne leur permet plus aujourd'hui de se fondre avec la masse, pour s'évertuer avec elle, par des efforts communs, à s'approcher de ce qu'ils devraient devenir en tant qu'êtres tri-cérébraux.

C'est uniquement grâce à cette absence presque totale de rejetons de la classe dirigeante européenne chez les êtres du continent d'Amérique, et grâce au fait que leur masse constitue un milieu dans lequel il nous est encore possible, à nous autres, d'exister sans subir l'influence des émanations locales de l'entourage — dont l'action sur les « forces intérieures naturelles subjectives » de tout être est néfaste — que je pus, pendant mon séjour parmi eux, me reposer comme je voulais.

« Puisque j'ai passé tant de temps, mon enfant, à t'expliquer la signification de toutes les coutumes perni-

cieuses que les êtres de cette grande communauté actuelle ont inventées, ou qu'ils ont restaurées, coutumes maintes fois pratiquées avant eux sur ta planète, et qui sont devenues funestes, dans le sens objectif, non seulement pour eux mais pour tes favoris peuplant les autres continents — il me faudra donc absolument, en guise d'« accord final », t'initier à la suite d'idées qui surgirent en mon penser le jour de mon départ de la ville de New-York, et ne prirent fin que sur le bateau qui m'emmenait vers l'Est, loin de ce continent.

Ce jour-là, j'étais assis à « Colombus Circle », dans un de ces singuliers cafés qu'ils nomment « Childs », attendant, pour me rendre avec eux au débarcadère, les êtres du continent d'Europe qui m'avaient accompagné en Amérique. Je regardais par la fenêtre le va-et-vient des passants qui semblaient, pour une perception automatique, se distinguer les uns des autres dans leur aspect extérieur, grâce à cette invention funeste appelée « mode », récemment implantée chez eux, et dont ils sont plus que partout ailleurs les esclaves, mais qui m'apparaissaient, quant à leur « consistance intérieure », tous étonnamment semblables.

En les observant, je revenais aux déductions définitives que j'avais faites la veille, et pensais que, dans le processus planétaire général d'existence ordinaire de ces étranges êtres tri-cérébraux, les êtres de cette nouvelle communauté représentent, pour cette fraction du « cours d'Héropas », le foyer temporaire de manifestation intensive d'une particularité, depuis longtemps inhérente à la totalité de leur étrange psychisme, et dont l'un des plus saints Individuums disait un jour qu'elle était « la principale source périodique de nouvelles anomalies ».

Cette série d'associations, ainsi que les réflexions actives qui suivirent, eurent pour point de départ une constatation que je fis par hasard, à savoir que ce qui constituait la

« totalité d'apparence subjective » de chacun d'eux, comme les vêtements, les gestes, les manières, et en général toutes les habitudes qu'ils contractent au cours de leur existence collective, n'est qu'imitation pure et simple de tout ce qui, chez les êtres des communautés indépendantes des autres continents, est considéré par les êtres libres de ces communautés elles-mêmes — libres, c'est-à-dire déjà pleins d'expérience et par conséquent sans aucune illusion sur ce que peut donner le processus d'existence ordinaire — comme une manifestation indigne de leurs semblables.

Cette constatation fortuite m'étonna beaucoup, parce que j'avais déjà acquis l'entière conviction que si, d'une part, les êtres du temps appartenant à presque toutes les autres communautés de cette planète, qu'elles fussent de formation récente ou ancienne, imitaient tant et plus et adoptaient avec enthousiasme, dans le processus de leur existence ordinaire, toutes les innovations des êtres de ce jeune groupement, d'autre part toutes les manifestations extérieures de ces derniers, et par conséquent tout ce qui leur servait de « base subjective intérieure », consistaient exclusivement de toutes les mauvaises habitudes qui, au grand regret des êtres libres des autres communautés indépendantes, se sont fixées, comme je l'ai déjà dit, dans la présence générale des êtres ordinaires, au point de lui devenir inhérente.

Cette surprenante constatation fit surgir en moi un désir très intense de découvrir les causes logiques qui avaient engendré cette absurdité terrestre.

Toute la journée, pendant que j'étais assis au « Childs » où j'attendais les êtres du continent d'Europe qui m'accompagnaient, aussi bien que dans le taxi qui m'emmenait au débarcadère, et sur le bateau même, je ne cessai de réfléchir de la façon la plus active pour résoudre cette question, bien entendu tout en ayant l'air, aux yeux des étrangers, de regarder machinalement ce qui se passait autour de moi.

J'étais d'ailleurs devenu expert et même « virtuose » dans l'art d'agir ainsi, afin de leur ressembler et de passer inaperçu, ou, comme on dit, de ne pas « attirer les regards ».

Tandis qu'assis sur le pont, je regardais les lumières du continent s'estomper à mesure que le bateau s'éloignait vers l'Est, je réfléchissais, comparant entre eux tous les faits et considérant leur enchaînement logique. Je parvins alors à élucider presque entièrement pourquoi et comment pareille absurdité avait pu surgir sur cette malheureuse planète.

Pour commencer, j'établis une quantité de faits susceptibles d'en avoir favorisé l'apparition, puis, éliminant peu à peu, comme cela se fait en pareil cas, tout ce qui n'était que suite inévitable, je finis par découvrir un fait sans importance à première vue, qui m'étonna même beaucoup, mais qui n'en était pas moins la cause originelle de cette anomalie.

Je me rendis compte, en effet, que cette fameuse « éducation », dont je t'ai si souvent parlé, comporte entre autres conséquences celle de toujours faire apparaître dans la présence générale de chacun d'eux, pendant la période de préparation à une existence responsable, à quelque communauté qu'il appartienne, des données suscitant la conviction bien arrêtée que jamais, dans les temps passés, ses semblables ne s'étaient perfectionnés jusqu'à la raison que les contemporains ont atteinte et pourraient même encore dépasser.

Concentrant alors mes pensées sur ce fait, et me rappelant toutes les impressions, conscientes ou automatiques, que j'avais eues à ce sujet pendant les observations auxquelles je m'étais livré sur eux, il m'apparut peu à peu qu'en effet tous tes favoris, ceux des derniers trente siècles surtout, se convainquent au cours de leur existence responsable que leur « civilisation » contemporaine est le simple résultat du développement continu et spontané de leur

raison, commencé dès l'apparition des êtres tri-cérébraux sur leur planète.

Or, il arrive que dans un groupement quelconque certains êtres, détenant par hasard quelque chose qui est regardé comme désirable — ce qui leur confère aussitôt de l'autorité — viennent à connaître, également par hasard bien entendu, une idée maintes fois reprise par les êtres des époques révolues, et que, la faisant passer pour leur, ils la propagent autour d'eux. Dès lors, les êtres des autres groupements, sous l'influence de ces données constituées pendant leur âge préparatoire et suscitant en eux cette « conviction » erronée, et en raison de leur manque total, dû à une éducation incorrecte, de facteurs susceptibles d'engendrer en leur présence la « sensation instinctive de la réalité » et la « largeur de vue » propres à tout être tri-cérébral d'âge responsable, croient que cette idée apparaît pour la première fois sur leur planète, et que, du moment que son application pratique est réalisée par ceux-là mêmes qui possèdent ce « quelque chose de désirable », elle doit être réellement excellente. Et ils se mettent alors à les imiter en tout, prenant le bon comme le mauvais, même si c'est contraire à tout ce qui est déjà solidement fixé dans leur existence ordinaire, à seule fin de posséder à leur tour ce « quelque chose » qui est regardé « pour aujourd'hui » comme désirable.

Je me rappelai même avoir sérieusement réfléchi à ce sujet longtemps auparavant, lorsque pendant mon cinquième séjour à la surface de ta planète, du temps où la ville de Babylone était considérée comme le centre de culture de tes favoris, j'avais dû faire, à l'occasion d'un problème similaire, une « analyse logique » de cet étrange aspect du psychisme de ces originaux êtres tri-cérébraux.

J'avais alors raisonné ainsi :

Sans doute peut-on trouver une excuse à cette manière de penser, si l'on prend en considération les conditions anormales d'existence ordinaire jadis établies chez eux,

qui empêchèrent toute information exacte, relative aux événements des époques passées, de parvenir aux êtres tri-cérébraux contemporains. Mais comment admettre que jusqu'à présent nul d'entre eux — bien qu'il se passe parfois en leur penser, même de nos jours, « quelque chose » qui ressemble au processus de « logique confrontative » — ne se soit avisé d'une idée toute simple, et, selon leur expression, « enfantine » ?

Cette idée est la suivante : si, comme ils le disent et comme ils en sont même convaincus, leur planète existe depuis de très longs siècles, portant des êtres de leur espèce, et qu'avant eux des millions et des millions de leurs semblables, c'est-à-dire des êtres doués de pensée, s'y sont succédés, est-il possible que parmi ces millions et ces millions il ne s'en soit pas trouvé quelques-uns qui fussent capables d'inventer pour le bonheur de leurs contemporains diverses commodités analogues à celles de ces êtres américains actuels, que tous les autres imitent sans aucune critique et même en s'extasiant, telles que les confortables sièges de leurs water-closets, les conserves, et ainsi de suite ?

Ce manque impardonnable de pensée est d'autant plus étrange qu'ils affirment eux-mêmes l'existence de nombreux « sages antiques », comme ils les appellent, et qu'ils ne nient pas les très nombreuses informations qui leur sont parvenues sur les vérités objectives découvertes par ces sages antiques, informations que certains de tes favoris actuels font d'ailleurs passer sans aucun remords de conscience pour le produit de leur propre pensée, les exploitant à diverses fins égoïstes, sans se douter que le résultat inévitable de toutes ces manipulations sera de mener tôt ou tard leurs descendants à quelque désastre définitif.

Selon les observations que j'ai faites sur eux depuis la disparition du continent Atlantide, cette particularité de leur penser, si difficile à comprendre par « analyse logique », et qui a engendré en eux la conviction erronée dont j'ai parlé, a toujours été la cause « centre de gravité » de presque tous les événements fâcheux, grands et petits, survenus dans le processus de leur existence collective.

En raison de cette conviction erronée, résultat de leur étrange penser, ainsi que de l'action qu'ont sur le fonctionnement de leur sentiment les conséquences des propriétés de l'organe kundabuffer, qui surgissent inévitablement en eux à l'âge responsable et portent les noms d'« envie », d'« avidité », et de « jalousie », il arrive toujours là-bas, lorsque les êtres d'un groupement quelconque en viennent à posséder quelque « nouveauté » considérée comme très appréciable, que les êtres de tous les groupements des autres continents, en entendant parler de la chose, éprouvent en leur présence générale, par suite d'une habitude funeste fixée dans leur vie journalière et qu'ils expriment par les paroles « ne pas être dépassé par le progrès », le désir de la posséder à leur tour. En chacun d'eux apparaît alors, comme je l'ai déjà dit, d'une part le besoin de les imiter, d'autre part la certitude absolue que les êtres de ce groupement ont un mode d'existence tout à fait juste, puisqu'ils sont parvenus à acquérir ce qui est considéré comme très appréciable.

Remarquons à ce propos la piquante singularité du penser de tes favoris, où ne s'effectue jamais le processus appelé « réflexion », qui leur permettrait plus ou moins de comprendre les vraies raisons pour lesquelles certains êtres possèdent ce qui provoque chez les autres l'« envie », l'« avidité », la « jalousie », et ainsi de suite.

C'est pourquoi, mon enfant, s'il est vrai que les êtres de ce nouveau groupement n'acquièrent par eux-mêmes et ne s'approprient aucun des résultats obtenus par les efforts conscients et la souffrance volontaire des êtres tri-cérébraux des époques passées, s'il est vrai que tout leur contenu intérieur et toutes leurs manifestations extérieures consistent uniquement de ce que les êtres contemporains d'autres

groupements indépendants comportent de pire, ces derniers n'en imitent pas moins tant qu'ils peuvent chacune de leurs inventions — et cela pour la seule raison que les êtres de ce nouveau groupement sont devenus les détenteurs de ce qu'il y a de plus méprisable, dans le sens objectif du mot, mais que les conditions anormales d'existence ordinaire de ces malheureux leur font considérer comme désirable.

Parmi toutes les innovations funestes des êtres de cette grande communauté ayant par hasard acquis de l'autorité, la plus nuisible, c'est-à-dire celle dont les mauvais effets seront à l'avenir les plus difficiles à corriger dans leur présence générale, est l'habitude qu'ils ont prise de passer la plus grande partie de leur existence dans de très hautes maisons.

Pour que tu comprennes bien à quel point cette invention leur est nuisible, je dois tout d'abord t'expliquer ceci :

Te rappelles-tu, lorsque je t'ai parlé du « moyen funeste » dont ils se servent aujourd'hui sous le nom de « sport », je t'ai dit qu'à l'origine tes favoris avaient eux aussi une durée d'existence « foulasnitamnienne », qui se prolongeait obligatoirement jusqu'à ce que le corps kessdjan se fût revêtu en eux et perfectionné jusqu'au degré voulu de raison, mais que, plus tard, lorsqu'ils eurent établi des conditions très anormales d'existence êtrique ordinaire, la Grande Nature fut désormais contrainte de réaliser leur présence et le processus de leur existence selon le principe Itoklanotz, c'est-à-dire conformément aux résultats de certaines causes environnantes.

Depuis lors, l'une de ces causes fut « le degré de densité des vibrations » de leur seconde nourriture êtrique, ou, comme ils l'auraient dit eux-mêmes, « le degré de concentration » de l'air respiré.

En effet, cette formation cosmique qui sert de seconde nourriture aux êtres est, elle aussi, constituée selon la loi

cosmique fondamentale, celle du Triamazikamno sacré, et se réalise par conséquent au moyen de trois sortes de substances cosmiques hétérogènes, correspondant aux trois saintes forces indépendantes.

Les premières de ces substances sont les émanations du soleil du système dans lequel cette formation cosmique sert de seconde nourriture aux êtres.

Les secondes, les substances transformées par la planète même sur laquelle existent les êtres qui absorbent cette nourriture.

Et les troisièmes, les substances transformées par les autres planètes de ce système, qui les communiquent à cette planète par leurs radiations.

Ainsi, le processus de fusion de toutes les substances nécessaires à la formation normale et à l'existence des êtres ne peut s'effectuer dans la proportion requise qu'en deçà d'une distance déterminée de la surface de la planète, parce que, selon une loi cosmique de second ordre nommée « Tenikdoa » ou, comme l'appellent tes favoris, « loi de pesanteur », les substances correspondant à la seconde force sainte du Triamazikamno sacré n'ont pas la possibilité de franchir une certaine limite de l'atmosphère.

A mon avis, tu peux toi-même envisager maintenant toutes les conséquences de ce que je viens de t'exposer, et réunir les données voulues pour une opinion personnelle sur la portée de cette invention.

Je pense d'ailleurs, mon enfant, que j'ai pleinement satisfait ta curiosité au sujet de ces adeptes « dollars-fox-trottistes » de la fameuse « Christian Science ».

Au nom de la justice objective, il me reste à reconnaître que, quels que soient aujourd'hui ces Américains, et quels qu'ils puissent devenir, j'ai eu malgré tout, pendant la période où j'ai existé parmi eux, la possibilité d'un repos intérieur ; et je dois à présent leur en exprimer ma sincère gratitude.

C'est pourquoi, mon enfant, mon héritier, toi qui as déjà reçu et recevras encore par hérédité tout ce que j'ai acquis au cours de ma longue existence — bien entendu dans la mesure où tu le mériteras toi-même par une existence êtrique consciente, honnêtement mise au service de Notre Père Éternel, Soutien de toutes choses — je t'ordonne, s'il t'arrivait d'aller sur la planète Terre, de te rendre sans faute dans la ville de New-York, ou, si cette ville n'existait déjà plus, sur son emplacement, de t'y arrêter, et de prononcer à voix haute, de tout ton être, ces paroles : « En ces lieux, mon bien-aimé grand-père, mon équitable maître, Belzébuth, a passé agréablement quelques instants de son existence ».

Je te charge même — en tant qu'héritier auquel incombe la tâche de remplir les obligations que son prédécesseur avait prises sur lui et dont pour une raison ou pour une autre il n'avait pu s'acquitter entièrement — d'accorder une attention spéciale à une question qui m'a beaucoup intéressé et que je n'ai pas eu la possibilité d'éclaircir, étant donné qu'il était alors prématuré de le faire ; autrement dit, de rechercher quelle forme néfaste aura pris pour leurs descendants, bien entendu s'ils ont encore des descendants à ce moment-là, une « maladie » très répandue aujourd'hui, et qu'un certain Mister Onanson a nommée « prurit littéraire ».

En effet, mon enfant, pendant mon séjour parmi tes favoris, j'entrai en relation plus ou moins étroite avec de nombreux êtres, et je remarquai très vite que chacun d'eux, ou presque, avait déjà écrit un livre, ou qu'il était en train d'en écrire un, ou encore qu'il « se destinait à la littérature ».

Cette originale maladie, dont souffraient presque tous les êtres de ce continent, sans distinction d'âge ni de sexe, se répandait comme une épidémie parmi la « jeunesse », c'est-à-dire chez ceux qui arrivaient à l'âge responsable, et surtout chez ceux qui avaient encore la morve au nez et le visage fleuri d'innombrables boutons.

A ce propos, il nous faut noter une particularité de l'étrange psychisme de ces êtres originaux qui t'intéressent, particularité qui depuis longtemps a pris place dans leur existence collective et peut se formuler ainsi : « concentration d'intérêts sur l'idée devenue par hasard la question du jour ».

C'est ainsi que certains d'entre eux, plus « rusés » que les autres, et chez qui étaient plus atrophiées les données propres à engendrer l'impulsion êtrique appelée « refréner instinctivement toutes les manifestations susceptibles d'induire ses semblables en erreur », fondèrent des « écoles » et composèrent des « manuels » de toutes sortes dans lesquels ils montraient en détail, avec un soin particulier, selon quel ordre les mots devaient se succéder pour qu'une œuvre soit mieux perçue et mieux assimilée par le lecteur.

De la sorte, ceux qui fréquentaient ces « écoles » ou qui lisaient ces « manuels », étant eux-mêmes, quant à leur être, et à leur connaissance de la réalité, des types que notre maître Mullah Nassr Eddin définit comme « des nullités dégageant une atmosphère de vibrations insupportable », se livraient à leurs « sophistications » en se conformant à ces règles. Dès lors, du fait que le processus de lecture était devenu pour eux un besoin organique, sous l'effet de diverses anomalies liées aux conditions d'existence ordinaire de ce nouveau groupement, et que par ailleurs il ne leur était possible d'apprécier le contenu d'un ouvrage qu'en le lisant d'un bout à l'autre, tous les êtres de ce continent, séduits par la multitude de titres « retentissants », se mirent à lire et à lire, au point que de toute évidence leur penser, déjà bien assez « dilué » sans cela, se « diluait » et se « diluait » de plus belle.

« Ce n'est pas à la légère que j'ai dit tout à l'heure : « s'ils ont encore des descendants à ce moment-là », car j'ai remarqué chez eux certaine singularité, due à la conformation nouvelle du corps planétaire des êtres de

sexe féminin, singularité que j'avais déjà observée de nombreux siècles auparavant dans le processus d'existence ordinaire de certains de tes favoris, et dont j'avais alors pu constater très exactement les effets.

Ce curieux phénomène s'était produit, avant le désastre de l'Atlantide, dans le processus d'existence d'un petit groupe d'êtres tri-cérébraux originaires de diverses grandes communautés d'alors. Ces êtres existaient à l'écart, sur une île célèbre nommée « Balakanira », située à l'est du continent Atlantide, et qui fut engloutie en même temps que lui.

Ce petit groupe finit par s'éteindre, en raison d'une étrange particularité de la conformation du corps planétaire des êtres de sexe féminin, et la manière dont la continuation de l'espèce s'arrêta fut nommée par les membres savants de la société des Akhldannés « dezsoupsentozirosso ».

Cette étrange particularité consistait en ce que, depuis plusieurs siècles, le bassin des êtres de sexe féminin devenait de plus en plus étroit.

Ce rétrécissement du bassin se faisait à une allure si rapide que, deux siècles avant leur disparition définitive, la « venue au monde » de leurs conceptions accidentelles et tant bien que mal développées se faisait par un moyen appelé « sitrik », qu'ils nomment aujourd'hui opération césarienne. »

En cet endroit du récit de Belzébuth un fort remous se produisit dans l'éther qui pénétrait tout le vaisseau *Karnak.* Cela signifiait que les passagers étaient appelés au « djamdjampal », c'est-à-dire au réfectoire du vaisseau, où ils se rassemblaient périodiquement pour absorber ensemble la seconde et la première nourritures êtriques.

Aussi Belzébuth, Hassin et Ahoûn arrêtèrent-ils leur conversation pour se hâter vers le « djamdjampal ».

Chapitre 43
Belzébuth expose ses vues sur le processus périodique de destruction mutuelle des hommes

LORSQUE Belzébuth, Hassin et Ahoûn furent revenus du « djamdjampal » et eurent repris leurs places habituelles, Hassin, se tournant à nouveau vers son grand-père, lui dit :

— Cher grand-père ! Grâce à tes explications détaillées sur différents épisodes du processus d'existence des êtres tri-cérébraux de la Terre, j'ai acquis une conception claire et une compréhension suffisante de leur singulier psychisme. Cependant une question se pose encore en moi au sujet de l'une de ses particularités, que je ne peux pas m'expliquer et qui me paraît illogique, même en tenant compte de la surprenante étrangeté de ce psychisme. Mes pensées reviennent sans cesse à cette question embarrassante, et même pendant que nous célébrions au djamdjampal le mystère sacré, elles ne s'en détachaient pas.

Toutes tes explications relatives au processus d'existence des êtres terrestres tri-cérébraux d'âge responsable m'ont bien fait voir que, si la plupart d'entre eux, surtout depuis la troisième perturbation transapalnienne, ne disposent plus guère que d'une raison purement automatique, ils peuvent cependant, à l'aide de cette seule raison, faire preuve d'une telle ingéniosité qu'ils sont plus ou moins capables de constater sur leur planète toutes sortes de lois de la Nature, selon lesquelles ils inventent même certaines commodités pour leur existence ordinaire.

En même temps, dans tous tes récits passe, comme un trait rouge, le rappel de cette particularité propre à eux seuls, qui est le besoin périodique de se détruire mutuellement.

Et voilà, cher grand-père, ce que je ne peux pas comprendre : comment se fait-il qu'existant depuis si longtemps ils n'aient jamais pris conscience, et continuent à ne pas se rendre compte, de l'horreur de cette particularité ?

Se peut-il que ce processus ne leur soit jamais apparu comme le plus terrible de tous les fléaux qui puisse exister dans l'Univers entier, et qu'après en avoir pris conscience jamais ils n'y réfléchissent, ni ne tentent de découvrir quelque moyen de le déraciner ?

Je t'en prie, cher grand-père, explique-moi pourquoi il en est ainsi, et quels sont, parmi les divers aspects que présente l'étrangeté de leur psychisme, ceux qui déterminent cette particularité. »

Ayant dit, Hassin leva sur son cher grand-père un regard empreint d'un intense désir de savoir.

En réponse à la question de son petit-fils, Belzébuth le considéra en silence avec un « sourire plein de remords », puis soupira profondément et dit :

— Eh !... mon cher enfant...

Cette particularité constitue, avec tous les résultats qu'elle entraîne, la principale cause de leurs anomalies, et notamment de tout leur « brouillamini logique ».

Après une nouvelle pause, il reprit :

— Soit ! Je t'aiderai à comprendre cette question, d'autant plus que je t'ai déjà promis de te l'expliquer en détail.

Mais par égard pour le développement de ton penser actif, je ne t'exposerai pas mon opinion personnelle à ce sujet; je me contenterai de te communiquer le matériel indispensable pour une confrontation logique, afin de favoriser en toi la cristallisation des données qui te permettront de te faire une opinion individuelle sur la question.

Tu m'as demandé, entre autres, s'ils n'avaient jamais réfléchi à cette tendance abominable, qui n'appartient qu'à eux.

Bien sûr : comment n'y auraient-ils pas réfléchi ? Comment ne l'auraient-ils pas vue ?...

Certains de ces êtres tri-cérébraux y pensent même souvent, et comprennent parfaitement, malgré l'automatisme de leur raison, que cette tendance à la destruction réciproque périodique est une horreur inimaginable et une infamie telle qu'on ne peut même pas lui appliquer de nom.

Malheureusement, leurs réflexions n'aboutissent jamais à rien.

En effet, si quelques rares êtres réfléchissent parfois sérieusement à la question et font à son sujet certaines constatations sensées, jamais celles-ci ne se propagent largement, ni ne pénètrent dans le conscient des autres êtres, et cela en raison de l'absence d'une organisation planétaire commune soumise à une directive unique.

D'ailleurs, les possibilités qu'ont les êtres terrestres de « réfléchir sincèrement » à de pareilles questions sont vraiment misérables.

Tu dois savoir que dès le début de leur existence responsable, du fait des conditions d'existence êtrique anormalement établies là-bas, leur « psychisme de veille » devient tel qu'ils ne peuvent penser sincèrement aux choses, ni les voir sous leur vrai jour, que si leur estomac est à ce point rempli de première nourriture êtrique que ses « nerfs mobiles » ne peuvent plus bouger, ou, comme ils disent, s'ils sont « tout à fait rassasiés », et que si, d'autre part, ils ont pleinement satisfait, pour le moment donné bien entendu, tous les besoins indignes d'êtres tri-cérébraux déjà inhérents à leur présence et qui en sont devenus les facteurs dominants.

Or, ces mêmes conditions anormales d'existence ne permettent pas à tous les êtres de satisfaire de tels besoins; aussi, pour cette raison et pour d'autres encore, la plupart d'entre eux ne peuvent-ils pas « penser sincèrement », même s'ils en ont le désir, et ne peuvent-ils voir ni sentir la réalité.

C'est pourquoi la « sincérité de pensée » et la « sensation de réalité » sont devenues depuis longtemps un luxe des plus rares, inaccessible à la majorité des êtres de ta planète.

Seuls ont la possibilité d'assouvir leurs besoins jusqu'à satiété certains êtres « importants », détenteurs de pouvoir; et ce sont eux précisément qui, de par leur situation, pourraient agir, sinon pour détruire ce mal, du moins pour le diminuer tant soit peu.

Mais ces êtres « importants », détenteurs de pouvoir, qui ont la possibilité d'assouvir leurs besoins jusqu'à satiété et qui pourraient faire quelque chose, ne font absolument rien — et cela pour de tout autres raisons.

Une fois de plus, la principale de ces raisons est ce moyen funeste fixé dans le processus de leur existence êtrique ordinaire et qu'ils nomment « éducation ».

Ce moyen funeste est appliqué là-bas, pendant l'âge préparatoire, à tous les jeunes êtres, et en particulier à ceux qui deviendront presque toujours par la suite des détenteurs de pouvoir.

Or, du fait que ces futurs détenteurs de pouvoir ne mettent pas à profit le temps fixé par la Grande Nature pour la préparation des données correspondant à une existence responsable méritoire, mais le gaspillent à développer en eux les propriétés résultant de leur fameuse éducation, lorsque ces jeunes êtres atteignent l'âge responsable et entreprennent de remplir leurs obligations, ils n'ont naturellement aucune donnée pour manifester une « réflexion logique », et se montrent incapables de toute relation impartiale envers ceux de leurs semblables qui sont placés sous leur pouvoir par la volonté des conditions environnantes.

En raison de cette éducation anormale, non seulement rien ne se dépose en eux qui les mette en mesure de comprendre et de réaliser quoi que ce soit d'effectif, mais bien au contraire il apparaît graduellement en eux de nombreuses conséquences des propriétés du maudit organe kundabuffer inventé par le Grand-Ange, aujourd'hui Archange,

Louisos, et celles-ci, se transmettant par hérédité d'une génération à l'autre, se cristallisent dans le psychisme de ces malheureux pour y devenir des fonctions organiques.

Les plus répandues de ces conséquences sont celles qui existent aujourd'hui là-bas sous les noms d' « égoïsme », « partialité », « vanité », « amour-propre », et ainsi de suite.

A ce propos d'ailleurs, notre sage Mullah Nassr Eddin donne de ces importants détenteurs de pouvoir la très intéressante définition que voici :

« Le degré d'importance de ces gens dépend uniquement du nombre de leurs cors aux pieds ».

Ainsi donc, mon enfant, ceux de tes favoris actuels qui ont la possibilité de se gaver à volonté et de satisfaire pleinement tous leurs autres besoins, et qui pourraient faire quelque chose pour lutter contre l'emprise de ce mal terrible sur leur planète, ne profitent même pas — lorsqu'ils sont rassasiés, que leurs besoins sont satisfaits, et qu'ils sont vautrés sur leurs « moelleux divans anglais », afin de « bien digérer », comme on dit là-bas — de ces moments si favorables à une pensée sincère, mais s'abandonnent simplement à leur funeste dieu « auto-tranquillisateur ».

Et comme il est impossible à tout être tri-cérébral de l'Univers, et par conséquent à tout être de ta planète, d'exister sans le processus de pensée, et qu'en même temps tes favoris veulent être libres de s'abandonner à leur funeste dieu intérieur « auto-tranquillisateur », ils sont peu à peu passés maîtres dans l'art de penser automatiquement, sans aucun effort êtrique de leur part.

Il faut leur rendre justice : en cela ils ont atteint la perfection. Et actuellement leur pensée s'écoule dans toutes les directions sans aucune tension volontaire de quelque partie de leur présence que ce soit.

Par exemple, lorsque, « repus et satisfaits », ces importants détenteurs de pouvoir sont étendus sur leurs inévitables divans, leur pensée associative, dont le déroulement

ne saurait cesser, ne recevant d'impulsion que des réflexes de leur estomac et de leurs organes sexuels, vagabonde librement dans toutes les directions, « comme bon lui semble », avec autant de désinvolture que si elle « flânait le soir à Paris le long du boulevard des Capucines ».

Lorsque l'un de ces détenteurs de pouvoir se prélasse sur son moelleux divan, il se pense en lui des choses de ce genre :

« Comment me vengerai-je de mon ami Gontran qui a lorgné avant-hier la femme que « j'aime », non de l'œil droit mais du gauche ?... »

Ou bien cet important détenteur de pouvoir ressasse tout en « digérant » :

« Pourquoi n'est-ce pas mon cheval qui a gagné hier aux courses ? »

Ou encore : « Pourquoi certaines actions, qui en réalité ne valent absolument rien, montent-elles de jour en jour à la Bourse ? »

A moins qu'il ne se mette à rêver : « Si j'avais été à la place de Paul Durand qui a inventé un nouveau procédé pour multiplier les mouches et faire de l'ivoire avec leurs squelettes, avec tout l'argent que j'en aurais tiré, j'aurais fait ça, ça et ça, et non pas comme cet imbécile qui, tel le chien du jardinier, ne mange pas lui-même son os et ne laisse pas les autres le manger... »

Il arrive d'ailleurs parfois sur Terre que certains importants détenteurs de pouvoir pensent soudain, par hasard, non plus sous l'influence des réflexes de l'estomac et des organes sexuels, mais sincèrement et très sérieusement, à quelque question relative à ce terrible problème.

Mais ces sincères réflexions se produisent elles-mêmes la plupart du temps de manière automatique, pour des raisons extérieures accidentelles. Par exemple, l'existence d'un de leurs proches a pris fin brutalement au cours du dernier grand processus de destruction ; ou bien quelqu'un les a

gravement offensés ; un autre les a attendris, soit en leur accordant une grande faveur, soit en leur faisant un don auquel ils ne s'attendaient pas ; ou encore, ils sentent en toute certitude s'approcher la fin de leur propre existence.

En pareil cas, si l'un de ces détenteurs de pouvoir réfléchit sincèrement au mal terrible qui sévit sur sa planète, il s'indigne chaque fois de tout son être ; et bien entendu, dans cet état, il se donne sa parole d'entreprendre et de réaliser coûte que coûte tout ce qu'il faudra pour qu'un tel fléau ne se reproduise plus.

Mais voici le malheur : dès que l'estomac de cet être « sincèrement indigné » commence à se vider, ou dès que ces impressions extérieures sont tant soit peu effacées, il oublie aussitôt la parole qu'il s'est donnée, et se remet de plus belle, consciemment ou inconsciemment, à faire tout ce qui suscite d'ordinaire l'apparition de ces processus entre les communautés.

Il arrive très souvent là-bas, mon enfant, que ces êtres détenteurs de pouvoir s'efforcent, d'une manière tout à fait involontaire, ou parfois à demi intentionnelle, de tout faire pour hâter un nouveau processus de destruction réciproque. Il arrive même qu'ils rêvent de voir ce processus prendre la plus grande ampleur possible.

Et ce besoin monstrueux apparaît dans leur psychisme anormal, parce qu'ils attendent de ces processus certains profits égoïstes, espérant même, avec leur pensée dégénérée, que plus grande sera l'ampleur du processus, plus considérables seront les profits qu'ils en tireront pour eux ou pour leurs proches.

Il arrive cependant là-bas que certains de ces importants détenteurs de pouvoir s'unissent pour fonder une société spéciale, en vue de trouver ensemble, puis de mettre en pratique, quelque moyen d'abolir cette particularité.

Lorsque je quittai pour toujours ce système solaire, on

parlait beaucoup sur ta planète de la constitution d'une nouvelle « ligue » ; il me semble qu'ils avaient l'intention de l'appeler « Société des Nations ».

J'ai dit « nouvelle » parce qu'ils fondèrent maintes fois là-bas des sociétés de ce genre, qui finirent toujours par mourir de la même étrange manière, c'est-à-dire « sans agonie ».

Je me rappelle très bien l'apparition d'une de ces sociétés dans la ville de « Samoniks », au pays de Tikliamouish, qui était alors considéré comme le principal centre de culture de tous les êtres tri-cérébraux de ton originale planète.

Pour la première fois, des êtres importants de la plupart des communautés du continent d'Asie s'assemblèrent en cette ville, dans l'intention d'élaborer un accord général, afin que ne surgisse plus, entre les différentes communautés asiatiques, de cause qui puisse déclencher de tels processus de destruction réciproque.

Cette société avait pour devise : « Dieu est là où n'est pas versé le sang de l'homme ».

Mais en raison de leurs divers buts personnels, égoïstes et vaniteux, ces importants détenteurs de pouvoir en vinrent à se quereller, et retournèrent chez eux sans avoir rien accompli.

Plusieurs siècles après Tikliamouish, une de ces sociétés apparut encore sur ce même continent d'Asie, dans le pays alors appelé « Mongolplantsoura ».

Et cette société avait pris pour devise : « Aime ton prochain, tu seras aimé de Dieu ».

Cette société, n'ayant donné elle non plus aucun résultat positif, termina son existence de la même manière.

Puis une société semblable se constitua dans le pays qui porte aujourd'hui le nom d' « Egypte » ; elle avait cette fois pour devise : « Apprends d'abord à créer une puce avant d'avoir l'audace de tuer ton prochain »

Plus tard encore, une autre société fut fondée dans le pays de « Perse », sous la devise : « Tous les hommes sont d'essence divine, mais qu'un seul d'entre eux soit tué par un autre, et tous seront réduits à néant ».

Tout récemment encore, il y a quatre ou cinq siècles à peine, une dernière société fut constituée sur le continent d'Asie, dans la ville nommée, je crois, « Mossoulopolis ». Cette société fut appelée : « La Terre appartient au Créateur Commun, elle est également libre pour toutes Ses créatures ».

Mais bientôt, une dispute ayant éclaté parmi ses membres, elle changea de nom, et porta par la suite, avant de disparaître, celui de : « La Terre n'appartient qu'aux hommes ».

Les membres de cette société, « La Terre est également libre pour tous », auraient peut-être pu accomplir quelque chose de sensé, d'abord parce que leur programme de base était réalisable, ensuite parce qu'ils étaient tous, sans exception, des êtres âgés et honorables, qu'ils avaient acquis beaucoup d'expérience et n'avaient donc plus la moindre illusion sur tout ce que peut, en général, apporter une existence planétaire ordinaire.

Aussi avaient-ils beaucoup moins de ces propriétés nommées « égoïsme », « vanité », et autres, qui font d'habitude s'effondrer toute association de ce genre.

En fait, quelque chose de réel aurait pu sortir de cette société, et cela avant tout parce qu'il n'y avait parmi eux pas un seul détenteur de pouvoir, pas un seul de ces êtres qui, poussés par leurs desseins égoïstes et vaniteux, finissent toujours, quelles que soient les acquisitions de la société de caractère planétaire général dont ils sont membres, par les expédier, avec force « accompagnement musical », vers le fameux cochon de notre Mullah Nassr Eddin qui engloutit tout ce qu'on lui donne sans l'ombre de « cérémonie de salon ».

Les seules affaires publiques qu'épargnent parfois, surtout

de nos jours, ces importants détenteurs de pouvoir, sont celles dont ils peuvent attendre des gains considérables, soit pour eux personnellement, soit pour les êtres de leur caste.

Certes, les tâches entreprises par toute société de ce genre pourraient donner de bons résultats pour tous les êtres de leur planète, sans distinction de caste, mais dès que de petites difficultés surgissent dans les affaires de la société, ou, comme on dit, dès qu'une crise s'y déclare, ces tâches ennuient aussitôt les êtres terrestres détenteurs de pouvoir, et, à leur seule mention, au seul souvenir qu'ils en ont par association, une grimace de souffrance apparaît sur leur visage.

Les travaux des êtres qui avaient nommé leur société : « La Terre appartient au Créateur Commun, elle est également libre pour toutes Ses créatures » ne menèrent à rien, eux non plus, bien que ces êtres aient fait à peu près tout ce qu'il est possible de faire dans les conditions qui règnent presque toujours sur cette incomparable planète. Je t'en parlerai un peu plus tard, et même de manière détaillée, parce que les informations relatives à l'écroulement de cette société fondée par tes favoris pour tenter de déraciner ou tout au moins d'affaiblir cette criminelle propriété, implantée en eux, mettront fort bien en lumière l'étrangeté de leur psychisme, et te serviront de matériel pour comprendre les principales causes objectives de ces épouvantables processus de destruction mutuelle.

Pour en revenir à la ligue qui vient de se constituer là-bas, comme je te l'ai dit, en vue d'établir et de réaliser pratiquement des mesures susceptibles de mettre fin sur leur planète à ces terribles processus, ligue qui s'appellera ou s'appelle déjà « Société des Nations » — si tu veux connaître mon opinion sincère, je suis plus que certain que cette fois encore il n'en sortira rien, et cela pour deux bonnes raisons.

La première ne te deviendra claire que vers la fin de mon récit, et la seconde est que cette propriété a déjà pénétré dans la chair et dans le sang des êtres tri-cérébraux de la planète Terre. Et puisque rien n'a pu être accompli par tes favoris des époques passées, qui, lorsqu'ils atteignaient l'âge responsable, parvenaient au moins, sous le rapport de l'Etre, à ce que l'on nomme le « rappel de soi », rien ne pourra donc être inventé ni réalisé par des êtres tels que les membres de cette société qui ne possèdent d'autre raison que celle de la plupart de leurs contemporains, et ne se perfectionnent que jusqu'au degré défini en ces termes par notre Mullah Nassr Eddin :

« Regarde, regarde, il sait déjà distinguer maman de papa ».

Sans doute ces importants détenteurs de pouvoir, qui sont ou qui seront membres de cette nouvelle société, n'arriveront-ils consciemment à rien ; par contre, ils retireront inconsciemment de cette entreprise un « profit » personnel considérable et des plus utiles, car cette société officielle leur fournira une excuse très plausible pour entortiller à coup sûr leurs « patronnes », en d'autres termes leur « femme », leur « maîtresse », leur « belle-mère », ou encore quelque « vendeuse » de l'un de leurs grands magasins.

Grâce à cette nouvelle « source de richesse » officielle, ils pourront désormais en toute tranquillité passer le temps au milieu de leurs amis, importants détenteurs de pouvoir comme eux, et dans les nombreux « five-o'clock » internationaux qui ne manqueront pas d'être organisés sous prétexte d'affaires devant servir le but de leur importante société officielle, loin des coups d'œil « silencieux mais terribles » de leurs vigilantes patronnes.

Ces sociétés d'êtres détenteurs de pouvoir apparaissent ordinairement vers la fin d'un de leurs grands processus de destruction réciproque — et presque chaque fois de la manière suivante :

Tout d'abord, certains d'entre eux ayant personnellement subi au cours de ce processus des pertes « sensibles », celles-ci continuent par inertie à exercer une influence sur leur présence générale, engendrant dans le fonctionnement de leur psychisme une combinaison telle que les données déposées en leur subconscient pour y susciter l'impulsion êtrique de « conscience morale » participent d'elles-mêmes au fonctionnement du « conscient automatique » qui leur est depuis longtemps déjà devenu habituel — autrement dit, la combinaison dont rêvait le Très Saint Ashyata Sheyimash pour tous les êtres tri-cérébraux de cette infortunée planète s'opère d'elle-même dans leur psychisme.

Ainsi donc, mon enfant, lorsque ces êtres détenteurs de pouvoir se rencontrent et discutent longuement de cette terrible propriété, ils en viennent peu à peu à la voir presque sous son véritable jour, et un désir sincère apparaît en eux de faire tout leur possible pour anéantir cette épouvantable horreur qui sévit sur leur planète.

Dès lors, si ces êtres détenteurs de pouvoir à la « conscience ressuscitée », qui voient et sentent la réalité presque sous son véritable jour, se rencontrent assez souvent pour avoir les uns sur les autres une influence durable, ils finissent par s'unir pour chercher ensemble un moyen de réaliser leur sincère désir.

Tel est le point de départ habituel de toutes les sociétés de ce genre.

Ces êtres obtiendraient peut-être en fin de compte quelques résultats bienfaisants, si par malheur d'autres importants détenteurs de pouvoir n'entraient bientôt dans ces sociétés pour prendre part à leur activité.

Et ces derniers participent aux travaux de ces sociétés, non pas parce que chez eux aussi la conscience morale a parlé, loin de là, mais tout simplement parce qu'étant eux-mêmes de « hauts personnages », ils sont tenus, selon les conditions anormalement établies d'existence ordinaire, de devenir membres de toute société « importante ».

Or, lorsque ces autres détenteurs de pouvoir entrent dans ces sociétés et commencent à prendre part à leurs travaux, ils manifestent dans toute sa splendeur la propriété dont je t'ai parlé, c'est-à-dire qu'avec leurs buts personnels, égoïstes et vaniteux, ils ont tôt fait de « jeter par-dessus bord » toutes les tâches déjà accomplies par les êtres à la conscience ressuscitée, et de faire un magistral « croc-en-jambe » aux premiers fondateurs de ces sociétés.

C'est pourquoi ces sociétés fondées pour le bien commun de tous les êtres de la planète meurent bien vite, et meurent, comme je te l'ai déjà dit, « sans agonie ».

Sur les résultats effectifs que peuvent donner toutes les bonnes tentatives de ces êtres importants, notre estimable Mullah Nassr Eddin a encore une très sage sentence :

« Les siècles nous ont appris que les ânes de Karabagh ne chanteront jamais comme des rossignols, pas plus qu'ils ne réprimeront leur noble passion pour les vrais chardons shoushounians ».

A ce propos, je crois opportun de t'apprendre que pendant mes longs siècles d'observation attentive des êtres tri-cérébraux de la planète Terre, je n'eus pas une seule fois l'occasion de remarquer, parmi les membres de ces sociétés, qu'ils fondent là-bas de temps à autre en vue de trouver un moyen d'assurer aux masses une existence heureuse, des êtres possédant une raison plus ou moins objective, bien qu'un certain nombre de tes favoris, comme je te l'ai déjà dit, parviennent à ce résultat par leurs efforts persévérants vers le perfectionnement de soi.

Les observations que je fis pendant mon dernier séjour me permirent de comprendre, entre autres, pourquoi les êtres possédant une raison objective n'entrent jamais dans ces sociétés.

Pour appartenir à l'une de ces sociétés, il faut avant tout être « quelqu'un d'important » ; et dans les conditions d'existence anormalement établies sur Terre, seul est tenu

pour « important » celui qui a beaucoup d'argent, ou qui devient « célèbre » parmi les autres êtres de là-bas.

En fait, depuis un certain temps, seuls deviennent célèbres et importants les êtres chez lesquels la fonction sacrée nommée « conscience morale êtrique » fait entièrement défaut ; or, étant donné que dans la présence des êtres cette fonction sacrée est toujours en relation avec tout ce qui représente en soi, et qui est, la raison objective, les êtres qui ont en eux la raison objective ont également toujours la « conscience morale » — par conséquent ils ne deviendront jamais « importants » parmi les autres.

C'est pourquoi les êtres doués de raison pure n'eurent et n'auront jamais la possibilité de faire partie de sociétés formées d'êtres « importants », détenteurs de pouvoir.

Bref, mon enfant, on peut fort bien appliquer à cette question certaine sentence formulée un jour par notre cher Mullah Nassr Eddin :

« C'est une vraie malédiction : si tu tires sur la queue, la crinière s'embourbe ; si tu tires sur la crinière, c'est la queue qui s'embourbe ».

Quoi qu'il en soit, tes favoris contemporains veulent de nouveau trouver quelque moyen d'anéantir cette épouvantable particularité, qui s'est déjà enracinée en leur psychisme aussi solidement que les conséquences des propriétés de l'organe kundabuffer.

Et bien entendu, les membres de la ligue actuelle que l'on nomme « Société des Nations » s'efforcent d'y parvenir par toutes sortes d'accords et de règlements de leur invention, analogues à ceux qu'avaient tenté d'établir à cette même fin les êtres des temps anciens, c'est-à-dire grâce à des moyens et des procédés par lesquels, à mon avis, il est absolument impossible d'aboutir aujourd'hui à quoi que ce soit de positif.

Une telle entreprise peut cependant, de nos jours, leur être d'un grand profit, mais exclusivement pour leurs inévitables journaux, pour leurs conversations de salon, et bien

entendu pour les nombreuses affaires hassnamoussiennes de leurs « spéculateurs en Bourse ».

Actuellement, l'état de choses est tel, en ce qui concerne ce mal terrible, que la destruction totale, immédiate, de cette monstrueuse propriété qui a déjà pénétré, comme je te l'ai dit, dans leur chair et dans leur sang, est une tâche non seulement insensée pour leur misérable raison, mais d'une façon générale presque impossible.

Et cependant, mon enfant, bien que les membres de cette ligue planétaire commune, appelée « Société des Nations », soient privés de la raison objective propre à la présence de tous les êtres tri-cérébraux ayant atteint l'âge responsable, ils auraient peut-être pu eux-mêmes parvenir à des résultats positifs dans la tâche principale qu'ils s'étaient proposée, s'ils ne s'étaient souciés que de la solution et de la réalisation des problèmes qui restent dans les limites de leur compétence et de leurs pouvoirs.

Mais connaissant leur « manière de faire », je suis certain qu'ils ne s'occuperont pas des questions accessibles à leur compréhension.

Ils voudront tout faire et croiront tout faire pour que ces « processus de destruction réciproque » cessent aussitôt et pour toujours.

S'ils se rendaient vraiment compte, de tout leur être, de l'horreur objective de ces processus, et désiraient sincèrement éliminer ce mal de la surface de leur planète, ils pénètreraient, bon gré mal gré, l'essence même de ce problème et comprendraient que pour décristalliser une propriété fixée dans leur psychisme depuis des centaines de siècles, quelques décades ne sauraient suffire.

S'ils le comprenaient, ils ne tenteraient pas de décider ni de réaliser quoi que ce soit dans ce domaine pour le bien de leurs contemporains, mais consacreraient toute leur attention, toutes leurs forces et toutes leurs possibilités à travailler en vue du seul bien des êtres des générations futures.

Par exemple, au lieu de « chercher midi à quatorze heures », ou, comme l'on dit là-bas, de « jouer les Don Quichotte », pour obtenir d'un seul coup l'arrêt total de ces processus, ils s'efforceraient de déraciner la croyance qui s'est fixée dans leur existence ordinaire, au sujet des bienfaits qu'apporteraient deux de leurs conceptions ; autrement dit ils aboliraient la coutume d'exalter certains participants à ces processus, d'en faire des « héros » et de les récompenser par des honneurs en leur distribuant des « décorations », et ils supprimeraient au moins cette fameuse branche de leurs « sciences hassnamoussiennes », inventée par quelque être « boutonneux », dans laquelle il est négligemment prouvé que la destruction réciproque périodique est tout à fait indispensable sur terre, car sans elle il y aurait un intolérable surcroît de population entraînant de si terribles crises économiques que les êtres-hommes s'entre-dévoreraient.

S'ils parvenaient à faire disparaître la première de ces conceptions déjà solidement fixées dans le processus de leur anormale existence étrique ordinaire, ils anéantiraient à jamais plus de la moitié des « facteurs automatiques » qui prédisposent le psychisme des adolescents à céder à cette propriété singulière de toujours tomber dans l'état particulier qui leur est habituel pendant ces processus. Quant à la suppression de la seconde, elle leur permettrait d'épargner aux êtres des temps futurs certaines de ces innombrables idées idiotes qui ne cessent de surgir là-bas, idées qui, transmises de génération en génération comme d'incontestables articles de foi, sont pour beaucoup dans la formation en leur présence de propriétés dont aucune ne convient aux êtres tri-cérébraux de notre Mégalocosmos, et parmi lesquelles il en est une qui les fait « douter de l'existence de la divinité ». C'est ce doute qui entraîne pour eux la disparition presque entière de certaines données qui devraient absolument se déposer dans la présence de tous les êtres

tri-cérébraux, et dont la totalité engendre l'impulsion nommée « sensation instinctive » des vérités cosmiques, ressenties par tous les êtres, fussent-ils uni-cérébraux ou bi-cérébraux, toujours et partout dans l'Univers.

Mais pour le malheur de tous les êtres terrestres ordinaires, ces importants détenteurs de pouvoir venus de toutes les parties de ta planète ne s'occuperont pas de telles questions, qu'ils regardent comme étant au-dessous de leur dignité.

Où irait-on, si tout à coup ces membres « importants » d'une société si « importante », allaient s'occuper de problèmes si négligeables !

En général, puisque chez la plupart de tes favoris contemporains les données propres à permettre une manifestation individuelle ont complètement cessé de se cristalliser, et que ces êtres tri-cérébraux se manifestent sous la seule dictée des conséquences des propriétés de l'organe kundabuffer, les affaires qui sont dans les limites de leur compréhension et de leur pouvoir ne les intéressent en aucune façon, tandis qu'ils sont toujours prêts à intervenir quand il s'agit de résoudre des questions qui sont de beaucoup supérieures à leur raison.

« Du fait de ce « trait » de leur original psychisme s'est constitué en eux, au cours des vingt derniers siècles, un autre besoin « psycho-organique » des plus étranges.

La principale manifestation de ce besoin psycho-organique consiste en ce que chacun d'eux se croit absolument obligé de « faire entendre aux autres la voix de la raison » ou, comme ils disent, de « les mettre sur le bon chemin ».

Sais-tu, mon enfant ? En te parlant de ce singulier trait de caractère qu'ils possèdent tous sans exception, l'idée me vient qu'il serait désirable de te donner, à propos de leur étrange psychisme, un conseil analogue à celui que tu reçus de notre vieil Ahoûn vers la fin de mes explications sur leur fameux « art » contemporain.

Il te recommanda entre autres, s'il t'arrivait pour une raison quelconque d'exister sur la planète Terre et de te mêler à ces étranges êtres tri-cérébraux, de toujours être très prudent avec les contemporains du type « représentant de l'art », afin de ne jamais les offenser et de ne pas te faire d' « ennemis mortels » parmi eux.

Notre cher Ahoûn, qui songeait alors à leurs nombreuses faiblesses, telles que : l' « amour-propre », l' « orgueil », la « vanité », et bien d'autres, t'indiqua, parmi ces propriétés spécifiques, celle qu'il convenait de « chatouiller » dans chaque cas.

Il t'expliqua même en détail comment leur parler et ce qu'il fallait leur dire pour qu'ils soient toujours bien disposés à ton égard, ne disent jamais de toi que du bien, et te louent en tout lieu et en toute occasion.

Je n'ai rien à redire à ce conseil, qui est certainement idéal pour le type d'êtres dont il a parlé.

Les actuels « représentants de l'art » ont été comblés des propriétés spécifiques énumérées par notre Ahoûn, et si tu sais chaque fois les « chatouiller », ils seront en adoration devant toi et se manifesteront à ton égard comme de vrais « esclaves osklaïens ».

Mais bien que ce conseil soit très sage, et même indispensable à qui veut exister parmi eux, personnellement je ne le trouve pas pratique pour toi ; et il ne l'est pas, d'une part parce que tous les êtres de la Terre ne sont pas des « représentants de l'art », et que ce conseil ne saurait donc s'appliquer à tous sans exception, d'autre part parce qu'il te serait malaisé de te demander et de te rappeler dans chaque cas laquelle de ces innombrables faiblesses il convient de chatouiller.

Je t'enseignerai donc un grand « secret » de leur psychisme, en insistant sur certaine particularité qui, si tu sais t'en servir, pourra provoquer chez chacun d'eux la manifestation que t'a signalée Ahoûn.

Si tu veux tirer profit de cette particularité pour agir

sur eux, non seulement tu auras d'excellentes relations avec tous, mais tu seras même capable, connaissant ce secret, de t'assurer une heureuse et tranquille existence, aussi bien quant à la possession des « signes monétaires » indispensables, que du point de vue de ces autres commodités terrestres dont notre cher Maître définit le goût et la bienfaisante signification par ces seuls mots : « un vrai lit de roses ».

Sans doute as-tu déjà deviné, mon enfant, que mon conseil, ou le secret dont je vais te faire part, porte sur ce besoin psycho-organique de « faire entendre aux autres la voix de la raison » et de les « mettre sur le chemin de la vérité ».

Cette propriété spécifique, qui apparaît en leur psychisme, cette fois encore, en raison des conditions anormalement établies d'existence êtrique ordinaire, devient partie intégrante de leur présence lorsqu'ils atteignent l'âge responsable.

Tous, sans exception, éprouvent ce besoin psycho-organique ; les vieux et les jeunes, les hommes et les femmes, et même ceux qu'ils appellent des « avortons ».

Ce singulier besoin provient lui-même d'une autre de leurs propriétés, qui consiste en ceci : chacun d'eux, à partir du moment où il acquiert la capacité de distinguer entre « sec » et « mouillé », enivré de ses mérites, cesse pour toujours de voir et d'observer ses propres anomalies et ses propres défauts, pour ne plus voir et observer que ceux des autres.

Aujourd'hui, chacun de tes favoris a pris l'habitude d'enseigner à ses semblables des choses dont il n'a encore jamais eu la moindre notion, même en rêve. Et le plus comique est que si « les autres » ne l'écoutent pas, ou ne font pas mine de vouloir l'écouter, non seulement il s'en offensera, mais il ira même jusqu'à ressentir en son for intérieur une sincère indignation ; en revanche, si l'un de ces « autres » consent à apprendre de lui ce qu'est « la

voix de la raison », ou tout au moins fait mine de vouloir l'apprendre, non seulement il « aimera » et « respectera » cet autre, mais il se sentira lui-même au comble de la satisfaction et du bonheur.

Remarquons d'ailleurs que c'est là le seul cas où tes favoris peuvent parler des autres sans haine et sans critique.

Or donc, mon enfant, voici mon conseil :

Si, pour une raison ou pour une autre, tu devais exister parmi eux, aie toujours l'air de vouloir apprendre d'eux quelque chose. Agis de la sorte même avec leurs enfants : tu auras alors d'excellentes relations avec tous et seras considéré dans chaque famille comme l'ami le plus estimé de la maison.

Souviens-toi toujours qu'en raison de la présomption résultant de cette propriété spécifique, n'importe lequel d'entre eux, si nul soit-il en lui-même par son essence, regarde de bien haut, avec mépris, les attitudes et la conduite des autres, surtout si elles vont à l'encontre de ses vues subjectivement constituées ; en ce cas-là, comme je viens de te le dire, ils s'estiment offensés et ressentent en eux-mêmes une sincère indignation.

Remarquons à ce propos que, du fait de cette propriété, tes favoris ne cessent de s'indigner des défauts de leur entourage, et rendent ainsi leur propre existence, déjà bien assez affligeante et anormale sans cela, objectivement insupportable.

Ces perpétuelles indignations font que l'existence étrique ordinaire de ces malheureux s'écoule presque toujours en des « souffrances morales » stériles, et ces vaines « souffrances morales », agissant très longtemps par inertie sur leur psychisme de manière « semtzektzionalienne », ou, comme on l'aurait dit sur ta planète, de manière « déprimante », finissent par les rendre « instrouarniens », ou « nerveux », bien entendu sans aucune participation de leur conscient.

Dès lors, dans le processus de leur existence ordinaire,

ils perdent toute « retenue », même dans les manifestations êtriques qui n'ont rien à faire avec les causes initiales de cette « instrouarnie ».

A elle seule, cette propriété qui consiste à « s'indigner des fautes des autres » a rendu peu à peu leur existence archi-tragi-comique.

Par exemple, tu peux voir à chaque pas des tableaux de ce genre :

L'un d'entre eux est littéralement tombé « sous la pantoufle de quelqu'un », c'est-à-dire qu'il a perdu devant ce quelqu'un la seule chose qu'ils acquièrent au moyen de leur funeste « éducation », en d'autres termes le « masque » sous lequel ils cachent très habilement aux autres leurs défauts intérieurs et extérieurs. Eh bien, cet être qui est sous la pantoufle de sa femme ou de sa maîtresse, ou de quiconque l'aura « percé à jour », et qui est ainsi devenu l'esclave servile de l'un ou l'autre de ces « patrons », s'indigne plus fort que tous les autres si quelque empereur ne se montre pas capable de tenir sous sa loi des dizaines ou des centaines de milliers d'êtres de sa communauté.

Le plus curieux est qu'en général ce sont précisément ces « farceurs terrestres » tombés sous la pantoufle de quelqu'un qui rédigent pour leurs semblables des traités dans lesquels ils indiquent par le menu tout ce qu'il faut faire et comment il faut s'y prendre pour bien gouverner les autres.

Ou encore, si l'un de ces êtres contemporains, dont le cœur « tombe dans les talons » à la vue d'une souris qui s'enfuit sous ses pieds, apprend que quelqu'un a perdu contenance en face d'un tigre, il sera pris d'une « héroïque indignation », le condamnera devant ses amis et prouvera, « l'écume à la bouche », que c'est un misérable lâche, et même un criminel, d'avoir eu peur d'un « tigre de rien ».

Et là encore, tous les livres et traités consacrés à ce qu'il faut faire et à ce qu'il ne faut pas faire quand on ren-

contre un tigre ou quelque être analogue sont rédigés par ces « héros terrorisés par des souris ».

Ou bien, l'un de ceux qui collectionnent par dizaines les « maladies chroniques » — dont l'estomac, par exemple, ne fonctionne plus pendant des semaines entières, dont le corps est couvert de toutes sortes de vilains boutons, et qui naturellement souffre nuit et jour — bref, un être qui n'est depuis de longues années qu'un « musée anatomique ambulant » de toutes les maladies existant sur cette planète, s'indigne plus que tout autre si quelqu'un attrape par mégarde un rhume de cerveau.

Et ces « musées anatomiques patentés » instruisent les autres, avec beaucoup d'autorité, sur la manière de se débarrasser de ces rhumes ; ils écrivent même toutes sortes de livres et de manuels sur de multiples maladies et leurs divers traitements.

A chaque instant, là-bas, on peut observer des absurdités de ce genre :

L'un d'eux, qui ne sait même pas à quoi peut bien ressembler l'être minuscule appelé « puce », qui si souvent le pique, écrit un épais volume, ou organise des « conférences populaires » pour expliquer que la puce dont la morsure a fait enfler le cou d'un certain empereur, connu dans l'histoire sous le nom de Naoukhan, avait sur la patte gauche une « anormale excroissance rouge amarante de forme particulièrement étrange ».

Et cet expert en puces, qui écrit un épais volume sur la « petite excroissance rouge amarante » de la puce dont la morsure a fait enfler le cou du vénérable empereur Naoukhan, ou qui pendant toute une soirée fera sur ce thème une « conférence populaire », s'offensera et sera même saisi d'une violente indignation si quelqu'un ne le croit pas et lui exprime ses doutes en face ; et il s'indignera surtout de ce que pareil « ignoramus » n'ait encore jamais entendu parler des « vérités » qu'il lui communique.

En vue de satisfaire cet étrange besoin psycho-organique,

tes favoris, pour ne pas souffrir, doivent avoir au moins une « victime » offerte à leur enseignement ; mais chez ceux d'entre eux qui par des manifestations de ce genre ont acquis dans leur milieu une certaine autorité, et par la force croissante de l'habitude sont devenus de grands « effrontés », l'appétit augmente et exige un nombre de victimes de plus en plus grand.

En fait, mon enfant, il suffirait à tout être normal d'observer pareils tableaux, qu'on rencontre à chaque pas sur ta planète dans l'existence de ces étranges êtres tri-cérébraux, et d'étudier sérieusement ses propres perceptions, pour acquérir une ample connaissance de toutes les branches de la science objective.

D'ailleurs, s'il t'arrive un jour d'exister parmi eux et d'être témoin de ces manifestations étriques incongrues, tu auras beau connaître la cause de ces incongruités, tu ne pourras t'empêcher de rire intérieurement. En même temps, de tout ton être, tu seras pris de pitié pour ces malheureux, et à ton rire intérieur viendra d'elle-même s'associer une « tristesse palnassourienne de l'essence ».

« Cette particularité du psychisme des êtres terrestres tri-cérébraux s'est développée au plus haut degré chez ceux qui appartiennent à la caste à laquelle on donne le nom d' « intelligenzia ».

Le mot « intelligenzia » traduit la notion que nous définirions par l'expression « force en soi ».

Bien que pendant de nombreux siècles ce terme ait gardé là-bas à peu près le même sens, aujourd'hui tes favoris l'emploient, sans en être le moins du monde incommodés, pour désigner les êtres qui représentent exactement le contraire de ce que ce mot veut dire.

Le mot « intelligenzia » vient de la langue grecque ancienne.

Il est intéressant de noter que ce mot était aussi en usage chez les anciens Romains, qui l'avaient emprunté aux

Grecs non pour son sens, mais pour sa consonance ; ils s'imaginèrent ensuite que la racine du mot appartenait à leur propre langue.

Chez les anciens Grecs, ce mot désignait les êtres qui s'étaient perfectionnés au point de pouvoir donner à leurs fonctions une direction conforme à leur volonté, contrairement à ce qui se passe en toute formation cosmique non spiritualisée, dont l'action n'est jamais qu'une réaction à des causes extérieures.

On rencontre encore parfois, il est vrai, sur ta planète, des êtres qui répondent plus ou moins au sens de ce mot, mais seulement parmi ceux qui sont considérés par la majorité comme « non intelligents ».

A mon avis, si la classe que l'on nomme là-bas « intelligenzia » était appelée tout simplement « mécaniquenzia », ce serait peut-être plus juste.

Et ce serait plus juste, non seulement parce que les êtres appartenant à l'intelligenzia ne peuvent plus donner aucune direction à leurs fonctions êtriques, mais parce qu'en eux se sont déjà tout à fait atrophiées les données suscitant, dès leur venue au monde, des impulsions d'initiative de l'essence pour leur existence êtrique ordinaire, données que la Grande Nature dépose en la présence de tous les êtres tri-cérébraux.

Pendant leur existence responsable, les êtres appartenant à l'intelligenzia ne se manifestent, ou mieux n'agissent automatiquement, que lorsqu'ils reçoivent du dehors des chocs accidentels ou intentionnels, qui seuls leur donnent la possibilité d'une expérience et d'une animation adéquates, en déclenchant le déroulement de séries d'associations liées à des impressions antérieures fortuites automatiquement perçues, associations tout à fait indépendantes de leur propre désir ou de leur volonté.

Ces chocs extérieurs leur sont en général donnés, premièrement, par les objets animés ou inanimés qui tombent par hasard dans la sphère de leurs organes de perception

visuelle ; deuxièmement, par les êtres de toutes sortes qu'ils rencontrent ; troisièmement, par les sons ou les mots qui les atteignent ; quatrièmement, par les odeurs qu'ils perçoivent ; ou encore, par les sensations inaccoutumées qu'ils éprouvent de temps à autre au cours du fonctionnement de leur « organisme », c'est-à-dire de leur corps planétaire — et ainsi de suite.

Mais jamais leurs manifestations extérieures, ni les impulsions êtriques intérieures qui devraient dépendre des directives de leur « Moi » êtrique, n'obéissent à leur propre désir, venant de leur présence entière.

Je dois te dire encore que certains êtres terrestres appartenant à l'intelligenzia, dont les manifestations psychiques, après avoir subi diverses modifications au cours de leur existence responsable, ont déjà pris des formes bien établies, et familières à leur entourage, ne sont plus désignés par les autres êtres sous le nom collectif d' « intelligenzia » ; on leur donne d'autres noms, composés de plusieurs mots, ou plutôt de plusieurs racines de mots, tirés eux aussi du grec ancien, tels que :

Bureaucrates
Ploutocrates
Théocrates
Démocrates
Zébrocrates
Aristocrates

et ainsi de suite...

Le premier de ces noms, celui de « bureaucrate », est donné aux êtres de l' « intelligenzia » chez lesquels les séries d'associations automatiques déjà fixées, et qui engendrent en eux des expériences bien déterminées, sont en nombre limité. Et par suite, chez ces bureaucrates, les chocs reçus du dehors, aussi variés soient-ils, suscitent des associations se rapportant toujours aux mêmes expériences, associations qui, à force de se répéter, acquièrent un caractère spécifique, et se manifestent de manière tout à fait indépendante, sans

participation d'aucune partie êtrique, isolément spiritualisée, de leur présence générale.

Quant au second de ces noms, celui de « ploutocrate », il est attribué aux êtres qui, après certaines transformations de leur psychisme, se sont montrés capables, au cours de leur existence responsable, d'entortiller artistiquement tous les honnêtes, ou pour mieux dire naïfs, compatriotes qu'ils ont rencontrés et de devenir ainsi propriétaires d'une grande quantité d' « argent » et d' « esclaves », comme ils disent.

Sache, à ce propos, que ce sont ces types terrestres qui ont donné le plus d'Individuums Hassnamouss.

Pendant mon séjour sur Terre, j'appris par hasard, au cours de mes recherches sur la question qui m'intéressait, le secret de l'origine de ce mot de « ploutocrate ».

Comme je te l'ai déjà dit, pendant les derniers vingt-cinq siècles, toutes les notions et les choses suspectes ont été désignées par des mots appartenant à la langue grecque ancienne; ainsi, ces noms de « bureaucrate », « aristocrate », « démocrate », etc... exprimant des notions suspectes, sont composés eux aussi de deux mots grecs anciens.

Par exemple, le mot « bureaucrate » est composé de « bureau », qui signifie « chancellerie », et de « crate », qui signifie « tenir » ou « conserver ».

Ensemble, les deux mots signifient : « celui qui a la garde ou la direction de toute la chancellerie ».

Quant au mot de « ploutocrate », son histoire est un peu différente et ne remonte pas très loin.

Le mot fut inventé il y a quelque sept ou huit siècles.

Des êtres de ce type existaient pourtant déjà dans la Grèce ancienne; mais ils y étaient appelés « ploussiocrates ».

Il y a quelques siècles donc, les êtres de ce type s'étant multipliés là-bas, il parut évident que leurs semblables se devaient de les glorifier d'un titre quelconque; et ceux qui s'occupaient en ce temps-là de ces questions inventèrent alors le nom de « ploutocrate ».

Il semble qu'ils discutèrent et réfléchirent longtemps avant d'adopter ce nom. Et ils discutèrent et réfléchirent longtemps parce qu'ils comprenaient très bien que ces types terrestres étaient des aigrefins de la plus belle eau, saturés pour ainsi dire jusqu'à la moelle des os de hassnamousseries de toutes sortes, et qu'il fallait leur trouver un nom qui leur convienne à la perfection.

Ils cherchèrent tout d'abord à les honorer d'un nom « bien sonné », correspondant à leur signification intérieure; mais à la réflexion ils y renoncèrent, parce que ces types terrestres, grâce à leurs « brigandages », avaient acquis plus de « force » et de « pouvoir » peut-être que leurs rois, et qu'ils eurent peur, s'ils les glorifiaient de ce nom si conforme à leur signification intérieure, de les voir s'offenser et faire encore plus de mal autour d'eux.

Finalement, ils décidèrent de ruser, et imaginèrent un nom par lequel ils pouvaient définir leur véritable qualité, tout en ayant l'air de les encenser.

Ils y parvinrent de la manière suivante :

Comme le titre de ces types terrestres devait bien entendu se composer de deux mots grecs anciens, et que les noms de ce genre se terminent tous par le mot grec « crate », pour que ce titre « ne saute pas aux yeux », ils lui laissèrent l'ancienne consonance grecque « crate ».

La première moitié du mot ne fut pas empruntée au grec ancien, comme il était d'usage, mais au russe : ils prirent le mot russe « plout », qui signifie « filou », et en tirèrent ce nom de « ploutocrate ».

Ces sages êtres terrestres arrivèrent on ne peut mieux à leurs fins, puisque tous, ces parasites aussi bien que les autres, s'estiment aujourd'hui satisfaits.

Ces parasites sont d'ailleurs si contents de leur titre qu'ils ne craignent pas de se pavaner en haut de forme, même les jours de semaine.

Quant aux autres êtres, s'ils sont satisfaits, c'est qu'ils peuvent gratifier ces monstres du nom qui leur convient, et que

ceux-ci, non seulement ne se fâchent pas, mais, à s'entendre glorifier de la sorte, font même la roue comme de véritables « dindons ».

Le troisième des noms énumérés, celui de « théocrate », sert à qualifier certains membres de l'intelligenzia, dans la présence générale desquels se produit une « perturbation », dans le sens psycho-organique du mot, presque identique à celle que l'on peut observer chez les « ploutocrates ».

La seule différence entre les ploutocrates et les théocrates est que, pour satisfaire leurs besoins hassnamoussiens, les premiers agissent sur leur entourage en exploitant la fonction qu'ils nomment « confiance », tandis que les seconds se servent de celle qui s'est peu à peu substituée chez tes favoris à la fonction sacrée constituant pour tous les êtres tricérébraux l'une des trois voies sacrées de perfectionnement de soi, fonction qu'ils nomment « foi ».

Pour que tu comprennes mieux cette différence entre théocrates et ploutocrates, il suffira une fois de plus que je te répète l'une des sentences de notre maître vénéré Mullah Nassr Eddin.

Parlant un jour des nombreux actes d'autorité auxquels est soumis le psychisme général des hommes ordinaires, il dit tout à coup, sans rime ni raison :

« Qu'est-ce que ça peut bien leur faire, aux pauvres mouches, la façon dont on les tue ? D'un coup de sabot des diables cornus ou d'une caresse de l'aile resplendissante d'un ange divin ? »

Quant aux types terrestres que l'on appelle des « démocrates », je dois te dire qu'ils ne viennent pas toujours de la classe héréditaire de l'« intelligenzia »; la plupart d'entre eux sont tout d'abord de simples êtres ordinaires, et c'est seulement plus tard, après s'être introduits dans cette classe grâce à un « tour de force » exceptionnel, qu'ils se transforment en « démocrates ».

Et pendant le processus de cette transformation, la dégénérescence des fonctions issues de la fonction sacrée de

« conscience morale » entraîne chez eux les mêmes résultats que chez les ploutocrates et les théocrates.

A propos de ces « démocrates », il importe de remarquer que si l'un d'eux occupe par hasard un poste de « détenteur de pouvoir », ses agissements déclenchent parfois un phénomène cosmique des plus rares : on voit les cors aux pieds se convertir en pédicures.

Ce rare phénomène se produit, à mon avis, parce que les démocrates qui occupent accidentellement un poste de détenteur de pouvoir n'ont reçu par hérédité aucune prédisposition à savoir instinctivement gouverner les autres, et sont par conséquent tout à fait incapables de diriger l'existence des êtres qui se trouvent sous leur autorité.

Pour dépeindre ces types terrestres, notre inestimable maître Mullah Nassr Eddin a encore une sentence bien appropriée; chaque fois qu'il la prononce, il commence par lever les bras au ciel, puis, avec la plus grande vénération, il dit :

« Loué sois-tu, ô Toi, Notre Grand et Juste Créateur, d'avoir permis, dans Ta Justice et Ta Grâce infinies, que les vaches ne volent pas comme de charmants petits oiseaux ».

Et maintenant, mon enfant, parmi les types énumérés, il me reste à te parler de ceux que les autres êtres appellent « zébrocrates » et « aristocrates ». On les distingue en leur donnant des surnoms, tels que : « émir », « comte », « khan », « prince », « mélik », « baron », etc... dont la sonorité exerce une action des plus agréables sur cette fonction qui ne cesse de se manifester avec force chez tes favoris jusqu'à leur mort, et que l'on nomme « vanité ».

Je t'avouerai franchement que donner une bonne définition de ces types terrestres est très difficile, non seulement dans la langue ordinaire, mais encore dans celle de notre très sage Mullah Nassr Eddin.

Tout ce que l'on peut affirmer, c'est qu'ils sont de simples « plaisanteries de la Nature ».

A vrai dire, bien que tes favoris les nomment différemment, les aristocrates et les zébrocrates se ressemblent sous tous les rapports et sont doués de propriétés intérieures identiques.

T'en souviens-tu, je t'ai déjà expliqué qu'il existe sur ta planète, suivant les communautés, deux sortes d' « organisations d'Etat ». L'une se nomme « régime monarchique », l'autre « régime républicain ».

Dans les communautés à régime républicain, ces types sont appelés « zébrocrates », alors que dans celles où existe le régime monarchique, on les nomme « aristocrates ».

Afin de te donner un aperçu de ce que sont ces deux types terrestres, le mieux sera, je pense, que je te dise l'étonnement qui me saisissait, pendant mon séjour sur ta planète, chaque fois qu'il m'arrivait de rencontrer ces « malentendus ». Chaque fois, je me demandais : « Comment de tels types terrestres peuvent-ils exister sur cette originale planète presque aussi longtemps que les autres êtres tri-cérébraux ? »

Je m'étais déjà posé cette question à propos des êtres appartenant à la classe des bureaucrates ; mais je pouvais plus ou moins y trouver réponse. En effet, si limitées que soient leurs « séries d'expériences », ils en ont cependant, et même à toute heure du jour et de la nuit.

Par contre, d'après mes observations, tout le « matériel d'expérience » des aristocrates et des zébrocrates se limite en fait à trois séries d'impressions.

La première concerne la question de nourriture ; la seconde consiste en souvenirs associés au fonctionnement passé de leurs organes sexuels; et la troisième comprend les souvenirs qu'ils ont de leur première nourrice.

Mais comment des êtres qui n'ont pour tout matériel que ces trois séries d'impressions peuvent-ils avoir la même durée d'existence que les autres êtres tri-cérébraux peuplant la surface de ta planète ? Cela reste pour moi une énigme insoluble.

On raconte que devant ce singulier problème de la durée d'existence de ces types terrestres, notre archi-retors Lucifer se mit un jour à réfléchir, à réfléchir si intensément que tous les poils du bout de sa queue en devinrent gris.

Pour en revenir à ces « plaisanteries de la Nature », il ne me reste qu'à tenter de t'expliquer pourquoi il existe entre les noms donnés à une même sorte d'êtres une différence si frappante.

Je dis « tenter », parce que j'en ignore moi-même la raison exacte, mais connaissant les racines de ces deux noms, je crois pouvoir avancer sans me tromper qu'elle tient à une de leurs coutumes.

Il faut te dire que tes favoris prennent plaisir, on ne sait pourquoi, à organiser ce qu'on appelle des « spectacles de marionnettes ».

Or, pour une raison ou pour une autre, ils se plaisent également à faire participer ces mêmes zébrocrates ou aristocrates à leurs « spectacles de marionnettes »; aussi les introduisent-ils toujours dans le « jeu ».

Mais comme ces êtres ne sont déjà plus par eux-mêmes que des fantoches absolument vides et donc inconsistants, il faut que les autres êtres de la communauté les soutiennent pendant ces « jeux de marionnettes ».

Et c'est précisément la manière de les soutenir, ou plutôt le choix du bras qui les soutient, qui a donné cette différence de nom.

C'est ainsi que dans les communautés où existe le « régime monarchique », il est depuis longtemps d'usage de les soutenir avec le bras droit; aussi, dans ces communautés, ces types sont-ils appelés « aristocrates ».

Au contraire, dans les communautés où existe un « gouvernement républicain », on les soutient du bras gauche — d'où leur nom de « zébrocrates ».

A propos de ces différences de noms chez les êtres terrestres, j'entends encore notre sage Mullah Nassr Eddin prononcer une de ses remarquables sentences.

Un jour que nous parlions de la différence que présentent les jugements respectifs des magistrats ou « kazi » turcs et persans, il dit, au sujet de l'identité de leur justice :

« Eh, mon cher ami :

« Où trouvera-t-on sur terre des juges capables d'examiner avec sagesse la culpabilité des hommes ?

« Les « kazi » sont partout les mêmes, seuls leurs noms sont différents. En Perse ils sont appelés persans, et turcs en Turquie.

« D'ailleurs il en va de même pour chaque chose sur terre; les ânes sont tous pareils, on leur donne seulement des noms différents.

« Par exemple, l'espèce d'ânes que l'on nomme au Caucase « ânes karabaghiens » se retrouve en Turquie sous le nom d' « ânes khorassaniens ».

Ces sages propos s'imprimèrent dans mon cerveau, et pendant mon existence sur ta planète, ils me revenaient en mémoire chaque fois que j'avais à faire une comparaison...

« Que son nom soit à jamais béni sur la planète où il vit le jour et se forma ! »

Ainsi donc, mon enfant, je le répète, si pour une raison ou pour une autre, tu devais te rendre sur cette planète, ne perds pas de vue que la faiblesse dont je t'ai parlé se développe surtout chez les êtres ordinaires de l' « intelligenzia » et particulièrement chez ceux d'entre eux qui appartiennent à l'une des castes énumérées, et dont le nom se termine en « crate ».

« Après cette légère digression autour du conseil pratique que je t'ai donné, revenons-en à notre sérieuse question.

Je commencerai par le récit que je t'ai promis sur l'apparition de la société d'êtres terrestres qui avait pris pour devise : « La Terre appartient au Créateur Commun, elle est également libre pour toutes Ses créatures », et sur les

raisons de son échec. Tu auras ainsi la possibilité de bien comprendre la première et principale cause pour laquelle ces terribles processus de destruction réciproque doivent inévitablement se déclencher parmi ces malheureux êtres tricérébraux de notre Mégalocosmos.

Par la même occasion, tu apprendras comment ce que l'on pourrait appeler la « Nature locale », lorsqu'un événement inattendu entrave son fonctionnement correct pour les besoins du Trogoautoégocrate cosmique général, s'adapte de telle sorte que ses résultats puissent fusionner conformément à l'harmonie de ce très grand processus cosmique.

Cette société d'êtres-hommes, comme je te l'ai déjà dit, apparut il y a quatre ou cinq siècles sur le continent d'Asie dans une ville existant alors sous le nom de « Mossoulopolis ».

Elle se constitua dans les circonstances suivantes :

Les processus en question étaient précisément à cette époque plus fréquents que jamais sur ce continent.

Certains se déroulaient entre différentes communautés, d'autres à l'intérieur de ces communautés elles-mêmes. Ces derniers reçurent plus tard le nom de « guerres civiles ».

L'une des principales causes de ces épouvantables processus qui se produisaient sur le continent d'Asie, tantôt entre différentes communautés, tantôt à l'intérieur des communautés elles-mêmes, fut une religion encore toute récente, édifiée de manière fantastique sur l'enseignement d'un véritable Envoyé de Notre Eternité, Saint Mahomet.

La société dont je te parle se constitua sur l'initiative des membres d'une confrérie qui existait alors dans l'Asie centrale sous le nom de « Collège des Illuminés ».

Tu dois savoir qu'en ce temps-là ces frères étaient l'objet d'une grande vénération de la part des êtres tri-cérébraux de presque toute ta planète, qui donnaient même parfois à cette confrérie le nom de « Collège de tous les saints vivants de la Terre ».

Cette confrérie d'êtres terrestres avait été fondée longtemps

auparavant par des êtres qui avaient découvert en eux les conséquences des propriétés de l'organe kundabuffer, et qui s'étaient groupés pour travailler ensemble à s'en libérer.

Or, lorsque ces terribles processus de destruction réciproque devinrent par trop fréquents sur le continent d'Asie, certains membres de la confrérie, ayant à leur tête le vénérable frère Olmantabour, résolurent pour la première fois d'examiner s'il ne serait pas possible d'obtenir d'une manière quelconque sinon la suppression totale de ce terrible phénomène, du moins la diminution d'une calamité aussi criante.

Se consacrant dès lors à la mise en œuvre de leur décision, ils visitèrent divers pays du continent d'Asie, et, prêchant partout de manière émouvante sur le crime et le péché monstrueux que représentaient de tels agissements, ils amenèrent ainsi de nombreuses personnes à partager leurs convictions.

Le résultat de leur labeur impartial et réellement humanitaire fut la fondation dans la ville de Mossoulopolis de la grande et sérieuse société d'êtres-hommes nommée : « La Terre appartient au Créateur Commun; elle est également libre pour toutes Ses créatures ».

Dès le début, les membres de cette société réalisèrent quantité de choses qui n'avaient pu être réalisées auparavant par aucun être terrestre, et qui ne le furent plus jamais par la suite.

Et ils en furent capables parce que, dès l'origine, le programme avait été très judicieusement composé du point de vue de ses possibilités de réalisation dans les conditions existantes.

Ce programme de base comportait une action progressive devant amener aux résultats suivants : premièrement, l'institution pour tous les êtres du continent d'Asie d'une religion commune, qu'ils se proposaient d'édifier sur l'enseignement de la secte des « Parsis », quelque peu remanié; deuxièmement le choix d'une langue commune, qui aurait été le « turcoman », la langue la plus ancienne du continent, dont les

racines avaient servi à la formation de nombreuses langues asiatiques.

D'autre part, il entrait dans le programme fondamental de cette société de mettre sur pied, au centre de l'Asie, dans la ville de Margelan, capitale de ce qu'on appelle le « khanat de Ferghan », l'organisation d'un gouvernement central unique pour tous les pays d'Asie, qui porterait le nom de « Concile des Aînés », et serait composé d'êtres respectables appartenant à toutes les communautés du continent.

Comme l'indiquait son nom, ce Concile devait en effet se composer exclusivement des êtres les plus âgés et les plus respectables, car, d'après leur compréhension, seuls sur cette planète de tels êtres pouvaient se montrer justes et impartiaux envers tous leurs semblables, quelle que fût leur religion ou leur communauté.

Dès sa fondation dans la ville de Mossoulopolis, la société comprenait déjà des êtres de presque toutes les communautés asiatiques.

Il y avait parmi eux des « Mongols », des « Arabes », des « Kirghizes », des « Géorgiens », des « Petits-Russiens », des « Tamils », et jusqu'au représentant personnel du fameux conquérant du temps, Tamerlan.

Grâce à leur activité intense, vraiment impartiale et non égoïste, les « guerres » et les « guerres civiles », dont le nombre grandissait sans cesse sur le continent d'Asie, commencèrent à diminuer, et l'on espérait obtenir encore beaucoup d'autres résultats satisfaisants.

Mais quelque chose survint alors, qui entraîna la ruine de cette éminente société d'êtres-hommes.

Tous les événements qui suivirent se déclenchèrent sous l'influence d'un philosophe du nom d'Atarnakh, très connu en ce temps-là, et de la théorie qu'il exposait dans un traité intitulé : « Pourquoi y a-t-il des guerres sur la Terre ? »

L'apparition de ce philosophe bouleversa toutes les notions qu'avaient les membres de la société.

Je connais très bien son histoire, car pendant les recherches que je fis sur les résultats de l'œuvre du Très Saint Ashyata Sheyimash, j'eus besoin de connaître certains détails relatifs à l'activité de ce philosophe, ainsi qu'à sa personne même.

Atarnakh naquit à Mossoulopolis dans une famille de Kurdes.

Parvenu à l'âge responsable, il devint effectivement un grand savant, du moins pour la planète Terre.

Pour commencer, ce Kurde Atarnakh consacra de nombreuses années terrestres à l'étude assidue de toutes sortes de questions susceptibles, croyait-il, d'apporter une solution à ce problème : « Quel est en général le sens de l'existence de l'homme ? » Et c'est au cours de ses études qu'il lui tomba entre les mains un manuscrit sumérien très ancien, mais en excellent état.

Ce manuscrit s'était bien conservé, parce qu'il avait été écrit avec le sang de l'être « chirman » sur des peaux d'êtres-serpents nommés « kaliandjeks ».

Ainsi que me le montrèrent mes investigations, le texte de ce manuscrit, écrit par un savant de l'antiquité, intéressa au plus haut point le philosophe Atarnakh; il fut tout particulièrement frappé par un passage du manuscrit où ce savant émettait l'hypothèse suivante :

« Selon toutes les probabilités, il règne dans le monde une loi de soutien réciproque de tout ce qui existe.

« Et de toute évidence, notre vie, elle aussi, sert à soutenir quelque chose de grand ou de petit dans le monde ».

Cette idée exprimée dans le manuscrit ancien passionna à tel point le philosophe Atarnakh qu'il se consacra dès lors tout entier à l'étude de ce seul aspect de la question qui l'intéressait.

C'est cette idée qui servit de base à toute une théorie vraisemblable qu'il exposa, après plusieurs années de recherches et de vérifications expérimentales minutieuses de ses

propres conclusions, dans son ouvrage intitulé : « Pourquoi y a-t-il des guerres sur la Terre ? »

Je pris aussi connaissance de cette théorie.

Elle était vraiment proche de la réalité.

Toutes les hypothèses du Kurde Atarnakh étaient à peu près conformes à l'essence même du grand processus cosmique fondamental du Trogoautoégocrate universel, que je t'ai expliqué de manière plus ou moins détaillée en te parlant de la Sainte Planète du Purgatoire.

Dans sa théorie, le philosophe Atarnakh établissait de façon formelle qu'il règne sans aucun doute dans le monde une loi de « soutien réciproque de tout ce qui existe », qu'à ce soutien réciproque contribuent certaines substances chimiques, à l'aide desquelles s'opère le processus de spiritualisation des êtres, c'est-à-dire la « vie », et que ces substances chimiques ne servent au soutien de tout ce qui existe qu'au moment où la vie d'un être cesse, autrement dit lorsqu'il meurt.

A l'aide de nombreuses confrontations logiques, il démontrait de manière positive qu'en certaines périodes devait absolument se produire sur terre un nombre rigoureux de morts, dont l'ensemble émît des vibrations d'une puissance déterminée.

Un jour, lors d'une réunion générale des êtres membres de la dite société, cet être terrestre peu commun, qui participait à l'assemblée en qualité de représentant élu par toute la population du pays nommé « Kurdistan », exposa en détail sa théorie, avec tant d'éloquence qu'elle finit par susciter chez les membres de la société une grande agitation et une grande confusion.

Cette théorie les surprit à tel point qu'il régna tout d'abord entre eux un « silence sépulcral »; frappés de stupeur, pas un seul ne pouvait faire le moindre geste. Ils restèrent ainsi pendant un temps assez long, puis le silence fit soudain place à un tumulte assourdissant, comme si la vie de chacun d'eux

dépendait de son degré d'excitation, et de la fougue avec laquelle il l'exprimait.

Pour conclure, ils décidèrent à l'unanimité, tard dans la nuit, de désigner parmi eux plusieurs êtres savants, et de les charger d'étudier ensemble les détails de cette théorie qui les avait si fortement impressionnés, puis d'en faire un rapport à l'assemblée générale.

Dès le lendemain, les membres savants élus par la société « La Terre appartient au Créateur Commun; elle est également libre pour toutes Ses créatures » commencèrent à se familiariser avec les théories d'Atarnakh.

Mais pour le malheur de tous les êtres terrestres tri-cérébraux des temps futurs, il se trouva que si la plupart des membres élus étaient eux aussi des êtres âgés, chez lesquels les fonctions funestes qui rendent l'être de tes favoris « jaloux » et « avide » étaient déjà presque atrophiées, par contre certains d'entre eux, pour de nombreuses raisons — et notamment la manière dont on les avait élevés dans leur enfance — n'avaient pas encore acquis assez d'expérience pour se convaincre du caractère irréalisable de leurs rêveries, dictées par leur anormale éducation, et n'étaient donc pas encore assez désillusionnés pour se montrer tout à fait justes et impartiaux.

A mesure qu'ils se familiarisaient avec les détails de cette étonnante théorie, ils tombaient dans un état typique, particulier aux êtres terrestres, dans lequel ils oubliaient les remarquables hypothèses qui les avaient frappés; dès lors, retournant peu à peu, comme il est propre aux êtres tricérébraux de là-bas, à leurs conceptions antérieures purement subjectives, et par conséquent toujours changeantes, ils se séparèrent aussitôt en deux partis opposés.

Les uns se mirent avec conviction, et sans aucune critique logique, à faire de toutes les suppositions émises dans cette théorie, de simples articles de foi; les autres, comme il est propre à la plupart des « savants » terrestres, à discuter et à prouver tout le contraire de ces hypothèses, pour

devenir en fin de compte les ennemis non seulement de la théorie d'Atarnakh, mais d'Atarnakh lui-même.

Bref, mon enfant, ces savants élus pour étudier en détail cette théorie, au lieu d'aider les autres membres de l'assemblée à sortir de leur embarras et de leur agitation, au lieu de chercher à les unir, ne firent qu'augmenter par leurs propres disputes la confusion de leurs notions; et peu à peu, dans la présence générale des différents membres de cette sérieuse société, surgirent automatiquement des données suscitant deux convictions tout à fait opposées.

La première de ces convictions était que tout se passait vraiment comme l'exposait la théorie du philosophe Atarnakh, c'est-à-dire que les « guerres » et les « guerres civiles » répondaient sur la terre à une nécessité périodique, en dehors de toute intention personnelle des hommes.

Quant à la seconde, c'était celle qu'avaient partagée jusque-là tous les membres de la société, et selon laquelle, s'ils parvenaient à réaliser leur programme, il serait possible de détruire à la racine même ce mal qui régnait sur la planète, après quoi tout rentrerait dans l'ordre.

A partir de ce moment-là, des discussions, des troubles et des querelles éclatèrent entre les membres de la société, et là encore il se passa ce qui leur était depuis longtemps devenu habituel, comme je te l'ai déjà dit : ces querelles et ces troubles s'étendirent bientôt aux êtres ordinaires de là-bas, c'est-à-dire aux autres habitants de la ville de Mossoulopolis, provoquant l'excitation de leur anormal psychisme.

Je ne sais comment tout cela se serait terminé si les frères du « Collège des Illuminés » n'étaient arrivés et ne s'étaient mêlés de l'affaire.

Sous leur influence, tous les membres de cette sérieuse société s'apaisèrent peu à peu; ils retrouvèrent leur calme et leur gravité pour réfléchir, puis délibérer sur ce qu'il fallait faire à l'avenir.

Ces réflexions et délibérations les amenèrent à élire à

l'unanimité le Kurde Atarnakh comme chef, en le priant de les aider à sortir de cette pénible situation.

Après plusieurs réunions dirigées par le philosophe Atarnakh, on en vint, par un accord unanime, aux conclusions catégoriques suivantes :

« Selon les lois de la Nature, les « guerres » et les « guerres civiles » répondent toujours sur terre à une nécessité périodique, sans aucune intervention de la volonté des hommes; et cela, parce que la Nature, en certaines périodes, exige une grande quantité de morts.

« Nous sommes donc tous forcés de reconnaître, avec une grande tristesse et une inévitable résignation intérieure, qu'aucune décision de la raison humaine ne saurait empêcher que le sang soit versé entre les nations et au sein même des nations. C'est pourquoi nous décidons à l'unanimité de liquider nos affaires courantes ainsi que l'œuvre entière de notre société, et de nous disperser contre notre gré pour rentrer chez nous et porter de nouveau le « fardeau de la vie quotidienne ».

Et c'est seulement une fois prise cette résolution catégorique, lorsque tous les membres de cette vraiment sérieuse société eurent décidé de commencer le jour même à liquider toutes leurs affaires, qu'Atarnakh, qu'ils considéraient comme un vrai savant, mais qui n'en était pas moins un Kurde orgueilleux et plein d'amour-propre, monta en chaire et dit :

« Mes honorables collègues,

« Je suis sincèrement peiné d'avoir été la cause involontaire de la dissolution de notre grande entreprise philanthropique, à laquelle vous avez consacré, vous les plus honorables et les plus intelligents des hommes de tous les pays, plus d'efforts impartiaux et non égoïstes que personne sur terre n'a jamais été ni ne sera jamais capable de le faire pour les autres, c'est-à-dire pour des êtres tout à fait inconnus et indifférents.

« Pendant plusieurs années, vous avez travaillé sans répit

afin d'obtenir pour la masse le bien le plus essentiel, et voici que ma théorie, à laquelle j'ai, moi aussi, travaillé pendant de nombreuses années au profit d'hommes qui m'étaient étrangers, réduit à néant votre infatigable labeur et vos généreuses aspirations.

« La conscience d'être coupable de tous les malentendus qui se produisent parmi vous m'a enlevé toute tranquillité ces derniers jours, et je n'ai cessé de réfléchir et de me demander s'il y avait un moyen de réparer ma faute involontaire.

« Or, mes sages collègues, élus de tous les pays de la terre, je veux vous faire part de la conclusion définitive à laquelle m'ont amené mes réflexions.

« Si les lois universelles que j'ai découvertes font obstacle aux moyens sur lesquels vous comptiez pour apporter aux hommes un certain bonheur, ces mêmes lois, aussi étrange que cela puisse vous paraître à première vue, peuvent, à condition de s'en servir autrement, permettre d'atteindre le but que nous nous sommes fixés.

« Voici ce que nous devons faire :

« Les résultats de toutes mes recherches démontrent clairement que la Nature exige sur la terre, à certaines périodes, un nombre défini de morts, mais par ailleurs j'ai réussi à mettre en évidence que, pour les besoins de la Nature, peu importe quelles sont ces morts — celles des hommes ou celles d'autres formes de vie.

« Il s'ensuit donc que si le total de morts exigé par la Nature est atteint au moyen d'un certain nombre de morts d'autres formes de vie, alors la quantité requise de morts d'hommes diminuera de toute évidence en proportion.

« Et il sera tout à fait possible d'y parvenir, si tous les membres de notre société continuent à travailler avec la même intensité, non plus en vue de réaliser notre premier programme, mais afin de faire revivre sur terre, à une plus grande échelle qu'autrefois, l'ancienne coutume d'offrir des

sacrifices aux dieux et aux saints en détruisant d'autres formes de vie. »

Lorsque ce Kurde orgueilleux eut terminé son discours, les membres de la société ne furent pas moins étonnés et bouleversés que le jour où il avait exposé sa fameuse théorie.

Pendant les trois jours et trois nuits qui suivirent ce mémorable discours ils ne se quittèrent pas, et les locaux mis à la disposition de cette société d'êtres-hommes de la planète entière par les citoyens de Mossoulopolis retentirent du vacarme ininterrompu de leurs discussions et délibérations. Pour finir, le quatrième jour, ils tinrent une assemblée générale au cours de laquelle ils prirent à l'unanimité la résolution d'agir désormais comme l'indiquerait le grand philosophe kurde Atarnakh.

Le jour même, le nom de la société fut changé. Ses membres adoptèrent pour devise : « La Terre n'est que pour les hommes ».

Quelques jours plus tard, ils quittèrent la ville de Mossoulopolis pour leurs pays respectifs, où, sur les directives générales du philosophe Atarnakh, ils prirent toutes les mesures susceptibles de ranimer et d'implanter à nouveau chez les hommes peuplant le continent d'Asie l'idée de « se rendre agréable » à leurs dieux et à leurs idoles en tuant des êtres de formes diverses.

Et de fait, dès qu'ils passèrent à la réalisation pratique de leur nouveau programme, la coutume d'offrir des sacrifices à leurs « saints » imaginaires, en détruisant l'existence de divers êtres uni-cérébraux et bi-cérébraux faibles ou stupides, se rétablit bientôt sur tout le continent d'Asie.

Les membres de la nouvelle société : « La Terre n'est que pour les hommes » réalisèrent leur tâche, dès le début, par l'entremise du « clergé » de la religion fondée sur l'enseignement de Saint Mahomet, alors largement répandue sur tout le continent d'Asie.

Cette fois-ci, la coutume prit une ampleur qu'elle n'avait pas atteinte au temps où je descendis là-bas, à la requête de l'Ange Louisos, pour la faire disparaître chez les êtres tricérébraux. Comme je te l'ai déjà dit, Sa Conformité avait alors jugé cette coutume indésirable du point de vue des phénomènes cosmiques de plus grande envergure, du fait que le nombre de tes favoris avait beaucoup augmenté, et avec lui le nombre de ceux qui voulaient « faire plaisir » à leurs idoles fantastiques.

La destruction de l'existence d'autres formes d'êtres reprit donc, et non seulement de manière privée, dans les familles, mais encore publiquement, en des lieux réservés.

Ces lieux étaient cette fois pour la plupart associés au souvenir de Saint Mahomet ou de ses compagnons.

Le nombre des victimes augmentait de jour en jour, si bien qu'une centaine d'années après l'apparition de la société « La Terre n'est que pour les hommes », on détruisait par an, en un seul endroit, jusqu'à cent mille de ces êtres que l'on sacrifiait déjà aux époques antérieures, tels que « bœufs », « moutons », « chameaux », etc...

Au cours des deux derniers siècles, les lieux que l'on honorait ainsi de préférence furent entre autres les villes de La Mecque et de Médine en Arabie, celle de Meshed dans la région de Bagdad, et les environs de Yénikishlak au Turkestan.

Bref, sur le continent d'Asie, le « sang se remit à couler à flots ».

Les offrandes de sacrifices se multipliaient pendant les fêtes musulmanes, « Baïram » et « Gourbane », ainsi que pendant les fêtes chrétiennes existant là-bas sous les noms de « Mi-Carême », « Saint-Georges », et autres.

Certes, mon enfant, lorsque cette anomalie se fut de nouveau implantée chez les êtres tri-cérébraux de là-bas, grâce aux intenses efforts des membres de la société « La Terre n'est que pour les hommes », leurs terribles processus de destruction mutuelle se firent en effet plus rares et se dérou-

lèrent dans des limites plus étroites; mais la mortalité des êtres tri-cérébraux n'en diminua pas pour autant, au contraire elle s'accrut, en raison de l'altération graduelle et continue de leur existence êtrique, et de la baisse consécutive de la qualité des vibrations émanant de leur présence pour les besoins de la Nature, ce qui entraîna chez eux d'une part la diminution de la durée de l'existence, d'autre part l'augmentation de ce qu'ils appellent la « natalité ».

Et il en fut ainsi jusqu'à ce qu'un certain Assadoullah Ibrahim Oglé, célèbre derviche persan, qui vit le jour et devint un être responsable sur le même continent, eut imposé à tout cela une direction différente.

Le début de l'activité du derviche Assadoullah Ibrahim Oglé date à peine de quelque trente ou quarante ans.

Simple fanatique de la religion musulmane, et ne possédant pas les connaissances sérieuses et profondes du Kurde Atarnakh, il ne perçut, dans le fait d'offrir des sacrifices, que l'horrible injustice des hommes envers les êtres d'autres formes, et il se fixa comme but de son existence d'arriver coûte que coûte à détruire sur terre cette coutume qu'il considérait comme anti-religieuse.

Dès lors il voyagea sur le continent d'Asie, surtout dans les pays où la plupart des êtres tri-cérébraux étaient des adeptes de la religion musulmane. Il agit principalement par l'entremise d'autres derviches, que l'on trouvait alors dans presque toutes les communautés du continent d'Asie.

Cet ingénieux et énergique Persan, le derviche Assadoullah Ibrahim Oglé, persuada partout les derviches, avec beaucoup d'intelligence, de la « vérité » de son idée; ceux-ci, à leur tour, convainquirent les êtres ordinaires de tout le continent d'Asie que non seulement la destruction d'êtres d'autres formes n'était pas agréable à Dieu, mais que les destructeurs auraient à subir un double châtiment dans l'autre monde, en enfer : l'un pour leurs propres « péchés », l'autre pour les « péchés » des êtres qu'ils avaient détruits, et ainsi de suite.

Grâce à ces prédications sur l'autre monde, faites par des derviches considérés comme des autorités en la matière, les êtres d'Asie réduisirent en effet d'année en année le nombre de leurs sacrifices.

Et l'aboutissement de toute l'activité de ce « généreux derviche persan » fut le dernier grand processus de destruction réciproque, ou, comme disent tes favoris, la « guerre mondiale ».

Or, mon enfant, si l'éminent savant kurde Atarnakh, par les hypothèses qu'il avançait dans sa théorie, s'était beaucoup approché de la réalité, il n'avait pourtant pas compris le plus important, c'est-à-dire que les vibrations requises par la Grande Nature, et constituées par les émanations des êtres aussi bien au cours de leur existence que lors du processus de raskouârno, ont une signification non pas tant par leur quantité que par leur qualité.

Sans doute le Kurde Atarnakh, étant un être terrestre peu commun, l'aurait-il compris, s'il avait connu les détails des résultats obtenus lorsqu'avaient été plus ou moins établies sur cette planète les conditions d'existence êtrique spécialement créées pour les êtres tri-cérébraux grâce au Très Saint Labeur de l' « Amant de l'Essence », le Très Saint Ashyata Sheyimash.

Pendant cette période, non seulement leur « mortalité » diminua, mais il en fut de même de leur « natalité ».

Et cela parce que, les êtres terrestres existant alors plus ou moins comme il convient à des êtres tri-centriques, leurs émanations donnaient des vibrations plus proches de celles qu'exigeait la Grande Nature pour le Très Grand Trogoautoégocrate cosmique général, et plus particulièrement pour le soutien de la Lune et d'Anoulios. Dès lors, la Grande Nature ne manqua pas de s'adapter en diminuant la natalité, d'autant plus que, pour la période qui allait suivre, le besoin des vibrations destinées à soutenir l'existence de la planète Lune devait lui-même diminuer.

Parmi les divers aspects de cette question fondamentale, celui qui touche au sens et au but de l'existence de tes favoris est d'une telle importance, et permet si bien de comprendre une quantité de choses qui se passent sur la Terre, et entre autres tout ce qui concerne les causes mêmes de la guerre, que je considère comme nécessaire d'y revenir une fois de plus.

T'en souviens-tu, c'est lors de l'entretien personnel qu'il me fut donné d'avoir avec Sa Conformité l'Ange Louisos, aujourd'hui Archange, que j'appris comment les êtres tri-cérébraux de cette planète ont pour principale destinée d'élaborer — par le processus même de leur existence — les vibrations requises par la Nature pour supporter ces anciens fragments de leur planète appelés maintenant « Lune » et « Anoulios ».

Sa Conformité me dit alors que les deux anciens fragments de la Terre avaient définitivement pris leur place régulière dans le mouvement d'harmonie générale, et que toute appréhension d'une surprise quelconque avait désormais disparu, mais que, pour éviter toute complication éventuelle dans un avenir lointain, il avait été décidé par de Très Hauts et Très Saints Individuums de réaliser sur Terre les mesures nécessaires à la formation de ce qu'on appelle « askokinn », de sorte que cette substance cosmique sacrée, indispensable au soutien de la Lune et d'Anoulios, puisse être produite de façon continue par ta planète.

Sa Conformité m'expliqua encore que cette substance cosmique sacrée askokinn fusionne en général dans l'Univers avec les substances sacrées « abroustdonis » et « helkdonis », et que par conséquent, pour avoir le degré de vivification nécessaire à ce rôle de soutien, la substance sacrée « askokinn » doit tout d'abord se libérer des deux autres.

A dire vrai, mon enfant, je ne compris pas à l'instant même tout ce qu'il me dit ; cela me devint clair seulement plus tard, lorsque j'appris, au cours de mes études sur les lois cosmiques fondamentales, que ce sont précisément les

substances abroustdonis et helkdonis qui servent à la formation et au perfectionnement des corps êtriques supérieurs chez les êtres tri-cérébraux — c'est-à-dire le « corps kessdjan » et le « corps de l'âme » — et que la séparation de l'askokinn sacré d'avec les deux autres substances s'opère en général lorsque, sur quelque planète que ce soit, les êtres les transmuent en eux par leurs efforts conscients et leur souffrance volontaire, pour la formation et le perfectionnement de leurs corps supérieurs.

Et lorsque je m'intéressai à tes favoris et me mis à observer et à étudier leur étrange psychisme, je compris pourquoi et à quelles fins la Grande Nature, ainsi que les plus Hauts et les plus Saints Individuums, s'adaptent toujours patiemment à toutes choses. A ce propos, il se forma en moi l'opinion suivante :

Si seulement tes favoris avaient bien réfléchi à cela, et s'ils s'étaient efforcés en toute honnêteté de servir la Nature à cet égard, peut-être leur perfectionnement êtrique aurait-il pu se faire de manière automatique, presque sans participation de leur conscient ; en tout cas, la pauvre Nature de leur infortunée planète n'aurait pas été forcée de peiner afin de s'adapter, et de sauvegarder ainsi l'harmonie cosmique générale.

Mais, pour le malheur de tout ce qui existe dans le Mégalocosmos, tes favoris ne mettent pas la moindre honnêteté à remplir leurs devoirs envers la Nature, à laquelle ils sont pourtant redevables, strictement parlant, de leur existence même.

A propos de cette absence d'honnêteté chez tes favoris dans l'accomplissement de leurs devoirs envers la Nature, je viens de me rappeler une très sage sentence de notre maître incomparable, Mullah Nassr Eddin, sentence dont le sens caché trouve une justification dans le cas présent :

« La peste et le choléra sont tout de même plus nobles que l'honnêteté humaine, car avec eux, au moins, les hom-

mes qui ont une conscience morale peuvent encore vivre en paix ».

Or, mon cher Hassin, lorsqu'il fut clair que le besoin instinctif de faire des efforts conscients et de souffrir volontairement pour percevoir et transmuer en soi les substances sacrées abroustdonis et helkdonis — libérant ainsi les askokinns sacrés pour le soutien de la Lune et d'Anoulios — avait complètement disparu du psychisme de tes favoris, la Grande Nature elle-même fut contrainte de s'adapter à extraire cette substance sacrée par d'autres moyens, au nombre desquels se trouvait précisément le terrible processus périodique de destruction réciproque.

Pour que tu puisses avoir une juste appréciation de tes favoris contemporains, je trouve opportun de te rappeler qu'une fois éliminée chez les êtres tri-cérébraux de ta planète l'action de l'organe kundabuffer, ils apprirent très vite, dès les premières générations, qu'une certaine substance cosmique devait se transformer à travers eux, et qu'aider à cette transformation était l'une de leurs plus importantes obligations êtriques.

Te rappelles-tu, je t'ai dit que les êtres tri-cérébraux du continent Atlantide considéraient même cette obligation êtrique comme sacrée, et la nommaient « amarlouss », ce qui signifiait en leur langue « aide à la Lune ».

A cette époque, c'est-à-dire au cours de la période appelée civilisation samliossienne, ils suivaient scrupuleusement certaines coutumes qu'ils avaient inventées, et qui leur permettaient d'accomplir ces devoirs êtriques de la manière la plus efficace.

Ces êtres avaient même imaginé un moyen très sage et très pratique de remplir ces deux obligations êtriques — celle de perfectionner leurs corps êtriques supérieurs et celle de servir le Très Grand Trogoautoégocrate — en les réunissant et en les accomplissant simultanément.

Ils réalisèrent cette union de la manière suivante :

Dans toute agglomération, et même dans chaque quartier de ces agglomérations, se dressaient obligatoirement trois édifices spéciaux, très imposants.

Le premier, destiné aux êtres de sexe masculin, était nommé « agourokhrostini ».

Le second, réservé aux êtres de sexe féminin, était appelé « gynekokhrostini ».

Et le troisième, affecté aux êtres considérés comme appartenant au « sexe du milieu », était désigné sous le nom d' « anoroparionokima ».

Les deux premiers de ces imposants édifices étaient regardés comme sacrés par les êtres du continent Atlantide. Ils représentaient pour eux ce que sont pour les êtres actuels de la Terre leurs « temples », « églises », « chapelles », et autres lieux sacrés.

Lorsque je descendis pour la première fois sur cette planète, je visitai en personne, sur le continent Atlantide, certains de ces édifices, et j'appris ainsi à quoi ils étaient destinés.

Dans les temples d'hommes, ou « agourokhrostinis », les êtres de sexe masculin de l'agglomération, ou du quartier, accomplissaient à tour de rôle, dans un état bien défini, appelé « rappel de soi », les « mystères » appropriés.

Les êtres du continent Atlantide avaient cette conception bien arrêtée que les êtres de sexe masculin sont des sources de manifestation active ; ils s'adonnaient donc sans relâche, dans leurs agourokhrostinis, à une contemplation active et consciente, et dans cet état ils accomplissaient les mystères sacrés correspondants, afin de transmuer en eux les substances sacrées abroustdonis et helkdonis.

Ils agissaient ainsi intentionnellement et en pleine conscience, pour que la substance sacrée qui se libérait alors en eux et irradiait par l'entremise de leurs émanations, en vue d'une vivification ultérieure, devînt la partie active dans la loi sacrée qu'ils nommaient « Loi de Sainte Trinité ».

Dans les « gynekokhrostinis », réservés aux êtres de sexe féminin, chaque femme s'enfermait obligatoirement pen-

dant toute la durée de certaines périodes, que les êtres contemporains appellent « menstruations ». De plus, les femmes, se reconnaissant elles-mêmes comme des êtres passifs, s'efforçaient de rester passives pendant tout le temps de leur isolement, afin que la substance irradiant par l'entremise de leurs émanations serve de partie passive dans le processus de la même loi sacrée, en vue de sa vivification ultérieure.

Aussi passaient-elles leur temps, à l'intérieur de ces gynekokhrostinis, dans un état de passivité totale, s'évertuant consciemment à ne penser à rien.

A cette fin, elles tâchaient de n'avoir aucune expérience active pendant leur période menstruelle, et pour que le cours des associations ne les empêche pas de se concentrer, tout était arrangé de manière à orienter constamment leurs pensées vers le bien de leurs enfants présents ou futurs.

Quant aux édifices de troisième sorte, qui portaient le nom d' « anoroparionokimas », ils avaient été construits, comme je viens de te le dire, à l'intention des êtres appartenant à ce qu'on appelait alors le « sexe du milieu ». Notre Mullah Nassr Eddin les aurait qualifiés de « quiproquos » ou « ni l'un, ni l'autre ».

Parmi les êtres appartenant au « sexe du milieu », les uns étaient de sexe masculin, les autres de sexe féminin.

C'étaient des êtres qui pour diverses raisons n'avaient plus la possibilité ni de se perfectionner ni de servir la Nature, ou comme le dit dans une de ses sentences notre cher Mullah Nassr Eddin, qui n'étaient « ni un cierge pour un ange, ni un tisonnier pour un diable ».

Dans ces maisons on isolait pour un certain temps les êtres masculins qui, pour une raison ou une autre, étaient dépourvus de toute possibilité de contemplation consciente, et les êtres de sexe féminin qui n'avaient jamais de menstruation ou chez lesquels la menstruation s'effectuait de manière anormale, ou encore les femmes qui à certaines périodes se transformaient, sous le rapport de leurs désirs

sexuels, en ce qu'on appelait des « khaneomenis », ou, selon l'expression de notre cher Mullah, « en véritables cavales à l'approche du printemps ».

Les êtres du continent Atlantide étaient alors familiarisés avec certains symptômes, bien définis et très originaux, qui permettaient de reconnaître ces êtres afin de les isoler dans les anoroparionokimas.

Ces symptômes résidaient dans les particularités suivantes :

1. Si un être croyait à n'importe quelle absurdité.

2. S'il se mettait à prouver aux autres quelque chose qu'il ne connaissait pas lui-même, ou qu'il connaissait mais dont il n'était pas sûr.

3. S'il manquait à sa parole d'honneur ou prêtait serment sans nécessité.

4. Enfin s'il manifestait une tendance à « espionner » les autres et à s'occuper de « touk-sou-kef ».

Mais le symptôme le plus indiscutable était l'apparition chez un être de ce qu'on appelle « moyassoul », apparition que tes favoris contemporains considèrent comme une maladie, à laquelle ils donnent le nom d' « hémorroïdes ».

Ceux qui présentaient ces symptômes étaient tenus de résider en permanence dans ces anoroparionokimas pendant les périodes indiquées par les êtres de leur entourage. On ne les astreignait à rien, et ils existaient comme bon leur semblait. Le seul but était de les mettre dans l'impossibilité d'avoir aucun contact avec les êtres normaux de la région, et même de leur parler.

La raison de leur séjour forcé dans ces bâtiments était, selon les conceptions du temps, que par suite de leurs diverses « tares », ils gênaient par leurs émanations, à certaines périodes du mois, l'existence tranquille et régulière des êtres de leur entourage.

« Eh oui, mon cher enfant...

Les êtres des derniers temps du continent Atlantide connaissaient encore quantité d'excellentes coutumes répon-

dant à une existence normale. Quant à tes favoris contemporains, on ne peut que les plaindre de ce que la seconde catastrophe subie par ton infortunée planète ait englouti ce continent avec tout ce qu'il portait, faisant disparaître du même coup toutes les bonnes coutumes qui, au cours de longs siècles, avaient peu à peu pénétré dans le processus de leur existence ordinaire.

Longtemps après le désastre du continent Atlantide, l'une de ces coutumes fut cependant sur le point d'être rétablie : celle d'utiliser, dans le processus d'existence ordinaire, des édifices analogues à ceux dont je viens de te parler.

La nécessité de ces édifices fut à nouveau comprise par un roi hébreu très sensé, du nom de Salomon, qui en décida lui aussi l'institution.

Le type d'édifice spécial dont ce roi hébreu plein de sagesse décida la construction, et qui subsista longtemps après lui, fut nommé par ses sujets « tak-tchan-nan ».

Il ressemblait aux gynekokhrostinis du continent Atlantide. Comme ces derniers, il était destiné aux êtres de sexe féminin, qui devaient y séjourner pendant toute la durée de leur menstruation.

Le roi Salomon se hâta d'établir cette coutume pendant son sage règne, car il avait constaté à plusieurs reprises que, dans l'état de menstruation, le caractère des êtres de sexe féminin devenait pour leur entourage, et surtout pour leurs maris, absolument intolérable, et même nuisible d'un point de vue psycho-organique, tant leur conduite était inconséquente à l'égard d'autrui ; et il décida de promulguer sans délai pour ses sujets une loi sévère instituant dans chaque agglomération la construction obligatoire de bâtiments spéciaux dans lesquels seraient enfermés les êtres de sexe féminin pendant toute la durée de cet état.

Il me fut même donné de lire le texte de la loi qu'il avait promulguée.

Cette loi décrétait entre autres que pendant toute la durée de leur menstruation les femmes étaient impures, au

sens sacré du mot, et que pour les autres, et en particulier pour leurs maris, c'était alors non seulement un grand péché que de les toucher mais même un crime contre la loi sacrée que de parler avec elles.

Chez leurs maris, ou en général chez les hommes qui les approchent, ou qui parlent avec elles pendant cette période, pénètre une force impure, ou esprit malin. Et par suite, il n'y a plus entre hommes, dans les relations quotidiennes ou dans les affaires, que malentendus, querelles et inimitié.

Cette dernière thèse du Grand Sage terrestre qu'était le roi Salomon représente encore de nos jours une vérité incontestable.

En effet, c'est là l'une des nombreuses raisons pour lesquelles l'existence ordinaire des êtres de ta planète est aujourd'hui aussi absurde.

Chez les êtres terrestres contemporains de sexe féminin se renforce encore pendant cette période la propriété spécifique acquise au cours des derniers siècles, et qu'ils nomment « hystérie ». Tant que dure cet état, les femmes réduisent les êtres de leur entourage, et surtout leurs maris, à la situation des malheureux auxquels notre grand Mullah Nassr Eddin fait allusion quand il dit :

« Le but de leur existence est d'être la proie des sangsues ».

Et de fait, c'est uniquement parce que les êtres contemporains de sexe féminin vont et viennent en liberté pendant leurs menstruations que beaucoup d'êtres contemporains de sexe masculin ne peuvent jamais avoir entre eux de bonnes et amicales relations, ce qui fait d'eux, bien souvent, de vrais blasphémateurs « repentants après coup ».

Cette bienfaisante coutume instituée par le sage roi Salomon subsista très longtemps chez les Hébreux et se serait certainement propagée par toute la Terre, n'eût été certaine propriété spécifique de là-bas dont je t'ai déjà parlé.

Car lorsque ce peuple fut à son tour déchu de sa grandeur, comme il en va toujours là-bas, les êtres des autres commu-

nautés qui, du temps de sa gloire et de sa puissance, le haïssaient déjà, poussés par cette impulsion de jalousie et d'envie, devenue inhérente à tes favoris à l'égard de tout ce qui leur est supérieur, non seulement le méprisèrent et le persécutèrent aussitôt, mais englobèrent bien entendu dans leur mépris toutes les excellentes coutumes que ce peuple avait acquises jusque-là.

Et lorsque ce peuple hébreu fut tombé sous l'influence d'autres communautés devenues fortes, il se mit à suivre leur exemple, en vertu d'une propriété caractéristique dont je t'ai déjà suffisamment parlé, de sorte que loin de se propager cette bonne coutume fut dépréciée et, pour finir, oubliée par ses fondateurs eux-mêmes.

Aujourd'hui, elle ne survit plus que parmi les êtres d'une petite communauté des montagnes du Caucase, connus sous le nom de « Hevsours », ces Hevsours dont l'existence ne laisse pas dormir en paix les savants terrestres, en raison du problème que pose leur origine.

Au sujet de cette habitude qu'ont prise tes favoris de détruire les bonnes coutumes déjà établies sur leur planète grâce aux efforts de leurs ancêtres, force nous est encore une fois d'exprimer nos condoléances à la pauvre Nature, qui sans cesse doit s'adapter et se réadapter à tout.

Pour commenter cette infortune qui pèse sur leur Nature, notre cher maître, l'incomparable Mullah Nassr Eddin, a encore quelques sentences très sages.

Il dira par exemple, en pareil cas :

« Si tu n'as pas de chance dans la vie, tu attraperas une maladie vénérienne même avec ta marraine ! »

Ou encore :

« Eh ! mon pauvre ami ! En te mettant au monde, ta mère devait chanter une complainte arménienne ».

En de telles occasions, l'interprète de la sagesse populaire russe, Kousma Proutkoff, a lui aussi une bonne formule :

« Le plus malheureux de nous tous, c'est encore la pomme de pin : tous les « Makar » trébuchent sur elle ! »

Je le répète, l'infortunée Nature de la planète Terre doit continuellement et sans répit s'adapter à se manifester « autrement », toujours « autrement », afin de se maintenir dans l'harmonie cosmique générale.

Pour que tu te représentes et comprennes mieux de quelle manière l'infortunée Nature s'adapte en vue d'obtenir l' « équilibre des vibrations » exigé de cette planète pour l'harmonie cosmique générale, il me suffira de te parler d'un fait qui se produit en ce moment là-bas, à la suite du processus qu'ils ont nommé « guerre mondiale ».

Au cours de ce processus, il arriva, sans doute parce que les êtres Allemands avaient inventé ce qu'on appelle des « gaz toxiques » et les êtres Anglais ce qu'on appelle des « mitrailleuses spéciales à tir rapide », que le nombre de raskouârnos, ou morts, non prévus par la Nature, dépassa cette fois de beaucoup les limites du nécessaire ; en d'autres termes, pour parler comme ces candidats hassnamouss que sont les hommes d'affaires contemporains, il y eut « surproduction » de morts d'êtres tri-cérébraux.

Aussi la Nature dut-elle de nouveau se donner beaucoup de peine ou, comme l'on dit, « suer sang et eau » pour corriger cette imprévoyance et s'adapter une fois de plus de la manière voulue.

Cette fois-ci, comme j'ai pu m'en assurer au cours de mon dernier séjour là-bas, et comme cela me fut confirmé plus tard par un ćtherogramme, la Nature est de toute évidence en train d'accroître, en vue des temps futurs, la natalité des êtres d'autres formes.

Je remarquai moi-même que dans les villes de Pétrograd et de Tiflis, situées dans la grande communauté de Russie — où périrent, pendant la guerre mondiale, plus d'êtres que dans n'importe quelle autre communauté — des quadrupèdes nommés « loups », quadrupèdes que l'on ne ren-

contre jamais dans les régions habitées et qui détestent les hommes, couraient déjà par les rues.

Quant à l'information communiquée par étherogramme, elle précisait que dans la grande communauté de Russie la natalité des êtres rongeurs appelés « souris » et « rats » avait augmenté dans de telles proportions qu'ils avaient déjà dévoré presque toutes les réserves de vivres des êtres de cette communauté.

Cet étherogramme annonçait encore que les détenteurs de pouvoir de la communauté de Russie en avaient appelé aux êtres d'une autre communauté européenne pour entreprendre la destruction de l'existence de ces petites créatures dont le nombre s'était multiplié parmi eux. En retour, ils promettaient de leur donner autant d'argent qu'ils voudraient.

Une réduction temporaire du nombre de ces pauvres rats et souris pourrait sans aucun doute être obtenue par les moyens variés dont disposent ces spécialistes pour la destruction de l'existence, mais jamais ils ne consentiront à l'entreprendre gratuitement ; et quant à leur donner cet argent, les êtres de Russie, malgré leurs promesses, ne seront bien entendu pas en état de le faire, vu que cela pourrait leur coûter beaucoup plus cher que leur dernière guerre.

Et pour tirer de l'argent des sources auxquelles ils avaient puisé sans compter pendant ce grand processus... comme le dit notre cher Mullah Nassr Eddin :

« Pour cela, tu veux rire!... Même un âne peut comprendre qu'en temps de paix la viande de moujik ne vaut rien ».

Ayant dit, Belzébuth se tut. Considérant en silence son petit-fils, il semblait attendre de lui quelque chose. Celui-ci, comme se parlant à lui-même, dit d'un ton triste, presque désespéré :

— Comment tout cela finira-t-il ? N'y a-t-il vraiment aucune issue ?

Est-il possible que les malheureuses âmes qui se forment sur cette malheureuse planète demeurent éternellement dans un état de non-perfection, est-il possible qu'elles aient à se revêtir sans fin de formes planétaires variées, et à languir dans les siècles des siècles, à cause des maudites conséquences des propriétés de l'organe kundabuffer, implanté dans le corps planétaire des premiers êtres tri-centriques de la Terre, pour des raisons qui leur étaient tout à fait étrangères ?

Où donc est ce pilier sur lequel est censé reposer notre Mégalocosmos tout entier, et qui porte le nom de Justice?...

Non !... cela ne peut pas être !... Il y a là quelque chose de faux, car pas une seule fois depuis ma venue au monde le moindre doute ne s'est insinué en moi quant à l'existence de la Justice objective.

Il faut absolument voir clair et comprendre... Pourquoi ?... Pourquoi ?...

En tout cas, le but de mon existence sera désormais de comprendre clairement pourquoi les âmes qui apparaissent en ces êtres terrestres tri-cérébraux se trouvent dans cette situation d'une horreur sans précédent... »

Puis le pauvre Hassin, tout accablé, baissa la tête et resta pensif.

Belzébuth le considéra d'un étrange regard — étrange parce qu'il laissait transparaître son amour pour Hassin, et qu'en même temps l'on pouvait y sentir combien il était heureux que son petit-fils éprouve une telle tristesse.

Le silence se prolongea pendant un temps assez long. Enfin Belzébuth eut un profond soupir, comme venant du fond de son être, et, se tournant vers son petit-fils, lui adressa les paroles suivantes :

— Oui, mon cher Hassin.

Il y a certainement là quelque chose qui n'est pas juste.

Mais si rien n'a pu être fait pour les êtres de cette planète par celui qui possède à présent la Raison du « Podkoulad sacré », et qui est l'un des premiers assistants

de Notre Eternité dans l'administration du monde, le Très Saint Ashyata Sheyimash — si lui n'a rien pu faire, que pouvons-nous espérer, nous dont la raison ne dépasse guère celle des êtres ordinaires ?

Te rappelles-tu, dans ses réflexions recueillies sous le titre « Horreur de la Situation », le Très Saint Ashyata Sheyimash disait :

« S'il est encore possible de sauver les êtres de la Terre, le Temps seul pourra le faire ».

Quant à nous, nous ne pouvons que répéter ces paroles à propos de la terrible particularité dont nous venons de parler, c'est-à-dire leur processus périodique de destruction mutuelle.

Tout ce que nous pouvons dire pour le moment, c'est que si cette particularité des êtres terrestres doit disparaître de cette infortunée planète, cela ne se fera qu'avec l'aide du Temps, soit sous la direction d'un être d'une très haute Raison, soit grâce à certains événements cosmiques exceptionnels. »

Sur ces mots, Belzébuth se remit à fixer Hassin du même regard étrange.

Chapitre 44
Selon Belzébuth, la conception que se font les hommes de la justice est, dans le sens objectif, un « mirage maudit »

BELZEBUTH, en souriant, continuait à regarder affectueusement son petit-fils. Il lui dit :

— Mon cher Hassin, toi qui seras un jour mon remplaçant, le moment est venu, me semble-t-il — maintenant que tu as pu assimiler grâce à tout ce que je t'ai raconté sur les êtres tri-cérébraux peuplant la planète Terre — d'approfondir la « question » à laquelle je t'ai promis de consacrer mes derniers récits.

Je veux parler de l'idée funeste, si répandue parmi eux, à laquelle j'ai fait allusion, t'en souviens-tu, à propos des principales « œillères » de leur psychisme, c'est-à-dire à propos de leurs diverses « havatviernonis », ou « religions », comme ils les nomment — idée dont ils ont fait la base de toutes ces religions, et qui est celle du « Bien » et du « Mal ».

Je t'ai également raconté que cette idée funeste, qui règne parmi les êtres terrestres tri-cérébraux, avait récemment suscité sur la Sainte Planète du Purgatoire un grand événement, ou, selon l'expression de tes favoris, un grand « scandale », et que la cause involontaire de ce scandale avait été un être appartenant à ton « hernasdjinsa », ou, comme on le dit sur Terre, de ton « arbre généalogique ».

Pour que tu te représentes plus clairement ce que j'ai

encore l'intention de t'expliquer, il me faut tout d'abord revenir sur de lointains événements, qui, à première vue, n'ont rien de commun avec cette idée.

Or donc, je t'ai déjà dit que lors de ma cinquième descente à la surface de ta planète mon séjour fut très bref, et que je retournai presque aussitôt chez moi, sur la planète Mars.

J'y retournai parce que mes amis m'avaient fait savoir, du Centre, qu'un des Chérubins les plus proches de Notre Eternel Tout-Embrassant apparaîtrait bientôt sur Mars, porteur d'un décret qui me concernait personnellement.

Peu après mon arrivée, le Chérubin fit en effet son apparition sur la planète Mars. La décision d'En-Haut qu'il était chargé de me transmettre m'apprenait qu'en raison de mes efforts conscients pour parvenir à des résultats d'intérêt cosmique général — efforts qui avaient abouti à l'abolition de la coutume des « sacrifices » chez les êtres tri-cérébraux qui te plaisent — et en raison de la prière adressée par Sa Conformité l'Ange Louisos lui-même à Notre Père Eternel Commun, le châtiment qui m'avait été infligé pour ma faute personnelle serait réduit, en ce sens qu'il cesserait désormais de s'étendre à mes descendants.

A partir de ce moment-là, il était donc possible à mes enfants, c'est-à-dire à ton père et à ton oncle Touilân, de retourner au Centre dès qu'ils le désireraient, pour remplir des obligations qui leur correspondraient au sein des innombrables réalisations de Notre Père Universel.

Après cet événement, d'une telle importance pour notre famille, mes enfants ne tardèrent pas, en effet, à quitter la planète Mars pour revenir au Centre, où, dès leur arrivée, étant donné leur connaissance approfondie des lois de la science objective dans certains domaines et leur capacité à en réaliser l'application pratique, ils furent désignés pour des charges responsables appropriées.

Ton père fut immédiatement nommé au poste de « tzirlikner » sur l'une des parties de la surface de notre chère Karataz, et devint peu à peu digne d'assumer la responsabilité de tzirlikner en chef de tous les êtres tri-cérébraux de notre planète, responsabilité qu'il assume encore en ce moment.

Quant à ton oncle Touilân, il fut enrôlé, je te l'ai déjà dit, parmi les aides du directeur de la station d'étherogrammes de la Sainte Planète du Purgatoire, qui était alors comme aujourd'hui « reliée étherographiquement » avec presque toutes les planètes de Notre Grand Univers.

Plus tard, il mérita lui aussi d'être nommé au poste de directeur-général qu'il occupe encore à présent.

Je dois d'ailleurs t'expliquer, mon enfant, pourquoi, dès leur arrivée au Centre, mes résultats, ou, selon l'expression de tes favoris, mes « fils », furent jugés dignes d'occuper immédiatement ces postes responsables.

Pour que tu en comprennes la raison, il te faut savoir qu'au nombre de ceux qui partagèrent dès le début mon exil se trouvait le tzirlikner en chef de notre planète Karataz, le jeune mais déjà très savant Pouloudjistius, lequel, après la grâce suprême qui nous fut accordée, mérita de devenir — et est encore aujourd'hui — l'assistant du Grand-Observateur des mouvements de toutes les concentrations du Mégalocosmos, Son Ego-Maintenance l'Archi-Séraphin Ksheltarna.

Or, dès que j'eus commencé à organiser mon observatoire sur la planète Mars, le savant Pouloudjistius me proposa de le prendre comme inspecteur et intendant de ma nouvelle institution.

Bien entendu, j'acceptai aussitôt, car sa connaissance de la position de toutes les grandes et petites concentrations cosmiques, et des lois régissant leur soutien réciproque, faisait de lui l'une des plus grandes autorités en la matière. Et dès lors ce grand savant Pouloudjistius vint exister chez moi.

Plus tard, lorsque les résultats de mon principe actif

furent apparus et se furent formés jusqu'à l'âge voulu, je demandai à ce grand savant Pouloudjistius d'assumer également la charge d' « oskiânotsner », ou, comme l'auraient dit tes favoris, d' « éducateur » de mes enfants ; il y consentit avec empressement, car, se trouvant là-bas dans des conditions inhabituelles, il ne pouvait mettre à profit ses multiples connaissances de manière satisfaisante, et ma proposition lui ouvrait à cet égard un large champ d'activité.

A partir de ce moment-là, en dehors du temps réservé à ses obligations, peu nombreuses au commencement, il se consacra entièrement à créer les conditions intérieures et extérieures grâce auxquelles mes fils recevraient des impressions leur permettant de cristalliser en eux les données êtriques nécessaires à une existence responsable digne d'êtres tri-cérébraux.

Mes fils s'attachèrent tellement à lui qu'ils ne le quittaient plus, même aux heures où il remplissait ses principales fonctions à l'observatoire ; et jusque dans ces conditions le bon Pouloudjistius ne cessait d'éclairer leur raison et de leur donner des explications pratiques sur l'examen des diverses concentrations, les moyens d'étudier leurs influences réciproques, et la signification de ces influences.

Il leur expliquait comment et pourquoi telle ou telle concentration cosmique déterminée occupait précisément telle place, et leur enseignait les particularités de l'influence réciproque de ces concentrations au cours du processus cosmique général trogoautoégocratique.

Ainsi, sous la direction de ce savant remarquable, se cristallisèrent dans la présence générale de mes résultats, non seulement les données nécessaires à tout être tri-cérébral responsable, mais quantité d'autres, leur permettant une prise de conscience et une perception directe des vraies informations relatives aux concentrations cosmiques et à leur fonctionnement.

Et ce fut justement pendant cette période que se forma

peu à peu chez chacun de mes fils un intérêt subjectif pour un terrain favori d'étude et d'observation.

Ton père, par exemple, aimait à étudier l'influence et le soutien réciproques des concentrations cosmiques situées dans les zones les plus proches de la Source Première, le Très Saint Soleil Absolu, tandis que ton oncle Touilân manifestait un intérêt particulier pour l'observation de la planète Terre et du processus d'existence des êtres tri-cérébraux qui la peuplent. C'est d'ailleurs moi, dans une certaine mesure, qui avais éveillé en lui cet intérêt, car au temps de mes investigations sur le psychisme de tes favoris je le chargeais souvent, lorsque j'étais occupé à autre chose, de noter tous les changements qui s'opéraient chez eux.

Quand mes fils furent sur le point de quitter pour toujours la planète Mars, ton oncle Touilân, tandis que je lui donnais ma bénédiction, me pria avec insistance de lui communiquer périodiquement les résultats de mes observations et de mes études sur l'étrange psychisme des êtres bipèdes de la planète Terre — ce que je lui promis, bien entendu. Ils s'envolèrent alors vers le centre le plus proche de Notre Père Commun.

Dès leur arrivée, ils se révélèrent très compétents quant à la connaissance de la position des concentrations cosmiques, ainsi que de leurs propriétés et particularités, et très versés dans l'art des calculs relatifs à l'ensemble des influences réciproques ; aussi furent-ils immédiatement nommés aux postes responsables dont j'ai parlé.

Quand je connus leur lieu permanent d'existence et les postes dont ils avaient été jugés dignes, j'envoyai dès lors à Touilân, comme je le lui avais promis, quatre fois par an selon notre calcul du temps, une copie fidèle de tous les résumés que je faisais de mes observations.

De nombreuses années s'étaient écoulées depuis le jour où j'avais envoyé le premier de ces étherogrammes à Touilân, et j'ignorais tout de ce qu'il en faisait, jusqu'au jour

où je fus informé des événements extraordinaires qui se passaient sur la planète du Purgatoire.

Il se trouva que le haut-gouverneur de la Sainte Planète du Purgatoire, le Soutien-de-Tous-les-Quarts, l'Archi-Chérubin Helkguemathius, apprit par hasard que l'un des assistants du directeur de la station des éthérogrammes, Touilân, recevait périodiquement du système solaire Ors de très longs messages que lui adressait son père. Il manifesta le désir d'en prendre connaissance, et, après l'avoir fait, non seulement il s'y intéressa beaucoup, mais il donna même l'ordre à ton oncle Touilân d'en diffuser le texte dans le « touloukhtertzinek »[1] planétaire général, afin que certains des « corps êtriques suprêmes » habitant la sainte planète puissent entendre pour se délasser, s'ils le voulaient, les informations relatives au psychisme des étranges êtres tri-cérébraux peuplant l'une des plus lointaines planètes de notre Mégalocosmos.

Ton oncle Touilân fit désormais comme il lui avait été ordonné. Dès qu'il recevait mes éthérogrammes, il les diffusait dans le « touloukhtertzinek » planétaire général, et, de cette manière, toutes les âmes justes habitant la sainte planète étaient tenues au courant de mes observations et recherches sur cet étrange psychisme.

Dès lors, certains corps êtriques suprêmes de la sainte planète, qui suivaient très attentivement toutes mes investigations, se mirent à leur tour à réfléchir à l'étrangeté de ce psychisme.

Les réflexions de ces bienheureux corps êtriques suprêmes les amenèrent à comprendre qu'il y avait quelque chose de faussé dans le psychisme des êtres tri-cérébraux de la planète Terre, et ils en vinrent à discerner ce qu'il y avait de suspect à l'origine de ce « quelque chose » ; beaucoup d'entre eux finirent même par s'indigner sérieusement de

1. Le « touloukhtertzinek » ressemble, jusqu'à un certain point naturellement, à ce que l'on nomme sur terre « T.S.F. ».

ce qui leur semblait, à première vue, une injustice d'En-Haut.

Au fur et à mesure que ces derniers faisaient part aux autres de leurs impressions, le nombre des « âmes justes » indignées augmentait, au point que bientôt, dans les « tzarouariakhs »[1] de la sainte planète, il n'y eut pas d'autre sujet de réflexion et de conversation.

Pour conclure, les habitants de la sainte planète choisirent cinquante âmes justes qui devaient entreprendre ensemble des recherches et découvrir la vraie raison pour laquelle une telle absurdité apparaît dans le psychisme de ces êtres tri-cérébraux et interdit tout perfectionnement à la « partie êtrique suprême » qui, pour différentes raisons, se constitue parfois en certains d'entre eux.

Les cinquante âmes justes élues étaient précisément celles qui avaient déjà mérité de devenir candidates au retour sur la Très Sainte Source de tout ce qui existe.

Et le Soutien-de-Tous-les-Quarts, l'Archi-Chérubin Helkguemathius, gouverneur de la sainte planète, non seulement sanctionna le choix de ces cinquante âmes bienheureuses, mais leur fit connaître sa décision très miséricordieuse de les aider de toute manière dans l'accomplissement de la tâche qui s'imposait à eux.

Ainsi donc, mon enfant, ces cinquante candidats au Soleil Absolu ayant entrepris leurs recherches, il leur devint évident, après de longues et minutieuses investigations, que la principale cause de toutes les anomalies du psychisme des êtres tri-cérébraux peuplant cette planète avait été l'apparition de cette idée bien arrêtée, maintenant ancrée en eux, qu'il existe, soi-disant, en dehors de l'essence des êtres, deux facteurs diamétralement opposés — le principe du Bien et le principe du Mal — qui sont les instigateurs de toutes leurs bonnes et mauvaises manifestations.

1. Les « tzarouariakhs » de la sainte planète correspondent à peu près à ce que l'on nomme sur terre des « villes » et des « villages ».

Ils établirent alors que cette idée funeste, universellement répandue, pour laquelle des données se cristallisent peu à peu en chacun de ces êtres pendant leur formation à l'âge préparatoire, prend possession de leur psychisme général dès qu'ils parviennent à l'existence responsable, et devient en même temps qu'un moyen de se tranquilliser et de justifier toutes leurs manifestations, l'obstacle fondamental à la possibilité qui apparaît en certains d'entre eux de perfectionner leur partie êtrique suprême.

Lorsque les justes habitants de la sainte planète se furent convaincus de tout cela, ils se mirent à réfléchir, puis à délibérer entre eux sur les moyens de mettre fin à cette situation, et sur ce qu'ils pourraient personnellement entreprendre.

D'après ce que l'on me raconta, ils organisèrent dans tous les « tzarouariakhs » des assemblées et des conférences, pour tâcher, en unissant leurs efforts, de parvenir à une décision.

Après de longues délibérations et des « ballotages » compliqués entre les âmes justes de chaque tzarouariakh, puis entre les différents tzarouariakhs, ils prirent presque à l'unanimité la résolution suivante :

« Tout d'abord, déposer aux pieds de Notre Créateur et Auteur une requête afin que, dans Sa Providence, Il envoie aux êtres tri-cérébraux de la planète Terre un Messager d'En-Haut, ayant en lui toutes les données correspondant à un degré de Raison qui lui permette de trouver sur place une possibilité de déraciner cette idée; ensuite, puisque l'apparition sur la planète Terre d'une idée si funeste avait été et demeurait la cause principale du terrible sort réservé aux parties êtriques suprêmes sacrées qui se constituent là-bas, oser prier avec contrition Notre Père Commun de ne pas consentir à ce que le corps êtrique suprême de l'être terrestre tri-cérébral coupable de l'apparition de cette idée soit pris sur la sainte planète, même s'il était perfectionné jusqu'au degré voulu de Raison sacrée, et de le condamner à exister éternellement sur la planète « Expiation ».

Or, mon enfant, à peine les habitants de la sainte planète avaient-ils adopté cette résolution, qu'éclata, comme je te l'ai dit, un « scandale » dont aucun des Individuums sacrés connaissant cette histoire épique ne peut se souvenir sans trembler.

Ce scandale se déclencha de la façon suivante :

La résolution une fois arrêtée, on entreprit aussitôt, sur l'initiative des cinquante élus, candidats au Soleil Absolu, de découvrir l'être terrestre tri-cérébral — possédant déjà peut-être une partie êtrique suprême — qui était coupable de l'apparition de cette idée funeste sur ta planète.

D'après leurs conclusions, l'être tri-cérébral qui avait été le premier à favoriser la cristallisation de cette idée était un certain Makar Kronbernksion, dont la partie êtrique suprême, perfectionnée jusqu'au degré voulu de Raison, avait non seulement mérité d'aller sur la sainte planète, mais était déjà considérée comme l'une des premières candidates qui seraient prises sur le Très Saint Soleil Absolu.

Comme on me le raconta plus tard, dès que la nouvelle fut connue, un concert de lamentations s'éleva de la sainte planète tout entière ; il n'y eut pas une seule âme juste qui pût penser sans remords à ce fait effrayant.

Pendant le quart d'une année, ou presque, on ne fit que parler et discuter de ce « scandale » sans précédent, et, dans chaque tzarouariakh, des commissions et des sous-commissions s'efforcèrent de trouver une issue à cette situation extraordinaire.

Et finalement on adopta, toujours en vertu des mêmes principes, la résolution suivante :

« Maintenir les conclusions du premier jugement planétaire commun rendu envers la partie suprême de Makar Kronbernksion, mais déposer aux pieds de Notre Eternel Tout-Miséricordieux, au nom de tous les habitants de la sainte planète, une requête L'implorant d'alléger cette terrible sentence ».

Et dès la première apparition de Notre Créateur Eternel

Tout-Miséricordieux sur la sainte planète, cette requête fût déposée à Ses pieds.

On raconte que Notre Créateur Tout-Miséricordieux, après un instant de réflexion, consentit alors à ordonner à cette âme méritante de poursuivre son existence sur la sainte planète tant que l'on ne connaîtrait pas toutes les conséquences de son action néfaste.

Bien que cette partie êtrique suprême définitivement constituée fût la cause fondamentale de l'impossibilité d'un perfectionnement achevé pour tous les corps êtriques suprêmes apparaissant dans la présence de certains êtres tri-cérébraux de ta planète, Notre Père Commun n'en donna pas moins cet ordre miséricordieux, sans doute parce qu'Il espérait que ces êtres finiraient peut-être par se rendre compte de leurs erreurs et se mettraient d'eux-mêmes à exister comme il convient à des êtres tri-centriques. Dès lors, il ne serait plus nécessaire d'infliger un châtiment si terrible à la partie suprême de cet être qui était parvenu, en refusant de céder à des conditions adverses indépendantes de lui et très supérieures en force à ses possibilités, et en luttant sans merci contre son propre principe négatif inévitable, à se perfectionner jusqu'au degré qui lui avait permis d'atteindre au seuil du Principe de tout ce qui existe dans l'Univers.

Grâce à l'ordre donné par Notre Créateur Tout-Miséricordieux, la partie suprême de ce pauvre Makar Kronbernksion existe encore aujourd'hui sur la sainte planète et désormais son sort dépend exclusivement des êtres tri-cérébraux qui t'intéressent. »

Après une pause assez longue, Belzébuth reprit :

— Les premières informations relatives à ces événements me parvinrent pendant ma sixième descente à la surface de ta planète ; j'y pris bien entendu le plus vif intérêt, et me mis à mon tour à étudier sur place en détail cette pitoyable histoire à laquelle avaient été mêlés tes favoris.

Tout d'abord, mon enfant, je trouve nécessaire de t'avouer

sincèrement, à toi, qui seras mon remplaçant direct, que si les justes habitants de la sainte planète, par toutes sortes de moyens très compliqués, sont arrivés à la conclusion que la principale et même la seule cause des anomalies du psychisme de tes favoris a toujours été cette idée funeste, je ne pourrais, quant à moi, l'affirmer catégoriquement.

Et pourtant, on ne saurait nier que cette idée fantastique n'ait joué un grand rôle dans la « dilution » progressive du psychisme de ces malheureux.

Au temps où je m'intéressai à tous ces événements et où j'entrepris des recherches pour reconstituer l'histoire de l'apparition et de la formation de l'individualité de Makar Kronbernksion, de nombreuses impressions se déposèrent en moi, cristallisant les données nécessaires à une opinion subjective.

Ces recherches spéciales me montrèrent clairement que, tout en ayant été le premier à faire usage des termes de « Bien » et de « Mal », il n'était pour rien dans le fait que ces mots acquirent plus tard, dans le processus d'existence de toutes les générations suivantes de tes favoris, une signification si funeste.

Je vais à présent te faire connaître, mon enfant, les informations que je recueillis sur l'apparition de Makar Kronbernksion et sur le déroulement du processus de son existence, afin que se cristallisent en toi des données correspondantes favorisant une représentation approximative de ce fait terrestre, affligeant entre tous.

Dès que j'eus décidé de m'occuper de cette histoire, chaque fois que je rencontrais un individuum qualifié, je ne manquais pas de m'informer auprès de lui de tout ce qui pouvait jeter quelque lumière sur l'un ou l'autre des aspects de l'individualité de ce Makar Kronbernksion.

Tu apprendras sans doute avec intérêt que l'un des premiers individuums qui put me donner des informations à ce sujet fut un être âgé de notre tribu, qui se montra vraiment très utile.

Pendant la conversation, il m'apprit beaucoup de choses et m'indiqua plusieurs sources excellentes d'où je tirai, plus tard, de nombreuses et profitables informations.

L'être âgé dont je parle n'était autre que l'oncle du jeune être de notre tribu qui avait provoqué ma première descente sur cette planète, et qui était devenu le régent de tous les membres de notre tribu exilés sur le système Ors.

Cet être âgé existait sur le continent Atlantide précisément à l'époque où Makar Kronbernksion y existait lui-même.

D'après toutes les informations que je recueillis, et d'après mes diverses méthodes spéciales d'investigation, il se trouva que cet être terrestre tri-cérébral, du nom de Makar Kronbernksion, apparut sur le continent Atlantide, comme résultat du processus sacré d' « elmouârno » accompli par deux êtres tri-cérébraux de sexe différent qui venaient d'atteindre l'âge responsable.

Etant donné que ce couple avait à tous égards une hérédité saine, et que sur ce continent les conditions extérieures d'existence ordinaire étaient encore à peu près normales et se révélèrent particulièrement favorables à ce couple, le résultat de leur processus sacré, c'est-à-dire leur « fils », qui fut plus tard appelé Makar Kronbernksion, reçut en sa présence, à son apparition et pendant les premières années de son enfance, des données presque identiques à celles dont disposent à leur avènement, pour acquérir l'être nécessaire à leur future existence responsable, les êtres tri-cérébraux kestchapmartniens de toutes les autres planètes de notre Mégalocosmos.

Et comme ses producteurs, ou, comme on dit, ses « parents », avaient par hasard éprouvé le désir de préparer leur résultat à devenir un être responsable exerçant la profession de « savant », et qu'ils avaient eu la chance de lui trouver des guides qualifiés, celui-ci, une fois parvenu à l'âge responsable, devint un très bon savant — pour la planète Terre, bien entendu.

Il se rendit même bientôt digne, par ses mérites scientifiques, de devenir membre de tous droits de la société des Akhldannés.

Pendant le processus de son existence responsable, consacrée tout entière à la science, il eut un jour une vision claire de sa propre valeur et réalisa sincèrement sa nullité.

A partir de ce moment-là, en proie à une profonde affliction, il se mit à méditer avec gravité sur son état. Et le résultat de ses méditations fut que, dans chacune des parties de sa présence entière, surgit peu à peu l'espoir, puis la conviction définitive, que le travail conscient et la souffrance volontaire pourraient le transformer de nullité en « quelque chose ».

Il entreprit alors de travailler consciemment, sans la moindre pitié pour sa partie négative, créant à dessein des conditions de nature à la contrarier. Il appliqua d'ailleurs ces efforts conscients, et ces conditions volontairement créées, aux seules manifestations et perceptions ayant trait aux obligations qu'il avait assumées en tant qu'être responsable, c'est-à-dire dans le seul domaine des investigations scientifiques.

C'est pendant cette période de son existence qu'il comprit certaines vérités cosmiques.

Or, du fait qu'en lui comme chez la plupart des êtres tricentriques de cette période se cristallisaient encore les données engendrant l'impulsion êtrique appelée « amour de ses semblables », il décida, pour que les autres êtres de sa planète puissent eux aussi prendre connaissance des vérités qu'il avait découvertes, de graver dans le marbre un « boulmarchann » intitulé « Influences positives et négatives sur l'homme ».

On nommait « boulmarchann », sur le continent Atlantide, ce que les êtres contemporains de là-bas appellent un « livre ».

J'eus l'occasion, au cours de mon sixième séjour là-bas, de voir de mes propres yeux une copie fidèle de ce boulmarchann, faite en défenses de « tchirniano », et d'en déchiffrer minutieusement le texte.

Il sera pour toi très intéressant et très instructif d'apprendre comment la copie du boulmarchann gravé de la propre main de Makar Kronbernksion, copie que je déchiffrai pendant mon dernier séjour sur ta planète, a pu se conserver jusqu'à l'époque contemporaine ; aussi t'en parlerai-je brièvement.

Lorsque l'original de ce boulmarchann avait été achevé, les autres membres savants de la société des Akhldannés l'avaient approuvé avec une sincère admiration, et placé au centre de la « cathédrale-mère » des êtres appartenant à cette société.

Et comme le nombre des êtres qui s'intéressaient au texte de ce boulmarchann augmentait sans cesse, les chefs de la société décidèrent d'en faire plusieurs copies pour les placer au centre de chacune des cathédrales existant alors dans d'autres villes du continent Atlantide, ainsi que sur d'autres continents.

A cette fin, on exécuta sept copies scrupuleusement exactes, en défenses de « tchirniano ».

Ainsi que me le montrèrent mes « investigations spipsychonalniennes », l'une de ces copies était destinée à la cathédrale d'un petit continent nommé « Sinkraga », situé non loin du continent Grabontzé.

Ce petit continent Sinkraga, comme celui d'Atlantide, fut englouti avec tout ce qu'il portait, lors de la seconde perturbation transapalnienne que subit cette infortunée planète.

Quant au continent Grabontzé, que l'on nomme aujourd'hui l'Afrique, il ne disparut pas entièrement dans les profondeurs de la planète, mais subit le même sort que d'autres continents existant encore aujourd'hui, comme par exemple celui d'Asie : certaines parties furent englouties, tandis que d'autres terres surgirent du fond des eaux et s'unirent aux parties restées intactes pour former le continent tel qu'il est aujourd'hui.

Cette copie venait, semble-t-il, d'être transportée sur le

continent Grabontzé, pour être envoyée par la suite à la cathédrale à laquelle elle était destinée, lorsque la seconde grande catastrophe bouleversa ton infortunée planète ; cependant, la partie du continent Grabontzé où elle se trouvait ayant été par hasard épargnée, la copie demeura intacte.

Après ce terrible événement, l'ouvrage de ce Saint « en instance », Makar Kronbernksion, resta longtemps sous les ruines et fut peu à peu recouvert de « kashimann ». Et c'est seulement quelque trente siècles plus tard, tes favoris s'étant de nouveau multipliés, et un processus de destruction réciproque ayant éclaté dans les environs entre les communautés appelées « Filnouanzi » et « Plitazourali », que les êtres appartenant à la communauté Filnouanzi, en creusant le sable dans l'espoir de trouver de l'eau potable pour eux et leurs chameaux, découvrirent cette copie et la déterrèrent.

Peu après, ayant conclu, comme il était déjà d'usage, ce qu'on appelle là-bas une « paix amicale », et partagé tout ce qu'ils avaient acquis au cours de ce processus par des moyens également habituels chez eux, moyens qu'ils nomment « annexions », « pillages », « tributs », « réquisitions », et autres, les deux communautés en question prirent chacune la moitié de cette réellement grande œuvre, dont la seule valeur, aux yeux des êtres terrestres de cette période, tenait à la rareté de la matière.

L'une de ces moitiés, passant d'un groupe à l'autre pour diverses raisons, tomba finalement sept siècles plus tard entre les mains des grands-prêtres égyptiens.

Cet étrange et original assemblage de plusieurs défenses de tchirniano, déjà incompréhensible pour eux, leur devint une relique sacrée, et le demeura jusqu'à la période où l'empereur persan dont je t'ai déjà parlé survint avec ses troupes et « balaya », comme on dit, la malheureuse Egypte.

Cette première moitié de la copie du boulmarchann fut ensuite transportée sur le continent d'Asie, et, passant de main en main, échut par héritage, vers le milieu de mon

sixième séjour, au prêtre aïssor chez lequel je la vis pour la première fois.

Quant à l'autre moitié de cette œuvre dont il n'y eut jamais et dont il n'y aura jamais d'équivalent là-bas, elle passa elle aussi de main en main, pour toutes sortes de raisons, parvint dans l'une des régions centrales du continent d'Asie, et disparut finalement dans le sol de la planète, bien qu'à une faible profondeur, pendant ce qu'on appelle un « tremblement de terre ».

Je dois t'expliquer à ce propos comment j'obtins sur ces faits, et en général sur divers événements semblables survenus longtemps auparavant, les informations que je te communique.

Je t'ai déjà dit qu'au cours de ma sixième descente sur Terre j'étais devenu un « médecin hypnotiseur » professionnel, et qu'afin d'étudier le psychisme de tes favoris, j'avais fait, entre autres, usage de l' « hypnotisme », en me servant d'une originale propriété qu'ils ont acquise en leur psychisme.

Pendant la période de mes activités parmi tes favoris, je soumis certains d'entre eux à une préparation spéciale, et fis de ces sujets ce que dans les temps anciens ils appelaient des « pythies », et ce que les contemporains appellent des « médiums ».

Peuvent être transformés en « pythies », ou « médiums », les êtres tri-cérébraux chez lesquels le fonctionnement interne du corps planétaire s'adapte, soit spontanément sous le seul effet d'une combinaison accidentelle de conditions environnantes, soit sous l'action intentionnelle d'un autre conscient, à toute variation du psychisme général, survenant lors d'une modification soudaine dans la circulation du sang. Chez de tels sujets, rien ne vient s'opposer au libre exercice de diverses particularités de leur psychisme consciemment ou inconsciemment dirigées du dehors, non plus qu'à la prédominance automatique des données encore présentes chez

tes favoris pour la formation du vrai conscient êtrique — données et particularités dont le fonctionnement constitue dans son ensemble ce qu'ils nomment « subconscient ».

Dans leur subconscient est par hasard restée intacte, grâce à de nombreux facteurs constitués en eux, une particularité du psychisme des êtres tri-cérébraux, susceptible de se manifester sous certaines conditions, et qui se nomme « vision et sensation de ce qui s'est passé dans les temps les plus reculés ».

Ainsi donc, mon enfant, lorsque j'appris, au cours de ma sixième descente, l'origine de l'affligeante histoire d'ordre cosmique qui s'était déroulée sur ta planète, j'entrepris sur place des recherches à ce sujet et tentai d'obtenir des éclaircissements sur l'individualité de ce Makar Kronbernksion ; mais comme beaucoup de temps s'était écoulé depuis ces événements et que toute trace « kaltzanouarnienne » de l'être du coupable avait déjà disparu, je décidai de ne pas m'en tenir aux formes habituelles d'investigation et de mettre également en œuvre des moyens « spipsychonalniens ».

Parmi ces moyens « spipsychonalniens », j'eus recours à ce qu'on appelle le « médiumnisme », mettant à profit la propriété spéciale dont j'ai parlé, chez les médiums que j'avais préparés.

Mes recherches sur la personnalité et les activités de ce Makar Kronbernksion m'ayant révélé l'existence probable, à la surface de cette planète, de « quelque chose » qui devait être en étroit rapport avec lui, je me mis en quête de ce « quelque chose », en me servant des mêmes moyens.

J'appris ainsi qu'un prêtre aïssor détenait la moitié de la copie du boulmarchann créé par Makar Kronbernksion, et que ce prêtre aïssor existait sur le continent d'Asie, dans une localité nommée « Ourmia ». Je me rendis alors sur place, et, étant entré en rapport avec lui, je vérifiai bientôt qu'il possédait effectivement ce qu'il appelait « une masse d'ivoire informe », tout en la considérant comme une antiquité de très grande valeur.

Après de courtes discussions il consentit à me la montrer, mais ne voulut la vendre à aucun prix ; cependant au bout de plusieurs jours de négociations, j'obtins de lui la permission d'en faire une copie d'albâtre, que j'emportai chez moi.

Quant à la seconde moitié, je ne tardai pas, toujours par la même méthode, à découvrir où elle était, mais j'eus beaucoup de peine et de tracas pour l'obtenir et en déchiffrer le texte.

Bien qu'il ne se fût pas écoulé assez de temps, comme je l'ai déjà dit, pour que cette seconde moitié fût profondément enfouie dans le sol de la planète, il était cependant impossible de la déterrer en usant des moyens ordinaires.

La difficulté venait de ce qu'elle se trouvait à proximité d'un centre d'existence de tes favoris ; je devais donc tout prévoir et prendre les précautions nécessaires pour que personne ne pût apprendre ni même soupçonner quoi que ce fût.

Entre autres mesures, j'allai jusqu'à racheter à divers grands et petits propriétaires l'enclos qui m'intéressait et les parcelles environnantes, que je fis piocher exclusivement par des ouvriers étrangers sous prétexte de forer des puits pour une mine de cuivre.

« Ainsi donc, mon enfant, après avoir retrouvé de cette manière les deux moitiés de la copie de l'œuvre de ce « Saint en instance » Makar Kronbernksion, je les transportai dans une ville du pays nommé de nos jours « Turkestan », qui était alors mon lieu de séjour permanent, et me mis à déchiffrer sur le boulmarchann les inscriptions et figures gravées illustrant la thèse scientifique de Makar Kronbernksion, intitulée « Influences positives et négatives sur l'homme ».

Lorsque nous serons de retour à la maison, je tâcherai de me rappeler et de te transmettre aussi textuellement que possible le contenu de cette grande œuvre issue de la raison et faite de la main même d'un être tri-cérébral ; mais en attendant je me bornerai à exposer la partie du texte dans laquelle

Makar Kronbernksion définit pour la première fois la notion de Bien et de Mal, prenant ces mots comme symbole des forces qui servent de base à la constitution de la présence et à la formation des états successifs de tout surgissement cosmique relativement indépendant, et par conséquent de tout être.

Si l'on traduisait en langage ordinaire les conceptions exposées dans le boulmarchann on pourrait les exprimer ainsi :

« De toute évidence, nous autres, hommes, avons été formés et restons constitués, comme toute unité existant dans l'Univers, des trois mêmes forces indépendantes, au moyen desquelles s'effectue le processus de soutien réciproque de tout ce qui existe, c'est-à-dire des trois forces universelles suivantes :

« La première naît sans cesse de causes apparaissant au sein de la Source Originelle elle-même sous l'effet de la pression des nouveaux surgissements, puis s'écoule par inertie hors de cette Source Originelle.

« La seconde force universelle est ce que devient cette première force, lorsqu'après avoir perdu l'impulsion d'inertie elle tend à fusionner à nouveau avec le principe de son avènement, sous l'action de la loi cosmique fondamentale selon laquelle « les effets d'une cause doivent toujours réintégrer cette cause ».

« Dans le processus général de soutien réciproque, ces deux forces sont entièrement indépendantes et gardent, toujours et en tout, dans leurs manifestations, leurs propriétés et particularités spécifiques.

« La première de ces deux forces fondamentales, celle qui est contrainte de toujours se manifester hors de la source de son avènement, doit constamment involuer ; au contraire, la seconde, en s'efforçant de fusionner avec la cause de son avènement, doit toujours et en tout évoluer.

« Etant donné que la première de ces trois forces provient d'actions vivifiantes se produisant au sein même de la Cause de tout ce qui existe, et reçoit ainsi en sa présence le germe de ce même pouvoir de manifester la vivification, elle peut être considérée comme « Bien », c'est-à-dire comme facteur de réalisation des effets tendant à retourner à la source, effets qui, par rapport à la première force, peuvent et doivent être considérés comme « Mal ».

« De plus, la première force, qui se manifeste sous l'action de causes inévitables et impératives apparaissant dans la Source Originelle elle-même, peut, de ce point de vue, être considérée comme passive.

« La seconde, la force de retour, du fait qu'elle doit toujours résister afin d'avoir la possibilité de réintégrer sa cause, ou tout au moins de se maintenir contre le courant opposé de la première force passive ayant reçu l'impulsion d'inertie du Principe Premier, doit être considérée comme active.

« Quant à la troisième force universelle, elle n'est autre que le résultat du conflit qui oppose partout et en tout ces deux forces fondamentales, descendante et ascendante.

« Bien que cette troisième force indépendante ne soit que le résultat des deux premières forces fondamentales, elle est cependant le principe spiritualisant et conciliant de toute formation cosmique.

« Elle est le principe spiritualisant et conciliant de toute formation cosmique, parce qu'elle y surgit et doit y exister en tant que présence aussi longtemps qu'existe cette formation, résultat de diverses résistances mutuelles particulières survenues entre les deux forces fondamentales s'écoulant dans des directions totalement opposées. »

Ainsi donc, mon cher enfant, c'est exactement dans ce sens que les mots « Bien » et « Mal » furent employés pour la première fois par cet infortuné Makar Kronbernksion.

Grâce à son boulmarchann, ainsi qu'à d'autres données que j'éclaircis sur place, se cristallisa en moi une opinion personnelle sur Makar Kronbernksion comme sur tout le reste, opinion qui différait entièrement de celle qu'avaient exprimée les âmes justes habitant la sainte planète, en conclusion de leurs recherches qui étaient peut-être très sages, mais indirectes.

Je le répète : s'il est vrai que « l'idée d'un Bien et d'un Mal extérieurs » doit son origine à l'individualité de ce Makar Kronbernksion, celui-ci, à mon avis, n'est en rien responsable de la forme funeste qu'elle prit.

Quoi qu'il en soit, mon enfant, les recherches minutieuses et impartiales que je fis sur place mirent en lumière les faits suivants :

Lorsque cette idée eut pris peu à peu une forme maléfique, elle devint pour le psychisme de tes favoris un « facteur déterminant » propre à cristalliser en leur présence générale des données correspondant à la notion fantastique qu'il existerait en dehors d'eux des sources objectives de « Bien » et de « Mal » exerçant une action sur leur essence. Dès lors se cristallisèrent dans leur psychisme, d'abord spontanément, puis à l'aide de leur étrange conscient, des données secondaires engendrant, par des associations êtriques automatiques, la conviction que la cause de chacune de leurs manifestations, bonne ou mauvaise, n'était pas à chercher en eux-mêmes, n'était pas l'égoïsme criminel de leur essence, mais telle ou telle influence extérieure ne dépendant absolument pas d'eux.

Si cette idée fantastique fit tant de mal à tous ces malheureux, c'est que les données capables d'engendrer ce qu'on appelle « une conception êtrique du monde embrassant de multiples aspects » avaient déjà cessé de se cristalliser en leur présence — toujours du fait des conditions anormales d'existence êtrique ordinaire qu'ils avaient eux-mêmes établies — pour faire place à une « conception du monde » basée exclusivement sur cette nouvelle idée.

Et de fait, aujourd'hui, tes favoris font reposer toutes leurs questions, celles de l'existence êtrique ordinaire, comme celles du perfectionnement de soi, ainsi que leurs diverses « philosophies », leurs « sciences » de toutes sortes, et bien entendu leurs innombrables enseignements religieux, sans compter leurs fameuses « morales », « politiques », « justices », « mœurs », etc..., sur cette seule idée fantastique, et pour eux si funeste, dans le sens objectif du mot.

Et maintenant, mon enfant, pour compléter tout ce que je t'ai dit de cette idée, je te raconterai comment les êtres de notre tribu, exilés sur cette originale planète, participèrent sans le vouloir au déclenchement de ces événements cosmiques, et je suis sûr que tu auras alors une représentation presque exacte de la fameuse conception que tes favoris se font du « Bien » et du « Mal ».

La manière dont les nôtres furent involontairement cause de la fixation définitive de cette drôle d'idée dans le processus d'existence ordinaire de ces étranges êtres tri-cérébraux fut la suivante :

Je t'ai déjà dit plusieurs fois que dès le commencement de nombreux êtres tri-cérébraux de notre tribu eurent à exister là-bas, à se mêler aux ancêtres de tes favoris, et même à entretenir avec certains d'entre eux des relations amicales.

Il faut remarquer qu'en ce temps-là rien ne faisait encore prévoir l'histoire tragi-comique dont je vais te parler, si ce n'est, peu avant que les nôtres aient quitté cette planète, l'apparition chez les êtres de là-bas, tout au moins chez les plus naïfs, de l'idée que les êtres de notre tribu étaient pour ainsi dire « immortels ».

Cette idée leur venait évidemment du fait que dans notre tribu les êtres avaient une durée d'existence beaucoup plus longue que la leur ; aussi les cas de raskouârno sacré y étaient-ils très rares. Peut-être ce même processus sacré ne survint-il pas une seule fois chez les nôtres au cours de cette période.

Je le répète : à part ce que je viens de dire, rien de particulier ne se passa là-bas du temps où les nôtres existaient parmi eux.

Mais plus tard, pour certaines raisons, le désir ayant été exprimé d'En-Haut de voir le nombre des êtres de notre tribu existant sur la planète Terre diminuer le plus possible, la plupart émigrèrent sur d'autres planètes du même système, et quelques-uns seulement demeurèrent parmi tes favoris. C'est alors que commença l'histoire comique à laquelle les vrais noms de certains des nôtres sont mêlés aujourd'hui.

Les événements qui donnèrent lieu à la singulière coïncidence par laquelle ces étranges êtres tri-cérébraux mêlent le nom d'êtres de notre tribu à leur idée fantastique furent les suivants :

Peu après le départ des nôtres, un certain Armanatourga, qui existait à l'époque où fleurissait la civilisation tikliamouishienne, et qui exerçait la profession de grand-prêtre, comptant même parmi ceux que les autres regardaient alors comme de « grands-prêtres savants », édifia tout un enseignement religieux sur cette idée funeste.

Il expliqua pour la première fois, dans cet enseignement religieux, que certains esprits invisibles existant parmi eux propageaient le bien et le mal « extérieurs » et forçaient les hommes à recevoir et à manifester ce bien et ce mal ; les esprits propagateurs du bien étaient appelés des « Anges », les esprits propagateurs du mal des « Diables ».

Les « Anges », porteurs et propagateurs du bien, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus haut et de plus divin, étant eux-mêmes hauts et divins, ne peuvent jamais être vus ni sentis par les hommes.

Par contre les « Diables », étant de la plus basse origine, puisqu'ils viennent du « fond des abîmes », peuvent être vus par les hommes.

Et si en fait les hommes ne voient pas toujours les Dia-

bles, c'est uniquement parce qu'ils sont sous leur emprise ; c'est pourquoi plus l'homme devient un Juste, plus s'accroît pour son œil la visibilité des Diables.

Ce nouvel enseignement religieux connut une large diffusion. Et certains de tes favoris, apprenant d'après les récits de leurs ancêtres qu'il existait jadis sur Terre des êtres soi-disant immortels, qui avaient soudain disparu, décidèrent de répandre le bruit qu'il s'agissait là, de toute évidence, des Diables eux-mêmes, lesquels, prévoyant l'apparition d'un véritable enseignement religieux, et craignant d'être dépistés par les hommes, s'étaient rendus invisibles, mais continuaient en réalité à exister parmi eux.

Et les vrais noms de certains membres de notre tribu, parvenus par hasard aux êtres de l'époque où apparut cet enseignement religieux, reçurent alors une signification toute particulière, puis se transmirent de génération en génération jusqu'à tes favoris contemporains.

Ils n'ont cessé d'associer à ces noms toutes sortes de « rôles » fantastiques, qui, dans leur imagination, sont l'apanage de la corporation des êtres Diables, soi-disant organisée par Notre Créateur Lui-même, et envoyée sur leur planète pour s'acharner sur eux.

Bref, dans l'imagination de ces farceurs tri-cérébraux de notre Mégalocosmos, un Diable est ce « personnage » invisible, existant soi-disant parmi eux, qui habite leur planète sur l'ordre de Notre Créateur Tout-Soutien, en vue de réaliser certains de Ses buts.

Ces Diables seraient obligés de suggérer aux êtres-hommes toutes sortes de vérités et de contre-vérités, et de les forcer à manifester à chaque instant les innombrables « vilenies » qui constituent déjà une particularité de leur présence.

Bien entendu, pas un seul d'entre eux ne soupçonne que si toutes ces vilenies ont cours chez eux, c'est uniquement parce qu'en existant de manière indigne, ils ont laissé se

développer en eux ce funeste dieu intérieur que j'ai appelé « auto-tranquillisateur », qui exerce un pouvoir absolu sur tout leur psychisme, et à qui seul cette idée de bien et de mal extérieurs est nécessaire.

En tout cas, cette idée fantastique fit une énorme réclame à notre incomparable Lucifer pour la gloire et la louange de son nom, car nulle part dans l'Univers ses talents ne sont loués ni glorifiés comme ils le sont chez tes favoris. »

A cet endroit du récit de Belzébuth, un des serviteurs du vaisseau cosmique *Karnak* entra dans la salle où avaient lieu les conversations, et remit à Belzébuth un leïtoutchanbross qui lui était adressé. Avant de sortir, il annonça joyeusement à tous que les reflets de la sphère de la planète Karataz étaient déjà visibles.

Chapitre 45
Selon Belzébuth le fait que les hommes captent l'électricité de la Nature et la détruisent en l'utilisant est l'une des causes principales de diminution de la durée de la vie humaine

APRES avoir pris connaissance du texte du leïtoutchanbross et posé celui-ci sur le « sinourou », sorte d'étagère, qui se trouvait près de lui, Belzébuth soupira de nouveau profondément et reprit son récit :

— Si les conditions anormales d'existence des êtres tri-cérébraux de cette planète n'avaient eu de mauvaises conséquences que pour eux seuls — en tant qu'êtres tri-cérébraux — et pour leur possibilité de perfectionner entièrement les « corps êtriques supérieurs » qui ont eu le suprême malheur d'apparaître en eux ou qui pourraient y apparaître à l'avenir, cela n'eût été que demi-mal pour notre Mégalocosmos commun.

Mais aujourd'hui, tout le drame réside en ce que leur existence anormale a déjà des répercussions néfastes sur l'existence normale des êtres tri-cérébraux qui peuplent d'autres planètes — appartenant, il est vrai, à leur système solaire — et sur les possibilités de perfectionnement des parties êtriques supérieures qui se revêtent en la présence de ces êtres.

J'appris par hasard ce fait affligeant, de caractère cosmique général, juste avant de quitter pour toujours le système solaire Ors.

A propos des événements qui me permirent de reconnaître clairement la réalité de ce fait et de cristalliser en ma présence générale les données êtriques « impérissables » qui m'en apportèrent la conviction absolue, ce qui t'intéressera le plus, c'est de savoir que je fus très secondé en tout cela par le « résultat » ou, comme l'auraient dit tes favoris, par le fils de l'ami de mon essence, Gornakhour Kharkhar, le jeune individuum conscient Gornakhour Raourkh, qui, comme son producteur, avait pris pour but de son existence l'étude détaillée des propriétés de la substance cosmique omniprésente Okidanokh, et avait peu à peu mérité d'être considéré lui aussi comme un des êtres tri-cérébraux savants du plus haut degré.

Sais-tu bien, mon enfant ? Puisque tous les événements, toutes les conversations, qui ont servi à élucider et à fixer en moi les facteurs d'une conviction catégorique au sujet de ce fait désastreux, sont en eux-mêmes très intéressants et peuvent être pour toi des plus instructifs, et que par ailleurs nous n'apercevons encore que les reflets de la sphère de notre chère Karataz, je puis te parler de tout cela en détail.

Pour que tu comprennes mieux pourquoi se sont cristallisées en mon être les données qui m'ont permis de constater ce fait et d'en prendre pleinement conscience, je te raconterai, dans l'ordre, tous ces événements, et commencerai mon récit à l'instant où, me trouvant encore sur ta planète, je reçus la nouvelle de ma grâce.

Dès que j'eus connaissance de cet acte de suprême clémence à mon égard, je décidai bien entendu de retourner au plus vite au lieu de mon avènement, si cher à mon essence.

Mais pour bien me préparer à un si long voyage, il

m'était tout d'abord indispensable de m'élever jusqu'à la planète Mars.

Quelques jours plus tard, je quittai à jamais ta planète et retournai sur Mars, cette fois encore à bord de notre vaisseau *Occasion*.

A peine arrivés, nous reçûmes un ordre d'En-Haut nous enjoignant, à moi comme à tous les êtres de notre tribu désireux de retourner au lieu de leur avènement, de nous rendre avec le vaisseau *Occasion* sur la planète Saturne, où le grand paquebot intersystémaire *Omniprésent* viendrait nous chercher pour nous mener à destination.

Il me fallait cependant demeurer quelque temps sur Mars pour y liquider toutes mes affaires personnelles et donner différents ordres concernant les êtres de notre tribu. J'appris alors que le « touf-nef-tef » désirait me voir.

« Touf-nef-tef » est le nom que porte sur Mars le chef de tous les êtres tri-cérébraux de cette planète, c'est-à-dire ce qui correspondrait à l'être que, dans la même situation, on appellerait sur ta planète « empereur ».

J'avais connu ce touf-nef-tef, ou empereur, dans sa jeunesse, lorsqu'il n'était encore qu'un « plef-perf-nouf » ; un plef-perf-nouf est à peu près la même chose qu'un tzirlikner chez nous, ou qu'un médecin sur ta planète Terre.

A ce propos je dois te dire que sur presque toutes les planètes de Notre Grand Univers, et notamment sur les autres planètes de ce système solaire, c'est par son mérite qu'un être devient un chef, et le plus souvent par le mérite qu'il a acquis en tant que plef-perf-nouf, ou médecin — mais médecin de l'esprit aussi bien que du corps.

Ma première rencontre avec ce touf-nef-tef martien avait eu lieu aussitôt après notre arrivée sur ce système solaire et notre installation sur Mars. Il résidait alors justement, en qualité de plef-perf-nouf, sur cette partie de la surface de la planète où je m'étais établi avec tous ceux qui m'accompagnaient.

Depuis lors, après avoir existé en divers endroits de

cette planète, toujours en qualité de plef-perf-nouf, il était devenu digne, par ses mérites, d'être reconnu comme chef de tous les êtres martiens ; et comme il approchait de l'état de l'Ishmetsh sacré, il avait souhaité retourner aux lieux mêmes où il avait passé sa jeunesse. Voilà pourquoi cet ancien plef-perf-nouf, aujourd'hui touf-nef-tef, séjournait à cette époque non loin de ma résidence sur Mars.

Ce touf-nef-tef aurait été aux yeux de tes favoris un être vraiment très âgé ; selon le mode martien de calcul du temps, il avait en effet quelque douze mille ans, ce qui en années terrestres n'aurait pas fait beaucoup moins.

Il faut te dire que, sur la planète Mars, la durée de l'existence des êtres est en général à peu près la même que celle des êtres tri-cérébraux de toutes les autres planètes de notre Mégalocosmos, bien entendu à l'exception de ces êtres qui se sont constitués directement à partir des premiers tétartocosmos, et qui peuvent avoir une durée d'existence presque trois fois plus longue.

Les êtres tri-cérébraux qui apparaissent et existent sur la planète Mars, de même que ceux de toutes les planètes de notre Mégalocosmos où se déroule une existence normale pour des êtres tri-centriques, ont la pleine possibilité d'atteindre l'état de l'Ishmetsh sacré, c'est-à-dire cet état où l'existence d'un être ne dépend plus, sous le rapport du Très Grand Iraniranomange cosmique, que des substances qui surgissent directement des manifestations de la Très Sainte Source Originelle Elle-même, alors que pour les autres êtres, cette existence dépend de substances cosmiques surgissant des résultats de toutes les concentrations qui sont centres de gravité de l'Ensemblouizar cosmique fondamental.

S'ils parviennent à cet état de l'Ishmetsh sacré et que la raison de leur partie suprême soit déjà pleinement développée jusqu'au degré requis par le Mesureur sacré de Raison objective, alors le processus du raskouârno sacré ne s'accomplit en eux que lorsqu'ils le veulent ; en outre, leur

corps êtrique suprême passe directement sur la Sainte Planète du Purgatoire.

Ainsi donc, j'étais revenu de la planète Terre sur la planète Mars, et je me hâtais d'y liquider toutes mes affaires, quand on m'informa que le touf-nef-tef de cette planète désirait me voir personnellement.

Cette requête de l'honorable touf-nef-tef me fut transmise par Ahoûn, au moyen de ce qui est appelé sur cette planète un « kélé-é-ofou »[1].

Ce kélé-é-ofou disait :

« Haute Révérence, j'ai appris que vous vous étiez rendu digne de recevoir de Notre Père Créateur Commun la pleine rémission de vos fautes de jeunesse et que vous alliez quitter ma patrie pour toujours. C'est pourquoi le vieillard que je suis est très désireux de vous voir. J'aimerais vous donner ma bénédiction pour la dernière fois et, par la même occasion, remercier en votre personne tous les êtres de votre tribu pour l'attitude bienveillante qu'ils ont manifestée pendant de si longues années à l'égard des êtres de ma patrie ».

Le kélé-é-ofou se terminait ainsi :

« Je me serais moi-même présenté à votre demeure si, comme vous le savez, les dimensions de mon corps planétaire ne me l'interdisaient absolument. Je dois donc vous prier de ne pas me refuser de venir vous-même dans mon « fal-fé-fouf »[2].

Je dois dire que les êtres tri-cérébraux de la planète Mars connaissaient depuis le début notre véritable nature, et la raison qui nous contraignait à demeurer sur leur planète.

Les êtres tri-cérébraux de la Terre, eux, n'en surent jamais

1. « Kélé-é-ofou », sur la planète Mars, équivaut à ce que l'on nomme sur terre un « billet ».

2. « Fal-fé-fouf », en martien, signifie « résidence ».

rien et ne soupçonnèrent même pas qui nous étions ni pourquoi nous existions sur leur planète.

Or donc, mon enfant, dès que j'eus reçu l'invitation de l'honorable touf-nef-tef, je décidai bien entendu de m'y rendre sur-le-champ. En arrivant, je me conformai tout d'abord au cérémonial et aux échanges de politesses en usage là-bas ; après quoi cet être vraiment très grand, au plein sens de ce mot, m'adressa, au cours de la conversation, une requête. Cette requête allait être le point de départ de la cristallisation des données qui devaient susciter plus tard en moi la conviction inébranlable que les résultats provenant de l'existence anormale des êtres tri-cérébraux de ta planète avaient déjà commencé à exercer une action nuisible sur l'existence ordinaire des êtres tri-cérébraux qui apparaissent et existent sur la planète Mars, quant à leur possibilité de se perfectionner comme il convient à des êtres tri-cérébraux.

Je vais tâcher de te transmettre presque textuellement en notre langue la requête du grand touf-nef-tef :

« Haute Révérence,

« Par la grâce suprême qui vous a été accordée d'En-Haut, vous avez reconquis le droit à la libre réalisation de tous vos désirs, justement mérités. Et de par cette grâce tout-embrassante, vous avez de nouveau la pleine possibilité d'être ce que vous auriez pu être depuis longtemps, du fait de vos acquisitions antérieures sous le rapport de la Raison. Et il va de soi, Haute Révérence, qu'à partir d'aujourd'hui vous rencontrerez divers Individuums correspondant à votre Être, et déjà parvenus aux plus hauts degrés de Raison.

« C'est pourquoi je me permets de m'adresser à vous, comme à un vieil ami, en vous demandant, lorsque vous rencontrerez ces Individuums, de bien vouloir vous souvenir du vieillard que je suis et ne pas oublier de leur demander leur opinion sur un fait qui, pendant ces dernières années,

n'a cessé de déclencher dans toutes mes parties spiritualisées des associations angoissantes, puis de ne pas refuser, lorsque vous aurez pris connaissance de leur opinion, de me la communiquer à la première occasion. »

Et il poursuivit :

« Voici le fait : durant les derniers « ftofous », j'ai constaté très nettement chez les êtres de notre planète la progression constante, à chaque « ftofou », de leur « nourfouftafaf »[1] et à côté de cela, une diminution proportionnelle de l'intensité de leur pouvoir de penser actif.

« Lorsque je découvris pour la première fois ce fait si déplorable pour les êtres de notre planète, je me mis à réfléchir intensément pour en déceler la cause, afin d'être capable de donner aux êtres qui avaient mis leur confiance en moi des indications qui leur permettraient de lutter pour déraciner ce facteur indésirable, apparu depuis peu en leur présence générale ; mais, bien que j'aie très souvent et longuement médité sur cette question qui me tourmentait sans cesse, je n'ai pas encore été capable jusqu'à aujourd'hui d'élucider, même approximativement, d'où venait le mal et quelles mesures il convenait de prendre pour le détruire. »

Ainsi se terminait la requête de l'honorable touf-nef-tef de la planète Mars. Bien entendu, mon enfant, je promis aussitôt à mon vieil ami de lui communiquer sans faute les réponses que je pourrais obtenir d'Individuums qualifiés.

Quelques jours martiens après cette entrevue, nous quittâmes pour toujours cette hospitalière planète et fîmes route vers Saturne.

A peine y étions-nous arrivés que le chef des membres de notre tribu qui demeuraient là-bas vint à nous et nous communiqua le contenu de l'éthérogramme qu'il venait

1. L'expression « nourfouftafaf » signifie sur cette planète quelque chose d'analogue à ce qui est appelé sur terre « aboulie ».

de recevoir, disant que le grand vaisseau intersystémaire *Omniprésent* n'aborderait la planète Saturne qu'au commencement du « khré-khri-khra ».

Khré-khri-khra désigne là-bas une période de temps déterminée par la position qu'occupe cette planète par rapport d'une part au soleil de son système, d'autre part à une autre planète de ce même système, nommée « Neptune ».

Une année saturnienne est composée de sept de ces périodes bien définies et chacune d'elles a son propre nom.

Comme il restait encore, d'après les calculs du temps de la planète Mars, à peu près un « demi-fouss » avant ce « khré-khri-khra », ou, d'après le calcul du temps de tes favoris, environ un mois et demi, nous décidâmes d'organiser notre existence êtrique ordinaire de façon à rendre cette attente plus ou moins supportable.

Certains des nôtres demeurèrent sur le vaisseau *Occasion*, d'autres s'installèrent dans les maisons qu'avaient mises à notre disposition les aimables êtres de la planète Saturne. Quant à moi, je me rendis avec Ahoûn à Rirkh, grande agglomération d'êtres tri-cérébraux où existait mon ami Gornakhour Kharkhar.

Dès le soir de notre arrivée, je demandai à l'ami de mon essence, au cours d'une conversation amicale, comment s'effectuait le processus d'existence de son héritier, mon cher « résultat kessdjanien extérieur », ou, comme l'auraient dit tes favoris, mon « filleul » Gornakhour Raourkh.

Il me remercia et me dit que l'existence de Raourkh se déroulait fort bien, et qu'il était même devenu son héritier à tous égards, puisqu'il avait choisi, comme lui-même autrefois, de faire de l'étude détaillée de la substance omniprésente Okidanokh le but de son existence responsable.

Après un silence, il ajouta qu'en approfondissant la science de cette substance cosmique Okidanokh, son héritier en avait déjà « flairé l'essence même ».

Il dit ensuite qu'en raison des découvertes scientifiques de son héritier, non seulement les facteurs de conviction

jadis cristallisés en son être par de longues années d'un labeur opiniâtre s'étaient déjà tous décristallisés, mais qu'il avait même détruit tous les appareils de son invention, destinés à ses recherches sur la substance cosmique omniprésente, y compris sa fameuse « lampe non radiante ». Puis, avec un profond soupir, il conclut :

« Je pense maintenant, exactement comme « le résultat de mon Tout », que ce fut une très grande faute de ma part de m'être si longtemps livré à cette occupation qui doit être considérée, dans un sens objectif, comme un « impardonnable péché ».

Conversant ensuite sur des thèmes divers, selon le cours associatif de notre pensée êtrique, nous en vînmes à parler des êtres tri-cérébraux qui peuplent la planète Terre.

T'en souviens-tu, je t'ai déjà dit que mon ami Gornakhour Kharkhar avait toujours été au courant des observations que je faisais sur leur étrange psychisme ; je lui avais même envoyé, comme à ton oncle Toufilân, des copies de certaines de mes notes.

Ainsi donc, nous étions en train de parler de ces êtres tri-cérébraux qui te plaisent, lorsque Gornakhour Kharkhar me demanda :

« Dites-moi, je vous prie, mon ami, se peut-il que la durée moyenne de l'existence de ces malheureux continue encore à diminuer ? »

Je commençai à lui exposer l'état actuel de la question et les nouvelles données que j'avais réunies au sujet de cette anomalie, lorsque son résultat Gornakhour Raourkh entra dans la pièce.

Le nouveau venu, bien qu'il eût exactement la même apparence extérieure que son « producteur », semblait plein de vigueur et d'ardente jeunesse.

Lorsqu'il eut pris place sur son perchoir, à la façon des êtres tri-cérébraux de cette planète, il m'adressa, selon leurs usages, de sa voix angélique et musicale, toutes sortes

de souhaits bienveillants, propres à éveiller des sensations êtriques satisfaisantes.

Et pour finir il déclara, non sans emphase :

« Bien que vous soyez seulement mon « père kessdjanien », il s'est cristallisé en moi à votre égard — du fait que vous avez rempli avec une si entière conscience les obligations divines que vous aviez assumées à mon sujet lors de mon « khri-khra-khri »[1] — des données équivalentes à celles qui devraient se trouver en la présence générale de tout être tri-cérébral vis-à-vis de son propre producteur ; et c'est là, sans aucun doute, la raison pour laquelle je me souviens si souvent de vous et vous souhaite chaque fois en pensée de disposer à tout moment de conditions propices à la réalisation d'un avenir objectivement bon et heureux. »

Mais tu ne m'as probablement pas compris, mon enfant, lorsque je t'ai dit que Gornakhour Raourkh prit place sur son perchoir.

Le fait est qu'en raison de leur revêtement extérieur, les êtres tri-cérébraux de cette planète ont acquis à la longue l'habitude de ne trouver le repos que dans cette posture : s'étant inclinés d'une certaine façon, ils laissent porter tout le poids de leur corps planétaire sur leurs extrémités inférieures, et, pour ce genre de repos, il leur est peu à peu devenu indispensable de se tenir à une certaine hauteur. Voilà pourquoi ces êtres tri-cérébraux ont pris l'habitude de fixer assez loin du sol, dans les locaux où ils existent, des bâtons spéciaux qu'ils nomment « perchoirs ».

J'ajouterai qu'ils ont coutume d'agrémenter ces « perchoirs » de divers ornements et d'y graver toutes sortes de motifs, comme font d'ailleurs tes favoris, qui témoignent de la même faiblesse dans la décoration de leur « ameublement ».

1. « Khri-khra-khri », sur la planète Saturne, désigne le rite sacré qui sur terre est appelé « baptême ».

Ainsi donc, après s'être installé sur son perchoir et m'avoir souhaité la bienvenue, mon cher « résultat kessdjanien extérieur », ou « filleul », Gornakhour Raourkh, prit part à notre conversation.

Or, mon enfant, tandis que nous devisions sur des thèmes variés, j'eus la curiosité de demander à mon filleul pour quelles raisons s'étaient cristallisées en sa présence les données qui avaient engendré en lui une impulsion de puissant intérêt pour la connaissance de tous les aspects de la substance cosmique omniprésente Okidanokh et l'avaient rendu digne de faire, à l'instar de son producteur, de grandes découvertes cosmiques. Lorsque le jeune Raourkh m'eut répondu de manière détaillée, il me devint évident que l'existence anormale de tes favoris devait exercer une action funeste sur l'existence normale et le perfectionnement conscient des êtres peuplant la planète Mars; en même temps je trouvai dans cette réponse précise, établie sur des bases scientifiques, des éléments susceptibles d'apporter une solution au problème sur lequel mon vieil ami martien, le grand touf-nef-tef, m'avait demandé d'enquêter.

Je vais essayer, mon enfant, de te transmettre en notre langue, aussi exactement que possible, le sens même de sa réponse.

Après avoir réfléchi quelques instants à la question que je lui avais posée, Gornakhour Raourkh me répondit avec un profond sérieux :

« Au début de mon existence, à l'âge où je me préparais à devenir un être responsable, je consacrais la plus grande partie de mon temps — comme il convient à tous les êtres tri-cérébraux de cet âge — à m'exercer en vue d'acquérir le pouvoir de « réfléchir activement de manière soutenue » ; et l'habitude me vint alors, pendant les intervalles de repos indispensable, de faire fonctionner les divers appareils expérimentaux de mon producteur.

« Or, au cours de cette période de mon existence, je remarquai plus d'une fois que certains jours la force et le

niveau de mon penser actif diminuaient tout particulièrement.

« Cette constatation éveilla en moi un intérêt subjectif qui me poussa de manière impérieuse à prendre conscience des raisons de ce fait. Dès lors je me mis à en rechercher les causes, en prêtant attention aussi bien à moi-même qu'à tout ce qui se passait autour de moi, et au bout d'un « khri », j'acquis la conviction formelle que cet état indésirable se produisait en moi chaque fois que notre grand « vie-tchakhan »[1] entrait en action.

« C'est là, précisément, le fait qui devint, dès que je l'eus constaté, la raison de mon intérêt croissant pour cette substance cosmique omniprésente et pour l'étude approfondie de tous ses aspects.

« Le résultat de mes expériences fut de m'apporter, dès le tout début, un nombre incalculable de preuves de toutes sortes, établissant pour moi comme pour les autres le fait que la substance cosmique Okidanokh est un élément de la présence générale de l'atmosphère de notre planète, comme de celle des autres planètes, qui prend part au surgissement de toutes les formations planétaires et sus-planétaires — parmi lesquelles, bien entendu, la partie « khraprkhalikhrokhnienne » de tout être — aussi bien qu'au soutien de leur existence.

« Au cours de mes recherches expérimentales ultérieures, j'acquis également l'entière certitude que si notre système solaire possède, comme tous les autres systèmes solaires du Grand Univers, son propre « Ensemblouizar », et si chaque planète, avec son atmosphère, est le lieu spécifique de concentration de telle ou telle classe de substances cosmiques de l'Ensemblouizar systémaire donné, la substance cosmique Okidanokh n'en est pas moins une partie indispen-

1. « Vie-tchakhan » correspond à peu près à ce qu'on nomme sur terre « dynamo ».

sable, et même prédominante, de la présence de chaque planète.

« Mes expériences me montrèrent encore que cette substance cosmique est concentrée en chaque système selon une proportion strictement déterminée par l'équilibre universel, et répartie entre les atmosphères de toutes les planètes du système solaire donné, dans des proportions strictement définies. Dès lors, chaque fois que cette substance universelle est dépensée, soit par accident, soit à dessein, en un lieu quelconque de l'espace atmosphérique, elle doit absolument y être renouvelée afin de rétablir l'équilibre de ses proportions dans l'atmosphère, ce qui s'effectue par un déversement de cette substance, affluant d'autres endroits. Et ce déplacement équilibrant de l'Okidanokh doit s'opérer non seulement d'un point à un autre de l'atmosphère de toute planète, mais aussi de l'atmosphère d'une planète à celle d'une autre, si, sur cette dernière, il en est dépensé pour telle ou telle raison plus que ne le permet la norme établie.

« Enfin, je réussis à élucider pour ma propre raison, avec précision et sous tous ses angles, puis à prouver aux autres, le fait que non seulement la substance cosmique Okidanokh, présente dans notre atmosphère, et constamment renouvelée, est nécessaire à la présence générale de notre planète, et constitue même le plus important des facteurs d'apparition et de maintien de l'existence, mais que l'essence de chaque formation intra-planétaire et sus-planétaire « relativement indépendante », de même que l'essence des êtres de tous systèmes de cerveaux et de revêtements extérieurs, dépendent elles aussi de cette substance ; enfin, que la possibilité pour les êtres tri-cérébraux de se perfectionner et de fusionner alors avec la Cause Première de toutes choses existantes en dépend de même exclusivement.

« Je le répète, le résultat de toutes mes recherches expérimentales me permit de reconnaître très clairement et d'acquérir des données indiscutables pour prouver aux êtres de mon entourage qu'à tous points de vue la destruction,

dans la présence de la planète et dans son atmosphère, de la substance cosmique omniprésente Okidanokh équivaut presque à la destruction consciente de tous les labeurs et résultats de la Très Sainte Cause Première de tout ce qui existe. »

Sur ces mots, encore tout animé par son sujet, mon cher filleul, le jeune et ardent Gornakhour Raourkh, termina son discours.

Au milieu des explications de Gornakhour Raourkh sur les propriétés de la substance cosmique omniprésente Okidanokh et les conséquences inévitables qu'entraînent son extraction de la présence générale de toute planète et sa destruction, un soupçon naquit en moi, et toutes sortes d'images se levèrent en ma mémoire, liées à des impressions antérieures de l'existence ordinaire de tes favoris — perçues soit au cours de mon séjour personnel chez eux, soit du temps où, de la planète Mars, je me livrais sur eux à des observations attentives — images se rapportant aux différentes façons dont, selon les époques, ils extrayaient de la nature de leur planète cette substance, ou ses parties distinctes, et les utilisaient à des fins naïvement égoïstes.

Et tandis que Gornakhour Raourkh poursuivait ses explications, je me souvins par association de la requête du grand touf-nef-tef de la planète Mars ; de tout mon être, et sans le moindre doute, je pris alors conscience de toutes les conséquences maléfiques de cette manifestation des êtres tri-cérébraux de ta planète.

Ils ont donné à la totalité ou aux parties distinctes de cette substance, qui pour eux aussi est sacrée, des noms différents suivant les époques ; à l'heure actuelle, ils nomment le résultat de la fusion et de la destruction réciproque des deux parties de cette substance omniprésente : « électricité ».

Et de fait, bien qu'ils aient déjà maintes fois découvert

à d'autres époques, bien entendu toujours par suite de circonstances accidentelles, comment extraire de la nature de leur planète et comment utiliser à diverses fins « naïvement égoïstes » les parties distinctes de cette substance omniprésente, absolument indispensable à des processus cosmiques normaux, jamais cependant ils ne l'ont détruite en aussi grande quantité qu'à présent.

Ainsi, grâce aux explications de mon « résultat kessdjanien extérieur », j'acquis la certitude inébranlable du caractère maléfique de l'influence qu'exercent déjà les résultats de l'anormale existence ordinaire des êtres tri-cérébraux qui te plaisent ; et d'elle-même se trouvait résolue la question qui troublait mon vieil ami, à savoir : pourquoi, depuis quelque temps, il devenait de plus en plus difficile aux êtres tri-cérébraux de la planète Mars de se perfectionner.

Et pour définir la manière dont cette question fut résolue, je me servirai d'une sage sentence, rarement employée, de notre estimé Mullah Nassr Eddin :

« Tu ne sais jamais qui t'aidera à sortir de la galoche ».

En effet, pour résoudre cette question, mon très vieil ami comptait sur des Individuums dont les données et les possibilités étaient tout autres que celles de mes amis saturniens, qui étaient de simples êtres tri-cérébraux ordinaires. Il n'avait probablement pas soupçonné que pour de telles questions, ces êtres tri-cérébraux ordinaires, qui acquièrent des informations au sujet de toutes sortes de faits cosmiques réels, grâce à leurs seuls « partkdolgdevoirs êtriques », sont justement plus compétents, dans la plupart des cas, qu'aucun des Anges et des Chérubins, avec leur être tout fait, qui, tout en étant perfectionnés en Raison jusqu'à de hauts degrés, peuvent sembler n'être, pour ce qui est des confrontations pratiques, que des individus de l'espèce ainsi décrite par notre toujours vénéré Mullah Nassr Eddin :

« Jamais il ne comprendra les souffrances d'un autre, celui qui ne les a pas éprouvées lui-même, quand bien même il possèderait la Raison divine et la nature d'un Diable authentique ».

A cet endroit du récit de Belzébuth se répandirent par tout le vaisseau intersystémaire *Karnak* des vibrations artificiellement émises, qui avaient la propriété de pénétrer dans la présence générale de tous les passagers du navire et agissaient sur les « fibres nerveuses » de l'estomac.

Ce phénomène artificiel annonçait aux passagers qu'il était temps pour eux de se réunir dans le « djamitchounatra », sorte de « réfectoire » monastique où la seconde nourriture êtrique était prise en commun.

Chapitre 46

Belzébuth explique à son petit-fils la signification de la forme et de l'ordre qu'il a choisis pour exposer ses informations sur les hommes

APRES le processus d'absorption de la seconde nourriture ètrique, Belzébuth, en quittant le « djamitchounatra », ne regagna pas immédiatement l'endroit où il avait pris l'habitude de converser avec les siens, mais il entra d'abord dans sa « keshah », afin de rafraîchir avec un certain liquide sa queue déjà toute flétrie, mesure à laquelle il était forcé de recourir de temps à autre, en raison de son grand âge.

Revenant de sa keshah, et entrant sans bruit dans la partie du vaisseau *Karnak* où il passait ordinairement son temps avec les siens, il surprit cet émouvant tableau :

Son petit-fils bien-aimé, Hassin, se tenait debout dans un coin, le dos tourné, et pleurait, le visage caché dans ses mains.

Très ému, Belzébuth s'approcha de Hassin et, d'une voix inquiète, lui demanda :

— Qu'as-tu, mon cher enfant ? Est-ce que tu pleures vraiment ?

Hassin voulait répondre, mais il était visible que les sanglots de son corps planétaire l'empêchaient de parler.

Ce n'est qu'après un certain temps, lorsque son corps planétaire se fut un peu calmé, qu'il considéra son grand-

père d'un regard très triste, et, tout en souriant avec affection, lui dit :

— Ne t'inquiète pas pour moi, mon cher grand-père. Cet état passera bientôt.

J'ai beaucoup pensé, et très activement, pendant ces derniers « dianosks », et sans doute ce nouveau rythme a-t-il changé l'allure générale du fonctionnement de ma présence entière.

Et maintenant, tant que le nouveau rythme de mon penser ne se sera pas harmonisé avec les rythmes déjà établis de mon fonctionnement général, il est probable que je serai encore sujet à des anomalies telles que ces larmes.

Je dois avouer, mon cher grand-père, que la principale cause de cet état de ma présence générale a été la représentation ètrique, surgie par association en mon penser, de la situation et de la destinée des infortunés corps ètriques supérieurs qui, par suite d'une série de hasards, apparaissent dans la présence générale des êtres terrestres tri-cérébraux, et y demeurent à demi constitués.

Cette association d'idées, accompagnée d'une impulsion croissante de tristesse, a pris naissance en moi au djamitchounatra, pendant le processus sacré d'absorption de la seconde nourriture ètrique. Je me suis souvenu d'eux par association, à un moment où j'étais empli de joie par tout ce qui se passait là.

Me rappelant ces infortunés êtres tri-cérébraux sur lesquels tu m'as donné tant d'informations ces derniers temps, la pensée me vint que les conséquences des propriétés de ce maudit « quelque chose » — greffé dans la présence générale de leurs ancêtres pour des raisons entièrement indépendantes de leur essence, dues à la seule imprévoyance de certains Très Saints Individuums — privaient à jamais, non seulement les corps ètriques supérieurs revêtus en eux, mais eux-mêmes, en tant qu'êtres ordinaires, de la possibilité d'éprouver cette félicité qui se manifeste dans la

présence de tout individu relativement indépendant lorsqu'il participe au processus sacré d'absorption de la seconde nourriture êtrique, comme nous venons nous-mêmes de le faire. »

Lorsque Hassin eut fini de parler, Belzébuth le regarda longuement et fixement dans les yeux, puis, avec un sourire qui révélait une impulsion êtrique d'amour, il dit :

— Je vois maintenant que pendant les derniers « dianosks » tu as en effet réfléchi très activement, ou que, comme diraient certains de tes favoris actuels, « tu n'as pas dormi intérieurement ». Allons nous asseoir à nos places habituelles et parlons un peu du sujet dont j'avais déjà promis de t'entretenir et qui correspond parfaitement à la situation présente. »

Lorsqu'ils furent assis et qu'à son tour Ahoûn fut arrivé, Belzébuth reprit :

— Tout d'abord, je commencerai par exprimer l'impulsion de joie qui surgit en ma présence générale à ton sujet. Je suis personnellement très, très content de cette crise qui s'est déclarée et qui se poursuit en toi.

J'en suis content, avant tout, parce que les sanglots sincères que j'ai vus, et qui se manifestent juste pendant la période de ton existence où, selon les lois du grand Héropas, tu es déjà sur le chemin de l'Etre d'un être responsable — c'est-à-dire à cet âge précis où se cristallisent toutes les données nécessaires aux fonctionnements qui constituent l'individualité de tout être tri-cérébral pendant son existence responsable, et où elles acquièrent un « rythme » harmonieux au sein du fonctionnement général — me donnent la certitude que la conscience approximative, et même la simple « sensation », que tu peux avoir de ma joie êtrique, illogique à première vue, te seront plus tard très profitables, voire indispensables, comme elles le sont pour tout être tri-cérébral pendant la période de son existence responsable. Aussi commencerai-je par m'expliquer à ce sujet.

Tes sanglots me donnent la certitude que, dans ta future existence responsable, ta présence générale comportera les précieuses données êtriques du sentiment qui est la base même de l'essence de tout porteur de Raison divine, données qui ont été définies par Notre Père Commun en une formule placée au-dessus de l'entrée principale de la Sainte Planète du Purgatoire, et que voici :

« Seul entrera ici celui qui s'est montré capable de se mettre à la place des autres résultats de mes travaux ».

Ton essence a obéi à ce commandement divin lorsque, au moment même où tu éprouvais de la félicité, tu as sangloté de toute ta présence, en te souvenant tout à coup par association que d'autres en étaient privés.

J'en suis d'autant plus heureux que ces données indispensables à tout être commencent à se manifester en toi juste au moment où s'y cristallisent et s'y constituent tous les facteurs dont la formation ne dépend en rien de la propre raison de l'être, mais uniquement de l'entourage, des conditions extérieures environnantes et du grand Iraniranomange cosmique.

Et maintenant, nous pouvons en venir à cette question : pourquoi, pendant tout notre voyage sur ce vaisseau transspatiaire, t'ai-je tant parlé des êtres tri-cérébraux qui peuplent la planète Terre, et pourquoi l'ai-je fait dans cet ordre ?

A mon retour sur notre chère Karataz, étant libre de toute autre obligation êtrique, j'ai pris volontairement sur moi la responsabilité de diriger ton « oskiâno » ou, comme l'auraient dit tes favoris, ton éducation, jusqu'à ce que se réalise en toi l'Etre d'un être responsable. Or, cette période de ton existence est précisément celle où s'harmonisent en général, chez les êtres tri-cérébraux, toutes les fonctions dont l'ensemble engendre en eux ce qu'on appelle un « penser sain ». C'est pourquoi, lorsque nous entreprîmes

ce voyage sur le vaisseau *Karnak,* je résolus d'en profiter pour aider à ce que l'harmonisation de ces fonctions et la formation consécutive de ton futur penser actif se fassent en toi précisément dans l'ordre dont j'ai reconnu de toute ma présence, au cours du processus de ma longue existence, qu'il était juste.

Ayant remarqué, au début de notre voyage, que tu t'intéressais beaucoup aux êtres tri-cérébraux de la planète Terre, je décidai, sous prétexte de satisfaire cet intérêt, de te parler d'eux d'une manière telle que les « egoplastikours » nécessaires à tes futures associations êtriques se cristallisent en toi sans qu'intervienne le moindre doute.

Aussi, dans presque tous mes récits, me suis-je strictement tenu aux deux principes suivants :

Le premier, de ne rien te présenter comme étant mon opinion personnelle, afin que les données indispensables à ta propre conviction ne se cristallisent pas en toi sous une forme toute faite, d'après la seule opinion de quelqu'un d'autre.

Et le second, de choisir intentionnellement l'ordre dans lequel je te raconterais tous les événements de la planète Terre relatifs à l'apparition et au développement graduel, dans le processus d'existence ordinaire de tes favoris, des diverses anomalies intérieures et extérieures dont l'ensemble détermine leur triste état présent, d'ailleurs presque irrémédiable, et cela de telle sorte que, sur la seule base de certains faits que je te communiquerais, tu puisses tirer tes propres conclusions subjectives à l'égard de toutes les causes de ces événements.

Et je décidai d'agir ainsi afin que de nombreux egoplastikours d'essence diverse se cristallisent dans les localisations correspondantes de ta présence, pour les besoins de tes futures confrontations logiques, et que par un penser actif s'effectue en toi de manière plus intense l'élaboration des substances sacrées « abroustdonis » et « helkdonis »,

requises pour le revêtement et le perfectionnement de tes deux parties êtriques supérieures.

Et maintenant, mon enfant, pour que tu comprennes mieux ce dont je parle en ce moment, je trouve nécessaire de te redire, sous une forme plus précise, la différence que j'ai maintes fois définie entre le « savoir » et la « compréhension » que peuvent avoir les êtres tri-cérébraux.

Pour faire ressortir plus clairement cette différence, je prendrai une fois de plus comme exemple la raison ordinaire de tes favoris.

Si l'on compare ce qu'ils nomment leur « raison consciente », déjà définitivement fixée chez les êtres actuels de là-bas, avec la raison des êtres tri-cérébraux qui peuplent les autres planètes de notre Mégalocosmos, la première peut être appelée « raison du savoir », et la seconde : « raison de la compréhension ».

La « raison de la compréhension », raison consciente propre à tous les êtres tri-cérébraux, et que possédaient les êtres terrestres des époques passées, est quelque chose qui fusionne avec la présence générale ; aussi toute information perçue par cette raison devient-elle pour toujours partie indivisible d'eux-mêmes.

Quels que soient les changements d'un être et les variations du milieu dans lequel il se trouve, toutes les informations perçues par cette raison, et tous les résultats qu'engendre la contemplation êtrique de l'ensemble des informations antérieurement perçues par cette même raison, feront toujours partie de son essence.

Quant à la « raison du savoir », devenue habituelle à la plupart de tes favoris contemporains, toute nouvelle impression qu'elle perçoit, et tout résultat intentionnel ou simplement automatique d'impressions antérieures, ne font partie de l'être que de manière temporaire ; ils ne peuvent apparaître en eux que dans certaines circonstances et à la condition que les informations qui leur servent de base soient « rafraîchies » et « répétées » de temps à autre,

faute de quoi, ces impressions antérieures s'altèrent d'elles-mêmes, ou « s'évaporent » même à jamais de la présence de ces êtres tri-cérébraux.

Bien que, sous le rapport du Triamazikamno sacré, le processus de formation de ces deux raisons êtriques se déroule de façon identique, les facteurs qui déterminent la manifestation de ses trois forces saintes indépendantes y sont différents.

Dans la formation de la « raison du savoir », les facteurs affirmatif et négatif sont constitués par les impressions contradictoires antérieures cristallisées dans l'une quelconque des trois localisations que possèdent les êtres tri-cérébraux ; et seules les impressions nouvellement perçues du dehors servent, en ce cas-là, de troisième facteur.

Dans la « raison de la compréhension », le premier facteur, celui de la « Sainte Affirmation », est constitué par les impressions nouvellement perçues dans celle des localisations qui détient à ce moment-là le « centre de gravité du fonctionnement ». Le second, celui de la « Sainte Négation », est formé par les données correspondantes déjà présentes dans une autre localisation. Et le troisième facteur est constitué par ce qu'on appelle les « autokolitzikners êtriques », ou comme on les nomme encore « khoudatzvabognari ». Le sens de ce mot est le suivant : « résultats de la tendance, maintenue avec persévérance, à manifester sa propre individualité ».

A ce propos, il n'est pas inutile de te rappeler, même si tu le sais déjà, que dans les trois localisations des êtres tri-cérébraux, les « autokolitzikners êtriques » s'élaborent uniquement à partir des résultats de la réalisation des « partkdolgdevoirs êtriques », qui sont les facteurs destinés par Notre Père Commun, dès l'apparition des êtres tri-cérébraux, à servir de moyens pour le perfectionnement de soi.

Et ce sont ces formations qui, dans la présence générale des êtres tri-cérébraux, réalisent, en tant que troisième force

sainte du Triamazikamno, l'avènement de la « raison de la compréhension ».

Seuls ces facteurs permettent, au cours du processus de fusion d'impressions nouvellement perçues, et sur la base du Triamazikamno sacré, la cristallisation de données propices à une connaissance et à une compréhension personnelles, c'est-à-dire propres à chacun ; d'autre part, c'est exclusivement au cours de ces processus de cristallisation de données favorables à l'acquisition de la conscience que se produit dans leur présence ce qu'on appelle une « friction zernofoukalnienne », laquelle détermine chez les êtres tri-cérébraux la formation des substances sacrées « abroustdonis » et « helkdonis », nécessaires au revêtement et au perfectionnement de leurs parties supérieures.

Je dois d'ailleurs te dire à ce propos que seules les nouvelles impressions qui se cristallisent dans cet ordre, et qui apparaissent en l'être comme résultats d'un penser conscient, s'intègrent, dans les localisations de cet être, aux séries des données qui correspondent aux impressions semblables déjà fixées en lui.

Au contraire, les nouvelles impressions cristallisées selon un autre ordre, c'est-à-dire selon la « raison du savoir », se déposent n'importe comment dans les localisations êtriques, sans aucune « classification ». Toutes ces nouvelles impressions s'inscrivent dans des séries d'impressions antérieures qui n'ont presque jamais rien de commun avec elles.

Voilà pourquoi, dans la présence des êtres tri-cérébraux qui n'ont que la « raison du savoir », tout ce qu'ils viennent d'apprendre se dépose et reste pour toujours à l'état de simple information, dont ils ne prennent nullement conscience avec leur être.

Aussi toutes les nouvelles données perçues et fixées en eux de cette manière n'ont-elles aucune valeur quant au bien qu'ils pourraient en retirer pour leur existence future. En outre, la durée de décristallisation de cette sorte d'im-

pressions dépend de la quantité et de la qualité des impulsions engendrées en l'être.

Toute « connaissance », comme disent tes favoris, que les êtres acquièrent de cette manière en leur présence générale, reste subjective, et n'a par conséquent rien de commun avec ce qu'on appelle la « connaissance objective ».

Ainsi donc, mon enfant, je décidai de susciter en ton être cette « friction zernofoukalnienne » permettant la cristallisation de nouvelles perceptions au profit de la « raison de la compréhension », d'autant plus que je connaissais déjà très bien ce qu'on appelle les « lois de fixation et de dissolution des idées dans les localisations des êtres », dont j'avais étudié les détails sur les êtres tri-cérébraux qui te plaisent au cours de mes séjours parmi eux en qualité d'« hypnotiseur professionnel ».

Et afin de déterminer chez toi une perception correcte des nouvelles informations que je voulais t'apporter, je choisis, entre autres principes inflexibles, de toujours faire en sorte que la pénétration progressive de ce qu'on appelle la « quintessence des informations » se fasse en toi en l'absence totale des impulsions ètriques d' « indignation », d' « offense », de « vexation », et ainsi de suite.

Quant à l'ordre des informations que je t'ai données, et à leur effet sur la compréhension de ton essence, je dois te dire que dès l'instant où j'eus remarqué ton intérêt pour les êtres terrestres tri-cérébraux, si je ne t'avais fait part, à propos de chaque événement, que de ma conviction personnelle et de l'opinion qui s'était fixée en moi à leur sujet au cours de mes observations, pour ne te donner qu'ensuite « l'ensemble d'informations » abondantes et variées que je t'ai communiquées, tous ces faits auraient été perçus en toi sans aucune confrontation logique, et les données ainsi cristallisées se seraient déposées en tes localisations correspondantes comme de simples renseignements, sans véritable compréhension ètrique.

C'est pourquoi j'ai conduit mes récits sur les êtres tri-

cérébraux peuplant la planète Terre de telle manière que se cristallisent, dans ces localisations, quantité de données diverses pour tes futures associations ètriques, relatives soit à la totalité soit aux différentes branches du savoir objectif; et que d'autre part le processus de « friction zernofoukalnienne » s'effectue intensément en ta présence générale, pour aboutir au résultat que je viens de constater d'après la manière dont tu m'as répondu quand je t'ai demandé « pourquoi pleures-tu ? »

Maintenant que je me suis plus ou moins convaincu, mon enfant, que je n'ai pas perdu mon temps et que mes récits sur les êtres terrestres tri-cérébraux t'ont apporté le bénéfice que j'en attendais, je pense que nous pourrions cesser d'en parler, afin de ne plus provoquer en toi le processus de penser actif ; d'ailleurs, il ne nous reste guère de temps, car nous arriverons bientôt à notre chère Karataz.

Cependant je dois encore te donner ce conseil formel, que je t'expliquerai en quelques mots :

Tu t'efforceras, en faisant appel à la raison qui est en ta présence, de faire en sorte que certaines fonctions qui se déroulent en toi et te donnent, comme à tout être tri-cérébral, la possibilité d'un penser actif, restent inactives, ou, comme on dit, se reposent, et cela pendant une durée égale à celle de notre voyage, c'est-à-dire égale à celle que nous avons consacrée à parler de tes favoris. En effet, ce repos est nécessaire aux fonctions qui pendant ce temps ont participé plus intensément que d'habitude à ton penser actif, et dont la marche ne dépend d'ailleurs pas de l'essence des êtres, mais se trouve sous la dépendance exclusive de ce qu'on appelle « l'harmonie générale du rythme cosmique ».

A ce propos, tu dois toujours te rappeler que la raison de tout être et l'intensité d'action de cette raison dépendent du fonctionnement correct de toutes les parties distinctes de sa présence entière.

Ainsi, l'ensemble des fonctionnements du « corps planétaire », et ce corps lui-même, représentent la plus grande partie d'un être, mais ces fonctionnements distincts, et ce corps lui-même tout entier, isolés des autres parties spiritualisées de l'être, ne constituent qu'une formation cosmique dépendante, n'ayant conscience de rien ; aussi, selon le principe de ce que tu as appelé une fois « le pilier universel de la Justice », chaque partie spiritualisée de l'être doit-elle toujours se montrer juste à l'égard de cette partie dépendante et inconsciente, et ne pas exiger d'elle plus qu'elle ne peut donner.

Il en va du corps planétaire d'un être comme de toutes choses dans le Mégalocosmos ; pour qu'il puisse servir correctement ses parties dominantes, c'est-à-dire pour que cette partie auxiliaire de l'être entier serve comme il convient son essence même, celle-ci doit toujours être juste et n'exiger d'elle que ce qui est dans les limites de ses possibilités.

Sans parler de justice, il est nécessaire d'agir envers la partie inconsciente de l'être de manière à permettre à certaines fonctions de rester inactives de temps à autre, et cela pour que cette partie inconsciente ait toujours la possibilité de faire fusionner peu à peu, et en temps voulu, ses rythmes subjectifs nouvellement acquis avec les rythmes objectifs de notre Mégalocosmos.

Remarquons à ce sujet que dans le Mégalocosmos la fusion des rythmes n'a lieu que « katznoukitzkerno », ou, comme l'auraient dit tes favoris, « selon une progression conforme aux lois ».

Ainsi donc, si tu veux que ton penser actif travaille correctement et productivement au cours de ta future existence responsable, tu dois maintenant, puisque ce penser a déjà commencé à s'effectuer en toi, et que ce processus intérieur a des conséquences indésirables pour ton corps planétaire, cesser complètement de le faire fonctionner pendant un certain temps, quelque envie que tu en aies, sinon tu subiras le « dezonakouasanz », c'est-à-dire qu'une seule

partie de ta présence entière acquerra un « rythme » nouveau, et que par suite tu deviendras un être « unilatéral », comme diraient tes favoris.

D'ailleurs la plupart d'entre eux, et surtout les contemporains, lorsqu'ils atteignent l'âge responsable, deviennent précisément de ces êtres « unilatéraux ».

Bref, ce n'est que par une modification progressive du rythme de chaque partie du tout qu'il est possible de modifier le rythme de ce tout lui-même sans lui porter atteinte.

Pour conclure, je trouve nécessaire de répéter que chez un être la réalisation du penser actif et des conséquences utiles de ce penser a pour condition exclusive le fonctionnement à égal degré, dans sa présence, des trois concentrations de résultats spiritualisés qui portent le nom de « centre penseur », « centre émotionnel », et « centre moteur ».

Chapitre 47
Résultat, conforme aux lois, d'un penser impartial

BELZEBUTH allait encore parler, lorsque soudain tout fut éclairé et comme pénétré par « quelque chose de bleu ciel ». Aussitôt la chute du vaisseau *Karnak* ralentit sensiblement.

Cela signifiait que dans cette sphère de l'Univers s'approchait l'une des grandes « égolionopties » cosmiques, et qu'elle allait aborder le vaisseau spatiaire *Karnak*.

Et en effet, à travers les parois transparentes du *Karnak* apparut bientôt la source d'où provenait ce « quelque chose de bleu ciel », qui éclairait non seulement l'intérieur du vaisseau, mais encore, autour de la grande « égolionoptie » cosmique, tout l'espace de l'Univers qui pouvait être embrassé par la vue ordinaire des êtres.

Ces grandes « égolionopties » sont au nombre de quatre dans l'Univers, et chacune d'elles est sous la direction de l'un des « Soutiens-de-Tous-les-Quarts » de l'Univers.

Une activité fébrile, mêlée de quelque inquiétude, s'empara des êtres qui se trouvaient à bord du vaisseau, et, au bout d'un certain temps tous les passagers et les membres de l'équipage se rassemblèrent dans la grande salle située au centre du vaisseau.

Chacun tenait dans une main un rameau de myrte et dans l'autre un « dezjelkashé ».

Lorsque la grande égolionoptie cosmique eut abordé le *Karnak*, certaines parois de ce dernier s'écartèrent d'une manière spéciale, et l'on vit alors se diriger de l'égolionoptie vers la grande salle du vaisseau une procession compo-

sée de plusieurs Archanges et d'une multitude d'Anges, de Chérubins et de Séraphins, qui tous tenaient à la main, cette fois-ci, une palme.

A la tête de la procession marchait un vénérable Archange, suivi de deux Chérubins, qui portaient solennellement une sorte de cassette d'où rayonnait « quelque chose d'orangé ».

Dans la grande salle du *Karnak*, seul devant tous, se tenait Belzébuth ; derrière lui, ses proches et le capitaine du vaisseau, et derrière eux, à une distance respectueuse, tous les autres.

Lorsque la procession sortie de l'égolionoptie arriva près des êtres de même nature que Belzébuth, rassemblés pour l'attendre, elle s'arrêta ; les deux groupes d'êtres tri-cérébraux de natures diverses entonnèrent alors l'hymne à Notre Eternité, hymne qui est toujours chanté en pareil cas dans l'Univers entier par les êtres de toutes natures et de toutes formes de revêtement extérieur.

Cet hymne se chante sur les paroles que voici :

O Toi, infiniment patient Créateur de tout ce qui respire,
Toi, Cause pleine d'amour de tout ce qui existe,
Toi, Unique Vainqueur de l'impitoyable Héropas,
Au son de nos louanges
Réjouis-Toi maintenant et repose dans la béatitude.
Par un labeur sans précédent, Tu as créé le Principe
Auquel est soumis notre avènement.
Et par ta victoire sur Héropas,
Tu nous as donné la possibilité
De nous perfectionner jusqu'à l'Anklade sacrée.
Repose à présent comme tu l'as mérité.
Nous, par reconnaissance,
Maintiendrons tout ce que Tu as créé
Et toujours et en tout, Te louerons éternellement.
Toi Créateur et Auteur,

Toi, Origine de toute Fin,
Toi, issu de l'Eternité,
Toi, qui contiens en Toi-même la fin de toute chose,
O Toi, Eternel Infini.

Lorsque l'hymne fut achevé, le vénérable Archange qui était à la tête de la procession s'approcha de Belzébuth et proclama solennellement :

« Par ordre de Son Soutien-de-Tous-les-Quarts, l'Archi-Chérubin Peshtvogner, nous vous apparaissons, Haute Révérence, munis de son saint sceptre personnel, afin de reconstituer — conformément à la Grâce qui vous fut accordée d'En-Haut en raison de certains de vos mérites — vos cornes, que vous aviez perdues lors de votre exil. »

Ayant dit, le vénérable Archange se tourna vers la cassette que portaient les Chérubins, et avec grande précaution, en retira pieusement le sceptre sacré.

Alors tous les assistants s'agenouillèrent, tandis que les Anges et les Chérubins entonnaient les cantiques sacrés appropriés.

Puis l'Archange, tenant à la main le sceptre sacré, se tourna de nouveau vers Belzébuth et adressa aux êtres de la nature de celui-ci les paroles suivantes :

« Etres créés par Notre Eternel Uni-Etrique, de par la Grâce infinie de Notre Créateur, l'être Belzébuth, qui avait autrefois péché, est aujourd'hui pardonné, et admis de nouveau parmi ses semblables !

« Attendu que la virilité et le degré de raison des êtres de votre nature se déterminent et se manifestent par les cornes que vous portez, nous devons, avec l'assentiment de notre Soutien-de-Tous-les-Quarts et avec votre secours, reconstituer les cornes perdues de Belzébuth.

« Etres créés par Notre Unique Père Commun, votre aide consistera en ce que chacun de vous consente à renoncer

volontairement, en faveur de Belzébuth, qui a mérité Sa Grâce, à quelques parcelles de la substance de ses propres cornes.

« Aussi, que tous ceux qui y consentent et le désirent s'approchent de ce sceptre sacré et viennent en toucher le manche. De la durée de ce contact dépendra la quantité des éléments actifs empruntés à vos propres cornes qui serviront à constituer chez cet être grâcié, de même nature que vous, des cornes correspondant à ses propres mérites. »

Ayant dit, le vénérable Archange tint au-dessus de Belzébuth agenouillé la boule du sceptre sacré, et en tourna le manche vers les assistants, afin que ceux qui le désiraient puissent venir le toucher.

Aussitôt un grand remous parcourut le groupe des êtres de la nature de Belzébuth, car chacun tentait de s'avancer pour toucher le premier et le plus longtemps possible le sceptre sacré.

Mais l'ordre ne tarda pas à s'établir : chacun venait à tour de rôle tenir le manche pour le temps qu'indiquait le capitaine du vaisseau, qui avait pris sur lui la responsabilité de diriger cette solennité.

Pendant la cérémonie, des cornes commencèrent à apparaître sur la tête de Belzébuth.

Au début, tant qu'elles ne faisaient que prendre forme, les assistants se comportaient avec une gravité tranquille et concentrée. Mais dès qu'apparurent les premières ramifications des cornes, l'intérêt redoubla et ils donnèrent les signes d'une intense curiosité. Et cela parce qu'ils étaient tous très impatients de connaître le nombre de ramifications qui surgiraient sur les cornes de Belzébuth, car ce nombre devait déterminer, conformément au Mesureur sacré de Raison objective, le degré de Raison que Belzébuth avait atteint.

Une première ramification se forma, puis une seconde, et une troisième, et l'apparition de chacune d'elles provo-

quait chez tous les assistants une satisfaction profonde, qui les faisait tressaillir de joie.

Mais lorsque se constitua une quatrième ramification, la tension atteignit chez tous à ses dernières limites, car la formation de cette ramification signifiait que la Raison de Belzébuth s'était déjà perfectionnée jusqu'au « Ternounalda sacré », c'est-à-dire qu'il ne restait plus à Belzébuth que deux degrés pour parvenir à l'Anklade sacrée.

Cette extraordinaire cérémonie prenait fin, et les assistants n'avaient pas encore eu le temps de se remettre de leur vive émotion de joie, lorsque surgit d'elle-même, sur les cornes de Belzébuth, une cinquième ramification de forme particulière, déjà connue d'eux tous.

Tous les êtres présents, sans exception, et le vénérable Archange lui-même, tombèrent prosternés devant Belzébuth, qui s'était déjà relevé, et se tenait debout, transfiguré, plein de la grandeur que lui conféraient ses cornes majestueuses.

Et tous s'étaient prosternés devant lui, parce que la cinquième ramification de ses cornes signifiait qu'il possédait déjà la Raison du « Podkoulad sacré », c'est-à-dire le dernier degré de Raison avant celui de l'Anklade sacrée.

La Raison de l'Anklade sacrée est la plus haute à laquelle puisse en général parvenir un être ; elle est la troisième après la Raison Absolue de Notre Eternité.

Quant à la Raison du Podkoulad sacré, jusqu'à laquelle s'était perfectionné Belzébuth, elle est également très rare dans l'Univers. C'est pourquoi le vénérable Archange lui-même tomba prosterné devant Belzébuth, car il n'était, de par sa Raison, qu'un « Deggindad sacré », c'est-à-dire que pour accéder à l'Anklade sacrée il lui restait encore à franchir trois degrés.

Lorsqu'ils se furent tous relevés, le vénérable Archange, s'adressant cette fois à tous les êtres présents, de diverses natures, prononça les paroles suivantes :

« Etres créés par le même Créateur !

« Nous avons mérité d'être les premiers à contempler

cette réalisation du Podkoulad sacré, qui représente notre rêve à tous, comme celui de chacun des êtres de notre Mégalocosmos.

« Réjouissons-nous et chantons notre joie d'un si grand privilège, car elle agit comme une impulsion régénératrice sur le pouvoir que nous avons de lutter contre notre propre principe négatif, pouvoir qui seul conduit au Podkoulad sacré auquel est parvenu l'un des fils de Notre Père Commun, qui tout d'abord pécha en raison de sa jeunesse, mais sut plus tard se rendre digne en son essence, par ses efforts conscients et ses souffrances volontaires, de devenir l'un des très rares Podkoulads sacrés de tout Notre Grand Univers. »

Après cette exhortation de l'Archange, tous les êtres présents sur le vaisseau spatiaire *Karnak* entonnèrent le saint cantique toujours chanté en pareil cas, et connu sous le nom d' « Allégresse ».

Et lorsque ce saint cantique eut pris fin, tous les Anges et les Chérubins, ayant à leur tête le vénérable Archange, retournèrent sur l'égolionoptie cosmique, qui s'éloigna aussitôt du vaisseau *Karnak* et disparut peu à peu dans l'espace. Alors les passagers et l'équipage du vaisseau se dispersèrent, et le *Karnak* se remit à tomber vers sa destination.

Après cette très grande solennité universelle, Belzébuth, son petit-fils et son vieux serviteur Ahoûn, profondément émus, comme tous les autres passagers, par cet événement inattendu, retournèrent dans la partie du vaisseau où avaient eu lieu toutes leurs conversations sur les êtres-hommes qui apparaissent et existent sur la Terre.

Et lorsque Belzébuth, dont l'aspect transfiguré était maintenant conforme à ses mérites, se fut assis à sa place accoutumée, son vieux serviteur Ahoûn, qui lui avait été attaché pendant presque toute la durée de son existence, tomba

prosterné devant lui, et, d'une voix sincèrement implorante, lui dit :

« Podkoulad sacré de notre Mégalocosmos !

« Faites-moi grâce, et pardonnez au malheureux être tri-centrique ordinaire que je suis toutes les manifestations irrespectueuses, volontaires et involontaires, dont je me suis rendu coupable dans le passé, envers votre essence sacrée.

« Faites-moi grâce et pardonnez-moi, pardonnez à cet être tri-centrique qui existe depuis très longtemps, mais qui pour son malheur — et pour cette seule raison que pendant son âge préparatoire personne, parmi ses aînés, n'a favorisé en lui la formation des facteurs psychiques conférant le pouvoir d'intense accomplissement des partkdolgdevoirs êtriques indispensables à tout être tri-cérébral — ne s'est même pas montré assez clairvoyant pour ressentir parfois, ne serait-ce qu'instinctivement, la réalité uni-êtrique et inébranlable cachée sous les dehors qu'elle revêt conformément au Trogoautoégocrate cosmique et aux conditions environnantes, réalité sacrée pour tout ce qui respire, et qui porte le nom de « Raison objective ».

Ayant dit, Ahoûn, comme frappé de stupeur, s'immobilisa dans une attente muette.

Belzébuth, gardant le silence, le considéra d'un regard qui, perçu du dehors, était plein d'amour et de pardon, mais dans lequel transparaissaient aussi une tristesse de l'essence et une résignation à l'inévitable.

Pendant toute la scène, Hassin s'était tenu à l'écart, dans la pose connue partout sous le nom de « pose du fameux ermite universel Harnatoulkpararana de la planète Kirmankshana ».

Et lorsque, au bout de quelques instants, Belzébuth, ayant promené son regard autour de lui, eut remarqué la pose de son petit-fils, il lui dit :

— Eh bien, mon enfant ? Se peut-il qu'en ta présence il se passe la même chose qu'en celle de notre vieil Ahoûn ?

A la question de Belzébuth, Hassin répondit d'un ton incertain, et même timide, qui ne lui était pas habituel :

— Oui, presque, Podkoulad sacré de notre Mégalocosmos. Avec la seule différence qu'en ce moment l'impulsion d'amour se fait en moi plus forte à l'égard de notre Ahoûn ainsi qu'à l'égard des êtres de la planète Terre.

Cette impulsion d'amour augmente en moi parce qu'ils contribuèrent eux aussi, me semble-t-il, à me rendre digne d'être témoin de la glorification de celui qui a été la cause de la cause de mon avènement, et qui fut jusqu'à aujourd'hui tout simplement « mon cher grand-père », mais devient maintenant pour moi aussi l'un des Podkoulads sacrés de notre Mégalocosmos, devant qui tout s'inclinera, et devant qui j'ai le bonheur de me tenir en ce moment.

— Eh eh eh !... s'exclama Belzébuth, en donnant aux traits de son visage l'expression qui lui était habituelle pendant son séjour sur la Terre. Puis il dit :

« Tout d'abord je veux exprimer à voix haute, dans la langue de notre vénérable Mullah Nassr Eddin, la pensée qui surgit en moi par association à propos des paroles tout à fait inaccoutumées d'Ahoûn, et de sa pose qui lui était si peu familière.

Notre cher Maître aurait dit en pareil cas :

« Ne verse pas de vaines larmes, comme le pauvre crocodile qui se jeta sur le pêcheur pour attraper sa fesse gauche, et rata son coup ».

Et maintenant, reprenez vos places, et parlons un peu.

Bien que notre vaisseau entre déjà dans l'atmosphère de notre planète Karataz, nous n'aborderons pas vite, car les vaisseaux spatiaires doivent toujours amortir l'inertie acquise avant de parvenir à l'endroit de leur mouillage. »

Hassin et Ahoûn se conformèrent aussitôt sans mot dire à la suggestion de Belzébuth. Il était visible dans leurs mouvements, comme dans tout ce qui transparaissait de leur psychisme, qu'un profond changement s'était opéré en eux

à l'égard de la personne de Belzébuth, après l'événement universel qui venait de se produire.

Lorsqu'ils eurent regagné leurs places et se furent assis — avec moins d'aisance qu'autrefois — Belzébuth se tourna vers Hassin et lui dit :

— Avant tout, mon enfant, je te donne ma parole — si toutefois aucun événement d'origine extérieure, indépendant de notre essence, ne nous en empêche — de t'expliquer, lorsque nous arriverons à la maison, tout ce dont j'avais promis de te parler au sujet de tes favoris, mais que pour une raison ou pour une autre je n'ai pas encore abordé.

En attendant, si tu as quelque question nécessitant une explication immédiate, tu peux la poser.

Mais je te préviens, nous n'avons plus assez de temps pour que je puisse donner à ma réponse la forme que j'employais d'habitude au cours de nos conversations ; tâche donc de formuler ta question de telle façon que ma réponse puisse être brève.

Et tu pourras même me montrer ainsi une fois de plus jusqu'à quel point ton penser logique s'est développé durant mes récits sur l'étrange psychisme des êtres tri-centriques qui apparaissent et existent sur la planète Terre. »

A cette proposition de son grand-père, Hassin réfléchit profondément pendant un temps assez long, puis il dit, quelque peu exalté :

— Podkoulad sacré et cause fondamentale de la cause de mon avènement !

Après la cérémonie qui vient d'avoir lieu, dès le moment où votre essence sacrée s'est revêtue d'un aspect conforme, et que par cela même toute sa signification, que seuls de rares êtres tri-cérébraux pouvaient percevoir et comprendre, est devenue évidente et même tangible, pour moi comme pour toute unité cosmique autre que vous, chacune de vos paroles, chacun de vos conseils, a pris pour moi force de loi.

Aussi dois-je m'efforcer de toute ma présence d'obéir à la proposition que vous venez de me faire, et d'essayer de

formuler ma question le mieux possible, et de la manière la plus brève.

Podkoulad sacré, et cause de la cause de mon avènement ! Pour que toutes les convictions qui se sont formées en moi grâce à vos explications sur les anomalies qui se produisent sur la planète Terre se cristallisent définitivement, je voudrais bien connaître encore votre sincère opinion personnelle sur la question que voici :

Comment auriez-vous répondu si Notre Tout-Embrassant Créateur Eternel Lui-même vous avait appelé et vous avait demandé :

« Belzébuth !

« Toi qui es, entre toutes mes réalisations, l'un des résultats accélérés que j'attendais, exprime brièvement la conclusion de tes longues années d'observations et d'études impartiales du psychisme des êtres tri-centriques qui apparaissent sur la planète Terre, et dis s'il est encore un moyen de les sauver et de les mettre sur la juste voie. »

Ayant dit, Hassin se leva, et, gardant une attitude de profonde vénération, tourna vers Belzébuth un regard plein d'attente.

A son tour Ahoûn se leva.

Belzébuth, souriant affectueusement à la question de Hassin, dit qu'il était maintenant tout à fait convaincu que ses récits avaient apporté à son petit-fils les résultats désirés ; puis, d'un ton sérieux, il ajouta que si Notre Créateur Uni-Etrique Tout-Embrassant l'avait vraiment fait appeler pour lui poser une telle question, il aurait répondu...

Soudain Belzébuth lui-même se leva, et, tendant le bras droit en avant, le bras gauche en arrière, il porta son regard quelque part au loin, comme s'il voulait pénétrer les profondeurs mêmes de l'espace.

En même temps « quelque chose de jaune pâle » apparaissait peu à peu autour de Belzébuth et l'enveloppait, mais il était impossible d'en comprendre ni d'en discerner l'origine :

ce « quelque chose » émanait-il de Belzébuth lui-même, ou venait-il à lui de sources lointaines à travers les espaces ?

Au sein de cette formation cosmique incompréhensible pour tout être tri-cérébral, Belzébuth, d'une voix forte qui ne lui était pas habituelle, proféra d'un ton pénétré :

« O Toi, qui es le Tout et toute chose de mon tout !

« L'unique mesure de salut pour les êtres de la planète Terre serait aujourd'hui d'implanter en leur présence un nouvel organe, analogue à celui de kundabuffer, mais doué cette fois de propriétés telles que chacun de ces malheureux, pendant le processus de son existence, ressente et prenne sans cesse conscience de l'inévitabilité de sa propre mort, comme de la mort de chacun de ceux sur lesquels s'arrête son regard ou son attention.

« Seules cette sensation et cette connaissance peuvent à présent réduire à néant l'égoïsme qui s'est définitivement cristallisé en eux et absorbe leur essence tout entière, détruisant du même coup la tendance à haïr les autres qui en est la conséquence, tendance qui détermine ces relations réciproques dont l'existence est la cause principale de toutes leurs anomalies, indignes d'êtres tri-cérébraux, et funestes pour eux comme pour tout l'Univers. »

Chapitre 48
Conclusions de l'auteur

APRES six années de travail, vécues sans la moindre pitié envers moi-même et dans un état de tension mentale presque incessante, j'ai enfin terminé hier de rédiger, sous une forme accessible à tous, me semble-t-il, la première des trois séries de livres que j'avais l'intention d'écrire, et dans lesquels j'avais décidé d'exposer un ensemble d'idées dont le développement devait me permettre d'accomplir en théorie, avant d'en réaliser l'application pratique par un moyen déjà prévu et mis au point, trois tâches que je m'étais fixées : par la première série, détruire chez les gens tout ce qui, dans leurs fausses représentations, leur paraît exister en réalité, en d'autres termes, balayer sans merci « tout le bric-à-brac accumulé dans le penser humain au cours des âges » ; par la seconde, préparer « de nouveaux matériaux de construction » ; et par la troisième, « édifier un monde nouveau ».

Ayant achevé la première série de ces livres, je suivrai maintenant une pratique établie sur terre depuis longtemps déjà, celle de toujours conclure un « grand ouvrage » par ce que les uns nomment un « épilogue », les autres une « postface », d'autres encore un « post-scriptum », etc... et finirai moi aussi par quelque chose de ce genre.

A cette fin, j'ai relu ce matin très attentivement la « préface » que j'avais écrite il y a six ans, sous le titre : « Eveil du Penser », dans l'intention d'y prendre les idées qui permettront de réaliser ce que j'appellerai une « fusion logique » de ce commencement avec la conclusion que je me propose d'écrire.

En lisant ce premier chapitre, rédigé il y a seulement six ans, j'avais la sensation qu'il avait été écrit il y a très, très

longtemps — sensation qui apparaît sans doute aujourd'hui dans ma présence générale du fait que, pendant ces années-là, je dus penser avec intensité et même pourrait-on dire, « expérimenter » tout le matériel dont j'avais besoin pour écrire huit forts volumes. Car ce n'est pas sans raison que dans cette branche de la vraie science relative aux « lois d'associations du penser humain » qui nous est venue des temps les plus anciens, mais n'est connue que d'une petite minorité de nos contemporains, il a été établi que « la sensation du cours du temps est directement proportionnelle à la qualité et à la quantité des pensées écoulées ».

Je lisais donc ce premier chapitre, dont j'avais profondément médité et « expérimenté » chaque aspect sous l'action presque exclusive d'une auto-mortification volontaire, et que j'avais écrit à une époque où le fonctionnement de ma présence générale — fonctionnement qui engendre en l'homme ce que l'on appelle « le pouvoir de se manifester de par sa propre initiative » — était tout à fait désharmonisé, c'est-à-dire à l'époque où j'étais encore très malade des suites d'un accident que j'avais eu peu de temps auparavant, à l'issue d'une course folle, où mon automobile était venue s'écraser à toute volée contre un arbre, témoin silencieux de la fuite désordonnée des siècles, sur la route historique entre la capitale du monde, Paris, et la ville de Fontainebleau — « course » qui, selon toute saine compréhension humaine, aurait dû mettre un terme à ma vie — et soudain se fit jour en moi une décision bien arrêtée.

Me rappelant l'état dans lequel j'étais pendant la période où j'écrivais ce premier chapitre, je ne peux m'empêcher ici — en raison de certaine petite faiblesse qui me fait toujours éprouver une intime satisfaction chaque fois que je vois apparaître sur la face des estimables « représentants actuels de la science exacte » ce sourire qui n'appartient qu'à eux seuls — d'ajouter que si, après cet accident, mon corps fut meurtri et « démantibulé » au point d'offrir pendant de longs mois un tableau qui aurait pu être intitulé : « un morceau de viande vivante dans un lit propre », néanmoins mon esprit (ou ce que l'on appelle habituellement ainsi), soumis depuis longtemps à une juste discipline, ne se trouva nullement déprimé, malgré l'état physique de mon corps, comme il aurait dû l'être selon toutes leurs notions. Bien au contraire, son pouvoir se trouvait même accru par l'excitation intense qu'avaient fait surgir en lui, juste avant l'accident, les déceptions répétées que me causèrent les hommes, surtout ceux qui se consacrent à la science, comme ils disent, et la désillusion que me valut cet idéal peu à peu formé en ma présence générale sous l'effet d'un commandement inculqué dès mon enfance, et rappelant que « le but le plus élevé et le sens même de la vie humaine est de s'efforcer au bien de son prochain », ce qui n'est possible que par un renoncement conscient au sien.

Ainsi, après avoir relu avec attention ce chapitre d'introduction à la première série, écrit dans les conditions que j'ai dites, et m'étant rappelé par association les textes des nombreux chapitres suivants qui, selon ma conviction, étaient de nature à produire dans le conscient des lecteurs des impressions inhabituelles, « engendrant toujours des résultats substantiels », je décidai — « je », ou plus exactement ce « quelque chose » de dominant dans ma présence générale qui représente aujourd'hui la somme des résultats issus des données cristallisées durant ma vie, données suscitant généralement, en l'homme qui s'est fixé pour but d'acquérir au cours de son existence responsable un « penser actif impartial », la capacité de pénétrer et de comprendre le psychisme des types d'hommes les plus différents — je décidai, dis-je, sous l'effet de l'impulsion appelée « amour du prochain » qui au même moment surgissait en moi, de me borner, pour conclure cette première série, à reproduire le texte de la première des nombreuses conférences lues en public à l'époque où existait encore l'établissement fondé par moi sous le nom d' « Institut pour le développement harmonique de l'homme ».

Cet Institut, disons-le en passant, n'existe plus et il me paraît à la fois nécessaire et opportun, surtout pour apaiser certaines personnes en divers coins du monde, de déclarer sans réserve que je l'ai liquidé complètement et à jamais.

Ce ne fut d'ailleurs pas sans une inexprimable impulsion de tristesse et de découragement que je me vis contraint de prendre la décision de liquider cet Institut, ainsi que tout ce qui avait été organisé et préparé avec tant de soin en vue de l'ouverture en plusieurs pays, l'année suivante, de dix-huit de ses sections — bref, d'abandonner tout ce que j'avais créé jusqu'alors par un labeur presque surhumain. Il me fallut pourtant m'y résoudre, parce que trois mois environ après l'accident dont j'ai parlé, le fonctionnement de mon penser ordinaire s'étant plus ou moins rétabli, bien que mon corps fût resté tout à fait impuissant, je compris que tenter de sauvegarder l'existence de cet Institut, en l'absence de vrais hommes à mes côtés et dans l'impossibilité où l'on serait sans mon aide de se procurer les énormes moyens matériels qu'il exigeait, aboutirait fatalement à une catastrophe dont le résultat pour moi-même, dans ma vieillesse, comme pour de nombreuses personnes dépendant entièrement de moi, serait de « végéter » à demi affamés.

La conférence que je me propose d'ajouter en conclusion de cette première série fut lue plus d'une fois, pendant l'existence de l'Institut, par mes « élèves de premier rang », comme on les appelait alors. Certains d'entre eux, à mon plus sincère regret, manifestèrent par la suite une fâcheuse prédisposition de leur essence à une transformation rapide de leur psychisme en psychisme « hassnamoussien », prédisposition qui devint bientôt évidente et perceptible à toutes les personnes plus ou moins normales de leur entourage au moment de la crise inévitable — provoquée par mon accident — de tout ce que j'avais réalisé auparavant, car on les vit tous « trembler pour leur peau », terrorisés à l'idée de perdre leur bien-être personnel, dont ils m'étaient d'ailleurs redevables, puis, désertant l'œuvre commune, la queue entre

les pattes, rentrer furtivement dans leurs niches, où, profitant des miettes tombées de mon « festin d'idées », ils ouvrirent ce que j'appellerai leurs « officines de trafiquage », et, avec un secret sentiment d'espoir et peut-être même de joie à la pensée de se voir bientôt délivrés à tout jamais de mon vigilant contrôle, commencèrent à fabriquer avec toutes sortes de pauvres naïfs des « clients pour asiles de fous ».

Et j'ai choisi cette conférence parce que dès le moment où j'entrepris de propager les idées que je voulais faire pénétrer dans la vie des hommes, elle fut spécialement conçue, ici, en Europe, pour servir d'introduction à la série complète des conférences dont l'ensemble seul pouvait mettre en lumière, sous une forme accessible à tous, la nécessité et même l'impérieuse obligation d'une mise en pratique effective des vérités immuables que j'avais élucidées et établies au cours d'un demi-siècle de travail actif de jour et de nuit, et prouver en même temps qu'il est réellement possible de faire servir ces vérités au bien de tous. D'autre part, me trouvant dans l'auditoire à la dernière lecture qui en fut faite, j'y ajoutai un supplément correspondant en tous points à la pensée secrète insérée par M. Belzébuth lui-même dans ce que j'appellerai « son accord final », et ce supplément, en illuminant une fois de plus cette suprême vérité objective, permettra selon moi au lecteur de la percevoir et de l'assimiler comme il convient à un être qui se prétend « à l'image de Dieu ».

Première Conférence

DIVERSITE, CONFORME AUX LOIS, DES MANIFESTATIONS DE L'INDIVIDUALITE HUMAINE

Lue pour la dernière fois au Neighbourhood Playhouse, à New-York, en janvier 1924

Comme il ressort à la fois des investigations de nombreux savants des époques passées et des recherches menées selon

des méthodes tout à fait exceptionnelles par l'« Institut pour le développement harmonique de l'homme », de M. Gurdjieff, l'individualité intégrale de tout homme — conformément aux lois supérieures ainsi qu'aux conditions du processus de vie des hommes qui se sont établies sur terre depuis le commencement et s'y sont fixées peu à peu — quelle que soit l'hérédité dont cet homme est le résultat et quelles que soient les conditions accidentelles de son apparition et de son développement, cette individualité, disons-nous, pour répondre dès le début de l'âge responsable au sens et à la prédestination de son existence en tant qu'homme et non pas en tant que simple animal, doit absolument consister en quatre personnalités distinctes bien déterminées.

La première de ces quatre personnalités indépendantes n'est rien d'autre que l'ensemble du fonctionnement automatique, propre à l'homme comme à l'animal, dont les données se composent d'une part de la somme totale des résultats des impressions reçues depuis la naissance, et provenant aussi bien de la réalité environnante que de tout ce qui a été intentionnellement implanté en eux, et d'autre part des résultats du processus, inhérent lui aussi à tout animal, que l'on nomme « rêverie ». L'ensemble de ce fonctionnement automatique est ce que la plupart des gens appellent, dans leur ignorance, le « conscient » ou, dans le meilleur des cas, le « penser ».

La seconde des quatre personnalités, ayant le plus souvent un fonctionnement tout à fait indépendant de la première, est la somme des résultats de celles des données qui se déposent et se fixent en la présence de l'homme, comme en celle de tout animal, à travers ses six organes « récepteurs de vibrations de qualités différentes », organes qui fonctionnent conformément aux nouvelles impressions perçues, et dont la sensibilité dépend de l'hérédité et des conditions dans lesquelles s'est effectuée la formation préparatoire à une existence responsable.

La troisième partie indépendante d'un être intégral représente à la fois le fonctionnement de base de son organisme et le jeu des manifestations réflexomotrices agissant les unes sur les autres à l'intérieur de ce fonctionnement, manifestations dont la qualité dépend elle aussi de l'hérédité et des diverses conditions de la formation préparatoire de cet être.

Quant à la quatrième personnalité de l'homme, qui devrait représenter elle aussi l'une des parties distinctes de l'individu intégral, elle n'est autre chose que la manifestation de l'ensemble des résultats du fonctionnement déjà automatisé des trois personnalités énumérées, séparément formées en lui et indépendamment éduquées, en d'autres termes elle est ce qui dans un être est appelé le « Moi ».

Dans la présence générale de l'homme, il existe, pour la spiritualisation et la manifestation de chacune des trois parties, séparément formées, de son tout intégral, ce que l'on appelle une « localisation centre-de-gravité » indépendante, c'est-à-dire un cerveau ; et chacune de ces localisations, avec son système entier, possède, pour l'ensemble de ses manifestations, des particularités et prédispositions propres à elle seule. En conséquence, pour que le perfectionnement intégral de l'homme soit possible, il est tout à fait indispensable d'appliquer à ces trois parties la juste éducation qui convient à chacune d'elles, et non pas le traitement qui leur est infligé de nos jours sous ce même nom d' « éducation ».

Alors seulement, le « Moi » qui doit être en l'homme sera son propre « Moi ».

D'après les recherches expérimentales déjà signalées, et poursuivies pendant de longues années sur des bases sérieuses, comme d'ailleurs d'après une réflexion saine et impartiale, accessible même à un homme contemporain, la présence générale de chacun — et surtout de celui qui, on ne sait trop pourquoi, émet la prétention de ne pas être un homme du commun, mais un « intellectuel » au vrai sens du mot — devrait se composer de ces quatre personnalités distinctes, pleinement caractérisées, et chacune d'elles devrait être développée de manière appropriée, afin que, pendant l'existence

responsable, les manifestations de toutes ces personnalités distinctes s'harmonisent entre elles.

Pour mettre en pleine lumière la diversité d'origine et de nature des personnalités qui peuvent se manifester dans l'organisation générale de l'homme et bien marquer la différence entre le « Moi » qui doit être dans la présence générale d'un homme-sans-guillemets, c'est-à-dire d'un vrai homme, et le « pseudo-moi » que les gens confondent aujourd'hui avec lui, on pourrait avoir recours à une excellente analogie. Elle a été mise, comme on dit, « à toutes les sauces », à force d'être employée par ceux que l'on nomme spirites, occultistes, « théosophes » et autres spécialistes contemporains de la « pêche en eaux troubles » dans leurs ragots sur le « corps astral », le « corps mental » et autres corps qu'ils supposent exister dans l'homme ; cependant, elle garde sa valeur pour éclairer la question que nous examinons en ce moment.

L'homme, envisagé comme un tout, avec ses localisations distinctes fonctionnant séparément, ou mieux avec toutes ses « personnalités » formées et éduquées indépendamment les unes des autres, offre une similitude presque parfaite avec un équipage destiné au transport d'un passager, et composé d'une voiture, d'un cheval et d'un cocher.

Il faut remarquer avant tout que la différence entre un vrai homme et un pseudo-homme, c'est-à-dire entre l'homme qui a son propre « Moi » et celui qui ne l'a pas, est mise en évidence, dans cette comparaison, par le passager assis dans la voiture. Dans le premier cas, celui du vrai homme, le passager est le maître ; tandis que, dans le second, il n'est que le premier passant venu qui, comme le client d'un « fiacre-taxi », change à tout instant.

Le corps physique de l'homme, avec toutes ses manifestations réflexomotrices, correspond simplement à la voiture elle-même ; l'ensemble du fonctionnement et des manifestations du sentiment correspond au cheval attelé à la voiture,

et qui la tire ; quant au cocher sur son siège, conduisant le cheval, il représente ce que l'on nomme habituellement le conscient ou le penser ; enfin, le passager assis dans la voiture, et qui commande au cocher, est ce que l'on appelle le « Moi ».

Tout le malheur des hommes contemporains vient essentiellement de ce qu'en raison des méthodes d'éducation anormales infligées partout à la jeune génération, la quatrième personnalité, qui devrait être présente en tout homme ayant atteint l'âge responsable, leur fait entièrement défaut ; et ils ne comportent presque tous que les trois premières parties énumérées, qui se sont d'ailleurs formées toutes seules, et n'importe comment. En d'autres termes, les hommes contemporains d'âge responsable ne représentent rien de plus qu'un « fiacre-taxi », et dans quel état !... une voiture délabrée, dont les beaux jours sont loin... une vieille rosse de cheval... et, sur le siège, un cocher en loques, moitié endormi, moitié ivre, qui passe le temps assigné par la Mère Nature pour le perfectionnement de soi à attendre au coin des rues, perdu dans des rêveries fantastiques, quelque passager d'occasion. Le premier passant venu le hèle, le loue à l'heure, dispose de lui à son gré, et non seulement de lui mais de toutes les parties de l'équipage qui lui sont soumises.

Si nous poursuivons cette comparaison entre un homme contemporain typique, avec ses pensées, ses sentiments, son corps, et un fiacre-taxi avec cheval et cocher, il nous apparaîtra clairement qu'en chacune des parties constituantes de ces deux assemblages doivent se former des habitudes, des besoins et des goûts nettement définis, n'appartenant qu'à elle seule. En effet, conformément à leur diversité d'origine, aux conditions de leur formation et à leurs possibilités particulières, doivent se constituer en chacune d'elles son propre psychisme, ses propres notions, ses propres règles subjectives, ses propres points de vue, et ainsi de suite...

L'ensemble des manifestations du penser humain, avec toutes les inhérences propres à son fonctionnement et toutes ses

particularités spécifiques, correspond presque à tous égards à l'essence et aux manifestations d'un typique cocher de fiacre.

Comme tous les cochers de fiacre en général, il est du genre « Colignon ». Il n'est pas complètement illettré, attendu que la législation de son pays a décrété l' « instruction publique obligatoire » et qu'il lui a bien fallu dans son enfance user de temps à autre ses fonds de culotte sur les bancs de l' « école des frères de la paroisse ».

Bien qu'il vienne lui-même de la campagne et soit demeuré aussi ignare que ses compagnons restés au village, néanmoins, appelé de par sa profession à se frotter à des gens de niveau et d'éducation différents, il a ramassé de-ci de-là tout un choix d'expressions recouvrant des notions variées ; et maintenant, il regarde de son haut, avec un parfait mépris, tout ce qui vient du village, le rejetant avec indignation comme « obscurantisme ».

Bref, c'est un type auquel s'applique parfaitement cet adage : « Corneille, corneille, tu perds ton temps, jamais tu ne seras un paon ».

Il se tient pour compétent même en matières de religion, de politique, et de sociologie. Avec ses égaux, il aime à discuter ; avec ceux qu'il considère comme ses inférieurs, il enseigne ; avec ses supérieurs, il se montre flatteur, servile : « il est à quatre pattes devant eux ».

Une de ses plus grandes faiblesses est de courir après les femmes de chambre et les cuisinières du quartier, mais ce qu'il aime par-dessus tout, c'est, après un bon gueuleton, siroter un ou deux petits verres ; après quoi, pleinement repu, à demi assoupi, il rêve...

Pour satisfaire ses faiblesses, il vole régulièrement une partie de l'argent que lui a confié son maître pour le fourrage du cheval.

Comme tout « mercenaire », notre Colignon ne marche qu'à coups de trique, et s'il lui arrive de faire quelque chose sans être talonné, c'est toujours dans l'attente d'un pourboire.

Cet attrait du pourboire l'a peu à peu amené à deviner certaines faiblesses des gens auxquels il a affaire, pour en tirer profit, et il a automatiquement appris à ruser, à flatter, à « passer de la pommade », bref, à mentir.

Dès qu'une occasion se présente et qu'il a un moment libre, il se faufile dans un café ou dans un bar où il reste des heures à rêvasser devant un verre de vin, à faire la conversation avec un type de son espèce, ou encore à lire le journal.

Il tâche d'avoir l'air imposant, porte la barbe et, s'il est maigre, rembourre ses vêtements pour paraître plus important.

Quant au centre du sentiment, l'ensemble de ses manifestations et le système entier de son fonctionnement correspondent on ne peut mieux au cheval du « fiacre-taxi ».

Cette comparaison du cheval et de l'organisation du sentiment humain nous permettra d'ailleurs de mettre en évidence le caractère erroné et unilatéral de l'éducation infligée aujourd'hui à la jeune génération.

Le cheval, par suite de la négligence dont fit preuve son entourage dès son plus jeune âge, et du fait de sa constante solitude, s'est en quelque sorte renfermé en lui-même : en d'autres termes, sa « vie intérieure » s'est vue refoulée, et il ne dispose plus, pour ses manifestations extérieures, que de la seule force d'inertie.

En raison des anormales conditions environnantes, il n'a jamais reçu d'éducation spéciale ; il a grandi et s'est formé sous la seule influence de rossées brutales et de perpétuelles vociférations.

On l'a toujours tenu à l'entrave ; et quant à sa nourriture, en guise de foin et d'avoine, il n'a jamais reçu que de la paille, ce qui ne correspond en rien à ses besoins réels.

N'ayant jamais perçu, dans aucune manifestation de son entourage, le moindre signe de tendresse ou d'amitié, le cheval est prêt maintenant à se donner de tout son être à quiconque lui fera la moindre caresse.

Tant et si bien que les tendances du cheval, sevré de toute aspiration et de tout intérêt, doivent inévitablement se concentrer sur le manger, sur le boire et sur une attraction automatique pour l'autre sexe ; aussi rôde-t-il toujours là où il peut les satisfaire et si par hasard il aperçoit quelque endroit où l'un de ces besoins a été assouvi ne serait-ce qu'une fois, il guette l'instant propice pour s'y échapper.

Il faut encore ajouter que, tout en ayant une compréhension très faible de ses devoirs, le cocher est encore capable de penser tant soit peu logiquement, et, tenant compte du lendemain, de chercher, dans la crainte de perdre sa place, ou l'espoir de recevoir une récompense, à faire quelque chose pour son maître sans y être littéralement forcé. Mais le cheval, en l'absence de toute éducation spéciale, adaptée à sa nature, n'a reçu en temps voulu aucune donnée qui lui permette de manifester les aspirations qu'exige une existence responsable ; il ne peut donc comprendre, et on ne peut même pas attendre de lui qu'il comprenne, pourquoi il devrait faire quelque chose. Aussi considère-t-il ses obligations avec une totale indifférence et ne travaille-t-il que par peur d'une rossée supplémentaire.

Quant à la voiture, qui dans notre analogie correspond au corps considéré isolément des autres parties indépendantes de la présence générale de l'homme, sa situation est encore pire.

Cette voiture, comme toutes les voitures, est faite de matériaux divers. Sa construction est des plus compliquées. Elle avait été destinée — cela semblera évident à tout homme de jugement sain — au transport de tous fardeaux, et non pas à l'usage que l'on en fait aujourd'hui, c'est-à-dire au seul transport des clients de passage.

La principale cause des innombrables malentendus dont elle est victime tient au fait qu'elle avait été prévue pour circuler par les chemins vicinaux, et que les maîtres carrossiers avaient agencé en conséquence certains détails intérieurs de sa construction.

Par exemple le principe du graissage — qui est l'un des principaux besoins d'un véhicule fait de matériaux multiples — avait été conçu de telle façon que la graisse pût se répandre sur toutes les pièces métalliques, sous la seule action des secousses dues aux cahots, inévitables sur de tels chemins. Or cette voiture, destinée à de petits chemins vicinaux, stationne maintenant le plus souvent en ville, et quand elle roule, c'est sur des avenues asphaltées, unies comme des billards.

Faute de secousses, le graissage de toutes les pièces ne se fait plus uniformément ; aussi certaines d'entre elles finissent-elles par rouiller et cessent-elles de remplir le rôle qui leur était assigné.

En règle générale, une voiture roule bien lorsque ses parties mobiles sont bien graissées. Si elles ne le sont plus suffisamment, elles chauffent, et, portées au rouge, abîment les pièces voisines. Par ailleurs, s'il y a quelque part excès de graissage, la bonne marche de la voiture est compromise. Dans l'un et l'autre cas, il devient de plus en plus difficile pour le cheval de la tirer.

Le cocher contemporain, notre « Colignon », ignore tout cela. Il n'a pas la moindre idée de cette nécessité d'un graissage uniforme de sa voiture, et, même s'il la graisse, il le fait sans connaissance véritable, par ouï-dire, suivant aveuglément les suggestions du premier venu.

Aussi lorsque cette voiture maintenant plus ou moins adaptée à des routes unies doit pour une raison quelconque se risquer à passer par un chemin de traverse, lui arrive-t-il toujours quelque chose : tantôt c'est un écrou qui saute ; tantôt c'est un boulon tordu — il y a toujours une pièce qui se détraque : et après de telles tentatives, le voyage se termine rarement sans réparations plus ou moins considérables.

Dans tous les cas, il est devenu aujourd'hui de plus en plus dangereux de se servir de cette voiture pour les fins auxquelles elle était destinée.

Si l'on se met à réparer, il faut d'abord tout démonter, examiner les pièces une par une, et comme toujours en pareil cas, les passer au pétrole afin de bien les nettoyer, avant de tout remonter. Bien souvent, d'ailleurs, il s'avère urgent de changer une pièce importante ; tout cela n'est pas grave, s'il ne s'agit que d'une pièce bon marché, mais il arrive parfois que la réparation coûte plus cher que l'achat d'une voiture neuve.

Or, il est clair que tout ce qui vient d'être dit à propos des parties distinctes dont l'assemblage constitue un « fiacre-taxi » s'applique exactement à l'organisation générale de la présence de l'homme.

En raison de l'absence, chez nos contemporains, de toute connaissance et de toute capacité à préparer convenablement les adolescents à une existence responsable en éduquant les différentes parties qui composent leur présence générale, chaque homme apparaît aujourd'hui comme quelque chose de vraiment absurde et comique au plus haut point, offrant, pour reprendre notre exemple, un tableau de ce genre :

Une voiture du dernier modèle, à peine sortie de l'usine, vernissée par d'authentiques carrossiers allemands de la ville de Barmen, et, entre les brancards, cette sorte de cheval que l'on appelle dans le pays de Transcaucasie un « dglozi-dzi ». (« Dzi » veut dire : cheval ; Dgloz était le nom d'un certain Arménien expert en l'art d'acheter et d'écorcher les canassons.)

Sur le siège de cette voiture de grand style se tient un cocher somnolent, mal rasé, hirsute, vêtu d'une redingote graisseuse qu'il a ramassée dans la poubelle où l'avait jetée, comme un haillon, Margoton la fille de cuisine. Sur sa tête reluit un haut de forme flambant neuf, exacte réplique de celui de Rockefeller, tandis qu'à sa boutonnière s'épanouit un énorme chrysanthème.

Et l'homme contemporain doit inévitablement présenter cet aspect bouffon, car depuis le premier jour de son apparition, ces trois parties formées en lui — et qui, bien qu'étant

d'origine différente et possédant chacune des propriétés de qualité distincte, auraient dû néanmoins, pour servir un but unique dès son entrée dans l'existence responsable, constituer par leur ensemble même son « tout intégral » — commencent à « vivre » isolément, pour ainsi dire, et à se fixer chacune dans des manifestations spécifiques, sans jamais s'habituer à se prêter mutuellement le soutien automatique indispensable, non plus qu'à se comprendre les unes les autres, même de manière approximative ; aussi, plus tard, lorsque sont requises des manifestations concertées, celles-ci ne peuvent-elles se produire.

Certes, grâce au « système d'éducation de la nouvelle génération », déjà solidement établi dans la vie de l'homme — et dont l'unique principe consiste à seriner aux élèves, jusqu'à complet abrutissement, une multitude de mots et d'expressions vides de sens, et à leur faire reconnaître, à la seule différence de sonorité, la réalité qu'ils sont censés signifier — le cocher est encore capable d'expliquer tant bien que mal à ceux qui sont du même type que lui les désirs qu'il éprouve, et parfois de comprendre tant soit peu ses semblables.

Par ses bavardages avec les autres cochers, en attendant le client, et par ses « flirts » répétés, au seuil des portes, avec les servantes du voisinage, notre Colignon s'est même assimilé diverses formes du « savoir-vivre ».

Il s'est également adapté aux conditions extérieures de la vie des cochers en général ; par exemple, il s'est automatisé à distinguer une rue d'une autre, et à trouver, devant une voie barrée pour cause de travaux, quelque autre chemin pour se rendre à l'adresse voulue.

Mais le cheval !... S'il est vrai que cette funeste invention contemporaine que l'on nomme « éducation » ne s'étend pas jusqu'à lui — ce qui préserve de l'atrophie ses facultés héréditaires — sa formation s'effectue cependant dans les conditions anormales du processus d'existence ordinaire ; aussi grandit-il oublié de tous, comme un orphelin, et par

surcroît maltraité, n'acquérant rien qui corresponde au psychisme bien déterminé de son cocher, ni à son savoir, si bien qu'il demeure tout à fait ignorant des formes de relations réciproques devenues habituelles à ce dernier, et qu'entre eux ne s'établit en définitive aucun contact qui leur permette de se comprendre.

Il se peut néanmoins que, dans sa vie renfermée, le cheval en vienne à découvrir quelque forme de relation avec son cocher, et même à se familiariser avec quelque « langage » ; mais par malheur le cocher l'ignore et ne soupçonne même pas que la chose soit possible.

En dehors du fait que, dans ces conditions anormales, aucune donnée ne se constitue entre le cheval et le cocher pour leur permettre si peu que ce soit de se comprendre automatiquement, il y a encore beaucoup d'autres raisons extérieures, indépendantes d'eux, qui leur enlèvent toute possibilité d'atteindre ensemble le but unique auquel ils ont été destinés.

En effet, de même que les différentes parties indépendantes d'un « fiacre-taxi » sont reliées entre elles, la voiture au cheval par les brancards, et le cheval au cocher par les rênes, de même toutes les parties distinctes de l'organisation générale de l'homme sont reliées entre elles, le corps avec l'organisation du sentiment par le sang, et l'organisation du sentiment avec celle du penser par ce qui est appelé « ghanbledzoïne », c'est-à-dire par cette substance qui se constitue dans la présence générale de l'homme à partir de tous les efforts êtriques intentionnellement accomplis.

Le déplorable système d'éducation actuel a abouti à ce résultat que le cocher a cessé d'avoir sur son cheval la moindre influence ; c'est tout juste s'il peut susciter dans le conscient de l'animal, au moyen des rênes, ces trois idées : droite, gauche et stop.

Et encore n'en est-il pas toujours ainsi, car les rênes sont faites, en général, de matériaux qui réagissent à tous les phénomènes atmosphériques : par exemple, sous une pluie battante, elles gonflent et s'allongent ; quand il fait chaud, c'est le contraire ; aussi leur action sur la sensibilité automatisée de perception du cheval est-elle variable.

La même chose se produit dans l'organisation générale de l'homme ordinaire toutes les fois que se modifie en lui, sous l'effet d'une impression quelconque, ce que l'on pourrait appeler « la densité et le rythme du ghanbledzoïne » : sa pensée perd alors toute possibilité d'action sur l'organisation du sentiment.

Ainsi donc, pour résumer tout ce qui vient d'être dit, il nous faut bon gré mal gré reconnaître que tout homme doit s'efforcer d'avoir son propre « Moi » ; autrement, il ne sera jamais qu'un « fiacre-taxi » où pourra prendre place n'importe quel passager, qui disposera de lui à sa guise.

Il ne sera d'ailleurs pas superflu d'indiquer ici que l' « Institut pour le développement harmonique de l'homme » s'est donné pour but, entre autres tâches fondamentales, d'une part d'éduquer en ses élèves, d'abord séparément, puis dans leurs relations réciproques, selon les besoins de leur vie subjective future, chacune des trois personnalités indépendantes dont nous avons parlé ; d'autre part d'engendrer et de développer en eux ce que devrait avoir chaque porteur du nom d'homme-sans-guillemets : son propre « Moi ».

Pour une définition plus exacte, et pourrait-on dire scientifique, de la différence qui existe entre un vrai homme, c'est-à-dire un homme égal à ce qu'il devrait être, et un « homme-entre-guillemets », tels que le sont devenus la plupart de nos contemporains, il convient de citer ici ce qu'en disait un jour Gurdjieff dans l'une de ses conférences.

Il s'exprima ainsi :

« Pour définir l'homme, considéré de notre point de vue, les sciences modernes — anatomique, physiologique ou psychologique — ne sauraient nous aider, puisque chacune des caractéristiques qu'elles décrivent se retrouve, à un degré ou à un autre, chez tout homme sans exception ; par conséquent,

elles ne nous permettraient pas de marquer la différence exacte que nous voulons établir entre les hommes.

« La mesure de cette différence ne peut être donnée que par la formule suivante :

« L'homme est un être qui peut « faire », et « faire » signifie : agir consciemment et de par sa propre initiative.

« Et vraiment, tout homme de jugement plus ou moins sain, et capable d'être tant soit peu impartial, doit admettre que jusqu'ici il n'y a eu et qu'il ne saurait y avoir de définition plus complète et plus exhaustive.

« Si l'on accepte, ne serait-ce que provisoirement, cette définition, une question surgit aussitôt : un homme qui est le produit de l'éducation et de la civilisation contemporaines peut-il faire quoi que ce soit consciemment et de par sa propre volonté ?

« Non, répondons-nous d'emblée.

« Et pourquoi non ?

« Pour cette seule raison déjà que, comme l' « Institut pour le développement harmonique de l'homme » le démontre et l'affirme catégoriquement, en s'appuyant sur des preuves expérimentales, tout sans exception, du commencement jusqu'à la fin, *se fait de soi-même* chez l'homme contemporain. Il n'y a rien qu'un homme contemporain fasse lui-même.

« Dans sa vie personnelle, familiale et sociale, en politique, en sciences, en art, en philosophie, en religion, bref, en tout ce qui constitue le processus de vie ordinaire de l'homme contemporain, tout, du commencement jusqu'à la fin, se fait de soi-même, et il n'est pas une seule de ces « victimes de la civilisation contemporaine » qui puisse « faire » quoi que ce soit.

« Et cette affirmation catégorique, expérimentalement prouvée par l' « Institut pour le développement harmonique de l'homme », à savoir que l'homme ordinaire ne peut rien faire, mais que tout se fait de soi-même en lui, coïncide avec

ce que dit de l'homme la « science positive exacte » contemporaine.

« La « science positive exacte » contemporaine dit que l'homme est un organisme très compliqué qui s'est développé par évolution à partir des organismes les plus simples et qui est devenu capable maintenant de réagir d'une manière très complexe aux impressions extérieures.

« Cette capacité de réaction de l'homme est à ce point complexe, et les mouvements réflexes peuvent être à ce point éloignés des causes qui les ont provoqués et les conditionnent, que pour un observateur naïf, les actions de l'homme, ou du moins une partie d'entre elles, semblent tout à fait spontanées. »

Mais, selon les idées de Gurdjieff, l'homme ordinaire est réellement incapable du moindre geste, de la moindre parole, indépendants et spontanés. Il n'est, tout entier, que le résultat d'influences extérieures. L'homme est une machine transformatrice, une sorte de station-transmettrice de forces.

Ainsi, du point de vue de l'ensemble des idées de Gurdjieff et en parfait accord avec la « science positive exacte » contemporaine, l'homme ne diffère des animaux que par une plus grande complexité dans ses réactions aux impressions extérieures et dans la structure de son système de perception.

Quant à ce que l'on attribue à l'homme et que l'on appelle « volonté », Gurdjieff nie complètement la possibilité de son existence dans la présence générale de l'homme ordinaire.

La volonté est une certaine combinaison obtenue à partir des résultats de propriétés bien définies spécialement élaborées en eux par les hommes qui peuvent « faire ».

Dans la présence des hommes ordinaires, ce qu'ils appellent leur « volonté » n'est rien d'autre que la résultante des désirs.

La vraie volonté est le signe d'un très haut degré d'être, en comparaison de l'être des hommes ordinaires. Et seuls ceux qui possèdent un tel être peuvent « faire ».

Tous les autres ne sont que des automates, des machines

ou des jouets mécaniques mis en mouvement par des forces extérieures, qui n'agissent que dans la mesure où agit, au gré des conditions extérieures, le « ressort » placé en eux ; or ce ressort, ils ne peuvent ni l'allonger, ni le raccourcir, ni le modifier de par leur propre initiative.

Ainsi, tout en reconnaissant à l'homme les plus grandes possibilités, lui refusons-nous toute valeur en tant qu'unité indépendante, aussi longtemps qu'il demeurera ce qu'il est aujourd'hui.

Afin de souligner cette totale absence de volonté chez l'homme ordinaire, nous ajouterons ici un passage emprunté à une autre conférence de Gurdjieff où les manifestations de cette fameuse volonté attribuée à l'homme sont pittoresquement décrites.

S'adressant à l'une des personnes présentes, il avait dit :

« Vous jouissez d'une fortune considérable et de somptueuses conditions d'existence. Vous bénéficiez du respect et de l'estime universels. A la tête des importantes entreprises que vous contrôlez se trouvent des hommes capables, qui vous sont entièrement dévoués. En un mot votre vie est un vrai lit de roses.

« Vous disposez de votre temps comme bon vous semble, vous patronnez les arts, vous tranchez une affaire de portée mondiale en prenant votre café, et vous vous intéressez même au développement des forces spirituelles secrètes de l'homme. Vous n'êtes pas étranger aux choses de l'esprit et vous sentez à l'aise devant toute question philosophique. Vous êtes instruit et érudit. Grâce à vos connaissances étendues dans les domaines les plus variés, vous avez la réputation d'un homme intelligent, habile à résoudre n'importe quel problème. Vous êtes le modèle de l'homme cultivé.

« Tous ceux qui vous connaissent vous regardent comme un homme d'une grande volonté, et la plupart considèrent

même vos succès comme les résultats de la manifestation de cette volonté.

« Bref, vous êtes à tous égards digne d'être pris en exemple, et il ne reste qu'à vous envier.

« Ce matin, vous vous êtes éveillé quelque peu déprimé par un mauvais rêve.

« Ce léger malaise devait se dissiper rapidement, mais il a néanmoins laissé sa trace.

« Une certaine langueur, une hésitation dans vos mouvements...

« Vous vous dirigez vers le miroir afin de vous coiffer et la brosse vous échappe ; vous venez juste de la ramasser, elle s'échappe de nouveau. Vous la ramassez alors avec une légère impatience : elle glisse de vos mains pour la troisième fois. Vous essayez de la rattraper au vol mais... un geste maladroit de votre main la lance contre le miroir. Vous vous précipitez... trop tard... Crac ! Voici un bouquet d'étoiles dans ce miroir ancien dont vous étiez si fier.

« Ah, le diable l'emporte ! » Et vous éprouvez aussitôt le besoin de passer votre colère sur quelque chose ou sur quelqu'un. Ne trouvant pas votre journal à côté de votre tasse de café, parce que le domestique l'a oublié, la coupe de votre impatience déborde et vous décidez que pareil vaurien ne saurait demeurer plus longtemps dans votre maison.

« L'heure est venue de sortir. Comme il fait un temps merveilleux et que vous n'allez pas loin, vous dites au chauffeur que vous irez à pied. Derrière vous roule silencieusement la superbe voiture que vous venez d'acheter.

« Le beau soleil produit sur vous un effet apaisant. Un attroupement qui s'est formé au coin de la rue attire votre attention.

« Vous vous approchez et, au milieu de la foule, vous voyez un homme évanoui, étendu sur le trottoir. Un agent, aidé de quelques « badauds », porte l'homme dans un taxi pour le mener à l'hôpital.

« Faites donc attention à la ressemblance qui existe entre le visage du chauffeur de taxi et celui de cet ivrogne que vous avez renversé l'an dernier lorsque vous reveniez, légèrement gris vous-même, de fêter un joyeux anniversaire ; et remarquez comme se lient en vos associations cet accident du coin de la rue et la tarte que vous avez mangée ce jour-là.

« Ah ! la merveilleuse tarte !

« En oubliant votre journal, le domestique a gâté ce matin votre petit déjeuner. Ce malheur ne pourrait-il pas être réparé ?

« Voici justement un élégant café où vous allez parfois avec des amis.

« Mais pourquoi tout à coup vous souvenir du domestique? Vos ennuis de ce matin étaient déjà presque oubliés!... Et maintenant, la tarte est-elle vraiment si bonne avec le café ?

« Tiens ! Voici deux jeunes femmes à la table voisine. Quelle ravissante blonde !

« Elle vous glisse un regard, tandis que vous l'entendez dire à sa compagne : « Il est tout à fait de mon goût ! »

« En surprenant ces mots, prononcés peut-être à votre intention d'une voix un peu haute, oseriez-vous prétendre que vous n'avez pas éprouvé un « tressaillement intime »?

« Et si je vous demandais maintenant : cela valait-il vraiment la peine de vous mettre dans un tel état ce matin pour de si petites choses? Vous me répondriez bien entendu par la négative, et jureriez qu'à l'avenir cela ne vous arrivera plus.

« Est-il besoin de dire comment votre humeur se transforma tandis que vous faisiez la connaissance de cette blonde pour laquelle vous éprouviez de l'intérêt et qui en éprouvait aussi pour vous, et ce que fut votre état pendant tout le temps que vous avez passé avec elle ?

« Vous êtes retourné chez vous une chansonnette aux

lèvres et même le spectacle de votre miroir brisé n'a tiré de vous qu'un sourire.

« Mais, à propos... cette importante affaire pour laquelle vous étiez sorti ce matin ?... Vous venez seulement de vous la rappeler ? Pas mal !... Bah ! on peut toujours téléphoner.

« Vous allez à l'appareil et la demoiselle vous donne un faux numéro.

« Vous sonnez de nouveau et l'erreur se répète. Un homme vous signifie alors que vous l'embêtez. Vous dites que ce n'est pas de votre faute, et de fil en aiguille vous apprenez avec surprise que vous êtes un goujat, un idiot et que si vous sonnez encore une fois, il...

« Un tapis qui s'est pris sous vos pieds provoque une tempête d'indignation, et il faut entendre sur quel ton vous réprimandez le domestique qui vous apporte une lettre.

« Cette lettre est d'une personne que vous estimez, et dont l'opinion vous importe beaucoup.

« Le contenu en est si flatteur qu'en la lisant votre irritation se dissipe peu à peu pour faire place à cette « confusion délicieuse » de l'homme qui entend prononcer son propre éloge.

« Et c'est dans l'humeur la plus agréable que vous en achevez la lecture.

« Je pourrais continuer ainsi à faire le tableau de votre journée, ô vous, homme libre !

« Peut-être croyez-vous que j'exagère ?

« Non, c'est un instantané photographique, rigoureusement exact. D'après nature. »

Parlant de la volonté de l'homme et des différents aspects de ses manifestations soi-disant autonomes, qui ne sont que matière à sophistication et à auto-adulation pour ceux d'entre les esprits contemporains que l'on nomme des « chercheurs » — alors qu'ils ne sont selon nos vues que des naïfs — il ne sera pas mauvais de rappeler ici ce qui a été dit par Gurdjieff dans une autre de ses conférences ;

l'ensemble des idées qu'il exposa en cette occasion peut en effet fort bien mettre en lumière le caractère illusoire de cette volonté qui est aujourd'hui attribuée à tout homme.

Il s'exprima ainsi :

« L'homme apparaît au monde tel une feuille de papier vierge, et tous de salir aussitôt cette feuille en la couvrant à l'envi d'inscriptions de toutes sortes : éducation, leçons de morale, informations dites scientifiques, notions diverses de devoir, d'honneur, de conscience, et ainsi de suite.

« Et tous proclament le caractère immuable et infaillible des méthodes dont ils se servent pour greffer ces branches à l'arbre de la personnalité de l'homme.

« La feuille peu à peu se salit, et plus elle a été salie, c'est-à-dire plus un homme est farci d'informations éphémères et de toutes ces notions de devoir, d'honneur, et autres, qui lui ont été inculquées ou suggérées, plus il passe pour « intelligent » et méritant aux yeux de son entourage.

« Et la feuille salie, voyant que les gens prennent sa saleté pour un mérite, finit par se considérer elle aussi de la même façon.

« Voilà le modèle de ce que nous désignons du nom d' « homme », en le faisant suivre bien souvent de mots tels que « talent » ou « génie ».

« Et notre « talent », s'il ne trouve pas à son réveil ses pantoufles au pied du lit, est d'une humeur exécrable pour toute la journée.

« L'homme ordinaire n'est pas libre, ni dans sa vie, ni dans ses manifestations, ni dans ses humeurs.

« Il ne peut pas être ce qu'il voudrait être, ni même ce qu'il se croit.

« L'homme — cela sonne fièrement ! Le nom d'homme signifie par lui-même « couronne de la création ».

« Mais ce titre convient-il réellement aux hommes contemporains ?

« Et pourtant, il est bien vrai que l'homme doit être la

couronne de la création, puisqu'il a en lui toutes les possibilités d'acquérir des données exactement semblables à celles du Réalisateur de tout ce qui existe dans l'Univers.

« Pour avoir le droit de se dire un homme, il faut en être un.

« Et pour en être un, il nous faut avant tout, avec une persévérance infatigable et une impulsion de désir inextinguible de toutes les parties distinctes et indépendantes qui constituent notre présence générale — c'est-à-dire avec un désir venant simultanément du penser, du sentiment et de l'instinct organique — travailler à acquérir une complète connaissance de nous-même, tout en luttant sans relâche contre nos propres faiblesses subjectives, puis, prenant appui sur les résultats ainsi obtenus par notre seule conscience, et qui mettent en lumière les défauts avérés de notre propre subjectivité aussi bien que les moyens qui permettront de les combattre, parvenir à les déraciner par une attitude impitoyable envers nous-même.

« A parler franchement, l'homme contemporain, tel que nous pouvons le connaître quand nous sommes capables d'impartialité, n'est ni plus ni moins qu'un simple mécanisme d'horlogerie — d'une construction très complexe, il est vrai.

« L'homme doit donc s'efforcer de pénétrer chacun des aspects de sa mécanicité afin de la comprendre à fond, sinon il ne parviendra jamais à apprécier dans toute son ampleur, avec toutes les conséquences et les résultats qu'elle implique, la signification que cette mécanicité peut avoir, aussi bien pour son propre avenir que pour la justification du sens et du but de sa venue au monde et de son existence.

« Pour celui qui désire étudier la mécanicité humaine en général et bien élucider sa nature, le meilleur objet d'étude est certainement lui-même et sa propre mécanicité ; mais une étude efficace et une compréhension sensée, avec tout l'être, et non pas en « psychopathe », c'est-à-dire avec une seule partie de la présence entière, ne peuvent être

que le résultat d'une observation de soi correctement conduite. »

Au sujet de cette possibilité de conduire correctement une observation de soi, sans risque d'encourir aucune des conséquences maléfiques qui résultent trop souvent de tentatives de cet ordre, lorsqu'elles sont amorcées sans les connaissances requises, il nous semble indispensable de dire, pour éviter tout excès d'enthousiasme, que selon notre expérience, basée sur de multiples informations exactes, la chose n'est pas du tout aussi simple qu'il peut paraître à première vue. Et c'est pourquoi nous prenons comme base d'une observation de soi correctement conduite l'étude de la mécanicité de l'homme contemporain.

Avant même d'entreprendre l'étude de cette mécanicité et de tous les principes requis pour une observation correcte de soi, l'homme doit décider une fois pour toutes qu'il sera sincère envers lui-même sans aucune réserve, qu'il ne fermera les yeux sur rien, ne se dérobera à aucun résultat où qu'il le conduise, qu'il n'aura jamais peur de tirer des conclusions et ne se fixera à l'avance aucune limite; d'autre part, afin que l'explication de ces principes puisse être convenablement saisie et assimilée par chacun de ceux qui suivront cet enseignement nouveau, il est indispensable d'instituer une forme de « langage » appropriée, la forme actuelle ne convenant en rien à de telles élucidations.

En ce qui concerne la première condition, il faut dès le départ avertir l'homme qui n'est pas habitué à penser et à agir selon des lignes conformes à ces principes d'observation de soi qu'il lui faudra un grand courage pour accepter sincèrement les résultats obtenus et ne pas se laisser rebuter, mais s'y soumettre et persévérer avec l'opiniâtreté croissante qu'exige cette étude.

Les conclusions qu'il devra tirer seront de nature à mettre « sens dessus dessous » toutes ses convictions et

croyances déjà profondément enracinées, aussi bien que l'ordre entier de ses façons de voir ordinaires ; et en pareil cas, un homme peut très bien se voir dépouillé, peut-être pour toujours, de toutes ses illusions agréables, de toutes les « valeurs chères à son cœur » qui lui avaient assuré jusqu'alors une vie tranquille et douillette.

Par une observation de soi correcte, un homme peut dès les premiers jours comprendre clairement et reconnaître, sans doute possible, sa totale impuissance et son manque complet de ressources devant tout ce qui l'entoure.

Il se convaincra ainsi de tout son être que chaque chose le dirige, que chaque chose le gouverne. Lui-même ne gouverne et ne dirige rien du tout.

Il est attiré ou repoussé non seulement par toutes les choses animées, qui ont en elles-mêmes le pouvoir de déclencher en lui telle ou telle série d'associations, mais encore par des choses entièrement inertes ou inanimées.

S'il se libère de toute imagination de soi, et de toute tendance à s'endormir — impulsions devenues inhérentes à l'homme contemporain — il connaîtra que sa vie entière n'est rien de plus qu'une réaction aveugle à ces attractions ou répulsions.

Il verra clairement comment se sont formées ses prétendues conceptions du monde, ses opinions, ses goûts, son caractère, etc., bref, comment s'est constituée son individualité et sous quelles influences elle est susceptible d'être changée.

Quant à la seconde condition, l'institution d'un langage correct, elle est indispensable, parce que le langage adopté de nos jours et qui a acquis, si l'on peut dire, « droit de cité », ce langage dans lequel nous parlons, écrivons des livres, et transmettons notre savoir et nos conceptions, a perdu selon nous toute valeur pour un échange de vues tant soit peu exact.

Les mots dont est fait notre langage contemporain ne

peuvent, par suite du sens arbitraire que les gens leur donnent, véhiculer que des notions indéfinies et relatives; aussi l'homme ordinaire les prend-il d'une manière très « élastique ».

Selon nous d'ailleurs, si cette anomalie s'est introduite dans la vie des hommes, c'est une fois de plus par la faute du système anormal d'éducation appliqué aux jeunes générations.

Et ce système en est en grande partie responsable parce que, comme nous l'avons déjà dit, à force d'obliger les jeunes à répéter comme des perroquets le plus grand nombre possible de mots, sans jamais leur apprendre à les différencier autrement que par leur sonorité, comme si le sens qu'ils contiennent n'avait aucune importance, ce système d'éducation est arrivé peu à peu à faire perdre aux gens toute faculté de réfléchir sur la signification ou la portée des mots qu'ils disent ou qu'on leur dit.

Cette faculté s'étant atrophiée chez les gens, cependant que subsistait pour eux la nécessité de transmettre leurs pensées de manière plus ou moins exacte, ils se sont vus obligés, en dépit du nombre déjà illimité des mots des langues contemporaines, soit d'emprunter des mots à d'autres langues, soit d'en inventer sans cesse de nouveaux, et tout cela pour aboutir au résultat suivant : lorsqu'un homme contemporain veut exprimer une idée pour laquelle il dispose d'un grand nombre de mots apparemment adéquats et qu'à cette fin il choisit un mot que ses considérations mentales lui désignent comme le plus juste, il éprouve en même temps d'instinct un doute quant à la justesse de son choix, et redonne alors inconsciemment à ce mot le sens subjectif qu'il a toujours eu pour lui.

Par suite de cette habitude déjà automatisée, et de la disparition graduelle de toute capacité de concentrer et de maintenir en lui une attention active, l'homme ordinaire, toutes les fois qu'il prononce ou entend un mot, souligne

sans le vouloir tel ou tel aspect de la notion que ce mot exprime, réduisant ainsi invariablement sa signification totale à un seul trait. En d'autres termes, au lieu de recouvrir toutes les implications de l'idée donnée, ce mot ne signifie plus pour lui que le premier sens venu à son esprit, au hasard du déroulement automatique des associations. Et par conséquent chaque fois que, dans le courant de la conversation, l'homme entend ou énonce un même mot, il lui donne un sens différent, parfois en totale opposition avec le sens propre du mot donné.

Pour tout homme relativement conscient de ce fait, et tant soit peu capable d'observation, la conversation de deux de nos contemporains devient, surtout lorsque de nouvelles personnes viennent s'y joindre, un véritable « festival sonore tragi-comique ».

Chaque interlocuteur introduit son propre sens subjectif dans toutes les expressions formant les centres de gravité successifs de cette « symphonie de mots sans contenu » et, pour l'oreille de notre observateur impartial et averti, cela n'évoque rien de plus que ce qui est appelé, dans les anciens contes sinokouloupianiens des Mille et Une Nuits, une « fantastique absurdité cacophonique ».

Conversant de cette façon, nos contemporains s'imaginent qu'ils se comprennent les uns les autres et ils sont même certains de se transmettre leurs pensées.

Nous, qui nous appuyons sur de nombreuses données indiscutables confirmées par des expériences psycho-physico-chimiques, affirmons catégoriquement que nos contemporains, aussi longtemps qu'ils resteront ce qu'ils sont, c'est-à-dire des « hommes ordinaires », ne parviendront jamais, quel que puisse être le sujet dont ils parlent et surtout s'il s'agit d'un sujet abstrait, à entendre par les mêmes mots les mêmes idées, et que, par conséquent, ils ne se comprendront jamais les uns les autres.

C'est pourquoi, chez l'homme contemporain ordinaire,

toute expérience intérieure, même une expérience douloureuse qui pourrait l'obliger à penser et l'amener à des résultats logiques susceptibles d'être parfois très bénéfiques pour les personnes de son entourage, demeure inexprimable et se transforme simplement pour lui en ce que l'on appelle un « facteur d'asservissement ».

Pour cette raison l'isolement de la vie intérieure de chacun s'accroît encore, et ce que l'on nomme l' « instruction mutuelle », si nécessaire à toute existence collective, disparaît de plus en plus.

Par suite de la perte de toute faculté de réflexion, l'homme ordinaire contemporain, lorsqu'il entend ou qu'il emploie dans la conversation un mot que seule sa sonorité lui rend familier, ne s'arrête jamais pour penser à ce mot, et ne se demande même pas quelle est sa signification exacte, car il a déjà décidé, une fois pour toutes, qu'il le connaît et que les autres le connaissent aussi.

Certes, la question peut se lever en lui s'il entend pour la première fois un mot tout à fait nouveau, mais en pareil cas il se contente de lui en substituer un autre dont la sonorité lui est familière, et s'imagine alors qu'il l'a compris.

Pour rendre plus clair ce qui vient d'être dit, un excellent exemple nous sera donné par un mot bien souvent employé de nos jours, celui de « monde ».

Si les gens pouvaient saisir tout ce qui se passe dans leur pensée chaque fois qu'ils entendent ou qu'ils prononcent le mot « monde », la plupart d'entre eux devraient admettre — à condition naturellement de bien vouloir être sincères — qu'il n'évoque pour eux aucune notion précise. Leur oreille ayant capté un son auquel elle est accoutumée, et dont le sens leur est soi-disant connu, c'est comme s'ils se disaient à eux-mêmes : « Ah ! oui, le monde, je sais ce que c'est » — sur quoi, en toute sérénité, ils passent outre.

Si délibérément quelqu'un attirait leur attention sur ce mot et savait les obliger à dire ce qu'ils entendent au juste par là, ils se montreraient tout d'abord décontenancés, mais reprenant bien vite leur aplomb, c'est-à-dire se mentant aussitôt à eux-mêmes, ils se rappelleraient la première définition venue, qu'ils présenteraient comme la leur, bien qu'en fait ils n'y aient jamais pensé auparavant.

Et si ce quelqu'un possédait sur plusieurs de ses contemporains, même choisis parmi ceux qui ont reçu ce qu'on appelle « une bonne instruction », une autorité suffisante pour les contraindre à dire exactement ce qu'ils entendent par le mot « monde », on les verrait alors « tourner autour du pot » avec tant d'embarras que l'on se souviendrait de l'huile de ricin avec attendrissement.

Par exemple, celui qui a parcouru quelques livres d'astronomie dira que le « monde » est une multitude de soleils entourés de planètes, situés à des distances colossales les uns des autres et formant dans leur ensemble ce qui est appelé la « voie lactée », au delà de laquelle, à des distances incommensurables et hors des limites des espaces accessibles à nos investigations, il est à présumer que se trouvent encore d'autres constellations et d'autres mondes.

Un autre, intéressé par la physique contemporaine, parlera du monde comme d'une évolution systématique de la matière, commençant avec l'atome et s'élevant jusqu'aux plus grandes agglomérations telles que les planètes et les soleils ; peut-être se référera-t-il à la théorie de la similitude du monde des atomes et des électrons avec le monde des soleils et des planètes, et ainsi de suite dans le même style.

Un autre encore qui, pour quelque raison, a fait sa marotte de la philosophie et a lu tout le micmac relatif à ce sujet, dira que le monde n'est que le produit de notre représentation et de nos imaginations subjectives, et que notre terre, par exemple, avec ses montagnes et ses mers,

avec ses règnes végétal et animal, n'est qu'un monde d'apparences, un monde illusoire.

Un homme au courant des dernières théories de l'espace polydimensionnel dira que le monde est habituellement considéré comme une sphère infinie à trois dimensions, mais qu'en réalité un monde tri-dimensionnel ne peut pas exister comme tel et qu'il est seulement la section imaginaire d'un autre monde à quatre dimensions, d'où vient tout ce qui se passe autour de nous et auquel tout retourne.

Un homme dont la conception du monde se fonde sur les dogmes de la religion déclarera que le monde est l'ensemble des choses existantes, visibles et invisibles, que Dieu a créées et qui dépendent de sa volonté. Dans le monde visible notre vie est brève, mais dans le monde invisible, où l'homme reçoit la récompense ou le châtiment de tout ce qu'il a fait durant son séjour en ce monde visible, la vie est éternelle.

Une personne entichée de « spiritisme » dira que parallèlement au monde visible, il en existe un autre, un monde de l'au-delà, et que des communications ont déjà été établies avec les êtres qui peuplent cet au-delà.

Un fanatique de la théosophie ira plus loin encore et affirmera qu'il existe sept mondes qui s'interpénètrent les uns les autres, composés d'une matière de plus en plus raréfiée, et ainsi de suite.

Bref, pas un seul d'entre nos contemporains ne serait capable de donner une définition exacte, acceptable pour tous, du sens réel du mot « monde ».

Toute la vie intérieure de l'homme ordinaire n'est rien de plus qu'un « contact automatisé » entre deux ou trois séries d'associations faites d'impressions antérieurement perçues et fixées en chacune de ses trois localisations de nature diverse, ou « cerveaux », sous l'action d'une impulsion quelconque surgissant en lui par hasard.

Lorsque ces associations réapparaissent, c'est-à-dire lorsqu'il se fait une répétition d'impressions correspondantes, l'on constate que sous l'influence de quelque choc accidentel, extérieur ou intérieur, elles déclenchent dans une autre localisation la répétition d'impressions de même nature.

Toutes les particularités de la conception que se fait du monde un homme ordinaire et les traits caractéristiques de son individualité résultent et dépendent à la fois de l'ordre dans lequel les impulsions apparaissent en lui au moment où il perçoit de nouvelles impressions et de l'automatisme par lequel se déclenche le processus de répétition de ces impressions.

Et cela explique, comme l'homme ordinaire lui-même peut toujours l'observer, l'incohérence des diverses associations, n'ayant entre elles rien de commun, qui se déroulent simultanément en lui dans son état passif.

Ces impressions sont perçues dans la présence générale de l'homme grâce aux trois sortes d'appareils récepteurs des sept « vibrations planétaires centres-de-gravité » qui se trouvent en lui comme en tout animal.

La structure de ces appareils de perception est la même dans toutes les parties du mécanisme.

Ils consistent en des dispositifs rappelant des « rouleaux » ou des disques de cire vierge pour phonographes ; sur ces rouleaux toutes les impressions reçues s'enregistrent dès la naissance, et même plus tôt, dès la période de formation dans le sein de la mère.

En outre, les divers appareils constituant ce mécanisme général possèdent un certain dispositif automatique, grâce auquel toute impression nouvelle se trouve enregistrée d'une part parallèlement aux impressions similaires antérieures, et d'autre part dans un ordre chronologique.

Ainsi toute impression vécue s'inscrit en plusieurs endroits et sur plusieurs rouleaux, où elle se conservera dans toute son intégrité.

Ces impressions gravées ont la propriété, chaque fois

qu'elles entrent en contact avec des vibrations de même nature et de même qualité, de « s'animer » d'elles-mêmes ; elles sont alors le lieu d'une action semblable à celle qui a provoqué leur première apparition.

C'est cette répétition d'impressions antérieurement perçues qui engendre ce que l'on appelle une « association » ; et ceux des éléments de cette répétition qui tombent dans le champ de l'attention de l'homme conditionnent ce que l'on appelle la « mémoire ».

La mémoire d'un homme ordinaire, comparée à celle d'un homme harmonieusement développé, est on ne peut plus mal adaptée à l'utilisation de sa réserve d'impressions au cours de sa vie responsable.

A l'aide de sa mémoire, l'homme ordinaire ne peut retrouver et utiliser qu'une part infime de sa réserve totale d'impressions, tandis que la mémoire d'un vrai homme tient compte de toutes les impressions sans exception, à quelque moment qu'elles aient été perçues.

De multiples expériences ont été faites, établissant avec une exactitude incontestable que tout homme se trouvant dans certains états, correspondant par exemple à un certain degré d'hypnose, peut se souvenir des moindres choses qui lui sont arrivées ; il peut se rappeler tous les détails environnants, et les visages et les voix de toutes les personnes de son entourage, depuis les premiers jours de sa vie, lorsqu'il était encore, au dire des gens, un être inconscient.

Lorsqu'un homme est dans un de ces états, on peut artificiellement mettre en marche même les rouleaux cachés dans les coins les plus obscurs de son mécanisme. Mais il arrive aussi que ces rouleaux se mettent en marche d'eux-mêmes, sous l'influence d'un choc, manifeste ou non, provoqué par une émotion quelconque ; et devant l'homme apparaissent alors soudain des scènes oubliées depuis longtemps, des images, des visages, et ainsi de suite. »

A cet endroit, j'interrompis le lecteur de cette conférence et jugeai opportun d'ajouter ce qui suit :

SUPPLEMENT

Tel est l'homme moyen ordinaire : un esclave inconscient, entièrement au service de desseins d'ordre universel, lesquels n'ont rien à voir avec son individualité.

Il peut demeurer tel qu'il est pendant toute sa vie, puis, comme tel, être détruit pour toujours.

Cependant, la Grande Nature lui a donné la possibilité de ne pas être un simple instrument aveugle au service de ces desseins objectifs d'ordre universel. Il peut, tout en la servant et en réalisant ce qui lui a été assigné, puisque c'est le lot de toute créature, travailler en même temps, « égoïstement », pour sa propre individualité.

Cette possibilité lui a été donnée, elle aussi, pour servir le but commun ; car l'équilibre même de ces lois objectives exige de tels hommes, relativement libérés.

Cependant, bien que cette libération soit possible, il n'est pas dit que tout homme ait la chance d'y parvenir.

Une quantité de raisons peuvent s'y opposer, qui, dans la plupart des cas, ne dépendent ni de nous personnellement, ni des grandes lois cosmiques, mais seulement des diverses conditions accidentelles de notre venue au monde et de notre formation, c'est-à-dire de l'hérédité et des circonstances dans lesquelles s'est effectué le processus de notre « âge préparatoire ». Ces conditions incontrôlables peuvent suffire à rendre cette libération impossible.

Pour nous libérer de notre entier asservissement la principale difficulté consiste en ceci qu'il nous est nécessaire, avec une décision venant de notre initiative propre, et une persévérance soutenue par nos propres efforts — c'est-à-dire non par la volonté d'un autre, mais par notre propre volonté — d'extirper de notre présence les conséquences déjà fixées de certaines propriétés de ce fameux organe

kundabuffer dont furent affligés nos ancêtres, et jusqu'aux prédispositions à ces mêmes conséquences, toujours susceptibles de surgir à nouveau.

Pour vous permettre de comprendre, au moins de manière approximative, ce que représentent cet étrange organe et ses propriétés, ainsi que les manifestations de leurs conséquences en nous-mêmes, il nous est indispensable de nous arrêter encore quelque temps sur cette question et de donner quelques détails supplémentaires.

La Grande Nature, dans sa prévoyance, et pour d'importantes raisons — sur lesquelles seront donnés des éclaircissements théoriques en des conférences ultérieures — fut contrainte d'introduire en la présence générale de nos ancêtres éloignés un organe dont les propriétés devaient les protéger contre toute possibilité de voir et de ressentir la réalité.

Certes, la Grande Nature enleva par la suite cet organe de leur présence générale, mais en raison de la loi cosmique dite d' « assimilation des résultats d'actes souvent répétés » — selon laquelle la fréquente répétition d'un même acte fait apparaître en toute concentration cosmique, sous certaines conditions, une tendance à reproduire des résultats semblables — la prédisposition qui s'était formée chez nos ancêtres se transmit par hérédité de génération en génération, si bien qu'à partir du moment où leurs descendants établirent dans le processus de leur existence ordinaire de nombreuses conditions qui s'avérèrent propices à sa manifestation, conforme aux lois, les conséquences des diverses propriétés de cet organe apparurent en eux, et, passant par hérédité de génération en génération, furent peu à peu assimilées, pour donner en fin de compte presque les mêmes manifestations que chez leurs ancêtres éloignés.

Pour mieux comprendre la manière dont ces conséquences se manifestent en nous, considérons un fait que notre

raison pourra saisir parfaitement et que rien ne saurait mettre en doute :

Tous les hommes sont mortels, et chacun de nous peut mourir à n'importe quel moment.

Et maintenant posons-nous cette question : un homme peut-il réellement se représenter et, pour ainsi dire, « éprouver » en sa conscience le processus de sa propre mort ?

Non ! Sa propre mort et ce qu'il éprouvera au cours de ce processus, un homme ne peut jamais se le représenter, si fort qu'il en ait le désir.

De nos jours, un homme ordinaire peut à la rigueur se représenter la mort d'un autre homme, encore que très incomplètement.

Il peut se représenter, par exemple, qu'un certain M. Dupont, à la sortie du théâtre, est renversé par une automobile et écrasé.

Ou bien qu'une enseigne arrachée par le vent tombe sur la tête de M. Durand qui passait par là, et le tue sur le coup.

Ou encore que M. Martin, ayant mangé des écrevisses avariées, s'est empoisonné, et que, personne ne pouvant le sauver, il mourra le lendemain.

Chacun de nous peut sans peine évoquer des choses de ce genre. Mais un homme ordinaire peut-il admettre pour lui-même la possibilité qu'il admet pour MM. Martin, Dupont et Durand ? Peut-il vraiment éprouver ce qu'aurait de désespérant pour lui la découverte d'une telle éventualité ?

Pensez à ce qui arriverait à l'homme qui pourrait clairement se représenter et ressentir l'inévitabilité de sa propre mort !

Si nous y réfléchissions sérieusement et parvenions à prendre réellement conscience de notre propre mort, que pourrait-il y avoir de plus terrifiant ?

Dans la vie ordinaire, en dehors de ce fait terrible qu'est l'inévitabilité de notre propre mort, il y a en vérité, surtout de nos jours, beaucoup d'autres choses dont la simple

image et l'idée seule que nous pourrions avoir à les vivre devraient évoquer en nous un sentiment d'angoisse indicible et insupportable.

Songez à ceux de nos contemporains qui ont à jamais perdu la possibilité de tout espoir objectif réel pour leur vie future — je parle de ceux qui, n'ayant jamais « semé » quoi que ce soit pendant leur vie responsable, n'auront par conséquent rien à « moissonner » dans l'avenir — et supposez qu'ils prennent un jour conscience de l'inévitabilité de leur mort imminente. A la seule pensée de cette épreuve ils se pendraient.

L'action particulière qu'exercent sur le psychisme des hommes ordinaires les conséquences de cet organe consiste précisément à empêcher la plupart de nos contemporains — ces êtres tri-centriques en lesquels avaient été mis tous les espoirs de Notre Créateur comme en des aides possibles pour Ses buts les plus élevés — de connaître aucune de ces réelles terreurs. Aussi peuvent-ils poursuivre tranquillement leur existence, accomplissant en pleine inconscience les fins pour lesquelles ils ont été créés, ou du moins celles d'entre elles qui correspondent aux buts les plus immédiats de la Nature, puisque en raison de leur vie anormale et indigne ils ont perdu toute possibilité de servir de plus hauts desseins.

Du fait de ces mêmes conséquences, non seulement leur psychisme ne connaît pas de telles terreurs, mais ils vont jusqu'à inventer, pour se tranquilliser, toutes sortes d'explications fantastiques, plausibles du seul point de vue de leur naïve logique, aussi bien sur ce qu'ils perçoivent réellement que sur ce qu'ils ne peuvent pas percevoir du tout

Supposez par exemple que le problème de notre incapacité à ressentir pleinement les diverses terreurs authentiques qui peuvent nous atteindre, et en particulier la terreur de notre propre mort, devienne la « question brûlante du jour », comme il en va de temps à autre pour certaines questions dans la vie actuelle. Il est probable que tous nos contemporains, depuis les simples mortels jusqu'à ceux qui sont appelés des « savants », proposeraient alors une réponse catégorique, dont ils ne douteraient pas un seul instant, et s'efforceraient « l'écume à la bouche », comme on dit, de démontrer qu'en fait ce qui préserve les hommes du risque d'éprouver de telles terreurs, c'est la « volonté » qu'ils possèdent.

Mais si on admet cela, pourquoi donc cette prétendue volonté ne nous protège-t-elle pas contre toutes les petites frayeurs qui nous assaillent à chaque pas ?

Dans le but de « réaliser » ce que je dis maintenant, c'est-à-dire de le comprendre vraiment avec tout votre être, et pas seulement avec cette « pensée dévoyée » devenue, pour le malheur de nos descendants, la propriété dominante des hommes contemporains, représentez-vous maintenant ce qui suit.

Aujourd'hui, après cette conférence, vous rentrez chez vous, vous vous déshabillez et vous vous couchez. Mais à l'instant même où vous entrez dans votre lit, quelque chose saute de dessous l'oreiller, court le long de votre corps et disparaît. Vous vous recroquevillez, rejetez vivement la couverture, et vous asseyez sur le lit, inondé de sueur froide.

Et tandis que les battements de votre cœur troublent la tranquillité qui règne dans votre chambre, vous apercevez, cachée dans les replis des draps, une souris..

Avouez-le franchement : un frisson ne parcourt-il pas tout votre corps à la seule pensée d'une chose pareille ?

N'est-ce pas vrai ?

Et maintenant, efforcez-vous, je vous prie, de faire une exception, et représentez-vous à l'aide de votre seul penser actif, sans la moindre participation de l'émotivité subjective fixée en vous, que pareille mésaventure vous arrive

Vous serez alors stupéfait de voir que vous réagiriez de cette manière.

Qu'y a-t-il donc là de si terrifiant ?

Il ne s'agit que d'une petite souris familière, la plus inoffensive de toutes les créatures.

Et maintenant, je vous le demande, comment tout ce qui vient d'être dit peut-il s'expliquer par cette volonté, dont on présume l'existence en tout homme ?

Comment concilier ce fait qu'un homme est épouvanté par une timide petite souris, ainsi que par la menace de milliers d'autres riens, qui pourraient même ne jamais survenir, alors qu'il n'éprouve aucune terreur devant l'inévitabilité de sa mort ?

Dans tous les cas, expliquer une contradiction aussi flagrante par l'action de la fameuse « volonté » humaine est impossible.

Si vous envisagez cette contradiction de sang-froid, sans préjugé d'aucune sorte, c'est-à-dire sans aucune de ces idées toutes faites qui vous ont été inculquées par de prétendues « autorités » — dont les sophismes n'ont d'ailleurs prise sur les gens qu'en raison de leur naïveté et de leur « instinct de troupeau », sans parler des résultats qu'une éducation anormale fait surgir en leur penser — il vous devient alors pleinement évident que toutes ces frayeurs, grâce auxquelles l'homme échappe à l'envie de se pendre, sont permises par la Nature elle-même, dans la mesure où elles sont indispensables au processus d'existence ordinaire.

Et en effet, sans elles, sans toutes ces « morsures de puce », car objectivement elles ne représentent rien de plus, bien que nous les ressentions comme des « terreurs sans précédent », nous ne saurions plus éprouver aucun sentiment de joie, de chagrin, d'espoir, de déception, et autres, nous n'aurions plus ni soucis, ni stimulants, ni aspirations, ni, en général, aucune de ces impulsions qui nous contrai-

gnent à agir, à essayer d'atteindre quelque chose, à nous efforcer vers un but.

C'est précisément l'ensemble de ce qu'on pourrait appeler « ces épreuves puériles », subies automatiquement par l'homme ordinaire, qui d'une part constituent et soutiennent sa vie, et d'autre part ne lui laissent ni le temps ni la possibilité de voir et de sentir la réalité.

S'il était donné à l'homme ordinaire contemporain de ressentir, ou même de se souvenir mentalement, que dans un délai prévu, par exemple demain, dans une semaine ou dans un mois, voire dans une année ou deux, il doit mourir, et mourir pour de bon, que subsisterait-il alors, on se le demande, de tout ce qui jusqu'à ce jour a rempli et constitué sa vie ?

Tout perdrait aussitôt pour lui sa raison d'être et sa signification. A quoi bon cette décoration qu'il a reçue hier pour de longues années de service et qui l'avait comblé de joie, à quoi bon le coup d'œil si prometteur que lui a enfin lancé cette femme qui avait été jusqu'alors l'objet de ses désirs constants et inassouvis, à quoi bon le journal au café du matin, le salut déférent du voisin dans l'escalier, et tout ce qu'il aime : le théâtre le soir, et les heures de repos, et le doux sommeil... à quoi bon tout cela ?

Non certes, ces choses n'auront plus la signification qu'il leur avait donnée jusqu'alors, si l'homme apprend que la mort viendra, ne serait-ce que dans cinq ou dix ans.

Bref, regarder sa propre mort « en face », l'homme ordinaire ne le peut, ni ne le doit. Le sol se déroberait soudain sous ses pieds, et dans toute son acuité surgirait la question : « A quoi bon cette vie, et pourquoi souffrir ? »

Et c'est justement pour qu'une telle question ne puisse pas se poser que la Grande Nature, convaincue qu'en la plupart des hommes ne se constituait plus aucun facteur de manifestations méritoires convenant à des êtres tri-centri-

ques, a favorisé, dans sa sagesse et sa prévoyance, l'apparition en leur présence générale des diverses conséquences de propriétés indignes d'eux, propriétés qui, en l'absence des réalisations voulues, leur permettent de ne pas percevoir et de ne pas ressentir la réalité.

Et si la Grande Nature fut contrainte de s'adapter à cette anomalie, dans le sens objectif du mot, c'est qu'en raison des conditions de vie ordinaire établies par les hommes eux-mêmes, la chute de qualité des radiations requises pour des buts cosmiques élevés exigeait impérieusement, pour le maintien de l'équilibre, une compensation portant sur le nombre des naissances et la durée de l'existence.

Ainsi donc, la vie n'est pas donnée aux hommes pour eux-mêmes, mais pour servir des buts cosmiques élevés, et c'est pourquoi la Grande Nature veille à ce qu'elle puisse s'écouler sous une forme plus ou moins tolérable, et ne prenne pas fin prématurément.

Nous autres hommes, n'engraissons-nous pas nos moutons et nos porcs, ne les soignons-nous pas, ne sommes-nous pas attentifs à leur rendre la vie aussi confortable que possible ?

Mais faisons-nous tout cela parce que nous apprécions leur vie pour leur vie même ?

Non ! nous faisons tout cela pour les égorger un jour, et en tirer la bonne viande dont nous avons besoin, avec le maximum de graisse.

De même, la Nature prend toutes les mesures pour que nous vivions sans être saisis d'horreur, et pour que nous ne nous pendions pas, mais vivions longtemps ; puis, dès qu'elle en a besoin, elle nous égorge.

Dans les conditions de vie ordinaire des hommes, telles qu'elles sont établies, c'est là une loi inébranlable de la Nature.

La vie nous est donnée pour un but élevé, et nous sommes tous ensemble tenus de le servir — en cela est notre raison d'être, et le sens même de notre vie.

Tous les hommes sans exception sont esclaves de cette

« grandeur », tous doivent se soumettre sans discuter, et accomplir sans mensonge ni compromis d'aucune sorte ce qui est déterminé pour chacun selon son être, c'est-à-dire selon ce qui lui a été transmis par hérédité et ce qu'il a consciemment acquis par lui-même.

Et maintenant, après tout ce que je viens de dire, je voudrais, pour revenir au sujet principal de cette conférence, vous rappeler deux expressions que nous avons employées à diverses reprises pour définir l'homme, celles de « vrai homme » et « homme-entre-guillemets », et conclure ainsi :

Le vrai homme, qui a déjà acquis son propre « Moi », aussi bien que l'homme-entre-guillemets, qui n'en possède pas, sont tous deux également esclaves de cette « grandeur » ; cependant il y a entre eux cette différence : le premier, en assumant une attitude consciente envers son esclavage, acquiert la possibilité, tout en servant la réalisation universelle, de consacrer une partie de ses manifestations, conformément aux prévisions de la Grande Nature, à l'acquisition d'un « être impérissable », tandis que l'autre, parce qu'il ne prend pas conscience de son esclavage, demeure pendant tout le processus de son existence une simple chose qui, lorsqu'on n'en a plus besoin, est détruite pour toujours.

Pour rendre ce que je viens de dire plus compréhensible et plus concret, nous aurons recours à une image : nous comparerons la vie humaine dans son ensemble à un grand fleuve issu de sources variées, qui coule à la surface de notre planète, et la vie de chaque homme en particulier à l'une des gouttes d'eau qui composent ce fleuve de vie.

Ce fleuve coule tout d'abord d'une seule masse le long d'une vallée relativement unie, puis, à l'endroit où la Nature a été soumise à ce que l'on nomme un « cataclysme non conforme aux lois », il se divise en deux courants distincts, ou subit ce qu'on pourrait appeler « le partage des eaux ».

Toute l'eau du premier courant, peu après avoir franchi cet endroit, débouche dans une vallée encore plus unie et, traversant des régions dénuées de tout « pittoresque », elle poursuit son cours jusqu'au vaste océan.

Le second bras, au contraire, court à travers les obstacles formés par le « cataclysme non conforme aux lois » dont nous avons parlé, et pour finir, s'engouffrant dans des crevasses qui sont elles-mêmes des conséquences de ce cataclysme, disparaît dans les profondeurs de la terre.

Après le « partage des eaux », les deux courants poursuivent leur route indépendamment et ne se mêlent plus jamais, mais à certains moments ils se rapprochent à tel point que tous les résultats du processus de leur cours se côtoient, et parfois même, lorsque se produisent de grandes perturbations atmosphériques comme des vents, des tempêtes, etc..., il arrive que des éclaboussures ou des gouttes isolées passent d'un courant dans l'autre.

Prise individuellement, la vie de tout homme, jusqu'à l'âge responsable, correspond à une goutte d'eau du courant initial de ce fleuve, et l'endroit où se fait le « partage des eaux » correspond à la période où il atteint sa majorité.

Avant ce partage, chaque mouvement des eaux, qui s'effectue, conformément aux lois, en vue de la réalisation du destin prédéterminé de la rivière entière, s'applique dans toute son amplitude comme dans ses moindres détails à chaque goutte séparée, mais seulement pour autant que cette goutte appartient à la masse totale du fleuve.

Pour la goutte elle-même, tous ses déplacements propres, toutes les directions qu'elle prend et tous les états causés par ses changements de position, par les conditions environnantes accidentelles et par le rythme accéléré ou ralenti de son allure, tout est entièrement livré au hasard.

Les gouttes n'ont pas de destin personnel prédéterminé. Le destin prédéterminé n'existe que pour l'ensemble de la rivière.

Dans le cours initial du fleuve de la vie, les gouttes sont tantôt ici, tantôt là ; une minute plus tard elles peuvent cesser d'exister comme telles, être projetées hors de la rivière et s'évaporer.

Ainsi, lorsque la Grande Nature se vit contrainte, en raison de la vie indigne des hommes, de faire dégénérer leur présence de manière correspondante, il fut établi qu'en vue de la réalisation de toutes choses existantes l'ensemble de la vie humaine sur terre serait dès lors partagé en deux courants ; et la Grande Nature conçut un plan conforme aux lois, dont elle fixa graduellement tous les détails de réalisation de telle sorte qu'en chacune des gouttes d'eau du courant initial du fleuve de la vie puisse surgir — ou ne pas surgir — lors des « luttes intérieures subjectives contre son propre principe négatif », ce « quelque chose » grâce auquel s'acquièrent certaines propriétés permettant d'entrer, au moment du partage des eaux, dans l'un ou l'autre des deux courants.

Ce « quelque chose » qui, dans la présence de chacune de ces gouttes d'eau, sert à réaliser la propriété correspondant à l'un ou à l'autre des courants, est, dans la présence générale de tout homme ayant atteint l'âge responsable, ce « Moi » dont il a été question dans la conférence d'aujourd'hui.

Un homme qui possède son propre « Moi » entre dans l'un des courants de la rivière de la vie, et celui qui ne le possède pas entre dans l'autre.

Le destin de chaque goutte du fleuve de la vie est déterminé, au moment du « partage des eaux », par le courant même dans lequel elle s'engage.

Et cela parce que, comme je l'ai déjà dit, le premier de ces deux courants se déverse finalement dans l'océan, c'est-à-dire dans cette sphère de la Nature avec laquelle certaines grandes concentrations cosmiques opèrent de fréquents « échanges de substances » au moyen du processus appelé « Pokhdalissdjancha » — dont nos contemporains

connaissent d'ailleurs un aspect fragmentaire qu'ils nomment « cyclone ». La goutte d'eau acquiert alors la possibilité d'évoluer comme telle jusqu'à la concentration supérieure suivante.

Quant à l'autre bras, qui s'engloutit à la fin de son cours dans les abîmes souterrains, où il participe au processus appelé « création involutive » qui se poursuit sans fin à l'intérieur de la planète, il est transformé en vapeurs et distribué dans des sphères appropriées, en vue de nouveaux surgissements.

Après le partage des eaux, les grands et petits processus successifs qui, jusque dans les détails du mouvement extérieur, assurent l'accomplissement des destins prédéterminés des deux courants, relèvent eux aussi de ces mêmes lois cosmiques ; cependant les résultats qui en dérivent « se subjectivisent », pourrait-on dire, de manière correspondante, en chacun des deux courants, et fonctionnent alors indépendamment, sans cesser de se prêter assistance et de se soutenir l'un l'autre. Ces résultats « subjectivisés » de second ordre, issus de lois cosmiques fondamentales, fonctionnent parfois côte à côte, parfois se heurtent ou se croisent, mais jamais ne fusionnent. Et l'action de ces résultats de second ordre peut même, si les conditions environnantes s'y prêtent, s'étendre aux gouttes séparées.

Pour nous, hommes contemporains, le plus grand mal est qu'en raison des diverses conditions de notre vie ordinaire, et surtout en raison de notre anormale « éducation », nous ne possédons, à l'âge responsable, que des présences correspondant au courant du fleuve de la vie destiné à se perdre dans les abîmes souterrains, et nous tombons dans ce courant. Dès lors il nous entraîne où il veut, comme il veut, et nous, sans réfléchir aux conséquences, nous demeurons passifs, nous laissant emporter comme des épaves, à la dérive.

Tant que nous demeurerons passifs, non seulement nous serons contraints de n'être que des instruments au service des « créations involutives » de la Nature, mais nous devrons, pour le reste de notre vie, nous soumettre en esclaves au caprice de toutes sortes d'événements aveugles.

Puisque la plupart d'entre vous ont déjà passé le seuil de l'âge responsable et reconnaissent en toute sincérité qu'ils n'ont pas encore acquis leur propre « Moi », et puisqu'ils se rendent compte par ailleurs, d'après l'essentiel de ce que je viens de dire, que les perspectives qui les attendent n'ont rien de particulièrement agréable, alors, de crainte que vous — vous justement qui avez pris conscience de cela — ne soyez très « découragés » et ne tombiez dans le « pessimisme » si répandu dans la vie anormale d'aujourd'hui, je vous dirai en toute franchise, sans nulle arrière-pensée, en m'appuyant sur des convictions établies au cours de longues années d'études, et renforcées par de multiples expériences menées de manière exceptionnelle — expériences sur les résultats desquelles j'ai basé l' « Institut pour le développement harmonique de l'homme » — que même pour vous, il n'est pas trop tard.

En effet, les études et les expériences dont je viens de parler m'ont prouvé clairement que notre Mère Nature, dans sa vigilance infinie, a prévu pour les êtres la possibilité d'acquérir le noyau de leur essence, c'est-à-dire leur propre « Moi », même après avoir atteint l'âge responsable.

Cette prévoyance de l'équitable Nature consiste pour nous en ce que, moyennant certaines conditions intérieures et extérieures, la possibilité nous a été donnée de passer d'un courant dans l'autre.

L'expression de « première libération de l'homme », qui nous est venue du fond des âges, désigne précisément cette possibilité de passer du courant destiné à se perdre dans les abîmes souterrains dans l'autre courant, celui qui se jette dans les vastes espaces de l'océan sans limites.

Mais passer dans l'autre courant n'est pas chose si simple : « on veut passer et on passe ». Pour passer, il vous faut tout d'abord cristalliser consciemment en vous-même des données suscitant en votre présence générale une impulsion constante et inextinguible du désir de ce passage ; ensuite une longue préparation sera nécessaire.

Avant toute chose, ce passage exige un renoncement à tout ce qui, dans ce courant du fleuve de la vie, vous semble « richesses » — mais n'est en réalité qu'habitudes automatiques, acquises par esclavage.

En d'autres termes, il vous faut mourir à tout ce qui constitue la vie ordinaire.

C'est de cette mort que parlent toutes les religions.

Telle est la signification de la sentence qui nous est parvenue des temps les plus reculés : « Sans mort pas de résurrection ». Autrement dit : « Si tu ne meurs pas, tu ne seras pas ressuscité ».

Il n'est pas question ici de la mort du corps, car pour cette mort, point n'est besoin de résurrection.

S'il y a une âme, et qu'elle soit immortelle, elle peut se passer d'une résurrection du corps.

Cette résurrection n'est aucunement nécessaire pour comparaître au Jugement Dernier devant Notre-Seigneur, comme nous l'enseignent les Pères de l'Eglise.

Non, tous les prophètes envoyés d'En-Haut et Jésus-Christ lui-même ont parlé de cette mort qui peut intervenir ici-bas, en cette vie, c'est-à-dire de la mort du « tyran » qui fait de nous des esclaves, et dont la destruction peut seule assurer la première grande libération de l'homme.

Pour résumer les idées qui viennent d'être données, tant dans la conférence que dans le supplément dont je l'ai fait suivre aujourd'hui, au sujet des deux catégories d'hommes, qui du point de vue de leur contenu intérieur n'ont entre eux rien de commun, et au sujet de ce fait affligeant qu'en raison de l'aggravation des conditions de leur existence

ordinaire, et en particulier de leur néfaste système d'éducation, les diverses conséquences des propriétés de l'organe kundabuffer se manifestent beaucoup plus intensément dans la présence générale des hommes de ces derniers temps, je considère indispensable de dire et même de souligner que tous les malentendus surgissant dans notre vie collective, et surtout dans nos relations mutuelles, tous les désagréments, disputes, règlements de compte, décisions hâtives — décisions dont la réalisation a pour suite fatale d'interminables processus de « remords de conscience » — et même tous ces grands événements, tels que guerres, guerres civiles et autres calamités, sont de simples effets de cette caractéristique de l'attention des hommes ordinaires qui n'ont jamais travaillé sur eux-mêmes, que j'appellerais « refléter la réalité à l'envers ».

Tout homme capable de réfléchir tant soit peu sérieusement, sans « s'identifier » avec ses passions, tombera d'accord avec nous sur tout ce qui vient d'être dit, s'il prend en considération ce simple fait, très fréquent dans le processus de notre vie intérieure, que toutes les épreuves qui nous semblent si terribles quand nous les traversons, nous paraissent par contre, après un laps de temps parfois insignifiant, lorsqu'elles ont été remplacées par d'autres et que, nous souvenant d'elles par hasard, nous les soumettons à un raisonnement logique lié à notre nouvelle humeur, ne pas même valoir « un vieux sou percé ».

Car les résultats de son penser et de son sentiment conduisent bien souvent l'homme ordinaire à faire « d'une puce un éléphant et d'un éléphant une puce ».

Les manifestations de cette funeste propriété dans la présence générale des hommes prennent une intensité particulière pendant des événements tels que guerres, révolutions, etc... Et c'est alors qu'apparaît de la manière la plus évidente cet état qu'ils sont d'ailleurs capables de constater.

sous l'influence duquel ils tombent tous, à de rares exceptions près, et qu'ils nomment eux-mêmes « hypnose des masses ».

Ce qui caractérise cet état, c'est que les hommes ordinaires, dont le penser, déjà bien assez faible sans cela, se trouve encore diminué pendant de telles périodes, tombent sous le coup des funestes élucubrations d'un dément quelconque, et devenant littéralement les victimes de ces élucubrations, se manifestent alors de manière tout à fait automatique.

Tant qu'ils sont sous l'influence de cette propriété maléfique, déjà enracinée chez les hommes ordinaires de notre temps, leur présence générale cesse complètement de posséder cette chose sacrée qui est appelée « conscience morale objective », dont l'acquisition leur avait été rendue possible grâce aux données déposées en eux par la Grande Nature, comme en des êtres à l'image de Dieu, pour les distinguer des simples animaux.

Les hommes de quelque savoir estiment sincèrement regrettable cette propriété de nos contemporains, parce que depuis longtemps déjà, selon les données historiques aussi bien que selon les expériences de nombreux vrais savants des époques passées, la Grande Nature n'a plus aucun besoin d'un phénomène comme l'hypnose des masses pour maintenir son équilibre. Bien au contraire, car les manifestations périodiques de cette propriété chez les hommes la forcent toujours à de nouvelles adaptations, telles que l'accroissement du taux de la natalité, les modifications de ce que l'on nomme « le tempo du psychisme général », et ainsi de suite.

Après tout ce que je viens de dire, il me paraît nécessaire d'insister sur ce fait que toutes les données historiques parvenues à nos contemporains et dont j'ai eu par hasard connaissance — je parle des données qui ont réellement trait à ce qui s'est passé dans la vie des hommes d'autre-

fois, et non pas de celles qui ont été inventées par les « savants » contemporains, et surtout par les « savants germaniques », dont les « histoires » ont farci toutes les jeunes cervelles à la surface de la terre — montrent clairement que les hommes des époques passées ne se divisaient pas en deux courants, mais suivaient tous un seul et même courant de vie.

La vie entière de l'humanité ne s'est divisée en deux courants qu'à partir de la civilisation dite « tikliamouishienne », qui a immédiatement précédé la civilisation babylonienne.

C'est à partir de ce moment-là que s'organisa peu à peu le mode d'existence actuel de l'humanité, dont la vie, comme tout homme de bon sens doit le constater, ne peut désormais s'écouler de façon plus ou moins tolérable que si les hommes sont divisés en maîtres et esclaves.

Bien qu'être maître ou être esclave soit également indigne de ce que devraient être les hommes les uns pour les autres, en tant que fils de Notre Père Commun, cependant, étant donné les conditions existantes auxquelles est déjà soumis tout le processus de la vie collective des hommes, et dont l'origine remonte à la plus haute antiquité, nous devons nous réconcilier avec ce fait et accepter un compromis qui, du point de vue d'une raison impartiale, corresponde à notre bien personnel sans contrevenir pour autant aux commandements qui ont été promulgués spécialement pour nous, hommes, par la « Source Première de tout ce qui existe ».

Un tel compromis est possible, selon moi, si certains hommes prennent consciemment pour but principal de leur existence d'acquérir en leur présence toutes les données nécessaires pour devenir des maîtres parmi leurs semblables.

Si nous partons de ce principe et nous conformons à la sage sentence des anciens temps qui affirme que « pour être un juste et bon altruiste, il est indispensable d'être d'abord un égoïste pur-sang », chacun de nous, profitant du bon

sens qui nous a été donné par la Grande Nature, doit se fixer comme but essentiel de devenir un maître.

Non pas un maître selon le sens que ce mot a pris pour les hommes contemporains, autrement dit quelqu'un qui a beaucoup d'esclaves et beaucoup d'argent, et cela le plus souvent par héritage, mais un homme qui grâce à ses actions objectivement vertueuses envers son entourage — c'est-à-dire grâce à des actions manifestées sous la seule dictée de sa raison pure, sans aucune participation des impulsions qu'engendrent en lui comme en tous les hommes les conséquences des propriétés du funeste organe kundabuffer — acquiert en lui ce « quelque chose » qui contraint tout son entourage à s'incliner devant lui et à exécuter ses ordres avec dévotion.

Ainsi donc, je considère comme achevée cette première série de mes ouvrages, et sous une forme telle que j'en suis moi-même satisfait.

Dans tous les cas, je me donne ma parole qu'à partir de demain je n'accorderai même plus cinq minutes de mon temps à cette première série.

Et maintenant, avant de me mettre à la rédaction de la seconde série, en vue de lui donner une forme, selon moi, accessible à tous, j'ai l'intention de me reposer un mois entier, de ne rien écrire du tout, et pour stimuler mon organisme, fatigué à l'extrême, de boire tout dou-ce-ment les quinze bouteilles qui me restent de ce « super-ultra-céleste nectar » que l'on nomme aujourd'hui sur terre « Vieux Calvados ».

Ce vieux Calvados, soit dit en passant, est celui dont j'ai été digne de découvrir par hasard, il y a plusieurs années, vingt-sept bouteilles, ensevelies sous un mélange de chaux, de sable et de paille finement hachée, un jour d'hiver où je creusais une fosse pour y conserver des carottes, dans l'une des caves de ma principale résidence actuelle.

Selon toute probabilité, ces bouteilles de divine liqueur

avaient été enterrées par des moines qui vivaient en ce lieu, loin des tentations de ce monde, pour le salut de leur âme.

Il me semble maintenant que ce n'est pas sans intention qu'ils les avaient enterrées là, et qu'en vertu de la faculté nommée « intuition perspicace » — dont il faut croire que les données s'étaient constituées en eux grâce à leur vie pieuse — ils prévirent que ce divin liquide tomberait entre des mains dignes de comprendre la signification de telles choses, et qu'il inciterait le possesseur de ces mains à exalter en toute conscience le sens de l'idéal sur lequel la corporation de ces moines était fondée, afin d'en opérer la meilleure transmission à la génération suivante.

Pendant ce temps de repos, mérité à tous égards, je veux boire ce liquide splendide qui, seul, en ces dernières années, m'a donné la possibilité de tolérer sans souffrance à mes côtés la présence des animaux mes semblables, d'écouter de nouvelles anecdotes et parfois, faute de nouvelles, d'en écouter d'anciennes — à condition naturellement que le conteur fût bon.

Il n'est encore que midi, et comme la parole que je me suis donnée de ne plus rien écrire pour cette première série part de demain seulement, il me reste un peu de temps, et, sans rompre mon serment, je puis ajouter, la conscience tranquille, qu'il y a un an ou deux j'avais catégoriquement décidé de ne faire paraître que la première série de mes ouvrages. Quant à la seconde et à la troisième séries, j'avais l'intention de ne pas les publier, mais d'organiser leur propagation, en vue de réaliser l'une des tâches fondamentales que je me suis fixées à moi-même sous serment de mon essence, et qui consiste à convaincre coûte que coûte tous mes contemporains de l'absurdité de toutes leurs idées invétérées sur la prétendue existence d'un « autre monde », avec son fameux et si merveilleux « Paradis »

et son si épouvantable « Enfer », tout en prouvant théoriquement, puis en démontrant pratiquement — avec une évidence telle que même une « parfaite victime » de l'éducation contemporaine ne saurait le comprendre sans frémir — qu'en vérité le Paradis et l'Enfer existent, non pas quelque part « dans un autre monde », mais ici-bas, près de nous, sur la terre.

Après la publication des livres de la première série, je me propose, pour répandre les idées contenues dans les ouvrages de la seconde série, d'organiser simultanément, en divers centres importants, des lectures publiques ouvertes à tous.

Quant aux livres de la troisième série, j'ai l'intention de n'en permettre l'accès qu'aux auditeurs de la deuxième série qui auront été sélectionnés selon mes instructions précises par des personnes spécialement préparées, et qui seront capables de comprendre les réelles vérités objectives que j'y mettrai en lumière.

Table des Chapitres

LIVRE DEUX

LIVRE TROIS

Cet ouvrage reproduit par procédé photomécanique
a été achevé d'imprimer sur presse CAMERON
dans les ateliers de la S.E.P.C.
à Saint-Amand (Cher), en juillet 1990

Éditions du Rocher
28, rue Comte-Félix-Gastaldi
Monaco

Dépôt légal : décembre 82
N° d'édition : CNE section commerce et industrie, Monaco 19023
N° d'impression : 1557